

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES

SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7P

Culte - Cène - Chant - Vie chrétienne

Culte

<i>Culte et adoration A</i> par Paul Fuzier	page 001
<i>Culte et adoration B</i> par Paul Fuzier	page 022
LE CULTE SELON LA PAROLE par J. N. DARBY	page 032
CINQ LETTRES sur le CULTE ET LE MINISTÈRE par l'ESPRIT par W. Trotter	page 045
LE CULTE CHRÉTIEN Jean 4:23, 24 par William Kelly	page 056
<i>L'Adoration Chrétienne</i> par Remmers Arend	page 062
<i>Adorer Calendrier La Bonne Semence</i>	page 065
QUI SONT LES VRAIS ADORATEURS ?	page 065
ADORATEURS ET TÉMOINS par Paul Fuzier	page 067
SACRIFICES SPIRITUELS, AGRÉABLES À DIEU par Paul Fuzier	page 070
<i>La solennité de la présence du Seigneur dans le rassemblement</i> par Paul Fuzier	page 071
CELUI QUI SACRIFIE LA LOUANGE ME GLORIFIE Ps. 50:23 Le chant de cantiques Philippe Laügt	page 073
<i>Philippiens 3:3 Signification de la circoncision - Culte</i> par l'Esprit par Arend Remmers	page 075
SUR LE CULTE RENDU À CHRIST par Darby J.N.	page 077
CULTE et MÉDITATIONS par Louis Gibert	page 078
ADORATION ET JUGEMENT DE SOI-MÊME par P. Grobéty	page 080
<i>Le Culte, partie intégrante de la vie du croyant</i> par P. Grobéty	page 080
<i>Voir Jésus — À l'occasion du culte</i> par Haller R.	page 081
<i>Adorer le Dieu vivant</i> par Hardt Michael	page 082
<i>Le lieu du rassemblement pour les croyants</i> par H. L. Heijkoop	page 086
CULTE par Rossier Henri	page 095
<i>L'Exercice des DONS et l'INTERCESSION dans leurs rapports avec le CULTE</i> par H. Rossier	page 096
<i>Qu'est-ce qu'une réunion d'assemblée ?</i> par Henri Rossier	page 097
SACRIFICATURE ET SACRIFICATEURS par André Gibert	page 102

Chant

<i>Place du chant dans la vie du chrétien</i>	page 104
<i>Le style de la louange en vogue</i> par E. Ropp	page 104
COURTES REMARQUES À PROPOS DU CHANT par Paul Fuzier	page 105
<i>Cinq lettres à propos du CHANT CHRÉTIEN</i> Auteur inconnu	page 106
MUSIQUE par Martin Heide	page 114
<i>Déviation de la vraie foi : Le phénomène musical</i>	page 117
<i>Le chant et les cantiques dans les Écritures quelques réflexions</i> par Jacques-André Monard	page 118

Cène

PENSÉES SUR LA CÈNE par E.H.C.	page 121
LES TROIS COUPES DE LUC 22 par Jules Kiehm	page 123
LA CÈNE par Adrien Ladrière	page 124
<i>Le pain de la Cène doit-il être sans levain ?</i>	page 133
<i>La fraction du pain Sens de ce qui est fait lors de la Cène</i> par J.N. Darby	page 133
LA CÈNE H.L. Heijkoop	page 134
<i>La Fraction du Pain à Troas — Actes 20:6, 7, 11</i> par W. J. Hocking	page 136

Vie chrétienne n°5

VOIR et CROIRE par André GIBERT	page 142
UNE SEULE CHOSE par André Gibert	page 144
SUIS-MOI — Jean 21:19, 22 par André Gibert	page 145
SI NOUS SOUFFRONS AVEC LUI... Romains 8: 1, 15-30 par André Gibert	page 146
LE REPOS DE DIEU — Hébreux 4 par André Gibert	page 148
RENOUVELLEMENTS par André Gibert	page 150
LA POSITION, LA MARCHE ET LA FOI par André GIBERT	page 152
SUR LA PIÉTÉ par André Gibert	page 153
<i>Les Philippiens et l'Évangile</i> par Gibert André	page 155
SUR LA PERFECTION «Perfectionnez-vous» — 2 Corinthiens 13:11 par André Gibert	page 157
QUELQUES PENSÉES SUR LA LUTTE CHRÉTIENNE par André Gibert	page 158
NOUS NE NOUS LASSONS POINT — 2 Corinthiens 4 par André Gibert	page 161
L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE par André Gibert	page 163
ÉLUS POUR L'OBÉISSANCE DE JÉSUS CHRIST 1 Pierre 1:2 par André Gibert	page 164
DISCERNER LES ESPRITS — 1 Cor. 12 :10 André Gibert	page 167
<i>Comment le croyant est enseigné de Dieu</i> par Philippe Laügt	page 169

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtimement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Culte et adoration A par Paul Fuzier

Table des matières abrégée

- 1 Le culte
- 2 IL verra du fruit du travail de Son âme — Ésaïe 53:11
- 3 Hébreux 5
- 4 Ni levain ni miel
- 5 Vous raconterez à mon père toute ma gloire (Gen. 45:13)
- 6 Des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse (Gen. 4:4)
- 7 « Pour Son Fils », Matthieu 22:2 — Contenu du culte
- 8 Double témoignage rendu au Seigneur (Matt. 3:13 à 17 — Marc 1:9 à 11 — Luc 3:21 à 23)
- 9 Jésus élevé
- 10 Jésus au milieu

Table des matières détaillée

- 1 Le culte
 - 1.1 Son importance — Qui peut adorer ? — En quoi consiste la préparation du culte ?
 - 1.1.1 Son importance
 - 1.1.2 Qui peut adorer ?
 - 1.1.3 En quoi consiste la préparation du culte ?
 - 1.2 Autel d'or — Feu étranger
 - 1.2.1 Autel d'or
 - 1.2.2 Feu étranger
 - 1.3 Huile pour l'onction sainte — Encens des drogues odoriférantes.
 - 1.3.1 Composition
 - 1.3.2 Utilisation
 - 1.3.3 Conclusion
 - 1.4 « En quoi avons-nous méprisé ton nom ?
 - 1.5 Marie de Béthanie
 - 1.6 Applications pour le temps actuel
- 2 IL verra du fruit du travail de Son âme — Ésaïe 53:11
 - 2.1 Le Fils, délices du cœur de Dieu, ouvre Son cœur et Son âme
 - 2.2 Le Seigneur ouvre Son cœur et Son âme à Ses amis
 - 2.3 Le « travail de son âme »
 - 2.4 Le Seigneur dans Son chemin ici-bas
 - 2.5 Sur le point de goûter la mort
 - 2.6 À Gethsémané
 - 2.7 À Golgotha
- 3 Hébreux 5
 - 3.1 Christ comme souverain sacrificateur en Hébr. 2 à 4
 - 3.2 Contrastes entre les sacrificateurs d'autrefois et Christ
 - 3.3 Dieu et Homme : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré »
 - 3.4 Son humanité
 - 3.5 Le couronnement de sa vie d'obéissance
 - 3.6 L'auteur du salut éternel
- 4 Ni levain ni miel
 - 4.1 L'offrande de gâteau
 - 4.2 Souffrance de Christ et offrande de gâteau
 - 4.3 Une odeur agréable pour Dieu
 - 4.4 Le levain, emblème du mal, un principe corrompateur
 - 4.5 Pas de miel dans l'offrande de gâteau : signification
 - 4.6 Différents passages de l'Écriture au sujet du miel
 - 4.7 Offrande de gâteau sans miel : l'exemple du Seigneur
 - 4.8 Applications pour nous
- 5 Vous raconterez à mon père toute ma gloire (Gen. 45:13)
 - 5.1 Joseph type de Christ
 - 5.2 Les frères de Joseph rassemblés autour de lui
 - 5.3 Travail de Joseph pour rétablir la communion avec ses frères
 - 5.4 Raconter toute sa gloire
 - 5.5 Ne pas limiter le culte à la reconnaissance d'être sauvé
 - 5.5.1 Comme à l'autel d'or
 - 5.5.2 Comme à l'autel d'airain
 - 5.5.3 Encens et sacrifices
 - 5.6 Être nourri de Christ
- 6 Des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse (Gen. 4:4)
 - 6.1 Le sacrifice pour le péché
 - 6.1.1 Imposition des mains
 - 6.1.2 La graisse
 - 6.1.3 Le sang
 - 6.2 La foi d'Abel
 - 6.3 Christ à Gethsémané. Sacrifice pour le péché et holocauste
- 7 « Pour Son Fils », Matthieu 22:2 — Contenu du culte
 - 7.1 Sujets de culte - Contenu de l'adoration
 - 7.2 La première pensée du cœur de Dieu : Une Épouse pour Son Fils

- 7.3 Un culte qui exalte Christ
- 7.4 Quand Christ se reposera dans Son amour
- 7.5 Conclusion
- 8 Double témoignage rendu au Seigneur (Matt. 3:13 à 17 — Marc 1:9 à 11 — Luc 3:21 à 23)
 - 8.1 Jésus au baptême de Jean
 - 8.2 Le témoignage du Saint Esprit
 - 8.3 Le témoignage du Père
 - 8.4 Force du double témoignage
- 9 Jésus élevé
 - 9.1 Souffrances et gloires qui suivraient
 - 9.2 Élevé
 - 9.2.1 Jean 3:14
 - 9.2.2 Jean 8:28
 - 9.2.3 Jean 12:32-33
 - 9.2.4 Dimensions de l'autel d'airain : sa hauteur
 - 9.2.5 Ps. 22:16
 - 9.2.6 Élevé dans la gloire
 - 9.2.7 L'ascension selon Jean
 - 9.2.8 L'ascension selon Marc
 - 9.2.9 L'ascension selon Luc
 - 9.2.10 Dans l'épître aux Hébreux
 - 9.2.11 1 Timothée 3:16
 - 9.3 Considérons le Seigneur dans la gloire. L'Agneau immolé
- 10 Jésus au milieu
 - 10.1 Luc 2. Au milieu des docteurs
 - 10.2 Luc 17. Au milieu de vous (les pharisiens)
 - 10.3 Luc 17. Au milieu de vous (les disciples)
 - 10.4 Jean 12. Au milieu de vous (la foule)
 - 10.5 Jean 19. Au milieu (des brigands à la croix)
 - 10.6 Jean 20. Au milieu d'eux (les disciples dans la chambre haute)
 - 10.7 Matthieu 18:20. Au milieu des deux ou trois rassemblés à Son nom
 - 10.8 Apoc. 2 et 3. Au milieu des sept lampes d'or
 - 10.9 Considérer la place que le Seigneur a et a eue

1 **Le culte**

[Sujet : Ce qu'est le culte. Sources de faiblesse. Effet du niveau spirituel. Importance des exercices spirituels. Être nourri de Christ]

1.1 **Son importance — Qui peut adorer ? — En quoi consiste la préparation du culte ?**

ME 1951 p. 85-95

1.1.1 **Son importance**

Dans ce monde, un double service nous échoit. Regardons autour de nous : témoins de Dieu vis-à-vis de ceux qui nous entourent, nous avons un ministère à exercer à l'égard des croyants comme aussi des incrédules. Élevons nos regards en haut : constitués des adorateurs pour notre Dieu et Père, il nous appartient d'accomplir ce service. L'une et l'autre de ces deux fonctions ont une extrême importance. D'une façon générale, dans la chrétienté, l'on donne la prééminence à la première, tandis que la seconde n'est guère comprise : on insistera beaucoup, par exemple, sur le service qui nous incombe à l'égard de ceux avec lesquels nous sommes mis en contact et qui ne sont pas sauvés ; certains considéreront même le devoir de les avertir comme le seul auquel le chrétien ait à faire face et l'on sacrifiera tout à l'évangélisation, les différentes réunions, dans plusieurs dénominations chrétiennes, n'ayant en fait d'autre but que d'adresser un appel aux âmes inconverties. Or, ce service, quelque précieux et utile qu'il soit, n'est pas l'unique service des rachetés. Dieu a voulu, avant tout, faire de nous des adorateurs. Et s'il était possible d'établir un classement des services qui nous sont confiés, il conviendrait de mettre l'adoration en tout premier lieu, car elle s'adresse directement à Dieu. Dieu lui-même est l'objet de notre culte, tandis qu'un service s'adressant aux hommes — croyants ou inconvertis — bien qu'il soit accompli pour Dieu, a cependant comme objet direct les personnes à l'égard desquelles il est exercé. Autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant le culte est au-dessus du ministère ! En toutes choses, Dieu doit avoir la première place ; nous comprenons donc que le culte soit le service primordial qu'aient à remplir les croyants.

D'un autre côté, notre témoignage au milieu des hommes de ce monde prendra fin ; tous les services que nous sommes appelés à exercer, vis-à-vis des croyants aussi bien que des incrédules, cesseront, tandis que l'adoration n'aura jamais de fin. Commencée sur la terre, dans la faiblesse, elle sera présentée à Dieu le Père et à l'Agneau, en perfection, pendant l'éternité !

Autrefois, Dieu avait un peuple sur la terre, au milieu duquel Il demeurerait, Israël — un peuple de guerriers au sein duquel se trouvait une tribu de serviteurs (les Lévités) et une famille d'adorateurs (la famille d'Aaron). C'était la famille d'Aaron qui était chargée d'exercer la sacrificature dans le lieu saint, image du culte que nous sommes appelés à rendre aujourd'hui où nous sommes « édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). Pour combattre comme guerriers, pour servir comme ouvriers du Seigneur, il est nécessaire que Christ soit le seul Objet de nos affections et que nous réalisons ce qu'est l'adoration dans le sanctuaire. Le sacrificateur doit garder son cœur avec soin, a-t-on dit, sinon le lévite faillira et le guerrier sera défait. Cela fait encore ressortir l'importance de notre service d'adorateurs. Ce n'est que dans la mesure où nous le réaliserons fidèlement que nous pourrons servir tout autour de nous, selon la pensée de Dieu, soit dans le monde, soit dans l'Assemblée, et livrer les combats auxquels nous sommes appelés.

1.1.2 **Qui peut adorer ?**

Quels sont ceux qui peuvent adorer ? Ceux auxquels l'apôtre Pierre écrit qu'ils sont « édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ », les vrais croyants : ils ont été « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ » (1 Pierre 2:5 ; 1:2)

— ils possèdent la vie divine parce qu'ils ont cru « que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » et « en croyant », ils ont « la vie par son nom » (Jean 20:31). Ils se sont ainsi approchés du Seigneur « comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu » ; et possédant la même vie que la sienne, « comme des pierres vivantes », ils sont constitués, après qu'ils ont reçu le Saint Esprit, « une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5).

Au temps de la loi de Moïse, pour aller à l'autel d'or (où est célébré le véritable culte) il fallait d'abord passer à l'autel d'airain, figure de la croix de Christ où la question du péché a été réglée et où a pris fin l'histoire de l'homme dans la chair. Par conséquent, seuls les vrais croyants peuvent adorer dans le lieu saint (où se trouvait l'autel d'or). Pour présenter le culte que Dieu attend de nous, l'homme dans la chair est mis de côté, il a été crucifié avec Christ ! Des personnes inconverties peuvent assister au culte rendu par les enfants de Dieu, mais ne peuvent y prendre part et il n'est pas possible, selon Dieu, de les y associer. Si « ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:8), encore moins peuvent-ils l'adorer ! — Les enfants de Dieu qui rendent culte ne peuvent le faire que par la puissance du Saint Esprit mettant en exercice les activités du nouvel homme ; ce qui est de la chair dans le croyant — le vieil homme — ne peut rien présenter que Dieu puisse accepter : Dieu ne peut rien recevoir qui vienne de l'homme comme tel puisqu'il ne donne qu'une seule place à l'homme naturel, la mort !

C'est par le Saint Esprit que le croyant adore : « nous... rendons culte par l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3). Un homme qui se débat dans les angoisses que Rom. 7 nous dépeint — bien qu'il s'agisse de quelqu'un qui possède la vie de Dieu — n'est pas en état d'adorer. C'est seulement lorsqu'il a connu la délivrance (7:24), lorsque le Saint Esprit, habitant en lui, met en activité le nouvel homme, qu'il est rendu capable de le faire. Il jouit alors de sa relation avec Dieu comme Père (8:15) ce qui est indispensable pour être en état de rendre culte, car c'est le Père qui cherche des adorateurs (Jean 4:23).

Nous avons dit que, sous l'ancienne économie, le culte était offert à l'autel d'or, dans le lieu saint. Dans ce lieu, tout était d'or (le chandelier) ou recouvert d'or (la table des pains de proposition et l'autel de l'encens) : en figure, on n'y voyait que la justice et l'excellence de la personne de Christ. Le chap. 25 du livre de l'Exode ne nous parle que de deux ustensiles du lieu saint : la table et le chandelier ; il n'y est rien dit de l'autel d'or. Pour qu'il pût être question de cet autel, il fallait d'abord que l'autel d'airain eût été introduit (chap. 27) : là, nos péchés ont été réduits en cendres et « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair » (Romains 8:3). Il fallait ensuite que la sacrificature eût été instituée (chap. 28 et 29) : il n'y a pas de culte sans adorateurs et il ne peut pas y avoir d'adorateurs si la question du péché n'a pas été réglée. Les sacrificateurs nous sont présentés, dans ces deux chapitres de l'Exode, comme unis à Christ (Lui, pur et sans tache, a pu être oint sans qu'il y eût préalablement effusion de sang), lavés d'eau, aspergés de sang et oints d'huile : ils sont ainsi rendus capables de remplir leur service à l'autel d'or — en figure, les adorateurs peuvent offrir un culte selon Dieu et à Dieu, dans la puissance du Saint Esprit.

1.1.3 En quoi consiste la préparation du culte ?

Exode 30, qui nous occupe de l'autel d'or, nous parle aussi de la cuve d'airain. Elle était placée entre les deux autels, après l'autel d'airain et avant l'autel d'or. Les sacrificateurs devaient s'y laver les mains (image de nos œuvres) et les pieds (qui se rapportent à notre marche) avant d'entrer dans le lieu saint, « afin qu'ils ne meurent pas » (v. 17 à 21). Combien donc était grave, pour les sacrificateurs, le fait de venir à l'autel d'or sans avoir procédé à ce lavage à la cuve d'airain ! C'était pour eux la mort. Que veulent dire ces choses pour ce qui nous concerne ? Pour être constitués sacrificateurs, nous avons d'abord été lavés d'eau ; c'est le lavage initial qui n'a pas à être renouvelé : « les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure », nous pouvons nous approcher, ayant « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair... » (Héb. 10:19 à 22). Tandis que le premier tabernacle avait encore sa place, le chemin des lieux saints n'avait pas encore été manifesté ; mais Christ est venu, « souverain sacrificateur des biens à venir » et « avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle ». Il « n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu ». De sorte que, si les sacrifices lévitiques ne pouvaient jamais « rendre parfaits ceux qui s'approchent », Christ, « par une seule offrande... a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». C'est ainsi que nous pouvons être exhortés à nous approcher puisque nous avons maintenant « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » (Héb. 9:8, 9, 11, 12, 24 ; 10:1, 14, 19 à 22).

Mais dans notre marche, nous contractons de la souillure et rien de souillé ne peut avoir accès dans le saint lieu où tout est d'or, ou recouvert d'or ! Il faut donc que la souillure soit ôtée ; c'est là le but de ce que nous présente en type le lavage des mains et des pieds à la cuve d'airain.

Notre culte est souvent empreint d'une grande faiblesse : que de fois nous arrive-t-il de ne pas atteindre l'autel d'or ! Si nous nous arrêtons à l'autel d'airain — nous limitant ainsi à remercier Dieu de nous avoir donné son Fils pour nous délivrer de la puissance de Satan et régler la question de nos péchés — c'est parce que nous savons peu ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Souvenons-nous qu'elle était placée entre l'autel d'airain et l'autel d'or ! Nous perdons de vue le véritable caractère du culte lorsque nous ne dépassons pas l'autel d'airain ; nous avons alors tendance à ramener tout à nous-mêmes : nous pensons à notre état misérable, à l'œuvre de la croix pour nous en délivrer, à nos privilèges et à nos bénédictions — nous rendons grâces à Dieu parce que Christ est mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification et parce qu'il a fait de pauvres pécheurs perdus de vrais adorateurs... Et nous pensons que c'est là le vrai culte ! Nous ne parlons pas de ce que l'on appelle un « culte » dans la chrétienté où on désigne par ce terme toute réunion, quelle qu'elle soit, au cours de laquelle on écouterait peut-être un sermon ou une leçon de morale ! Nous parlons de ce que l'on croit être un culte parce que l'on a remercié Dieu d'avoir frappé son Fils à notre place à la croix du Calvaire et de nous avoir ainsi donné une part avec Lui dès maintenant et pour l'éternité. Nous ne voulons certes pas dire qu'il ne convienne pas de le faire ! Certes, pour exalter la grâce de Dieu, magnifier son amour, louer Celui qui a accompli une œuvre aussi merveilleuse, il convient de rappeler l'état dans lequel nous étions et de dire ce que Christ a fait pour nous et de nous. Et n'oublions pas que sur l'autel d'airain brûlait l'holocauste, sacrifice de bonne odeur, type de Christ s'offrant dans sa perfection. Il faut cependant aller plus loin... Il faut aller jusqu'à l'autel d'or pour rendre à Dieu le vrai culte qu'il attend de nous. Mais on ne peut atteindre l'autel d'or sans passer à la cuve d'airain !

Si même nous savons ce que représente la cuve d'airain, comprenons-nous bien comment nous devons y effectuer le lavage de nos mains et de nos pieds ? C'est une remarque parfois entendue : je ne voudrais pas venir au culte sans avoir procédé au jugement nécessaire, typifié par la cuve d'airain ; et le samedi soir ou le dimanche matin, je ne manque pas de le faire. La pensée est bonne, mais au fond, c'est mal comprendre le lavage à la cuve d'airain ! Pouvons-nous, à la fin de la semaine, nous rappeler tout ce qui doit être ôté pour que nous puissions venir à l'autel d'or ? Ce que nous avons pu faire en désobéissance à Dieu, nos mauvaises pensées, tout cela est-il présent à notre esprit le samedi soir ou le dimanche matin ? Hélas ! nous oublions si rapidement, surtout quand il s'agit de nos manquements... Que de choses non jugées alors, qui sont un obstacle à la célébration du culte ! Ce n'est même pas chaque soir qu'il convient d'aller à la cuve d'airain, c'est de façon constante, sans retard, si nous nous sommes laissés aller à une pensée ou à

un acte qui ne peuvent supporter la lumière de Dieu, et, par conséquent, nous privent de la jouissance de la communion avec Lui. « Mourir », dans vers. 20 et 21 d'Exode 30, c'est pour nous aujourd'hui, perdre la jouissance de la communion avec le Seigneur. Si nous savions mieux ce qu'est la cuve d'airain et si nous y lavions nos mains et nos pieds chaque fois que nous avons contracté quelque souillure, nous jouirions d'une vraie communion avec le Seigneur et nous serions rendus capables d'aller jusqu'à l'autel d'or pour offrir à Dieu le culte qui Lui est dû. Quelle joie pour nos cœurs, quelle gloire pour Lui !

C'est ainsi que l'on « prépare » chaque jour le culte que nous avons à rendre tout spécialement le premier jour de la semaine, lorsque nous sommes réunis en assemblée pour cela. (N'oublions pas, en effet, que si nous sommes exhortés à louer Dieu sans cesse — cf. Hébr. 13:15 — le vrai culte offert à l'autel d'or est l'acte collectif de l'assemblée). Mais dans cette « préparation », il n'y a pas que la cuve d'airain, il y a également les corbeilles à remplir ! Les deux choses sont liées : si nous savons pratiquement ce qu'est la cuve d'airain, nous remplirons nos corbeilles ; dans le cas contraire, nous viendrons dans le rassemblement, le dimanche matin, avec des corbeilles vides ou à peu près, et nous ne dépasserons pas l'autel d'airain !

Pour remplir sa corbeille (Deut. 26), il faut d'abord être « entré dans le pays » : c'est dans le ciel que déjà, en Christ, nous sommes entrés, « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » car « Dieu... nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 1:3 ; 2:4-6). Il faut ensuite « posséder le pays » : par la foi, jour du ciel comme de ce qui nous appartient ; il est notre héritage et nous en avons reçu les arrhes, savoir le Saint Esprit qui nous occupe de Christ dans le lieu où Il est maintenant (Éph. 1:14). Enfin, il est nécessaire d'habiter le pays : non pas nous trouver dans le ciel quelques instants, de loin en loin, mais y demeurer constamment ; chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu — penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre (Col. 3:1, 2). Ces trois conditions remplies, nous pourrions prendre « des prémices de tous les fruits » : c'est tout ce que nous aurons vu, connu et reçu de Lui en étant occupés et nourris de sa Personne ! L'Israélite devait alors mettre ces fruits dans une corbeille et venir au lieu que Dieu avait choisi pour y faire habiter son Nom : ayant préparé non pas un discours, mais nos cœurs afin qu'ils soient disposés à la louange, nous nous rendrions « là où deux ou trois sont assemblés en son nom » et nous présenterions nos corbeilles, remplies des fruits recueillis. C'est le sacrificateur qui prend la corbeille et la pose devant l'autel de l'Éternel : nous avons « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (Hébr. 10:21) et c'est par Lui que nous pouvons offrir à Dieu un sacrifice de louanges, « le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Hébr. 13:15). Comme autrefois Aaron portait « l'iniquité des choses saintes que les fils d'Israël avaient sanctifiées » (Ex. 28:38), Christ « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » purifie nos louanges — tellement marquées d'imperfections — afin que Dieu puisse les agréer. N'est-Il pas aussi Celui qui entonne la louange dans l'Assemblée (Ps. 22:22), de telle sorte qu'Il nous associe à Lui dans l'adoration qui s'élève vers le Père ?

Combien peu nous savons réaliser cette « préparation » du culte ! Et, dans une large mesure, c'est parce que, pratiquement, nous savons très mal ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Comment nous étonner alors de voir nos corbeilles aussi peu remplies ? Comment nous étonner de notre faiblesse quand nous sommes réunis pour adorer ?

Signalons encore un point qui se rattache à la « préparation » du culte. Si un frère a péché contre un autre et si la chose n'a pas été réglée, l'assemblée ne pourra rendre culte comme il convient, le Saint Esprit, contristé, ne pouvant agir librement. Que faut-il faire dans un cas semblable ? Ce que la Parole nous enseigne : « Si ton frère pêche contre toi, va, reprends-le, entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère... » (Matt. 18:15). — Et si un frère sait qu'un autre « a quelque chose contre lui », il doit également aller régler la difficulté avant de venir offrir son don à l'autel (Matt. 5:23, 24). — Il va sans dire que ces enseignements nous sont donnés pour des cas susceptibles de troubler la communion à la Table du Seigneur. N'y aurait-il pas un danger certain à vouloir obtenir une pleine et parfaite identité de vues sur tous les points et à en faire une question de communion à la Table du Seigneur ? Certes ce serait très beau si tous les frères et sœurs avaient une même pensée (la pensée de Dieu) sur tous les sujets et il en serait ainsi si nous demeurions constamment dans la dépendance de l'Esprit, ne nous laissant enseigner et diriger que par lui — si nous écoutions « ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Comme nous sommes loin de le réaliser ! Ne perdons pas de vue qu'en raison de l'infirmité qui nous caractérise les uns et les autres, notre frère peut avoir une appréciation différente de la nôtre sur bien des points desquels nous ne pouvons faire une question de communion à la Table du Seigneur. — Sans aucun doute, plus il y aura de communion avec Dieu et entre les adorateurs, plus le niveau du culte sera élevé, car le Saint Esprit pourra agir avec plus de puissance s'il y a plus de communion (c'est en effet la preuve qu'il y a une plus grande dépendance de l'Esprit). Nous pouvons désirer qu'il y ait la plus large communion possible ; elle ne peut être réalisée à un haut degré que dans la mesure où les frères et les sœurs, prenant « la nourriture solide » des « hommes faits », possèdent le discernement spirituel qui en découle. Il serait vain de vouloir produire l'effet sans agir sur la cause : « avançons vers l'état d'hommes faits » (Hébr. 5:12 à 14 ; 6:1). Nous aurons alors « les sens exercés à discerner le bien et le mal » ; rejetant résolument le mal et faisant le bien, nous jouirons d'une profonde et réelle communion avec Dieu. Habitant le pays, n'oubliant pas le lavage à la cuve d'airain, nous serons en état de rendre culte selon la pensée de Dieu, faisant fumer l'encens sur l'autel !

1.2 Autel d'or — Feu étranger

ME 1951 p. 113-119

1.2.1 Autel d'or

C'est à l'autel d'or que l'on offre à Dieu le culte qu'Il attend de ceux pour lesquels Il a donné son Fils. Cet autel était de bois de sittim recouvert d'or (Christ, Homme et Dieu tout à la fois). Le sacrificateur ne voyait dans l'autel — comme aussi d'ailleurs dans le lieu saint — que l'or (l'excellence du Saint Fils de Dieu, ses gloires et sa justice) et Dieu ne voyait que l'or ! Tel est le caractère du vrai culte : Christ, seul Objet et du cœur de Dieu et du cœur des rachetés ! Sur cet autel, il fallait faire fumer l'encens, tandis que les lampes étaient « arrangées » et « allumées » (Ex. 30:7, 8). Ce sont les lampes dont il est parlé au chap. 25 de ce livre de l'Exode (v. 37). Les lampes symbolisent la manifestation de ce que Dieu est et cela ne peut être réalisé que par la puissance du Saint Esprit ; en Christ, homme parfait sur la terre, la vie de Dieu a été pleinement manifestée, Dieu a été vu en Lui. De la même façon, Il doit l'être maintenant en chaque croyant comme aussi dans l'Église. (Les sept assemblées d'Asie — Apoc. 2 et 3 — qui retracent symboliquement l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur, sont comparées à « sept lampes d'or » — Apoc. 1:12, 13, 20). Christ, le chandelier (Ex. 25:31 à 36) est la lumière du monde, nous sommes lumière dans le Seigneur. Pour que l'encens puisse être brûlé sur l'autel, il faut que les lampes soient allumées et pour qu'elles puissent être allumées, il faut les arranger. Ces lampes, alimentées par l'huile (figure du Saint Esprit), ne peuvent donner parfois qu'une très faible lumière, parce qu'il y a des cendres. Pour que la lumière brille, les cendres doivent tomber d'elles-mêmes : c'est, en figure, le résultat du jugement de nous-mêmes auquel nous amène le Saint Esprit. Chaque fois que cela est nécessaire, le Saint Esprit est un Esprit de répréhension qui agit pour nous faire juger tout ce qui est de la chair en nous ; si nous le laissons remplir ce service, les cendres tomberont d'elles-mêmes. Mais, rien ne doit souiller le saint lieu : elles tombent dans des vases à cendres, recouverts d'or pur. N'arrive-t-il pas cependant, hélas ! que nous opposions notre propre volonté à l'action de l'Esprit, lorsque cet hôte divin veut remplir le service dont nous venons de parler ? Il faut

alors les mouchettes (Ex. 25:38). Dieu se sert des mouchettes pour ôter les cendres ; Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté (Héb. 12:10). Nous pouvons ainsi faire briller la lumière de Christ dans ce monde. Les lampes allumées et arrangées — et combien est nécessaire à cet égard le service de notre grand souverain sacrificateur, dont Aaron est un type —, nous sommes rendus capables de faire fumer l'encens sur l'autel d'or.

Cet encens était consumé sur l'autel sous l'action du feu et c'était le feu de Dieu qui devait le faire brûler. Pris sur l'autel d'airain, ce feu a été allumé du ciel (Lévitique 9:24). Faire brûler l'encens avec un autre feu que celui-là, c'est se servir d'un feu étranger et cela, Dieu ne peut pas l'accepter. Le chapitre 10 du Lévitique nous donne bien des enseignements à cet égard.

1.2.2 Feu étranger

Dans les sept premiers chapitres de ce livre, il est question des sacrifices qui devaient être offerts selon la loi et qui étaient une figure du sacrifice parfait du vrai Agneau de Dieu ; les divers sacrifices de l'ancienne économie font ressortir les différents aspects du sacrifice de Christ. Puis, dans les chapitres 8 et 9, nous avons la sacrificature. Une expression est répétée tout au long de ces deux chapitres : « c'est ici ce que l'Éternel a commandé de faire » ou encore, sous d'autres formes, par exemple : « comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse » (8:4, 5, 13, 17, 21, 29, 31, 34, 35, 36 ; 9:5, 6, 7, 10, 21). Comme en toutes choses, dans l'exercice de la sacrificature tout doit être fait en parfaite obéissance à la Parole. S'il en est ainsi, la gloire divine nous apparaîtra : « Et Moïse dit : C'est ici ce que l'Éternel a commandé ; faites-le, et la gloire de l'Éternel vous apparaîtra » (Lév. 9:6). Tandis qu'au contraire, faire « ce qu'il ne leur avait pas commandé » entraîne l'exercice du gouvernement de Dieu (Lév. 10:1). Quel contraste saisissant !

Au verset 6 du chapitre 8, nous voyons Aaron et ses fils lavés avec de l'eau, c'est-à-dire : Christ et l'Église, considérés dans les pensées et conseils de Dieu de toute éternité, sanctifiés. Pour la réalisation de ces conseils, nous avons ensuite : au verset 7, Aaron vêtu des saints vêtements : Christ envoyé dans le monde — au verset 12, l'huile de l'onction versée sur la tête d'Aaron pour le sanctifier : Christ oint de l'Esprit saint et de puissance — dans les versets 14 à 29, la présentation et l'acceptation du sacrifice ; là il est question de l'efficacité du sang qui devait être mis sur le lobe de l'oreille droite (écouter), le pouce de la main droite (servir) et le gros orteil du pied droit (marcher) d'Aaron et de ses fils — dans les versets 30 à 36, l'onction des fils d'Aaron considérés comme identifiés avec lui. Pour que cette onction pût être faite, il fallait que le sang eût été répandu, tandis que l'onction d'Aaron seul (v. 12) ne nécessitait pas l'aspersion préalable du sang. Nourris de Christ (v. 31) et cachés avec Lui, les croyants attendent le huitième jour où Il sera manifesté en gloire et eux avec Lui. C'est dans le chapitre 9 qu'il est parlé de ce huitième jour, type du jour millénaire ; nous voyons là, en figure, le peuple d'Israël amené à la pleine jouissance de l'expiation accomplie. Moïse et Aaron (en type : Christ, Roi et Sacrificateur) sortent de la tente d'assignation et bénissent le peuple. Et la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple, comme Moïse l'avait annoncé (v. 6 et 23). Le feu du ciel consume l'holocauste sur l'autel ! Le peuple pousse des cris de joie et se prosterne... Quelle scène ce dut être !

Mais voilà tout aussitôt un changement complet ! L'Éternel avait donné des enseignements à son peuple concernant les sacrifices et l'exercice de la sacrificature ; sa parole avait eu de l'autorité sur tous les cœurs et, dans l'obéissance à cette parole, la sacrificature avait été exercée de telle façon que la gloire de l'Éternel était apparue à tous les yeux. Et immédiatement après, il est question d'une scène de jugement ! Quelle faute avaient donc commis les sacrificateurs ? Ils avaient présenté « devant l'Éternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait pas commandé » (10:1). Ils n'étaient pas de faux sacrificateurs ; ils étaient bien des fils d'Aaron et remplissaient les fonctions auxquelles ils avaient été appelés, mais ils s'écartaient de ce que l'Éternel avait commandé ! Combien cela devrait nous rendre attentifs et nous conduire à mieux réaliser ce que Dieu attend de nous dans l'exercice du culte !

Le véritable culte doit être célébré avec de l'encens pur et un feu pur. Le feu descendu du ciel avait consumé le sacrifice à l'autel d'airain et c'était là que le sacrificateur devait prendre le feu pour faire brûler l'encens à l'autel d'or (Lév. 9:24 ; 16:12). À l'autel d'airain, en figure, le vieil homme a été mis à mort, ayant été crucifié avec Christ : « nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (Rom. 6:5). Dans le culte, ce qui est de l'homme naturel ne peut donc avoir aucune place ; tout ce qui vient de l'homme dans la chair est un « feu étranger ». Si le feu est pris à l'autel d'airain, il n'est pas question de l'homme dans la chair puisque c'est précisément là que son histoire a pris fin dans la mort. Le croyant ne peut donc adorer que dans la puissance du Saint Esprit : ce qui est de Dieu en lui — le nouvel homme — peut présenter à Dieu, par l'Esprit de Dieu, la personne excellente du Saint Fils de Dieu. C'est le caractère du vrai culte !

Une action qui n'est pas exercée dans la dépendance du Saint Esprit est un « feu étranger », car ce qui ne vient pas de l'Esprit ne peut provenir que de la chair. Indiquer un cantique mal à propos, sans être conduit en cela par le Saint Esprit ; lire une portion de la Parole de Dieu, si précieuse soit-elle, alors qu'il est manifeste qu'elle est bien loin du courant de pensées dans lequel l'Esprit dirige l'assemblée, tout cela n'est-il pas un « feu étranger » ? Certes, nous avons une entière liberté pour entrer dans les lieux saints, mais avec quelle crainte devons-nous le faire et y demeurer ! Et quel exercice pour prendre une action quelconque, pour rester dans la dépendance du Saint Esprit, pour éviter de faire brûler l'encens avec un « feu étranger » ! Toute action déplacée dans le culte contriste le Saint Esprit et peut même l'éteindre tout à fait ; elle pèse sur l'assemblée dans la mesure où il y a de la spiritualité, et quelle tristesse elle peut produire dans les cœurs quand l'assemblée, qui adorait sur la montagne, présentant à Dieu ce qui Lui est dû, se trouve empêchée de poursuivre l'exercice d'une fonction aussi élevée !

Les chapitres 8 et 9 du livre du Lévitique, tableau de tout ce qui est fait par la sacrificature en obéissance à ce que Dieu a commandé, se terminent par la description de la scène au cours de laquelle la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple, le feu sortant de devant l'Éternel pour consumer le sacrifice sur l'autel. Au début du chapitre 10, le feu sort de devant l'Éternel, mais, cette fois, c'est pour dévorer Nadab et Abihu, les deux fils d'Aaron qui avaient pris un feu étranger pour faire fumer l'encens, « ce qu'il ne leur avait pas commandé ». Nous ne sommes sans doute plus sous l'économie mosaïque et Dieu n'envoie plus le feu du ciel pour dévorer des sacrificateurs qui offrent de l'encens avec un feu étranger. Mais cependant nous avons là un enseignement qui nous montre quelle autorité devrait avoir sur chacun de nous ce qui a été commandé et quelle offense à Dieu est la présentation d'un culte qui n'est que le produit de l'activité de l'homme naturel et qui, en fait, n'est pas le culte ! Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Dieu peut intervenir dans son gouvernement, même dans l'économie actuelle : 1 Cor. 11:30 ne laisse aucun doute à cet égard.

En présence d'un tel jugement de Dieu, « Aaron se tut ». Quelle épreuve pour lui et comme chef de famille et comme chef de la sacrificature ! Il est là, deux de ses fils dévorés par le feu du ciel — Nadab et Abihu — et deux autres à ses côtés, étreints par la même douleur — Éléazar et Ithamar. Mais il n'ouvre pas la bouche ! Ni plainte, ni murmure ! C'est une entière soumission à la volonté de Dieu. « Je suis resté muet, je n'ai pas ouvert la bouche, car c'est toi qui l'as fait » (Ps. 39:9). Et les corps de ses deux fils, consumés par le feu du ciel, sont emportés « dans leurs tuniques » : les corps dévorés, mais les vêtements de la sacrificature intacts, c'était bien la preuve que Nadab et Abihu avaient été atteints par un jugement de Dieu. Il ne restait donc plus qu'une forme extérieure sans aucune réalité. N'est-ce pas, hélas ! ce qui caractérise tant de soi-disant cultes dans la chrétienté, aujourd'hui ? Et n'est-ce pas un danger à l'égard duquel nous avons à veiller ? Ne risquons-nous pas de n'observer qu'une forme extérieure, sans qu'il y ait aucune réalité dans notre culte ?

Les versets 8 à 11 de ce chapitre rappellent l'enseignement donné par l'Éternel à Aaron : « Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation, afin que vous ne mouriez pas. C'est un statut perpétuel, en vos générations afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur... ». Le vin est un excitant pour la chair et cette excitation de la chair peut ressembler, à certains égards, dans ses effets extérieurs, aux manifestations provenant de l'action du Saint Esprit (cf. Actes 2:4, 13). C'est pourquoi il nous est dit : « Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution ; mais soyez remplis de l'Esprit... » (Éph. 5:18). En d'autres termes : ne donnez aucun aliment ou excitant à la chair ; qu'il n'y ait en vous d'autre action que celle du Saint Esprit, afin que seules soient en exercice les affections du nouvel homme.

1.3 Huile pour l'onction sainte — Encens des drogues odoriférantes.

ME 1951 p. 141-146

1.3.1 Composition

1.3.1.1 Huile pour l'onction sainte

Dans le vrai culte, il convient de présenter avec un feu pur, un encens pur — c'est-à-dire : présenter, par la seule puissance du Saint Esprit, l'excellence de la personne de Christ. À la fin du chapitre 30 du Livre de l'Exode, qui nous parle de l'autel d'or et de la cuve d'airain, il est question de l'huile pour l'onction sainte et de l'encens des drogues odoriférantes. L'huile pour l'onction sainte est une figure du Saint Esprit qui rend témoignage à tous les adorateurs d'un Christ qui a souffert. Elle était composée de quatre substances différentes : la myrrhe, le cinnamome aromatique, le roseau aromatique et la casse. La « myrrhe franche » nous parle des souffrances de Christ. Elle s'écoule par des blessures faites à l'arbre à myrrhe. C'est l'un des parfums qui furent apportés à Celui qui venait dans ce monde, petit enfant dans la crèche de Bethléhem, pour souffrir et mourir sur une croix, — c'est encore l'un des parfums qui entraient dans la composition de la mixtion préparée par Nicodème, lorsqu'allait être placé dans le sépulcre neuf le corps de Celui qui venait d'endurer les souffrances ignominieuses du Calvaire et de donner sa vie pour le salut des coupables et pour la gloire de Dieu ! (Matt. 2:11 ; Jean 19:39). C'est encore l'un des parfums qui embaumera, dans le jour de sa gloire, quand sera réalisé ce qu'écrivit le Psalmiste : « Tous tes vêtements sont myrrhe, aloès, et casse, quand tu sors des palais d'ivoire d'où ils t'ont réjoui » (Ps. 45:8). — Le cinnamome aromatique provient du cinnamome qui est aussi appelé l'arbre odorant ; toujours vert, il répand une odeur agréable : image de Christ, homme parfait sur la terre, duquel se dégageait sans cesse un parfum de bonne odeur pour son Dieu. — Le roseau symbolise la faiblesse humaine : c'est dans la faiblesse que Christ a cheminé ici-bas. Il était là, vrai homme, rencontrant la contradiction des pécheurs contre Lui-même, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, connaissant la faim et la soif ; Il était là, vrai homme, dans le jardin de Gethsémané, dans l'angoisse du combat, « et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant » (Luc 22:39 à 44). Quel parfum pour Dieu ! Le parfum du roseau aromatique... Le cinnamome aromatique et le roseau aromatique sont en quelque sorte inséparables (deux cent cinquante sicles de chacun d'eux — cinq cents sicles de myrrhe franche et de casse) : les perfections de Christ comme homme lui faisaient rencontrer l'opposition du monde et c'est alors que, traversant une telle scène dans la faiblesse qui le caractérisait comme homme, montait devant Dieu le parfum du roseau aromatique. — La casse est le fruit d'un grand et bel arbre. Ce parfum nous parle de la grandeur de Christ. Comme Il sera grand dans le jour où les paroles du Psalmiste seront réalisées (Ps. 45:8). Mais aussi comme Il fût grand dans son abaissement ! Toutes les scènes des Évangiles nous dépeignent cette grandeur de l'homme Christ Jésus, Dieu manifesté en chair !

Tout cela, c'est ce dont le Saint Esprit veut sans cesse remplir nos cœurs et, particulièrement, quand nous sommes réunis pour adorer dans le sanctuaire. Il veut nous occuper de Christ dans tout ce que typifient la myrrhe franche, le cinnamome aromatique, le roseau aromatique et la casse, afin que nos cœurs puissent rendre le culte que Dieu attend de nous, faisant monter devant Lui le parfum d'agréable odeur.

1.3.1.2 Encens des drogues odoriférantes

Quand il est question de l'encens des drogues odoriférantes (v. 34) nous commençons à nous occuper des parfums qui ne se flairent que dans les cieus ! Ces parfums sont au nombre de quatre : le stacte, la coquille odorante, le galbanum et l'encens pur. C'est une terre sainte sur laquelle on ne peut avancer qu'avec des pieds déchaussés... Un encens « consacré à l'Éternel » que Lui seul peut flairer ! « Quiconque en fera de semblable pour le flairer, sera retranché de ses peuples » (v. 37, 38).

Dans le stacte, nous avons, en figure, ce qu'il y a de plus caché aux yeux des hommes dans les souffrances de Christ. Qui peut comprendre, si ce n'est Dieu seul, ce que Christ a dû souffrir comme homme ici-bas, la juste parmi les injustes, la lumière au milieu des ténèbres — ce qu'a été pour Lui le combat solitaire qu'Il a livré en Gethsémané ? Qui peut mesurer la profondeur de ses souffrances sur la croix, de la troisième heure à la sixième heure de la part des hommes et, ensuite, de la sixième heure à la neuvième heure quand Il fut abandonné de Dieu ? Seul Dieu peut sonder un tel abîme de douleurs et quel parfum montait vers Lui tandis qu'Il considérait son Fils bien-aimé traversant de telles souffrances ! — La coquille odorante, parfum provenant d'un coquillage que l'on trouve au fond des mers, nous parle de Celui qui a dû dire, par l'Esprit prophétique : « les eaux me sont entrées jusque dans l'âme. Je suis enfoncé dans une boue profonde, et il n'y a pas où prendre pied ; je suis entré dans la profondeur des eaux, et le courant me submerge ». — « Un abîme appelle un autre abîme à la voix de tes cataractes ; toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi ». — « Tu m'as jeté dans l'abîme, dans le cœur des mers, et le courant m'a entouré ; toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi. Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, l'abîme m'a entouré, les algues ont enveloppé ma tête » (Ps. 69 :1, 2 ; 42:7 ; Jonas 2:4 et 6). Dieu pouvait considérer au sein des abîmes Celui qui était « son compagnon », le « Fils de son amour », la joie et les délices de son cœur de toute éternité et un parfum d'agréable odeur montait vers Lui ! — Le galbanum qui a une odeur désagréable et une saveur âcre se mélange avantageusement avec d'autres parfums : Christ est « une odeur de mort pour la mort » (le nom de Jésus est comme une odeur désagréable pour l'incrédule ; il ne veut pas en entendre parler !), mais il est aussi « une odeur de vie pour la vie » (cf. 2 Cor. 2:15, 16). — Enfin, la quatrième des substances qui entraient dans la composition de l'encens des drogues odoriférantes était l'encens pur. L'encens nous présente, en figure, la bonne odeur de Christ pour Dieu, l'excellence de sa personne, son intercession et ses perfections. Sur l'offrande de gâteau (tout ce que Jésus était dans sa perfection comme homme ici-bas) il fallait mettre de l'encens (Lév. 2:1, 2 et 16) ; il fallait aussi en mettre sur les douze gâteaux qui étaient placés sur la table pure (Lév. 24:7) : ces douze gâteaux typifiaient Israël, dans ses douze tribus, présenté devant Dieu enveloppé par tout le parfum de Christ ; ils sont l'image des croyants dans la position parfaite qui est la leur, en vertu de l'œuvre et des perfections de Christ. C'est le même parfum, celui de l'encens, qui montait vers Dieu quand Il considérait Christ homme parfait sur la terre et qui monte aujourd'hui vers Lui quand Il voit, en Christ, ceux qui Lui appartiennent comme fruits de l'œuvre de la croix.

1.3.2 Utilisation

1.3.2.1 Huile de l'onction

L'huile de l'onction devait être répandue sur la tête du souverain sacrificateur, sur les différents objets du tabernacle et sur la famille sacerdotale. Cette dernière onction ne pouvait être faite qu'avec du sang ; l'aspersion du sang étant faite, nous sommes ensuite oints de la même manière que Christ et l'odeur agréable qui s'élève devant Dieu est comme celle qui s'élève de la tête de notre souverain sacrificateur. Oints de la même huile que Christ (bien qu'il reste toujours vrai qu'il est « oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons » — Ps. 45:7) et, d'autre part, les douze gâteaux étant recouverts du même encens pur que celui qui était placé sur l'offrande de gâteau, nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé et nous pouvons ainsi adorer dans le sanctuaire ! « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ; selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans te Bien-aimé... » (Éph. 1:3 à 6).

1.3.2.2 Encens des drogues odoriférantes

L'encens figure l'intercession et les perfections de Christ. C'est l'excellence de sa personne qui fait la valeur de son sacrifice ! Faire fumer l'encens sur l'autel, c'est présenter à Dieu toute l'excellence et toutes les perfections de l'homme Christ Jésus, dans sa vie et dans sa mort, dans son triomphe et dans la position qu'il occupe maintenant à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur ! Cela, c'est le vrai culte, rendu selon la pensée de Dieu, dans l'obéissance aux enseignements de sa Parole.

1.3.3 Conclusion

N'être occupés de nous-mêmes, ni pour rappeler notre misère ni pour parler de nos bénédictions — si nous le faisons, c'est seulement pour exalter Celui qui nous a pris si bas pour nous élever si haut ! — n'être occupés que de Christ, de l'excellence de sa personne, de ce qu'il a été pour Dieu, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection... Ah ! si, comme Marie, nous apprenions à ses pieds, nous viendrions avec un vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix et la maison serait remplie de l'odeur du parfum
Culte béni d'un cœur qui t'aime,
Encens dont le ciel est rempli...

1.4 « En quoi avons-nous méprisé ton nom ? »

ME 1951 p. 169-176

Avant de lui présenter son Messie, l'Éternel a fait adresser un dernier message à Israël par le moyen du prophète Malachie. Ce Livre du prophète Malachie dépeint la ruine morale du peuple et le tableau qu'il en fait paraître constitue l'illustration de ce qui concerne aujourd'hui la chrétienté professante. Ce qui est probablement le plus grave dans l'état d'Israël, comme dans celui de la profession chrétienne de nos jours, c'est que ce peuple n'a nullement conscience de ce qui le caractérise. Les questions qu'il pose nous le montrent bien : « En quoi nous as-tu aimés ? » — « En quoi avons-nous méprisé ton nom ? » — « En quoi t'avons-nous profané ? » — « En quoi t'avons-nous fatigué ? » — « En quoi retournerons-nous ? » — « En quoi te frustrons-nous ? » — « Qu'avons-nous dit contre toi ? » (Malachie 1:2, 6, 7 ; 2:17 ; 3:7, 8, 13). Israël aurait dû « craindre » et « honorer » Dieu (1:6) comme devraient le faire aussi aujourd'hui ceux qui se réclament de son Nom. Au lieu de cela, son Nom est méprisé et, en réponse au reproche que Dieu est contraint de lui faire, le peuple répond : « En quoi avons-nous méprisé ton nom ? » — Quel aveuglement ! C'est celui-là même qui caractérise Laodicée, dernière phase de l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apoc. 3:17 à 20) : Christ laissé dehors, on se glorifie cependant de ses prétendues richesses et l'on déclare n'avoir besoin de rien ! — Son Nom est méprisé en ce que ceux qui auraient dû mettre sur la table pure, dans le lieu saint, le pain de proposition, fait de fine fleur de farine et recouvert d'encens pur (Ex. 25:23 à 30 ; Lévit. 24:5 à 8), présentaient du pain souillé ! C'était une profanation ! Encore osent-ils dire : « En quoi t'avons-nous profané ? » Dieu leur déclare alors : « En ce que vous dites : La table de l'Éternel est méprisable ». Son Nom méprisé Sa table méprisée ! Et pour le sacrifice, qu'offrait-on ? Une bête aveugle, boiteuse ou malade, alors que l'Éternel demandait une victime « sans défaut » (Lévit. 1:3, 10 ; 3:1, 6 ; 4:3, 23, 28, 32 ; 5:15, 18, 25).

Le peuple ne savait plus ce que l'Éternel avait ordonné pour la présentation des divers sacrifices et pour l'exercice de la sacrificature — combien son ignorance était coupable ! Elle explique les questions qu'il pose tout au long de ce Livre, mais ne peut pas excuser sa façon d'agir. La méconnaissance de ce que l'Éternel avait commandé l'avait inévitablement conduit à s'éloigner de ce que prescrivait la loi pour rendre culte et cet éloignement avait entraîné un oubli de plus en plus accentué des ordonnances mosaïques, avec comme conséquences l'aveuglement et l'endurcissement du cœur. — Qu'en est-il aujourd'hui, à cet égard, de la chrétienté professante ? D'une façon générale, on veut bien avoir « une religion » et on désire, plus ou moins, « la pratiquer » en assistant le dimanche à un office. On se rend, la plupart du temps, dans le « lieu de culte » où ont été parents et grands-parents. Mais s'est-on jamais posé la question suivante : est-ce que je rends culte selon les enseignements de la Parole de Dieu ? Et a-t-on d'abord cherché à les connaître pour savoir ensuite si l'on y obéit ? Hélas ! on ne se pose guère de questions dans la généralité des cas ; on agit par routine et ce que l'on appelle « culte » ressemble à bien des égards à ce qu'offrait le peuple au temps du prophète Malachie. Cela découle d'une ignorance qui est tout aussi coupable que celle d'Israël autrefois parce que Dieu a clairement révélé Sa pensée au sujet du culte et nous a fait connaître de quelle manière nous devions le rendre. Croire que la question du culte est laissée à l'appréciation de chacun, que l'on peut agir comme ses ancêtres ou suivant ce que l'on estime convenable, sans se préoccuper de ce que Dieu nous dit dans sa Parole, c'est au fond se conduire de telle sorte que l'on mérite les reproches adressés par l'Éternel à son peuple par la bouche de Malachie.

Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont eu le privilège d'être enseignés au sujet de tout ce qui concerne l'adoration « en esprit et en vérité », se demandent s'ils mettent en pratique ce qu'ils ont ainsi reçu. Peut-être en est-il qui sont ignorants, et coupables de l'être, mais ne sommes-nous pas coupables aussi lorsque nous savons et ne faisons pas ? Mépriser son Nom, mépriser sa Table sont des expressions qui pourraient nous amener à nous récrier, tellement elles sont fortes ; mais c'est Dieu qui les emploie dans sa Parole et il nous appartient de considérer, pour notre propre instruction, la nature des manquements qui le conduisent à formuler de semblables reproches à ceux qui se réclament de son Nom. Dans son aveuglement (c'est l'état qui caractérise généralement la fin d'une dispensation) le peuple d'Israël en était arrivé à un tel degré qu'il méconnaissait complètement la joie que procure la présence du Seigneur et la jouissance de sa communion ! C'est ce qui amenait à dire : « Voilà, quel ennui ! » (Mal. 1:12, 13).

Triste état que celui du peuple d'Israël à la veille du moment où son Messie allait lui être présenté ! Triste état que celui de la chrétienté professante à la veille du retour du Seigneur !

Dieu est frustré de ce qui Lui est dû, aussi bien pour ce qui concerne le culte que pour tout le service de sa maison. Ne pourrait-Il s'adresser à tant de ceux pour lesquels la « religion » n'est qu'une forme vide de réalité et leur dire comme jadis à son peuple : « Un homme frustrera-t-il Dieu ? Toutefois, vous me frustrez... » ? En ont-ils conscience en quelque mesure ? En aucune façon ! Le peuple

répond : « En quoi te frustrons-nous ? » Ce serait sans doute la réponse de ceux qui ont cru adorer Dieu en assistant à tel ou tel office religieux.

Mais, parmi ceux qui professent rendre culte selon les enseignements de la Parole de Dieu, n'a-t-on jamais fait, à la sortie d'une réunion de culte, une réflexion du genre de celle-ci : « Quel bon culte nous avons eu ! Comme nous avons été bénis ! », alors que cependant l'Assemblée n'avait pas dépassé l'autel d'airain ? Dieu ne pourrait-Il alors nous déclarer : Mais vous n'avez pas rendu culte ainsi qu'il convenait ! Vous n'êtes pas venus jusqu'à l'autel d'or ! Vous n'avez pas fait fumer l'encens sur l'autel ! N'ai-je pas été frustré de ce qui m'était dû ? — N'arrive-t-il pas que nous soyons tellement convaincus d'avoir rendu culte selon la Parole — parce que nous avons été heureux et bénis dans le rassemblement, grâce infinie de notre Dieu pour laquelle nous avons certes bien sujet d'être reconnaissants ! — que nous ne nous posons même pas cette question : y avait-il quelque chose pour Dieu ? — Comme il est vrai que nous pensons surtout à nous-mêmes et qu'au lieu de venir apporter des corbeilles remplies, nous venons chercher bénédiction et rafraîchissement ! Nous croyons ainsi avoir rendu un culte selon Dieu !

En contraste avec l'état du peuple d'Israël, au sein même de ce peuple qui se réclame du nom de l'Éternel bien qu'il méprise son Nom, il y a un résidu fidèle : « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom » (Mal. 3:16). Tandis que le peuple n'honorait pas Dieu, ne manifestait pas la crainte qui lui est due et méprisait son Nom (1:6), le résidu fidèle est caractérisé par la crainte de l'Éternel et par le fait que chacun de ceux qui le composent pense à son Nom ! Tels sont les traits du témoignage philadelphe au terme de l'histoire de l'Église ! Peu de force sans doute, mais la Parole gardée et le Nom du Saint et du Véritable craint et honoré ! « Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (Apoc. 3:8). — Une promesse est faite au résidu : « Et ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Éternel des armées, au jour que je ferai ; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert ». Puis, l'Éternel s'adresse au peuple : « Alors vous reviendrez, et vous ferez la différence entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas » (Mal. 3:17, 18). Privilège précieux que de faire partie de ce résidu fidèle qui craint Dieu et pense à son Nom ! Bienheureux « celui qui sert Dieu », qui le sert, en tout premier lieu, dans l'exercice de la sainte sacrificature, offrant « des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5) — dans le service élevé des fils de Lévi : « ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel » (Deut. 33:10).

1.5 Marie de Béthanie

De Marie de Béthanie, quelqu'un a écrit : « Elle n'était pas venue pour entendre un sermon, bien que le premier des docteurs fût là. Quelque précieuse que la chose fût à sa place, ce jour-là son but n'était pas de s'asseoir aux pieds de Jésus pour écouter sa parole (Luc 10:39).

Elle n'était pas venue pour lui présenter ses requêtes. Il fut un temps où, dans la plus complète soumission à sa volonté, elle s'était jetée à ses pieds, disant : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort » (Jean 11:32)...

Elle n'était pas venue se réunir aux saints, bien qu'il y eût là de chers enfants de Dieu, dont il est dit : « Jésus aimait Marthe... et Lazare » (Jean 11:5). La communion avec eux était une chose précieuse... mais pour le moment la communion n'était pas son objet.

Elle n'était pas venue, après une semaine de travail et de fatigue passée au milieu du combat avec le monde, cherchant à être rafraîchie par lui, bien qu'elle sût, comme chaque fidèle, ce qu'étaient les épreuves du désert, et que probablement personne ne connût mieux qu'elle les sources de rafraîchissement qui étaient en lui.

« Mais elle était venue, et cela au moment même où le monde exprimait la profondeur de sa haine contre lui, répandre ce qu'elle avait tenu longtemps en réserve (12:7)... sur la personne de Celui dont l'amour avait captivé son cœur et absorbé ses affections. Elle ne pense pas à Simon le lépreux ; elle passe à côté des disciples ; son frère et sa sœur en la chair et dans le Seigneur n'attirent pas en ce moment son attention ; Jésus seul remplit son âme — elle fixe les yeux sur lui ; son cœur ne bat que pour lui...

L'adoration, l'hommage, le culte, la bénédiction, voilà son unique pensée ; elle honore ainsi Celui qui est tout pour elle, et pour le cœur duquel un tel culte était un rafraîchissement... Un souvenir durable de ce qu'est le culte est consigné dans la Parole par Celui qui le reçut, et en mémoire de celle qui le rendit.

1.6 Applications pour le temps actuel

« Dites-moi, cher lecteur, ce culte est-il le vôtre ? ou bien allez-vous le dimanche entendre un sermon, dire vos prières, vous réunir avec les saints, ou vous rafraîchir après vos six jours de labeur ? Oh ! si tous les regards étaient fixés sur lui seul, si tous les cœurs étaient remplis de lui, si chacun de nous était résolu à ne voir « personne sinon Jésus seul », comme les louanges abonderaient ! » (Messager Évangélique — Année 1882, page 418).

La faiblesse de notre culte, son imperfection sont la marque de notre bas niveau spirituel. Il serait vain de chercher à apporter quelques modifications extérieures si cela ne procédait d'exercices intérieurs qui nous conduisent à discerner ce en quoi nous manquons et ce qui convient pour rendre un vrai culte. Les lignes qui précèdent rappellent des enseignements connus de la plupart d'entre nous ; elles n'ont d'autre but que d'aider à ces exercices intérieurs que Dieu seul peut produire et que nous Lui demandons de faire naître en chacun de nous pour Sa propre gloire ! — Nous sommes trop peu nourris de Christ chaque jour, de sorte que le premier jour de la semaine, nos corbeilles ne sont pas toujours remplies (ne sont-elles pas vides, parfois ?). Par ailleurs, nous savons trop peu ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Nous ne sommes donc pas toujours en état d'aller jusqu'à l'autel d'or pour y faire fumer l'encens ! Que Dieu veuille opérer en nous pour nous faire comprendre quelle perte nous faisons ainsi, mais surtout qu'Il nous montre combien peu nous savons Lui apporter ce qui Lui est dû et quelle perte c'est pour Lui ! Qu'Il attache davantage nos cœurs à Christ et nous fasse entrer mieux que nous ne le faisons dans l'intelligence de ses pensées relativement au culte que nous sommes appelés à Lui rendre et dont Il est si justement digne ! C'est la Personne de son Bien-aimé qui fait les délices de son cœur de toute éternité et c'est cette Personne adorable que nous avons à Lui présenter dans notre culte. Le parfum du nom de Jésus s'élèvera alors dans le sanctuaire comme une bonne odeur à Dieu, comme cet encens pur et sans mélange que nous devons faire fumer à l'autel d'or !

« Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Jean 4:23). Dieu veuille nous accorder la grâce d'être toujours en état de remplir une fonction d'un caractère aussi élevé ! Rendant culte par l'Esprit, puissions-nous Lui présenter en odeur agréable la Personne excellente de son Bien-aimé, Celui dont le nom est « un parfum répandu » (Cant. 1:3) — en attendant le jour glorieux après lequel nos âmes soupirent, où, sans faiblesses ni imperfections, sans notes discordantes, nous chanterons le cantique nouveau à la gloire de l'Agneau, rappelant que Dieu a tout fait pour la gloire éternelle de Christ, et unissant dans une même louange et le Père et le Fils ! — Seigneur ! quand sera-ce ?

Que le chant de louange à la gloire du Père
S'élève de nos cœurs par son amour ravi,
Et que l'hymne éternel commencé sur la terre
Exalte, glorifie, et le Père et le Fils !

2 *IL verra du fruit du travail de Son âme — Ésaïe 53:11* ME 1958 p. 33

2.1 *Le Fils, délices du cœur de Dieu, ouvre Son cœur et Son âme*

Dieu nous occupe, dans sa Parole, de Celui qui est l'Objet et les délices de son cœur, son Fils unique et bien-aimé. Il place devant nous, en particulier, le récit de sa vie sur la terre, alors que, venu ici-bas, Il a, d'une part, fait connaître Dieu à l'homme et, d'autre part, recommencé l'histoire de l'homme devant Dieu. Sa réjection par son peuple et par sa créature, ses souffrances pour la justice, endurées dans le chemin de dépendance et d'obéissance où Il a été le parfait Serviteur, sa mort ignominieuse, glorieuse aussi, sa résurrection, tel est l'essentiel du sujet que les Évangiles offrent à notre méditation. Mais nous n'avons pas seulement dans les Écritures le récit historique, avec toute sa portée spirituelle et morale, de la vie du Seigneur dans ce monde, de sa mort sur la croix, de sa résurrection et de son ascension. Ce récit est sans doute, dans sa sobriété, d'une grandeur et d'une beauté incomparables, mais l'Esprit de Dieu a voulu nous donner davantage encore, soit dans les écrits prophétiques, soit dans les Évangiles : nous avons, dans l'Ancien Testament, exprimés à l'avance, les sentiments que le Seigneur allait éprouver aux jours de son humanité, tandis que dans les Évangiles, à différentes reprises, le Seigneur nous ouvre son cœur et son âme. En mesurons-nous tout le prix ?

2.2 *Le Seigneur ouvre Son cœur et Son âme à Ses amis*

L'on peut, avec plus ou moins de détails, parler de ses circonstances à son entourage, mais à qui dira-t-on tout ce que l'on éprouve dans son cœur et dans son âme sinon à un ami fidèle et sûr, à celui dont on connaît la sympathie et que l'on peut faire le confident de ses pensées ? Le Seigneur nous appelle « ses amis », Il désire nous voir entrer dans la jouissance d'une vraie communion avec Lui. Il veut trouver dans nos cœurs une réponse à l'amour de son cœur et c'est ainsi qu'Il nous fait connaître non seulement les circonstances par lesquelles Il a dû passer alors qu'Il était ici-bas « l'homme Christ Jésus », mais encore ce qu'Il a éprouvé, au travers de ces circonstances, dans son cœur et dans son âme sainte.

2.3 *Le « travail de son âme »*

Le « travail de son âme ». C'est l'expression employée par le prophète et nous la rappelons souvent dans l'adoration reconnaissante de nos cœurs. Mais que d'expressions des Écritures, bien connues, régulièrement et justement citées, sans que nous essayions, conduits par l'Esprit de Dieu, d'y entrer un peu et de considérer quelque chose de l'infinie richesse qu'elles contiennent ! Puisse-nous les méditer avec plus de diligence, de crainte en même temps, afin que nos cœurs s'attachent davantage à Christ et afin que la louange s'élève vers Lui et vers notre Dieu et Père, qui a voulu se révéler à nous en Lui et nous amener dans sa présence par Lui, mort et ressuscité, glorifié dans le ciel même !

2.4 *Le Seigneur dans Son chemin ici-bas*

Homme ici-bas, le Seigneur marche dans un chemin où Il répond pleinement à la pensée de Dieu. Pour la première fois, Dieu peut considérer sur la terre un homme avec entière satisfaction, et cet homme c'est son Fils bien-aimé ! Sa vie tout entière est un parfum qui monte vers Dieu comme une odeur agréable car elle est l'expression d'un unique désir : pensées, paroles, actions, tout est pour la gloire de Dieu. Le Psalmiste a exprimé ce que Christ seul, aux jours de sa chair, réalise en vérité : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ». Aussi avance-t-Il avec confiance, bien qu'Il ait à endurer la « contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » ; son Dieu est « à sa droite », Il ne sera « pas ébranlé ». Tout est joie pour son cœur dans un tel sentier. « C'est pourquoi », dit-Il, « mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » (Ps. 16:8, 9). Son âme s'égaie car Il marche avec Dieu, jouissant d'une communion ininterrompue avec Lui, goûtant la satisfaction profonde que son Dieu éprouve en considérant un homme sur la terre qui le glorifie parfaitement ; son âme s'égaie car Il entrevoit tous les résultats de l'œuvre pour laquelle Il est venu, œuvre que le Père lui a donnée à faire et qu'Il achèvera « chef et consommateur de la foi », « à cause de la joie qui était devant lui » Il a « enduré la croix, ayant méprisé la honte » (Hébr. 12:2, 3). Les versets qui terminent le Psaume 16 nous disent sa confiance : son Dieu lui « fera connaître le chemin de la vie ». Sans doute, c'est un chemin qui passe par la mort, mais il aboutit au « rassasiement de joie » et aux « plaisirs pour toujours » qu'Il goûtera « à sa droite ». Ici-bas, Dieu est « à sa droite » pour le soutenir dans le chemin où Il marche comme homme et où Il le glorifie pleinement ; l'œuvre accomplie, Dieu le glorifiera « à sa droite ». Tout cela remplit son âme et son cœur, son cœur se réjouit et son âme s'égaie !

2.5 *Sur le point de goûter la mort*

Mais « le chemin de la vie » passe au travers de la mort et Jésus devra « goûter la mort », en connaître toute l'amertume et toute l'horreur (Hébr. 2:9). Dans son âme, Il va mesurer le poids du jugement de Dieu contre le péché, ce jugement qu'Il devra subir à la place des coupables, Lui l'homme parfait ! Et Il s'écrie : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père délivre-moi de cette heure » (Jean 12:27). Qui sondera le « trouble » de son âme sainte tandis qu'Il pense à l'heure douloureuse de Golgotha ? L'entrevoiant, Il demande à en être délivré... Pourrait-Il ne pas le demander ? Cependant ; tout aussitôt, Il ajoute : « Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom ». Son âme est « troublée » tandis qu'Il a devant Lui la mort, jugement de Dieu, salaire du péché, mais Il est venu ici-bas pour l'endurer, afin de revendiquer la gloire de Dieu, foulée aux pieds par l'homme. De sorte qu'Il n'a qu'une pensée devant Lui : « Père, glorifie ton nom ».

2.6 *À Gethsémané*

Gethsémané nous conduit un peu plus loin. Là, le moment est venu de prendre la coupe de la main du Père. Pas encore de la boire, mais de la prendre. Et tandis qu'Il va livrer cette lutte ardente, entrer « dans l'angoisse du combat » (Luc 22:44), Il s'écrie : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort » (Matt. 26:38 ; Marc 14:34). La coupe est devant Lui, Il sait tout ce qu'elle comporte, il considère l'horreur du jugement de Dieu contre le péché, Il pense aux heures de ténèbres... Boire la coupe, c'est connaître l'abandon de Dieu. Peut-Il désirer cela, Lui, le saint et le juste, dont la vie tout entière a été la joie d'une paisible communion avec Celui qui l'avait envoyé ? En aucune manière. Et Il demande que, « s'il est possible », la coupe « passe loin de lui »... Le Dieu tout-puissant ne pourrait-Il pas le faire :

« Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi » (Matt. 26:39 ; Marc 14:36) ? Ne pourrait-Il pas le faire pour Celui qui peut, et qui seul alors peut l'appeler Père ? Non, cela n'était pas possible pour Celui à qui « toutes choses sont possibles » ! D'une part, le Seigneur ne peut pas désirer boire la coupe mais, d'autre part, Il est venu ici-bas pour accomplir la volonté de son Dieu... Tel est le combat qu'Il livre dans son âme sainte et son âme est saisie de tristesse « jusqu'à la mort ». Ce n'est pas encore la mort, le moment de l'abandon, mais le Seigneur, dans la pleine connaissance de ce qu'Il aura à endurer alors, lutte et souffre. Avant de subir une épreuve, Il la porte en esprit devant son Père, avant d'aller à Golgotha il fallait qu'Il traversât Gethsémané !

Et ce sont les prières et les supplications, offertes « avec de grands cris et avec larmes... à celui qui pouvait le sauver de la mort » (Hébr. 5:7). Ah ! comment parler de la « tristesse » de son âme en un tel moment ? C'est comme homme qu'il livre ce combat et, comme homme, Il aurait désiré trouver quelque sympathie chez les trois disciples qu'Il avait pris avec Lui, auxquels Il avait demandé de veiller avec Lui... Mais tous les trois dorment ! Ils ont perdu ainsi l'inestimable privilège de Lui témoigner cette sympathie qu'Il voulait trouver chez eux, au moment douloureux où son âme était « saisie de tristesse jusqu'à la mort ». (Quelle perte pour eux ! Mais ne nous arrive-t-il pas aussi, du fait de notre sommeil spirituel, de perdre le privilège de remplir un service que le Seigneur voulait nous confier ?) Le service dont les trois disciples se sont privés sera rempli par un ange envoyé pour le fortifier (Luc 22:43). Le combat livré, la victoire est remportée : Il accomplira la volonté de Dieu jusqu'au bout : « Toutefois non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux ». La coupe est prise de la main du Père ; « l'heure s'est approchée, et le fils de l'homme est livré entre les mains des pécheurs » (Matt. 26:39 et 45).

2.7 À Golgotha

À Golgotha, Il va boire la coupe amère, traverser les trois heures sombres. Il réalise alors pleinement ce que le Psalmiste, conduit par l'Esprit prophétique, avait écrit autrefois : « les eaux me sont entrées jusque dans l'âme. Je suis enfoncé dans une boue profonde, et il n'y a pas où prendre pied... » (Ps. 69:1 à 4). Il traverse les eaux du jugement et mieux qu'Héman, l'Ezrahite, Il peut dire : « Ta fureur s'est appesantie sur moi, et tu m'as accablé de toutes tes vagues » (Ps. 88:7). Méditons cette expression : « Ta fureur s'est appesantie sur moi... ». Il souffre dans son corps, mais que dire des souffrances de son âme ? Traité par Dieu comme le péché même, car « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21), Il porte dans son âme tout le poids du jugement de Dieu contre le péché. Il se livre tout entier, Il « livre son âme en sacrifice pour le péché » (És. 53:10). Son corps a été « donné pour nous » (Luc 22:19), son âme livrée en sacrifice pour le péché... Son âme qui avait été « troublée » en entrevoyant l'heure de la croix, « saisie de tristesse jusqu'à la mort » à Gethsémané, dans laquelle « les eaux » étaient « entrées » !

Déjà les paroles du prophète exprimaient des sentiments que Christ a pu éprouver, alors qu'Il était au terme de « son travail » : « Et moi j'ai dit : travaillé en vain, j'ai consommé ma force pour le néant et en vain ; toutefois mon jugement est par devers l'Éternel, et mon œuvre par devers mon Dieu ». Mais, constitué serviteur « pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les préservés d'Israël », Il sera aussi, lui assure l'Éternel, « une lumière des nations... mon salut jusqu'au bout de la terre » (És. 49:3 à 6). Certes, Il n'a pas « travaillé en vain » ! Pendant l'éternité, Il pourra considérer la moisson glorieuse, les gerbes issues de la semence qu'Il a répandue dans les larmes (cf. Ps. 126:6), « Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait ».

Toi-même tu verras ce que ton cœur réclame

De ton œuvre à la croix le fruit mûr et parfait.

Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,

Et ton amour divin en sera satisfait.

3 Hébreux 5

ME 1960 p. 230

3.1 Christ comme souverain sacrificateur en Hébr. 2 à 4

Déjà dans les chapitres précédents, l'auteur de l'Épître aux Hébreux nous présente Christ comme souverain sacrificateur. Au chapitre 2, Il est le « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur », Celui qui est « à même de secourir ceux qui sont tentés » (v. 17, 18) ; au chapitre 3, « apôtre et souverain sacrificateur de notre confession », Il est « fidèle à celui qui l'a établi » (v. 1, 2) ; au chapitre 4, Il est le « grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu » (v. 14, 15). C'est un souverain sacrificateur dans le ciel qu'il nous fallait, tout à la fois homme et Dieu, un Christ glorieux dont le sacrifice parfait est le fondement même de la sacrificature.

3.2 Contrastes entre les sacrificateurs d'autrefois et Christ

Le chapitre 5, dans ses premiers versets, met en relief des analogies mais aussi des contrastes entre les sacrificateurs de l'économie mosaïque et notre grand souverain sacrificateur. Eux étaient « pris d'entre les hommes », alors que Christ « dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères » afin de pouvoir être le fidèle et miséricordieux souverain sacrificateur qui nous convenait (Hébr. 2:7) ; Il n'a pas été, et ne pouvait être, « pris d'entre les hommes » : Il est le saint Fils de Dieu qui « s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes », envoyé par Dieu « en ressemblance de chair de péché, et pour le péché » (Phil. 2:7; Rom. 8:3). Ensuite, si le sacrificateur, fils d'Aaron, était « capable d'avoir de l'indulgence pour les ignorants et les errants », c'est parce qu'il se trouvait « aussi lui-même enveloppé d'infirmité », tandis que Christ, homme ici-bas, a été parfait en toutes choses et s'Il est à même de secourir les siens c'est parce qu'Il a « souffert lui-même, étant tenté », parce qu'Il a été « tenté en toutes choses comme nous, à part le péché » (Hébr. 2:18; 4:15). Enfin, le verset 3 de ce chapitre 5 nous présente un autre contraste qu'il est à peine besoin de souligner : sainte Victime, Christ « s'est offert lui-même à Dieu sans tache », Il a « offert un seul sacrifice pour les péchés » (Hébr. 9:14; 10:12 — cf. 7:27; 9:12), alors que le souverain sacrificateur « pris d'entre les hommes » devait « offrir pour les péchés, comme pour le peuple, ainsi aussi pour lui-même ».

Pour être « fait souverain sacrificateur », il fallait être « appelé de Dieu ». De même qu'Aaron (Ex. 28:1), Christ l'a été. Quelle perfection en Lui ! Il n'a pas voulu « s'arroger cet honneur », se glorifier « lui-même pour être fait souverain sacrificateur » (Hébr. 5:4, 5). Les versets qui suivent nous montrent, de manière très remarquable, comment Il a été « consommé », ou rendu propre pour cet office de la souveraine sacrificature ; ils nous disent quelle souffrance Il a dû endurer ici-bas, comme homme, pour être maintenant à même de « sympathiser à nos infirmités ».

3.3 Dieu et Homme : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré »

Notre souverain sacrificateur devait être Dieu et homme tout à la fois. La fin du verset 5 de Hébreux 5, dans la citation qui est faite du Psaume 2, place devant nous le Fils de Dieu venu ici-bas comme homme : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré » ; puis le verset 6, dans la citation qui est faite du Psaume 110, nous présente un Homme, le Fils de l'Homme, couronné de gloire et d'honneur dans le ciel même, l'œuvre de la croix, fondement de sa sacrificature, ayant été parfaitement accomplie (cf. Ps. 110:1, 4). À la fin du verset 5, nous avons le « moment » où Christ apparaît comme homme sur la terre, Fils de Dieu « aujourd'hui engendré » ; au verset 6, le « moment » où Il apparaît comme homme dans le ciel, « sacrificateur pour l'éternité ». Entre ces deux « moments » où Il entre comme Homme sur la terre, puis dans le ciel, nous avons dans les versets 7 et 8 son chemin comme Homme ici-bas. C'est tout au long de ce chemin qu'Il a « souffert lui-même, étant tenté, qu'Il a été « tenté en toutes choses comme nous, à part le péché », mais l'Esprit de Dieu ne nous donne qu'un « moment » de ce chemin de souffrance, celui où sans aucun doute cette souffrance a été éprouvée le plus intensément.

3.4 Son humanité

Certes, Jésus ici-bas a connu tout ce que nous pouvons connaître de peines et de fatigues. Quelqu'un est-il lassé du chemin ? Jésus l'a été aussi. Il a demandé à une femme samaritaine : « Donne-moi à boire » (Jean 4:6, 8). Et qui souffrira de la faim comme Il en a souffert ? N'est-Il pas resté quarante jours sans prendre aucune nourriture ? « Et il ne mangea rien pendant ces jours-là ; et lorsqu'ils furent accomplis, il eut faim » (Luc 4:2). Mais encore, Il a souffert dans ce monde parce qu'Il en a éprouvé le caractère comme nous ne pourrions jamais le faire : Il a souffert parce qu'Il était la lumière au milieu des ténèbres, le Juste parmi les injustes. Il a souffert parce qu'Il a vu partout les conséquences du péché entré dans le monde par la désobéissance du premier homme : la maladie, la détresse physique et morale, la mort. Oui, tout au long de son chemin Jésus a connu de telles souffrances, mais que dire de celles qu'Il a endurées en Gethsémané ! Là, Satan, l'homme fort qu'Il avait lié et dont Il avait pillé les biens, celui qui s'était « retiré d'avec lui pour un temps », vient avec toute sa puissance, et il est « celui qui avait le pouvoir de la mort » (Hébr. 2:14). Il va alors user de tout son pouvoir pour essayer d'arrêter l'Homme parfait, Celui qui ne pouvait désirer traverser la mort, puissance de l'ennemi, salaire du péché, Celui qui comme homme avait droit à la vie. Quelles souffrances indicibles en cet instant pour l'Homme Christ Jésus ! C'est comme homme qu'Il les traverse ; l'Évangile selon Luc ne nous dit-il pas qu'« un ange du ciel lui apparut, le fortifiant » (Luc 22:43) ? Il n'est personne qui, dans les tentations à endurer, dans les luttes à soutenir contre le redoutable adversaire, puisse être appelé à livrer un semblable combat et à connaître de telles souffrances. Nul n'aurait pu suivre JÉSUS en Gethsémané et nul ne peut savoir ce que fut cette lutte dont l'intensité était si grande que « sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre » (Luc 22:44). Celui qui, comme homme, a connu une telle souffrance ne serait-il pas à même de sympathiser à nos infirmités, quelles qu'elles puissent être ?

3.5 Le couronnement de sa vie d'obéissance

Nous comprenons que l'Esprit de Dieu se borne à citer un seul « moment » dans toute la vie de l'Homme Christ Jésus ici-bas, celui qui a été — avec son aboutissement : la coupe bue durant les trois heures sombres — le couronnement de sa vie d'obéissance. Les versets 7 et 8 de Hébreux 5 embrassent, répétons-le, l'ensemble de cette vie d'obéissance, toute la période de temps comprise entre les deux « moments » dont nous parlent les citations des Psaumes 2 et 110 ; mais l'obéissance et la souffrance de Gethsémané sont présentées, au verset 7, comme le résumé ou le condensé — si de telles expressions nous sont permises, s'agissant d'un tel sujet — de l'obéissance manifestée et de la souffrance endurée dans la vie tout entière de Celui qui a été dans ce monde l'Homme obéissant et l'Homme de douleurs.

Le verset 8 nous confirme dans cette pensée : « quoiqu'il fût Fils, Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ». « Quoiqu'il fût Fils », c'est une allusion au Psaume 2 cité plus haut. Fils de Dieu « aujourd'hui engendré », Il a « appris l'obéissance ». Obéir était pour Lui une chose entièrement nouvelle car Il était placé dans une condition entièrement nouvelle. Obéir est demandé à l'homme et Il était Dieu, mais quand, sans jamais cesser d'être Dieu, Il devient Homme, Il entre dans un chemin d'obéissance. Est-ce en Gethsémané qu'Il « apprend « l'obéissance » par les choses souffertes » ? Gethsémané est au terme de sa vie ici-bas, c'est avec Golgotha le couronnement de sa vie d'Homme obéissant, « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). C'est dès le début de son sentier comme Homme ici-bas qu'Il a « appris l'obéissance » au travers de toute la souffrance rencontrée. Si, d'une part, obéir était sa joie et ses délices (cf. Ps. 40:8), d'autre part son obéissance ne pouvait aller sans souffrances, celles endurées par l'Homme parfait cheminant dans un monde souillé par le péché, au milieu d'hommes révoltés contre Dieu. — Le verset 8 nous présentant l'obéissance de Christ dès le début de son chemin sur la terre, nous pouvons bien penser que nous avons, dans les versets 7 et 8, ce qui a été sa part entre les deux « moments » dont nous parlent les citations des Psaumes 2 et 110, mis spécialement en relief dans l'obéissance et la souffrance de Gethsémané, ce qui l'a « consommé », rendu propre pour être en premier lieu « l'auteur du salut éternel » et ensuite, « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ». Car il fallait d'abord le sacrifice expiatoire de l'Homme parfait, l'Homme Christ Jésus, afin qu'Il pût exercer la souveraine sacrificature qui est maintenant la sienne.

3.6 L'auteur du salut éternel

Il est devenu « l'auteur du salut éternel » et « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » non pas pour tous les hommes mais « pour tous ceux qui lui obéissent ». La doctrine du salut universel est une fausse doctrine ; le salut est sans doute offert à tous mais il est seulement pour ceux qui croient. En d'autres termes, il est la part de « quiconque croit ». Les croyants sont vus ici comme étant « ceux qui lui obéissent » : il s'agit d'abord d'obéir à sa parole, de croire pour avoir le salut de l'âme, le salut éternel, et ensuite d'obéir à sa parole pour tout ce qui concerne la marche dans le chemin où Il veut nous conduire et nous faire expérimenter les soins fidèles de sa souveraine sacrificature. Salut par la foi, marche de la foi, pour tout cela nous avons besoin du Fils de Dieu devenu Homme, l'Homme Christ Jésus, « auteur du salut éternel » et « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ».

« Au sujet duquel nous avons beaucoup de choses à dire... » (v. 11). Au sujet de Melchisédec ? Nous ne le pensons pas. La Parole ne nous donne d'ailleurs que très peu de détails sur ce « sacrificateur du Dieu Très-haut », soit dans l'Ancien Testament (Gen. 14; Ps. 110), soit dans l'Épître aux Hébreux. C'est certainement au sujet de « l'auteur du salut éternel », de notre miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur que l'Esprit de Dieu a beaucoup de choses à nous dire ! Ne soyons pas paresseux à écouter, comme l'étaient devenus les croyants hébreux ; ayons au contraire un ardent désir d'être occupés et nourris de Lui, contemplons-Le dans la position glorieuse qui est la sienne et qui détermine aussi la nôtre, nous aurons pour la marche ici-bas tout le secours de sa sacrificature. Et nous serons ainsi des « hommes faits » nourris de « la nourriture solide » et ayant « les sens exercés à discerner le bien et le mal ».

4 Ni levain ni miel

ME 1968 p.155

4.1 L'offrande de gâteau

L'offrande de gâteau — ou « présent » (cf. Ex. 29:41, note en bas de page) — était l'oblation à Dieu de produits du sol, sous forme de gâteau cuit au four, sur la plaque ou dans la poêle (cf. Lévi. 2).

Lorsque « Caïn apporta, du fruit du sol, une offrande à l'Éternel » — c'est la première « offrande de gâteau » dont il est question dans l'Écriture — l'Éternel « n'eut pas égard à Caïn et à son offrande » (cf. Gen. 4:3 à 5), tandis que lorsque Christ est venu ici-bas, Dieu a pu agréer l'offrande du fruit du sol : Il a alors trouvé ses délices dans la nature humaine, « son plaisir » (cf. Matt. 3:17) en Celui qui a été dans ce monde l'homme Christ Jésus, l'homme parfait, typifié par « l'offrande de gâteau » des ordonnances lévitiques.

Le sacrifice expiatoire de Christ était nécessaire pour nous délivrer du pouvoir de Satan et nous purifier de tout péché, nécessaire aussi pour la gloire de Dieu — sa vie sur la terre ne l'était pas moins : il fallait la vie de Christ non seulement pour mettre en lumière les perfections infinies de Celui qui allait s'offrir « lui-même à Dieu sans tache » (Hébr. 9:14), mais encore pour que Dieu fût glorifié par la marche d'un homme accomplissant en toutes choses la volonté divine. S'il n'y avait eu que la mort de Christ, s'il n'y avait pas eu sa vie ici-bas, sur ce point Dieu n'aurait pas été honoré comme il l'a été et comme il convenait qu'il le fût ; cela eût manqué à sa gloire. La

démonstration devait être faite qu'un homme pouvait marcher et vivre comme Dieu le désirait, elle l'a été pleinement par la vie de Christ. Cette vie, parfaite offrande de gâteau, ne peut être séparée de sa mort (cf. Phil. 2:6 à 8) : le don qu'il en a fait est encore un acte de sa vie, le dernier et celui qui est le couronnement de tous les autres.

4.2 Souffrance de Christ et offrande de gâteau

Dans le sentier qu'il a suivi, Christ a souffert, Lui qui était sans péché, à cause des conséquences du péché. Ces souffrances ont fait ressortir tout ce qui en Lui était agréable à Dieu, et il n'y avait en Lui rien qui ne fût agréable à son Dieu et Père.

Que l'offrande de gâteau ait été cuite au four, sur la plaque ou dans la poêle, c'était « un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » (Lév. 2:9). L'apôtre Pierre écrit dans sa première épître : « Car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces... » (2:21 à 23). Nous sommes donc appelés à marcher sur les traces de Christ, à fixer nos yeux sur le parfait Modèle afin de refléter ses caractères ; si nous le réalisons en toutes choses, notre vie serait une véritable « offrande de gâteau » présentée à Dieu, « une odeur agréable » pour Lui.

4.3 Une odeur agréable pour Dieu

Comment peut-il en être ainsi pratiquement ? Christ est mort pour nous ; 1 Pierre 2 ajoute : « ... qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice » (v. 24). En vertu de son œuvre à la croix, par sa mort et sa résurrection, il nous a communiqué une vie nouvelle, donné une nouvelle nature. Certes, la vieille nature est toujours en nous — c'est pourquoi il y a « du levain » dans l'offrande tournoyée des deux pains, figure de l'Église (cf. Lév. 23:17), tandis qu'il ne devait pas y en avoir dans l'offrande de gâteau, type de l'humanité parfaite de Christ, offrande dont nous sommes exhortés à nous nourrir dans le lieu saint (cf. Lév. 2:11 ; 6:9 à 11) — et cette vieille nature en nous ne peut produire autre chose que des péchés ; mais nous sommes responsables de réaliser pratiquement que nous sommes « morts aux péchés » afin que nous « vivions à la justice ». Notre marche, notre vie ici-bas devraient être caractérisées par l'activité de la seule nouvelle nature, au sujet de laquelle l'apôtre Jean nous dit : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean 3:9).

Cette vie nouvelle est une vie de résurrection, elle ne peut être vécue que dans la puissance de l'Esprit Saint qui habite en nous. Si, ayant réalisé d'une manière pratique que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24), nous vivions de la vie nouvelle dans la puissance du Saint Esprit, notre vie, à l'image de celle de Christ homme ici-bas, serait une « offrande de gâteau » continue, une « odeur agréable » pour Dieu. Pour qu'il en soit effectivement ainsi, il faut nous rappeler que l'offrande de gâteau ne devait contenir ni levain ni miel (cf. Lév. 2:11). Si nous suivons tellement peu les traces de Christ dans son sentier c'est, la plupart du temps, parce que levain ou miel se trouvent mêlés à notre « offrande ».

4.4 Le levain, emblème du mal, un principe corrompueur

Le levain, emblème du mal, est un principe corrompueur. Il est attristant et humiliant de voir avec quelle facilité nous passons, si souvent, sur tant de choses qui ne peuvent être, moralement parlant, que des éléments de corruption ; et nous mettons en avant mille raisons pour essayer de justifier ce que nous tolérons dans nos vies et qui n'est pourtant autre chose que du levain. Combien de fois nous manque-t-elle, cette sainte horreur du mal, cette vigilance à le déceler en nous afin qu'il puisse être jugé ! Nous sommes au contraire facilement portés à atténuer la gravité du péché et à supporter ce dont nous devrions nous séparer sans faiblesse et sans retour. Si nous tolérons du levain dans nos cœurs, nous ne pourrions manifester les caractères de la vraie offrande de gâteau, il n'y aura aucune « odeur agréable » pour Dieu. Par ailleurs, et inévitablement, ce principe corrompueur agira et le mal se développera, quel que soit le caractère qu'il revête : « ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? » — cela nous est dit au sujet du mal moral (1 Cor. 5:6) comme aussi à propos du mal doctrinal (Gal. 5:9). Soulignons qu'il suffit, pour faire lever toute la pâte, d'un peu de levain. Comme nous devrions être attentifs à discerner le moindre levain, dans nos cœurs en tout premier lieu, mais aussi dans nos maisons et dans l'assemblée ! — Imitons l'exemple de Celui qui a été ici-bas la parfaite offrande de gâteau, sa vie étant marquée par une entière séparation de tout mal ! Il n'y avait dans cette « offrande » aucun levain.

4.5 Pas de miel dans l'offrande de gâteau : signification

Nous sommes si souvent en danger de mêler le levain à l'offrande, combien plus encore d'y introduire le miel ! Le danger est plus grand précisément en raison de la douceur et du prix des affections naturelles, dont le miel est la figure dans le verset 11 du chapitre 2 du Lévitique. Nous savons tous que les relations de famille ou encore celles que nous pouvons entretenir avec les enfants de Dieu — les unes et les autres étant selon la pensée divine — ont beaucoup de prix pour nos cœurs, tellement de prix qu'en tant de circonstances nous leur donnons le pas sur des considérations qui devraient cependant passer en premier lieu : nous préférons alors sacrifier les droits de Dieu, le maintien d'un témoignage fidèle, plutôt que de rompre, ou de distendre des relations de famille ou d'amitié susceptibles de constituer un obstacle dans le chemin de l'obéissance à la Parole. Le miel est ainsi introduit dans l'offrande, ce n'est plus dès lors une vraie « offrande de gâteau », le parfum de l'offrande est perdu ! Chercher à tout prix à maintenir une certaine unité, une certaine communion dans la famille ou dans les relations fraternelles, au détriment des droits de Dieu, de la gloire du Seigneur, de l'obéissance à la Parole ; s'attacher à un ami, à un frère, à peu près aveuglément, jusqu'à s'en faire parfois une sorte d'idole — et tout ce qui prend la place de Christ dans nos cœurs devient pour nous une idole — suivre ses avis et ses conseils sans se préoccuper de savoir s'ils sont conformes à l'enseignement de l'Écriture, tout cela c'est le miel introduit dans l'offrande !

4.6 Différents passages de l'Écriture au sujet du miel

Sans doute est-il écrit : « Mon fils, mange du miel, car il est bon » (Prov. 24:13), mais dans ce passage le miel est la figure de la sagesse et non des affections naturelles, comme l'indique clairement le verset qui suit : « Ainsi connais pour ton âme la sagesse... ». Le miel est aussi l'image de ce qui est bon et désirable, les « paroles agréables », en Proverbes 16:24. Mais nous retrouvons au chapitre 25 de ce même Livre la signification qu'il a en général dans la Parole, notamment dans le chapitre 2 du Lévitique. Les affections naturelles sont précieuses, elles sont selon Dieu et l'on ne saurait trop désirer qu'elles soient maintenues, entretenues et toujours goûtées dans la communion avec Dieu. Lorsqu'il n'en est pas ainsi, quand les limites assignées par Dieu sont dépassées, c'est alors, malgré les plus belles apparences, l'activité de la chair qui se manifeste. Tel est le sens de Proverbes 25:16 : « As-tu trouvé du miel, manges-en ce qu'il t'en faut, de peur que tu n'en sois repu et que tu ne le vomisses ». Il est contraire à la pensée de Dieu de faire passer les affections naturelles en premier lieu, de s'en nourrir à l'excès ; elles ont leurs dangers car elles risquent de nous détourner des affections spirituelles qui ont un caractère combien plus élevé ! Remarquons également qu'elles sont, en bien des cas, plus ou moins égoïstes : n'arrive-t-il pas que, sans s'en rendre compte peut-être, on les cultive beaucoup plus pour la satisfaction que l'on peut soi-même y trouver que pour le bien de celui que l'on aime et pour la gloire de Dieu ? C'est alors aussi mauvais que de s'occuper de sa propre gloire, selon ce que dit Proverbes 25:27 : « Manger beaucoup de miel n'est pas bon, et s'occuper de sa propre

gloire n'est pas la gloire ». Mais encore, les affections naturelles ne peuvent satisfaire entièrement un cœur travaillé et exercé : l'âme peut se rassasier de la douceur de ces affections, vient le moment où, ayant fait l'expérience de leur insuffisance, elle « foule aux pieds les rayons de miel » (Prov. 27:7) parce qu'elle a faim d'autre chose qui puisse la satisfaire pleinement ; et si même elle doit faire de douloureuses expériences, elle trouvera dans l'enrichissement spirituel qu'elle en retirera plus de douceur qu'elle n'en a jamais connu et ne pourra jamais en connaître dans les relations de famille ou d'amitié : « pour l'âme qui a faim tout ce qui est amer est doux » (Prov. 27:7).

4.7 Offrande de gâteau sans miel : l'exemple du Seigneur

Là aussi, quel enseignement aurait plus de valeur pour nous que l'exemple de notre parfait Modèle, Celui qui a été la vraie offrande de gâteau ? Chez Lui, il n'y eût jamais de miel dans l'offrande ! Les affections profondes qu'il éprouvait pour sa mère n'ont jamais été altérées ou amoindries, mais plutôt que de voir son service entravé, il dira à sa mère : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » (Jean 2:4). Et lorsque plus tard « ses frères et sa mère... l'envoyèrent appeler », il répondra à ceux qui lui disaient : « Voici, ta mère et tes frères, là dehors, te cherchent » : « Qui est ma mère, ou qui sont mes frères ? Et regardant tout à l'entour ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Marc 3:31 à 35). Pour Lui, ce qui passe avant toute autre chose, c'est l'obéissance à la volonté de son Dieu ! Quel exemple et combien cela nous humilie lorsque nous sommes amenés à reconnaître qu'en tant de circonstances, pour l'examen de tant de questions difficiles intéressant la vie de l'assemblée, nous laissons l'obéissance à l'arrière-plan et faisons passer en premier nos relations de famille, des liens fraternels, ou même une certaine considération — dépassant la mesure — pour tel ou tel frère ! Que de situations, que de difficultés seraient aisément réglées si nous imitions l'exemple de Celui qui n'avait qu'un but devant Lui : l'obéissance à la volonté de Dieu, et qui pouvait dire en vérité, par l'Esprit prophétique : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 16:8) !

Cela ne veut certes pas dire que nous devons jamais cesser d'aimer nos proches. Le Seigneur a-t-il jamais cessé d'aimer profondément sa mère, si même il a dû prononcer les paroles rapportées en Jean 2:4 et Marc 3:31 à 35 ? Quel moment pour Lui que celui où, son service sur la terre arrivé à terme, il a pu laisser s'épancher sans entraves les affections de son cœur ! « Jésus donc voyant sa mère... ». Pensons-nous à ce que cela dut être pour le cœur humain du Sauveur que de voir sa mère se tenant près de sa croix ? Toute la tendresse de ce cœur est manifestée dans le soin qu'il prend d'elle en un tel moment : Il la confie au disciple qu'il aimait ! Il va traverser les trois heures sombres... Comme homme, il a livré le combat de Gethsémani et son Père lui a alors envoyé « un ange du ciel » pour le fortifier (Luc 22:43) ; comme homme, il va connaître les trois heures de l'abandon et si là il n'y eut pour Lui aucun « ange du ciel », aucun secours, aucune présence, aucun rayon de lumière, Dieu a cependant permis qu'il ait, avant ces heures de ténèbres, un double encouragement : d'une part, la conversion de l'un des deux brigands (Luc 23:40 à 42) — avant-goût des fruits de l'œuvre qu'il allait accomplir — et, d'autre part, la présence de sa mère auprès de sa croix, précieux réconfort au moment où l'opprobre brisait son cœur (Jean 19:25 à 27 ; Ps. 69:20).

4.8 Applications pour nous

Que Dieu nous donne de fixer sans cesse nos regards sur notre parfait Modèle et qu'il nous accorde la grâce de refléter quelque chose des caractères qui ont été les siens comme « offrande de gâteau » ! Qu'il nous donne pleine conscience du fait que si nous savons si mal le réaliser, c'est parce que nous introduisons dans « l'offrande » du levain ou du miel ! Tant de difficultés surviennent, tant d'autres sont aggravées parce que nous acceptons et tolérons ce qui présente le caractère du levain, ou encore parce que nous préférons sacrifier ce que pourtant nous devrions maintenir, plutôt que de dire : « Quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère ». Seul est un vrai fils de Lévi celui qui, pour obéir à la parole de l'Éternel (cf. Ex. 32:26 à 29), « dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance » (Deut. 33:9).

« Christ a souffert pour nous, nous laissant un modèle, afin que nous suivions ses traces ». Suivons-le dans ce sentier, imitons-le, pensant aux souffrances qui ont été les siennes — si nous devons, dans un tel chemin, en connaître « la communion » (cf. Phil. 3:10) — tandis qu'il était ici-bas la vraie et parfaite « offrande de gâteau », cuite au four, sur la plaque, dans la poêle ! Et que les souffrances connues en le suivant aient pour résultat de faire monter vers Dieu une « odeur agréable », le parfum de l'offrande de gâteau, c'est-à-dire le parfum de Christ !

5 Vous raconterez à mon père toute ma gloire (Gen. 45:13)

ME 1969 p.312

5.1 Joseph type de Christ

Dès le début de son histoire, haï par ses frères parce qu'il était le bien-aimé de son père, Joseph est placé devant nous comme un type de Christ, un des plus beaux que nous ayons dans les écrits de l'Ancien Testament. Comme Christ, au temps convenable, s'est présenté pour être envoyé dans ce monde, déclarant à son Père : « Voici, je viens pour faire ta volonté » (Héb. 10:9), Joseph est prêt à aller vers ses frères : « Me voici » (Gen. 37:13). Méprisé, rejeté par eux, ainsi que Christ devait l'être plus tard par les siens, Joseph fut vendu aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent (ib. 28), comme le Seigneur le fut aussi pour trente pièces d'argent, ce « prix magnifique » auquel il a été estimé par son peuple (Matt. 26:15 ; 27:3 à 10 ; Zach. 11:12, 13). Les frères de Joseph — comme les hommes à l'égard de Christ — pensaient de la sorte en avoir fini avec lui ; n'entendant plus parler de lui durant une vingtaine d'années, ils le considéraient sans aucun doute comme mort (cf. Gen. 44:20). Mais les circonstances sont dirigées par Dieu de telle manière que les frères de Joseph vont être mis en présence de celui qu'ils croyaient à jamais disparu. — En figure, nous avons donc d'abord Christ mort, puis ressuscité. Cependant, pour que Joseph pût se faire connaître à ses frères, il fallait qu'un travail de conscience eût été préalablement accompli en eux, afin qu'ils fussent amenés à une sincère confession de leur péché. Les faits qui nous sont rapportés dans les chapitres 42 à 44 de la Genèse nous montrent avec quelle sagesse a agi Joseph pour que ce travail soit conduit jusqu'à son terme. Ses frères, amenés dans la lumière de Dieu, déclarent alors : « Comment parlerons-nous, et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (44:16). Maintenant, Joseph pourra se faire connaître à eux, et c'est la scène si émouvante du chapitre 45.

5.2 Les frères de Joseph rassemblés autour de lui

« Et Joseph dit à ses frères : Je suis Joseph » (v. 3). Ces versets évoquent le jour où le résidu restauré lèvera ses yeux vers Celui qui annonce prophétiquement ce retour : « ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé » (Zach. 12:10). Mais nous pouvons sans doute en faire une application à ce qui nous concerne présentement. Réunis autour du Seigneur, ne l'entendons-nous pas nous dire : « Approchez-vous de moi... Je suis Jésus ! » Comme les frères de Joseph y sont invités par lui — « Approchez-vous de moi » (v. 4) —

nous sommes aussi exhortés à nous approcher. Ensuite, après que ses frères ont répondu à son invitation, il leur redit les mêmes paroles : « Je suis Joseph », mais en ajoutant alors : « votre frère » (v. 4). Précieux rassemblement que celui des rachetés autour de Celui qui « n'a pas honte de les appeler frères » (Héb. 2:11). Il y a cependant, en figure, le rappel de la mort de Christ et de notre culpabilité : « que vous avez vendu pour l'Égypte » ; mais aussitôt, c'est la grâce qui parle, car elle peut s'exercer envers ceux qui ont confessé leur péché : « Et maintenant, ne soyez pas attristés, et ne voyez pas d'un œil chagrin que vous m'avez vendu ici, car c'est pour la conservation de la vie que Dieu m'a envoyé devant vous » (v. 5). S'il y a le côté de notre responsabilité, il y a également le côté de Dieu : Christ a été « cloué à une croix... par les mains d'hommes iniques », mais aussi il a été « livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu » (Act. 2:23). Il fallait la mort de Christ pour que les conseils de Dieu puissent avoir leur accomplissement, il fallait que Joseph fut « vendu pour l'Égypte » en vue de la « conservation de la vie » des siens. Quelle « grande délivrance » (Genèse 45:7) que celle opérée par le moyen de Joseph en faveur de ses frères, plus grande encore celle en vertu de laquelle nous avons la vie éternelle et qui est le fruit de l'œuvre expiatoire de Christ !

5.3 Travail de Joseph pour rétablir la communion avec ses frères

Joseph a donc été l'instrument de cette « grande délivrance », nécessaire « pour la conservation de la vie » des siens ; par ailleurs, il a agi de manière que soit opéré chez ses frères un travail de cœur et de conscience les amenant à la confession de leur péché, afin qu'ils puissent avoir avec lui une pleine liberté de relations. Quelle illustration du double travail que Christ a accompli pour nous à la croix et ensuite en nous, afin que, nés de nouveau, nous puissions jouir des résultats de son œuvre expiatoire et d'une heureuse communion avec Lui ! — Désormais constitués une famille d'adorateurs, nous sommes rendus capables d'adorer « le Père en esprit et en vérité » (Jean 4:23, 24). Que lui présenterions-nous, dans la puissance du Saint Esprit, si ce n'est la Personne glorieuse de son Fils, son Bien-aimé ? Et le Fils lui-même, qui entonne la louange dans l'Assemblée pour nous conduire dans l'adoration à offrir au Père, nous dit comment le louer d'une manière qui lui soit agréable : « vous raconterez à mon père toute ma gloire ».

5.4 Raconter toute sa gloire

Toute sa gloire ! La gloire qu'il avait auprès du Père « avant que le monde fût » (Jean 17:5), sa gloire comme Créateur de toutes choses « premier-né de toute la création » (Col. 1:15 à 17), sa gloire comme « soutenant toutes choses par la parole de sa puissance » (Héb. 1:3), sa gloire dans son anéantissement, puis dans son abaissement volontaire (Phil. 2:6 à 8), sa gloire dans l'humble crèche de Bethléhem (Luc 2:13, 14), sa gloire d'Homme parfait, accomplissant toute la volonté du Père qui, sur Lui, a pu ouvrir son ciel et déclarer : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le » (Matt. 17:5), la gloire de l'Homme Christ Jésus pouvant dire à son Père au terme de son chemin ici-bas : « Moi, je t'ai glorifié sur la terre » (Jean 17:4), la gloire qui a brillé à la croix, au sein des ténèbres et de l'ignominie : « Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31), la gloire qui le couronne, l'œuvre achevée, à la droite de la majesté dans les hauts lieux (Jean 13:32 ; Hébr. 2:9 ; 1 Pierre 1:21), la gloire qu'il veut que nous partagions avec Lui (Jean 17:22), ses gloires à venir comme Roi d'Israël et dans la domination universelle qu'il exercera comme Fils de l'Homme, selon le Psaume 8, la gloire éternelle du Fils de Dieu que nous contemplerons à jamais (Jean 17:24). Toute sa gloire !

5.5 Ne pas limiter le culte à la reconnaissance d'être sauvé

5.5.1 Comme à l'autel d'or

Lorsque nous venons dans la présence de Dieu, réunis autour du Seigneur pour adorer, ne nous limitons pas à l'expression de notre reconnaissance pour la grande délivrance dont nous avons été les objets et pour les bénédictions dont nous sommes maintenant enrichis. À l'autel d'airain, type de la croix de Christ, devaient être offerts l'holocauste tout entier, la graisse du sacrifice de prospérités et même celle du sacrifice pour le péché (Lév. 1:9 ; 3:3 à 5 ; 4:8 à 10) ; à l'autel d'or, il convenait de « faire fumer l'encens » (Ex. 30:1). Quel parfum pour Dieu lorsque l'encens, image de ce qu'est Christ dans son intercession et dans ses perfections insondables, sous l'action du feu, exhale sa bonne odeur ! Présenter l'offrande de gâteau « avec tout l'encens » (Lév. 2:2), exalter le sacrifice de la croix, parfait holocauste et parfait sacrifice pour le péché, célébrer les gloires infinies de Christ en faisant « fumer l'encens » sur l'autel, tel est le culte que nous sommes appelés à rendre.

5.5.2 Comme à l'autel d'airain

Le feu qui servait à faire brûler l'encens était pris à l'autel d'airain et avait été allumé du ciel : il était « sorti de devant l'Éternel » (Lév. 9:24). La victime ayant été consumée à l'autel d'airain, Christ ayant été offert et s'étant offert Lui-même en sacrifice parfait, l'encens peut monter vers Dieu. Pour faire fumer l'encens à l'autel d'or, il faut nous rappeler ce qui s'est passé à l'autel d'airain ; de sorte que, dans le culte, il serait normal de commencer par l'autel d'airain et d'aller ensuite à l'autel d'or. Il est cependant convenable de laisser toute liberté au Saint Esprit pour orienter la louange de l'assemblée.

5.5.3 Encens et sacrifices

À propos de l'autel d'or, il est écrit : « Vous n'y brûlerez pas d'encens étranger, ni d'holocauste, ni d'offrande de gâteau » (Ex. 30:9). L'encens, bonne odeur de Christ pour Dieu, nous présente la Personne même, tandis que les divers sacrifices font ressortir ce que la Personne a fait, et cela s'est passé en dehors du lieu saint, ce qui nous permet de comprendre pourquoi il ne fallait pas offrir de sacrifice à l'autel d'or, ni holocauste, ni offrande de gâteau. Il n'en reste pas moins que ces choses sont étroitement liées : la vie parfaite, c'est celle de Christ ; le sacrifice parfait, c'est celui de Christ et l'excellence de sa Personne nous dit la perfection de sa vie et de son sacrifice à la croix. Il fallait une telle Personne pour vivre une telle vie et offrir un tel sacrifice !

L'encens « composé, d'ouvrage de parfumeur, salé, pur, saint » était « consacré à l'Éternel » (cf. Ex. 30:34 à 38) : Dieu seul peut apprécier pleinement les perfections et les gloires de Christ, mais il désire que, conduits par le Saint Esprit, nous venions dans sa présence pour Lui en parler. Peut-il y avoir quelque chose qui soit plus agréable à son cœur que la Personne de son Bien-aimé ? Présenter à Dieu la vie parfaite dont l'offrande de gâteau est le type, le sacrifice parfait dont nous avons, dans ce qu'il a été pour Lui, la figure dans l'holocauste, mais encore Lui parler de la Personne même de Celui qui a vécu une telle vie, souffert une telle mort, c'est le culte dans son caractère le plus élevé !

5.6 Être nourri de Christ

Veillons à ce que nos cœurs soient assez occupés, nourris de Christ Lui-même, de ses beautés, de ses gloires, afin que jamais ne soit laissé de côté ce qui est bien l'aspect le plus précieux pour le cœur du Père de la louange que l'Assemblée est appelée à Lui présenter. Pensons, avant tout et par-dessus tout, à ce que Christ a été pour Dieu dans sa vie et dans sa mort, à ce qu'il a été et est à jamais pour Lui dans sa Personne même, et qu'ainsi il nous soit donné de pénétrer dans le lieu saint et de venir à l'autel d'or pour y faire « fumer l'encens » !

Retenons la parole de notre vrai et divin Joseph : « vous raconterez à mon père toute ma gloire » !

6 Des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse (Gen. 4:4)

ME 1966 p.253

6.1 Le sacrifice pour le péché

Le premier chapitre du Lévitique, dans son entier, nous parle de l'holocauste ; le chapitre 2, de l'offrande de gâteau ; le chapitre 3, du sacrifice de prospérités. Deux chapitres, les chapitres 4 et 5, nous donnent ensuite des enseignements relatifs au sacrifice pour le péché. Celui qui s'approchait pour offrir un tel sacrifice ne venait pas comme adorateur, il venait comme coupable pour obtenir le pardon de son péché, afin de pouvoir ensuite adorer. Il y avait dans ce sacrifice deux parties essentielles :

le sang de la victime (4:5 à 7, 16 à 18, 25, 30, 34)

la graisse, qui devait être brûlée sur l'autel (4:8 à 10, 19, 20, 26, 31, 35).

6.1.1 Imposition des mains

Le coupable, en posant sa main sur la tête du sacrifice pour le péché, s'identifiait avec la victime « sans défaut » et confessait ainsi devant Dieu — la victime étant aussitôt égorgée — qu'il méritait la mort pour les fautes qu'il avait commises. Mais la victime étant offerte à sa place, un plein pardon lui était assuré : les exigences de la sainteté divine étaient entièrement satisfaites par le sacrifice de la victime, sa vie donnée, son sang répandu.

6.1.2 La graisse

La graisse était ensuite consommée sur l'autel. La graisse, la partie la plus excellente de la victime, était pour Dieu, dans l'holocauste et dans le sacrifice de prospérités (cf. Lévit. 3:16 : « Toute graisse appartient à l'Éternel ») et également dans le sacrifice pour le péché : le sacrificateur devait la faire « fumer sur l'autel, en odeur agréable à l'Éternel » (Lévit. 4:31). C'était là, en figure, toute l'énergie intérieure du cœur de Christ, sainte Victime, acceptant de subir le jugement que nous avons mérité, « fait péché pour nous », Lui qui n'avait « pas connu le péché » (2 Cor. 5:21).

6.1.3 Le sang

La valeur du sang de la victime était liée au fait que la graisse était consommée sur l'autel « en odeur agréable à l'Éternel ». Le sang de Christ fait propitiation pour nous parce que la vie offerte sur la croix était celle de la sainte Victime répondant pleinement aux exigences de la justice et de la sainteté divines ; toute l'excellence de la personne de Christ a été manifestée dans le don de Lui-même, la graisse a été consommée sur l'autel « en odeur agréable à l'Éternel ». Tout était accompli après que les trois heures sombres furent passées, l'expiation était faite. C'est ce qui donne sa pleine et parfaite efficacité pour nous au sang jailli du côté percé de Christ après sa mort. Ce sang proclame la rédemption accomplie.

6.2 La foi d'Abel

Quelle intelligence remarquable fut celle d'Abel, fruit du discernement que seule sa foi pouvait lui donner, lorsqu'il apporta à l'Éternel « des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse » ! Pas seulement une victime, pas seulement le sang de la victime, mais aussi la graisse, l'excellence de cette victime ! Puissions-nous imiter l'exemple de cet homme de foi ! Bénissons notre Dieu et Père pour le don de son Fils, pour l'incalculable valeur du sang répandu, proclamons la valeur et la vertu de ce sang précieux pour le salut éternel de quiconque croit au Fils de Dieu mort et ressuscité, mais n'oublions jamais ce que furent pour Lui les trois heures de l'abandon, le moment suprême où Il a fait l'expiation de nos péchés, porté l'éternité de notre châtement, réglé une fois pour toutes la question du péché, le moment où la « graisse » a été brûlée sur l'autel ! Dieu a été alors glorifié d'une manière incomparable par les perfections infinies et l'excellence de Celui qui était tout à la fois le parfait holocauste et le parfait sacrifice pour le péché. « Au lieu où l'holocauste sera égorgé, le sacrifice pour le péché sera égorgé devant l'Éternel : c'est une chose très-sainte » (Lévit. 6:18).

6.3 Christ à Gethsémané. Sacrifice pour le péché et holocauste

En Gethsémané, Christ, dans son âme sainte, entra dans tout ce qu'allait être pour Lui le jugement de Dieu tandis qu'Il serait alors la sainte Victime offerte en sacrifice pour le péché et Il prie disant : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42), alors que dans l'évangile selon Jean, où son caractère de Fils de Dieu est particulièrement mis en évidence, Il se présente à Dieu comme le parfait holocauste : « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:11). À la croix, Il endure seul, abandonné de Dieu, ce qu'Il avait souffert en anticipation avec son Père en Gethsémané ; et Dieu, qui pourtant a détourné sa face de Lui parce qu'Il était « fait péché », a pu flairer alors, parce que la « graisse » était « brûlée sur l'autel », une « odeur agréable », le parfum de Christ victime expiatoire et holocauste parfait !

Que de telles pensées occupent nos cœurs et nourrissent nos âmes afin que, lorsque nous sommes réunis en assemblée pour rendre culte, nous apportions dans nos louanges et nos adorations, sous la direction du Saint Esprit, ce qui est pour la satisfaction du cœur de Dieu : le sang et la graisse !

7 « Pour Son Fils », Matthieu 22:2 — Contenu du culte

ME 1972 p. 57

7.1 Sujets de culte - Contenu de l'adoration

Après que l'Église aura été enlevée, nous serons avec le Seigneur, lui étant rendus semblables et, comme le dit un de nos cantiques, « nous jouirons de sa beauté, et de l'amour inexprimable qui remplira l'éternité ». Dans ce jour-là — y pensons-nous assez ? — nous serons enfin débarrassés, entièrement débarrassés de nous-mêmes. Aujourd'hui, n'est-il pas vrai que nous en sommes beaucoup occupés, non seulement dans la recherche de nos satisfactions et de nos intérêts, mais encore dans l'accomplissement des choses les meilleures ? Dans le service de la louange, par exemple, n'abaïssons-nous pas parfois le niveau du culte en nous limitant à ce qui nous concerne, à nos privilèges, à nos bénédictions présentes et éternelles ? Et même, ne nous semble-t-il pas que c'est la note la plus élevée puisqu'elle exalte la grâce de Dieu qui nous a pris dans la condition misérable où nous étions, pour nous placer si haut, pour faire de nous — croyants de la période actuelle — l'Assemblée, l'Épouse de Christ ? Assurément, nous ne pouvons adorer Dieu sans magnifier cette merveilleuse grâce et rappeler les choses magnifiques qui ont été faites pour nous ; mais il nous convient d'aller plus loin dans l'expression de la louange de l'assemblée.

7.2 La première pensée du cœur de Dieu : Une Épouse pour Son Fils

Dieu a voulu avoir dans sa présence et pour l'éternité des hommes sauvés et parfaits, rendus capables de l'exalter comme le Dieu d'amour. C'est vrai, redisons-le avec reconnaissance dans l'adoration qui déjà monte de nos cœurs vers Lui. Cela fait partie de son conseil d'éternité, mais ce n'était pas, semble-t-il, la pensée première de son cœur. Ce n'est pas à l'Église que Dieu pense d'abord — si même elle est le « mystère caché dès les siècles en Dieu » (Éph. 3:9) — ce n'est pas l'Épouse qu'il a en vue en premier lieu, c'est l'Époux. Il a voulu faire « des noces pour son fils ». — La pensée première qui est dans le cœur de Dieu nous est révélée dès le début des Écritures : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gen. 2:18). Pourquoi Ève a-t-elle été formée ? Pour qu'Adam ne fût pas seul. Nous avons, à la fin du chapitre 2 de la Genèse, une figure de l'union du dernier Adam et de l'Ève céleste : le « profond sommeil » du premier Adam est une image de la mort dans laquelle Christ a dû entrer pour avoir l'Épouse que Dieu voulait lui donner, épouse qui est « os de ses os et chair de sa chair » (ib. 23). Celle qui lui est unie comme le corps l'est à la tête, qui tire sa vie de Lui et possède sa nature, est le « complément » du Chef glorieux. Comme Fils de Dieu, rien ne saurait être ajouté à sa gloire, mais en tant que Fils de l'homme, il ne serait pas « complet » (à la tête il faut un corps pour que l'être soit complet) — sans l'Église, « l'assemblée qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Éph. 1:23).

Dans le conseil formé de toute éternité, c'est d'abord Christ que Dieu a devant Lui, Celui qui est le « Fils de son amour », mais aussi « un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde » (Col. 1:13 ; 1 Pierre 1:19, 20), Celui qui, « à la fin des temps », apparaîtra dans ce monde, Dieu manifesté en chair, pour y être l'Homme parfait, le seul en qui Dieu ait jamais « trouvé son plaisir ». Il ne veut pas que Christ « soit seul » et pour que Christ ait l'Épouse qu'il lui destine, il faudra sa vie sur la terre, sa mort sur la croix, sa résurrection, sa glorification comme Homme dans le ciel — tout ce qui conduit l'Épouse, déjà et bientôt pour l'éternité et en perfection, à dire la gloire et l'excellence du divin Ouvrier qui a accompli une telle œuvre et qui est son Époux céleste.

7.3 Un culte qui exalte Christ

Que dans le culte que nous sommes appelés à rendre comme expression de l'Assemblée, nous nous élevions jusqu'au niveau que notre Dieu et Père désire nous voir atteindre : exalter la Personne et l'œuvre de Christ, de Celui qui, pour l'éternité, ne sera par « seul » mais qui, pour cela, a dû traverser les trois heures de l'abandon, être seul de la sixième à la neuvième heure !

7.4 Quand Christ se reposera dans Son amour

Anticipons, le réalisant toujours mieux, ce que sera le moment où nous chanterons le cantique nouveau dans le ciel — cantique qui célèbre ce que Christ est : « Tu es digne... » et, d'autre part, ce qu'il a fait : « Tu as été immolé... tu as acheté... tu les as faits... » (Apoc. 5:9, 10). — Lorsque l'état d'éternité sera établi, l'Église sera vue « comme une épouse ornée pour son mari » (ib. 21:2) : toute la gloire dont elle sera alors revêtue, toute la beauté dont elle resplendira, seront le résultat de ce que Christ est pour elle et de ce qu'il a fait pour elle comme aussi en elle. Tout sera manifesté dans l'Église à la seule et plus grande gloire de Christ ! Alors, le conseil divin étant accompli, Christ étant glorifié en son Épouse et exalté par elle, tout le propos de Dieu en dehors de l'Église étant réalisé comme fruit de l'œuvre de Christ, Dieu « se reposera dans son amour » (Soph. 3:17).

7.5 Conclusion

Quel déploiement merveilleux depuis le « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », propos du cœur de Dieu relativement à Christ dès l'éternité, jusqu'à l'établissement de l'état éternel où Christ ne sera pas seul mais aura son Épouse à son côté pour dire sa gloire, exalter sa Personne et son œuvre, célébrer les grandeurs de son amour !

Que de telles pensées soient déjà le thème de la louange de l'assemblée, afin que nous puissions dire au Père toute la gloire de son Fils bien-aimé ! Tel est le culte que nous sommes appelés à rendre et que nous avons l'incalculable privilège de pouvoir rendre dès ici bas et durant l'éternité !

8 Double témoignage rendu au Seigneur (Matt. 3:13 à 17 — Marc 1:9 à 11 — Luc 3:21 à 23)

ME 1975 p.113

« Et Jésus lui-même commençait d'avoir environ trente ans » (Luc 3:23). La note, en bas de page, dans la Bible (traduction J. N. D.) est celle-ci : « ou : lui-même avait environ trente ans quand il commença (son œuvre) ». Le moment était donc venu où il allait entrer dans son ministère ; les passages des trois premiers évangiles, cités à l'en-tête, nous en donnent le point de départ.

8.1 Jésus au baptême de Jean

Jésus vient prendre place avec ceux qui « justifiaient Dieu, ayant été baptisés du baptême de Jean », ceux qu'il appelle par l'Esprit prophétique les « saints qui sont sur la terre », les « excellents », et desquels il peut dire : « En eux sont toutes mes délices » (Ps. 16:3). Il ne pouvait s'associer à ceux qui « rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu, n'ayant pas été baptisés par lui » — c'est-à-dire par Jean (Luc 7:29, 30). Le baptême de Jean était celui de la repentance ; ceux qui venaient pour être baptisés répondaient à son appel : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » — le même appel que celui adressé par Jésus lorsqu'il commencera à prêcher (Matt. 3:2 ; 4:17). Point n'est besoin de dire que Jésus n'avait rien à confesser ; aussi Jean lui dit-il : « Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi ! ». Mais l'Homme parfait venant se joindre aux pécheurs repentants, n'était-ce pas pour eux un encouragement dans la voie de la justice ? « Laisse faire maintenant », répond-il à Jean, « car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice » (ib. 3:13 à 15).

L'évangile selon Luc dans lequel nous voyons briller tout particulièrement les gloires morales de l'Homme parfait dans un chemin de dépendance — la dépendance a son expression dans la prière et, dans cet évangile, le Seigneur est vu en prière dans sept circonstances de son ministère ici-bas — l'évangile selon Luc, disons-nous, donne une précision qui n'est ni dans Matthieu ni dans Marc : « Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit ». C'est dans cette attitude que Jésus commence son ministère. Contemplons-le dans son humilité, dans sa dépendance ! Il ne revendique pas sa gloire (cf. Jean 7:17, 18), mais du ciel elle sera proclamée.

Le ciel s'ouvre, en effet, sur une telle scène. Matthieu nous dit : « et voici, les cieux lui furent ouverts » (3:16) et Marc : « il monta, et vit les cieux se fendre » (1:10), tandis que dans Luc nous avons l'expression : « le ciel s'ouvrit » (3:21). C'est alors qu'un double témoignage va être rendu à Celui qui, parfait Modèle de la dépendance et de l'humilité, commence son ministère. Et il convenait que ce témoignage lui fût rendu par deux Personnes de la Trinité divine, le Saint Esprit et le Père lui-même. Nous avons donc dans cette scène les trois Personnes de la Trinité : le Fils, homme sur la terre, en prière, et d'autre part, le Saint Esprit et le Père rendant témoignage au Fils.

8.2 Le témoignage du Saint Esprit

« L'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe » (Luc 3:22 — cf. Matt. 3:16 et Marc 1:10). Le Saint Esprit ne pouvait, et ne peut, descendre sur un homme marqué par la souillure du péché (c'est le croyant, lavé de ses péchés, qui est scellé de l'Esprit) ; témoignage était donc rendu au fait que Celui qui était venu prendre place parmi les pécheurs repentants pour être baptisé par Jean, était lui-même sans péché : Homme parfait, il n'a pas connu le péché (2 Cor. 5:21). Né de l'Esprit Saint, il était « la sainte chose » née du sein de la vierge Marie, « sainte chose » au sujet de laquelle l'ange avait dit : elle « sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35). Et cet homme parfait, déjà pendant les trente premières années de sa vie et jusqu'à son terme, n'a jamais commis un seul péché (cf. 1 Pierre 2:22). L'Esprit Saint en porte le témoignage, descendant sur lui « sous une forme corporelle, comme une colombe », emblème de la pureté parfaite et sans tache du second homme.

8.3 Le témoignage du Père

Un second témoignage est alors rendu. C'est la voix du Père qui se fait entendre pour proclamer que cet Homme parfait, humble, en prière, venant d'être baptisé par Jean, était son Fils, Dieu manifesté en chair : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Luc 3:22 — cf. Matt. 3:17 et Marc 1:11).

Ce double témoignage, rendu par deux Personnes divines, attestait d'une part que Celui qui était le centre de cette scène était l'Homme parfait, sans péché, sans souillure et, d'autre part, qu'il était le Fils de Dieu, le Fils bien-aimé du Père. Insondable mystère de l'union de la Divinité et de l'humanité dans la Personne de Jésus !

8.4 Force du double témoignage

Sous l'économie juive, il fallait deux ou trois témoins pour qu'un fait soit établi (Nomb. 35:30 ; Deut. 17:6 et 19:15 ; Hébr. 10:28) et il en est de même dans les temps actuels (Matt. 18:16 ; 2 Cor. 13:1 ; 1 Tim. 5:19). Un double témoignage ayant été rendu à la Personne du Fils — et par deux personnes de la Trinité divine — Fils bien-aimé du Père et Homme parfait, dès son entrée dans son ministère, les hommes, et tout particulièrement les Juifs, portent donc la responsabilité d'avoir méconnu, méprisé, rejeté et crucifié Celui qui leur était ainsi présenté. Ils sont d'autant plus coupables que Dieu, dans sa grâce, a voulu donner dans la suite d'autres témoignages encore (voir M. É. 1971, p. 85).

Nous ne voudrions pas rejeter le témoignage de deux personnes en qui nous avons confiance ; « si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ; car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au-dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils. Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:9 à 12 — voir aussi les versets 6 à 8). Bienheureux nous tous qui, par la grâce de Dieu, avons reçu ce témoignage et avons ainsi la vie éternelle ! Mais quelle responsabilité pèse sur ceux qui rejettent le témoignage donné par Dieu le Père et par le Saint Esprit au sujet du Fils, venu ici-bas pour sauver quiconque croit en Lui et en la perfection de l'œuvre accomplie par Lui à la croix !

9 Jésus élevé

ME 1975 p.169

9.1 Souffrances et gloires qui suivraient

Jésus devait être « élevé de la terre » et ensuite, « élevé dans la gloire ». Le contemplant dans l'une et l'autre de ces deux « élévations », nous voyons resplendir ses gloires dans son obéissance jusqu'à la mort de la croix et d'autre part, dans la position qui est maintenant la sienne, à la droite de Dieu. La méditation de chacune des parties de ce sujet nous conduira à adorer Celui qui, jadis élevé sur une croix, est présentement « élevé plus haut que les cieux ».

Les prophètes avaient rendu « par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient » et le Seigneur lui-même, après sa résurrection, déclarait aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? » (1 Pierre 1:11 ; Luc 24:26). Il fallait que Christ fût « élevé de la terre » et qu'il fût ensuite « élevé dans la gloire ».

9.2 Élevé

C'est dans l'évangile selon Jean que nous trouvons l'expression « élevé », ou « élevé de la terre » pour dire que Christ a été crucifié, ou allait l'être. Cet évangile le présente comme le Fils de Dieu ayant revêtu notre humanité : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous », comme le Fils de Dieu venu ici-bas pour y être « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:14, 29). Le Fils de Dieu est venu dans ce monde pour y être crucifié !

Il l'annonce lui-même dans trois circonstances différentes, employant l'expression « élevé » ou « élevé de la terre », d'abord au cours de son entretien avec Nicodème, s'adressant ensuite aux Juifs, enfin à la foule, c'est-à-dire à un auditoire de plus en plus nombreux.

9.2.1 Jean 3:14

1° Le Seigneur dit tout d'abord à Nicodème : « Il vous faut être nés de nouveau » (Jean 3:7). C'est une nécessité absolue, l'homme en Adam étant d'une nature pécheresse qui n'est susceptible d'aucune amélioration : « Ce qui est né de la chair est chair » (ib. 6) et restera toujours chair. Une nouvelle naissance est donc nécessaire, indispensable, naissance « d'eau et de l'Esprit » (ib. 5). « Et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (ib. 6) : de même que le vieil homme ne peut être amélioré, le nouvel homme ne peut subir aucune atteinte de la part de l'ennemi, qui est impuissant contre lui. C'est dans ce sens qu'il est écrit : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean 5:18). — Mais il est une seconde nécessité, aussi absolue que la première et dont le Seigneur parle ensuite à Nicodème : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14). C'était une nécessité absolue, eu égard aux exigences de la justice d'un Dieu qui a « les yeux trop purs pour voir le mal » (Hab. 1:13). La justice divine devait être satisfaite, et elle ne pouvait l'être que par l'expiation du péché. « Élevé » sur la croix, Christ a pris sur lui tous nos péchés, il a été « fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5:21), de sorte que désormais tous les droits de la justice de Dieu sont pleinement satisfaits. Le Seigneur rappelle à Nicodème la scène rapportée en Nombres 21 (v. 4 à 9) : lorsqu'un serpent avait mordu un homme, cet homme était perdu, sa mort était certaine ; mais s'il regardait le serpent d'airain, élevé sur une perche, il vivait. De même, dit le Seigneur, il faut que « le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ».

9.2.2 Jean 8:28

2° C'est aux Juifs que le Seigneur s'adresse lorsqu'il dit : « Quand vous aurez élevé le fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi » (Jean 8:28). Les Juifs n'ont pas reconnu en Jésus le Messie promis ; cette ignorance de ce qu'était Celui qui était au milieu d'eux est annoncée dès le début de l'évangile : « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (1:10, 11). Créateur des mondes, le monde ne l'a pas connu ; Messie venant au milieu de son peuple, son peuple l'a rejeté et ensuite crucifié. Lorsque les Juifs lui demandent : « Toi, qui es-tu ? », il leur répond : « Absolument ce qu'aussi je vous dis » (ib. 8:25). Ses paroles étaient l'expression de sa Personne, de sorte que croire ce qu'il disait c'était croire ce qu'il était. Mais les Juifs ne recevaient pas ses paroles, ainsi qu'il le leur dira peu après : « ma parole n'a pas d'entrée auprès de vous », et encore : « Pourquoi n'entendez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez pas ouïr ma parole » (ib. 37, 43). Mais leur dit-il aussi : plus tard, « quand vous aurez élevé le fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi » (ib. 28). — Dans le chapitre 3 (v. 14), nous avons plutôt le côté de Dieu : « il faut que le fils de l'homme soit élevé », il le faut afin que Dieu puisse introduire dans sa présence des hommes sauvés et parfaits, rendus capables de l'adorer durant l'éternité — et déjà sur la terre — en exaltant son Bien-aimé ; au chapitre 8 (v. 28), c'est la responsabilité des hommes, des Juifs en particulier, qui est mise en relief : « quand vous aurez élevé le fils de l'homme ». Après avoir « élevé le fils de l'homme », ils estimeront en avoir fini avec lui ; mais, un jour, ils seront amenés à « connaître que c'est lui », leur Messie qu'ils ont crucifié !

9.2.3 Jean 12:32-33

3° Dans le chapitre 12, l'heure terrible qu'il devra traverser est devant lui. Il a pleinement et parfaitement conscience de tout ce qu'elle doit comporter pour lui et il ne peut pas désirer la connaître, souffrir les souffrances indicibles des trois heures de l'abandon. Aussi, il s'écrie : « Père, délivre-moi de cette heure », ajoutant aussitôt : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure ». Son désir, c'est que le nom de son Père soit glorifié ; aussi, sa prière n'est plus : « Père, délivre-moi », mais : « Père, glorifie ton nom ». Le trouble de son âme, l'heure de la croix avec ses indicibles souffrances et l'abandon de Dieu, tout cela n'est plus devant lui : ce qu'il désire, avant tout et par-dessus tout, c'est la gloire de son Père. « Il vint donc une voix du ciel... », et avec quelle puissance elle se fait entendre : « la foule... dit qu'un coup de tonnerre avait eu lieu » ! Du haut du ciel, le Père répond à la prière de son Fils : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau » (v. 27 à 29). Quelle grandeur et quelle beauté dans les pensées qui remplissent le cœur du Père et le cœur du Fils avant l'heure de la croix : le Fils désire que le nom de son Père soit glorifié et le Père, lui, veut glorifier son Fils et assure qu'il le fera ! Par la résurrection de Lazare, le Fils de Dieu a été glorifié (ib. 11:4, 40 à 44) ; il sera glorifié de nouveau dans sa propre résurrection. — Jésus s'adresse alors à la foule qui l'entourait : « Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous » ; c'est dans le secret de son cœur qu'il entendait, lui, la voix de son Père ! À cette foule, il annonce que ce monde qui le rejette (car son rejet est consommé : 11:53, 54) est déjà jugé : « maintenant est le jugement de ce monde » ; il prononce également le jugement de celui qui en est le prince : « maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors » (12:31). Mais il déclare aussitôt que s'il est rejeté par le monde agissant à l'instigation de son chef, s'il va être crucifié, il accomplira une œuvre de salut en faveur de tous les hommes : « Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir » (ib. 32, 33). Cette œuvre a été accomplie en faveur de tous les hommes, mais seuls en bénéficient ceux qui l'acceptent pour eux-mêmes, qui, se reconnaissant comme des pécheurs perdus, sont sauvés par grâce et par la foi en Christ et en son œuvre parfaite.

9.2.4 Dimensions de l'autel d'airain : sa hauteur

Dans les deux scènes déjà considérées le Seigneur a employé le mot « élevé » ; ici, il se sert de l'expression « élevé de la terre ». Telle est la place qu'il devait prendre et qu'il a voulu prendre : cloué sur la croix, il n'était plus sur la terre, il était manifesté comme rejeté par les hommes ; le monde ne voulait pas de lui, n'avait pas de place pour lui. D'autre part, comme homme, il ne pouvait entrer au ciel sans passer par la mort puisque, par amour, il prenait la place de l'homme pécheur sous le jugement de Dieu ; tandis que sur la croix, pendant les trois heures de ténèbres, il était « fait péché », la face de son Dieu se détournait de lui, le ciel lui était fermé. Il est donc entre le ciel et la terre, n'ayant de place — à ce moment-là — ni sur la terre ni dans le ciel : il est « élevé de la terre ». Cette position est présentée, dans l'Ancien Testament, sous la figure de l'autel d'airain, qui n'était ni parmi le peuple, ni à l'intérieur du tabernacle, mais dans le parvis. Cet autel (Ex. 27:1) avait cinq coudées de longueur et cinq coudées de largeur — cinq est le symbole bien connu de la faiblesse humaine : Christ a été « crucifié en infirmité » (2 Cor. 13:4) — et il avait trois coudées de hauteur : Celui qui a été élevé de la terre était le Fils de Dieu ! Mais, les trois heures sombres passées, le ciel lui est ouvert ! Alors que dans les évangiles de Matthieu et Marc, le déchirement du voile suit le moment où Jésus « rendit l'esprit » (Matt. 27:50, 51), « expira » (Marc 15:37, 38), dans l'évangile selon Luc — où nous avons le côté moral des choses — il a lieu immédiatement après la neuvième heure (Luc 23:44, 45) : l'expiation du péché ayant été faite pendant les trois heures de l'abandon, la justice de Dieu est pleinement satisfaite et il peut aussitôt ouvrir son ciel, en tout premier lieu à Celui qui a été « fait péché » pendant ces trois heures, et à tous ceux qui y ont désormais un libre accès en vertu de l'œuvre de la croix.

9.2.5 Ps. 22:16

Christ devait être « élevé de la terre », crucifié : les Écritures l'avaient annoncé. Citons seulement cette expression du Ps. 22 : « ils ont percé mes mains et mes pieds » (v. 16) et rappelons celle que nous lisons à plusieurs reprises dans le récit de la crucifixion, tel que nous l'avons dans l'évangile selon Jean : « afin que l'écriture fût accomplie » (19:24, 28, 36, 37). — Remarquons ceci, par parenthèse : lorsqu'aujourd'hui nous lisons le Ps. 22, et bien d'autres passages de l'Ancien Testament, il nous semble tout naturel d'y trouver des expressions qui s'appliquent, comme celle que nous avons citée, aux récits des évangiles. Mais ne perdons pas de vue que le Ps. 22, par exemple, a été composé par David environ dix siècles avant la venue de Christ ici-bas ; n'est-il pas remarquable que Dieu ait fait passer David par des circonstances telles qu'il a éprouvé les sentiments qu'il exprime dans ce Psaume, sentiments qui le conduisent à dire en même temps, prophétiquement, ce que Christ devait connaître au travers de ses propres circonstances, dans son âme et dans son cœur, si longtemps après ? Nous restons confondus si nous méditons ce Psaume — et bien d'autres écrits de l'Ancien Testament — en essayant de nous « replacer » à l'époque où il a été composé. Nous sommes émerveillés en considérant ce que l'Esprit de Dieu opérait en ceux qui, effectivement, « ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint » (2 Pierre 1:21). Quelqu'un oserait-il mettre en doute le fait que le Livre qui est entre nos mains est bien la Parole de Dieu, tout entière inspirée, du commencement à la fin ? (cf. 2 Tim. 3:16).

9.2.6 Élevé dans la gloire

Plusieurs passages présentent Christ « élevé dans la gloire ». — Remarquons tout d'abord qu'il est question dans l'Écriture du fait qu'Énoch a été « enlevé », de son « enlèvement » (Héb. 11:5) ; remarquons aussi ce qu'Élie dit à Élisée : « Demande ce que je ferai pour toi avant que je sois enlevé d'avec toi » et ensuite : « Si tu me vois quand je serai enlevé d'avec toi, il en sera ainsi pour toi » (2 Rois 2:9, 10). Remarquons enfin que, à la venue du Seigneur « nous serons ravis... dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air », « nous serons tous changés », « nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est », et le Seigneur « transformera

le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (1 Thess. 4:17 ; 1 Cor. 15:51 ; 1 Jean 3:2 ; Phil. 3:20, 21). — Du Seigneur seul il est dit qu'il a été « élevé » en gloire. Le terme « élevé » est bien employé dans deux passages de l'Ancien Testament, mais pour indiquer une glorification terrestre de deux hommes de Dieu en qui on peut voir alors un type de Christ : « En ce jour-là, l'Éternel éleva Josué aux yeux de tout Israël » ; ensuite, il est dit d'Ézéchias : « Et après cela, il fut élevé aux yeux de toutes les nations » (Josué 4:14 ; 2 Chron. 32, 23). — Sans doute, par l'emploi de ce terme pour le Seigneur seul, l'Esprit de Dieu met-il en relief la gloire de Christ et, par ailleurs, souligne-t-il le contraste entre son anéantissement, son abaissement, et son exaltation à la droite de Dieu (cf. Phil. 2:5 à 11).

9.2.7 *L'ascension selon Jean*

À la fin de l'évangile selon Matthieu, il n'est pas dit que le Seigneur a été « élevé dans la gloire », car il n'est pas fait mention de son ascension. La rupture est complète avec l'ensemble du peuple, coupable d'avoir rejeté et crucifié son Roi — caractère sous lequel le Seigneur est vu dans cet évangile — et il n'est pas parlé de Jérusalem, la ville du grand Roi. C'est un résidu que Jésus rencontre en Galilée, un résidu, type de celui de la fin, qu'il envoie vers les nations et auquel il laisse cette précieuse promesse : « Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle » (28:19, 20). — Dans l'évangile selon Jean non plus — mais pour une autre raison — il n'est pas question du fait qu'il a été « élevé dans la gloire ». C'est lui qui déclare : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (20:17). Le Fils de Dieu (caractère sous lequel il est présenté dans cet évangile), ayant achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, triomphant du tombeau par sa propre puissance (17:4 ; 2:19 à 22), « monte » de lui-même vers son Père et vers son Dieu. — Par contre, Marc et Luc nous disent qu'il a été « élevé dans le ciel ».

9.2.8 *L'ascension selon Marc*

Dans Marc, le parfait Serviteur ayant achevé son service ici-bas « fut élevé en haut dans le ciel, et s'assit à la droite de Dieu » (16:19) — gloire et honneur justement dus à celui qui avait pu dire, bien mieux que l'esclave hébreu : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » et qui a été constitué serviteur « à toujours » (Ex. 21, 5, 6). Aussi, du haut du ciel, continuant à servir, il « coopérait » avec les disciples qu'il avait envoyés et « confirmait la parole par les signes qui l'accompagnaient » (Marc 16:20). Dieu, qui l'a reconnu comme son serviteur, a dit de lui par l'Esprit prophétique : « Voici, mon serviteur agira sagement : il sera exalté et élevé, et placé très-haut... » (És. 52:13). Quelle gloire est la sienne présentement dans le ciel, quelle gloire sera la sienne dans ce monde qui l'a rejeté, où il a été « élevé de la terre » ! « Il fera tressaillir d'étonnement beaucoup de nations : des rois fermeront leur bouche en le voyant » (ib. 15 —cf. 2:11 : « Et l'Éternel seul sera haut élevé en ce jour-là »).

9.2.9 *L'ascension selon Luc*

Dans Luc, il est le Fils de l'homme. Lui-même avait déclaré aux anciens du peuple, aux sacrificateurs et aux scribes : « Mais désormais le fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu » (22:66 à 69). Les derniers versets de cet évangile nous parlent de son départ et des circonstances qui l'ont précédé : Fils de l'homme, il conserve le corps, formé par Dieu, dans lequel il est venu et, après sa résurrection, il en donne plusieurs preuves (24:39 à 43) ; puis, ayant tracé aux siens leur mission, « levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel » (ib. 50, 51). — Luc, auteur inspiré du livre des Actes, reprend ce terme « élevé » à quatre reprises dans le premier chapitre (v. 2, 9, 11, 22).

9.2.10 *Dans l'épître aux Hébreux*

Là-haut, poursuivant dans la gloire son service d'amour en faveur des siens, il est maintenant notre souverain sacrificateur, celui qui « nous convenait », un souverain sacrificateur « saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (Héb. 7:26). Ce grand souverain sacrificateur, qui a « traversé les cieux » (ib. 4:14) — allusion sans doute aux différentes parties du tabernacle — peut « sauver entièrement », c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement, « ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (ib. 7:25). Quel souverain sacrificateur nous avons, « élevé plus haut que les cieux », qui sans cesse nous porte sur son épaule puissante et sur son cœur d'amour !

Si, dans le fait que Christ est maintenant le souverain sacrificateur qui « nous convenait... élevé plus haut que les cieux », il y a une assurance reconfortante pour nos cœurs, nous avons aussi, dans la première épître à Timothée, une parole qui doit exercer nos consciences.

9.2.11 *1 Timothée 3:16*

« Et, sans contredit, le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde ; a été élevé dans la gloire » (1 Tim. 3:16). Tel est le secret d'une vie de piété, telle est la puissance qui peut produire en nous une vraie piété ! L'apôtre dit à Timothée, et à nous avec lui, « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (ib. 15) et il insiste, tout au long de l'épître, sur le fait que la piété doit caractériser la vie du racheté : dans les cinq derniers chapitres (le premier parle de « gens sans piété », v. 9) nous avons neuf enseignements ou exhortations relatifs à la piété (2:2 ; 3:16 ; 4:7, 8 ; 5:4 ; 6:3, 5, 6, 11). Comment réaliser cette vie de piété si ce n'est en ayant Christ devant nous : depuis le moment où, Dieu manifesté en chair, il est apparu dans ce monde pour y être « élevé » sur une croix jusqu'au terme de son passage ici-bas : il a été « élevé dans la gloire ».

9.3 *Considérons le Seigneur dans la gloire. L'Agneau immolé*

La vie chrétienne, telle que nous sommes appelés à la vivre, n'est pas un légalisme assujettissant et contraignant, mais ce qui découle de la connaissance et de la jouissance d'un Christ crucifié et maintenant glorifié. Les deux disciples qui se rendaient à Emmaüs et auxquels le Seigneur avait déclaré : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ? » se dirent ensuite l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait par le chemin, et lorsqu'il nous ouvrait les écritures ? » Quel changement pour eux qui étaient « tristes » lorsqu'ils se mirent en route (Luc 24:17, 26, 32) ! — En méditant un tel sujet, notre cœur ne brûle-t-il pas au-dedans de nous ? Bientôt nous verrons au milieu du trône « un agneau » se tenant là « comme immolé », un agneau glorifié ! Ses souffrances, ses gloires constitueront le thème de notre louange pour l'éternité. Déjà maintenant, considérant Celui qui a été « élevé de la terre » et ensuite « élevé dans la gloire », que la louange déborde de nos cœurs et monte vers lui ! Mais aussi, manifestons dans toute notre vie la piété dont nous connaissons le saint « mystère » !

« Le christ Jésus... étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » : « élevé de la terre ». « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:5 à 11).

Toi qui t'es abaissé de la gloire suprême

Aux profondes douleurs, à la mort de la croix,

Exalté maintenant plus haut que le ciel même,
Jésus, pour t'adorer, nous élevons nos voix.

10 Jésus au milieu

ME 1977 p.113

Comme tous les Juifs fidèles, Joseph et Marie allaient chaque année à Jérusalem à la fête de Pâque. Quand l'enfant Jésus eut douze ans — âge présenté par certains comme celui de la responsabilité — il monta aussi avec eux. Les jours de la fête accomplis, tandis que Joseph et Marie s'en retournaient, « l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem » (Luc 2:41 à 43). — Nous ne nous arrêterons pas sur ces versets 43 et suivants, ce sujet ayant déjà été traité dans le M. É. 1970, p. 225, spécialement dans les pages 230 à 234.

10.1 Luc 2. Au milieu des docteurs

Où se trouvait l'enfant Jésus ? Dans le temple, « assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant » (v. 46). C'est cette expression, « au milieu », que nous désirerions considérer dans ces quelques pages. Nous la trouvons dans ce passage et dans plusieurs autres ; dans certains d'entre eux, elle signifie simplement : parmi, tandis que dans d'autres elle indique bien une position centrale. — Dans le temple, Jésus est parmi les docteurs de la loi du Dieu d'Israël ; il ne convenait certes pas à un enfant de douze ans de prendre la place centrale, avec autour de lui de vénérables docteurs. Cependant, quoi qu'il en soit, il était moralement le centre de la scène : certes, il était le fils de l'homme, venu ici-bas pour recommencer l'histoire de l'homme, pour être dès son enfance le parfait Modèle, mais il était aussi Dieu manifesté en chair, et son intelligence, ses réponses étonnaient ceux qui l'entendaient. Ce qu'il était, ce qu'il témoignait, faisaient véritablement de lui le centre d'une telle scène, alors même qu'il ne désirait rien d'autre que de se trouver parmi les docteurs de la loi, pour entendre de leur bouche quelque chose de la Parole de son Dieu.

10.2 Luc 17. Au milieu de vous (les pharisiens)

Plus tard, durant son ministère, Jésus est « interrogé par les pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu ». Il leur répond : « Le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc 17:20, 21). Les pharisiens, qui n'étaient guère occupés du caractère moral du royaume (voir Rom. 14:17), voulaient parler de l'établissement du royaume en gloire. Or, le royaume de Dieu est effectivement un domaine où tout doit porter les caractères du Dieu qui est Amour et Lumière. Ces caractères étaient pleinement manifestés en Christ, parfaite révélation de Dieu à l'homme ; il pouvait donc dire : « Le royaume de Dieu est au milieu de vous ». — On entre dans ce royaume, présentement, par la nouvelle naissance (Jean 3:3, 5) ; nés de nouveau, nous sommes donc responsables de faire briller dans ce monde les caractères de notre Dieu et Père, d'être les imitateurs de Celui qui seul les a fait resplendir de manière parfaite.

10.3 Luc 17. Au milieu de vous (les disciples)

Nous avons vu le Seigneur encore jeune enfant, au chapitre 2, puis durant son ministère au chapitre 17. Nous allons le contempler au chapitre 22, au terme de son chemin, au moment où la croix est devant lui. Il vient d'instituer la cène, précieux mémorial de ses souffrances et de sa mort. Est-ce le sujet qui occupe le cœur des disciples ? « Et il arriva aussi une contestation entre eux pour savoir lequel d'entre eux serait estimé le plus grand » (v. 24). Au lieu d'être occupés du Seigneur, de ses souffrances, de la mort qu'il allait endurer à la croix, ils sont occupés d'eux-mêmes, de « leur grandeur ». Tels sont nos pauvres cœurs ! — Le Seigneur, avec grâce, reprend alors ses disciples et leur montre ce qu'est la véritable grandeur : « Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (ib. 27). Vrai et parfait serviteur qui, mieux encore que l'esclave hébreu, pouvait prononcer les paroles qui nous sont rapportées en Exode 21:5, 6. Quelle grandeur dans son service, dans son abaissement ! Il était parmi les siens, « au milieu de vous » dit-il, comme serviteur, mais aussi moralement il était bien le centre ! Lui pensait à eux, tandis qu'eux ne pensaient qu'à eux-mêmes, à leur propre gloire, à la place qu'ils espéraient pouvoir occuper ; leurs cœurs étaient insensibles à la portée de cette parole, prononcée par le Seigneur : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19). Combien le cœur du Seigneur a dû en être attristé !

Mais ne jetons pas la pierre aux disciples ! Lorsque nous venons entourer le Seigneur, nous souvenir de lui en participant au mémorial qu'il a institué la nuit durant laquelle il fut livré, ne sommes-nous pas parfois plus occupés de nous-mêmes que de Lui ? Nos affections pour lui sont-elles purifiées de tout ce qui est de nous-mêmes pour ne penser qu'à Lui et à Lui seul ? — « Que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et celui qui conduit comme celui qui sert » (ib. 26). Que de maux, que de souffrances dans les assemblées, parfois, conséquences du fait que cette exhortation n'a pas été suivie ! — « Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Modèle parfait que nous sommes appelés à imiter. Puisseons-nous le faire avec plus de fidélité !

10.4 Jean 12. Au milieu de vous (la foule)

Dans l'évangile selon Jean, le Seigneur est méconnu du monde, rejeté par les siens qui bientôt consommeront ce rejet en le crucifiant. Au chapitre 12, verset 27, comme en Luc 22, c'est l'heure de la croix, l'heure de l'abandon qui est devant lui. Il va être « élevé de la terre ». Sans doute y a-t-il encore « un peu de temps » avant que cela ne soit accompli ; pendant ce « peu de temps », dit le Seigneur à la foule qui l'entourait, « la lumière est au milieu de vous ; marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne s'emparent pas de vous ; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière » (Jean 12:35, 36). Pour « un peu de temps », bien peu de temps ! la lumière était encore « au milieu » d'eux ! Christ crucifié, ce monde qui l'a rejeté est désormais sous la domination de Satan, le prince des ténèbres ; il est plongé dans les ténèbres ! (voir Jean 1:4, 5 ; 3:19 à 21).

10.5 Jean 19. Au milieu (des brigands à la croix)

Au chapitre 19 de ce même évangile, l'heure de la crucifixion est arrivée. Jésus « sortit portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu » (v. 17, 18). Ici, il est mis à la place centrale, au milieu. Quand on veut donner à quelqu'un la place dite « d'honneur » on le met « au milieu » afin qu'il soit l'objet de l'attention de tous. C'est ainsi que l'on a fait pour Jésus : dans la honte, le déshonneur, on lui a donné la première place, la place en vue, comme au plus vil. Pensons à ce que ce devait être pour Dieu quand, du haut du ciel, il a pu contempler une telle scène, de la troisième à la sixième heure et après la neuvième ! Voir sur une croix, entre deux malfaiteurs, « au milieu », Celui qui était venu comme homme sur la terre, qui était son Bien-aimé, le Fils de son amour ! Un cœur humain de père ne peut qu'entrevoir, dans une infime mesure, ce qu'il a pu en être pour le cœur de Dieu.

10.6 Jean 20. Au milieu d'eux (les disciples dans la chambre haute)

Après sa mort et sa résurrection, Jésus vient vers ses disciples. Ils sont assemblés le premier jour de la semaine, les portes fermées par crainte des Juifs. « Jésus vint, et se tint au milieu d'eux » (Jean 20:19). Il est bien le centre du rassemblement des siens. Les

disciples le voient, mais encore ils entendent cette précieuse salutation : « Paix vous soit ! ». Quel doux message et quelle consolation pour leur cœur ! Ce message divin reste pour tous les temps : la même voix du Seigneur se fait entendre à nous lorsque nous nous réunissons en assemblée. Ne négligeons pas les réunions, n'y arrivons pas en retard ; nous serions privés en quelque sorte d'entendre la salutation du Seigneur : Paix vous soit ! — Puis, le Seigneur leur montre « ses mains et son côté », témoignage de l'œuvre accomplie à la croix. C'est de cela que le Seigneur veut que nous soyons occupés encore maintenant. Pour que la louange déborde de nos cœurs et monte vers Lui, recherchons sa présence, méditons sur l'infini de ses souffrances, contempons « ses mains et son côté » !

10.7 *Matthieu 18:20. Au milieu des deux ou trois rassemblés à Son nom*

Le Seigneur a promis sa présence aux « deux ou trois » rassemblés en son nom : « Car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Ne perdons pas de vue les caractères que doit présenter le rassemblement des saints pour que le Seigneur puisse le sanctionner de sa présence ; la Parole nous enseigne que nous devons le réaliser dans la séparation de l'assemblée d'avec le mal (2 Tim. 2:19 à 22), sur le terrain de l'unité du corps de Christ, Lui seul étant le centre du rassemblement, l'action du Saint Esprit étant la seule qui doive s'exercer dans l'assemblée. Sa présence est proclamée en bien des lieux où cependant les enseignements de la Parole sont méconnus, mais en raison même de ce fait le Seigneur pourrait-il s'y trouver ? — Qu'il nous soit accordé de maintenir avec fidélité les caractères du rassemblement selon les enseignements de l'Écriture, afin que nous puissions jouir de la présence du Seigneur au milieu de nous, ce qui est la bénédiction la plus élevée que nous puissions goûter !

10.8 *Apoc. 2 et 3. Au milieu des sept lampes d'or*

Dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, nous avons les différentes phases de l'histoire de l'Église responsable, sur la terre, pendant le temps de l'absence du Seigneur. Ces différentes phases sont vues dans les sept assemblées d'Asie, représentées, dans la vision que Jean a eue dans l'île de Patmos, par les « sept lampes d'or » (Apoc. 1:4, 16, 20). L'état de ces sept assemblées est particulier à chacune d'entre elles ; le Seigneur le connaît, rien ne lui échappe. Jean a vu « au milieu des sept lampes quelqu'un de semblable au Fils de l'homme » : Il est Celui « qui marche au milieu des sept lampes d'or » (ib. 1:13 ; 2:1). Aujourd'hui encore, le Seigneur est au fait de l'état de chacune des assemblées maintenues par sa grâce, il sait ce qui concerne chacune d'entre elles, les faiblesses et les manquements de l'une, comme aussi le zèle et la fidélité de telle autre. Rien ne lui est caché, rien ne peut lui être caché. Il y a là, tout à la fois, ce qui doit atteindre nos consciences et ce qui est pour nous un encouragement précieux au travers de grandes difficultés. D'une part en effet, n'oublions pas que si nous pouvons cacher quelque chose à nos frères, le Seigneur sait tout, voit tout ; il peut dire « à l'ange » de chacune de ces sept assemblées : « Je connais... Je sais... ». Absolument rien ne peut lui échapper de tout ce qui concerne la vie et la marche des assemblées ! D'autre part, s'il y a dans la vie d'une assemblée des circonstances difficiles, un état de choses laissant à désirer, auquel il conviendrait de porter remède et si, pour telle ou telle raison, il paraît impossible d'agir, que nul ne soit découragé pour autant : le Seigneur le sait, il « marche au milieu des sept lampes d'or » et il saura intervenir avec les moyens à sa disposition, au moment qu'il aura lui-même choisi, à son moment ! Il use de patience avant d'intervenir, mais il ne peut tolérer le mal dans les assemblées et, tôt ou tard, afin que ce mal soit jugé, il manifestera toutes choses dans la pleine lumière. Soyons assurés qu'il agira avec sagesse et avec amour pour le bien de l'assemblée et pour Sa gloire au sein de l'assemblée !

10.9 *Considérer la place que le Seigneur a et a eue*

Considérons la place que les hommes lui ont donnée : avec deux brigands, « un de chaque côté, et Jésus au milieu » — celle qu'il a voulu prendre après sa résurrection, alors que les disciples étaient rassemblés le premier jour de la semaine : « Jésus vint, et se tint au milieu d'eux » — celle qu'il veut occuper présentement, « là où deux ou trois sont rassemblés en son nom » : « je suis là au milieu d'eux ». Contempons-le à la place que Dieu lui donne, et pour l'éternité : « Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé... » (Apoc. 5: 6). Cette contemplation rappellera à nos cœurs que, pour nous sauver et nous avoir avec lui dans la maison du Père, pour que les conseils de Dieu soient parfaitement accomplis, il a dû connaître les souffrances insondables de la croix. Nous chanterons alors, dans la gloire et en perfection, le cantique nouveau, que nous avons le privilège de commencer ici-bas, quoiqu'en faiblesse : « À celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen » (Apoc. 1:5, 6).

Centre de gloire et de magnificence,
 Agneau de Dieu, de splendeur couronné,
 Tout l'univers proclame ta puissance ;
 Ton peuple élu t'adore prosterné.

Culte et adoration B par Paul Fuzier

Table des matières abrégée

- 1 Sur les souffrances de Christ
- 2 Jésus comme Fils de l'homme au début de l'évangile de Luc
- 3 L'obéissance de Jésus dans l'évangile selon Jean
- 4 Le culte de l'assemblée
- 5 « Il a établi un mémorial de Ses merveilles » (Ps. 111:4)
- 6 Voir le Seigneur (Jean 20)
- 7 Le propos de Dieu

Table des matières détaillée

- 1 Sur les souffrances de Christ
 - 1.1 Psaume 18
 - 1.2 Psaume 76
 - 1.3 Psaume 88
- 2 Jésus comme Fils de l'homme au début de l'évangile de Luc
 - 2.1 Le Seigneur Jésus selon les annonces faites par les anges
 - 2.2 Enfance du Seigneur Jésus
 - 2.3 Ressources du Seigneur Jésus comme homme
 - 2.4 Le Seigneur à 12 ans
 - 2.5 Autres enfants ou jeunes ayant servi Dieu
 - 2.5.1 Petite servante de Naaman
 - 2.5.2 Le petit garçon qui avait cinq pains d'orge et deux poissons
 - 2.5.3 Neveu de Paul
 - 2.6 Le Seigneur Jésus à 12 ans (suite)
 - 2.7 Luc 3
 - 2.8 Luc 4
 - 2.9 Luc 8
 - 2.10 Porter du fruit
 - 2.11 Conclusion - Résumé
- 3 L'obéissance de Jésus dans l'évangile selon Jean
 - 3.1 Jean 4
 - 3.2 Jean 5 et 6
 - 3.3 Jean 7 et 8
 - 3.4 Jean 10 et 11
 - 3.5 Jean 12, 14 et 15
 - 3.6 Sept mentions de l'amour du Père pour le Fils. L'amour du Fils prouvé par l'obéissance
 - 3.7 Imitons le Seigneur
- 4 Le culte de l'assemblée
 - 4.1 Louange de l'assemblée
 - 4.2 Avoir un état spirituel et moral en accord avec la présence du Seigneur
 - 4.3 Avoir quelque chose à apporter
 - 4.3.1 Deutéronome 26
 - 4.3.2 Nombres 15
 - 4.4 Le culte se prépare. Pas de « corbeilles vides »
 - 4.5 Comprendre la responsabilité de chacun
- 5 « Il a établi un mémorial de Ses merveilles » (Ps. 111:4)
 - 5.1 Louange provenant du cœur
 - 5.2 Louange continue
 - 5.3 Un mémorial
 - 5.4 Sainteté. S'éprouver soi-même
 - 5.5 Désirer le mémorial
- 6 Voir le Seigneur (Jean 20)
 - 6.1 Jean 20:1-11a
 - 6.2 Jean 20:11b-17
 - 6.3 Jean 20:17b-18
 - 6.4 Jean 20:19-23
 - 6.5 Jean 20:24-29
- 7 Le propos de Dieu
 - 7.1 Propos de Dieu à notre égard
 - 7.2 Propos de Dieu à l'égard de Son Fils
 - 7.3 La création
 - 7.4 Dieu révélant ce qu'il y a dans son cœur
 - 7.5 Mort par amour
 - 7.6 Faire connaître le Fils
 - 7.7 Christ exalté

1 Sur les souffrances de Christ

ME 1980 p.317

1.1 Psaume 18

Dans le Psaume 18 Christ est présenté, prophétiquement, comme entrant dans les souffrances de la mort. Bien qu'il ne s'agisse pas des souffrances expiatoires, placées devant nous dans le Psaume 22 notamment, les expressions employées nous disent combien

grandes elles furent pour Lui : « Les cordeaux de la mort m'ont environné, et les torrents de Bélial m'ont fait peur » (v. 4) ; déjà durant ces trois premières heures de la crucifixion, Christ a connu d'insondables souffrances, environné par les douleurs de la mort, entouré par les hommes méchants et iniques qui tournaient en dérision sa gloire divine, sa gloire de Roi d'Israël, sa gloire morale d'homme dépendant et obéissant (Matt. 27:39-44) — entouré par les hommes dont la haine contre Dieu et contre Christ se manifestait tel un torrent qui déborde. Quel effroi pour son âme sainte en présence des torrents de Bélial ! Nous en exprimons parfois quelque chose dans un cantique :

À l'effroi de ton âme, à l'angoisse profonde,
À ton front ceint d'épine, à l'outrage cruel,
À l'opprobre sanglant dont t'abreuva le monde,
Répond, Seigneur Jésus, ta gloire dans le ciel.

De même qu'en Gethsémané, Christ passe ici dans son âme au travers des douleurs de la mort. En Gethsémané, il a « offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort », et il a « été exaucé à cause de sa piété » (Héb. 5:7). Il a été exaucé : son droit à la vie comme homme dans le ciel lui a été reconnu par Dieu et, comme tel, il aurait pu entrer au ciel comme homme, Homme parfait, sans avoir à passer par la mort. Mais, Victime volontaire, il s'est offert lui-même. N'a-t-il pas dit : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » ? (Jean 10:17, 18).

1.2 Psaume 76

Le Psaume 76 s'applique au jugement des rois qui viennent contre Jérusalem et y trouvent le Seigneur lui-même. Ne peut-on placer dans la bouche du Seigneur, au moment où a pesé sur lui tout le poids de la colère de Dieu contre le péché, les paroles que nous lisons dans ce Psaume : « Tu es terrible, toi ; et qui est-ce qui subsistera devant toi, dès que ta colère éclate ? » (v. 7) ? Lui « qui n'a pas connu le péché » (2 Cor. 5:21), a été « fait péché ». Cela n'était-il pas déjà, pour son âme sainte, une souffrance intense ? Mais elle fut plus terrible encore lorsque la colère de Dieu s'est abattue sur lui, au moment suprême où Dieu a « condamné le péché dans la chair » (Rom. 8:3) ! Christ a enduré le jugement de Dieu contre le péché ayant été manifesté une fois « pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb 9:26). Ce furent alors pour lui les souffrances de l'abandon durant les trois heures de ténèbres ! Les ténèbres ont interrompu les manifestations de la haine des hommes ; elles l'isolaient complètement. Ne pouvait-il dire à son Dieu à cette heure suprême : « Tu es terrible, toi ; et qui est-ce qui subsistera devant toi dès que ta colère éclate ? » ? Lui a subsisté et est sorti en vainqueur.

Avec reconnaissance et adoration, nous adressant à Celui qui a tant souffert nous pouvons bien chanter :

Tu t'abaissas pour nous jusqu'à la croix infâme.
Où tu subis de Dieu le terrible courroux :
La mort et l'abandon passèrent sur ton âme :
Du jugement divin tu reçus tous les coups.

1.3 Psaume 88

Dans le Psaume 88, il s'agit du résidu subissant la colère de l'Éternel et en portant le pénible fardeau. N'y voyons-nous pas aussi Celui qui a subi le jugement mérité par les coupables que nous étions, qui a porté l'éternité de notre châtement et a enduré la colère ardente d'un Dieu condamnant le péché dans la chair ? S'adressant à son Dieu il s'est exprimé ainsi : « Ta fureur s'est appesantie sur moi, et tu m'as accablé de toutes tes vagues » (v. 7) ? Il a enduré ce que nous avions mérité. Il a bu la coupe amère, Il l'a bue jusqu'à la lie. Méditons profondément sur l'infini des souffrances de Christ, de celui qui a pu dire : « Ta fureur s'est appesantie sur moi, et tu m'as accablé de toutes tes vagues » et encore, « à la neuvième heure... » (Marc 15:34) : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné, te tenant loin de mon salut — des paroles de mon rugissement ? Mon Dieu ! je crie de jour, mais tu ne réponds point ; et de nuit, et il n'y a point de repos pour moi » (Ps. 22:1, 2).

Oui, « il plut à l'Éternel de le meurtrir ; il l'a soumis à la souffrance » (Ésaïe 53:10) — Dieu « n'a pas épargné son propre Fils, mais... l'a livré pour nous tous » (Rom. 8:32).

Nous restons confondus en présence de l'infini des souffrances de Christ à la croix, en présence de son amour et de l'amour de Dieu ! Que cela remplisse nos cœurs de reconnaissance et que nos louanges montent sans cesse vers Dieu qui nous a donné son Fils unique et bien-aimé, comme aussi vers Celui qui s'est offert lui-même et a traversé d'indicibles souffrances pour notre salut éternel, pour l'accomplissement des conseils formés par Dieu avant les temps des siècles ! Bientôt, « il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (Ésaïe 53:11).

Toi-même tu verras ce que ton cœur réclame :
De ton œuvre à la croix le fruit mûr et parfait ;
Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,
Et ton amour divin en sera satisfait.

2 Jésus comme Fils de l'homme au début de l'évangile de Luc

Titre original : Jésus dans les premiers chapitres de l'évangile selon Luc

ME 1981 p.201

L'Évangile selon Luc nous présente Jésus comme Fils de l'homme et, plus encore que les trois autres évangiles, retrace sa vie ici-bas tout le long du chemin qui l'a conduit de la crèche à la croix, chemin dans lequel il a manifesté la perfection de son humanité. Nous n'avons pas dans cet évangile, comme dans l'Évangile selon Jean, dans l'Épître aux Colossiens ou l'Épître aux Hébreux par exemple, la doctrine de la relation éternelle du Fils avec le Père, mais la naissance du second homme en vertu de la conception miraculeuse. Sa vie d'homme commence « dès le ventre de sa mère », selon la parole prophétique du Psaume 22 : « C'est à toi que je fus remis dès la matrice ; tu es mon Dieu dès le ventre de ma mère ! » (v. 10).

2.1 Le Seigneur Jésus selon les annonces faites par les anges

Sa naissance est annoncée à Marie par l'ange Gabriel, spécialement envoyé à Nazareth : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus » (Luc 1:30, 31). Et, à la question posée par Marie : « Comment ceci arrivera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? », l'ange répond : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (v. 34, 35). L'apôtre Paul a écrit aux Galates : « Mais, quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a

envoyé son Fils, né de femme » (4:4). Jésus n'est pas né d'homme. Il a été conçu de l'Esprit Saint. Dans l'Évangile selon Luc, trois témoignages sont rendus à la gloire de sa Personne divine : 1:35 ; 3:22 et 9:35. (Rappelons que, dans les Écritures, trois est le chiffre divin).

Peu après, un ange du Seigneur vient déclarer à « des bergers demeurant aux champs » : « Je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (2:8 à 11). Et les versets qui suivent nous donnent des détails sur la venue au monde du « petit enfant emmailloté et couché dans une crèche » (v. 12 à 16).

2.2 Enfance du Seigneur Jésus

La fin de ce chapitre nous parle de ce que nous pouvons appeler la première étape de la vie de Jésus, son enfance : « Et l'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui » (v. 40), cela après les déclarations faites dans le temple, par Siméon d'abord et ensuite par Anne, la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser (v. 25 à 38). — Agé de douze ans, il accompagne Marie, sa mère, et Joseph à Jérusalem, à la fête de Pâque (v. 41, 42) puis, ses parents s'en retournant, « l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem ; et ses parents ne le savaient pas » (v. 43). Ne le voyant plus, ils le « cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances ; et ne le trouvant pas, ils s'en retournèrent à Jérusalem à sa recherche. Et il arriva qu'après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses » (v. 46, 47). Quelle connaissance il avait déjà de la Parole de son Dieu ! À l'âge de douze ans ! — remarquons ceci : si Marie et Joseph avaient vraiment connu cet enfant, ils auraient su de quoi il était occupé par-dessus tout et ils ne l'auraient pas cherché pendant trois jours à Jérusalem... Ils n'auraient pas douté qu'il fût dans la maison de Dieu ; c'est là qu'ils se seraient rendus aussitôt.

2.3 Ressources du Seigneur Jésus comme homme

En poursuivant la lecture de cet évangile, nous voyons quelles étaient les trois ressources auxquelles Jésus puisait, qui lui ont permis de vivre une vie d'homme tout entière à la gloire de Dieu, dans une parfaite obéissance à Sa volonté : la Parole, la prière et le Saint Esprit. Citons seulement quelques passages à l'appui de ce que nous venons de remarquer :

Pour la Parole : 2:46, 47 ; 4:4, 8, 12, 16, 17 ; 5:1, 3, 15, 17 ; 8:4 à 21.

Pour la prière : 3:21 ; 5:16 ; 6:12 (seul passage où il est dit qu'il « passa toute la nuit à prier Dieu ») 9:18 et 28 ; 11:1 ; 22:42, 44. Dans cet évangile, tout au long de son chemin sur la terre, Jésus est vu sept fois en prière ; et il y a encore une prière qu'il adresse à son Père, alors qu'il est sur la croix, entre deux malfaiteurs : 23:34.

Pour le Saint Esprit : 3:22 ; 4:1, 14.

Considérons notre divin Modèle, imitons-le quelque peu, nous appuyant sur les trois ressources qui ont été les siennes comme homme ici-bas. Si nous le réalisons plus fidèlement, nos vies et la vie des assemblées en seraient transformées !

2.4 Le Seigneur à 12 ans

Dans la scène qui nous est rapportée à la fin du chapitre 2 de l'Évangile selon Luc, Marie, mère de Jésus, dit à son enfant : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en grande peine » (v. 48). Admironons la réponse de cet enfant de douze ans : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » (v. 49). Jeune enfant, il réalisait déjà qu'il avait à servir son Père ; et il le servait fidèlement.

2.5 Autres enfants ou jeunes ayant servi Dieu

Que les enfants ne le perdent pas de vue ! Rappelons, spécialement pour eux, quelques exemples, donnés dans la Parole, de jeunes enfants qui ont rempli un service pour Dieu.

2.5.1 Petite servante de Naaman

Tout d'abord, celui de la « petite fille » qui « servait la femme de Naaman » et qui a indiqué à sa maîtresse le moyen de guérison que Naaman a utilisé : « Oh, si mon Seigneur était devant le prophète qui est à Samarie ! alors il le délivrerait de sa lèpre » (2 Rois 5:3). Le service rempli par cette « petite fille » permit ce résultat : un témoignage au salut gratuit a été rendu en Syrie.

2.5.2 Le petit garçon qui avait cinq pains d'orge et deux poissons

Ensuite, un « petit garçon » qui avait « cinq pains d'orge et deux poissons », très modestes ressources, a été l'instrument dont Jésus a voulu se servir pour rassasier cinq mille hommes ; encore y eut-il douze paniers remplis des morceaux qui étaient de reste des cinq pains d'orge, lorsqu'ils eurent mangé (Jean 6:1 à 15).

2.5.3 Neveu de Paul

Un troisième exemple : alors que les Juifs s'étaient unis et obligés « par un serment d'exécration, disant qu'ils ne mangeraient ni ne boiraient jusqu'à ce qu'ils eussent tué Paul » (Actes 23:12 et suivants), Dieu s'est servi du jeune « fils de la sœur de Paul » pour permettre que le complot soit déjoué et que Paul soit délivré. — De jeunes enfants peuvent donc être employés pour remplir d'utiles services.

2.6 Le Seigneur Jésus à 12 ans (suite)

Le Seigneur est un exemple, à cet égard aussi : il était « aux affaires de son Père » déjà à l'âge de douze ans.

Par ailleurs, par cette réponse, Jésus rétablit la vérité. Marie avait dit : « Voici, ton père et moi nous te cherchions... ». Jésus savait bien que Joseph n'était pas son père, et Marie le savait aussi. Dieu était son Père et c'est Lui qu'il servait. Par sa réponse, il rétablit donc la vérité, sans manquer de respect à Marie et à Joseph.

2.7 Luc 3

« Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit ; et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe ; et il y eut une voix qui venait du ciel : Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (3:21, 22).

Le verset suivant nous dit que Jésus « commençait d'avoir environ trente ans » (v. 23). Sa vie, durant ces trente premières années, a été telle qu'il a pu recevoir le témoignage de son Père déclarant qu'il avait trouvé en lui son plaisir. Quelle perfection dans sa marche, déjà durant son enfance et son adolescence ! Elle a été pour le plaisir de son Dieu et Père, pour son entière satisfaction.

2.8 Luc 4

Au début du chapitre 4, il nous est dit qu'il était « plein de l'Esprit Saint » et il se laisse conduire par lui : il « fut mené par l'Esprit dans le désert ». Là, il va être « tenté par le diable quarante jours ». Ces premiers versets du chapitre 4 nous montrent bien que si Jésus est allé au désert et y a été tenté par le diable, il y a été conduit par l'Esprit. Là, par la Parole de son Dieu — cette Parole qu'il connaît parfaitement, qui est « vivante et opérante » (Héb. 4:12) — Jésus ferme la bouche à Satan, qui n'a rien à répondre et qui « se retira d'avec lui pour un temps » (Luc 4:13).

« Et Jésus s'en retourna en Galilée, dans la puissance de l'Esprit » et « lui-même enseignait dans leurs synagogues, étant glorifié par tous » (4:14, 15). Après quoi, « il vint à Nazareth où il avait été élevé ; et il entra dans la synagogue au jour du sabbat, selon sa coutume, et se leva pour lire. Et on lui donna le livre du prophète Ésaïe ; et ayant déployé le livre, il trouva le passage où il était écrit... » (v. 16 à 19). Là encore, ce que nous lisons nous montre combien il connaissait la Parole de son Dieu et Père. — Un peu plus loin, dans ce même évangile, il nous est dit « qu'il enseignait » (5:17) et nombreux étaient ceux qui venaient pour l'entendre : « une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime de Tyr et de Sidon » (6:17).

2.9 Luc 8

Le chapitre 8 nous parle plus longuement de la Parole, sous forme d'une parabole dite par Jésus à « une grande foule » (v. 4). Cette parabole se trouve également dans les Évangiles selon Matthieu (13:3) et selon Marc (4:8). En ce qui concerne le fruit porté par la semence qui a été répandue, semence qui est la Parole, les expressions employées diffèrent dans les trois évangiles ; seul l'Évangile selon Luc nous dit : « Et d'autres tombèrent dans la bonne terre, et ils levèrent, et produisirent du fruit au centuple » (8:8) : il n'y a, dans cet évangile, ni accroissement ni régression dans le fruit produit ; c'est toujours « au centuple ». Il semble bien que, dans Luc, dans ce passage comme en bien d'autres, nous avons le côté de la Parole, toujours la même dans sa puissance, « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur... » (Héb. 4:12). En elle-même, la Parole a toujours la même force, la même puissance, de sorte que le fruit produit par elle ne change pas.

2.10 Porter du fruit

Puissions-nous être semblables à l'homme dont nous parle le Psaume 1 : « Bienheureux l'homme... qui a son plaisir en la loi de l'Éternel, et médite dans sa loi jour et nuit ! Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont la feuille ne se flétrit point ; et tout ce qu'il fait prospère... » (v. 1 à 3) — Rappelons aussi ce que l'apôtre Paul écrit aux Colossiens : « C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu : étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie... » (1:9 à 11). Et n'oublions pas ce que le Seigneur lui-même a dit : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ; et vous serez mes disciples » (Jean 15:8).

2.11 Conclusion - Résumé

Que la méditation de ces divers passages nous conduise à imiter plus fidèlement l'exemple de Celui qui a été ici-bas l'Homme parfait, qui a puisé aux trois ressources qui demeurent à notre disposition et qui sont suffisantes pour nous permettre de porter du fruit : la Parole, la prière, le Saint Esprit. Que nous ayons à cœur de porter « beaucoup de fruit » pour la gloire du Père, pour la gloire du Seigneur !

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse
Suivre cet astre glorieux,
Si je pouvais de ta tendresse
Voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle
Saurait t'aimer plus ardemment,
Et, connaissant mieux son modèle,
Prendrait tout son accroissement.

3 L'obéissance de Jésus dans l'évangile selon Jean

ME 1981 p.246

Dans l'Évangile selon Jean, Jésus nous est présenté comme le Fils de Dieu venu ici-bas, où il a été l'Homme parfait. Tandis que le premier Adam a été l'homme désobéissant — « C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché... » (Rom. 5:12) —, le second homme, venu du ciel, a recommencé l'histoire de l'homme, entièrement à la gloire de Dieu. Il a été Celui qui « s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:7, 8).

L'obéissance parfaite qui a été la sienne est mise en relief tout spécialement dans l'Évangile selon Jean ; c'est l'obéissance du Fils de Dieu venu ici-bas comme homme. Nous avons, dans cet évangile, nombre de passages qui nous parlent de cette obéissance parfaite.

3.1 Jean 4

Considérons tout d'abord ce que Jésus, après son entretien avec la femme samaritaine, dit aux disciples qui « le priaient, disant : Rabbi, mange » : « Moi, j'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas... Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:31 à 34). — Obéir à son Dieu et Père était véritablement la nourriture de son âme et il trouvait là ses délices, selon ce qu'il exprime prophétiquement dans le Psaume 40 : « ...tu m'as creusé des oreilles ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles » (v. 6 à 8).

3.2 Jean 5 et 6

Ensuite, après avoir guéri l'infirmes qu'il avait vu au réservoir de Béthesda, Jésus déclare aux Juifs qui le « persécutaient... et cherchaient à le faire mourir » : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, cela, le Fils aussi de même le fait... » (Jean 5:16 à 19). Et encore, dans le même chapitre : « Je ne puis rien

faire, moi, de moi-même ; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (ib. 30).

Au chapitre 6, Jésus, s'adressant à « la foule qui était de l'autre côté de la mer » (v. 22), de l'autre côté de la mer de Tibérias, à Capernaüm (v. 1 et 17), peut dire : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé... » (v. 37 à 40).

3.3 Jean 7 et 8

Le chapitre 7 nous parle de Jésus, montant au temple et enseignant (v. 14). « Les Juifs donc s'étonnaient, disant : Comment celui-ci connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises ? Jésus donc leur répondit et dit : Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même... » (v. 15 à 17).

Au chapitre 8 (v. 22, 23), Jésus s'adresse encore aux Juifs, leur déclarant qu'ils vont le crucifier : « Quand vous aurez élevé le fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi, et que je ne fais rien de moi-même, mais que, selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent. Comme il disait ces choses, plusieurs crurent en lui » (v. 28 à 30).

3.4 Jean 10 et 11

Au chapitre 10, Jésus se présente comme berger de ses brebis, le bon berger, celui qui met sa vie pour ses brebis. Il peut dire : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (v. 14 à 18). Victime volontaire, il s'offre lui-même ; cependant, c'est en obéissant à un commandement de son Père qu'il se présente pour être la sainte victime, pour entrer dans la mort et ensuite, en sortir en vainqueur, triomphant du tombeau.

Le chapitre 11 nous parle de la maladie de Lazare, ensuite de sa mort. Tout ce que fait le Seigneur est accompli dans l'obéissance à la volonté de son Père. Au moment où il va ressusciter Lazare, déployant sa puissance, il agit cependant dans la dépendance de son Père, en obéissance à Sa volonté : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu... » (v. 38 à 44).

3.5 Jean 12, 14 et 15

À la fin du chapitre 12, se termine le ministère du Seigneur parmi les Juifs. Il leur déclare — dernier message à leur adresse : « Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire et comment j'avais à parler ; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit » (v. 49, 50).

À partir du chapitre 13, nous avons les entretiens du Seigneur avec ses disciples avant d'aller à Golgotha. Philippe avait demandé : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit ». Demande à laquelle Jésus a répondu : « Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu, a vu le Père ; et comment toi, dis-tu : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres » (Jean 14:8 à 10). Et au verset 31 du même chapitre, nous lisons les paroles adressées par Jésus à ses disciples, notamment celles-ci : « et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais ».

Jésus dit ensuite aux siens : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (15:10). Et quelle obéissance parfaite, obéissance jusqu'à la mort, lorsque Jésus dit à Pierre : « la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (18:11).

3.6 Sept mentions de l'amour du Père pour le Fils. L'amour du Fils prouvé par l'obéissance

Comment se prouve l'amour ? La preuve que le Fils a donnée à son Père de l'infini de son amour, c'est son obéissance. On peut remarquer à ce sujet que, dans l'Évangile selon Jean, il est parlé sept fois de l'amour du Père pour le Fils. Rappelons ces sept passages.

1. Jean le baptiseur dit aux disciples : « Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains » (3:35).
2. Jésus dit lui-même aux Juifs : « Car le Père aime le Fils... » (5:20).
3. Il leur dit encore : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne... » (10:17).
4. Puis, il dit à ses disciples : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (15:9).

Les trois autres passages se trouvent dans le chapitre 17 de cet évangile : « afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les aimes comme tu m'as aimé » (v. 23) — « ...tu m'as aimé avant la fondation du monde » (v. 24) — « Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (v. 26).

S'il est parlé, dans l'Évangile de Jean, à sept reprises de l'amour du Père pour le Fils, par contre, nous n'avons qu'une seule mention de l'amour du Fils pour le Père : « mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père, m'a commandé, ainsi je fais » (14: 31). Sauf dans ce verset, le Fils ne parle pas de son amour pour son Père. Pourquoi ? Sans aucun doute, parce qu'il n'a pas besoin d'en parler, il manifeste son amour par son obéissance. Répétons-le : c'est l'obéissance qui est la preuve de l'amour.

3.7 Imitons le Seigneur

Puissions-nous imiter l'exemple de notre parfait Modèle ! Aimons notre Dieu et Père, aimons le Seigneur, de tout notre cœur ! Mais ne nous contentons pas de le dire, montrons-le par une vie de dépendance et d'obéissance, comme le Seigneur a montré son amour pour son Père, tout au long du chemin qu'il a parcouru ici-bas.

4 Le culte de l'assemblée

ME 1978 p.141

Le service de la louange, on l'a bien des fois remarqué, est le seul qui n'aura pas de fin. Commencé ici-bas, il se poursuivra durant l'éternité ; commencé avec l'imperfection qui caractérise tout ce que nous accomplissons, il se continuera dans la perfection. Sans perdre de vue ce qui est inhérent à notre condition présente, ayons à cœur cependant de remplir un aussi précieux service d'une manière qui réponde à la pensée de Dieu, au désir de son propre cœur. Il est digne de recevoir louange et adoration, Christ est digne d'être exalté ! Sachons offrir nos louanges dans une mesure toujours plus riche, nos cœurs étant remplis de Christ, lui qui est, et à jamais, le thème de la louange de ses rachetés !

Lorsque, dans la séparation de l'assemblée d'avec le mal réalisée selon les enseignements de 2 Timothée 2:19 à 22, nous sommes réunis pour rendre culte, au matin du premier jour de la semaine, nous sommes groupés autour du Seigneur, « donné pour être chef

sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps » (Éph. 1:22, 23), nous sommes là comme expression de l'assemblée. Et c'est l'assemblée comme corps qui adore dans le sanctuaire. Nous avons en effet « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair » (Héb. 10:19, 20). Le culte est donc l'acte collectif de l'assemblée, accompli au-delà du voile, dans le ciel même où nous entrons par la foi.

4.1 Louange de l'assemblée

Il n'aurait guère compris ce qu'est le culte, celui qui estimerait qu'il consiste, à peu près uniquement, dans l'action des frères qui, dans l'assemblée, rendent grâces, proposent le chant de cantiques ou rappellent quelques passages des Écritures. Les frères qui agissent ainsi sont les organes de l'assemblée ; c'est l'assemblée qui rend culte et s'exprime par leur bouche. En fait, chaque frère, chaque sœur, chacun de ceux qui composent l'assemblée a le privilège de prendre part au culte ; c'est en même temps une responsabilité. L'assemblée comme corps adorant dans le sanctuaire, chacun des membres du corps a bien une responsabilité dans l'accomplissement de ce précieux service. Aucun d'eux ne peut demeurer inerte, passif ; s'il en était ainsi — si même un seul était dans cet état — la louange de l'assemblée en souffrirait. N'oublions pas que c'est à une assemblée locale, « l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe », qu'il est écrit : « Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. 1:2 ; 12:27). Il importe donc que, dans toute assemblée locale, chacun des frères et sœurs ait la pleine conscience du privilège qui est le sien dans l'assemblée, mais aussi de la responsabilité qui lui incombe quant à la célébration du culte, service le plus élevé que l'assemblée ait à remplir.

4.2 Avoir un état spirituel et moral en accord avec la présence du Seigneur

En tout premier lieu, il ne conviendrait pas que nous venions sous le regard de Dieu, en la présence même du Seigneur, dans un état spirituel et moral qui ne serait pas en accord avec une telle présence. Dieu est lumière et amour (1 Jean 1:5 ; 4:8) ; l'assemblée est « l'habitation de Dieu par l'Esprit » (Éph. 2:22), l'Esprit Saint ; le Seigneur se présente au témoignage fidèle des derniers jours comme « le saint, le véritable » (Apoc. 3:7). Combien donc il est nécessaire que soit jugé, avec sérieux et avec crainte, dans la lumière de Dieu, tout ce qui serait incompatible avec de tels caractères ! — Sous l'économie Lévitique, Aaron et ses fils devaient laver « leurs mains et leurs pieds » à la « cuve d'airain » avant d'entrer dans la tente d'assignation, quand ils s'approchaient de l'autel « pour faire le service, pour faire fumer le sacrifice fait par feu à l'Éternel » (Ex. 30:17 à 20). « Leurs mains », c'est en rapport avec ce qui a été fait, les œuvres ; « leurs pieds », en rapport avec la marche. Et il est ajouté : « afin qu'ils ne meurent pas » (v. 21). « Mourir », suggère, pour ce qui nous concerne aujourd'hui, la perte de la communion. Venir dans le lieu du rassemblement sans avoir préalablement jugé nos voies, nos actes, nos pensées, c'est donc venir avec ce qui sera un obstacle à la réalisation et à la jouissance de la communion. Quelle responsabilité pour un frère ou une sœur qui viendrait dans une semblable condition ! Non seulement ce croyant ne pourrait jouir lui-même d'une heureuse communion, mais encore il serait une entrave à la communion de l'assemblée.

4.3 Avoir quelque chose à apporter

Il ne suffit pas de se rendre dans le lieu du rassemblement dans un bon état spirituel et moral, il convient également d'apporter. Et là encore, il y a une responsabilité incombant à chacun de ceux qui composent l'assemblée.

4.3.1 Deutéronome 26

Deutéronome 26 donne des enseignements au peuple terrestre pour ce qui concerne le culte qui devait être rendu à l'Éternel ; ces enseignements ont toute leur portée pour le peuple céleste aujourd'hui, dans l'application que nous pouvons en faire. Tout d'abord, le peuple devait être « entré dans le pays » donné par l'Éternel en héritage (v. 1) : pour nous, ce sont les « lieux célestes » (Éph. 1:3), le croyant ayant la connaissance de sa position céleste avant de pouvoir adorer. Ensuite, Israël devait « posséder » le pays de Canaan et « y habiter » : le croyant, aujourd'hui, doit « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1, 2) ; il est appelé à vivre dans le ciel, réalisant que là est sa patrie, bien qu'étant encore sur la terre. Après quoi, le peuple devait prendre « des prémices de tous les fruits de la terre » : que de « fruits » à recueillir dans notre patrie céleste, jouissant de Celui qui remplit le sanctuaire ! Ces fruits devaient être mis « dans une corbeille » : plaçons et serrons dans nos cœurs, pour les présenter à Dieu, les « fruits » recueillis dans le ciel, n'en laissons perdre aucun ! Ainsi préparés, les fils d'Israël avaient à se rendre « au lieu que l'Éternel... aura choisi pour y faire habiter son nom » : de même, nous devons venir au lieu où le Seigneur a promis sa présence, selon Matthieu 18:20. Nous y rendons-nous ainsi préparés et disposés pour exercer le service de la « sainte sacrificature », pour rendre « culte par l'Esprit de Dieu » (1 Pierre 2:5 ; Phil. 3:3) sans que rien puisse le contrister et entraver son action en nous et dans l'assemblée ? — Dans ce lieu, l'Israélite devait aller jusqu'au « sacrificateur » : nous avons « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (Héb. 10:21), c'est lui qui présente nos louanges, celles de l'assemblée, les rendant agréables à Dieu.

Israël rappelait alors son état ancien (Deut. 26:5 à 7), la délivrance dont il avait été l'objet (v. 8), la part qui lui était désormais accordée (v. 9), enfin, il se prosternait et se réjouissait (v. 10, 11).

4.3.2 Nombres 15

Nombres 15 nous parle également du culte que le peuple terrestre était appelé à offrir à l'Éternel. Là encore, nous voyons qu'il fallait d'abord être « entré dans le pays » pour pouvoir adorer (v. 2). Ce début de chapitre nous donne des enseignements au sujet de l'offrande qu'il convenait de présenter, offrande qui était selon la capacité spirituelle de l'adorateur. Cela est vrai encore aujourd'hui : chacun doit avoir quelque chose à apporter afin que l'assemblée puisse rendre culte, mais chacun apporte suivant ce qu'il a saisi et compris, suivant son niveau spirituel. Il convenait d'offrir « un holocauste » (v. 3) — type de Christ s'offrant tout entier à Dieu, comme « une odeur agréable à l'Éternel » (Lév. 1) — soit un agneau, un bélier ou un taureau ; et, avec l'holocauste, une « offrande de gâteau » — type de Christ dans sa vie ici-bas, une vie tout entière à la gloire de Dieu. L'offrande de gâteau devait être « d'un dixième de fleur de farine pétrie avec le quart d'un hin d'huile » et il fallait ajouter « le quart d'un hin de vin pour la libation », cela pour un agneau. Ces quantités étaient respectivement de deux dixièmes, un tiers et un tiers pour un bélier — de trois dixièmes, un demi et un demi pour un taureau (v. 4 à 10 — Lév. 2). Ce qui était apporté pour être offert à l'Éternel était bien selon la capacité spirituelle de l'adorateur — en figure — et, en type, c'était la présentation de Christ dans son sacrifice offert à Dieu et dans sa vie parfaite sur la terre. Tel est bien le caractère le plus élevé du culte de l'assemblée : parler à Dieu de son Bien-aimé, dans sa vie et dans sa mort. Pour pouvoir en parler, il faut le connaître, jouir de lui, se nourrir de lui. Dans quelle mesure le réalisons-nous dans notre vie de chaque jour ?

4.4 *Le culte se prépare. Pas de « corbeilles vides »*

C'est ainsi que le culte se « prépare » dans notre cœur à chacun et par la prière. Le culte, rendu dans la puissance du Saint Esprit, étant un acte collectif de l'assemblée, si un frère ou une sœur méconnaît sa responsabilité à cet égard, il est clair que toute l'assemblée en souffrira. Davantage encore, Christ ne sera pas exalté comme il devrait l'être et Dieu sera frustré, au moins dans une mesure, de la louange qui lui revient. Que cela nous exerce profondément ! Qui pourrait accepter d'être, plus ou moins, une entrave à la louange de l'assemblée ? Il y va de la gloire de Dieu, de la gloire du Seigneur dans l'assemblée. Pensons-y.

Il arrive parfois que le culte rendu à notre Dieu et Père soit pesant, marqué de silences qui ne sont pas l'adoration muette de l'assemblée mais la conséquence du fait que les bouches ne peuvent pas s'ouvrir. Ce ne sont pas toujours les frères qui ont l'habitude d'agir qui en portent la responsabilité. Ils sont l'organe, la voix de l'assemblée : si les « corbeilles » sont vides, ou à peu près vides, si les cœurs des frères et sœurs ne sont pas purifiés et remplis de Christ, comment exprimer la louange de l'assemblée dans le sanctuaire ? Tout au contraire, si chacun est là, ayant lavé ses mains et ses pieds à la cuve d'airain, ayant joui de Christ et « préparé » le culte dans son âme et dans son cœur, le cœur de l'assemblée est rempli et « de l'abondance du cœur la bouche parle » (Luc 6:45). Alors les bouches s'ouvriront et, dans la puissance de l'Esprit, la louange s'élèvera dans le sanctuaire à la gloire de Dieu, à la gloire de Christ ! Ce qu'ont écrit les fils de Coré sera réalisé : « Mon cœur bouillonne d'une bonne parole ; je dis ce que j'ai composé au sujet du roi... » (Ps. 45:1) — ce que chaque frère et chaque sœur a « composé » au sujet du Seigneur !

4.5 *Comprendre la responsabilité de chacun*

Méditons un tel sujet, faisons-en l'objet de sérieuses réflexions dans nos âmes ! Comprendons mieux la responsabilité incombant à chacun de ceux qui composent l'assemblée pour la réalisation du culte que nous sommes appelés à présenter à notre Dieu et Père, exaltant la Personne glorieuse de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, Celui dont, réunis en « un seul corps », nous sommes appelés à « annoncer la mort » en attendant son prochain retour ! (1 Cor. 10:16, 17 ; 11:26).

5 *« Il a établi un mémorial de Ses merveilles » (Ps. 111:4)*

ME 1980 p.177

5.1 *Louange provenant du cœur*

« Je célébrerai l'Éternel de tout mon cœur, dans la compagnie des hommes droits et dans l'assemblée » (Ps. 111:1). Nos bouches doivent s'ouvrir pour louer notre Dieu et Père — Il cherche de « vrais adorateurs », des adorateurs qui l'adorent « en esprit et en vérité » (Jean 4:23, 24). Puissions-nous dire avec David : « ma bouche te louera avec des lèvres qui chantent de joie » (Ps. 63:5) ! Mais il faut que les paroles prononcées soient véritablement l'expression de ce qu'il y a dans le cœur. Heureux celui qui, s'adressant à Dieu, peut lui dire : Je te célébrerai « de tout mon cœur » !

5.2 *Louange continue*

La louange doit s'élever de nos cœurs vers Dieu d'une manière continue : « Offrons donc, par lui (Jésus), sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent (ou : bénissent) son nom » (Héb. 13:15). Nous devons aussi nous réunir pour adorer ensemble. Nous réunir avec qui ? « Dans la compagnie des hommes droits et dans l'assemblée », avec ceux-là qui « se retirent de l'iniquité » (ou : de l'injustice), qui portent le caractère du vase « à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre », avec ceux « qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:19 à 22).

C'est donc dans la séparation de l'assemblée d'avec le mal — « dans la compagnie des hommes droits et dans l'assemblée » (Ps. 111:1) — que nous avons à nous rassembler pour rendre culte. Nous exaltons le Dieu Créateur — « les œuvres de l'Éternel » qui « sont grandes » (ib. 2). Nous pouvons bien chanter : « À toi, louange, honneur, Tout-puissant Créateur » ! Mais si nous célébrons « les œuvres » du Créateur, nous exaltons par-dessus tout « Son œuvre glorieuse et magnifique » (ib. 3), celle qu'Il a accomplie dans le don et par le sacrifice de Son Fils unique et bien-aimé !

5.3 *Un mémorial*

Celui qui l'a parfaitement accomplie « a établi un mémorial de ses merveilles » (ib. 4). Quel précieux mémorial que celui institué par le Seigneur lui-même ! « Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ». De même il prit la coupe aussi, après le souper, en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci, toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi ». Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:23 à 26). De quel prix est Celui qui se présente ainsi à nos cœurs !

5.4 *Sainteté. S'éprouver soi-même*

Quel prix donc Il doit avoir pour chacun de nos cœurs ! L'exhortation, l'invitation à participer à ce souvenir s'adresse à chacun des membres du corps de Christ. « Mais que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe » (ib. 28). Certes nous devons toujours nous approcher dans l'état moral qui convient, dans l'état qui correspond à la présence de Celui qui est le centre du rassemblement, « le saint, le véritable » (Apoc. 3:7). Veuillez le Seigneur nous donner de ne jamais oublier cela ! — Mais le jugement de soi-même étant réalisé par chacun que « chacun... mange du pain et boive de la coupe » ! Que nul ne se tienne en arrière, se privant d'une telle faveur, laissant sans réponse le désir exprimé par le Seigneur lors de l'institution du mémorial : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19 ; 1 Cor. 11:24, 25).

5.5 *Désirer le mémorial*

Puissions-nous dire nous aussi : « le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir » (Ésaïe 26:8) — après ton souvenir, ou mémorial (note). Puissions-nous non seulement le dire mais aussi, en participant au « mémorial », montrer que tel est vraiment notre ardent désir !

L'auteur inspiré du Psaume 119 écrit : « Je me suis souvenu de ton nom pendant la nuit, ô Éternel ! » (v. 55). Quelle joie pour le cœur d'un racheté que de pouvoir prononcer une telle parole et combien elle réjouit le cœur de Christ ! — Quelle perte pour celui qui ne peut pas le dire ! Et quelle perte irréparable pour celui qui, au tribunal de Christ où tout sera manifesté (de ce que nous avons fait, dit ou pensé), sera obligé de confesser : Je ne me suis jamais souvenu de ton nom, Seigneur, pendant la nuit de ton absence ! — Pensons à la peine éprouvée par Celui qui a demandé aux siens : « Faites ceci en mémoire de moi » lorsqu'il ne reçoit aucune réponse à cette invitation pleine d'amour !

Qu'il nous soit accordé de réaliser ce que nous exprimons par les paroles du cantique :

Autour de toi, Seigneur, ton Église se groupe

Pour annoncer ta mort, jusques à ton retour,
Et nous rompons le pain, nous buvons à la coupe,
Qui nous rappellent ton amour.

6 Voir le Seigneur (Jean 20)

ME 1977 p.29

6.1 Jean 20:1-11a

Au matin du premier jour de la semaine, « comme il faisait encore nuit », Marie de Magdala vint au sépulcre où l'on avait mis le corps de Jésus. Voyant la pierre ôtée, le sépulcre vide, elle se rend auprès de deux disciples, Pierre et Jean, pour leur dire : « On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis ». Avec empressement, l'un et l'autre courent jusqu'au sépulcre ; arrivé le premier, Jean voit « les linges à terre », signe de la victoire remportée sur la mort. Venant ensuite, Pierre entre dans le sépulcre ; lui aussi « voit les linges à terre » mais encore « le suaire qui avait été sur sa tête, lequel n'était pas avec les linges, mais plié en un lieu à part ». Après quoi, « les disciples s'en retournèrent donc chez eux », tandis que « Marie se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait » (Jean 20:1 à 11). Sans doute avait-elle oublié les paroles dites par le Seigneur quand il était encore en Galilée (Luc 24:1 à 12), mais combien elle aimait le Seigneur ! Ses larmes ne sont-elles pas touchantes ? — Et pourtant, aurait-elle pleuré si, d'une part, elle n'avait pas perdu de vue les paroles de Jésus et si, d'autre part, elle avait su ce qu'elle allait voir et entendre ? Probablement pas. Mais gardons-nous de lui jeter la pierre ! Lequel d'entre nous n'a pas été profondément attristé, accablé peut-être, qui ne l'aurait sans doute pas été s'il avait eu connaissance de ce que Dieu préparait pour lui ?

6.2 Jean 20:11b-17

Se baissant dans le sépulcre, Marie de Magdala voit « deux anges vêtus de blanc, assis un à la tête, et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché ». Nous ne savons pourquoi ni elle, ni Jean, ni Pierre ne les avaient vus au cours de la scène rapportée dans le premier paragraphe de ce chapitre — n'étaient-ils pas encore là ? En tout cas, leur présence n'est pas mentionnée à ce moment. Ces anges, la voyant pleurer, l'interrogent : « Femme, pourquoi pleures-tu » ? et elle répond : « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». Mon Seigneur ! C'est lui qui l'avait délivrée de toute la puissance de Satan : d'elle il avait chassé sept démons (Marc 16:9). Combien elle lui était donc attachée et quel prix il avait pour son cœur ! C'est Lui qu'elle voulait avoir même si elle devait l'avoir mort ! C'est de lui qu'elle avait besoin.

Aurait-elle connu pareille détresse, aurait-elle pleuré si elle avait su que le Seigneur était là, ressuscité et si près d'elle ? elle n'avait qu'à « se tourner en arrière » pour le voir ! Mais, dans son corps de résurrection elle ne le reconnaît pas — de même que les deux disciples qui allaient à Emmaüs ne le reconnurent que lorsque « leurs yeux furent ouverts » (Luc 24:16 et 31). C'est maintenant Jésus qui s'adresse à elle : « Femme, pourquoi pleures-tu » ? Même question que celle posée par les anges, mais le Seigneur lisait dans son cœur, aussi ajoute-t-il : « Qui cherches-tu » ? Et elle, « pensant que c'était le jardinier lui dit : Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai ». Elle était sans doute, beaucoup trop faible pour transporter un corps mort mais si profond était son amour pour le Seigneur qu'elle pensait pouvoir le faire ! C'est alors que le bon berger s'adresse à sa brebis qu'il connaît par son nom « Marie ! ». Dès ce moment, elle l'a reconnu et sans doute veut-elle le toucher car « Jésus lui dit : Ne me touche pas... ». En effet, il ne devait plus être connu comme il l'a été durant sa vie ici-bas, lorsque, selon l'expression employée par l'apôtre Jean, les yeux des siens l'avaient vu et contemplé, leurs mains l'avaient « touché » (1 Jean 1:1) ; désormais, il devait être connu dans une relation nouvelle et c'est le message, tant de fois rappelé avec reconnaissance, dont il charge Marie de Magdala. Il l'envoie vers ceux qu'il n'a pas honte d'appeler frères (Héb. 2:11) : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:11 à 17).

C'est à Marie de Magdala qu'il « apparut premièrement » et c'est à elle qu'il confie ce premier message pour « ses frères ». Combien le Seigneur a apprécié son amour pour lui et sa fidélité : elle ignorait sans doute ce qu'elle aurait dû savoir — que le Seigneur était ressuscité — mais seule elle était restée « près du sépulcre » et seule elle pleurait là ! Quel profond attachement à Celui qui désire lui montrer qu'il a lu dans son cœur et apprécié ce qu'il y a trouvé ! — N'y a-t-il pas là, pour chacun de nous, un encouragement à demeurer « attachés au Seigneur de tout notre cœur » et à lui manifester par des actes que nous l'aimons, non pas « de parole, ni de langue, mais en action et en vérité » ? (Actes 11:23 ; 1 Jean 3:18).

6.3 Jean 20:17b-18

« Je monte. » Dans cet évangile, où il est présenté comme le Fils de Dieu, plusieurs expressions montrent qu'il agit dans sa puissance divine (d'autres manifestant sa dépendance et son obéissance) : « Je le relèverai », dit-il en parlant « du temple de son corps » — « Je laisse ma vie... je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre... » — « Et il sortit portant sa croix... » (2:19 à 21 ; 10:17, 18 ; 19:17). De même, dans cet évangile, il n'est pas « élevé en haut dans le ciel » (Marc 16:19 — cf. Luc 24:51), c'est lui qui « monte ». Il monte vers son Père et vers son Dieu et, en vertu de son œuvre accomplie, place les siens dans la même position que lui devant son Dieu et dans la même relation que lui avec son Père. Pourrions-nous être établis dans une position plus élevée et dans une relation plus douce ? Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ est désormais notre Dieu et notre Père. Ne convenait-il pas que ce message soit délivré aux disciples — que le Seigneur appelle « mes frères » — avant leur rassemblement du premier jour de la semaine ? Il fallait que lorsque « Jésus vint » et « se tint au milieu d'eux », ils aient conscience qu'il se trouvait au milieu de ceux qu'il pouvait appeler « ses frères ».

Servante obéissante et fidèle, Marie de Magdala va remplir la mission qu'elle a reçue du Seigneur. Mais si grand et précieux que soit le message, il y a pour elle quelque chose de plus grand, de plus précieux encore et c'est la première parole qu'elle dit aux disciples : « elle a vu le Seigneur ».

6.4 Jean 20:19-23

Le premier jour de la semaine, les disciples sont rassemblés, les portes fermées par crainte des Juifs. De même qu'il est venu auprès de Marie de Magdala, Jésus vient « au milieu d'eux » : il est le centre du rassemblement de ses rachetés, de ceux qu'il appelle désormais « ses frères ». Il a déjà eu pour eux un message dont il a chargé Marie de Magdala : ils savent dans quelle position et dans quelle relation ils sont maintenant établis ; il va leur en adresser un autre, directement, ne se servant pour cela d'aucun instrument : « Paix vous soit ! » Entendons-nous ce message chaque fois que nous sommes réunis comme expression de l'assemblée, le premier jour de la semaine en particulier, alors que fidèle à sa promesse (Matt. 18:20), il vient pour être « au milieu de nous » ? ou bien, arrivons-nous dans le lieu du rassemblement trop tard pour l'entendre... ? Qu'il soit doux à nos cœurs d'ouïr ces paroles et qu'il nous soit donné de jouir d'une pleine paix tandis que nous sommes autour du Seigneur, réalisant sa présence ! Ensuite, le Seigneur « montre ses mains et son côté ». Muet langage, mais combien puissant et touchant pour le cœur de chacun, pour le cœur de

l'assemblée ! N'oublions pas que si nous avons le privilège d'être rassemblés autour et au nom du Seigneur, il a fallu pour cela sa mort, la mort de la croix ! — Entendre « Paix vous soit ! », voir « ses mains et son côté », combien cela devait parler au cœur des disciples ! Mais ce qui par-dessus tout les a réjouis, c'est d'avoir « vu le Seigneur » : « Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur ». — Aujourd'hui c'est par la foi seulement que nous le voyons, mais en jouissons-nous profondément dans nos âmes et dans nos cœurs, comme se réjouirent alors les disciples ? Voir le Seigneur, n'est-ce pas la plus précieuse des joies que nous devrions éprouver lorsque nous sommes réunis en assemblée ?

6.5 Jean 20:24-29

Tous les disciples n'étaient pas là ce premier jour de la semaine : « Or, Thomas.... n'était pas avec eux quand Jésus vint » (v. 24). Quelle perte pour celui qui ne se trouve pas dans le lieu du rassemblement ! Les autres disciples présents lors de ce premier rassemblement n'ont pas fait à Thomas un récit détaillé de ce qui s'était passé alors, ils lui ont seulement dit : « Nous avons vu le Seigneur ». C'était vraiment la bénédiction suprême dont ils avaient pu jouir ! — Rappelons que ces scènes ont une portée symbolique : la première (v. 19 à 23) s'applique à la période actuelle ; les disciples juifs d'alors allaient devenir le noyau de l'Église — la seconde (v. 24 à 29) concerne le résidu juif de la fin, jusque-là incrédule mais qui sera amené à croire lorsqu'il aura vu (cf. Zach. 12:10 à 14 ; 13:5 à 7) — enfin, au chapitre 21:1 à 14, nous avons une figure du millénium.

Certes, nous comprenons pourquoi Marie de Magdala et les disciples se réjouissaient tout particulièrement d'avoir « vu le Seigneur » : ils avaient espéré qu'il allait établir le royaume et, tout au contraire, il avait été crucifié puis, après sa mort, placé dans le sépulcre. Quelle joie pour eux de savoir qu'il était ressuscité et, plus encore, de pouvoir dire qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux ! — Cependant, bien que nous ne soyons pas placés dans les mêmes circonstances qu'eux à ce moment-là, bien que présentement nous ne puissions voir le Seigneur que par la foi, nos cœurs ne sont-ils pas profondément heureux de pouvoir dire : « Nous avons vu le Seigneur » lorsque nous avons réalisé et goûté sa présence au milieu de nous ? Qu'il nous soit accordé de jouir par-dessus toute autre chose de la contemplation du Seigneur, en attendant le jour où, ce qui est du domaine de la foi ayant pris fin, nous verrons « au milieu du trône » l'Agneau se tenant là « comme immolé », l'Agneau glorifié (Apoc 5:6).

Ah ! bientôt, sans voile,
Luiront tes splendeurs,
Radieuse Étoile
Levée en nos cœurs.
Oh ! quelle allégresse !
Nos yeux te verront,
Et de toi, sans cesse,
Tes saints jouiront.

7 Le propos de Dieu

ME 1974 p.281

7.1 Propos de Dieu à notre égard

« Nous étions par nature des enfants de colère », « autrefois étrangers et ennemis quant à notre entendement, dans les mauvaises œuvres », « insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Éph. 2:3 ; Col. 1:21 ; Tite 3:3) ; nous ne méritions que le jugement éternel. Et pour sauver de tels êtres, les rendre propres pour sa présence, Dieu a donné son Fils unique et bien-aimé ! Nous restons confondus devant ce qu'il s'est proposé dans son cœur, de toute éternité : avoir dans la gloire du ciel des hommes sauvés et parfaits, qui le connaissent comme un Dieu d'amour et soient rendus capables de l'adorer.

7.2 Propos de Dieu à l'égard de Son Fils

Lorsque nous parlons du propos de Dieu, c'est bien souvent à cela que nous nous arrêtons : ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu faire de nous. N'est-il pas vrai qu'il y a toujours dans nos cœurs un certain égoïsme, que nous avons tendance à penser surtout à nous et à ramener tout à nous-mêmes ? Or, que Dieu ait voulu nous sauver et nous amener à la gloire n'est pas — si nous pouvons nous exprimer ainsi — une fin en soi ; c'est un moyen en vue de réaliser le propos de son cœur : il voulait, de toute éternité, que son Fils soit exalté ! Ne perdons jamais de vue que Dieu a tout fait, a disposé toutes choses pour la gloire de son Fils !

7.3 La création

En vue d'un tel but, Dieu a voulu en premier lieu que soit manifestée la puissance de son Fils, en création : « Par lui ont été créées toutes choses... », « Dieu... nous a parlé dans le Fils... par lequel aussi il a fait les mondes... », « car c'est toi qui as créé toutes choses : et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient et qu'elles furent créées » (Col. 1:16 ; Hébr. 1:2 ; Apoc. 4:11). Quel déploiement de puissance et de gloire dans cette première création, sortie parfaite des mains du Créateur ! « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon » (Gen. 1:31). Bien que présentement la création soit gâtée par le péché de l'homme et qu'elle « soupire » en attendant le jour où elle « sera affranchie de la servitude de la corruption » (Rom. 8:20 à 22), nous ne pouvons pas contempler sans émerveillement tant de beautés de la nature qui disent les gloires de son Créateur. Il est toujours vrai que « les cieux racontent la gloire de Dieu » et que « l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains » (Ps. 19:1 à 6).

7.4 Dieu révélant ce qu'il y a dans son cœur

Mais Dieu voulait donner à connaître davantage encore de la personne de son Fils : sa puissance ayant été manifestée dans les œuvres de la création, Dieu désirait ensuite que soit révélé ce qu'il y a dans son cœur. De toute éternité, le Père aime le Fils et le Fils aime le Père ; le Père sait tout ce qu'il y a dans le cœur de son Fils et jusqu'où peut aller son amour. Plus tard, venu ici-bas, le Fils révélera le Père ; mais le propos éternel de Dieu, c'est de révéler son Fils, ce qu'il y a en lui, afin qu'il soit exalté aux siècles des siècles ! Afin de manifester l'amour infini qui est dans le cœur de son Fils, Dieu a voulu créer l'homme, le placer sur la terre ; puis il a permis l'entrée du péché dans le monde avec toutes ses conséquences et, notamment, la mort qui en est le salaire. Avant même que le monde ait été créé et, par conséquent, que l'homme y ait été placé, Dieu savait que le péché y entrerait : il avait auprès de lui Celui dont « le sang précieux » devait être répandu pour « ôter le péché du monde » (cf. Jean 1:29), « agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous... » (1 Pierre 1:18 à 21). Cela n'enlève rien à la responsabilité et à la culpabilité de l'homme ; mais s'il y a « le côté de l'homme », il y a aussi « le côté de Dieu » : l'homme est coupable d'avoir désobéi à l'ordre de Dieu et, par sa désobéissance, d'avoir « assujetti à la vanité » la première création ; il est coupable au point de se trouver chassé de la présence de Dieu, n'ayant devant lui que la mort et le jugement éternel (Rom. 8:20 ; Gen.

3:24 ; Hébr. 9:27), mais c'est Dieu qui l'a permis en vue de l'accomplissement de ses conseils éternels. Dieu aurait pu garder l'homme de toute désobéissance : Adam aurait ainsi connu un vrai bonheur terrestre dans le jardin d'Éden, mais qu'aurait-il connu de l'amour de Dieu, de l'amour de Christ, du cœur de Christ ? Et c'était là précisément ce que Dieu voulait révéler !

7.5 Mort par amour

Le péché étant entré dans le monde par la désobéissance du premier homme, l'épreuve de l'homme a été faite ensuite et elle a montré qu'il était irrémédiablement perdu. C'est alors que Dieu a envoyé son Fils. C'est parce qu'il a « tant aimé le monde » que Dieu a « donné son Fils unique » et c'est par amour que Christ est venu ici-bas vivre et mourir : il fallait sa vie parfaite pour montrer qu'il était la sainte Victime dont le sacrifice sanglant pouvait seul faire « l'abolition du péché » (Hébr. 9:26). Serviteur volontaire, Jésus a été le véritable esclave qui pouvait dire : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (Ex. 21: 5) ; il a voulu servir et mourir pour glorifier son Dieu et Père dans le salut de misérables pécheurs. Il est mort par amour pour son Père, pour son Assemblée, pour chacun de ceux qui sont, ou seront, au bénéfice de son œuvre rédemptrice, sauvés par grâce et par la foi. Un tel amour a brillé tout au long de sa vie sur la terre et d'une manière incomparable lorsque, sur la croix, abandonné de son Dieu pendant les trois heures de l'expiation, il a réglé à jamais la question du péché, subissant le jugement que nous avons mérité.

7.6 Faire connaître le Fils

Christ a été l'artisan de Dieu dans la première création, il l'a été aussi dans la nouvelle création et là, nous voyons briller l'infini de son amour ! Connaissant ainsi Jésus, l'amour de son cœur, nous sommes rendus capables d'en parler, d'adorer Dieu dans la puissance du Saint Esprit, étant constitués par grâce de vrais adorateurs, qui l'adorent en esprit et en vérité (Jean 4:23, 24). Le culte que nous pouvons rendre, et que nous rendrons durant toute l'éternité d'une manière parfaite, monte devant notre Dieu et Père comme un parfum d'agréable odeur, car il est la présentation d'une Personne et d'une Œuvre : Christ et l'œuvre qu'il a accomplie à la croix. Puisse-t-il être toujours ainsi rendu ! C'est ce que Dieu désirait de toute éternité : que son Fils soit connu, non seulement dans sa puissance créatrice mais aussi dans la plénitude de son amour — qu'il soit célébré, exalté, glorifié !

7.7 Christ exalté

Tout ce que Dieu a opéré ou permis, des pécheurs sauvés par grâce et amenés à la gloire, tout cela est « moyen » en vue de ce but : Christ exalté ! Quand le cantique nouveau sera chanté, l'Agneau étant « au milieu du trône » et se tenant là « comme immolé », nous serons enfin et à jamais débarrassés de nous-mêmes, nous ne serons occupés que de Lui, nous ne parlerons que de Lui, célébrant sa Personne : « Tu es digne... », son œuvre : « Tu as été immolé... tu as acheté pour Dieu par ton sang... tu les as faits... » (Apoc. 5:6 à 10). Alors, Christ « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » et, le conseil de Dieu étant pleinement accompli, son Bien-aimé étant glorifié et exalté, Dieu, à jamais, « se reposera dans son amour » (És. 53:11 ; Soph. 3:17).

Pour t'exalter, ô Fils du Père,
L'hymne des cieux et de la terre
Montera dans le sanctuaire
À toujours, à toujours.

Sur nous resplendira ta face.
Dans nos cœurs, remplis de ta grâce,
Toi seul auras toute la place
À toujours, à toujours.

De ta souffrance expiatoire,
De ton immortelle victoire
Tes rachetés diront l'histoire
À toujours, à toujours.

Et l'Église, à son Chef semblable,
Témoin de ta gloire admirable,
Chantera ta grâce adorable
À toujours, à toujours.

LE CULTE SELON LA PAROLE par J. N. DARBY

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Généralités
 - 1.1 Introduction
 - 1.2 Ce qu'est le culte en principe
 - 1.3 Ce que le culte n'est pas
 - 1.3.1 Évangélisation
 - 1.3.2 Ministère de la Parole
 - 1.3.3 Prières
 - 1.3.4 Distinguer entre s'adresser à Dieu et s'adresser aux hommes
- 2 Le culte judaïque, distinct du culte chrétien
- 3 La base du culte : une relation établie entre Dieu et le croyant
 - 3.1 La grâce
 - 3.2 Le péché ôté ; le chrétien entre dans la présence de Dieu manifesté en justice et amour
 - 3.3 Une relation du chrétien avec Dieu
 - 3.3.1 Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ
 - 3.3.2 Mon Dieu et votre Dieu, mon Père et votre Père
- 4 Culte par l'Esprit
 - 4.1 Le Saint Esprit inspire
 - 4.2 Le Saint Esprit comme onction et arrhes
 - 4.3 Unis par le Saint Esprit
 - 4.4 Le culte est par l'Esprit
- 5 Adorer Dieu comme Père
 - 5.1 Adoration en esprit et en vérité
 - 5.2 Le Père cherche des adorateurs
 - 5.3 Dieu connu comme Père
 - 5.4 Le Père connu par le Fils
- 6 Récapitulé de ce qu'est la culte
- 7 Conditions de réalisation de ce qu'est le culte
 - 7.1 Un seul corps : une réalité vécue
 - 7.2 Seuls les croyants (enfants de Dieu) adorent
 - 7.3 Il faut être affranchi, avoir la liberté devant Dieu
 - 7.4 Culte réalisé en unité avec d'autres
 - 7.5 Le culte et la communion personnelle avec Dieu
- 8 Pratique du culte
 - 8.1 Préparation au culte : le rôle des dons de grâce
 - 8.2 Effet du culte sur le croyant
 - 8.3 La croix et la mort de Christ en rapport avec le culte — La célébration de la Cène
 - 8.4 Enseignements tirés des sacrifices de prospérités
- 9 La fraction du pain
 - 9.1 Le seul pain
 - 9.2 Actes 2:42, 46
 - 9.3 Actes 20:7 ; 1 Cor. 11:20-22
- 10 L'effet de nos relations sur le culte
 - 10.1 La place des affections et de l'amour dans le culte
 - 10.2 Ne pas contrister le Saint Esprit
 - 10.3 Culte rendu par un petit nombre de croyant
 - 10.4 Maintien de la sainteté et de la vérité
- 11 L'esprit du culte
 - 11.1 La base — le caractère du rassemblement des croyants qui rend culte
 - 11.2 Anticipation du ciel
 - 11.3 La chair mise de côté — Pas de religion de la chair (Phil. 3:3)
 - 11.4 Deut. 26 — Les fruits du pays
 - 11.5 Deut. 16 — Un progrès dans les états d'âmes
 - 11.6 Apocalypse 4 et 5
 - 11.6.1 L'hommage au Créateur
 - 11.6.2 L'hommage au Rédempteur

1 Généralités

1.1 Introduction

Les habitudes de la plupart des chrétiens leur ont donné des idées très vagues sur le culte. Passés du formalisme, ou des pensées superstitieuses, sous l'influence desquelles ils laissaient à d'autres le soin de leur religion, au besoin de posséder la vérité, pour eux, établir la vérité, la reconnaître, l'entendre, forme l'objet presque unique de leurs exercices religieux en commun.

Il importe incontestablement d'introduire un peu du ciel dans la religion d'ici-bas. Dans le ciel, la vérité sera connue sans doute dans toute sa perfection ; mais, reçue dans le coeur, elle se réalisera dans la gloire présente et vivante de Dieu, et du Sauveur, desquels la vérité s'occupe. Il n'y sera plus besoin ni de l'entendre, ni de l'établir, car on y vivra. La vérité se traduit en adoration : c'est là ce qui caractérise le ciel.

Mais on ne peut nier que cela ne doive se réaliser en quelque mesure sur la terre, parmi ceux, du moins, qui ont reçu la vérité, connaissent par elle le Dieu qui nous l'a communiquée, le Sauveur qui est venu accomplir l'oeuvre de son amour et de sa justice pour nous ; parmi ceux qui, en outre, ont l'Esprit lui-même, lequel a fait à la vérité une place dans leurs coeurs, et leur inspire le désir de

glorifier Celui qui y est révélé. Lorsque l'Esprit communique les vérités célestes au coeur renouvelé, elles remontent toujours vers le lieu de leur origine en actions de grâces et en louanges. Le vrai culte n'est que le retour vers Dieu, du coeur rempli du sentiment profond de ce qui lui a été communiqué d'en haut. L'Esprit Saint, qui nous l'a communiqué, fait remonter en adoration les sentiments produits en nous par la révélation de Dieu, de son amour en Jésus, de sa gloire, et de toutes les bénédictions dont il nous comble. Et certainement, connaître la grâce de Dieu ne suffira pas à un coeur qui en est pénétré ; il éprouvera le besoin de faire monter vers Lui l'hommage de son adoration et de sa reconnaissance pour toutes ses bénédictions, qui sont autant de preuves de l'amour infini et éternel dont nous avons été et dont nous continuerons à être les objets.

Examinons en conséquence ce sujet, d'après les bases scripturaires que l'Esprit a posées.

1.2 Ce qu'est le culte en principe

Qu'est-ce donc que le culte ?

C'est l'honneur et l'adoration rendus à Dieu en vertu de ce qu'Il est, et de ce qu'Il est pour ceux qui les rendent.

C'est là l'occupation du ciel. Beau et précieux privilège pour nous sur la terre, s'il nous est donné d'en jouir !

À cette définition, on peut de fait ajouter : l'honneur et l'adoration rendus en commun. Nous ne nions pas pour cela la possibilité d'un culte rendu par un seul individu (*). Si Adam était demeuré seul dans l'innocence, sans doute seul il aurait adoré Dieu (**). Mais il n'est pas moins vrai que, de fait, le culte est un hommage rendu en commun, parce que Dieu bénit plusieurs et plusieurs ensemble, soit anges, soit hommes. Dès lors, la communauté d'adoration est de l'essence de leur acte, parce que la bénédiction est commune. La joie que j'ai dans la bénédiction des autres, fait partie de ma propre bénédiction ; leur bénédiction est une partie de la grâce à laquelle je réponds ; et si je n'en jouis pas, l'amour qui est la source et le ressort du tout, fait défaut. Si je ne bénis pas Dieu pour la bénédiction accordée aux autres, je suis moi-même incapable de rendre culte, car bénir Dieu suppose que je suis sensible à son amour, et que j'aime.

(*) Je doute cependant qu'il soit actuellement possible qu'un seul individu rende un culte adéquat à Dieu. Un homme innocent pouvait bénir Dieu pour sa bonté ; mais un culte rendu par un seul être, pour monter à la hauteur de ce que Dieu est, suppose une capacité de saisir les motifs du culte en Dieu, capacité telle qu'elle mettrait celui qui le rend à peu près au niveau de Celui à qui il est rendu. Dieu ne serait pas dans sa vraie place pour le culte ; car, qui pourrait seul le glorifier convenablement, étant le seul objet de sa faveur ? Ici l'intervention du Christ est d'une haute importance pour fonder le culte, parce que Dieu est glorifié d'une manière adéquate pour que le culte lui soit rendu, et ceux qui l'adorent, le font en vertu de ce qu'Il est pour eux dans cette intervention. Le culte est fondé sur le fait que Dieu est pleinement glorifié, et on l'adore comme déjà pleinement glorifié.

(**) Cependant, pour l'homme lui-même, Dieu a déclaré qu'il n'était pas bon qu'il fût seul.

Puis donc que Dieu n'a pas voulu que nous soyons seuls, et que ses bénédictions nous sont communes, nous pouvons dire que le culte est l'honneur et l'adoration rendus en commun à Dieu, en vertu de ce qu'Il est, et de ce qu'Il est pour ceux qui le rendent. Mais ce n'est pas à une définition abstraite que je veux m'en tenir ; tout au contraire. Il est bon toutefois de savoir de quoi nous parlons.

1.3 Ce que le culte n'est pas

1.3.1 Évangélisation

Aucune oeuvre de Dieu envers les hommes ne constitue le culte. Aucun témoignage rendu à Lui et à sa grâce ne le constitue non plus. L'évangélisation, témoignage d'un prix infini rendu à sa grâce, n'a rien de commun avec le culte. Elle peut le produire, en tant qu'elle est le moyen de communiquer la connaissance de Dieu en grâce, qui réveille dans le coeur l'esprit d'adoration. Mais aucune prédication, quelque bénie qu'elle soit, n'est un acte de culte (*) ; elle est un témoignage rendu de la part de Dieu aux hommes. Ce n'est pas là diminuer la valeur de la prédication ; car sans elle aucun culte chrétien ne pourrait subsister. L'Évangile fait connaître le Dieu qu'on doit adorer et, agissant par la grâce, amène l'âme à l'état où elle est capable de lui rendre un véritable hommage en Esprit et en vérité.

(*) Cependant, plus on est dans l'esprit du culte, plus on sait rendre témoignage ; car il est évident que quand on sera dans une intime communion avec Dieu, on saura lui rendre témoignage en amour.

1.3.2 Ministère de la Parole

Mais il n'en est pas moins vrai qu'aucun témoignage rendu à l'homme de la part de Dieu, n'est un culte rendu à Dieu par l'homme. Un sermon n'a rien de commun avec le culte. Il peut être le moyen de le produire. Le ministère de la Parole est même un caractère distinctif de l'économie chrétienne. Le peuple juif était censé être déjà placé en relation avec Dieu, il l'était même extérieurement. Il n'était pas question de l'amener à Dieu, il était déjà son peuple, et Dieu demeurerait au milieu de lui, à titre de peuple qu'il avait racheté. Mais maintenant le royaume des cieux et la grâce du salut sont annoncés aux pécheurs, et il y a un ministère de l'Évangile pour inviter les âmes à entrer en relation avec Dieu, tout comme en Israël il y avait un sacerdoce pour maintenir des relations déjà formées.

1.3.3 Prières

Les prières, adressées à Dieu pour obtenir de Lui ce dont nous avons besoin, ne sont pas non plus le culte proprement dit. Elles s'y associent plus immédiatement, parce qu'elles supposent la connaissance de Dieu, de la confiance en Lui, et ce fait que celui qui lui présente ses prières s'est approché de lui, en vertu de ce qu'Il est et de ce qu'Il est en sa faveur. Mais les demandes adressées à Dieu, tout en étant fondées sur la confiance en Lui, et ainsi liées intimement à l'adoration, n'ont pas le caractère propre de l'adoration elle-même.

1.3.4 Distinguer entre s'adresser à Dieu et s'adresser aux hommes

Des louanges, des actions de grâces, l'adoration, la célébration des attributs de Dieu et de ses actes de puissance ou de grâce sous forme d'adoration, le tout adressé à Lui, voilà ce qui constitue proprement le culte. Dans le culte, on s'approche de Dieu et on s'adresse à lui. Ses louanges, sans qu'elles lui soient directement adressées, s'y lient sans doute, et le coeur les rapporte à Lui ; mais une telle célébration n'a pas la forme propre du culte, quoiqu'elle puisse y entrer comme accessoire, ainsi que les prières suggérées par l'adoration elle-même. Il ne faut pas penser que cette distinction soit de peu d'importance. Il est doux de nous raconter les uns aux autres les excellences de Celui que nous aimons ; mais le racheté trouve sa joie à introduire Dieu lui-même dans ses pensées, à s'adresser à lui, à lui parler, à l'adorer directement, à lui ouvrir son coeur, à lui dire qu'il l'aime ; il aime que les choses se passent entre Dieu personnellement et lui, à Lui témoigner le sentiment qu'il a de sa grandeur et de sa bonté, parce que Dieu lui-même est dans un tel entretien. Dans ce cas, c'est la communion entre l'âme et Dieu, et Dieu lui est plus précieux que ses frères mêmes ; il l'est aussi pour chacun de ceux-ci ; ils ont tous le même sentiment. En un mot, dans un cas on s'adresse à soi-même ou aux autres, pour dire combien Dieu est digne d'être loué ; dans l'autre, on s'adresse à Dieu lui-même. Cette dernière direction des sentiments, pour celui qui

connaît Dieu, est d'un ordre supérieur ; elle a un charme, une excellence que l'autre n'a pas. Les affections spirituelles y sont évidemment plus élevées. La communion y est plus complète.

2 Le culte judaïque, distinct du culte chrétien

Après avoir présenté ces idées générales sur la nature du culte, ou plutôt après avoir distingué la chose représentée par ce mot de l'aveu de tous, d'avec d'autres actes qui se mêlent avec elle dans la pensée des chrétiens, à cause de leurs habitudes actuelles, j'examinerai maintenant ce qu'est le culte chrétien d'après la Parole.

J'ai fait remarquer, en passant, qu'il y avait un ministère dans l'économie chrétienne, un sacerdoce dans celle des Juifs. Je reprends cette remarque pour développer mon sujet ; j'y suis confirmé par cette circonstance, que le Seigneur lie ce qu'il dit de l'adoration que veut le Père, à ce qui subsistait anciennement à Jérusalem (Jean 4:21-24).

Le culte judaïque tout entier supposait, il est vrai, que le peuple était en relation avec Dieu, que même Dieu était venu habiter au milieu de lui. Mais, dans toutes les circonstances qui le caractérisaient, il mettait en évidence que le peuple lui-même ne pouvait pas s'approcher de Dieu. Au reste, c'était là une pensée essentielle à tous les rapports existant entre Dieu et le peuple. Dieu l'avait racheté d'Égypte à main forte et à bras étendu ; il l'avait porté sur des ailes d'aigle et l'avait amené jusqu'à Lui. Il lui avait donné comme signe de la délivrance promise, qu'il l'adorerait sur la montagne de Sinaï, au pied de laquelle il le conduisit en effet, avec des preuves répétées de sa patience et de sa bonté. Là, Dieu se manifesta ; mais ce fut au milieu des tonnerres, du feu et avec une voix de trompette, qui fit trembler Moïse lui-même, familier déjà avec les manifestations merveilleuses de la présence de Dieu. Conformément à une telle manifestation de sa gloire, Dieu ordonna qu'une barrière soit placée autour de la montagne, et que si une bête même s'approchait, elle soit lapidée ou transpercée d'un dard. Il parla immédiatement au peuple, il est vrai, mais de manière que le peuple demanda qu'il ne lui parle plus, et même Dieu approuva cette demande.

Le culte habituel du peuple dans le tabernacle et dans le temple, tout en revêtant une forme plus douce et plus calme, moins effrayante pour l'adorateur, avait au fond le même caractère. Si Dieu n'ébranlait pas la terre de sa voix, si sa présence ne jetait pas l'épouvante au milieu du peuple, c'est qu'il se cachait derrière un voile qui le dérobait à ses yeux. Il ne se faisait connaître que dans ses actes de jugement ou de bénédiction, et ne se révélait pas lui-même au cœur du peuple. La conséquence en était naturelle et évidente. Le peuple venait reconnaître ses bienfaits et s'humilier à la pensée de ses justes jugements ; il s'approchait du saint lieu, mais jamais de Dieu lui-même au-dedans du voile. Il n'entrait même pas dans sa maison ; au-dedans du voile, le seul souverain sacrificateur entrait une fois l'an, pour porter le sang du bouc et du taureau, victimes de propitiation pour la réconciliation du peuple avec un Dieu qui ne pouvait supporter le péché, et pour renouveler ses relations avec Celui qui exigeait que sa demeure aussi soit purifiée des souillures du peuple au milieu duquel il daignait habiter. Sans doute si, d'une part, assis entre les chérubins, Il jugeait le mal depuis son trône, de l'autre, il comblait de bénédictions le peuple qu'il avait racheté, et le garantissait, s'il était fidèle, de toutes les attaques de ses ennemis. Le peuple cherchait sa protection, et l'adorait pour ses bienfaits. La foi individuelle saisissait plus immédiatement peut-être la gloire de l'Éternel ; mais elle ne dépassait pas, et elle ne le pouvait, la révélation qu'il avait faite de lui-même dans son gouvernement d'Israël.

L'institution du sacerdoce était la conséquence naturelle d'un tel ordre de relations. Mais les sacrificateurs eux-mêmes accomplissaient leur service en dehors du voile qui leur cachait le Dieu qu'ils adoraient. Le chemin du lieu saint, dit l'apôtre, n'était pas encore manifesté, tandis que le premier tabernacle subsistait.

Voilà donc le caractère du culte mosaïque, ainsi que Dieu l'avait établi. Or, tout est changé maintenant. Le culte chrétien est fondé sur des principes qui sont dans un parfait contraste avec tout ce dont nous venons de parler (*).

(*) On trouvera, par conséquent, que l'épître aux Hébreux prend partout le caractère d'un contraste plutôt que celui d'une comparaison. L'honneur et l'adoration rendus à Dieu, en vertu de ce qu'il est et de ce qu'il est pour nous, dépendent nécessairement de la révélation qu'il fait de lui-même. Dieu ne change pas ; mais personne ne peut pénétrer dans la lumière inaccessible pour s'approcher de Lui. C'est quand il se révèle, que nos rapports avec lui commencent, que ces rapports soient partiels ou parfaits. Or, sous la loi, Dieu se manifestait comme exigeant de l'homme ce que l'homme devait être, après l'avoir placé par sa puissance dans une position où il aurait dû produire des fruits pour la gloire de Celui qui avait fait d'Israël sa propre vigne. Il le bénissait s'il était fidèle à ses devoirs, et le jugeait s'il ne l'était pas. À cet effet, Dieu ne devait pas se révéler pleinement. L'homme n'était capable de supporter ni l'éclat de sa majesté, ni la lumière de sa sainteté. Son amour souverain comme Sauveur, ne comportait pas qu'il exige des devoirs sous peine de malédiction, juste exigence qui devait révéler le besoin que l'homme avait de l'amour et de la grâce qui apportent le salut. Dieu pouvait agir, bénir et punir ; mais, s'il se révélait pleinement, ce devait être pour se trouver en rapport avec ce qui répondait parfaitement à ce qu'il est lui-même. Autrement, cela aurait été supporter le mal et, dans ce cas, ce n'aurait pas été Lui ; ou cela aurait été le chasser absolument de devant sa face, et alors l'amour n'aurait pas eu sa place, et Dieu est amour. La révélation immédiate de lui-même tel qu'il est, à l'homme tel qu'il est, est impossible.

Dieu se mettant en rapport avec l'homme responsable, mais pécheur, agissait et se cachait.

3 La base du culte : une relation établie entre Dieu et le croyant

3.1 La grâce

Or, le christianisme est fondé sur une intervention toute nouvelle de Dieu, intervention arrêtée dans ses conseils avant que le monde fût, mais Il attendait pour son accomplissement, non seulement le fait du péché de l'homme, mais que ce péché soit venu à son comble et qu'il ait revêtu la forme (qui n'était d'ailleurs que son vrai fond) d'inimitié contre Dieu, et contre Dieu dans la plus parfaite manifestation possible de sa bonté et de l'autorité qu'il voulait exercer en grâce sur l'homme. Christ a paru, et l'homme l'a crucifié. Quel rapport pouvait donc exister entre l'homme et Dieu ? Tout est jugement, ou tout est grâce. Le jugement, qui sera sûrement exécuté contre toute impiété et en particulier contre ceux qui méprisent la grâce, n'est pas actuellement notre sujet, et nous en remercions Dieu. Il ne forme que le sombre et solennel fond du tableau, qui fait ressortir la perfection, la nécessité et tout l'éclat de la grâce. C'est de cette dernière, Dieu en soit béni, que nous avons à nous occuper.

3.2 Le péché ôté ; le chrétien entre dans la présence de Dieu manifesté en justice et amour

Or l'homme a mis le comble à son iniquité, en rejetant dans la personne de Jésus, non seulement l'autorité, mais aussi la bonté de Dieu. Mais ce même acte, dernier terme de la manifestation du péché existant dans le cœur de l'homme, et qui a mis le comble au mal positif qui en était le fruit, a en même temps accompli tout ce que la justice de Dieu exigeait au sujet de ce péché, et fait connaître son amour parfait. L'homme s'y est pleinement révélé ; Dieu aussi y a agi dans toute la plénitude de sa sainte justice contre le péché. En Christ, il a été parfaitement glorifié à cet égard. Le cœur et la majesté de Dieu n'ont plus rien à réclamer de celui qui vient à Lui par Christ : son amour est libre de bénir. Sa sainteté est une jouissance infinie pour celui qui peut s'approcher de Lui ; car il n'est plus question de péché entre l'adorateur et Dieu, Christ l'ayant aboli par le sacrifice de lui-même.

Entièrement purifiés, selon l'efficacité de l'oeuvre de Christ lui-même, nous venons, là où il n'y a point de péché, jouir de tout ce dont Dieu peut nous combler en bénédiction, dans la lumière où son amour a plein cours, sans nulle entrave provenant du péché, soit à

l'égard de son coeur, soit à l'égard de sa justice. Par-dessus tout, nous venons jouir de Dieu lui-même. Nous sommes en relation avec Dieu, sans péché, dans sa présence, pour jouir de ce qu'il est, ayant été amenés à sa connaissance par le moyen de ce qu'il a été pour nous dans cette oeuvre glorieuse, qui nous a réconciliés avec Lui, et nous a introduits en sa présence dans la lumière. Christ, ayant accompli l'oeuvre même qui le glorifie à l'égard du péché, paraît en sa présence pour nous.

De plus, comme conséquence nécessaire, ou plutôt comme expression frappante de ces vérités, le voile, qui était le signe que personne ne pouvait s'approcher de Dieu, a été déchiré depuis le haut jusqu'en bas. Nous avons pleine liberté d'entrer dans le lieu très saint. Dieu lui-même s'est parfaitement et pleinement manifesté. Le coup qui a déchiré le voile et manifesté le Dieu de sainteté qui ne peut supporter le péché, le coup qui a dû frapper le Fils même de son amour, lorsqu'il a pris sur lui notre péché, ce même coup a ôté le péché qui nous aurait fermé tout accès auprès de Lui, et nous aurait empêchés de paraître en sa présence, dans la lumière qui resplendit maintenant sur nous, purifiés de tout péché. Ce qui manifeste la sainteté de sa justice, et la fait ressortir dans toute sa force, nous a rendus capables de nous tenir devant cette sainteté, sans tache et avec joie. Tout ce que Dieu est, a été manifesté dans ce qu'il est pour nous, et nous pouvons jouir de Lui comme notre part, selon son amour infini en Christ.

C'est là la base du culte. Ce que les anges désirent sonder jusqu'au fond est l'aliment journalier de tous nos précieux rapports avec Dieu, et personne ne reconnaît convenablement la gloire de l'oeuvre de Christ ni l'amour de son Dieu, auquel il est redevable de tout, s'il ne s'y place pas. Personne ne peut rendre un culte convenable à Dieu sur un autre pied. Personne même ne s'est reconnu pécheur comme il devrait le faire, s'il prétend rendre culte à Dieu autrement que dans cette liberté ; car, qui oserait se présenter devant Dieu, si tout péché n'est pas ôté ? qui oserait se placer sans cela en sa présence sans voile ? et il ne peut le faire autrement, car le voile est déchiré ! Dieu ne veut ni ne peut plus, maintenant qu'il s'est manifesté et que la vraie lumière est arrivée, supporter aucun péché d'aucune sorte, en sa présence. Qui est quitte du péché hors de Christ ? Qui en a, s'il est en lui ? Oui, en lui, nous n'avons plus de péchés, devant Dieu, puisqu'il nous en a purifiés par une oeuvre qui ne saurait se répéter, et dont l'efficace est à la fois éternelle et parfaite.

3.3 Une relation du chrétien avec Dieu

Or, cela seul donne liberté aux affections spirituelles. Dieu est amour parfait pour nous, et nous introduit dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière. Mais qui peut jouir pleinement de l'amour, si sa conscience est en mauvais état ? Il peut être attiré, sans doute, mais non pas en jouir. Ses affections ne peuvent avoir un libre jeu, si sa conscience lui reproche des offenses contre Celui qui l'aime, si elle fait naître des craintes dans son âme. Il faut que le coeur soit au large, pour que les affections soient en exercice. Mais l'oeuvre du Christ purifie la conscience, et met le coeur au large en la présence de Dieu, connu dans l'amour parfait qu'il a eu pour nous, et dont le Christ est la preuve et l'accomplissement. Dès lors, la lumière de sa sainteté est la joie de nos âmes. C'est dans cette lumière que nous voyons tout ce que nous aimons.

3.3.1 Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ

Cette relation, qui dépasse toutes nos pensées, nous est présentée de la manière la plus frappante dans ce nom : Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ. Lorsque Dieu se dit le Dieu de quelqu'un, il parle d'un lien intime formé entre Lui et celui dont le nom est ajouté au sien, d'une relation ayant pour base ce qu'il est pour celui dont il est le Dieu ; il parle de ce dont celui de qui le nom est ajouté au sien jouit en Lui par la foi, ou du moins ce qu'il est en droit de s'approprier comme lui appartenant, de la part de Dieu. Ainsi, quand il se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il exprime ce qu'il était pour ces patriarches selon la révélation qu'il leur avait faite de lui-même, et ce sur quoi leur foi pouvait compter dans leurs relations avec Lui, ce qu'ils étaient appelés à réaliser. Il se mettait en rapport avec eux, selon ce que ce nom exprimait ; leurs droits spirituels avaient ce nom pour mesure. De même, pour nous, Dieu est contenu dans l'expression : Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ. C'est de cette manière qu'il se révèle à nous, pour que nous soyons en relation avec lui, selon toute la portée de ce titre.

Dès qu'on a saisi cela, on comprend quelle glorieuse position on possède, en s'approchant de Dieu en vertu de ce titre : Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire. Car Christ est dans cette relation avec Lui, comme homme, comme chef de la nouvelle famille, étant monté vers son Dieu et notre Dieu. Le Dieu dont nous nous approchons est pour nous tout ce qu'il est pour Christ, entré en sa présence comme l'ayant parfaitement glorifié sur la terre, comme son Fils bien-aimé en qui il a mis toute son affection.

Cette vérité ressort avec la dernière évidence de la lecture des chapitres 1 et 2 de l'épître aux Éphésiens. L'apôtre, dans le chapitre 1, demande que les yeux de notre coeur soient éclairés pour que nous sachions quelle est l'espérance de l'appel de Dieu, et quelle est la gloire de son héritage dans les saints. Puis il nous lie à Christ dans ce qu'il nous montre être la vraie portée de cette gloire, «quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; — et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance...». «Et vous», dit-il, «lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés...» Il nous a vivifiés ensemble avec le Christ,... et «nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». Et quelles sont les relations de Dieu avec Jésus Christ ? Qu'est-ce qui lui appartient de sa part, en justice, en amour, même comme homme ? Qui peut rendre ce que l'amour de Dieu est pour Christ ? Quels sont ses droits sur le coeur de son Père ? Voilà où nous sommes placés, quand nous entrons dans la présence de Dieu, dans la gloire même que le Père lui a donnée, afin que le monde sache que Dieu, le Père, nous a aimés comme il l'a aimé.

3.3.2 Mon Dieu et votre Dieu, mon Père et votre Père

On se souviendra des paroles du Sauveur : «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». On trouvera que les deux prières des chapitres 1 et 3 de l'épître aux Éphésiens sont fondées respectivement sur ces deux titres : celle du premier chapitre, sur le titre de son Dieu ; celle du troisième, sur le titre de son Père : la première, en vue de la gloire ; la seconde, en vue de la communion en amour. Le passage du chapitre 20 de Jean, que nous venons de citer, montre que la communication de la gloire, si merveilleuse qu'elle soit, n'est, après tout, que la preuve que nous sommes aimés comme Jésus est aimé. Quelle simplicité dans cette vérité, mais quel amour, quelle profondeur divine, et cela en proportion de sa simplicité même ! J'étais comme le premier Adam, le suis comme le second ; j'ai porté l'image du premier, je porterai l'image du second. Oui, c'est simple ; mais quel autre que Dieu aurait pensé à cela ? C'est Lui que nous connaissons dans cette vérité.

Les noms des douze tribus d'Israël portés sur le coeur du souverain sacrificateur, de même que leur jugement, selon la lumière et la perfection de Dieu, n'étaient, après tout qu'une ombre, comme dit l'apôtre, de telles grâces. C'est pourquoi Paul, en parlant de la vraie circoncision, au chapitre 3 des Philippiens, dit : «Nous... rendons culte par l'Esprit de Dieu, et... nous glorifions dans le Christ Jésus, et... n'avons pas confiance en la chair». Tout ce qui nous fait sortir de cette position et exige quelque chose pour que nous puissions nous approcher de Dieu, tout ce qui prétend qu'il nous faille à cet effet quelque intermédiaire, nie que nous soyons en Christ, nous fait sortir de Lui, et nous place dans le judaïsme, qui a été, comme système, cloué à la croix, et qui, depuis cette croix, n'est pas meilleur

que les ordonnances païennes (voyez Gal. 4:8-10). On est en Christ ou hors de Christ, un avec lui ou séparé de lui. Si on est séparé de lui, peu importe la distance, on n'est pas attaché à la source de la vie. Le corps qui est détaché de la tête d'une distance plus petite que l'imagination de l'homme ne saurait concevoir, le corps qui a entre la tête et lui un objet plus mince qu'une feuille d'or battu, est un corps sans vie. En Christ, nous sommes, en lui et comme lui, les objets de la faveur de Dieu. Hors de Christ, on n'est que l'objet de son jugement. Que devrions-nous être devant le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, notre Dieu ? C'est pourquoi aussi nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. Mais, pour suivre cette conséquence glorieuse de notre position, il nous faudrait sortir de notre sujet.

4 Culte par l'Esprit

Mais une autre chose encore se rattache à l'oeuvre de Christ, et le culte en dépend essentiellement. Non seulement Christ a ôté nos péchés, nous purifiant pour la présence de Dieu, dont l'amour est manifesté par le don ineffable de son Fils ; mais, en même temps, il a acquis pour nous le don du Saint Esprit, afin que nous en jouissions.

4.1 Le Saint Esprit inspire

Nous recevons, non seulement une nouvelle nature, sainte et capable des sentiments qui conviennent à la position dans laquelle la grâce nous a placés devant Dieu ; mais, en outre, le Saint Esprit, nous communiquant les choses qui se trouvent dans la présence de Dieu, et nous inspirant les sentiments qui y répondent. Nous sommes fortifiés par l'Esprit quant à l'homme intérieur, afin qu'étant fondés et enracinés en amour, Christ demeure dans nos coeurs par la foi, et que nous puissions comprendre avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur, et connaître quel est l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu (Éph. 3:16-19). «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné». Il prend les choses de Christ et nous les communique ; or, tout ce que le Père a est à Christ. Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu.

4.2 Le Saint Esprit comme onction et arrhes

Le Saint Esprit est une onction que nous recevons de Dieu, par laquelle nous connaissons les choses qui nous sont gratuitement données de Dieu, par laquelle nous connaissons toutes choses. Il est le sceau que Dieu a mis sur nous pour le jour de la rédemption. Dieu a marqué pour ce jour glorieux ceux qui croient. Le Saint Esprit est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise. Il nous donne la pleine certitude de l'efficacité de l'oeuvre de Christ, la connaissance de la position dans laquelle nous sommes placés, purifiés par le sang du Sauveur, en la présence de Dieu, sans tache dans la lumière. Par lui l'amour qui a voulu faire et qui a accompli toutes ces choses, et nous a amenés à la jouissance d'un tel bonheur, l'amour de Dieu, est répandu dans nos coeurs. Il est la source en nous de toutes les pensées et de toutes les affections qui répondent à cet amour, comme il nous communique tout ce qui les produit.

4.3 Unis par le Saint Esprit

Mais il fait plus que cela, il est plus que cela pour nous, «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Cor. 6:17). Ceci n'est pas une idée ou un sentiment, mais un fait. Le même Esprit, dont la plénitude est en Christ, demeure en nous, et nous sommes unis à Christ, membres de son corps, de sa chair et de ses os. Par un seul Esprit nous avons tous été baptisés pour être un seul corps. Non seulement il est la force, le lien de cette union, mais il nous en donne conscience. «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous».

Le Saint Esprit donc nous donne, en premier lieu, la certitude de notre rédemption. Là où est l'Esprit, là est la liberté. Il nous révèle en outre la gloire de Christ comme à Etienne qui, rempli du Saint Esprit, a vu la gloire de Dieu, et le Fils de l'homme à la droite de Dieu. Il nous donne de plus la conscience de notre union avec Christ dans le ciel. Nous savons que nous sommes vivifiés ensemble avec lui, ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes en Christ. Enfin, il répand dans nos coeurs l'amour de Dieu, qui est le principe de tout et une source de joie quand nous y pensons. Toutes ces opérations du Saint Esprit rejaillissent aussi et découlent en flots de joie et d'abondant amour envers ce pauvre monde et envers ceux de la maison de Dieu. Mais je n'entre pas dans l'examen de cette précieuse conséquence et de ce doux privilège, pour ne pas m'écarter de notre sujet.

Une autre vérité, inférieure sans doute dans sa portée mais bien précieuse à sa place, dépend de la présence du Saint Esprit : c'est que nous sommes du même corps, et ainsi membres les uns des autres. Si Christ est la tête du corps, chaque chrétien en est un membre et par conséquent uni par le Saint Esprit, qui forme le lien du tout, à chaque autre membre. Le même Esprit demeure en chaque chrétien, dont le corps est son temple ; il les unit ainsi, mais forme également son temple de leur ensemble, où Dieu demeure par l'Esprit, d'une manière moins palpable, mais bien plus excellente, que dans le temple de Jérusalem.

4.4 Le culte est par l'Esprit

Or, c'est selon cette glorieuse révélation de Dieu, dans cette position que son amour nous a faite et par cet Esprit qu'il nous a donné pour en jouir, que le vrai culte chrétien est rendu à Dieu.

C'est ainsi que nous savons ce qu'il est et ce qu'il est pour nous, qui le lui rendons. Nous le contemplons sans voile, selon la perfection de son Être, de son amour et de sa sainteté ; nous sommes rendus capables de nous tenir dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, en vertu de l'oeuvre même qui l'a révélé, et ainsi d'après la même perfection ; nous sommes les objets de cet amour qui n'a pas épargné son Fils bien-aimé pour que nous y ayons part ; nous avons reçu son Esprit pour nous faire comprendre son amour et nous mettre en état de l'adorer selon son coeur ; c'est ainsi que nous lui rendons culte, selon qu'il s'est manifesté dans son oeuvre pour nous, en ces choses que les anges désirent sonder jusqu'au fond, par lesquelles il fera connaître dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ, mais que nous connaissons déjà par l'Esprit.

5 Adorer Dieu comme Père

5.1 Adoration en esprit et en vérité

Il reste encore à considérer un autre élément de notre service intelligent : c'est le caractère de Père. Dieu doit être adoré en Esprit et en vérité, car il est Esprit, mais le Père aussi cherche de tels adorateurs.

Adorer en Esprit, c'est adorer selon la puissante énergie de la communion que donne l'Esprit de Dieu, en contraste avec les formes, les ordonnances et toute la religion dont la chair est capable, dans la connaissance de la vraie nature de Celui que nous adorons (comp. Phil. 3). Adorer Dieu en vérité, c'est l'adorer selon la révélation qu'il a donnée de lui-même. Les Samaritains n'adoraient Dieu ni en Esprit ni en vérité. Les Juifs adoraient Dieu en vérité, autant que cela peut se dire d'une révélation imparfaite, car la vérité n'est venue que par Jésus Christ (les ténèbres sont passées, dit l'apôtre, et la vraie lumière luit maintenant). Mais ils n'adoraient nullement

en Esprit. Or, pour adorer Dieu, ces deux conditions sont nécessaires : la vraie révélation de lui-même, pour que nous l'adorions en vérité, et l'adoration selon sa nature, c'est-à-dire en Esprit.

5.2 Le Père cherche des adorateurs

Mais là n'est pas tout ce qui nous est présenté dans ce passage ; un autre et précieux élément s'y trouve : le Père cherche de tels adorateurs. C'est la grâce qui en cherche de tels, mais elle en veut. Ce n'est pas une obligation imposée par les flammes du mont Sinaï, obligation qui, tout en demandant l'adoration au nom de la sainte majesté de l'Éternel, mettait par cette exigence même, une barrière qu'on ne pouvait franchir que sous peine de mort, laissant l'adorateur loin de Dieu, tremblant dans le sentiment du devoir, quoique encouragé par les bienfaits qu'il recevait de Celui dont il n'osait pas s'approcher. Au contraire, l'amour cherche des adorateurs sous le doux nom de Père. Il les place dans une position de liberté devant Lui, comme des enfants qu'il aime. L'Esprit qui agit en eux pour produire l'adoration, est un Esprit d'adoption qui crie : Abba, Père. Ce n'est pas que Dieu ait perdu de sa majesté ; mais Celui, duquel la majesté est bien mieux reconnue, a pour nous le tendre caractère de Père. L'Esprit, qui fait adorer le Père, fait sentir tout l'amour de Dieu qui nous a amenés à l'adorer comme ses enfants.

5.3 Dieu connu comme Père

Ce sentiment est, Dieu en soit béni, des plus simples et des plus doux. Le chrétien le plus ignorant, une fois qu'il a compris la grâce et qu'il a reçu l'Esprit d'adoption, l'éprouve sans raisonnement, comme l'enfant connaît son père avant de se rendre compte de ce dont il jouit. Je vous écris ces choses, dit Jean, s'adressant aux petits enfants en Christ, parce que vous connaissez le Père. C'est pourquoi le plus faible chrétien est pleinement capable d'adorer. Toutefois il est doux de s'en rendre compte, et plus on pense à ce qu'on possède en Christ sous ce rapport, plus on examine la Parole à ce sujet, plus on voit la haute portée, la profonde bénédiction de cette relation avec Dieu. Le seul fait que Dieu est notre Père, et que nous jouissons d'une telle relation avec Lui par l'Esprit, est déjà un privilège immense pour des êtres tels que nous. Chaque enfant de Dieu en jouit de plein droit. Or, c'est en Christ et avec Christ que nous jouissons de ce privilège. Il est le premier-né entre plusieurs frères. Il est allé vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Quelle parenté précieuse, quelle famille que celle dans laquelle nous sommes introduits !

5.4 Le Père connu par le Fils

Or, comment apprenons-nous ces affections et cet amour, nous qui y étions autrefois étrangers ? Comment apprenons-nous quel est ce Père, dont la connaissance les fait naître dans nos cœurs ? C'est le Fils unique, le premier-né dans cette nouvelle relation, qui nous le révèle, qui nous apprend à le connaître comme il le connaît lui-même. Fils éternel du Père, jouissant de l'amour infini de Celui dans le sein duquel il demeurerait, lorsqu'il fut devenu homme sur cette terre, Jésus ne cessa pas d'être l'objet de cette même affection, qui ne pouvait se taire quand sa gloire était mise en question. «Celui-ci est mon Fils bien-aimé», dit la voix du Père, «en qui j'ai trouvé mon plaisir».

Le Fils ne s'éloignait pas non plus de l'affection du Père. S'il en était l'objet sur la terre, il révélait Celui en qui elle se trouve. «Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Jésus homme, Fils jouissant de toute la plénitude de cette affection, demeure, étant sur cette terre, dans le sein du Père, pour reproduire ici-bas toute la beauté, toute la force de cette affection dont il est l'objet. Lui aussi a aimé ses disciples, comme le Père l'a aimé. Comme homme, il a été l'objet de cette affection, afin que nous la comprenions, appliquée à des hommes. Ainsi il nous associe avec lui dans la joie de cet amour, et il nous le révèle comme il le connaît lui-même. Comment aurait-il pu nous révéler cet amour, sinon comme il l'a connu ? Mais quelle grâce et quelle position pour nous ! Combien la personne même de Jésus, qui nous y a placés par ses souffrances et son dévouement, devient pour nous un objet d'amour, d'adoration, de dévouement de cœur ! La gloire même que nous posséderons nous est présentée par le Sauveur comme une preuve de cet amour. «La gloire que tu m'as donnée», dit-il au chapitre 17 de Jean, «je la leur ai donnée, afin... que le monde connaisse... que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Il nous aime assez pour que nous jouissions de cet amour ; aussi nous en rend-il capables. «J'ai manifesté», dit-il au même chapitre, «ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde», «et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux». Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Cette communion s'exprime en adoration envers Celui qui est révélé et envers Celui qui révèle.

On sentira combien l'oeuvre de Christ est à la base de tout ceci, soit pour nous présenter sans tache et sans crainte en la présence du Dieu que nous adorons dans la lumière, soit pour nous placer dans la relation d'enfants devant le Père. C'est après sa résurrection qu'il a pu dire : «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». C'est alors qu'il a pu dire : «Va vers mes frères». Or, l'Esprit qu'il donne d'en haut répond à cette grâce. Il est un Esprit d'adoption, comme il est un Esprit de liberté, parce que nous sommes agréables dans le Bien-aimé, et que nous jouissons d'une rédemption qui nous fait justice de Dieu en Lui, nous plaçant en sa présence sans tache.

6 Récapitulé de ce qu'est la culte

Nous avons ainsi, en principe du moins, les grandes bases du culte chrétien. Parfaits en Christ, unis à lui, objets du même amour, dans la présence de Dieu, dont l'amour et la sainteté sont manifestés sans voile et sont la joie infinie de nos cœurs, enfants chéris du Père avec Christ le premier-né, nous adorons ensemble, selon la force, les affections et l'énergie que nous inspire l'Esprit qui nous a été donné, le Dieu de majesté dont la présence est le soutien au lieu d'être l'épouvante de nos âmes, le Dieu d'amour qui a voulu nous amener là pour nous rendre parfaitement heureux en Lui, et pour jouir lui-même de notre bonheur parfait, étant plus heureux que nous-mêmes de notre propre bonheur, le Dieu dont cependant nous connaissons l'amour en aimant. Nous adorons notre Père dans une tendre confiance en sa bonté, Lui qui nous bénit de toute bénédiction spirituelle, et compte les cheveux de nos têtes en pensant à tous nos besoins. Nous l'adorons pour ce qu'il est ; nous l'adorons pour ce qu'il est pour nous, qui sommes les enfants de sa maison à toujours. Nous le faisons dans la conscience que nous sommes ses chers enfants, qui se présentent devant le même Père, leur Père commun, en sorte que les affections fraternelles se développent. La joie de la bénédiction de chacun est réciproquement la joie de tous, et des louanges multipliées montent à Dieu ; car une joie qui aime et qui se retrouve dans la bénédiction d'un autre, dans une bénédiction commune, est bien plus puissante que la joie qui découle d'une bénédiction isolée, particulière à celui qui la ressent. Il y a plus de Dieu dans cette joie commune. C'est pourquoi nous voyons dans le Nouveau Testament que, bien que la conscience de cette relation soit nécessairement individuelle, pour que nous puissions en jouir ensemble, et que chacun de nous doive la maintenir personnellement avec Dieu, et sous sa responsabilité propre, cependant le Saint Esprit emploie constamment le mot nous dans l'expression des affections et des sentiments chrétiens. Il ne peut pas en être autrement, puisque le saint Esprit répand l'amour de Dieu dans nos cœurs.

7 Conditions de réalisation de ce qu'est le culte

7.1 Un seul corps : une réalité vécue

Mais l'effet de la présence du Saint Esprit, qui est un, va plus loin encore. Non seulement il nous donne la conscience d'être présentés en Christ parfaits devant Dieu, selon l'efficace de la rédemption qu'il a accomplie, d'être des enfants devant le Père qui les aime et les a introduits dans sa maison ; mais il nous donne aussi la conscience d'être un seul corps, le corps de Christ, et membres les uns des autres. L'Église que Dieu a créée, cet homme nouveau, ces rachetés qui ont été tous baptisés pour être un seul corps, ne rendant culte que par l'Esprit, le font nécessairement comme un seul corps, et cela avec tous les rachetés. Ils sont une habitation de Dieu par l'Esprit, et cet Esprit les unissant tous dans l'unité du corps de Christ, l'adoration monte en haut vers le Dieu qui les a formés pour être un seul homme nouveau en Christ. Si Israël formait un tout représenté par les sacrificateurs qui officiaient dans le tabernacle, les fidèles qui rendent un culte immédiat à Dieu, le font dans l'unité dans laquelle ils sont tous un seul corps en Christ. Il y a plus que fraternité, il y a unité, non de nation seulement, ni même de famille, mais de corps par un seul Esprit. C'est ce qui est propre à l'Église, seule baptisée pour être un seul corps en Christ — la Tête montée en haut — afin qu'elle puisse rendre culte librement et avec joie devant Dieu, par cette onction qui descend de Lui.

Constatons quelques effets pratiques qui en découlent :

7.2 Seuls les croyants (enfants de Dieu) adorent

Premièrement, il est évident que le culte est uniquement la part des enfants de Dieu. Comme il doit être rendu en esprit et en vérité, puisqu'il est rendu à Celui qui ne saurait admettre le péché en sa présence, seuls ceux qui sont lavés dans le sang de l'Agneau et qui ont reçu l'Esprit peuvent s'approcher de Dieu pour l'adorer. Qu'un homme inconverti rende culte à Dieu, c'est une pure impossibilité. Il se peut que Dieu le bénisse temporellement ; il se peut encore qu'il demande cette bénédiction et qu'il soit exaucé. Dieu peut avoir pour lui une tendre compassion, comme pour un pauvre pécheur. Mais cet homme inconverti ne connaît pas encore Dieu, il n'a pas encore l'Esprit, il n'est pas encore lavé dans le sang de Christ. Pour lui, penser s'approcher de Dieu n'est que la preuve qu'il ignore ce qu'il est lui-même, et ce qu'est le Dieu qu'il pense servir. Qui peut entrer dans le sanctuaire, sinon celui qui est sanctifié ? Qui, s'adresser à un père comme tel, sauf un enfant ?

Du reste, le fait que le corps de Christ est un, et que le culte est rendu par l'Esprit qui a formé l'unité de ce corps, exclut, du moment que le culte s'exerce, celui qui n'est pas de ce corps. C'est nier l'existence de ce corps, que de supposer qu'une personne qui n'a pas l'Esprit en fasse partie ; c'est nier son but et sa nature. Car si l'homme inconverti peut en faire partie et adorer le Dieu qu'on y sert, il n'est pas besoin qu'il y ait un tel corps, ni le rachat qui en est le fondement. Pourquoi des rachetés, si le mondain peut servir Dieu en sa présence ? pourquoi un corps de Christ, si le mondain en fait partie ? pourquoi adorer Dieu par l'Esprit, si celui qui n'a pas l'Esprit peut l'adorer tout de même ?

Le culte en commun suppose que je puisse dire : nous, en sincérité, en m'adressant à Dieu. Il suppose des personnes unies ensemble par le même Esprit. Il est possible qu'il y ait un hypocrite dans l'assemblée ; il sera une entrave dans le culte ; mais la sincérité ne sera pas détruite, lorsque l'adorateur dira nous au nom de tous. Ce sont les croyants qui adorent Dieu.

7.3 Il faut être affranchi, avoir la liberté devant Dieu

Le vrai culte rendu à Dieu suppose une âme affranchie, c'est-à-dire, qui ait la liberté de s'approcher de Dieu en vertu de l'efficace de l'oeuvre de Christ. Si je vois une âme, serait-ce la plus timide, qui aime Dieu et n'a d'autre espérance que l'oeuvre de Christ, il est clair que mon devoir est de l'encourager ; mais si cette âme n'a pas elle-même la conscience de l'efficace de l'oeuvre de Christ, elle sera gênée en s'approchant de Dieu, parce que Sa présence lui donnera la conscience de son péché, plutôt que la joie qu'elle inspire à celui qui en jouit en paix par Christ. Cependant, en cas pareil, les affections devancent souvent l'affranchissement et sont accompagnées d'un sentiment plus juste que le raisonnement de l'âme timorée ; mais cet état n'est pas celui qui convient à l'adoration. Devant Dieu, dans la lumière, purifié de tout péché par le sang de Christ, tel est l'état du véritable adorateur. Le croyant est toujours purifié de tout péché. Pour adorer véritablement, il faut qu'il le sache. Quelquefois les mauvais enseignements qu'il a reçus le privent aux yeux de son intelligence de la liberté nécessaire, tandis que son âme, étant seule avec Dieu, crie vraiment : Abba, Père. En principe, quels que soient d'ailleurs les ménagements commandés par la charité, un vrai culte rendu à Dieu suppose qu'on peut s'approcher de Dieu sans crainte. Mais ceci est l'effet nécessaire et absolu du sang et de l'oeuvre de Christ, auquel tout vrai croyant a part. C'est la présence de l'Esprit qui en donne la jouissance.

7.4 Culte réalisé en unité avec d'autres

Quelle joie que de pouvoir ainsi adorer Dieu ! Quelle source de joie, que Celui qu'on adore ! Combien est grand le bonheur de se trouver en sa présence, sans nuage et sans crainte, étant la justice de Dieu en Christ ! Sa présence n'est que source de joie pour une nature donnée par lui, et capable de jouir de lui. Quelle joie de pouvoir exprimer sa reconnaissance, de lui rendre des actions de grâces, qu'on sait lui être agréables ! Quelle bénédiction, que d'avoir son Esprit, l'Esprit de liberté et d'adoption, pour nous rendre capables de ces actions de grâces, nous inspirer les louanges et les sentiments de la confiance et de l'adoration ! Quelle joie de s'y livrer en unité, comme membres de la même famille et du même corps, dans le sentiment que cette joie est une joie commune, et que tous ceux que nous aimons sont parfaitement agréables au Seigneur, et trouvent leur joie à louer Celui qui est digne d'être loué et qui nous a aimés, le Dieu qui est la source de notre bonheur et l'objet de notre adoration, le Seigneur qui s'est donné lui-même pour que nous le possédions !

La perfection de tout ceci ne sera atteinte que dans le ciel, et le culte chrétien est la réalisation, ici-bas, en faiblesse sans doute, de ce qui fera notre éternel bonheur et notre vie là-haut. Nous avons le privilège de nous sentir pour quelques moments hors du monde, hors du travail même de la foi, pour jouir de l'état de choses dans lequel Christ verra tout le travail de son âme et en sera rassasié. Je le répète, c'est en faiblesse que cette réalisation a lieu, mais en vérité par l'Esprit. Aussi ce culte étant rendu par l'Esprit, est rendu dans l'unité de tout le corps. On peut n'être que deux ou trois, mais Celui qui est le centre et le lien de tous les membres s'y trouve, et son Esprit vous lie nécessairement et en amour à tous les autres membres de son corps, qui est un. Nous comprenons avec tous les saints, quel que soit d'ailleurs le nombre de ceux qui sont réunis, cet amour de Christ qui surpasse toute intelligence.

7.5 Le culte et la communion personnelle avec Dieu

Il reste toujours vrai que la vie se cultive en particulier, mais elle s'exerce devant Dieu dans la joie commune de l'Église. Je crois qu'il y aura, dans le ciel même, une joie, une communion individuelle, et qui ne sera connue que de celui qui en jouira. Cette précieuse vérité est, ce me semble, enseignée par ce qui est dit à l'église de Pergame : «À celui qui vaincra, je lui donnerai... un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit». J'ajoute que la capacité pour la joie commune du culte dépend même du maintien de la vie intérieure. Car, comment en jouir, si Dieu n'est pas connu de l'âme ? Je dis ces quelques mots, pour qu'on ne suppose pas que, pour la joie commune, je veuille faire négliger la vie secrète avec Dieu. Bien au contraire. Si la vie

secrète est négligée, ou le culte sera froid ou la joie sera charnelle. Or la vraie bénédiction du culte dépend de la présence du Saint Esprit, et partant de l'état spirituel de ceux qui y assistent, à moins que la bonté souveraine de Dieu n'intervienne. Ceci nous fait toucher à un principe important, à savoir que le Saint Esprit est l'énergie, la seule source vivante de ce qu'il y a de vrai dans le culte. Du reste, c'est un principe universellement vrai : il l'est à l'égard de toute la vie chrétienne. On vit par l'Esprit, on marche par l'Esprit, on adore en Esprit et en vérité. C'est l'Esprit qui lutte contre la chair. C'est la pensée de l'Esprit qui est l'expression de toute la vie intérieure chrétienne. Mais dans le culte chrétien, les membres de Christ étant réunis, l'Esprit agit dans le corps. Tout ce qui est vrai et béni vient de lui. Souverain dans son action, mais agissant selon la capacité spirituelle de chacun, il s'en sert pour exprimer les affections qui conviennent à l'assemblée devant Dieu, mais il les élève jusqu'à Lui, car Dieu est là pour les nourrir par sa grâce. Ce qui se fait doit être selon la capacité spirituelle de l'assemblée, en l'élevant cependant, en le rapprochant de Dieu. C'est ainsi que le Saint Esprit agit, car il agit dans l'homme, mais selon l'énergie et la grâce de Dieu.

8 Pratique du culte

8.1 Préparation au culte : le rôle des dons de grâce

Les chrétiens étant rassemblés en corps, et les membres agissant chacun à sa place par l'Esprit, l'occasion est offerte pour l'emploi des dons qui s'exercent en vue de l'édification des membres du corps. Je dis : en vue des membres du corps, parce qu'il n'en est pas de même pour l'évangélisation, qui s'adresse nécessairement au monde. Ainsi donc, une assemblée réunie en vue du culte est l'occasion, par sa nature même, de l'exercice de tous les dons qui tendent à l'édification du corps, quoique cet exercice ne soit pas du tout le but de la réunion (*). Ceci est clairement constaté par le chapitre 14 de 1 Corinthiens, qui parle de la manière la plus expresse de l'exercice des dons, lorsque l'assemblée est réunie, et donne des directions pour régler l'ordre de cet exercice. Cela se comprend très bien. L'assemblée étant réunie comme corps de Christ, et l'Esprit agissant par les membres, le corps s'édifie par ce que fournit chaque membre, selon le don qui est départi à chacun, l'Esprit réglant tout, afin que ce soit pour l'édification, qui est son but. Mais la chose principale est de s'approcher de Dieu lui-même. L'exercice des dons n'est qu'un moyen ; la joie de l'amour devant Dieu en l'adorant, en est le but éternel. Les dons cesseront dans le ciel, ainsi que l'ignorance qui exige qu'on enseigne, et la paresse qui a besoin qu'on l'exhorte ; le culte ne cessera jamais, grâce à Dieu. Sous la loi, la fonction de sacrificateur était plus excellente que celle de lévite ; or, le lévite servait, et le sacrificateur s'approchait de Dieu selon l'onction qui était sur lui. Dans l'exercice des dons nous sommes lévites ; dans le culte nous sommes sacrificateurs. Au reste, celui qui par l'Esprit agit dans le culte même n'exerce pas un don (***) qui est en général une faculté donnée de Dieu pour agir à l'égard des hommes. Toutefois, c'est la mesure de spiritualité qui le rend capable d'être l'organe de l'assemblée.

(*) Le culte est aussi parfait sans l'exercice d'aucun don, et même en soi il l'est davantage. Si la manière dont les dons s'exercent habituellement a pour effet de fausser le caractère de la réunion en la privant de celui du culte, on y perd toujours. Car, si l'Esprit de Dieu, dans son action, trouve bon d'exhorter et d'enseigner à cette occasion les membres du corps, il reste toujours vrai que pouvoir adorer Dieu sans avoir besoin d'être exhorté, est un état plus excellent ; on est dans ce cas plus simplement et plus entièrement avec Dieu, en jouissant par grâce de Lui-même.

(**) Il paraît que le grand des langues s'exerçait dans des prières aussi bien que dans des discours. Cela se comprend bien : l'homme spirituel devant prendre part à une assemblée dont il ne connaissait la langue que par inspiration. Ceci ne fait que confirmer l'idée générale que j'ai émise dans le texte.

L'Esprit donc agissant en des hommes spirituels pour exprimer les affections spirituelles de l'assemblée, voilà comment le culte se rend à Dieu.

8.2 Effet du culte sur le croyant

Nous avons remarqué, ce qui d'ailleurs tient aux fondements de la vérité en toute âme chrétienne, que le sacrifice de Christ est la base nécessaire et fondamentale de tout culte chrétien. Nous savons que c'est par ce sacrifice seul que nous nous approchons de Dieu, et que c'est seulement en nous appuyant sur son efficace, que nous pouvons nous présenter devant Lui, qui en a exigé toute la sainteté, toute la valeur parfaite, et qui, dans sa nature ne pouvait rien demander de moins. Mais ce n'est pas là tout le rapport entre le culte et le sacrifice de Christ. Christ nous ayant frayé un chemin nouveau et vivant à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, nous avons la pleine liberté d'entrer par son sang dans le lieu très saint. Mais est-ce tout ? Une fois entrés en vertu de la valeur de ce précieux sacrifice, l'oublions-nous ? Non ; c'est là que nous apprenons à le connaître, à l'apprécier dans toute son étendue. Avant d'y entrer, nous mesurons la valeur de l'oeuvre de Christ, par la nécessité où le péché nous avait jetés. Maintenant, heureux et en communion avec Dieu, goûtant la douceur de son amour, instruits dans ses pensées et dans ses affections, nous mesurons cette oeuvre qui dépasse d'ailleurs toute mesure, par la grâce de Dieu qui y a été déployée ; nous y voyons ce que Dieu y voit, au lieu d'y voir seulement ce que le pécheur y voit, si précieux que soit, du reste, pour nous ce sentiment dans le temps qu'il nous est donné d'en être pénétré. Jouissant de la paix, étant spirituellement dans le ciel en vertu de ce sacrifice, nous contemplons toute sa valeur avec les yeux de Dieu, nous nous nourrissons de toute sa perfection selon les pensées de Dieu. Car cette vue et ces pensées nous sont données par l'Esprit, pour nous sanctifier, pour mettre nos coeurs en accord avec ce qui est dans le ciel. Nous pensons aussi à ce que l'amour de Christ a été pour nous dans le sacrifice qu'il a fait de lui-même.

8.3 La croix et la mort de Christ en rapport avec le culte — La célébration de la Cène

La mort de Christ a un tel prix aux yeux du Père, que le Seigneur, qui, comme son Fils unique, avait fait ses délices avant que le monde fût, a pu dire : «À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne». Son dévouement à la gloire de son Père avait été absolu dans sa mort. Tout ce qui tenait au développement moral de cette gloire y avait été accompli aux dépens de celui qui a souffert. Tout ce mal mystérieux, par lequel Satan régnait dans ce monde et par lequel y sont entrées la misère, la mort et la condamnation, a abouti à manifester la gloire de Dieu. La justice de Dieu, sa majesté, sa vérité, son amour, impossibles à concilier au milieu d'une scène de péché, ont été mis en relief à l'occasion même du péché, par le moyen de celui qui a consenti à être fait péché pour nous. Le dévouement de Christ à la gloire de son Père, l'amour, l'obéissance, la soumission, le sacrifice de tout, de sa vie même pour que son Père soit glorifié, et que ceux qu'il aimait soient sauvés, une patience parfaite, une confiance en Dieu qui n'a jamais fait défaut, même alors qu'il a été abandonné, se sont trouvés réunis à la croix pour faire éclater sa perfection personnelle. Quand nous pensons à ce qu'il était et à ce qu'il était pour nous, quelle valeur sa mort ne doit-elle pas avoir à nos yeux ? Ajoutons à tout cela la puissance de Satan vaincue, la mort détruite et devenant même un gain pour nous, le mal ôté de devant les yeux de Dieu, une perfection hors de toute atteinte introduite dans l'univers tout entier, rempli de paix et de lumière et dont nous sommes faits les héritiers et, par-dessus tout, la jouissance parfaite de l'amour de Dieu, et nous sentirons quelle valeur morale a la croix de Christ à nos yeux, quelle que soit d'ailleurs la faiblesse de nos lèvres pour l'exprimer, et de nos coeurs pour être les vases des sentiments qu'elle inspire.

Notre adoration se lie nécessairement à la croix. Le Dieu que nous adorons y a été glorifié ; il n'aurait pas pu l'être convenablement sans elle ; c'est là que nous avons appris ce qu'il est.

Mais la gloire de la croix, est-elle une gloire qui soit loin de nous, nous éblouisse et nous éloigne par sa grandeur même ? Bien au contraire. Le Christ a été sur la croix pour nous, à notre place, comme le plus abaissé d'entre les enfants des hommes, avec un visage défait plus que celui d'aucun homme. Sa croix est l'expression d'une tendre affection pour nous, plus puissante que la mort. Il nous a aimés jusqu'à la fin. Il s'est chargé du soin de nous rendre heureux auprès du Père, propres à jouir de sa présence. Rien ne lui a coûté pour s'en acquitter. Son cœur, parfait en amour, s'est attaché à ceux dont il a entrepris la cause. Il se les est associés à lui-même. Celui qui n'avait besoin de rien, a eu besoin de nous. Je m'en vais vous préparer le lieu, dit-il, et quand je vous aurai préparé le lieu, je viendrai vous prendre, afin que là où je suis vous y soyez aussi. Qui cherchez-vous ? dit-il dans le jardin de Gethsémani ; si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, — afin que sa parole soit accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. Il s'est donné lui-même pour nous. J'ai fort désiré de manger cet agneau de Pâque avec vous avant que je souffre, car je vous dis que je n'en mangerai plus avant qu'il soit accompli dans le royaume de Dieu. Ainsi que la Pâque était le souvenir de la délivrance d'Égypte pour Israël, la Cène est le mémorial, non seulement de notre délivrance, mais plus encore de l'amour de celui qui nous a délivrés. L'amour de Jésus qui attache du prix à notre souvenir, et se place près de nous avec tant de tendresse, est un amour qui produit les affections les plus profondes, se rattachant à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la grâce de Dieu, et s'exprimant dans l'adoration du cœur.

Dès lors, quoique le culte se rende en diverses manières, par des cantiques, des actions de grâces, sous forme de prières, en louanges, etc., on comprend que la Cène, comme expression de ce qui en forme la base, soit le centre de son exercice, autour duquel se groupent les autres éléments qui le composent. L'adorateur se souvient de ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu : la mort de son Fils bien-aimé ; il rappelle l'acte dans lequel le Sauveur a témoigné le plus puissamment son amour.

D'autres considérations viennent à l'appui de celles que nous venons de présenter à l'égard de la Cène. On est à table dans la maison de Dieu ; on mange, comme les sacrificateurs, des choses avec lesquelles l'expiation a été faite. On entre de cœur dans la perfection de cette expiation, et de ce que Christ a été en l'accomplissant. «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui». Je n'applique pas ceci exclusivement à la Cène ; elle en est seulement la plus vive expression.

8.4 Enseignements tirés des sacrifices de prospérités

Les sacrifices de prospérités présentent avec la Pâque la plus vive image du vrai caractère de la Cène. Ces sacrifices consistaient dans un festin faisant suite à l'immolation de la victime. Dans la Pâque, Israël se nourrissait du sacrifice dont le sang l'avait garanti du jugement. Dans les sacrifices de prospérités, les convives étaient Dieu, le sacrificateur officiant, les sacrificateurs, l'adorateur et ceux qui étaient avec lui. La graisse brûlée sur l'autel était appelée la viande de Dieu ; elle était l'expression de la satisfaction profonde de Dieu dans la bonne odeur de l'oeuvre de Christ. Le sacrificateur qui offrait le sang avait sa part. C'est Christ qui jouit de la joie des siens produite par l'efficace de sa mort, qui est rassasié du travail de son âme. Les autres sacrificateurs avaient aussi leur portion ; ce sont les chrétiens en général. Puis, les convives de celui qui faisait le sacrifice, nous représentent les adorateurs réunis. Dieu lui-même a sa part de la joie, de même que le Christ, l'Église en général, enfin l'assemblée qui participe au festin. Cette joie du sacrifice de prospérités se retrouve, d'une manière plus précieuse, dans la Cène. Nous nous nourrissons par la foi de cette victime déjà offerte, dont la bonne odeur monte vers Dieu. Christ a sa joie dans notre joie ; nous y participons avec toute l'Église. Déjà dans le ciel en Esprit, nous nous souvenons de ce qui nous a donné le droit d'y entrer, et sera ce qu'il y aura de plus précieux à nos cœurs. Comme Josué a célébré la Pâque en Canaan devant les murs de Jéricho, séparés du monde et unis en un seul corps, nous annonçons la mort de Jésus, qui est le fondement de notre salut, jusqu'à ce qu'il vienne et que nous soyons toujours avec Lui, là où le mémorial sera inutile, parce que nous serons toujours avec lui-même.

Les louanges et les actions de grâces des adorateurs se lient nécessairement à l'acceptation du sacrifice de Christ par notre Dieu dans le ciel. Ceci est toujours vrai pour le cœur, voilà pourquoi, lorsque le culte est complet, la Cène en fait partie. Dans l'Ancien Testament, cette vérité était, en figure, exprimée d'une manière remarquable par le sacrifice de prospérités. Dans ce sacrifice, manger la chair de la victime à une époque trop éloignée du moment où la graisse avait été brûlée sur l'autel, était une iniquité au lieu d'être un acte de communion. S'agissait-il d'un sacrifice d'actions de grâces, on ne pouvait manger la chair que le jour même où il avait lieu ; dans le cas d'une offrande volontaire, on le pouvait aussi le lendemain. La joie des adorateurs devait se lier immédiatement à l'offrande faite à Dieu ; sans cela cette joie était profane. L'énergie de la piété donnait plus de force à ce lien, de sorte que le festin du lendemain n'était pas réellement séparé du sacrifice.

9 La fraction du pain

9.1 Le seul pain

L'importance de la célébration de la Cène dans le culte en rapport soit avec le sacrifice offert à Dieu, base de toutes nos relations avec Lui, soit avec l'amour et le dévouement de Christ pour nous (sacrifice et dévouement qui constituent la sphère des affections spirituelles en activité dans le culte), est suffisamment démontrée aux yeux de celui qui réfléchit aux vérités dont nous venons de parler. Mais une autre vérité s'y rattache, et il importe de la signaler. Nous avons vu que le Saint Esprit étant la source, la force, le conducteur de tout vrai culte chrétien rendu à Dieu, l'unité du corps formé par lui et dans lequel il agit, se trouve nécessairement mise en évidence dans le culte que rendent par lui les membres du corps réunis. L'amour, qui est l'âme du culte, manque dans l'une de ses formes les plus parfaites, si la conscience de cette unité n'existe pas. La présence du Saint Esprit produit la conscience de cette unité, dont il est l'auteur et le lien. Or, l'une des faces de la Cène, c'est l'expression de cette unité : Nous sommes tous un seul corps, en tant que nous participons à un seul pain. Si, d'un côté, le pain rompu représente le corps rompu de Christ, de l'autre, l'unité du pain représente l'unité de son corps spirituel. Ayant ouï parler, dit l'apôtre, de votre amour pour tous les saints, et comprenant «avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur — et... l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance ; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». «Or, à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, selon la puissance qui opère en nous, à lui gloire dans l'assemblée».

Quelle douceur que de se trouver unis à tous les saints, où qu'ils soient, dans l'unité du corps de Christ, comme étant ensemble les membres de ce corps, selon tous les privilèges qui s'y rattachent, en vertu de l'amour de Celui qui le nourrit et l'entretient, comme un homme entretient sa propre chair ; de se sentir unis par l'Esprit à tout ce qui est uni à Christ, et avec la pensée profondément joyeuse que tous ceux qui nous sont infiniment chers, comme lui appartenant, jouissent des soins immanquables de son amour ; quelle joie de leur faire par la foi l'application de tout cet amour dont nous avons conscience, en rendant culte, foi d'ailleurs qui ne manque jamais son but !

C'est ainsi que l'intercession se lie si intimement au culte proprement dit, étant inspirée par les affections qui sont en exercice en vertu de la présence du Saint Esprit. Les demandes de grâce, que ceux qui rendent culte font pour eux-mêmes, s'y rattachent presque au même degré, parce que le sentiment de ce que nous devons à Dieu, s'exprimant dans le culte, produit nécessairement le désir de le glorifier et le besoin de la grâce qui seule nous en rend capables.

9.2 Actes 2:42, 46

À l'égard de la Cène, nous trouvons, en effet, que non seulement elle constituait la partie la plus saillante des exercices religieux des fidèles ; mais, en outre, que c'était pour la célébrer qu'ils se réunissaient dans les assemblées régulières et solennelles. «Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple ; et, rompant le pain dans leurs maisons (ou chez eux, c'est-à-dire dans les maisons particulières en contraste avec le temple), etc ...». «Ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières». Il paraît, d'après ce passage, qu'ils prenaient la Cène tous les jours, et que, Juifs encore sous plusieurs rapports, comme nous le savons, ils montaient assidûment au temple, mais qu'ensuite ils avaient dans leurs maisons, en mémoire de Christ, ce service spécial, duquel il avait dit : Faites ceci en mémoire de moi.

9.3 Actes 20:7 ; 1 Cor. 11:20-22

Au chapitre 20 des Actes, il nous est dit que le premier jour de la semaine (appelé maintenant le dimanche), les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul fit un discours, etc... C'est dire que cet acte, bien qu'il y en ait d'autres qui l'accompagnaient, était le but de leur réunion. On a supposé que rompre le pain pouvait signifier autre chose que prendre la Cène, puisqu'il est évident qu'on prenait en même temps un repas. Ce dernier fait n'est pas douteux. Christ a institué la Cène à son dernier souper, et au commencement on soupait en même temps qu'on rompait le pain. Mais la fraction du pain avait son caractère propre et distinctif, comme elle l'avait eu à son institution. Négliger d'y être attentif lorsqu'on y participait, est ce que l'apôtre appelle ne pas discerner le corps du Seigneur. Dans 1 Corinthiens, il corrige cet abus, en ordonnant de séparer la Cène du souper qui auparavant l'avait accompagnée. Ce passage démontre qu'on se réunissait pour manger. Mais, hélas ! le repas avait fait négliger aux Corinthiens le service spirituel ; on en était venu à manger et à boire son soûl, et à laisser les pauvres dans la disette. On ne se réunissait plus dans une maison particulière, mais dans un local commun à tous, où chacun apportait son souper. Ce service avait entièrement perdu le caractère de la Cène du Seigneur. Mais il n'en demeure pas moins établi par ce passage, qu'elle était le but de la réunion. Pour maintenir cette institution dans toute son importance, l'apôtre a ordonné de la séparer du souper, prescrivant à chacun de manger chez soi et de se rendre à l'assemblée dans un esprit sérieux, de peur d'attirer sur soi des châtements (*).

(*) L'apôtre n'émet pas l'idée de s'examiner pour savoir si l'on devait manger, mais pour manger, c'est-à-dire, pour ne pas le faire avec légèreté. La Cène étant l'expression de l'unité du corps, s'en abstenir était s'excommunier. On n'avait pas l'idée qu'un chrétien commît une action pareille envers lui-même.

10 L'effet de nos relations sur le culte

10.1 La place des affections et de l'amour dans le culte

Les deux grands éléments du culte des chrétiens rendu en commun sont la présence du Saint Esprit et la commémoration du sacrifice de Christ célébrée dans la Cène. Nous venons de voir, d'après le témoignage de la Bible, que c'était en vue de la Cène que les chrétiens se réunissaient primitivement.

Mais, en outre, les affections qui se rattachent à chacune de nos relations avec Dieu, trouvent leur application dans le culte.

Sa majesté y est adorée. Les grâces de sa Providence même sont reconnues. Celui qui est Esprit est adoré en Esprit et en vérité. Nous présentons à notre Père, Père de notre Seigneur Jésus Christ, l'expression des saintes affections qu'il a produites en nous, Lui qui nous a cherchés lorsque nous étions loin de Lui, et nous a placés près de Lui, comme ses chers enfants, dans l'Esprit d'adoption, nous associant, merveilleuse grâce ! à son Fils bien-aimé. Nous adorons le Dieu sauveur, placés en sa présence sans tache, sa sainteté et sa justice parfaite étant pour nous le sujet d'une joie qui ne passe pas, car nous sommes dans la lumière, par l'oeuvre parfaite du Christ, comme lui-même est dans la lumière. C'est le Saint Esprit lui-même qui nous révèle ces choses célestes, de même que la gloire à venir, et qui agit en nous pour produire les sentiments et les affections qui conviennent à une telle grâce, à de telles relations avec Dieu. C'est lui qui lie le coeur à ces choses. Mais il le lie en nous faisant sentir que nous sommes enfants de la même famille et membres du même corps, nous unissant dans le culte par des affections mutuelles et par des sentiments communs envers Celui qui est l'objet de notre commune adoration. Enfin, le culte a lieu en rapport avec le plus doux souvenir de l'amour de Christ, soit que nous regardions à l'efficacité de son oeuvre, soit que nous nous rappelions sa tendre affection pour nous. Il veut que nous nous souvenions de Lui. Douce et précieuse pensée pour le coeur ! Oh ! qu'un tel culte devrait être précieux pour nos âmes et solennel en même temps ! De quelle manière ne devrions-nous pas vivre pour être en état de le rendre ; avec quelle ardeur ne devrions-nous pas rechercher la présence et l'action du Saint Esprit pour pouvoir le rendre convenablement !

Cependant il devrait être très simple, car de vraies affections sont toujours simples ; sérieux en même temps, car de tels intérêts rendent sérieux. La majesté et la grandeur de l'amour de Celui que nous adorons donnent de la solennité à tout acte par lequel nous nous approchons de Lui. Avec quelles profondes affections et quelle reconnaissance nous pensons aussi au Sauveur dans un pareil moment, où nous pouvons par lui nous tenir en la présence de Dieu, loin de tout mal, dans l'avant-goût de notre bonheur éternel, et où nous nous rappelons tout son amour pour nous.

Ces deux grands sujets dont le culte chrétien s'occupe, savoir : l'amour de Dieu, notre Père, et celui du Seigneur dans son oeuvre, et comme chef de l'Église qui est son corps, font varier un peu le caractère du culte, selon l'état de ceux qui le rendent. Il y aura des moments où Jésus sera plus présent à leurs pensées ; d'autres, où le Père remplira davantage leur esprit. Le Saint Esprit seul peut diriger en ceci ; mais, comme les sentiments doivent être vrais, leur direction dépendra de l'état des personnes qui composent l'assemblée. Rien ne doit être forcé en de pareilles choses. Celui qui est l'organe du culte, disons-le ici, n'a pas à exprimer ce qui lui est propre et personnel ; il est appelé à présenter ce qui est vraiment le mouvement des coeurs par le Saint Esprit dans l'assemblée. Ceci nous fait sentir notre entière dépendance du Consolateur, pour servir Dieu en vérité tous ensemble. Rien de plus simple cependant et de plus évident que cette vérité, que, dans le culte rendu en commun, les sentiments ressentis par tous sont ceux qui doivent être exprimés.

10.2 Ne pas contrister le Saint Esprit

Une autre remarque que nous pouvons faire ici, c'est que le culte se ressentira à un haut degré de tout ce qui contriste le Saint Esprit. Tout interdit, ne fût-ce que chez un seul, se fera sentir (au moins s'il y a de la spiritualité), car nous sommes là comme un seul corps. Il est de toute importance que la délicatesse spirituelle se maintienne, et qu'on ne prenne pas son parti d'un état où, dans le culte, la présence de Dieu serait peu sentie, l'action du Saint Esprit peu connue. S'il y a une vraie spiritualité, si le Saint Esprit remplit l'assemblée de sa présence, tout mal quelconque sera bientôt découvert. Car Dieu est un Dieu jaloux et un Dieu fidèle. Un seul Acan a été découvert au commencement de l'histoire d'Israël ; un seul mensonge d'Ananias au commencement de l'histoire de l'Église. Hélas ! que de choses se sont passées plus tard en Israël, que de choses se sont accomplies dans l'Église, sans que personne ait eu même le sentiment qu'il y avait du mal ! Que Dieu nous rende humbles, vigilants, vrais, et nous fasse souvenir que son Esprit demeure toujours avec nous, afin que nous soyons capables, par l'action de cet Esprit en nous, de lui offrir un culte spirituel, beau et puissant témoignage rendu à l'oeuvre de Christ, nous plaçant dans la présence de Dieu, irréprouvés et pleins de joie, pour lui présenter

l'adoration de coeurs qui trouvent dans sa présence la source de leur bonheur, témoignent devant les anges du ciel de son amour parfait, et présentent à Dieu lui-même la preuve la plus acceptable de l'efficacité de cette oeuvre, qui lui rend possible le plein et parfait exercice de son amour, dans lequel il trouve ses délices.

10.3 Culte rendu par un petit nombre de croyant

Le privilège de pouvoir rendre culte est accordé à deux ou trois réunis au nom de Jésus. Des disciples sont assemblés ainsi quand c'est la puissance de Son nom, connue d'eux comme leur lien commun, qui est reconnue comme le principe de leur rassemblement. Jésus se trouve avec eux, pour être la joie et la force de leur service commun. L'Éternel avait dit à Israël : «En tout lieu où je mettrai la mémoire de mon nom, je viendrai à toi, et je te bénirai» (Ex. 20:24). Plus tard il dit qu'ils devraient offrir leurs offrandes dans le lieu qu'il aurait choisi pour y mettre son nom. C'est ce qui a eu son accomplissement définitif à Jérusalem (1 Rois 8:29). Maintenant Dieu a placé son nom en Jésus, là où deux ou trois sont réunis en son nom, avec la promesse, pareille à celle contenue dans le chapitre 20 de l'Exode, que Jésus s'y trouverait avec eux. Précieux encouragement pour la faiblesse de son peuple. L'oeuvre du Saint Esprit, en réunissant des milliers de disciples, serait un grand encouragement ; mais le plus précieux de tous, la présence de Jésus lui-même est accordée à deux ou trois des plus petits d'entre les siens, s'ils se réunissent vraiment en son nom. Que ce soit vraiment et uniquement en son nom que nous soyons réunis ! L'orgueil de la chair qui aime à faire valoir un don et à s'approprier un troupeau comme sien, l'arrangement humain qui cherche à éviter ce qui blesse la chair ou le monde, l'étroitesse qui réunit quelques-uns sur la base d'une doctrine particulière, ne sont pas le nom de Christ. Ceux qui se réunissent au nom de Christ embrassent dans leurs pensées et dans leurs coeurs tous ceux qui sont de lui, tous les membres de son corps ; ils les embrassent d'après le principe sur lequel ils sont réunis, sans cela ils ne seraient pas réunis en son nom, car on ne peut pas exclure ceux qui sont siens du bénéfice attaché à son nom. Son coeur les embrasse ; nous ne sommes pas réunis selon son coeur, si en principe notre réunion ne les embrasse pas. Il est clair que son nom ne comporte ni le monde ni le péché, ni ce qui nie la vérité révélée dans ce nom. Son nom réunit ceux qui sont vraiment siens. Celui qui ne rassemble pas avec lui disperse.

10.4 Maintien de la sainteté et de la vérité

Les chrétiens sont tenus de maintenir la sainteté et la vérité, et de progresser constamment vers la mesure de la stature de la plénitude de Christ. Celui qui voudrait empêcher ce progrès, qui chercherait à retenir les âmes dans le moule de doctrines particulières, tendrait à détruire l'unité en pratique. Il n'y a que la spiritualité réglée par la Parole et conduite par la grâce, en un mot l'action de l'Esprit de Dieu, qui puisse faire discerner dans certains cas le véritable progrès d'avec ce qui n'est qu'une insistance sur quelque vue particulière. Car l'esprit mondain qui n'aime pas le progrès et ce qui développe Christ dans les coeurs, appelle vue particulière tout ce qui tend à rendre nos liens avec Christ plus puissants et plus sentis. D'un autre côté, l'esprit étroit considérera comme un progrès tout ce qui fera prévaloir ses propres idées.

Au reste, si une réunion de culte est vraiment fondée sur la base de l'unité de l'Église de Dieu, quand la masse de l'assemblée n'est pas capable de réaliser ce qui en soi serait un vrai progrès, il est inutile d'y insister ; ce serait tendre à diviser plutôt qu'à faire progresser. C'était le cas des Corinthiens. L'apôtre a dû les nourrir de lait. Ils n'étaient pas capables de mieux, même quand il leur écrivait.

D'un autre côté, lorsqu'il s'opère dans l'Église un retour vers l'esprit judaïque qui compromettrait l'Évangile, on voit que l'apôtre refuse de s'arrêter (Héb. 5:11-14 ; 9:1-5). La sagesse vivante de l'Esprit de Dieu est nécessaire à l'Église. Ce n'est pas la volonté de Dieu qu'elle puisse s'en passer, ni cesser de se placer sous sa dépendance.

11 L'esprit du culte

11.1 La base — le caractère du rassemblement des croyants qui rend culte

Quoique ces dernières considérations pratiques ne touchent qu'accessoirement à mon sujet, je les ai présentées ici, parce qu'elles se rapportent à des difficultés qui se rencontrent constamment dans la marche chrétienne de ceux qui se réunissent en assemblée de culte, ou qui leur sont suscitées pour faire naître des obstacles. Je suppose toujours qu'on s'est réuni sur la base éternelle de l'unité de l'Église de Dieu. Si cette base est compromise, il n'y a pas lieu de se réunir du tout, la réunion elle-même n'est pas selon Dieu. Il faut premièrement être bien au clair sur ce point.

11.2 Anticipation du ciel

Mais je désire ramener nos âmes au fond du sujet que je traite. Ce dont je viens de parler s'applique aux enfants de Dieu réunis pour lui rendre culte. Doux et glorieux privilège d'anticiper ce qui sera notre éternelle occupation dans le ciel. Là, notre culte sera parfait ; toute l'Église, parvenue à la perfection, sera réunie pour le rendre au milieu de l'assemblée générale d'en haut. Elle en jouira éternellement, sans distraction et sans crainte que sa joie soit altérée, dans la parfaite faveur de Dieu. Quel privilège déjà dès ici-bas, de fermer pour un moment la porte à toutes les distractions de ce monde, et de satisfaire par l'Esprit le besoin du coeur, en rendant à Dieu les grâces qu'il est digne de recevoir et qu'il nous a inspirées par sa bonté.

J'indiquerai encore quelques passages qui peuvent aider à saisir individuellement l'esprit du culte.

11.3 La chair mise de côté — Pas de religion de la chair (Phil. 3:3)

Le premier se trouve au chapitre 3 de l'épître aux Philippiens : «Nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui n'avons pas confiance en la chair».

On remarquera ici qu'il ne s'agit pas de la chair prise dans son sens ordinaire, comme exprimant le péché, mais de confiance en la chair. La confiance en la chair est, en matière de religion, aussi condamnable que les convoitises de la chair ; et après tout elle n'est qu'une de ces convoitises, que recouvre le voile des oeuvres et de la sainteté. La pierre de touche, c'est qu'elle ne glorifie pas Jésus, et encore plus qu'elle ne se glorifie pas en Jésus seul. La religion de la chair peut s'occuper beaucoup de bonnes oeuvres, avoir une conduite irréprochable, beaucoup d'abnégation, de piété, d'humilité, s'appliquer ardemment à l'amour de Dieu en prétendant peut-être le faire reposer sur Son amour infini ; mais ce sera l'amour de Dieu dans le coeur de celui qui prétend l'avoir, l'amour qu'il ressent pour Dieu.

On peut faire cette demande : Si tout cela peut exister en une personne, et n'être pourtant que la chair, comment discerner la vraie circoncision ? La vraie circoncision se glorifie en Jésus Christ. Rien de plus facile que de juger toutes ces apparences de la piété, si Christ est notre tout. Nous reconnaissons sans hésiter le vrai caractère de ce qui, ne se glorifiant pas en lui, fournit des armes à ce qui détruit le christianisme de fond en comble.

Voulez-vous un autre signe pour discerner cette prétentieuse religion de la chair ? Elle ne retient pas la Tête du corps, de l'Église (Col. 2:19). Cela veut dire que celui qui en est imbu n'a jamais la conscience de sa propre union avec Christ, de manière à être placé dans les lieux célestes avec lui, comme étant ressuscité avec lui, os de ses os et chair de sa chair, un même esprit avec le Seigneur, un

membre de son corps. Cet homme acceptera peut-être cette vérité pour l'Église d'une manière abstraite, car il est possible que la religion de la chair soit orthodoxe, mais il ne s'en fera pas l'application. Or, la foi est individuelle et elle place personnellement celui qui la possède, dans la jouissance ou sous l'effet de l'objet qu'elle envisage. Le chapitre 2 de l'épître aux Colossiens juge aussi bien que le chapitre 3 de l'épître aux Philippiens, cette belle, mais fausse apparence. Le Seigneur, quand il s'adresse aux scribes et aux pharisiens, la condamne dans ses formes les plus grossières.

Un autre trait qui signale la religion de la chair, c'est que, quelle que soit l'élévation apparente de sa piété, elle s'accorde avec des choses qui ne sont pas du ciel. Elle ne cherche pas à tous égards les choses qui sont en haut, qui seules répondent aux sentiments de celui qui est mort et ressuscité en Christ.

Le vrai culte, la religion de l'Esprit sert Dieu en Esprit ; elle n'a aucune confiance en la chair ; elle ne connaît pas la religion de ses pères, lors même que cette religion serait vraie ; on n'hérite de ses pères qu'une nature pécheresse. Elle ne se fie ni à son zèle, ni à une piété qu'elle puisse offrir à Dieu, ni à son amour pour Lui. Devant Dieu elle ne se glorifie qu'en Jésus Christ seul. L'âme a appris qu'elle était morte dans ses péchés, que le précieux Sauveur s'est abaissé jusqu'à être fait péché pour nous, qu'elle est morte et ressuscitée avec lui, qu'elle serait perdue si elle vivait de sa vie de nature ; il n'y a pour elle devant Dieu que Jésus Christ qu'elle présente, en qui elle se réjouit, dont elle se glorifie, dans lequel elle sait que le Père a mis toute son affection.

On ne peut méconnaître combien cette description pratique que fait le chapitre 3 de l'épître aux Philippiens de la vraie circoncision, c'est-à-dire du vrai peuple, mis à part pour Dieu et mort selon la chair, se lie aux grandes choses sur lesquelles nous avons reconnu que s'appuyait le vrai chrétien dans le service qu'il rend à Dieu. Souvenons-nous aussi qu'il ne vaut rien de mêler la religion de la chair avec celle de l'Esprit. La chair chez le chrétien trouve bien son aliment dans la première. Au commencement de l'Église, les efforts de l'Adversaire avaient pour objet, non de substituer la chair à la vraie circoncision et la loi à Christ, mais de les y ajouter. Mais l'apôtre a bien vu que si elles étaient admises, tout était perdu. Le chrétien est un avec Christ, Tête du corps. Au moindre objet qui s'interpose entre la tête et le corps, celui-ci n'est qu'un cadavre. L'oeuvre de Christ ne serait plus suffisante, si quelque chose devait y être ajouté ; non seulement cela, mais la position du chrétien serait entièrement détruite. Car, au lieu d'être en Christ, heureux devant Dieu, en vertu d'une oeuvre déjà accomplie uniquement par le glorieux Sauveur ; au lieu d'être « rendu accompli en lui », « agréable dans le Bien-aimé », l'homme en serait encore à chercher des moyens pour se rendre agréable à Dieu, et pouvoir se présenter devant Lui. Avec une telle doctrine, on est déchu de la grâce, le christianisme est dénaturé, nié implicitement. La vérité de l'Évangile n'existe plus.

Que Dieu nous donne de n'avoir aucune confiance en la chair, et de nous glorifier dans le Christ Jésus !

On peut demander : Mais n'est-il pas possible qu'on maintienne ces vérités dans toute leur élévation, et qu'on soit encore charnel ? Je réponds : Sans doute. Mais alors la chair prend la forme de la licence, son caractère réel, et non celle du christianisme. La chair est très pieuse, quand elle fait de la piété, parce qu'elle veut se glorifier en elle-même.

11.4 *Deut. 26 — Les fruits du pays*

Un autre passage que je citerai pour indiquer l'esprit du culte, quoique dans la forme il se rapporte aux choses terrestres, se trouve au chapitre 26 du Deutéronome. Canaan est la figure du ciel. Or, Israël, arrivé en Canaan, jouissait de l'effet de la promesse. Lisez maintenant le chapitre indiqué. L'adorateur, déjà arrivé au bon pays que Dieu lui a donné en héritage, se présente avec les fruits de ce pays. C'est là ce que nous avons à offrir à Dieu, la joie, l'amour célestes, tout ce qui se trouve pour nos coeurs dans la possession du ciel où nous sommes entrés en Esprit, dans le Christ qui le remplit de sa gloire et de sa perfection, dans l'amour de Dieu lui-même qui nous y a introduits. La sainteté et l'amour caractérisent ce pays, ce sont les fruits qui y croissent naturellement ; ils accompagnent les actions de grâces prononcées par les coeurs de ceux qui y habitent. L'adorateur professait hautement que son Dieu avait tout accompli (v. 3).

C'est en faisant cette profession qu'il se présentait. Il la devait à Dieu, puisqu'il était là ; il aurait manqué au seul vrai sentiment de sa position, s'il ne s'était pas présenté de cette manière. Oubliait-il pour cela sa misère ? Non, sans doute. Mais elle n'était plus. Le souvenir qu'il en gardait ne servait qu'à relever l'idée de sa délivrance. « Mon père était un Araméen qui périsait ». Ses enfants opprimés par les Égyptiens, esclaves et misérables, « avaient été » délivrés par le bras puissant de l'Éternel, que le fidèle venait maintenant adorer. Le chrétien était l'esclave de Satan et misérable par lui-même, mais Dieu l'a délivré par Christ. C'est pourquoi il adore.

De plus, l'Éternel avait donné à l'Israélite ce bon pays, plein de ce qui fait la gloire de tout pays. L'Israélite lui en apportait les fruits en témoignage, avec des actions de grâces. Assis en paix dans les lieux célestes, nos coeurs n'ont-ils rien à offrir ? Ce pays n'a-t-il rien produit qui puisse être offert à Dieu, en témoignage du prix attaché à ses dons, du sentiment de sa bonté ?

Puis, l'adorateur s'adressait directement à Dieu, en lui rendant le culte qui lui était dû, le fruit d'un coeur heureux dans sa bonté. Ainsi, l'esprit de grâce et d'amour était répandu au-dedans de lui. Il jouissait de tout en simplicité et avec allégresse, il en faisait aussi jouir les autres, rendait heureux avec lui les désolés et l'étranger (v. 11-13). Pur dans ses voies, gardant soigneusement sans profanation la sainteté de Dieu et ce qui lui était consacré, il pouvait invoquer de coeur la bénédiction en faveur de tout le peuple de son Dieu, et demander qu'elle repose sur l'ensemble des choses au milieu desquelles l'Éternel l'avait placé. C'était le souvenir du lien existant entre Dieu et son peuple.

11.5 *Deut. 16 — Un progrès dans les états d'âmes*

Si on examine le chapitre 16 du Deutéronome, on trouvera dans les directions données à propos des fêtes de l'Éternel, pour indiquer dans quel esprit Israël devait les célébrer, un développement et en quelque sorte un contraste instructif entre les divers états d'âme qu'elles étaient appelées à inspirer respectivement.

À la Pâque, où Israël rappelait qu'il avait été épargné du glaive exterminateur, il n'était pas question de la joie ressentie dans les autres fêtes. Le peuple reconnaissait sans doute la délivrance dont il avait été l'objet. Mais le pain sans levain, type de la pureté et de la simplicité du coeur, est appelé le pain de l'affliction. Le peuple était sorti du pays d'Égypte, à la hâte, pour se sauver. La sainteté était une obligation impérieuse. Voudrait-on périr sur le territoire de Satan, prince des ténèbres ?

Puis, chacun s'en retournait dans sa tente. Il en est ainsi aussi du croyant. C'est une grâce d'être délivré, mais tant qu'il n'y a que la conscience de la délivrance, et de la délivrance d'une telle ruine — de l'esclavage, la sainteté est ressentie comme une exigence, et il n'y a pas la joie avec laquelle le Saint Esprit, plus tard, remplit le coeur. Nous pouvons voir la pureté de Christ exigeant que le levain du péché soit entièrement ôté ; nous pouvons être ainsi dans une position de droiture de coeur. La délivrance était nécessaire pour de tels esclaves. La sainteté est obligatoire : sans elle nul ne verra le Seigneur. Nous pouvons avoir un sentiment solennel de la grâce qui nous a sauvés — de la vérité — de la réalité profonde et de la nécessité de ce sacrifice, dont le sang a arrêté, à notre porte, l'épée de la sainteté de Dieu. Mais tout cela, aussi salutaire et nécessaire que cela soit, n'est pas la joie ; ce n'est pas la communion : chacun se retire chez soi.

À la fête de la Pentecôte, qui préfigurait le don du Saint Esprit, il y avait de la joie. On offrait à Dieu une offrande volontaire, « selon » la bénédiction qu'il avait accordée. Il y avait une joie commune. On relevait le coeur abattu de la veuve, de l'orphelin, du Lévitte et de

l'étranger. On se réjouissait devant l'Éternel, son Dieu, dans le lieu où il avait placé son nom. On se souvenait d'avoir été esclave ; mais, en rappelant ce souvenir, on jouissait de la liberté en la présence de l'Éternel, qui avait répandu sa bénédiction sur le peuple qu'il avait affranchi. Le devoir de l'obéissance s'y rattachait.

Ici, nous retrouvons le véritable esprit du culte. On remarquera que chacun offrait à l'Éternel, selon que l'Éternel l'avait béni.

La fête des Tabernacles allait un peu plus loin. On se réjouissait comme à celle de la Pentecôte, et la joie se répandait sur d'autres, dont Dieu voulait encourager les cœurs. L'Esprit de joie et de grâce caractérise encore les dispositions des adorateurs rassemblés en la présence de leur Dieu ; il caractérise la communion, qui est l'effet de cette présence ; il est en rapport avec cette circonstance, que son peuple est près de Lui. Mais la fête devait durer sept jours : l'esprit de la fête devait se soutenir pendant toute leur durée. «Et tu ne seras», est-il dit, «que joyeux». Car les adorateurs avaient la pleine conscience du repos de Dieu. Les récoltes de l'aire et de la cuve étaient faites. Dans une pleine et abondante jouissance de tous les fruits du pays, dans le repos de Dieu, ils célébraient la bonté de Celui qui le leur avait donné, non selon qu'il les avait bénis, mais parce qu'il les avait bénis dans tous les ouvrages de leurs mains.

Sans doute, pour nous, l'accomplissement de cette fête (type du repos dont jouira Israël à l'égard de tous ses travaux dans le siècle à venir) sera dans le ciel. Mais, en tant que réalisant par avance notre place, nous anticipons cette joie, et nous bénissons Dieu selon le sentiment que nous en avons par l'Esprit.

11.6 Apocalypse 4 et 5

Je dirigerai maintenant l'attention du lecteur sur les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse.

11.6.1 L'hommage au Créateur

Au chapitre 4:8, nous trouvons les quatre êtres vivants qui attribuent au Seigneur Dieu Tout-puissant la gloire de tout ce qu'il est dans sa sainte et éternelle majesté. La célébration de cette gloire amène ceux qui représentent les saints dans la gloire, envisagés comme rois et sacrificateurs, à se dépouiller de leurs couronnes et à quitter leurs trônes pour se prosterner devant Celui qui vit aux siècles des siècles, plus élevés moralement en appréciant et reconnaissant la gloire de Celui à qui toute majesté appartient qu'en étant revêtus de la leur, et saisissant comme objet d'adoration la gloire suprême de Dieu, au point de se servir de celle qui leur avait été accordée uniquement pour rehausser la sienne, en en jetant les symboles devant son trône, plutôt qu'en les portant devant les armées des cieux ou les habitants de la terre.

Ce qui nous rapproche de Dieu est plus excellent que ce qui nous distingue du reste des créatures. Estimer leur gloire, quoiqu'elle soit véritable puisqu'elle était donnée de Dieu, comme n'ayant d'autre valeur que de pouvoir être une offrande, parce qu'ils comprenaient la gloire de Celui qui les avait aimés, et qui était haut placé au-dessus d'eux — c'était certainement une position plus élevée que de faire un grand cas de leur gloire et de s'en revêtir aux yeux de ceux qui étaient placés au-dessous d'eux. Leur objet était plus excellent, leur esprit plus élevé, car ils ne pensaient plus à eux-mêmes. Ils s'élevaient vers Dieu, en ne pensant qu'à Lui, contents que Lui seul soit glorifié. C'est la perfection de l'état et de la position de la créature en présence de Dieu.

Cependant, pour rendre cet état et cette position complets, un autre élément en fait partie. Ce que j'ai dit en suppose l'existence, qui est mise en évidence dans le passage cité : c'est qu'il y a dans les vingt-quatre anciens, représentants des saints faits rois et sacrificateurs, l'intelligence, beau et précieux privilège pour nous, de ce qui rend l'Éternel digne de ces louanges : «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance, car c'est toi qui as créé toutes choses...». Ici, c'est sa gloire comme créateur. Toutes choses sont de Lui et pour son bon plaisir. Il est la source et le but final de tout ce qui existe. Ce qu'il est, et le fait qu'il est digne de recevoir toute gloire à cause de la manifestation qu'il a faite de lui-même : voilà le sujet de l'hommage rendu par les saints à Dieu — le Créateur.

11.6.2 L'hommage au Rédempteur

Le chapitre 5 a pour sujet la rédemption. Les anciens adorent l'Agneau qui a été immolé, comme étant digne de prendre le livre des voies de Dieu en gouvernement, parce qu'il les a rachetés. Ici de nouveau, la reconnaissance de la gloire qui caractérise la position officielle des rachetés, et la domination qui leur est confiée, se retrouve dans les louanges adressées à l'Agneau par les saints célestes. On peut remarquer aussi que les louanges sont adressées à Celui qu'elles célèbrent. Les prières des saints les accompagnent. Les louanges des anges dans ce cas-ci ne sont pas adressées directement à l'Agneau, mais sont suscitées par l'adoration des saints. Enfin, tous ceux qui habitent la création universelle de Dieu célèbrent ensemble, en chœur, la gloire du Dieu souverain et de l'Agneau, avec l'Amen des quatre êtres vivants (l'adoration directe du Seigneur étant le propre des vingt-quatre anciens, qui sont aussi caractérisés par l'intelligence quant au fondement de la gloire de Dieu, manifestée dans ses actes de puissance et de grâce).

On peut remarquer ici que ces passages ne font pas ressortir le caractère de Père. C'est le Dieu qui gouverne, le Dieu souverain, qui est célébré. Ceci est en rapport avec le caractère du livre.

Je cite ces divers passages, non comme donnant la révélation précise de ce qu'est le culte chrétien, mais comme fournissant bien des éléments précieux qui aident à saisir l'esprit du culte en général. Les Psaumes nous en présenteraient d'autres exemples. Il faut se rappeler seulement que Dieu y est envisagé comme gouverneur de la terre et non comme Père de ses enfants bien-aimés, qui participent à sa nature d'amour.

Notre portion est d'adorer le Père en esprit et en vérité, dans la douce confiance d'enfants qu'il aime, sans qu'il perde rien de sa majesté à nos yeux.

CINQ LETTRES sur le CULTE ET LE MINISTÈRE par l'ESPRIT par W. Trotter

Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît. 1 Cor. 12:11.

Table des matières

- 1 Première Lettre — Dieu présent dans l'assemblée.
- 1.1 Appendice à la première lettre
- 2 Deuxième Lettre : L'Église édiflée par des dons.
- 3 Troisième Lettre — Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'Assemblée — Marques négatives.
- 4 Quatrième Lettre — Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'Assemblée — Marques positives
- 5 Cinquième Lettre — Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets.
- 5.1 Appendice à la Cinquième Lettre

Préface de la première édition en anglais

Les lettres suivantes furent adressées, il y a plusieurs années, à une assemblée de chrétiens, avec lesquels l'auteur était particulièrement lié, tant par son service au milieu d'eux que par son affection ; c'est ce qui lui a donné le courage de s'entretenir très librement avec eux sur des sujets d'un profond intérêt mutuel. On lui a souvent demandé dès lors de publier ces lettres ; mais il s'y était toujours refusé, de crainte que ce qui était applicable à une assemblée donnée, dans un certain état, ne fût pas aussi bien adapté aux besoins d'autres assemblées chrétiennes, dont la condition pourrait être fort différente. Il redoutait de plus d'avoir même l'apparence de prendre, parmi ses frères en général, une position qu'il ne se serait pas attribuée dans sa localité même, mais qui lui était joyeusement accordée par ceux au milieu desquels il avait eu la joie et le privilège de travailler pour le Seigneur. Ces deux objections ont été levées par le fait, en apprenant que des copies manuscrites de ces lettres circulaient en divers lieux — sorte de demi-publicité qui peut, à bon droit, donner lieu à de très graves objections. Les facilités que présente un tel mode de circulation à la diffusion clandestine d'erreurs mortelles, sont sûrement suffisantes pour rendre ceux qui ont à cœur le soin des âmes, jaloux de répandre la vérité. C'est pour cette raison que les lettres suivantes sont mises sous presse. Ainsi la circulation qu'elles pourront avoir sera publique ; leurs allégations pourront être soumises à l'épreuve de la sainte parole de Dieu. Et si elles se trouvaient contenir quelque chose de contraire à ses enseignements, personne ne sera plus reconnaissant que l'auteur, de la correction de ses erreurs, par cette pure et parfaite règle de la vérité.

Quinze ans d'expériences variées ont contribué à enraciner et fortifier la conviction, que la marche et la position signalées dans ces lettres, sont l'une et l'autre de Dieu, quels qu'aient été les manquements des hommes qui les ont adoptées. Ce dont nous avons besoin, c'est de patience, de foi dans le Dieu vivant, d'amour pour Christ, de vraie soumission à l'Esprit, d'étude diligente de la Parole et d'une sincère soumission les uns aux autres dans la crainte du Seigneur.

Il n'y a plus qu'à ajouter, qu'en préparant ces pages pour la presse, on a usé de la liberté d'y faire des changements nécessités par des lumières actuelles sur l'Écriture, ainsi que d'omettre ou de modifier quelques expressions qui auraient pu signaler l'assemblée particulière à laquelle les lettres étaient adressées.

Telles qu'elles sont, on les recommande à la bénédiction de Dieu et à la conscience des saints.

W.T. 1857

1 Première Lettre — Dieu présent dans l'assemblée.

Bien-aimés frères,

Il y a plusieurs points relatifs à notre position, en tant que rassemblés au nom de Jésus, sur lesquels je sens le besoin de m'entretenir avec vous. Je choisis ce moyen de le faire, comme vous offrant plus de facilité pour examiner et peser mûrement ce qui vous sera communiqué, que vous n'en auriez probablement dans un entretien ou une discussion libre à laquelle tous assisteraient. Je serais très reconnaissant qu'une telle discussion pût avoir lieu, si le Seigneur y inclinait vos cœurs, quand vous aurez examiné et pesé, en sa présence, les choses que j'ai à vous soumettre.

Un mot, en commençant, pour reconnaître la miséricorde de Dieu envers nous, comme rassemblés au nom de Jésus. Je ne puis que courber la tête et adorer, en me rappelant les nombreux moments de réel raffraîchissement et de joie sincère qu'il nous a donné de passer ensemble en sa présence. Le souvenir de ces moments, tout en remplissant le cœur d'adoration devant Dieu, nous rend indubitablement chers ceux avec lesquels nous avons joui de telles bénédictions. Le lien de l'Esprit est un lien réel ; et c'est dans la confiance qu'il m'inspire en l'amour de mes frères, que je voudrais, comme votre frère et votre serviteur pour l'amour de Christ, vous exprimer sans réserve ce qui me paraît être d'une grande importance pour la continuation de notre bonheur et de notre avantage commun, aussi bien que pour ce qui est beaucoup plus précieux encore: la gloire de Celui au nom duquel nous sommes rassemblés.

Lorsque, en juillet dernier, nous fûmes conduits par le Seigneur, comme je n'en doute pas, à substituer des réunions libres, le dimanche soir, à la prédication de l'Évangile, qui avait eu lieu jusqu'alors, je prévoyais tout ce qui s'en est suivi. Je puis dire que le résultat ne m'a point du tout surpris. Il y a des leçons relatives à la direction pratique du Saint-Esprit qui ne peuvent être apprises que par l'expérience ; et bien des choses, qui peuvent maintenant, par la bénédiction du Seigneur, être appréciées par votre entendement spirituel et par vos consciences, auraient été alors complètement inintelligibles, si vous n'eussiez appris à connaître le genre de réunions auxquelles ces vérités s'appliquent. On dit que l'expérience est le meilleur des maîtres. Cela pourrait souvent être justement mis en doute ; mais on ne saurait douter que l'expérience ne nous fasse sentir des besoins que l'enseignement divin peut seul faire naître. Vous me croirez, quand je vous dirai que le fait de voir mes frères mutuellement mécontents de la part qu'ils prennent les uns et les autres dans les assemblées, n'est pas pour moi un sujet de joie ; mais si cet état de choses contribuait, comme j'ai la confiance qu'il le fera, à ouvrir tous nos cœurs aux leçons de la parole de Dieu, qu'autrement nous n'aurions pu apprendre aussi bien, ce résultat serait au moins un sujet de reconnaissance et de joie.

La doctrine de l'habitation du Saint-Esprit dans l'Église sur la terre, et par conséquent, de sa présence et de sa direction dans les assemblées des saints, m'apparaît depuis bien des années, sinon comme la grande vérité de la dispensation actuelle, du moins comme une des plus importantes vérités qui distinguent cette dispensation. La négation virtuelle ou réelle de cette vérité constitue un des traits les plus sérieux de l'apostasie qui s'est fait jour. Ce sentiment ne diminue pas chez moi, mais s'approfondit plutôt à mesure que le temps s'écoule. Je vous confesse ouvertement que, tout en reconnaissant pleinement qu'il y a des enfants bien-aimés de Dieu dans toutes les dénominations qui nous entourent, et tout en désirant tenir mon cœur ouvert à tous, il ne me serait plus possible d'être en communion avec un corps quelconque de chrétiens professants, qui substituerait des formes cléricales quelconques à la souveraine direction du Saint-Esprit — pas plus que, si j'eusse été Israélite, je n'aurais pu avoir communion avec l'érection d'un veau d'or à la place du Dieu vivant. Que cela ait eu lieu dans toute la chrétienté, et que le jugement soit suspendu sur elle, à cause de ce péché et de tant d'autres, c'est ce que nous ne pouvons que reconnaître avec douleur, en nous humiliant devant Dieu, comme y ayant

tous participé, et comme étant un seul corps en Christ avec un grand nombre de chrétiens qui, aujourd'hui encore, demeurent dans cet état de choses et s'en glorifient. Mais les difficultés qui accompagnent la séparation d'avec ce mal, difficultés que nous aurions certes dû prévoir et que nous commençons tous à éprouver, n'ont pas le pouvoir d'affaiblir mes convictions relativement à ce mal dont Dieu, dans sa grâce, nous a fait sortir, et elles n'éveillent en moi aucun désir de retourner à cette espèce de position et d'autorité humaine et officielle ; position et autorité que s'arrogent une certaine classe de personnes, ce qui caractérise l'église professante, et contribue à hâter le jugement qui tombera bientôt sur elle.

Mais, bien-aimés frères, si notre conviction de la vérité et de l'importance de la doctrine de la présence du Saint-Esprit ne saurait être trop profonde, permettez-moi de vous rappeler, que cette présence du Saint-Esprit dans les assemblées des saints est elle-même un fait accompagnant celui de la présence personnelle du Seigneur Jésus (Matt. 18:20). C'est d'une simple foi en cela que nous avons besoin. Nous sommes enclins à l'oublier. Et l'oubli ou l'ignorance de ces faits est la cause principale de ce que nous nous assemblons sans en retirer aucun profit pour nos âmes. Si seulement nous nous assemblions pour être en la présence de Dieu ; si seulement, lorsque nous sommes réunis ensemble, nous croyions que le Seigneur est réellement présent, quel effet cette conviction aurait sur nos âmes ! Le fait est que, aussi réellement que Christ était présent avec ses disciples sur la terre, aussi réellement Il est maintenant présent, ainsi que son Esprit, dans les assemblées des saints. Si cette présence pouvait, de quelque manière, être manifestée à nos sens — si nous pouvions la voir comme les disciples voyaient Jésus — quel sentiment solennel nous éprouverions, et comme nos cœurs en seraient dominés ! Quel calme profond, quelle attention respectueuse, quelle solennelle confiance en lui, en résulteraient ! Comme il serait impossible qu'il y eût aucune précipitation, aucun sentiment de rivalité, d'agitation, si la présence de Christ et du Saint-Esprit était ainsi révélée à notre vue et à nos sens. Et le fait de cette présence aurait-il moins d'influence, parce que c'est une affaire de foi et non de vue ? Christ et l'Esprit sont-ils moins réellement présents, parce qu'ils sont invisibles ? C'est le pauvre monde qui ne reçoit point cela, parce qu'il ne le voit point ; prendrons-nous donc la place du monde et abandonnerons-nous la nôtre ? «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux», dit le Seigneur, et aussi: «Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et il sera en vous» (Jean 14:16-17).

Je suis de plus en plus persuadé que la grande chose qui nous manque, c'est la foi en la présence personnelle du Seigneur, et dans l'action de l'Esprit. N'y a-t-il pas eu des temps, où cette présence était réalisée au milieu de nous comme un fait ? et combien de tels moments étaient bénis ! Il pouvait y avoir, et il y avait des intervalles de silence ; mais comment étaient-ils employés ? À s'attendre sérieusement à Dieu. Non dans une inquiète agitation de savoir qui prierait ou qui parlerait ; non en tournant les feuilles des bibles ou des livres de cantiques pour trouver quelque chose qu'il nous parût convenable de lire ou de chanter. Non, ni dans des pensées anxieuses au sujet de ce que penseraient de ce silence ceux qui étaient là comme assistants. Dieu était là. Chaque cœur était occupé de lui. Et si quelqu'un avait ouvert la bouche uniquement pour rompre le silence, on aurait senti que c'était là une interruption réelle. Quand le silence était rompu, c'était par une prière qui renfermait les désirs, et exprimait les aspirations de tous les assistants ; ou par un cantique auquel chacun pouvait s'unir de toute son âme ; ou par une parole qui s'adressait avec puissance à nos cœurs. Et quoique plusieurs personnes pussent être employées, pour indiquer ces hymnes, prononcer ces prières ou ces paroles, il était si évident qu'Un seul et même Esprit les dirigeait dans tout ce service, que c'était comme si le programme en avait été déterminé d'avance, et que chacun y eût eu sa part assignée. Aucune sagesse humaine n'aurait pu faire un tel plan. L'harmonie était divine. C'était le Saint-Esprit qui agissait par les différents membres, dans leurs diverses places, pour exprimer l'adoration, ou pour répondre aux besoins de tous ceux qui étaient présents.

Et pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Je le répète, bien-aimés frères, la présence et l'action du Saint-Esprit sont des faits, et non pas une pure doctrine. Et assurément si, de fait, le Seigneur et l'Esprit sont présents avec nous quand nous sommes réunis ensemble, aucun fait ne peut être d'une importance comparable à celui-là. C'est certainement le grand fait, celui qui absorbe tous les autres, le fait qui devrait caractériser tout le reste dans l'assemblée. Il ne s'agit pas ici seulement d'une négation. Cette présence ne signifie pas seulement que l'assemblée ne doit pas être conduite d'après un ordre humain et fixé d'avance ; elle signifie plus que cela: si le Saint-Esprit est là, il faut qu'il dirige l'assemblée. Sa présence ne veut pas dire non plus que chacun a la liberté de prendre part à l'action. Non, elle signifie l'opposé de cela. Il est vrai qu'il ne doit y avoir aucune restriction humaine ; mais si l'Esprit de Dieu est présent, nul ne doit prendre une part quelconque au culte, excepté celle que l'Esprit lui assigne et pour laquelle il le qualifie. La liberté du ministère provient de la liberté du Saint-Esprit de distribuer à chacun en particulier comme il lui plaît (1 Cor. 12:11). Mais nous ne sommes pas le Saint-Esprit ; et si l'usurpation de sa place par un seul individu est une chose intolérable, que dira-t-on de l'usurpation de sa place par un certain nombre d'individus, agissant parce qu'il y a liberté d'agir, et non parce qu'ils savent qu'ils ne font que se conformer à la direction du Saint-Esprit en agissant comme ils le font ? Une foi réelle en la présence du Seigneur mettrait ordre à toutes ces choses. Ce n'est pas que l'on doive désirer le silence pour soi, ou que quelqu'un doive s'abstenir d'agir, uniquement à cause de la présence de tel ou tel frère. J'aimerais tout autant qu'il y eût toute sorte de désordres, afin que l'état réel des choses se manifestât, que de le sentir contenu par la présence d'un individu. Ce qui est à désirer, c'est que la présence du Saint-Esprit soit réalisée de telle sorte que personne ne rompe le silence que sous sa direction ; et que le sentiment de sa présence nous garde ainsi de tout ce qui est indigne de lui et du nom de Jésus qui nous rassemble.

Sous une autre dispensation, nous lisons l'exhortation suivante: «Prends garde à ton pied, quand tu vas dans la maison de Dieu ; et approche-toi pour entendre, plutôt que pour donner le sacrifice des sots ; car ils ne savent pas qu'ils font mal. Ne te presse point de ta bouche, et que ton cœur ne se hâte point de proférer une parole devant Dieu ; car Dieu est dans les cieux, et toi sur la terre : c'est pourquoi, que tes paroles soient peu nombreuses» (Éccl. 5:1-2). Certes, si la grâce dans laquelle nous sommes, nous a donné un plus libre accès auprès de Dieu, nous ne devons pas user de cette liberté, comme d'une excuse pour le manque de respect et pour la précipitation. La présence réelle du Seigneur au milieu de nous devrait certainement être un motif plus pressant encore à une sainte révérence et à une pieuse crainte, que la considération que Dieu est au ciel et nous sur la terre. «C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce par laquelle nous servons Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte ; car aussi notre Dieu est un feu consumant» (Héb. 12:28-29).

Espérant reprendre ce sujet, je suis, chers frères, votre indigne serviteur en Christ

1.1 Appendice à la première lettre

Quelque importante que soit la doctrine de la présence et de l'action du Saint-Esprit dans l'Église, il ne faudrait pourtant pas la confondre avec celle de la présence personnelle du Seigneur Jésus dans l'assemblée des deux ou trois réunis en Son nom.

Quelques-uns ont pensé que le Seigneur était présent dans l'assemblée par son Esprit, ne distinguant pas entre la présence personnelle du Seigneur et celle du Saint-Esprit. Celui-ci administre et dirige ; il n'est pas souverain. C'est le Seigneur qui est souverain.

Le Seigneur dit du Consolateur, l'Esprit de vérité: «Il ne parlera pas de par lui-même... Celui-là me glorifiera... Il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera, etc.» Mais le Seigneur promet de se trouver lui-même là où deux ou trois sont assemblés en son nom. Il est au milieu de ceux pour lesquels Lui s'est donné lui-même, tandis que le Saint-Esprit a été donné, et ne s'est pas donné lui-même. Il est de toute importance de retenir la vérité de la présence et de l'action du Saint-Esprit dans l'assemblée. Ce fait a été perdu de vue par l'Église, et c'est ce qui a été sa ruine. Elle a substitué le clergé à la présence et à l'action du Saint-Esprit.

Il ne faudrait pas cependant que l'attachement à cette vérité tendît à faire méconnaître la présence personnelle et effective du Seigneur Jésus au milieu de l'assemblée.

En Matt. 18:20, le Seigneur ne dit pas: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, l'Esprit est là au milieu d'eux» (quelque vrai et béni que cela soit), mais: «Je suis là au milieu d'eux».

C'est une grande perte pour l'âme et pour l'assemblée, si la présence personnelle du Seigneur, comme Seigneur, est remplacée par celle du Saint-Esprit, qui n'est pas Seigneur, mais Paraclet ; qui administre et dirige.

En Éphésiens 4:4-6, nous avons, au v. 4, l'unité vitale ; au v. 5, l'unité de profession ; au v. 6, l'unité extérieure et universelle ; la première, en rapport avec le seul Esprit ; la seconde, avec le seul Seigneur ; la troisième, avec le seul Dieu. La première unité comprend tous ceux qui ont la vie ; la seconde, tous ceux qui professent le nom de Christ ; ceux donc qui ont la vie s'y trouvent en première ligne, mais cette seconde sphère peut embrasser ce qui n'est pas vital. La troisième unité, v. 6, comprend universellement tous les hommes, mais les enfants de Dieu y sont au premier rang ; Dieu est leur Père, et il est en eux, tout en étant extérieurement au-dessus de tout et partout. Nous disons que la seconde unité (v. 5) est en rapport avec le seul Seigneur ; il a autorité sur tous ceux qui se réclament de son nom, qu'ils aient la vie ou qu'ils n'aient que la profession. «Tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et leur Seigneur et le nôtre» (1 Cor. 1:2).

En 1 Cor. 12:4-6, nous trouvons les trois mêmes choses: l'Esprit, le Seigneur, et Dieu. Il y a diversité de dons, mais le même Esprit. Et s'il y a diversité de dons, il y a par conséquent diversité de services, et le même Seigneur. Les serviteurs ont reçu de l'Esprit la distribution de leurs dons (v. 11), et ils accomplissent leurs services sous la direction de l'Esprit ; mais comme serviteurs, ils sont sous l'autorité de leur Seigneur, qui n'est pas l'Esprit, mais qui est Jésus. L'Esprit distribue et dirige les services, mais les serviteurs sont serviteurs du Seigneur.

De même, s'il s'agit de la cène, elle est la cène du Seigneur. C'est la mort du Seigneur qui y est annoncée, c'est la coupe du Seigneur, c'est la table du Seigneur (en contraste avec celle des démons). C'est donc Lui qui a l'autorité là, pour déterminer qui sont ceux qui doivent y prendre part (1 Cor. 11).

Remarquons toutefois, que c'est par l'Esprit Saint seulement, que l'on peut dire: «Seigneur Jésus» (1 Cor. 12:3).

Mais sans le vouloir, on peut méconnaître l'autorité du Seigneur dans l'assemblée, et y substituer celle du Saint-Esprit qui n'est pas Seigneur, mais qui administre de la part de celui qui est Seigneur.

L'église du moyen âge était tombée dans un autre extrême, en substituant l'administration de l'homme à celle du Saint-Esprit.

Il est bien de remarquer qu'en Matt. 18:18-20, le Seigneur ne parle pas de l'Esprit. Il s'agit de son autorité à lui le Seigneur, de son nom, et de sa présence personnelle. Sans doute, tout cela est réalisé sous la direction du Saint-Esprit, mais l'on n'est pas réuni au nom du Saint-Esprit ni autour de lui. Si l'on ne pense qu'à la présence du Saint-Esprit, on perd la vérité de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée, et l'on est obligé de faire Seigneur le Saint-Esprit. Mais par contre, on ne peut posséder la vérité de la présence personnelle du Seigneur comme souverain, sans avoir celle de la présence et de l'action de l'Esprit comme celui qui administre de la part du Seigneur qui est souverain, et alors on a tout ce qu'il faut.

Une autre remarque, qui fait ressortir ce qui distingue la présence du Saint-Esprit, de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée des deux ou trois réunis en son nom, c'est que le Saint-Esprit peut se trouver, — attristé hélas ! — là où le Seigneur ne peut se trouver. Dans une assemblée sectaire, les saints qui la composent ont cependant le Saint-Esprit en eux et avec eux. Ils peuvent l'ignorer, ne penser qu'à son influence, et lui y est attristé, mais de fait il ne les laisse pas, il ne s'en va pas: «Il demeure avec vous, et ... sera en vous». Mais le Seigneur Jésus, lui, ne peut se trouver présent dans une assemblée sectaire. Il ne s'agit pas, en Matt. 18:20, de sa toute-présence, car dans ce sens là il est partout indistinctement, mais s'il s'agit d'assemblées religieuses, le Seigneur n'a pas promis d'être dans toutes, mais exclusivement là où son nom est le centre et la base du rassemblement: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Et s'il est là, c'est lui qui a l'autorité, et l'Esprit l'administration.

Oh ! si nous avions le sentiment intime que le Seigneur est là comme Seigneur, que nous sommes là chez lui, quelle influence solennelle cela exercerait sur nos cœurs, et en même temps quelle sécurité et quel repos ! Combien alors le Saint-Esprit serait libre de nous administrer les bénédictions de Christ, prenant de ce qui est au Seigneur pour nous l'annoncer.

Quel immense privilège d'être rassemblés par le nom glorieux de Celui qui est venu, de Celui qui est ressuscité, de Celui qui est glorifié à la droite de Dieu, de Celui qui nous a envoyés le Consolateur, de Celui qui de là vient nous chercher ! — Oui, c'est ce nom glorieux qui est la base du rassemblement dont il dit: «Je suis là au milieu d'eux !» Ce Seigneur, corporellement absent, se trouve spirituellement présent d'une manière positive (et non seulement par son Esprit), au milieu de ceux que son nom a réunis. Il est là et pas ailleurs, s'il s'agit d'assemblées, et quelle sécurité que là il soit Seigneur !

2 Deuxième Lettre : L'Église édiflée par des dons.

Bien-aimés frères,

En revenant au sujet sur lequel je vous écrivis dernièrement, je voudrais vous présenter l'extrait suivant d'un traité, écrit il y a au moins neuf ou dix ans. L'auteur, si je suis bien informé, est un frère qui a été grandement honoré de Dieu parmi nous, et qui est connu personnellement de la plupart d'entre vous. Le traité est sous la forme d'un dialogue.

E. — J'ai appris que vous affirmez que chaque frère est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints.

W. — Si je disais cela, je nierais le Saint-Esprit. Personne n'est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints, s'il n'a pas reçu de Dieu un don particulier pour cela.

E. — Bien, mais vous croyez que tout frère a le droit de parler dans l'assemblée, s'il le peut.

W. — Non, certainement pas. Je nie ce droit à qui que ce soit, comme un droit. Un homme peut être naturellement très capable de parler et de bien parler, mais s'il ne peut pas «plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification», le Saint-Esprit ne l'a pas qualifié pour parler ; et s'il le fait, il déshonore Dieu son Père, il contriste l'Esprit, et méprise l'Église de Christ ; et de plus, il ne fait que manifester sa propre volonté.

E. — Quelle est donc votre vue particulière là-dessus ?

W. — Pensez-vous que ce soit une vue à moi particulière, de croire que, comme l'Église appartient à Christ, il lui a accordé des dons, par lesquels seuls elle doit être édiflée et gouvernée, afin que son attention ne soit pas mal dirigée et son temps mal employé, en écoutant ce qui ne lui serait pas profitable, quelque bien dit que ce pût être ?

E. — Non, j'admets cela, et je désirerais seulement que l'on ambitionnât davantage ces dons de Dieu, et que l'on mît plus de soin à combattre l'usage de tous les autres moyens, quelque crédit que puissent leur donner l'éloquence ou le patronage humain.

W. — Je soutiens encore que le Saint-Esprit donne des dons à qui il lui plaît, et les dons qu'il lui plaît ; et que les saints devraient être tellement unis ensemble, que les dons d'un frère ne devraient jamais rendre irrégulier l'exercice des dons d'un autre, et que la porte fût ouverte aux petits dons aussi bien qu'aux grands.

E. — Cela va sans dire.

W. — Pas du tout ; car ni dans l'église nationale ni chez les dissidents, on ne trouve 1 Cor. 14, mis en pratique. En outre, j'affirme qu'aucun don de Dieu n'a à attendre la sanction de l'Église pour être exercé. S'il est de Dieu, Dieu l'accréditera et les saints en reconnaîtront la valeur.

E. — Admettez-vous un ministère régulier ?

W. — Si, par un ministère régulier, vous entendez un ministère constaté (c'est-à-dire que, dans chaque assemblée, ceux qui ont reçu des dons de Dieu pour l'édification, soient en nombre limité et connus des autres) je l'admets: mais si, par un ministère régulier, vous entendez un ministère exclusif, je n'en veux pas. Par un ministère exclusif, j'entends la reconnaissance de certaines personnes comme occupant si exclusivement la place de docteurs, que l'exercice de dons réels par quelqu'un d'autre deviendrait irrégulier, comme, par exemple, dans l'église nationale et dans la plupart des chapelles dissidentes, où l'on regarderait comme irrégulier, un service accompli par deux ou trois personnes réellement douées par le Saint-Esprit.

E. — Sur quoi fondez-vous cette distinction ?

W. — Sur Act. 13:1. Je vois qu'il y avait à Antioche cinq personnes surtout, reconnues par le Saint-Esprit comme propres à enseigner: Barnabas, Siméon, Lucius, Manahem et Saul. Sans doute que, dans toutes les réunions, c'étaient ces cinq, que les saints s'attendaient à entendre parler. C'était là un ministère constaté ; mais non pas un ministère exclusif: car quand Judas et Silas vinrent (15:32), ils purent sans difficulté prendre leurs places parmi les autres, et alors les docteurs reconnus furent plus nombreux.

E. — Mais quel rapport cela aurait-il avec l'indication d'un cantique, etc., ou avec une prière, ou la lecture d'une portion de l'Écriture ?

W. — Tout cela, comme le reste, tomberait sous la direction du Saint-Esprit. Malheur à l'homme qui, uniquement par volonté propre, indiquerait un hymne, ou ferait une prière, ou lirait l'Écriture dans une assemblée, sans être conduit par le Saint Esprit ! En agissant ainsi dans l'assemblée des saints, il fait profession d'être dirigé par le Saint Esprit ; et cette profession, lorsqu'elle n'est pas vraie, est quelque chose de très présomptueux. Si les saints savent ce que c'est que la communion, ils sauront aussi combien il est difficile de conduire la congrégation dans la prière et dans le chant. S'adresser à Dieu, au nom de l'assemblée, ou proposer à celle-ci un cantique, comme le moyen d'exprimer à Dieu son état réel, demande beaucoup de discernement, ou au moins la direction la plus immédiate de la part de Dieu.

Tel est le jour sous lequel ces sujets étaient envisagés par un frère, connu, je crois, de la plupart d'entre vous — un des premiers ouvriers parmi ceux qui, depuis plus de quarante ans, ont cherché à se réunir au nom de Jésus. À l'appui de l'idée principale de l'extrait ci-dessus — savoir que Dieu ne désigne jamais tous les saints pour prendre part au ministère public de la Parole, ou pour conduire le culte d'une assemblée, je voudrais vous renvoyer premièrement à 1 Cor. 12:29-30: «Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous font-ils des miracles ? Tous ont-ils des dons de grâce de guérisons ? Tous parlent-ils en langues ? Tous interprètent-ils ?» Ces questions n'auraient pas de sens, s'il n'eût pas été évident, que de telles places dans le corps n'étaient remplies que par quelques-uns. L'apôtre venait de dire: «Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée : d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles», etc. Après quoi il dit: «Tous sont-ils apôtres ?» etc. Ainsi, dans la portion même des Écritures qui traite avec le plus de détails de la souveraineté du Saint-Esprit, dans la distribution et l'exercice des dons dans le corps, l'Église ; dans la portion même, à laquelle on en appelle toujours, et avec raison, pour prouver que la liberté du ministère est ce que Dieu a établi dans Son Église ; dans cette portion même, il nous est dit que tous n'étaient pas des frères doués de Dieu, mais que Dieu en avait établi dans le Corps ; puis vient l'énumération des différents ordres et espèces de dons qui les distinguaient.

Voulez-vous prendre maintenant Éph. 4 ? — On a élevé des doutes quand à la possibilité d'agir suivant les principes contenus dans 1 Cor. 12 et 14, en l'absence d'une si grande partie des dons énumérés dans ces chapitres. Je n'ai point moi-même de doutes pareils, et je me bornerai à demander à ceux qui en ont, où se trouvent dans l'Écriture d'autres principes, d'après lesquels nous puissions agir ; et, s'il n'y en a point, quelle autorité nous possédons pour agir suivant des principes qui ne sont nulle part dans l'Écriture ? Mais aucun doute de ce genre ne peut exister quant à Éph. 4:8-13: «C'est pourquoi il dit: Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes... Et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps du Christ». Et remarquez qu'ils sont donnés jusqu'à ce que l'Église soit complète. Aussi longtemps que Christ a sur la terre un Corps, auquel le service de tels hommes est nécessaire, il leur confère les dons de son amour, pour la nourriture et l'entretien de ce Corps: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous», etc.

C'est donc par le ministère d'hommes vivants, donnés et appelés pour ce ministère ou ce service, que Christ prend soin de son troupeau et le nourrit, et que le Saint-Esprit opère dans le Corps. Peut-être, il est vrai, ces hommes ont-ils un métier: Paul était un faiseur de tentes ; peut-être sont-ils très loin (plus loin est mieux) de toute espèce de prétentions à une dignité cléricale, à une position officielle ; mais ils n'en constituent pas moins la provision de Christ pour l'édification de ses saints et pour l'appel des âmes ; et la vraie sagesse des saints est de discerner ces dons, là où Christ les a mis, et de les reconnaître à la place qu'il leur a assignée dans son corps. Les reconnaître de cette manière, c'est reconnaître Christ ; refuser de le faire, c'est, à la fois, nous faire tort à nous-mêmes, et déshonorer le Seigneur.

Rappelons-nous aussi que Dieu a mis ces dons dans le Corps, dans tout le Corps ; que c'est à l'ensemble du Corps que Christ les a donnés, et que nous ne sommes pas tout le Corps. Supposez que l'Église fût restée manifestement une, comme elle l'était au temps des apôtres: même alors, il se pourrait très bien que, dans tel endroit, il n'y eût point d'évangéliste, et, dans tel autre, point de pasteur ou docteur ; tandis qu'ailleurs, au contraire, se trouverait plus d'un évangéliste, plus d'un pasteur et docteur. Mais maintenant que l'Église est tellement dispersée et tellement divisée, combien ce que nous venons de dire ne doit-il pas être plus vrai des petites assemblées qui se réunissent ici et là au nom de Jésus ! Le Seigneur Jésus ne se soucie-t-il plus de son Église, parce qu'elle est divisée, déchirée ? À Dieu ne plaise ! A-t-il cessé de manifester ses soins pour elle, en lui accordant les dons nécessaires et convenables ? Nullement. Mais c'est dans l'unité de tout le Corps qu'on les trouve: nous avons besoin de nous rappeler cela. Tous les saints de X... forment l'église de Dieu de cet endroit ; et il peut y avoir des évangélistes, des pasteurs et docteurs parmi ceux des membres du Corps qui sont encore dans l'Église établie, ou au milieu des méthodistes et des dissidents. Quel profit retirons-nous de leur ministère ? et comment les saints qui sont avec eux peuvent-ils profiter des dons que Christ a mis au milieu de nous ?

En exposant ces pensées, bien-aimés frères, mon but a été de vous faire bien comprendre que, si, parmi les soixante-dix ou quatre-vingts qui se réunissent à X... au nom du Seigneur, il ne s'en trouve point qui soient ses dons, selon ce qui est dit dans Éph. 4 ; ou qu'il y en ait seulement deux ou trois, le fait que nous nous réunissons de cette manière, n'augmentera pas, par lui-même, le nombre de ces dons. Un frère que Christ lui-même n'a pas fait pasteur ou évangéliste, ne le deviendra pas en commençant à se réunir là où la présence du Saint-Esprit et la liberté du ministère sont reconnues. Et si, parce qu'il y a affranchissement des restrictions humaines,

ceux qui n'ont pas été donnés par Christ à son Église, comme pasteurs, docteurs ou évangélistes, s'en attribuent la position ou agissent comme tels, en résultera-t-il de l'édification ? Non, mais, au contraire, de la confusion ; et « Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints ». Si de tels dons manquent au milieu de nous, confessons notre pauvreté ; si nous en possédons deux ou trois, soyons-en pleins de gratitude, reconnaissons-les à la place que Dieu leur a assignée, et prions afin d'obtenir des dons et des ministères plus nombreux et meilleurs. Mais gardons-nous de supposer que l'action d'un frère quelconque, que le Seigneur n'a pas lui-même établi dans cette position, puisse remplacer un don. L'unique effet d'une telle action est d'attrister l'Esprit, et de l'empêcher d'agir par le moyen de ceux qu'il emploierait, sans cela, au service des saints.

Une heureuse pensée se présente à moi, en terminant cette lettre. Si la position dans laquelle nous sommes ne répondait nullement à ce qui se trouve dans l'Écriture, de telles questions s'élèveraient difficilement au milieu de nous. Lorsque tout est arrangé, réglé par un système humain, que des hommes établis par un évêque, une conférence ou une congrégation, n'ont qu'à se conformer, dans leurs offices, à une routine prescrite par les règles auxquelles ils sont soumis, de telles questions n'ont point de raison d'être. Les difficultés mêmes de notre position prouvent, par leur caractère, que cette position est de Dieu. Oui, et Dieu, qui nous y a amenés par son Esprit, par le moyen de la Parole, est pleinement suffisant, et ne nous fera pas défaut dans les difficultés ; mais il nous les fera traverser d'une manière profitable pour nous et pour sa propre gloire. Soyons seulement simples, humbles et modestes. Ne prétendons pas à quelque chose de plus que ce que nous possédons, ou avoir à faire ce pour quoi Dieu ne nous a pas qualifiés. Je réserve quelques points de détail pour une autre lettre.

En attendant, je reste votre affectionné en Christ.

3 Troisième Lettre — Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'Assemblée — Marques négatives.

Bien-aimés frères,

Il est deux points sur lesquels je désire me faire clairement comprendre, avant d'aborder le sujet spécial de cette lettre. Premièrement, la différence qui existe entre le ministère et le culte. Je prends ici le mot culte dans son sens le plus étendu, comme désignant les diverses manières dont l'homme s'adresse à Dieu: la prière, la confession, et ce qui est plus proprement le culte, savoir, l'adoration, l'action de grâces et la louange. La différence essentielle entre le ministère et le culte, c'est que dans celui-ci l'homme parle à Dieu, et que dans celui-là Dieu parle aux hommes par ses serviteurs. Notre unique titre, mais pleinement suffisant, pour pouvoir rendre culte, est cette surabondante grâce de Dieu, laquelle nous a tellement rapprochés par le sang de Jésus, que maintenant nous connaissons et adorons Dieu comme notre Père, et que nous sommes rois et sacrificateurs à Dieu. À cet égard, tous les saints sont égaux: le plus faible et le plus fort, celui qui a le plus d'expérience et celui qui n'est encore qu'un petit enfant, ont tous la même part à ce privilège. Le serviteur de Christ le plus doué ne possède pas plus de droit à s'approcher de Dieu, que le plus ignorant d'entre les saints parmi lesquels il exerce son ministère. Admettre le contraire serait agir comme on ne l'a que trop fait dans toute la chrétienté, c'est-à-dire instituer un ordre de sacrificateurs ou de prêtres entre l'Église et Dieu. Nous avons un grand Souverain Sacrificateur. La seule sacrificature qui existe actuellement à côté de la sienne, est cette sacrificature que tous les saints partagent, et qu'ils partagent tous également. Aussi ne pourrais-je pas supposer que, dans une assemblée de chrétiens, ceux que Dieu a qualifiés pour enseigner, pour exhorter ou pour prêcher l'Évangile, fussent seuls appelés à indiquer des hymnes, à prier, à louer Dieu, à lui rendre grâces (j'entends l'expression de l'action de grâces, de la louange, etc.). Il se peut que Dieu se serve d'autres frères, ou pour indiquer un hymne qui soit l'expression vraie de l'adoration de l'assemblée ; ou pour exprimer, dans des prières, les désirs réels et les vrais besoins de ceux dont ils font profession d'être l'organe ou la bouche. Et si Dieu trouve bon d'agir de cette manière, qui sommes-nous pour nous opposer à sa volonté ? Toutefois souvenons-nous bien que, si ces actes de culte ne peuvent être le privilège exclusif de ceux qui ont des dons, il faut qu'ils soient subordonnés à la direction du Saint-Esprit ; et ils sont tous régis par les principes contenus dans 1 Cor. 14, d'après lesquels toutes choses doivent se faire avec ordre et pour l'édification.

Le ministère (c'est-à-dire le ministère de la Parole, dans lequel Dieu parle aux hommes par le moyen de ses serviteurs) est le résultat du dépôt spécial, dans l'individu, d'un don ou de dons, de l'usage desquels il est responsable envers Christ. Notre droit à rendre culte est ce en quoi nous sommes tous égaux ; la responsabilité du ministère découle de ce en quoi nous différons. « Or, ayant des dons de grâce différents, selon la grâce qui nous a été donnée... » (Rom. 12:6). Ce passage établit, de lui-même, la différence dont je parle entre le ministère et le culte.

Le second point est la liberté du ministère. La vraie idée, l'idée scripturaire de liberté du ministère, ne comprend pas seulement la liberté dans l'exercice des dons, mais aussi pour leur développement. Elle implique que nous reconnaissons dans nos assemblées la présence et l'action de l'Esprit, à tel point que nous ne mettons aucun obstacle quelconque à cette action, par qui il veut ; il est donc parfaitement clair que le premier développement d'un don doit être l'œuvre de l'Esprit, commençant à agir par des frères qu'il n'employait pas ainsi auparavant. Tout principe contraire serait, il me semble, également attentatoire aux privilèges de l'Église et aux droits du Seigneur. Mais alors, il est évident que, si les enfants de Dieu se réunissent sur un principe qui laisse au Saint Esprit la liberté d'agir par tel frère pour indiquer un cantique, par tel autre pour prier, par un troisième pour donner une parole d'exhortation ou une doctrine ; et si l'Esprit doit de même être laissé libre de développer des dons pour l'édification du corps ; il est évident, dis-je, que cela ne peut avoir lieu sans que, par là même, l'occasion ne soit fournie à la précipitation et à la suffisance, d'agir en dehors de toute direction de l'Esprit. De là l'importance de savoir comment on peut distinguer entre ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit. Je déteste l'abus que l'on fait trop souvent d'expressions telles que « le ministère de la chair » et « le ministère de l'Esprit » ; cependant elles renferment une bien importante vérité, quand on les emploie avec justesse. Chaque chrétien a au dedans de lui deux sources de pensées, de sentiments, de motifs, de paroles et d'actions, et ces deux sources sont appelées dans l'Écriture « la chair » et « l'Esprit ». Notre action dans les assemblées des saints peut provenir de l'une ou de l'autre de ces sources. Il est donc très important de savoir bien distinguer entre elles ; il est important pour ceux qui agissent dans les assemblées, soit habituellement soit par occasion, de se juger eux-mêmes à cet égard ; c'est une chose essentielle pour tous les saints, puisque nous sommes exhortés à « éprouver les esprits » ; ce qui peut parfois placer l'assemblée sous la responsabilité de reconnaître ce qui est de Dieu, et de signaler en le repoussant ce qui procéderait d'une autre source.

C'est sur quelques-unes des principales marques à l'aide desquelles nous pouvons distinguer la direction de l'Esprit des prétentions et des contrefaçons de la chair, que je désirerais maintenant attirer votre attention. Et d'abord, je voudrais mentionner plusieurs choses qui ne sont pas pour nous une autorisation à prendre part à la direction des assemblées des saints.

1°. On n'est pas autorisé à agir, simplement parce qu'il y a liberté d'agir. La chose est tellement évidente qu'il n'est nullement besoin de la démontrer ; et cependant nous avons besoin qu'on nous en fasse souvenir. Le fait qu'aucun obstacle formel ne s'oppose à ce que chaque frère agisse dans l'assemblée, donne la possibilité à ceux dont l'unique capacité est de savoir lire, de prendre une grande partie du temps en lisant chapitre après chapitre et indiquant hymne après hymne. Tout enfant qui a appris à lire pourrait en faire autant ; et, en vérité, peu de frères au milieu de nous seraient incapables de diriger les assemblées, si toute la capacité requise consistait à savoir lire comme il faut des chapitres et des hymnes. Il est assez facile de lire un chapitre ; mais discerner celui qu'il convient de lire et le moment convenable pour le lire, c'est tout autre chose. Il n'est pas difficile non plus d'indiquer un hymne ; mais en

indiquer un qui renferme et exprime réellement l'adoration de l'assemblée, voilà ce qu'il est impossible de faire sans la direction du Saint Esprit. Je vous l'avoue, mes frères, lorsque, il y a quelque temps (non pas dernièrement, grâce à Dieu), nous avons lu cinq ou six chapitres et chanté autant d'hymnes autour de la table du Seigneur, et prié ou rendu grâces peut-être une seule fois, je me demandais si nous avons été réunis pour annoncer la mort du Seigneur, ou bien pour nous perfectionner dans la lecture et dans le chant. Je bénis Dieu sincèrement des progrès qui ont eu lieu à cet égard depuis quelques mois ; toutefois il est bon que nous nous rappelions sans cesse que la liberté d'agir dans les assemblées ne nous autorise pas à y agir à notre gré.

2°. On n'est pas suffisamment autorisé à agir dans tel ou tel moment, parce que aucun autre frère ne le fait. Le silence ayant pour but le silence ne peut être trop évité ; rien n'empêche qu'il ne devienne une forme tout aussi bien qu'autre chose ; mais le silence vaut mieux encore que ce qu'on dirait ou ferait simplement pour le rompre. Je sais bien ce que c'est que de penser aux personnes présentes qui ne sont pas de l'assemblée, peut-être même pas converties, et de se sentir mal à l'aise du silence à cause d'elles. Lorsqu'un tel état de choses est fréquent ou habituel, il est possible que ce soit un appel sérieux de Dieu à rechercher d'où cela peut provenir ; mais jamais cela ne peut autoriser un frère, à parler, à prier ou à indiquer un hymne, dans l'unique but que l'on fasse quelque chose.

3°. De plus, nos expériences et notre état individuels, ne sont pas des guides sûrs quant à la part d'action que nous pouvons prendre dans les assemblées des saints. Il se peut qu'un hymne ait été d'une grande douceur pour mon âme, ou que je l'aie entendu chanter ailleurs avec une grande jouissance de la présence du Seigneur ; mais dois-je en conclure que je suis appelé à indiquer cet hymne dans la première réunion à laquelle j'assisterai ? Il est possible qu'il ne soit nullement en rapport avec l'état actuel de l'assemblée. Peut-être aussi ne serait-ce point du tout l'intention de l'Esprit qu'un hymne fût chanté. « Quelqu'un parmi vous est-il maltraité ? qu'il prie. Quelqu'un est-il joyeux ? qu'il chante des cantiques » (Jacq. 5:13). Un hymne doit exprimer les sentiments de ceux qui sont réunis ; autrement, en le chantant, ils ne seront pas sincères. Et qui pourra faire trouver un tel hymne, sinon Celui qui connaît l'état actuel de l'assemblée ? Il en est de même quant à la prière : si quelqu'un prie dans l'assemblée, c'est comme l'organe des requêtes et de l'expression de tous. Je puis avoir à me décharger sur le Seigneur, au moyen de la prière, de fardeaux à moi particuliers, qu'il ne conviendrait nullement de mentionner dans l'assemblée. Si j'agissais de cette manière, l'unique effet en serait, probablement, de rabaisser tous mes frères au même niveau que moi. D'un autre côté, il se peut que mon âme soit parfaitement heureuse dans le Seigneur ; mais, s'il n'en est pas ainsi de l'assemblée, c'est seulement en m'identifiant avec son état à elle, que je serai rendu capable de présenter ses requêtes à Dieu. C'est-à-dire que, si je suis dirigé par l'Esprit à prier dans l'assemblée, ce ne devra pas être comme dans mon cabinet, où nul ne se trouve, excepté le Seigneur et moi, et où mes propres besoins et mes propres joies forment le sujet spécial de mes prières et de mes actions de grâces ; mais il faudra que je sois rendu capable de faire au Seigneur les confessions, et de lui présenter les actions de grâces et les requêtes qui s'accordent avec l'état de ceux dont je deviens la bouche, en m'adressant ainsi à Dieu. Une des plus grandes méprises que nous puissions faire, c'est de nous imaginer que le moi et ce qui se rapporte au moi, doit nous guider dans la direction des assemblées des saints. Une portion de l'Écriture peut avoir intéressé à un haut degré mon âme, et je puis en avoir profité ; mais il ne s'ensuit pas que je doive la lire à la table du Seigneur ou dans d'autres réunions des saints. Il se peut aussi que quelque sujet particulier m'occupe ou me préoccupe, et que ce soit pour le bien de mon âme ; mais il se peut, en même temps, que ce ne soit pas du tout le sujet sur lequel Dieu veut que l'attention des saints en général soit attirée. Remarquez-le, je ne nie pas que nous ne puissions avoir été occupés spécialement, nous-mêmes, de sujets dont la volonté de Dieu serait que nous occupions aussi les saints. Peut-être en est-il souvent, ou même ordinairement ainsi chez les serviteurs de Dieu ? mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que, en soi-même, le fait que nous avons été occupés de cette manière n'est pas une direction suffisante. Nous pouvons avoir des besoins que les enfants de Dieu en général n'ont pas, et pareillement leurs besoins peuvent ne pas être les nôtres.

Permettez-moi d'ajouter que l'Esprit ne me dirigera jamais à indiquer des hymnes, parce qu'ils expriment mes vues particulières. Il se peut que, sur certains points d'interprétation, les saints qui se réunissent ensemble ne soient pas entièrement du même avis. Dans ce cas, si quelques-uns d'entre eux choisissent des hymnes dans le dessein d'exprimer leur propre opinion, — quelque bons et vrais que soient d'ailleurs ces hymnes, — il est impossible que les autres membres de l'assemblée les chantent ; et, au lieu d'harmonie, il en résulte du désaccord. Dans une réunion de culte, les hymnes que l'Esprit de Dieu fera choisir seront l'expression des sentiments communs à tous. En tout temps, mais en tout cas dans l'assemblée, empressons-nous « de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » ; et souvenons-nous que le moyen d'y parvenir, c'est de marcher « avec toute humilité et douceur, avec longanimité, nous supportant l'un l'autre dans l'amour ».

Laissez-moi vous rappeler ici que, dans le chant, dans la prière, dans le culte en un mot, quel que puisse être l'organe ou la bouche de l'assemblée, c'est l'assemblée qui parle à Dieu ; par conséquent le culte ne sera vrai, sincère, qu'autant qu'il ne dépassera pas, mais exprimera fidèlement l'état de cette assemblée. Béni soit Dieu, de ce qu'il peut, par son Esprit, faire entendre une note plus haute (et il le fait souvent) qui vibre immédiatement dans tous les cœurs, et de ce qu'il donne ainsi au culte un ton plus élevé. Mais si l'assemblée n'est pas en état de répondre tout de suite à ce diapason de louange, rien ne peut être plus pénible que d'entendre un frère se répandre en ardents accents d'actions de grâces et d'adoration, tandis que les autres cœurs sont tristes, froids et distraits. Celui qui exprime le culte de l'assemblée doit avoir avec lui les cœurs de l'assemblée ; sans cela, on n'est pas dans le vrai. D'un autre côté, puisque c'est Dieu qui nous parle dans le ministère, celui-ci n'est pas, comme le culte, limité par notre état ; il peut toujours être à un degré plus élevé. Si un frère employé dans le ministère est réellement, en parlant, la bouche de Dieu, comme il doit l'être, ce sera souvent pour nous présenter des vérités que nous n'avons pas encore reçues, ou pour nous en rappeler d'autres qui ont cessé d'agir avec puissance sur nos âmes. Combien il est évident que, dans l'un et l'autre de ces cas, et dans tous les cas, il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui dirige.

Je trouve qu'il vaut mieux laisser pour une autre lettre ce qui distingue la direction positive de l'Esprit. Je n'ai présenté jusqu'ici que la partie négative de ce sujet.

Je suis, bien-aimés frères, votre affectionné en Christ.

4 Quatrième Lettre — Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'Assemblée — Marques positives

L'homme qui tenterait de définir les opérations de l'Esprit dans le réveil ou dans la conversion d'une âme, ne ferait que trahir sa propre ignorance, et nierait, de plus, cette souveraineté de l'Esprit déclarée dans ces paroles bien connues : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va ; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit ». Et cependant l'Écriture abonde en signes, qui peuvent servir à reconnaître ceux qui sont nés de l'Esprit et ceux qui ne le sont pas. Il en est de même du sujet de cette lettre. J'espère être préservé du danger d'usurper la place du Saint Esprit, en croyant pouvoir définir exactement le mode de ses opérations sur les âmes de ceux qu'il dirige pour agir dans l'assemblée, soit dans le culte, soit en exerçant un ministère au milieu des saints. La chose peut être, dans certains cas, beaucoup plus claire et beaucoup plus sensible que dans d'autres (je veux dire, sensible à celui qui est ainsi appelé à agir). Mais, quelque vain et présomptueux qu'il pût être de chercher à donner une vraie et complète définition sur ce sujet, l'Écriture nous offre d'amples instructions touchant les marques du vrai ministère ; et c'est sur

quelques-unes des plus simples et des plus évidentes de ces marques que je désire maintenant attirer votre attention. Il en est qui s'appliquent à la matière qui est l'objet du ministère ; et d'autres qui concernent les motifs qui nous portent à agir dans le ministère, ou à prendre une part quelconque à la direction des assemblées des saints. Les unes fourniront à ceux qui agissent ainsi, une pierre de touche, au moyen de laquelle ils pourront se juger eux-mêmes ; et à l'aide des autres, tous les saints pourront discerner ce qui est de l'Esprit et ce qui procède d'une autre source. Les unes serviront à montrer ceux qui sont les dons de Christ à son Église pour le ministère de la parole ; et les autres aideront ceux qui sont réellement ces dons-là, à décider l'importante question de savoir quand ils doivent parler et quand ils doivent se taire. Mon âme tremble lorsque je pense à ma responsabilité en écrivant sur un tel sujet ; mais ce qui m'encourage, c'est que «notre capacité vient de Dieu», et que «l'Écriture est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre». Éprouvez tout ce que je pourrai écrire au moyen de cette règle parfaite, et, si quelque chose ne supportait pas cette épreuve, que Dieu vous accorde la grâce, bien-aimés frères, d'être assez sages pour le rejeter.

Ce n'est point par des impulsions aveugles et des impressions inintelligentes que l'Esprit dirige, mais c'est en remplissant l'entendement spirituel des pensées de Dieu, telles qu'elles sont révélées dans la parole écrite, et en agissant sur les affections renouvelées. Dans les premiers temps de l'Église, il y avait, il est vrai, des dons de Dieu, dont l'emploi pouvait ne pas être lié à l'intelligence spirituelle. Je veux parler du don des langues, quand il n'y avait pas d'interprète ; et il paraîtrait que ce don étant aux yeux des hommes plus merveilleux que les autres, les Corinthiens aimaient beaucoup à l'exercer et à l'étaler. L'apôtre les en reprend: «Je rends grâce à Dieu de ce que je parle en langue plus que vous tous ; mais, dans l'assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langue. Frères, ne soyez pas des enfants dans vos entendements ; mais, pour la malice, soyez de petits enfants ; mais, dans vos entendements, soyez des hommes faits» (1 Cor. 14:18-20). Le moins, donc, qu'on puisse attendre de ceux qui exercent un ministère, c'est qu'ils connaissent l'Écriture, qu'ils aient l'intelligence de la pensée de Dieu telle qu'elle est révélée dans la Parole. Cette connaissance, cette intelligence, remarquez-le, peuvent se trouver chez un frère et n'être accompagnées d'aucun don d'élocution, d'aucune capacité pour les communiquer à d'autres ; mais sans elles, qu'aurions-nous à communiquer ? Assurément les enfants de Dieu ne s'assemblent pas de temps en temps au nom de Jésus, pour qu'on leur présente des pensées tout humaines, ou pour qu'on leur répète ce que d'autres ont dit ou écrit. Une connaissance personnelle de l'Écriture, l'intelligence de son contenu, sont certainement des choses essentielles au ministère de la Parole. «Jésus leur dit: Avez-vous compris toutes ces choses ? Ils lui disent: Oui, Seigneur. Et il leur dit: C'est pour cela que tout scribe qui a été fait disciple du royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui produit de son trésor des choses nouvelles et des choses vieilles» (Matt. 13:51-52). Quand notre Seigneur était sur le point d'envoyer ses disciples pour qu'ils fussent ses témoins, «il leur ouvrit l'intelligence, pour entendre les Écritures» (Luc 24:45). Et combien de fois ne lisons-nous pas que Paul, quand il prêchait aux Juifs, s'entretenait avec eux d'après les Écritures (Act. 18:2, 4). Si l'apôtre s'adresse aux Romains comme à des chrétiens capables de s'avertir les uns les autres, c'est parce qu'il peut dire d'eux: «Or je suis persuadé, mes frères, moi-même aussi, à votre égard, que vous-mêmes aussi vous êtes pleins de bonté, remplis de toute connaissance, capables de vous exhorter l'un l'autre» (Rom. 15:14). Dans les portions de l'Écriture qui traitent le plus expressément de l'action de l'Esprit dans l'assemblée, dans 1 Cor. 12, par exemple, ce n'est pas à l'exclusion de la Parole, que cette action est dite avoir lieu. «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse ; et à un autre, la parole de connaissance, selon le même Esprit» (1 Cor. 12:8). Lorsque l'apôtre énumère les choses par lesquelles lui et d'autres se rendent recommandables comme serviteurs de Dieu, nous trouvons ce qui suit dans cette admirable liste: «par la connaissance... par la Parole de la vérité... par les armes de la justice, de la main droite et de la main gauche» (2 Cor. 6:6, 7) ; et si vous faites attention à ce qui constitue cette armure, vous trouverez que c'est la vérité qui est une ceinture pour les reins, et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu (Éph. 6:14, 17). L'apôtre, faisant allusion à ce qu'il avait déjà écrit aux Éphésiens, dit: «D'après quoi, en le lisant, vous pouvez comprendre quelle est mon intelligence dans le mystère du Christ» (Éph. 3:4). Quand le même apôtre presse les saints de s'exhorter les uns les autres, voyez ce qu'il mentionne avant tout, comme une condition essentielle et préalable pour cela: «Que la parole du Christ habite en vous richement, — en toute sagesse, vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos cœurs à Dieu dans un esprit de grâce» (Col. 3:16). Il dit de même à Timothée: «En proposant ces choses aux frères, tu seras un bon serviteur de Jésus-Christ, nourri dans les paroles de la foi et de la bonne doctrine que tu as pleinement comprise». Et il l'exhorte, en disant: «Jusqu'à ce que je vienne, attache-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement... Occupe-toi de ces choses ; sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents à tous», «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement ; persévère dans ces choses, car en faisant ainsi tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Tim. 4:6, 13, 15, 16). Dans la seconde épître, Timothée est exhorté de cette manière: «Et les choses que tu as entendues de moi devant plusieurs témoins, commets-les à des hommes fidèles qui soient capables d'instruire aussi les autres» (2:2). Et, quant à Timothée lui-même, nous lisons: «Étudie-toi à te présenter approuvé à Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement la parole de la vérité» (v. 15). Parmi les qualités requises pour être évêque ou surveillant, telles qu'elles sont mentionnées dans Tite 1, nous trouvons ceci: «Tenant ferme la fidèle parole selon la doctrine, afin qu'il soit capable tant d'exhorter par un sain enseignement que de réfuter les contredisants». Tout ce qui précède prouve avec évidence, mes frères, que ce n'est pas seulement par de petits fragments de vérité, présentés toutes les fois que nous nous sentons pressés de le faire, que l'Église peut être édifiée (*). Non, les frères par le moyen desquels le Saint-Esprit agit pour paître, nourrir, et conduire les saints de Dieu, sont ceux dont l'âme est habituellement exercée par la méditation de la Parole ; ceux «qui, par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal» (Héb. 5:14). Comme nous l'avons dit, le moins qu'on puisse attendre de ceux qui ont un ministère dans l'Église, c'est qu'ils aient une telle connaissance de la parole de Dieu.

(*) À Dieu ne plaise que des frères quelconques pussent être par ces lignes découragés de dire, ne fût-ce que quelques paroles, tendant à une réelle édification ! Mais ceux que le Seigneur emploie ainsi, seraient les derniers à supposer que leur ministère est le seul ministère, ou celui par lequel Dieu subvient principalement aux besoins des saints.

Cependant cette connaissance ne suffit pas ; il faut aussi que la parole de Dieu soit appliquée à la conscience des saints, de telle sorte qu'elle réponde à leurs besoins actuels. Pour cela, il faut ou apprendre à connaître l'état des saints, en ayant des communications avec eux, etc (et cette connaissance ne serait jamais que fort imparfaite), ou bien être directement dirigé de Dieu. Ceci est vrai des frères qui, comme évangélistes, pasteurs et docteurs, sont, dans le sens le plus complet du mot, et le plus manifestement, les dons de Christ à son Église. C'est Dieu seul qui peut leur faire trouver les portions de la vérité qui atteindront la conscience et répondront aux besoins des âmes ; c'est Lui seul qui peut les rendre capables de présenter cette vérité de telle manière qu'elle ait son effet. Dieu connaît les besoins de tous en général et de chacun en particulier dans l'assemblée, et il peut donner à ceux qui parlent de faire entendre la vérité même qui convient, qui est nécessaire ; qu'ils connaissent ou non l'état de ceux auxquels ils s'adressent. Combien n'est-il donc pas important d'être sans réserve et sincèrement soumis à l'Esprit !

Une chose qui devrait distinguer toujours le ministère de l'Esprit, ce seraient des effusions découlant d'une affection personnelle pour Christ. «M'aimes-tu ? » Telle fut la question répétée trois fois à Pierre, en même temps qu'il lui était ordonné, aussi jusqu'à trois fois, de paître le troupeau de Christ. «Car l'amour de Christ nous étroit», dit Paul. Combien ceci diffère de tant de motifs qui pourraient nous

influencer naturellement ! Combien il serait important que nous puissions, en bonne conscience, dire chaque fois que nous exerçons quelque ministère: «Ce n'est pas le désir de me mettre en avant, ni la force de l'habitude, ni l'impatience, qui ne peut supporter que l'on ne fasse rien, qui m'a porté à agir ; mais c'est l'amour pour Christ, et pour son troupeau à cause de Celui qui l'a acquis au prix de Son propre sang». Certainement, c'était là le motif qui manquait au méchant serviteur, qui avait caché dans la terre le talent de son maître.

Outre cela, le ministère de l'Esprit, et toute autre action faite, dans l'assemblée, sous l'impulsion de ce même Esprit, se distinguerait toujours par un sentiment profond de responsabilité envers Christ. Laissez-moi vous adresser une question, mes frères, et me l'adresser aussi à moi-même. Supposez que quelquefois, à la fin d'une réunion, on nous demandât: «Pourquoi avez-vous indiqué un tel hymne, ou lu un tel chapitre, ou fait entendre une telle parole, ou prié de cette manière ?» Pourrions-nous répondre avec une pure et bonne conscience: «Mon seul motif en le faisant a été la conviction sincère que telle était la volonté de mon Maître ?» Pourrions-nous dire: «J'ai indiqué cet hymne, parce que j'avais conscience qu'il répondait à l'intention de l'Esprit dans ce moment-là ? J'ai lu ce chapitre, ou dit cette parole, parce que je sentais clairement devant Dieu que c'était là le service que mon Seigneur et Maître m'assignait ? J'ai prié de cette manière, parce que j'avais conscience que l'Esprit de Dieu me dirigeait à demander, comme bouche de l'assemblée, les bénédictions implorées dans cette prière ?» Mes frères, pourrions-nous répondre cela, — quoique souvent on le sache mieux après qu'au moment même ? Ou n'agissons-nous pas souvent, plutôt, sans aucun sentiment de notre responsabilité envers Christ ? «Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu», dit l'apôtre Pierre. Cela ne signifie pas: qu'il parle selon l'Écriture, quoique naturellement ceci soit vrai aussi ; ce passage veut dire, ou plutôt dit, que ceux qui parlent doivent parler comme oracles de Dieu. Si je ne puis avoir conscience que Dieu m'a enseigné ce que je fais entendre à l'assemblée, et que je le dis au moment opportun, je dois me taire. Naturellement un homme peut se tromper en disant cela, et c'est aux saints de juger par la parole de Dieu, tout ce qu'ils entendent ; mais rien que la conviction sincère devant Dieu, que Dieu lui a donné quelque chose à faire ou à dire, rien que cette conviction ne devrait porter qui que ce soit à parler ou à agir de quelque autre manière dans les réunions. Si nos consciences agissaient habituellement sous cette responsabilité, ce serait sans doute un obstacle à beaucoup de choses ; mais en même temps, Dieu pourrait librement manifester sa présence, que souvent nous ne réalisons pas assez.

Combien ce sentiment de responsabilité immédiate envers Christ est frappant chez l'apôtre Paul. «Car si j'évangélise», dit-il, «je n'ai pas de quoi me glorifier, car c'est une nécessité qui m'en est imposée ; car malheur à moi si je n'évangélise pas. Car si je fais cela volontairement, j'en ai un salaire ; mais si c'est malgré moi, l'administration m'en est cependant confiée» (1 Cor. 9:16, 17). Et combien sont touchantes ces paroles qu'il adresse aux mêmes chrétiens: «J'ai été parmi vous, dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (2:3). Quel reproche pour la légèreté de cœur et la présomption avec lesquelles, hélas ! nous traitons trop souvent, tous, la sainte parole de notre Dieu ! «Car nous ne sommes pas comme plusieurs», dit encore le même apôtre, «qui frelatent la parole de Dieu ; mais comme avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ» (2 Cor. 2:17).

Je voudrais toucher un autre point. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour et de conseil (= sobre bon sens)» (2 Tim. 1:7). «Un esprit de bon sens». Il est possible qu'un homme ait peu ou point de science humaine ; il est possible qu'il soit incapable de s'exprimer d'une manière élégante, ou même correcte ; il est possible qu'il manque de tout cela, et que, pourtant, il soit «un bon serviteur de Jésus-Christ». Mais il faut qu'il possède un esprit de bon sens. Et, pendant que nous sommes sur ce sujet, m'est-il permis de mentionner une chose qui m'a quelquefois rendu très triste, ailleurs aussi bien qu'au milieu de nous ? Je veux parler de la confusion entre les personnes de la Divinité, confusion qu'on fait souvent dans les prières. Lorsqu'un frère, en commençant à prier, s'adresse à Dieu le Père, et continue en parlant comme si c'était lui qui fût mort et ressuscité ; ou lorsque, s'adressant à Jésus, il lui rend grâces d'avoir envoyé son Fils unique au monde, je vous l'avoue, je me dis: «Est-ce l'Esprit de Dieu qui peut inspirer de telles prières ?» Certainement tous ceux qui agissent dans le culte ont aussi besoin de l'esprit de «bon sens», pour éviter cette confusion. Aucun d'eux ne croit que le Père soit mort sur le Calvaire, ni que Christ ait envoyé son Fils au monde. Où donc se trouve l'esprit rassis, l'esprit intelligent qui devraient caractériser ceux qui se mettent en avant comme les canaux du culte des saints, lorsque le langage dont ils se servent exprime réellement ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, ce qu'il serait choquant de croire !

En réservant encore quelques points pour une autre lettre, je suis votre affectionné en Christ,

À ce que dit ici l'auteur sur certains défauts des prières, lesquels ne peuvent jamais provenir de l'Esprit de Dieu, l'éditeur se permet d'ajouter quelques mots sur le même sujet.

1° Quand un frère, priant dans l'assemblée, s'adresse au Seigneur, en disant: «Mon Dieu», cela ne peut certes pas davantage venir de l'Esprit, qui identifie avec tous ses frères celui auquel il donne de se lever pour être leur bouche.

2° Quand une prière ou une action de grâces renferme de longues expositions de doctrines, je n'y puis voir, non plus, un effet du Saint-Esprit. Celui qui prie parle à Dieu, et non pas aux frères. Or il ne nous convient nullement de prêcher Dieu.

3° Je doute que des actes du culte, se succédant toujours dans le même ordre, soient toujours dus aux directions de l'Esprit. Est-ce l'Esprit, par exemple, qui veut que toute réunion se termine par une prière, sans laquelle on n'oserait pas se lever pour sortir ? Sans doute, une prière finale est tout à fait convenable et à sa place, si c'est Dieu qui la donne. Sinon, ce n'est qu'une pauvre forme qui ne vaut guère mieux qu'une liturgie.

5 Cinquième Lettre — Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets.

Bien-aimés frères,

Mes remarques dans cette lettre seront plus décousues que dans les lettres précédentes, mon but étant de relever divers points qui ne pouvaient guère entrer aisément dans les sujets que j'ai traités auparavant.

Et d'abord, qu'il me soit permis de vous rappeler que tout ce qui se fait dans une réunion d'édification mutuelle doit être le fruit de la communion. C'est-à-dire que, si je lis un chapitre de la Parole, il ne faut pas que j'aie à feuilleter longtemps ma Bible pour y chercher un chapitre qu'il convienne de lire ; mais, en admettant que je connais plus ou moins cette Parole, il faut que l'Esprit de Dieu m'ait mis au cœur la portion que j'en dois lire. De même, si un hymne doit être chanté, ce ne sera pas parce que j'aurai senti que le moment de chanter était venu, et qu'ainsi j'aurai cherché dans mon Recueil un hymne qui me plaise ; non, mais il faut que, suivant la mesure de connaissance que j'ai du livre d'hymnes, l'Esprit de Dieu m'ait fait souvenir d'un des hymnes et m'ait dirigé à l'indiquer. L'idée d'une demi-douzaine de frères parcourant leurs recueils de cantiques et leurs Bibles pour trouver des chapitres et des hymnes convenables, est aussi subversive que possible du véritable caractère d'une réunion d'édification mutuelle dans la dépendance du Saint-Esprit. Je puis, il est vrai, à cause d'une connaissance imparfaite de ma Bible, avoir besoin de chercher un chapitre que l'Esprit m'a mis au cœur de lire ; et la même chose quand il s'agit d'un hymne ; mais il est clair que c'est le seul but que l'on doit avoir en feuilletant l'un et l'autre de ces livres, lorsqu'on est assemblé sur le principe de la dépendance du Saint-Esprit pour s'édifier mutuellement.

En second lieu, si ce que nous venons de dire était bien compris, il s'ensuivrait, comme une conséquence naturelle, qu'en voyant un frère ouvrir sa Bible ou son livre de cantiques, on saurait qu'il le fait avec la pensée de lire une portion de la Parole, ou d'indiquer un

hymne. Le passage: «C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous l'un l'autre» (1 Cor. 11:33), empêcherait alors tout autre frère d'avoir l'idée d'agir dans la réunion, jusqu'à ce que celui qui aurait ainsi manifesté son désir de lire, etc., eût mis la chose à exécution ou y eût renoncé. Ceci m'amène au sujet de la dépendance mutuelle, sur lequel nous ferons bien de méditer un moment.

Dans ce chapitre (1 Cor. 11), la question, quant aux Corinthiens, n'était pas le ministère, mais la manière de prendre la cène du Seigneur. La question du ministère se présente dans le chapitre 14 ; mais la racine morale du désordre était la même dans les deux cas. Les Corinthiens ne discernaient pas le corps, et ainsi chacun d'eux était occupé de sa propre personne. «Car lorsqu'on mange, chacun prend par avance son propre souper» (v. 21). Il en résultait ce qui suit: «Et l'un a faim et l'autre s'ennivre». Le principe du moi produisait là des fruits tellement visibles et tellement monstrueux qu'ils choquaient même les sentiments naturels. Mais si, en allant aux réunions et en y étant, je ne fais que penser au chapitre que je lirai, à l'hymne que j'indiquerai, en un mot à la part que je prendrai au culte, le moi est, dans les choses spirituelles, le pivot sur lequel tournent mes pensées et mes sollicitudes, tout autant que si, comme les Corinthiens dans les choses naturelles, j'avais apporté un souper et que je le mangeasse, tandis que mon pauvre frère qui n'aurait pas pu s'en procurer un, s'en irait sans avoir soupé. C'est dans l'unité du seul corps de Christ, vivifié, animé, enseigné et gouverné par le seul Esprit, que nous nous assemblons ; et assurément la pensée de nos cœurs, en nous réunissant ainsi, ne devrait être ni le souper que j'ai, moi, à manger, ni la part que j'ai, moi, à prendre à la réunion, mais la bonté et la grâce admirable de Celui qui nous a confiés à la garde du Saint-Esprit, lequel ne manquera pas, si nous nous attendons humblement à lui, d'assigner à chacun la place et l'action qui lui conviennent, sans qu'il doive y avoir en nous aucune préoccupation fiévreuse à ce sujet. Chaque chrétien n'est qu'un membre du corps de Christ, et, si les Corinthiens avaient discerné et réalisé cela, certainement celui qui avait un souper aurait attendu ceux qui n'en avaient point, pour le partager avec eux. De la même manière, si mon âme réalise cette précieuse unité du corps, et l'humble place que j'y ai comme en étant seulement un des membres, je me garderai d'agir dans l'assemblée avec une précipitation qui pourrait empêcher d'autres saints de le faire ; et, si je sens que j'ai une parole à adresser de la part du Seigneur, ou qu'il m'appelle à quelque service, je me souviendrai toujours que d'autres peuvent avoir aussi quelque chose à dire, avoir reçu le même appel, et je leur laisserai du temps pour agir ; et, par-dessus tout, si j'aperçois un frère qui a son livre ouvert pour lire une portion de la Parole ou pour indiquer un hymne, j'attendrai qu'il l'ait fait, au lieu de me hâter de le prévenir. Ces mots: «Attendez-vous l'un l'autre», peuvent s'appliquer à cela aussi bien qu'à la fraction du pain ; et dans le 14^e chapitre nous trouvons que, lorsque des prophètes parlaient dans l'assemblée par une révélation immédiate, ils devaient être tellement soumis les uns aux autres que, même quand l'un d'entre eux parlait, si un autre qui était assis recevait une révélation, le premier devait «se taire». En outre, si, comme nous l'avons déjà dit, nous réalisons notre place dans le corps et l'unité de celui-ci, la portée générale et morale de cette parole: «Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler» (Jacq. 1:19), nous enseignerait à nous attendre ainsi les uns les autres.

Troisièmement, le but de notre réunion est l'édification ; c'est là-dessus que l'apôtre insiste dans 1 Cor. 14. Dans le chapitre 12, nous avons le corps de Christ soumis à lui comme à son Seigneur, et témoin ici-bas de cette souveraineté de Christ, en vertu de l'habitation et de l'action du Saint-Esprit, qui distribue ses grâces à chacun en particulier, selon qu'il le veut ; ce chapitre se terminant par la liste des dons: apôtres, prophètes, etc., que Dieu a placés dans l'Église dans leurs diverses places d'utilité ou de service pour tout le corps. Il nous est recommandé d'avoir du zèle pour les dons les meilleurs, mais en même temps il est fait allusion à un chemin par excellence, c'est-à-dire la charité ou l'amour, dont parle le chapitre 13, sans laquelle les dons les plus magnifiques ne sont rien, et qui doit régler l'exercice de tous les dons, pour que le résultat en soit réellement l'édification. Celle-ci est le sujet du chapitre 14. Le don des langues étant le plus merveilleux aux yeux des hommes, les Corinthiens prenaient plaisir à l'étaler. Au lieu de l'amour cherchant l'édification de tous, c'était la vanité cherchant à faire parade de ses talents. Ceux-ci étaient réellement des dons, des dons de l'Esprit ; et c'est ici pour nous, bien-aimés frères, une chose sérieuse à considérer, que la puissance de l'Esprit manifestée dans les dons pour le service, peut être séparée de la direction vivante du même Esprit dans l'exercice de ces dons. Cette direction ne peut se faire sentir que là où le moi est crucifié, où Christ est tout pour l'âme. Le but du Saint-Esprit n'est pas de glorifier les pauvres vases de terre qui contiennent ses dons ; mais, et cela par l'édification de tout le corps, de glorifier Christ de qui ces dons procèdent, en donnant à ceux qui les ont reçus d'en faire usage avec grâce, humilité et renoncement à eux-mêmes. Combien ce renoncement à soi-même est beau dans l'apôtre Paul ! Possédant tous les dons, avec quelle simplicité de cœur il cherchait, non à les déployer, mais à exalter son Seigneur et à édifier les saints ! «Je rends grâce à mon Dieu de ce que je parle en langue plus que vous tous ; mais, dans l'assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles, avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue». Combien elles ont de force, sorties de la plume d'un tel homme, ces paroles du Saint-Esprit: «Que tout se fasse pour l'édification». «Ainsi vous aussi, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée».

De plus, tout serviteur, pour être fidèle, doit agir d'après les directions de son maître. De là l'importance de ce sur quoi j'ai tant insisté dans ma dernière lettre, savoir que, si j'agis dans l'assemblée des saints, il ne faut rien moins pour m'y pousser que la pleine et sérieuse conviction dans mon âme, et devant Dieu, que c'est bien selon sa volonté actuelle. «Car, par la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de ceux qui sont parmi vous de ne pas avoir une haute pensée de lui-même, au-dessus de celle qu'il convient d'avoir, mais de penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun» (Rom. 12:3). La mesure de foi que Dieu m'a donnée doit être la mesure de ce que je fais ; et Dieu, en leur donnant la mesure de foi nécessaire, aura soin que ses serviteurs sachent ainsi ce qu'il faudra qu'ils fassent. Une conviction ferme et sincère que telle est la volonté de Dieu, peut donc seule m'autoriser à agir comme son serviteur dans l'assemblée, et même partout ailleurs. Cependant, comme on peut faire abus de ce principe, Dieu a pourvu, par la direction contenue dans ce passage: «Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent» (1 Cor. 14:29), à ce qu'il y eût un frein à cet abus dans l'assemblée. C'est à mon âme, en premier lieu, de juger et de savoir si le Seigneur m'appelle à parler, ou à agir d'une autre manière, dans l'assemblée ; mais, lorsque j'ai parlé ou agi, c'est à mes frères de juger, et, dans la très grande majorité des cas, je dois me soumettre à leur jugement. En effet, il arrivera bien rarement qu'un serviteur de Christ se sente autorisé à continuer d'agir dans les réunions, quand même son action serait désapprouvée par ses frères. Si Dieu m'appelle à parler ou à prier dans les réunions, — que ce soit vraiment de lui que procède ma conviction d'y être appelé, — il est évident qu'il lui est aussi facile de disposer les cœurs des saints à recevoir mon ministère et à s'unir à mes prières, qu'il lui est facile de disposer mon propre cœur à un tel service. Si c'est réellement l'Esprit qui me fait agir, le même Esprit qui agit ainsi par moi demeure dans les saints, et, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'Esprit dans les saints répondra au ministère ou au culte par l'Esprit de la part d'un frère quelconque. C'est pourquoi, si, à l'ordinaire, je m'apercevais que mon action dans les réunions, au lieu d'édifier les saints, fût un fardeau et une peine pour eux, je serais autorisé à conclure que je me trompais en prenant cette position, et que je n'étais point appelé à agir ainsi. Supposez, ensuite, que la raison qui empêche que le ministère d'un frère ne soit apprécié pendant un temps, se trouve être, non l'état de ce frère, mais celui de l'assemblée ; supposez que ce frère soit tellement plus spirituel que l'assemblée qu'elle ne puisse ni goûter ni apprécier son service: dans ce cas, qui n'est pas très fréquent, il se peut que ce serviteur de Christ doive examiner s'il n'a point à apprendre à être comme son Maître, qui enseignait et «annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre»; s'il n'a pas besoin d'un peu plus de l'esprit de Paul, qui pouvait dire: «Nous avons été doux au milieu de vous. Comme une

nourrice chérit ses propres enfants»; et qui dit aussi dans un autre endroit: «Je vous ai donné du lait à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter ; et même maintenant encore, vous ne le pouvez pas». Si, malgré cette tendresse et ces soins pleins de discernement, le ministère de ce frère continue à n'être pas reçu, ce sera certainement une épreuve pour sa foi ; mais, puisque le but de tout ministère est l'édification, et qu'il est impossible que les saints soient édifiés par un ministère qui ne se recommande pas à leurs consciences, il ne pourrait être d'aucune utilité de le leur imposer, qu'ils fussent ou non capables de le recevoir. L'état général de faiblesse ou de maladie d'un corps, peut amener la dislocation de quelque jointure ; dans un cas pareil, ce ne sera pas en forçant la jointure disloquée à fonctionner, qu'on améliorera l'état du corps. C'est peut-être une chose déplorable que cette jointure ne puisse pas agir ; mais la seule manière de la remettre en bon état, c'est de lui accorder un complet repos, pendant qu'on cherche, par d'autres moyens, à rétablir la santé du corps. Il en est de même dans le cas que nous avons supposé. Continuer à exercer un ministère là où il n'est pas reçu, même quand la cause en est l'état misérable de l'assemblée, ne fait qu'ajouter de l'irritation à l'état généralement mauvais des choses, et ainsi le rendre pire. Le serviteur du Seigneur trouvera alors que sa sagesse, c'est de se taire ; ou bien, peut-être, son Maître veut-il lui faire comprendre de cette manière que sa volonté est qu'il exerce son ministère ailleurs. D'un autre côté, bien-aimés frères, permettez-moi de vous mettre sérieusement en garde contre le piège que, assez probablement, Satan cherchera maintenant à nous tendre ; je veux parler de l'esprit de critique à l'égard de ce qui se fait dans les réunions. Les efforts de l'ennemi ont toujours pour but de nous pousser d'un extrême à l'autre ; en sorte que, si nous avons péché par indifférence, en mettant trop peu d'importance à ce qui se faisait, pourvu que le temps fût rempli, il est plus que probable que nous serons maintenant exposés au danger contraire. Le Seigneur, dans sa miséricorde, veuille nous garder ! Rien n'indique un état de cœur plus déplorable, et rien ne peut être un plus grand obstacle à la bénédiction, qu'un esprit de censure et de critique. Nous nous assemblons pour adorer Dieu et nous édifier les uns les autres, et non pas pour nous occuper à juger nos frères qui agissent, à décider qu'un tel exerce son ministère d'une manière charnelle, et qu'un autre prie par l'Esprit. Quand la chair se manifeste, il faut, sans doute, qu'elle soit jugée ; mais c'est une chose triste et humiliante de la discerner et de la juger ainsi, au lieu de jouir ensemble (ce qui est notre heureux privilège) de la plénitude de notre divin Sauveur et Chef. Gardons-nous donc d'un esprit de jugement. Il y a des dons inférieurs, aussi bien que des dons plus grands, et nous savons qui est celui qui a donné plus d'honneur aux membres du corps qui en manquaient. Les actes d'un frère dans l'assemblée ne sont pas, nécessairement, tous charnels, parce qu'il agit jusqu'à un certain point dans la chair ; et, à ce propos, il serait bon pour nous tous de peser ces paroles d'un serviteur de Dieu des plus estimés parmi nous: «Il est des plus nécessaires, dit-il, que nous considérions premièrement la nature de notre don, et, en second lieu, sa mesure. Quant à cette dernière, je ne doute pas, permettez-moi de le dire, que plus d'un don qui n'est pas reconnu, ne le fût, si, dans l'exercice de ces dons, les frères qui les ont reçus n'en dépassaient pas la mesure. «Soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi». Tout ce qui est au delà de cette limite, est chair: l'homme se met en avant, et la chose est sentie et le don tout entier rejeté ; et cela, parce que le frère qui a agi n'a pas su se renfermer dans la mesure de son don. C'est pourquoi sa chair agit, et ce qu'il dit est attribué à la chair ; et ce n'est pas étonnant. De même, quant à la nature du don, si un homme se met à enseigner au lieu de s'en tenir à l'exhortation (s'il peut exhorter), il n'édifiera pas ; il est impossible qu'il édifie. Je désirerais surtout que l'attention de chacun des frères employés dans le ministère de la Parole, fût attirée sur cette remarque, qui peut-être ne leur parviendra jamais autrement, à cause d'un manque de fidélité de la part de leurs auditeurs».

Ces paroles sont adressées à ceux qui exercent un ministère, mais je les cite, bien-aimés frères, afin que nous apprenions à ne pas condamner tout ce qu'un frère peut dire ou faire, parce que nous y discernons quelque chose de charnel. Reconnaissons avec actions de grâces ce qui est de l'Esprit, en le distinguant de tout autre chose, même dans le ministère et les actes du même individu.

Il est encore deux ou trois petits détails sur lesquels je voudrais, dans la simplicité de l'amour fraternel, ajouter quelques mots. Et d'abord, quant à la distribution du pain et du vin à la table du Seigneur. D'un côté, il serait fort désirable que cette distribution ne fût pas constamment et exclusivement faite par un ou deux frères, comme si c'était là une distinction cléricale ; mais, d'un autre côté, je ne vois rien dans l'Écriture qui puisse autoriser quelque frère que ce soit à rompre le pain, ou à donner la coupe, sans rendre grâces. Dans Matt. 26:26-27 ; Marc 14:22-23 ; Luc 22:19 et 1 Cor. 11:24, il nous est dit que le Seigneur Jésus rendit grâces lorsqu'il rompit le pain et lorsqu'il prit la coupe ; et, dans 1 Cor. 10:16, la coupe est appelée la coupe de bénédiction ou d'action de grâces. Si, donc, l'Écriture doit être notre guide, n'est-il pas évident que celui qui rompt le pain, ou qui prend la coupe, devrait en même temps rendre grâces ; et, si quelqu'un d'entre nous se sentait incapable de le faire, ne serait-ce pas pour lui une raison de se demander s'il est bien appelé à distribuer le pain et le vin ?

Puis, quant à la direction ou à la surveillance dans l'Église, et aussi quant aux qualifications qui doivent se trouver dans ceux qui exercent un service ostensible au milieu des saints, nous devrions tous étudier avec prières 1 Tim. 3, et Tite 1. Le premier de ces chapitres, au v. 6, renferme une particularité dont il peut être bon qu'on nous fasse souvenir: «Qu'il ne soit pas nouvellement converti, de peur qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable». Il est possible que l'appel de Dieu et le don de Christ se rencontrent chez un jeune homme comme Timothée (ou, dans l'Ancien Testament, comme Jérémie) ; et ces mots: «Que personne ne méprise ta jeunesse», s'appliqueraient de nos jours à un tel jeune homme, comme anciennement à Timothée ; mais c'est à Timothée que ces paroles: «Qu'il ne soit pas nouvellement converti», etc., étaient adressées. Sa jeunesse ne devait pas être un encouragement à agir pour ceux en qui ne se trouvaient ni la grâce ni le don qui lui avaient été accordés. Et il y a même une convenance naturelle à ce que le jeune homme prenne la place de la soumission plutôt que celle du gouvernement ; c'est là un bel exemple, que, malheureusement, on me paraît oublier quelquefois. «Pareillement, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens ; et tous les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité ; car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles» (1 Pierre 5:5).

Que le Seigneur, dans sa miséricorde, bien-aimés frères, nous donne de marcher humblement avec lui, et qu'ainsi rien ne s'oppose à l'œuvre de son Saint-Esprit au milieu de nous.

Votre sincèrement affectionné,

5.1 Appendice à la Cinquième Lettre

Cher frère,

Quant à votre première question: «Comment un frère peut-il savoir quand il parle ou agit par l'Esprit», il faut être au clair sur ce que l'on entend par là, car on peut prétendre à une espèce d'inspiration spontanée au moment où l'on se lève pour parler, ce qui n'est en général que de l'imagination ou de la volonté propre. Il est inexact de considérer l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, comme s'il était un président présent au milieu d'elle sans être dans les individus, et s'emparant tout à coup de celui-ci ou de celui-là pour les faire agir. On ne trouve rien de semblable dans la Parole depuis la descente personnelle du Saint-Esprit. On pourrait examiner, depuis le chapitre 7 de l'évangile de Jean jusqu'au 2° de la 1ère épître de Jean, une cinquantaine de passages qui traitent de la présence et de l'action de l'Esprit dans les saints et au milieu d'eux, et se convaincre qu'il n'existe pas trace de cette prétendue présidence du Saint-Esprit dans l'assemblée.

Je crois que la réaction légitime contre les principes du clergé, qui veut établir un seul homme pour tout faire dans une congrégation, peut induire à tomber dans l'extrême contraire, et à faire de l'assemblée une république démocratique sous la prétendue présidence du

Saint Esprit. Le passage le plus important à cet égard est 1 Cor. 12:11, qui est souvent très mal appliqué comme s'il autorisait cette idée de présidence: «Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît». Or la question est de savoir quand l'Esprit distribue un don à quelqu'un. Est-ce une fois pour toutes, ou chaque fois que ce don doit agir ? Evidemment c'est une fois pour toutes.

L'idée que le Saint Esprit s'empare soudainement d'un frère et le fait se lever dans l'assemblée comme un ressort, pour rendre grâces, pour lire, pour méditer, ne se trouve pas dans l'Écriture depuis la descente personnelle du Saint Esprit. Je puis édifier l'assemblée, en lui parlant aujourd'hui de ce que le Saint Esprit peut m'avoir donné par la Parole il y a dix ans. Je nie formellement qu'un frère qui se lève dans un des cas précités, puisse dire positivement au moment où il se lève, que c'est par l'Esprit qu'il le fait. Même quand un frère s'assied, après avoir rendu grâces, par exemple, il n'a pas à rechercher pour lui-même, s'il a réellement agi selon l'Esprit (quoiqu'il puisse en avoir conscience), mais l'assemblée qui écoute l'action de grâces, a immédiatement conscience ou non, si l'action de grâces rendue était le fruit de l'Esprit ou celui de la chair ; son amen confirme la chose. Je dis: l'assemblée comme telle ; je ne parle pas des personnes, qui, par un mauvais esprit et par antipathie, décideraient à l'avance de rejeter l'action de tel ou tel frère. Celles-là verraient des Nadab et des Abihu là où l'assemblée ajoute son amen par l'Esprit.

Nous voyons comme principe, en 1 Cor. 14, que ce n'était pas même tout que de parler par l'Esprit dans l'assemblée ; il fallait encore parler au moment opportun afin d'édifier l'assemblée. Ceux qui avaient des dons de langues parlaient bien par l'Esprit, mais quand, dans l'assemblée, ils usaient de ces dons, qui étaient un signe pour ceux de dehors (1 Cor. 14:22), ils n'édifiaient pas l'assemblée ; et l'apôtre leur dit que s'ils n'ont pas d'interprètes, ils doivent se taire dans l'assemblée.

D'après ces principes, votre question devrait plutôt être celle-ci: «Est-ce que l'action d'un frère, qui parle plus ou moins souvent dans l'assemblée, édifie l'assemblée ?» Si l'assemblée comme telle (il n'est pas question d'individus) peut répondre oui, alors ce frère a le témoignage qu'il parle selon l'Esprit, — sans prétendre à une inspiration quand il parle. — Mais si l'assemblée (or comme telle elle est toujours supposée dans son état normal) répondait que l'action de ce dit frère n'édifie pas ; alors, d'après les principes émis en 1 Cor. 14:22, ce frère devrait se taire. Toute l'affaire est là. La Parole nous enseigne dans ce chapitre, qu'elle ne veut pas d'autre action dans l'assemblée que celle qui édifie l'assemblée, pas plus s'il s'agit d'actions de grâces que d'enseignement (voyez les versets 13-25). Il arrivait même que l'on priât par l'Esprit, sans être l'organe de l'assemblée, celle-ci ne pouvant pas comprendre pour dire: Amen.

Votre question: «L'Esprit peut-il appeler un frère à évangéliser dans le culte ?» repose encore sur cette fausse notion d'inspiration spontanée. Or je dis qu'un frère, enseigné de Dieu, n'évangélisera pas dans le culte, parce qu'on est là pour Dieu et non pour les hommes (1 Pierre 2:5).

L'étrange question: «Que vient-on faire aux réunions de culte ?» trouve sa réponse en particulier dans ce même passage de 1 Pierre 2:5, puis entre autres, dans les paroles du Seigneur en Jean 4:23-24, ensuite en Luc 22:19-20, relativement à la cène, qui est la base du culte, et encore en Actes 20: 7, où nous trouvons que le but exprès du rassemblement, le premier jour de la semaine, était «pour rompre le pain».

Quant à votre dernière question: «Si un frère évangéliste en passage tient une réunion, un frère auditeur doit-il se mêler de lui aider ? Et doit-on reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé ?» Je réponds premièrement qu'il est bien simple de reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé ; puisque la Parole ne connaît pas d'autres évangélistes que ceux que le Seigneur a donnés après être entré dans la gloire (Éph. 4:11-12) (Je ne mets pas en question la liberté d'annoncer Christ, que possède tout chrétien, en son lieu et place). Mais il faut bien remarquer qu'un de ces évangélistes d'Éphésiens 4, — comme aussi un docteur, etc., — exerce son don sous sa propre responsabilité devant le Seigneur qui l'a envoyé. Un tel frère agit pour son Seigneur. Il est responsable de son propre travail devant son Seigneur qui l'a envoyé. Or quand ce frère exerce son don devant un auditoire convoqué pour lui, si un auditeur se mêle de lui venir en aide, cet auditeur empiète sur les droits de l'évangéliste, et sur les droits du Seigneur qui l'a envoyé. Pour moi, ce principe est de toute importance. Quand je suis auditeur d'un frère qui a convoqué une réunion pour exercer son don, je n'indiquerais pas même un cantique s'il ne me l'a pas demandé. Deux frères peuvent s'accorder pour agir ensemble ; c'est leur affaire. L'Esprit avait mis à part Barnabas et Paul (Act. 13) Cependant même alors on voit que c'était spécialement Paul qui portait la parole (Act. 14:12).

À l'égard de l'évangélisation, il est bon de remarquer que l'évangéliste est un individu. La Parole ne connaît pas une assemblée évangéliste.

J'ajouterai encore, quant aux dons et à leur exercice dans l'assemblée, qu'un frère qui a un don, ne doit pas, dans les réunions d'assemblée, prendre sur lui de tenir la réunion, surtout dans une assemblée locale. Un tel frère sera plus heureux d'entendre d'autres frères rendre grâces, indiquer des cantiques, et exprimer quelques pensées, non pas toutefois sur le principe radical que chacun a le droit de parler. Remarquez à ce sujet que le passage 1 Cor. 14:26, est plutôt un reproche qu'une exhortation ; ce n'est pas: «Si chacun a». Chacun avait quelque chose, et attendait le moment de se produire avec ce qu'il avait, sans trop s'inquiéter si cela tendait à l'édification.

Un frère qui a un don doit encore moins s'imaginer que ce soit à lui à faire le culte le dimanche matin, soit dans son assemblée locale, soit ailleurs. Comme sacrificateur et adorateur, il est sur le même pied que tous ceux qui composent l'assemblée. Comme homme (1 Tim. 2:8), ayant l'action publique en contraste avec la femme, qui ne l'a pas, il n'est pas davantage qu'un autre, simplement l'organe de l'assemblée dans les actions de grâces. Mais si, comme frère, il est près du Seigneur, il peut avoir des actions de grâces à rendre plus qu'un autre, qui par exemple serait envahi par les affaires de la vie. Ainsi ce frère pourrait offrir trois ou quatre actions de grâces dans la même réunion de culte, et être chaque fois l'organe de l'assemblée. Mais en même temps, ce frère sera plus heureux d'être auditeur, et de dire amen aux actions de grâces d'autres frères qui sont près du Seigneur. Il souffrira s'il s'aperçoit que l'on s'attend à lui pour les actions de grâces, comme aussi s'il s'aperçoit que de chers frères qui rendent grâces ailleurs, se gênent de le faire en sa présence.

Mais lorsqu'il s'agit de l'enseignement de la Parole, ce frère a toujours le sentiment, au culte comme ailleurs, qu'il est responsable du don que le Seigneur lui a confié pour l'édification de l'assemblée. Et si son action est le fruit de la communion avec le Seigneur, elle se légitimera chaque fois à l'assemblée, en dépit de l'élément radical qui peut exister dans le sein de celle-ci.

La notion qu'un frère doué ne doit pas exercer son don dans les réunions de culte, ni y rendre grâces plus qu'un autre, n'a aucun fondement scripturaire. Comment supposer qu'un Timothée, un Tite, un Éphraïm, un Stéphanas (pour ne pas nommer Paul, Jean, Pierre), fussent moins propres que d'autres à être les organes de l'assemblée dans les actions de grâces du culte ; et que ces frères-là dussent s'abstenir pour laisser la place aux autres ?...

On pense aussi que les adorateurs sont les frères qui se lèvent pour rendre grâces ; cela est faux... Toutes les sœurs sont des adorateurs, et elles ne doivent jamais se lever pour rendre grâces. Tous les frères sont adorateurs, mais, hélas, tous ne sont pas spirituels, pieux, près du Seigneur, pour pouvoir être chacun l'organe de l'assemblée dans l'action de grâces. De même aussi quelques-uns ne sont pas assez simples pour le faire comme ils le font à table chez eux.

Enfin, quant à agir par l'Esprit, prenons encore l'exemple de Paul et Barnabas en Act. 13. Voilà des hommes qui étaient donnés par le Seigneur, montés dans la gloire, selon Éph. 4:11-12 ; et, en Actes 13, le Saint-Esprit les met à part et les envoie. Ils sont donc désignés par le Saint-Esprit une fois pour toutes, pour aller parler du Seigneur partout, tous les jours, sous sa dépendance sans doute. Ils

n'avaient donc pas à se demander lorsqu'ils se trouvaient devant la foule, sur les places publiques, dans les synagogues, et plus tard dans les assemblées des frères, si le Saint-Esprit les appelait à parler dans ce moment-là ; ils étaient là dans ce but, envoyés d'Antioche par le Saint-Esprit...

Lorsque, plus tard, Paul se trouva pour un seul dimanche, et pour la dernière fois, dans une certaine assemblée (Actes 20: 7-12), où il parla très longuement, qu'aurait-on pensé d'un frère de Troade qui aurait insinué aux autres frères que Paul prenait trop de place dans le culte ?... Je prends cet exemple comme principe ; tous ne sont pas des Paul. Heureux sont les saints qui, dégagés de cet esprit niveleur, savent reconnaître le Seigneur, là où il a accordé quelque grâce pour l'utilité commune. Outre Éph. 4:11-12, et 1 Cor. 12, lisez encore avec soin 1 Cor. 16:15-18 ; 1 Thess. 5:12-13 ; Hébr. 13:17.

LE CULTE CHRÉTIEN Jean 4:23, 24 par William Kelly

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1927 p 189, 201, 213, 231, 256

Table des matières

- 1 Source du culte
 - 1.1 Le culte dépend de la relation de l'adorateur avec Dieu
 - 1.2 Le terrain chrétien n'est pas celui de la propre justice ni des mérites propres
 - 1.3 Chercher la volonté de Dieu à propos du culte
 - 1.4 Le culte provient de la grâce de Dieu envers nous et de la vie nouvelle
 - 1.5 L'enfant de Dieu est fait adorateur
 - 1.6 D'abord réaliser la proximité avec Dieu, et la paix du coeur et de la conscience
- 2 Ce que le culte n'est pas
 - 2.1 Le culte n'est ni la prière ni la confession des péchés
 - 2.2 Le culte n'est ni la prédication ni l'évangélisation
- 3 Comment rendre culte ?
 - 3.1 Selon la volonté de Dieu
 - 3.2 Culte collectif de vrais croyants
 - 3.3 À la base du culte il y a la communion des enfants de Dieu
 - 3.4 L'adorateur a conscience d'être enfant de Dieu
 - 3.5 Il faut avoir goûté l'affranchissement
 - 3.6 Le culte exige le jugement de soi-même
 - 3.7 L'Esprit est la puissance du culte
 - 3.8 L'intelligence du culte passe par Jésus Christ
- 4 Adoration du Père et du Fils
- 5 Le culte et l'action de l'Esprit

1 Source du culte

1.1 Le culte dépend de la relation de l'adorateur avec Dieu

Il est impossible de comprendre la nature du Culte si l'on ne tient pas compte de la relation entre l'adorateur et Dieu et de la position dans laquelle il est placé, soit sous la responsabilité, soit sur le pied de la grâce divine. Il fut en effet un temps où Dieu avait une nation d'adorateurs, lui peuple placé sur le pied de sa propre responsabilité envers Lui. Telle était la position d'Israël reconnue dans son histoire. La conclusion que l'Écriture en a tiré, est que sur ce terrain il n'y avait et ne pouvait y avoir que ruine absolue. L'homme lui-même reconnaissait que ce terrain était juste puisque c'était lui-même qui l'avait choisi (Ex. 19:4-8). Israël ne fit en cela que ce que tout autre peuple sur la terre aurait fait dans les mêmes circonstances — ce que la masse des hommes fait encore aujourd'hui, car ils n'ont pas appris quelle est la conclusion véritable de toute l'histoire de l'homme.

1.2 Le terrain chrétien n'est pas celui de la propre justice ni des mérites propres

La plus grande partie du monde civilisé — au moins dans nos contrées — cherche à se trouver en rapport avec Dieu essentiellement sur le même terrain qu'Israël : c'est-à-dire ce sont des hommes possédant la Parole de Dieu et essayant comme ils disent, de conformer leur conduite à la loi divine, tout en regardant au Sauveur avec quelque espoir que, s'ils sont sincères, ils seront à même de gagner le ciel et d'être sauvés. Tel est le principe simple et évident — personne ne peut le nier — de la chrétienté. On le rencontre sous sa forme la plus crue dans le catholicisme romain, mais aussi en substance dans les pays protestants ; il n'est pas limité à une classe, à une confession ou à un système politique particuliers. Je considère ce fait comme la position universelle prise par l'homme, soit qu'il ait entendu l'Évangile, soit qu'il mette sa confiance dans la Parole de Dieu. Dieu plaça ce principe devant Israël, mais dans le but d'amener l'homme à éviter de prendre jamais une position semblable. Le principal objet de l'Ancien Testament était de montrer que, sur le pied de leur responsabilité, les Israélites étaient pourvus de tous les secours possibles pour être une nation d'adorateurs. Or le résultat de cette épreuve fut le rejet du Fils de Dieu et la ruine absolument irrémédiable du peuple pour l'éternité, mais aussi pour ce monde. Ils tombèrent sous le châtement de Dieu jusqu'à ce que, renonçant au simple châtement, Il les supprimât comme peuple et les dispersât parmi les nations. Et en réalité, toute cette ruine ne fut pas autre chose que le résultat de l'effort que fit ce peuple pour mettre en valeur sa propre justice, ses mérites ou son obéissance. Il n'y a pas lieu de supposer qu'ils ne regardaient pas à Dieu ou qu'ils ne priaient pas ; il n'est pas dit qu'ils ne mêlaient pas des formes ou des apparences de dépendance de Dieu à l'expression de leur piété. Mais de fait toutes ces formes n'étaient et ne sont qu'un voile qui sert à cacher notre état réel à nos propres yeux. C'est ainsi que l'homme couvre ses fautes qui éclatent continuellement aux yeux de Dieu et au sujet desquelles il faut enfin qu'il exerce le jugement, à moins, ce qu'il ne fera jamais, d'abandonner Son propre caractère.

Dans le chap. 4 de Jean, le Seigneur répond à la question d'une pauvre Samaritaine qui n'avait en réalité pas de réputation à perdre et qui, encouragée par Sa grâce, s'aventure à Le questionner sur le Culte. Elle peut penser être inconnue, mais Jésus connaît parfaitement son histoire, et lui montre qu'il la connaît. Néanmoins dans la plénitude de Sa bonté divine Il ne cache pas, même à une telle femme, ce que toute âme devrait assurément savoir et ce qu'il convient spécialement au chrétien de connaître, c'est-à-dire quelle est la volonté du Seigneur au sujet du Culte.

1.3 Chercher la volonté de Dieu à propos du culte

Je dois du reste faire remarquer qu'il n'est pas un seul ordre de vérités auquel les sentiments et les propres pensées de l'homme soient plus attachés ; aucun où il désire moins connaître la volonté de Dieu ; aucun où il soit plus prompt à s'irriter s'il rencontre de la

discussion ; aucun où il soit plus sensible à l'opposition des autres ; aucun où il adopte davantage des idées et une marche traditionnelles, que celui-là. Il aime à rendre culte comme son père, son grand-père, ses ancêtres avant lui, l'ont fait, et, s'il peut remonter encore plus haut, il n'en est que plus fier. Il aime considérer la longue succession de personnes qui ont rendu culte comme lui. Bref, il n'a pas même la pensée de s'enquérir sérieusement auprès du Seigneur de la volonté de Dieu à ce sujet. Or Jésus est le seul dont nous puissions apprendre parfaitement la pensée et la volonté de Dieu. Il a prévu cela et ne nous a pas laissés en proie au doute ; Il a répondu à la demande que la Samaritaine lui a faite en choisissant le cas d'une personne aussi simple que possible et en lui donnant une réponse qui concerne assurément toute âme réellement sérieuse. On pourrait à peine dire que la Samaritaine fût depuis longtemps sérieusement exercée, mais le Seigneur ne la laisse pas avant qu'elle le soit. Nous apprenons ici une chose très importante ; il ne s'agit pas seulement du contraste entre le Culte qui allait être introduit et le culte traditionnel suivi jusqu'alors, mais aussi de ce qui pour chaque individu doit en être le fondement et la puissance.

1.4 Le culte provient de la grâce de Dieu envers nous et de la vie nouvelle

On trouve un ordre dans les chapitres 3 et 4 de cet évangile et il ne faut pas les prendre isolément. La vérité du chap. 4 suppose celle du chap. 3 connue. Ce dernier n'introduit pas le sujet du Culte, mais établit ce qui, comme préparation, en est inséparable. La grande vérité du chap. 3 est la nécessité d'être né de nouveau et le fait que la nouvelle naissance ne peut être séparée de la croix de Jésus-Christ. Si je suis né de nouveau c'est par la foi dans le Fils de l'homme qui fut élevé sur la croix — dans le Fils de Dieu donné par Lui, — dans l'amour de Dieu pour le monde — «afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Cette vérité en soi ne fait pas de l'homme un adorateur, mais elle est l'admirable fondement du Culte, le seul fondement qui lui convienne. Mais nous avons besoin de puissance aussi bien que d'une nouvelle nature pour rendre Culte selon les exigences de la sainteté de Dieu et selon l'amour qui veut nous rendre parfaitement heureux dans l'adoration : car le Culte n'est pas simplement une froide obligation dont on s'efforce de s'acquitter envers le Seigneur, mais une pleine effusion de joie s'épanchant devant Lui.

Remarquez que je n'exclus point du Culte l'idée du devoir, car il n'y a pas, que je sache, une seule chose dans le Culte qui découle de nous-mêmes, sauf ce qui, étant produit par la grâce de Dieu, devient aussi un devoir pour nous. De fait, si nous considérons le Culte sous ces deux points de vue, celui de la grâce et celui du devoir, nous trouverons dans ce chap. 4 de Jean que l'un et l'autre nous sont révélés comme envisagés par Dieu : «Le Père en cherche de tels qui l'adorent» et «Il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité».

Le Seigneur montre donc à cette femme que, si cela suffisait aux désirs de l'homme, il ne suffisait pas à Dieu que nous fussions tout juste capables d'entrer dans son royaume (chap. 3:3). Il voulait désormais remplir notre coeur de joie divine. La puissance de l'Esprit Saint nous associe avec son amour en Christ ; je parle ainsi parce qu'on pourrait considérer la puissance de l'Esprit de Dieu d'une manière simplement extérieure. Un homme peut posséder cette puissance ainsi, en manifester l'énergie, et néanmoins après tout être perdu. Je conviens que c'est une chose que beaucoup ne comprennent pas, mais Hébr. 6 est parfaitement clair là-dessus. Nous voyons des personnes qui ont goûté la bonne Parole de Dieu, et les miracles du siècle à venir, qui sont devenues participantes de l'Esprit Saint, et qui cependant sont perdues. Il faut se rappeler que de tels apostats n'ont jamais été nés de Dieu. Il n'y a pas dans le Nouveau Testament de fait ou d'enseignement selon lequel quelqu'un qui est né de Dieu puisse périr ; seulement nous ne sommes pas toujours juges de ceux qui sont nés de Dieu et de ceux qui ne le sont pas, car nous pouvons être trompés. Il y en a qui en apparence commencent bien, marchent avec zèle et se détournent ensuite. Nous pouvons en voir d'autres doués de grande puissance, faisant des miracles, ou déployant d'autres effets de la présence de l'Esprit de Dieu (et ce sont eux qui sont placés ici devant nous) et dont néanmoins la chute est irréparable. Mais ici, dans Jean 4, il n'est pas parlé de l'oeuvre extérieure de l'Esprit comme en Hébr. 6, mais de Sa puissance associée avec une nouvelle vie, la vie divine que possède chaque croyant et qui agit en lui. Ceci rend tout de suite le sujet très clair.

Le cas supposé en Hébr. 6 ne touche pas au culte chrétien comme le chapitre 4 de Jean qui est notre sujet, mis en contraste avec les formes religieuses des Juifs ou des Samaritains. La religion samaritaine n'était au fond que la rivalité jalouse de populations qui n'avaient aucune part dans les promesses de Dieu. Mais la vérité solennelle que le Seigneur révèle désormais à chacun est que le Culte chrétien suppose la suppression et la fin du culte juif. Le peuple juif, témoin de Dieu pendant des siècles, a perdu son témoignage public et a été chassé hors de son seul pays d'origine. Il a perdu le lieu consacré où se trouvait le sanctuaire de Dieu — où le Dieu qui se cachait dans l'obscurité profonde fut annoncé une fois au monde et dont le Souverain Sacrificateur ne s'approchait qu'en tremblant avec le sacrifice et l'encens. Or maintenant tout est changé et seuls les vrais adorateurs sont censés posséder non seulement une nouvelle vie qui les rende capables de partager les pensées de Dieu et Ses sentiments, vie qui est nécessairement la part de ceux qui sont nés de Dieu ; mais cette vie possède en outre une nouvelle puissance divine par laquelle ils sont rendus capables d'adorer Dieu. C'est là le sujet principal de ce chapitre 4 de Jean

1.5 L'enfant de Dieu est fait adorateur

Je ne parle pas d'une chose qui nous soit étrangère. Si nous aimons le Seigneur Jésus, si nous nous sommes tournés vers Lui dans l'amertume de notre âme, si nous connaissons l'angoisse d'être convaincus de péché aux yeux de Dieu, si la proclamation de Sa grâce a touché notre âme et l'a gagnée pour Lui, bref, si nous croyons au Seigneur Jésus, nous sommes des enfants de Dieu. Alors ne craignons pas ceux qui trouvent présomptueux de prendre la place d'adorateurs. Si nous ne croyons pas en Lui, c'est, en effet, de la présomption, mais si nous croyons, c'est de la vraie humilité. Nous devons cela à Jésus. Nous trahissons notre Sauveur si nous mettons en question ce qu'Il a fait pour nous. C'est une marque de fidélité envers Lui de faire connaître à tous les grandes choses qu'Il a faites pour nous. Et, comme conséquence de l'oeuvre accomplie par le Seigneur Jésus pour notre salut, nous revêtons le caractère d'adorateurs. Nous ne sommes plus devant Dieu sur le pied de la nation juive mise à l'épreuve pour garder par ses efforts la loi de Dieu, mais nous sommes devenus par grâce des enfants de Dieu. Le premier culte était jadis celui d'Israël. Mais le culte chrétien est fondé sur le fait capital que la croix de Christ a mis fin à toutes les épreuves de la créature sur le terrain de sa propre responsabilité et que Dieu a introduit une chose entièrement nouvelle où l'homme n'est plus mis à l'épreuve, mais où Dieu devient le Dieu Sauveur et où l'homme croyant est placé dans une nouvelle relation avec Lui — qu'il soit tiré de l'ancien peuple de Dieu ou de toute autre nation, car le fait capital n'est pas ce qu'il peut avoir été, mais ce que la grâce a désormais fait de lui. Il s'agit de donner Christ à ceux qui n'ont nulle autre part devant Dieu que leurs péchés et qui ont été amenés à les confesser.

Je vous accorde que sans la confession des péchés, sans le fait de justifier ainsi Dieu à l'égard de nous-mêmes, il n'y a aucune oeuvre divine dans notre âme. Mais alors si vous confessez le nom du Seigneur vous n'avez aucun droit de choisir votre place : Dieu l'a entièrement déterminée comme Sa grâce l'a entièrement donnée. Il donne à ceux qui reçoivent Jésus, à Ses propres enfants, cette position d'hommes lavés de leurs péchés après avoir eu leur vraie nature jugée devant Lui et en ayant fini avec elle. Cette vérité très consolante, lorsqu'elle a été révélée à leurs âmes, les rend d'autant plus libres de Le connaître mieux et d'adorer Celui qui les a tant aimés. C'est pourquoi en principe chaque chrétien est devenu un adorateur.

Constatons néanmoins le triste fait qu'il y a, en réalité, très peu de chrétiens qui saisissent ce que c'est que le christianisme. En effet, la dernière vérité que les hommes semblent capables d'apprendre est la plus importante de toutes celles qui les concernent eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas certaines notions du christianisme, mais l'intelligence claire et simple de la nouvelle position dans laquelle Christ les a introduits est en général ce que les croyants possèdent le moins.

1.6 D'abord réaliser la proximité avec Dieu, et la paix du coeur et de la conscience

Supposons que vous visitiez les chrétiens appartenant aux diverses dénominations de ce pays-ci, trouverez-vous dans leurs hymnes de louange, dans leurs cantiques spirituels, la proclamation qu'ils ont une parfaite communion avec Dieu, un repos parfait dans le Seigneur, la jouissance de sa présence par l'Esprit de Dieu, l'attente de Son retour pour les ravir à Lui ? Est-ce là le langage uniforme des chrétiens que vous rencontrez ? Je ne crois calomnier aucune congrégation, aucune secte, ni forme de culte comme on les appelle, si je dis que rencontrer de tels principes est tout à fait l'exception et non la règle. La raison en est manifeste. Même les chrétiens sont effrayés de paraître mépriser l'Ancien Testament et la position d'Israël sous la loi. Par conséquent, la plus grande partie d'entre eux — et je ne parle d'aucune dénomination particulière, que vous alliez en France, en Angleterre ou en n'importe quel autre pays — rend culte de la même manière qu'Israël, sans doute avec de grandes différences. Il ne serait pas juste de dire que leur langage ou leurs formes soient exactement les mêmes ; mais la question que je pose est celle-ci : y a-t-il simplement chez ce corps d'adorateurs la sainte et heureuse réalisation de la proximité de Dieu, une paix sans nuage, un ciel sans tache, une conscience sans souillure ni crainte ? Celui qui répondrait affirmativement devrait avoir une expérience très différente de la mienne, car pour moi le contraire est vrai. Pour la plus grande partie d'entre eux, les prières de vrais enfants de Dieu — et plus ils sont vrais, plus vous pourrez vous en convaincre — dénotent l'anxiété d'hommes pieux dont le sérieux désir est de réveiller les âmes de l'indifférence et des formes par le sentiment de leurs péchés, d'alarmer les hommes du monde par des avertissements, des prières et des supplications et de chercher si possible à les gagner pour Dieu. Est-ce donc cela qui est le culte ? Pas le moins du monde. Cela peut être un service d'évangélisation, mais la confusion de choses si complètement différentes, rend d'autant plus nécessaire d'expliquer ce qu'est le culte chrétien, quels sont sa nature et son caractère distinctifs, c'est-à-dire l'expression commune de reconnaissance et d'actions de grâces adressées à Dieu et à l'Agneau avec des coeurs purifiés par la foi, des coeurs qui, par la puissance du Saint Esprit, connaissent le Père et le Fils et peuvent s'approcher de Dieu dans une heureuse confiance en Son amour et dans la jouissance de ce qu'Il est et de ce qu'Il est pour eux. Prêcher ou prier à la manière de ceux qui cherchent la conversion des âmes n'est pas le culte. Même l'intercession pour les saints ne l'est pas, à moins qu'elle ne prenne le caractère d'actions de grâces et de bénédictions.

2 Ce que le culte n'est pas

2.1 Le culte n'est ni la prière ni la confession des péchés

Très souvent des prières peuvent se joindre au culte ; toutefois la prière dans sa nature essentielle n'est pas l'action de grâces, mais la présentation à Dieu de nos besoins, jointe au désir qu'Il nous secoure et nous réponde dans Sa grâce. Bien plus encore, il me semble qu'il n'y a rien de moins heureux que de mêler l'enseignement ou la prédication avec des prières en leur donnant le nom de culte. Ces chrétiens arrivent à savoir à peine ce qu'est la prière tout en ignorant absolument le culte. Ce qu'ils lui substituent est souvent la répétition de vérités qui sont tout à fait hors de place. Si nous avions affaire à des individus, leur répéter des vérités pourrait être à sa place ; mais si nous pensons parler à Dieu, nous convient-il de l'enseigner Lui ? Je n'ai pas besoin de dire comment ceux qui qualifient cet acte-là de culte oublient la présence véritable de Celui auquel ils parlent. Ils pensent à telle ou telle personne. Je veux croire à la sincérité de leur amour et de leurs vœux, mais alors même leur sincérité ne peut jamais couvrir ni excuser un pareil manque de réalité. Ils ne sont nullement sur le terrain du culte chrétien, et c'est là une faute essentielle lorsque le culte est l'objet de la réunion. Je répète donc qu'exprimer à Dieu nos besoins, chose excellente à sa place, n'est pas le culte. De même la « confession des péchés » n'est pas le culte. J'accorde absolument que ceux qui ne confessent pas leurs péchés jour après jour, ne sont pas capables de rendre culte lorsqu'ils se réunissent ; s'ils sont consciencieux, le fait de n'avoir pas confessé leurs péchés à la maison ou d'avoir manqué de vigilance dans le jugement journalier d'eux-mêmes, les conduit à changer le culte en confession de péchés parce que leur conscience n'est pas délivrée de ceux-ci. Ainsi au lieu de nous approcher de Dieu avec joie et d'élever ensemble nos coeurs en adoration devant Lui — au lieu de Lui dire ce que nous découvrons en Lui et combien Il est digne que nous L'aimions — nous ne sommes occupés que de nos manquements journaliers et de notre indignité ; et nous passons le temps consacré au culte à nous occuper de nous-mêmes au lieu de nous adresser à Dieu dans la puissance du Saint Esprit pour louer Sa grâce et les richesses insondables de Christ. Chacun sait qu'il est impossible qu'une âme soit née de Dieu sans qu'elle éprouve le besoin de la prière. Crier à Dieu est toujours nécessaire — mais, comme nous l'avons dit, notre sujet est le culte, non la prière. De même pour produire le sentiment du besoin et quelque mesure de confiance en Dieu, il faut qu'il y ait une conversion, le Saint Esprit se servant de la Parole pour vivifier l'âme ; comme nous le savons, cela est produit habituellement par la prédication de l'Évangile.

2.2 Le culte n'est ni la prédication ni l'évangélisation

Mais si la prière n'est pas le culte, la prédication l'est encore moins et le mélange de ces choses tend à les obscurcir toutes et à détruire en partie la connaissance du vrai culte pour les enfants de Dieu. De là vient que vous trouverez deux partis parmi ceux qui portent le nom de Christ : les simples formalistes qui souvent ont raison à un certain degré et vous diront que ce dont les chrétiens ont le plus besoin, c'est du culte chrétien. C'est pourquoi ils blâment ceux qui s'attachent surtout aux sermons, soit pour réveiller les inconvertis, soit pour instruire les croyants. En effet, mais il ne serait pas de faible importance, avant de commencer le culte, d'être sûrs que nous sommes au milieu de chrétiens.

C'est exactement ce qui conduit une autre classe de gens sur un terrain diamétralement opposé. Ils regardent autour d'eux, ils connaissent plus ou moins le caractère, la vie, l'état moral de la plupart de ceux qui composent la congrégation, et ayant le sentiment très juste que ceux-ci ne sont en général pas nés de Dieu, mais dans un état d'éloignement naturel et de ténèbres devant Lui, ils saisissent avec empressement l'occasion (quoique sous le nom de culte) soit pour fulminer avec la loi contre les pécheurs, soit pour prêcher l'Évangile et gagner les âmes à Dieu. Cela, nous l'avons dit, est parfait à sa place ; mais c'est une profonde erreur de l'appeler le culte. N'est-ce pas le tableau de ce qu'on rencontre des deux côtés ?

Nous rencontrerons toujours des dangers et des difficultés à moins que nous ne regardions simplement à Christ et que nous nous contentions de suivre sa Parole. Tout devient clair lorsque nous regardons à Lui. L'Écriture montre que l'évangile est nécessaire pour apporter Dieu lui-même à l'âme, et plus exactement, pour amener l'âme à Dieu.

Si quelqu'un a trouvé le Seigneur, s'est soumis à la justice de Dieu, et possède le Saint Esprit habitant en lui, il devient un adorateur (comme l'aveugle-né en Jean 9 : « Je crois Seigneur ! Et il lui rendit hommage »). Mais, bien qu'en principe chaque enfant de Dieu ait la liberté de Lui rendre culte, de fait il y en a beaucoup qui ne sont pas capables de s'élever aussitôt à l'adoration. La raison en est qu'ils ne sont pas dans l'état pratique nécessaire pour jouir du Seigneur. Ils ne sont pas complètement à l'aise en Sa présence, ils seraient effrayés de mourir, ils espèrent aller au ciel, mais ne possèdent ni le bonheur, ni l'assurance. Bien plus encore, ils pensent qu'il est

dangereux d'avoir cette assurance ; ils ont été enseignés ainsi par ceux qui sont censés le savoir, et ils les croient religieusement. La grâce de Dieu et le trône de jugement sont pour eux un sujet d'effroi. Si, renversant les choses, ils étaient effrayés de se confier en eux-mêmes, ils auraient raison. S'ils craignaient de s'appuyer sur le fondement habituel de leurs propres mérites, de leur fidélité ou de leur obéissance, ce serait parfait. Mais après avoir regardé à Jésus et à Son grand salut, après avoir entendu la manière dont Dieu parle du Sauveur et dont le Saint Esprit exalte la perfection de la rédemption, se permettre une seule question sur ce sujet n'est pas autre chose que de l'incrédulité devant Dieu.

3 Comment rendre culte ?

3.1 Selon la volonté de Dieu

Supposons maintenant que tout cela a été jugé et que l'âme a reçu en toute simplicité le message de la grâce de Dieu qui apporte le salut. Dans ce cas l'on est devenu capable d'adorer. Désormais l'âme est à l'aise, en liberté et en paix, et prend plaisir à s'approcher de Dieu, non pas seule toutefois, mais en communion avec d'autres. La grâce produit dans l'âme de nouveaux instincts d'obéissance et la pensée ne lui vient pas d'établir un culte suivant ses propres plans ; il lui faut encore écouter le Seigneur qui ne parle pas simplement d'une âme seule, s'approchant ici et là pour adorer, mais des «vrais adorateurs» et de «ceux qui adorent en Esprit et en Vérité». Le culte chrétien ne suppose pas plus l'isolement que la propre volonté. Sans doute il y a de la liberté dans le culte, mais seulement pour plaire à Dieu ; ce n'est pas un culte rendu par l'un d'une manière, par l'autre d'une autre. Celui qui seul révèle le Père, qui seul est avec Lui l'objet de notre culte (comme nous le voyons ailleurs) nous dit comment nous devons adorer. Et si nos coeurs, connaissant le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'Il a envoyé, désirent réellement L'adorer, sûrement nous voudrions le faire selon Sa volonté. Si nous ne rendons pas culte à Dieu dans un esprit d'obéissance nous perdons nos peines et notre culte devient une source de déshonneur pour Lui, sans parler de la perte que nous faisons nous-mêmes.

3.2 Culte collectif de vrais croyants

Il est manifeste que, si dans l'Ancien Testament il est beaucoup parlé du culte d'Israël, dans le Nouveau Testament nous trouvons le culte des croyants. Le jour de la Pentecôte, après la croix, lorsque les croyants reçurent le don du Saint Esprit, ils ne furent pas laissés où ils étaient ; ils commencèrent dès lors à former une compagnie qui est appelée «les leurs» (Actes 4:23). Que signifie ce mot ? Sans aucun doute la compagnie de ceux qui confessaient comme eux le nom du Seigneur Jésus.

Cela ne signifie pas que des incrédules ne puissent pas se glisser au milieu d'eux, mais que personne n'était reçu qui ne fût pas supposé croire en Lui. Je suis d'accord qu'il ne convient pas à un chrétien d'être soupçonneux ; mais c'est le devoir de la foi, c'est même l'amour selon la Parole de Dieu et autant que nous pouvons le discerner, de préserver l'assemblée portant le nom de Jésus de ceux qui ne sont pas à Lui — de mettre ces derniers en garde qu'ils ne prennent pas une place à laquelle rien ne peut s'adapter qu'une vie par la puissance de l'Esprit. Quelle misère, qu'il s'agisse de tromper les autres ou de se tromper soi-même, que l'on puisse professer la vie éternelle sur la terre et être après tout condamné à l'enfer ! Je ne vois ni souci de l'honneur de Christ, ni amour pour le pécheur dans une telle indifférence, que quelques-uns appellent la charité et qui n'est en réalité que la répugnance à porter pour l'amour du Seigneur un aveu pénible à la chair et qui blesse et scandalise le monde.

Mais comment reconnaître la nature divine chez les autres ? Le seul vrai principe pour un chrétien est l'obéissance. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus-Christ. Cela constitue la vraie respiration de la nouvelle nature. Cela fut manifesté en perfection dans la personne de Christ et Dieu nous appelle maintenant à marcher comme Il a marché. Je ne nie pas du tout qu'il y ait une distance incommensurable entre la marche de Christ et la nôtre ; mais il est certain que nous sommes engagés à marcher dans la même direction. Lui peut nous devancer et Il le fait, mais nous sommes engagés à suivre le même chemin, à contempler le même but, à marcher selon la mesure de nos forces à Sa suite. C'est ce que contient l'expression : être sanctifiés pour l'obéissance de Christ. Dieu nous a donné d'en voir la perfection en Christ, mais Il nous a placés dans le même chemin. Il dit Lui-même : «Suis-moi». Nous devons le faire aussi en ce qui concerne cet objet élevé entre tous : le Culte.

La nouvelle nature a deux et n'a que deux sphères pour s'exercer, l'une en haut et l'autre en bas. Elle se répand en louange et en adoration envers Dieu comme elle se déploie en bonté active envers l'homme. Je parle naturellement de ceux qui sont membres du même corps et seulement de ceux qui possèdent la vie de Christ et le Saint Esprit. Outre leur amour pour toute l'humanité, et plus spécialement pour leurs frères, il n'y a rien qui doive plus que cela caractériser les chrétiens. L'amour qui était en Christ doit être reproduit dans le chrétien. Ce dernier a la même vie et cette vie s'exerce dans ses affections divines par l'Esprit de Dieu. Mais alors, la plus haute sphère, où se déploie cet amour n'est pas ici-bas, mais en haut. De là vient que, quelque précieux que puisse être le ministère, même dans sa partie la plus élevée, à savoir : enseigner à l'Assemblée la grâce de Christ et la vérité de Dieu, ou bien annoncer au monde l'évangile de Christ (et ce sont là les différentes parties d'un ministère chrétien) quelque précieux que tout cela puisse être, rien n'égale le culte. Dans le premier cas vous regardez à l'homme ou aux saints ; dans le second cas vous êtes devant Dieu, et autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant le culte chrétien est au-dessus du ministère chrétien.

3.3 À la base du culte il y a la communion des enfants de Dieu

Le culte chrétien est le terrain de la communion des enfants de Dieu. Dieu voulait leur donner la meilleure place, et le véritable objet du ministère chrétien est de sortir les âmes de ce monde méchant, par la grâce de Dieu et par la vérité qui leur est communiquée et de les placer dans la sainte liberté et la joie de la communion avec Dieu. Il est évident par conséquent que le ministère chrétien ne s'arrête pas, pour ainsi dire, à l'entrée de l'édifice entre le peuple de Dieu et son Dieu et Père. Le ministère indique la porte, plus que cela, il introduit dans la maison ; mais lorsque la porte est atteinte, le ministre se perd dans la foule de ceux qui entrent. S'il agit autrement, il cesse d'être un ministre chrétien et fait simplement partie d'un clergé qui est un ministère pour la chair et pour le monde — ministère qui a pour conséquence, sinon pour but, d'exagérer et d'exciter le moi. Or ce résultat n'est jamais Christ.

Voici donc ce que le Seigneur nous présente — Dieu tel que Christ le connaît. Dieu se manifestant de deux manières. En premier lieu comme Père ; non pas Dieu comme tel dans sa majesté abstraite, ni l'Éternel qui gouverne les peuples et reste ainsi caché dans les nuées et derrière un voile, de manière à ne pouvoir être intimement connu, mais seulement approché de loin et dans l'obscurité. Il en a été ainsi au temps du judaïsme, mais un changement était proche ainsi que Jésus l'annonça à la Samaritaine. Le christianisme est l'ineffable amour de Dieu descendant en Christ pour chercher des adorateurs qui deviennent par grâce Ses enfants, non seulement venant les sortir de leur misère, mais les appeler aussitôt à Lui, comme à un Père. Car il n'est pas question ici d'une ascension graduelle, d'une sorte de purification progressive, soit sur la terre, soit dans le ciel, soit dans quelque invisible séjour des morts. Le christianisme est si précieux parce qu'il vient du ciel et rencontre les âmes sur la terre, les mettant en relation avec le ciel, pendant qu'elles sont encore ici-bas. C'est là le christianisme et tout ce qui supprime cette vérité ne l'est pas. Privé de ses privilèges, il peut contenir quelques éléments de vérité. Les âmes qui connaissent Christ et qui L'aiment en possèdent toujours quelque mesure. On rencontre des chrétiens qui prêchent beaucoup de choses mauvaises avec une très petite mesure de l'Évangile ; et pourtant cela ne nous réjouit-il pas qu'ils prêchent Christ et que Dieu se serve d'eux, même s'il y a de tristes lacunes dans leur service. Quelle bonté de

Sa part qu'Il ne limite pas ses bénédictions à ceux qui prêchent la plénitude de Christ, que Sa grâce accompagne toutes sortes de prédications et de prédicateurs, même ceux qui sont le plus mêlés avec le monde ! On rencontre néanmoins chez eux quelque chose de Christ, aussi Dieu peut s'en servir et le fait. En sommes-nous jaloux ? N'êtes-vous pas heureux que Dieu sauve des âmes dans l'église catholique ou n'importe ailleurs ?

Ce n'est pas que nous estimions bien que des personnes se joignent indifféremment aux diverses réunions religieuses. Je pense, au contraire, que si l'on connaît et possède la vérité on doit lui être fidèle. Ne craignez jamais de donner une approbation franche et résolue à ce que vous savez être la vérité. Nous respectons l'homme qui se tient inflexiblement à ce qu'il accepte comme divin ; seulement ayez soin en tout premier lieu que ce soit divin — que ce soit la vérité et la volonté de Dieu. Je le répète, celui qui se vante de ne jamais abandonner un principe doit s'assurer qu'il l'a reçu de Dieu ; qu'il le possède par enseignement divin. Et qu'est-ce qui témoigne qu'il l'a reçu de Dieu ? Lorsqu'un homme possède la vérité, il ne craint pas de la considérer toujours de nouveau. Il ne va pas comme Balaam s'enquérir au sujet de sa propre volonté, quand Dieu lui a donné une réponse simple. Mais je dis qu'un homme qui a la vérité peut supporter d'être passé au crible et examiné, parce qu'il est parfaitement certain que cette vérité révélée de Dieu est l'objet de sa foi. Et cependant il n'est pas capable de répondre aux objections de chacun. Il cherchera à estimer modérément les difficultés des autres, mais, alors même qu'il ne pourrait les résoudre, cela ne diminuerait pas sa conviction de la vérité. Je puis avoir une parfaite certitude que je suis vivant, mais si quelqu'un me demandait d'expliquer comment je sais que je suis vivant, je pourrais avoir quelque difficulté à donner des raisons convenables pour convaincre mon interlocuteur ; mais cela n'empêche pas ce fait d'être certain, et moi-même d'en être convaincu. Dans sa conscience celui qui soulève l'objection sait cependant parfaitement bien qu'il dit une folie. Il sait que raisonner à l'encontre de la vérité en accumulant des sophismes, n'a pas de sens. Assurément, mes chers amis, dans les choses de Dieu nous ne pouvons nous permettre un tel esprit : mais nous devons toujours traiter les contradictions à la vérité comme un péché. En même temps si vous avez la certitude de posséder la vérité de Dieu vous pouvez et devez user de patience envers les autres ; et vous agirez sagement en évitant de les attaquer. Cela ne peut qu'exciter l'animosité des autres. Dieu, qui vous a amenés à Lui et a fait de vous un adorateur, en a agi de même envers tous ses enfants en sorte que ce qui est selon Dieu pour un chrétien doit l'être pour tous. Si votre oeil est simple, vous ne craignez pas la lumière de Dieu. Vous prendrez plaisir à consulter la Parole de Dieu pour voir si en cela vous la suivez — si réellement, selon la description que le Seigneur fait d'un vrai adorateur, vous adorez le Père en Esprit et en vérité.

3.4 L'adorateur a conscience d'être enfant de Dieu

De ces observations il résulte évidemment que le premier trait d'un adorateur est non seulement d'être réellement un enfant de Dieu, mais d'en avoir conscience. Celui qui, tout en étant un vrai enfant de Dieu, en doute (et beaucoup sont dans ce cas) ne peut pratiquement adorer Dieu tant qu'il est dans cet état. Ce qu'il lui faut, c'est de comprendre mieux la vérité, ou plutôt de connaître mieux l'Évangile. Il peut être un croyant, mais il est loin d'être au clair : il ne connaît nullement la liberté chrétienne. Supposons que dans cet état il prenne sa place au milieu des adorateurs ; il s'associe à des expressions qui sont tout à fait au-dessus de sa propre expérience, qui dépassent sa foi : il serait par conséquent en danger de paraître plus ou moins hypocrite lorsqu'il dit au Seigneur combien il se réjouit en Lui et en Son salut, alors qu'il ne s'en réjouit point ; qu'il n'a pas de doutes, alors qu'il en a ; qu'il chante avec une grande joie que toutes ses craintes ont pris fin, alors qu'il est plongé dans l'anxiété. Il est évident qu'une telle condition n'est en rien d'accord avec la simplicité et la vérité qui doivent caractériser les chrétiens. Il est dû, selon l'Écriture, à la gloire de Dieu que l'Assemblée de Dieu et le culte de l'Assemblée soient plus brillants que la lumière du soleil ; aussi vrais que peut les réaliser la rédemption connue et reçue dans une bonne conscience, et unie à la puissance de l'Esprit de Dieu dans le coeur du croyant. Je dis donc que tant qu'un homme est dans une condition aussi malheureuse, la sagesse lui suggérera de ne pas s'approcher de la table du Seigneur qui est le grand centre du culte chrétien. De même l'amour ne l'appellera pas non plus à participer à ce repas qui est nécessairement l'expression de la paix parfaite, du repos dans le Seigneur Jésus, de la jouissance de Sa grâce, de l'attente de Son retour.

3.5 Il faut avoir goûté l'affranchissement

Que faut-il faire pour les âmes qui sont dans un tel état ? C'est là que vient l'enseignement chrétien et l'instruction donnée par le Seigneur. Après tout, sans aller plus loin, on la trouve lorsque l'Évangile est annoncé dans sa plénitude. Je ne parle pas ici de vérités plus ou moins cachées, mais de ce que la conscience de chaque chrétien doit reconnaître comme étant la vérité puisque cela est tiré de la Parole de Dieu.

D'où vient alors que beaucoup de chrétiens ne goûtent pas le plein témoignage de la grâce dans la rédemption ? C'est qu'ils préfèrent l'obscur crépuscule du judaïsme et la vague incertitude dans laquelle il laisse l'âme. La raison morale en est évidente ; lorsque les hommes sont enveloppés de brouillard, ils peuvent céder aux attraites de l'homme naturel et jouir des plaisirs terrestres sans remords. Comprenez-moi bien. Je crois que l'intention de Dieu est que ses enfants soient parfaitement heureux et marchent en liberté. Mais cette liberté est l'affranchissement du péché pour servir le Seigneur. C'est une jouissance toujours croissante pour le coeur de faire la volonté de Dieu, en s'attachant à Lui, en apprenant à connaître plus parfaitement Sa volonté et en renonçant à soi-même pour glorifier le Seigneur Jésus.

Nous savons que le diable essaye de nous présenter chaque vérité comme un sujet obscur ou comme un effort pénible. Il n'en est pas ainsi : sous la loi régnaient l'obscurité, la condamnation et la mort, mais l'Évangile nous révèle une vie qui jouit de la liberté et de la lumière dans la présence de Dieu. C'est précisément là que les hommes se trompent. Ils ne peuvent concevoir l'obéissance chrétienne que comme l'obéissance à des commandements contraires à nos désirs. Je n'hésite pas à dire que telle n'est jamais l'obéissance d'un chrétien, comme ce ne fut jamais celle de Christ ; et Christ décide toujours de ce qui est la vérité pour un chrétien. Lorsqu'un croyant a reçu Christ, la nouvelle vie qu'il possède trouve son plaisir à faire la volonté de Dieu, et est profondément affligée toutes les fois qu'elle oublie ou agit contrairement à sa Parole.

3.6 Le culte exige le jugement de soi-même

C'est ici qu'apparaît le rapport de cette nouvelle vie avec le culte. Nous savons, hélas ! qu'un chrétien peut glisser dans le mal, et de là par conséquent provient le besoin de se juger soi-même ; or si le jugement de soi-même n'a pas lieu, le niveau du culte étant abaissé, ce dernier devient une formalité sans réalité. Si nous vivons par l'Esprit, notre marche doit être en rapport avec cette vérité, sinon nous cesserons bientôt de rendre culte. Ainsi au lieu d'être une assemblée de croyants qui jouissent librement et pleinement de la grâce de Dieu, nous vivrons dans les gémissements, les soupirs et les regrets, ce qui peut être nécessaire et juste pour chacun en particulier, quelquefois même aussi pour toute l'Assemblée, mais cette humiliation est la triste substitution d'un autre service à celui du culte chrétien.

Ayant pour objet de parler du culte, j'insiste sur ce point-ci : tous ceux d'entre vous, enfants de Dieu, qui ne cherchez pas à prendre la place de vrais adorateurs adorant le Père, place qui vous est donnée par la Parole du Seigneur, vous perdez votre temps sur la terre ; vous oubliez vos plus doux privilèges. Je ne vous donne aucun conseil, je ne vous dis pas où aller, ni que faire, ni avec qui vous

associer, mais seulement ceci : consultez à ce sujet la Parole de Dieu pour vous-mêmes. Si vous en craignez le contact, si vous ne voulez pas suivre ses directions, c'est parce que vous avez mauvaise conscience. Rappelez-vous pourquoi vous êtes mis à part. N'estimez rien autant que la gloire de Christ, ne cherchez aucune autre autorité que celle de la volonté révélée de Dieu.

J'insiste aussi sur ceci, chers amis : si vous mêlez chrétiens et non chrétiens, gens du monde et croyants, il ne peut pas y avoir pour vous de culte chrétien ; depuis que le Seigneur en a défini la nature, il n'y a jamais eu ni ne peut y avoir de culte chrétien là où existe un tel mélange. Le résultat pratique n'est pas que les gens du monde seront élevés jusqu'au niveau et à la puissance du culte en Esprit et en vérité, mais que les chrétiens devront descendre jusqu'au niveau des gens du monde. C'est-à-dire que vous abandonnez tous vos propres privilèges ; et pour quoi ? et d'après quelle autorité ? Il n'y a pas de chose plus terrible que de mettre un tel langage, le langage de la communion chrétienne, sur les lèvres d'hommes éloignés de Dieu. Chez le plus grand nombre, même chez ceux qui sont appelés évangéliques, le culte est pratiquement aussi bien qu'en principe, à peine connu. Ceux qui ont les formes extérieures le maintiennent nominalement, mais à un niveau terrestre et presque entièrement sans réalité ; c'est pour la plus grande partie une sorte de mouvement galvanique inconscient, communiqué parmi les morts ; chose fatale pour l'homme et profane aux yeux de Dieu.

3.7 L'Esprit est la puissance du culte

En effet, c'est la vie divine et la rédemption qui doivent être à la base du culte ; et l'Esprit de Dieu est la puissance qui dirige ce dernier. Il est adressé d'une part à notre Dieu et Père au nom du Seigneur Jésus ; il est offert d'autre part sur le principe de l'unité du corps de Christ. Il est essentiellement au-dessus de la mesquinerie des sectes et il faudrait que son vrai caractère meure et disparaisse avant qu'il soit destiné à exprimer des vues particulières. Lorsque Dieu forma Son Assemblée sur la terre, il n'était nullement question de faire un exposé humain de doctrines ou un code de préceptes ; il ne doit pas non plus en être ainsi aujourd'hui. L'Assemblée de Dieu est la meilleure école de doctrine, car pratiquement nous y apprenons nous-mêmes et d'autres avec nous, comme nulle part ailleurs ; mais c'est l'oeuvre de Dieu que l'on n'apprend pas avant d'être entré dans le sanctuaire. De nos jours les hommes apportent constamment leurs propres idées dans l'Assemblée au lieu de former leurs jugements d'après l'enseignement de l'Esprit de Dieu dans ce lieu de lumière et de vérité. Je maintiens qu'en agissant ainsi, vous ne pourrez jamais avoir raison ; et par conséquent, loin d'attacher une valeur quelconque aux prescriptions de ceux qui vous instruisent, je vous supplie de ne penser qu'à Christ, avant de venir chercher pour le culte la communion de ceux qui Lui appartiennent.

3.8 L'intelligence du culte passe par Jésus Christ

Un grand nombre, ne voyant pas cela, s'adonnent à des théories avant de prendre leur place d'adorateurs. Mais c'est en vain. Ils sont toujours en danger de faire fausse route dans les détails les plus importants. Il n'est jamais sage de bâtir des théories indépendantes des faits de l'Écriture ; et nul ne peut douter de ce que ces faits enseignent. Soyez certains de ne jamais avoir une vraie intelligence tant que vous n'avez pas pris la place d'une vraie obéissance. Toute vraie intelligence, quand il s'agit des choses divines, vient de la foi et ne peut être séparée de notre état moral. Le résultat de l'obéissance et le fruit du jugement de soi-même par la Parole de Dieu, c'est qu'on ne s'imagine pas pouvoir juger des choses de Dieu par soi-même. C'est ce que font les gens qui voudraient être intelligents avant de recevoir et de n'être quelque chose que par Jésus-Christ. C'est là ce que je crois être le vrai chemin pour nous tous. Le Seigneur commence par humilier les âmes et les élève ensuite ; ceux qui s'abaissent ont cette précieuse promesse. Le vrai chemin est Christ ; ne venez pas avec des vues et des jugements déjà tout prêts, mais contentez-vous seulement de cette vérité : Dieu en grâce m'a rencontré au milieu de ma folie et de mes péchés, et Il m'a donné Christ. Après l'amour qu'Il m'a montré dans la rédemption, il n'y a rien que je ne désire apprendre d'un tel Dieu, et il n'y a rien que Son amour ne veuille me révéler. Ainsi la grâce nous fait désirer non seulement de recevoir, mais aussi d'être actif pour Son nom.

4 Adoration du Père et du Fils

Disons maintenant un mot sur l'objet du culte. Vous trouverez dans l'Écriture que le Dieu et Père du Seigneur Jésus y a habituellement la première place. Par exemple dans ce chapitre 4 de l'évangile de Jean, Il est Celui que le Seigneur Jésus met en avant. Mais il ne faut pas en conclure que le Fils de Dieu ne soit pas un objet de culte comme le Père. La raison pour laquelle le Fils ne pouvait pas être mis en avant en Jean 4 est manifeste : c'était le Fils lui-même qui parlait et, comme Il venait pour glorifier le Père, il était naturel et nécessaire qu'Il ne traitât pas de Sa propre gloire. Le Saint Esprit ne parla pas non plus de sa propre gloire lorsqu'il fut envoyé du ciel à la Pentecôte pour glorifier Christ. Prenons le premier chapitre des Actes, après que Christ fut monté au ciel. Les disciples ayant à désigner un apôtre à la place de Judas ont aussitôt recours — non pas au Père, mais au Seigneur. Et lorsque Étienne se met à genoux, au moment de mourir, il demande au Seigneur, non au Père, de recevoir son esprit. De même lorsqu'une bénédiction spéciale est demandée dans la Parole pour les saints, que ce soit l'Assemblée ou les individus, elle est toujours demandée à Dieu le Père et au Seigneur Jésus Christ.

Le culte qui ne s'adresse qu'au Père n'est pas complet. Nous voyons dans l'Écriture que ce ne sont pas seulement les anges qui rendent hommage au Seigneur Jésus, mais que les saints glorifiés louent le Seigneur Dieu et l'Agneau. Nous avons dans l'Apocalypse une révélation approfondie du culte que nous devons rendre lorsque nous sommes ainsi dans la présence de Dieu : les chapitres 4 et 5 l'expliquent clairement en nous décrivant cette scène céleste ; le premier de tous à recevoir l'hommage est Dieu comme tel, le Seigneur Dieu Tout Puissant. Le chapitre 4 parle de voies terrestres et de jugements, et le Seigneur Dieu Tout Puissant dont l'univers entier est le domaine, est ainsi adoré. Mais dans le chapitre 5, il y a progrès. Les anciens adressent leur cantique de louange en premier lieu et très spécialement à l'Agneau : «Tu es digne de prendre le livre» ; et cela dans la présence même de Dieu le Père. Il est dit ailleurs : «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage» ; mais tous les anciens, tous les rachetés l'adorent aussi ; ceux qui ont la connaissance la plus élevée de Sa pensée l'adorent personnellement : «Tu es digne de prendre le livre». C'est assurément l'affirmation la plus complète. Il ne sert à rien de dire que tout ceci est une scène future. Pourquoi nous est-elle révélée maintenant ? quel est le but de Dieu en révélant ce qui doit arriver, sinon d'agir maintenant sur nos âmes ? Ce n'est pas simplement pour nous informer de quelque chose qui arrivera bientôt, mais pour donner à nos coeurs une communion actuelle de pensée avec Lui et nous peindre ainsi le tableau du culte qui convient aux saints, c'est-à-dire d'un culte pleinement céleste. Je pense et j'ai confiance que tous mes lecteurs comprendront clairement que le culte de l'Agneau, du Seigneur Jésus, de Celui qui pour nous est mort et ressuscité, est aussi conforme à l'Écriture que le culte du Père.

5 Le culte et l'action de l'Esprit

Pour notre bénédiction actuelle, il est évident que la conscience de posséder le Saint Esprit et l'assurance directe qu'il nous conduit, maintenant que nous connaissons le Père et le Fils, sont d'une importance vitale. Je dirai encore quelques mots sur ce sujet. Comment des chrétiens qui se réunissent, sauront-ils de quelle manière il leur faut rendre culte ? Je vous demande ceci : Ne savez-vous pas que le Saint Esprit a été envoyé ici-bas dans le but exprès de diriger les enfants de Dieu ? Certainement s'il les conduit dans leur service et leur marche, il ne prend pas un moindre intérêt et une place moins active dans leur culte. De là vient que dans 1 Cor. 14, lorsque

l'Assemblée des enfants de Dieu se réunit, vous trouvez la bénédiction et la louange aussi bien que la prière. Ce n'est pas seulement l'exercice des dons dans le ministère ou le chant. Les éléments variés du culte sont tous introduits. Car qu'est-ce qui peut être plus précieux que de recevoir la bénédiction et de rendre la louange ? C'est pourquoi l'Esprit de Dieu est aussi bien la puissance pratique dans l'Assemblée que dans les individus. La volonté de l'homme est la misère même. L'Esprit seul peut nous conduire dans le droit chemin. Par conséquent, tandis que le service pour répondre aux besoins a sa place, il y a des temps où l'Esprit dispose nos cœurs au culte. Dieu, comme tel, peut être devant nos yeux. C'est tout à fait juste et vrai, comme cela plus que tout autre objet peut être exactement à propos. En une occasion le Père peut être davantage devant nos cœurs, en un autre moment, l'Agneau, le Seigneur Jésus Christ.

Je ne crois pas que ces choses puissent être le moins du monde établies par l'esprit de l'homme, ni qu'il puisse y avoir des règles quelconques à ce sujet ; mais le discernement spirituel entretenu aussi bien que formé par la Parole de Dieu sentira et possédera ce qu'il faut pour le moment convenable. C'est sans doute très difficile ; mais l'Assemblée de Dieu n'est pas censée nous décharger des difficultés, mais elle est exercée dans ce qui serait entièrement impossible à la nature humaine. Abandonnez ce principe et vous faites simplement de l'Assemblée un terrain pour l'exercice de la chair et du monde. Vous dégradez et ruinez le culte de Dieu du moment qu'il n'est pas soutenu par la puissance divine qui seule en est capable, et par l'Esprit divin auquel seul nous avons le besoin de nous confier.

Quelle bénédiction pour les croyants s'ils sont réellement fidèles au Seigneur, d'occuper la place où Lui les veut, de travailler selon l'amour de Son cœur, de s'associer à un culte qui ne demande rien d'autre que la présence du Seigneur et la puissance de l'Esprit de Dieu. Il est clair par conséquent qu'un incrédule, ou un croyant non encore affranchi de la loi, apporterait dans un tel culte un élément de trouble et de désordre. Mais alors, s'il y a de la spiritualité dans une assemblée, le mal sera découvert et supprimé en temps voulu, sans qu'il y faille de la hâte. Vous connaissez la patience du Seigneur qui sait comment manifester pour Sa gloire toutes choses au moment convenable. Il ne faut en aucun cas, avons-nous dit, de la hâte ; mais toujours l'exercice de la dépendance et la confiance en Dieu : La grâce et l'amour gardent et garderont les cœurs des enfants de Dieu.

Puisse-t-Il nous accorder de tenir ferme, de chercher à Le connaître mieux, et de prendre la place la plus élevée qui puisse appartenir aux chrétiens sur la terre — la place d'adorateurs qui, s'ils se réjouissent de rendre culte au Père qui les a appelés et s'est révélé Lui-même en Christ, doivent adorer Dieu, selon les exigences de Sa sainteté, en Esprit et en vérité !

L'Adoration Chrétienne par Remmers Arend

ME 2015 p.334-344

Table des matières

- 1 L'œuvre de Christ et ses résultats pour nous [ce qui nous conduit à la louange et à l'adoration]
- 2 La certitude du salut [nécessaire pour être en mesure de louer et d'adorer]
- 3 La connaissance de Dieu comme Père [d'où vient la liberté de s'approcher de Dieu]
- 4 L'habitation du Saint Esprit dans le croyant [Il éveille les sentiments et pensées conduisant à l'adoration]
- 5 La reconnaissance [Remercier Dieu pour ce qu'Il a donné]
- 6 La louange [Louer Dieu pour ce qu'Il a fait]
- 7 L'adoration en esprit et en vérité
 - 7.1 [Un privilège chrétien]
 - 7.2 [Adoration en esprit]
 - 7.3 [Adoration en vérité]
 - 7.4 [Le temps d'adorer en esprit et en vérité a déjà commencé]
 - 7.5 [Dieu cherche des adorateurs]
 - 7.6 [Sujets ou motifs d'adoration]

Cet article a pour but de montrer, sur la base de nombreux passages de la Bible, en quoi consiste l'adoration due à Dieu, qui sont ceux qui peuvent l'exprimer et quels sont leurs motifs dans l'accomplissement de ce service.

1 L'œuvre de Christ et ses résultats pour nous [ce qui nous conduit à la louange et à l'adoration]

Lorsque nous arrêtons nos pensées sur l'œuvre que le Seigneur Jésus a accomplie pour nous à la croix, nos cœurs sont profondément touchés. Que nous pensions à sa grâce qui l'a conduit à vivre dans la pauvreté afin que par sa pauvreté nous soyons enrichis (2 Cor. 8:9), à son amour qui l'a conduit à se livrer lui-même pour nous (Éph. 5:2), à son obéissance dans laquelle il s'est abaissé jusqu'à la mort (Phil. 2:8), ou à son dévouement qui l'a conduit à se donner lui-même pour nos péchés afin de nous retirer du monde (Gal. 1:4) — tout cela éveille en nous des sentiments de reconnaissance, de louange et d'adoration.

Les résultats de l'œuvre de Christ pour des êtres déchus qui étaient « sans force », « pécheurs » et « ennemis » de leur Créateur (Rom. 5:6, 8, 10) révèlent « la sagesse si diverse de Dieu » (Éph. 3:10). Nous étions coupables, mais nous avons reçu la rémission de nos fautes, le pardon de nos péchés (Éph. 1:7). Nous méritions le jugement de Dieu, mais nous avons été justifiés par sa grâce (Rom. 3:24). Nous étions esclaves du péché et de Satan, mais nous avons reçu la rédemption, nous avons été rachetés (Col. 1:14). Nous étions dans la servitude, mais nous en avons été délivrés (Héb. 2:15). Nous étions morts, mais nous avons été vivifiés avec le Christ (Éph. 2:5). Nous avons été amenés des ténèbres à la lumière de Dieu (1 Pierre 2:9). Nous qui étions ennemis de Dieu, nous sommes devenus des enfants de Dieu (Jean 1:12), nous sommes les membres du corps de Christ (Éph. 5:30), les pierres vivantes de la maison de Dieu, une sainte sacrificature (1 Pierre 2:5). Et il y aurait encore bien d'autres choses à mentionner. Lorsque nous contemplons toutes ces merveilles, nos cœurs sont nécessairement conduits à la louange et à la reconnaissance.

L'œuvre de la rédemption n'est pas seulement une réponse divine à la chute de l'homme ; elle se trouvait dans le cœur de Dieu de toute éternité. Cela dépasse notre capacité de compréhension. Le Fils, qui était dans le sein du Père, un avec Lui comme Dieu, tout en étant l'objet de son amour (Jean 17:24), était aussi l'agneau sans défaut et sans tache, « préconnu dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:19). Et nous avons été « élus en lui avant la fondation du monde » (Éph. 1:4).

La connaissance de la grâce qui nous a été faite, à nous qui étions précédemment des créatures pécheresses et indignes, est ce qui nous conduit à la louange et à l'adoration. Seuls ceux qui possèdent le salut et connaissent quelque peu les privilèges merveilleux qu'il comporte, peuvent adresser à Dieu la réponse de leur cœur à tout ce qu'il a fait pour eux.

2 La certitude du salut [nécessaire pour être en mesure de louer et d'adorer]

Pour pouvoir apporter à Dieu la louange et l'adoration, il est indispensable d'avoir accepté par la foi l'œuvre de rédemption accomplie par le Seigneur Jésus. Celui qui n'a pas la certitude de son salut ne peut s'approcher de Dieu que dans la crainte. Mais la parole de

Dieu n'est-elle pas claire et sans équivoque à ce sujet ? « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14). « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. 8:1). « Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (v. 38-39).

Accepter par la foi ce qui est dit dans ces passages — et de nombreux autres — nous conduit à être sûrs de notre salut. Sur la base de ce que dit la parole de Dieu, nous savons que nous possédons devant lui une position inaltérable. Nous sommes parfaitement acceptés auprès de lui, parce qu'il nous voit en Christ. Nous possédons cela simplement parce que nous avons cru en l'œuvre rédemptrice de Christ. La position parfaite dans laquelle nous avons été amenés par la grâce de Dieu ne peut être remise en cause ni par notre faiblesse, ni par nos fautes. Elle est inébranlable et sûre, pour l'éternité.

3 La connaissance de Dieu comme Père [d'où vient la liberté de s'approcher de Dieu]

Si nous possédons le salut par la foi en Christ, nous avons la liberté de nous approcher de Dieu comme étant notre Père. Le Seigneur Jésus est le Fils éternel de Dieu, le « Fils du Père » (2 Jean 3), qui est venu pour nous révéler le Père. Près de la fin de sa vie sur la terre, il a dit : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14: 9). Son premier message aux disciples, après avoir accompli l'œuvre de la rédemption, a été : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). L'apôtre Paul écrit : « Par lui nous avons, les uns et les autres (les chrétiens juifs et ceux des nations), accès auprès du Père par un seul Esprit » (Éph. 2:18 ; cf. 3:12). Et l'apôtre Jean déclare : « Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:3-4).

Nous sommes enfants de Dieu parce que nous sommes « nés de Dieu » (Jean 1:12-13). Ainsi, nous avons Dieu pour Père et nous le connaissons ainsi. Le Saint Esprit que nous avons reçu « rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16). Déjà aux « petits enfants » dans la foi — qu'il mentionne avec les « jeunes gens » et les « pères » — l'apôtre Jean peut dire : « Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père » (1 Jean 2:13). Plus nous serons occupés de cette merveilleuse relation, telle que la parole de Dieu nous la présente, plus nous aurons de joie à savoir que nous sommes les enfants de Dieu. Quel privilège immense, infini, pour nous qui étions des créatures faibles et pécheresses, de connaître le Dieu éternel et tout-puissant comme notre Père en Christ ! « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1).

Par la création, Dieu s'est manifesté comme celui qui appelle toute chose à l'existence, le Créateur. Il « a commandé » et les choses ont été créées (Ps. 148:5). Il est apparu à Abraham, le patriarche, comme le Dieu tout-puissant (Gen. 17:1). Pour son peuple terrestre, il est l'Éternel, ou Yahweh (Ex. 3:14, 18 ; 6:2-3). Ces noms expriment chaque fois une certaine relation de Dieu avec sa création et ses créatures. Mais le terme « Père » exprime quelque chose d'éternel, car Dieu est de toute éternité le Père du Fils, comme celui-ci est le Fils du Père.

Un amour éternel existe entre le Père et le Fils : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). Relativement à la venue de Jésus sur la terre, Jean écrit : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). Quant à Dieu, le nom de Père exprime son être véritable et éternel. Lorsqu'il s'est révélé comme Père dans son Fils, nous pouvons dire qu'il a été pleinement manifesté. Être enfants de ce Père, être nés de Dieu, c'est la part la plus élevée qu'une créature puisse jamais recevoir ! Une créature ne peut pas être amenée dans une plus grande proximité de Dieu que dans la position où elle peut l'appeler son Père. Et il est même écrit que « nous participons de la nature divine » (2 Pierre 1:4) — tout en restant des créatures, ne l'oublions pas.

4 L'habitation du Saint Esprit dans le croyant [Il éveille les sentiments et pensées conduisant à l'adoration]

Par son œuvre, le Seigneur Jésus nous a ouvert l'accès auprès du Père, et le Saint Esprit nous donne toute liberté pour nous approcher de Dieu. Ayant reçu l'évangile par la foi, nous avons été « scellés du Saint Esprit de la promesse » (Éph. 1:13). C'est « l'Esprit de son Fils » que Dieu a envoyé dans nos cœurs et qui crie : « Abba, Père » (Gal. 4:6). Nous avons reçu « l'Esprit d'adoption », en contraste avec « un esprit de servitude » qui ne ferait que nous maintenir dans la crainte (Rom. 8:15). Et « l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (v. 16).

Mais ce n'est pas tout ! « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). C'est l'Esprit par lequel Dieu nous a révélé « ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Cor. 2:9). L'Esprit seul nous rend capables de connaître « les choses qui nous ont été librement données par Dieu » (v. 12). L'Esprit seul peut fortifier notre homme intérieur, afin que Christ habite, par la foi, dans nos cœurs (Éph. 3:16-17). C'est ainsi que nous pouvons être « enracinés et fondés dans l'amour », que nous pouvons être rendus « capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur — et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance », afin que nous soyons « remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (v. 18-19).

Le but du Saint Esprit est de glorifier le Seigneur Jésus, car il nous annonce ce qu'il a entendu de lui dans la gloire (Jean 16:13-15). Par la communication de ces choses divines, l'Esprit éveille en nous des sentiments et des pensées qui doivent nous conduire à l'adoration en esprit et en vérité.

5 La reconnaissance [Remercier Dieu pour ce qu'il a donné]

Tout ce que nous avons reçu par la foi nous conduit à remercier le Seigneur Jésus et Celui qui nous l'a donné. Dans la vie quotidienne, remercier est la première réaction normale de celui qui a reçu un cadeau. Et plus le cadeau est grand, plus le remerciement est chaleureux. Il en est de même dans le domaine spirituel : la première réaction du nouveau converti est la reconnaissance.

Lorsqu'il encourage les croyants de Corinthe à la libéralité, l'apôtre Paul leur indique le modèle qu'ils ont à suivre. Dieu nous a donné le plus grand de tous les dons : il nous a donné son Fils — « Grâce à Dieu pour son don inexprimable ! » (2 Cor. 9:15 ; cf. Jean 4:10). Dans l'épître aux Colossiens, Paul nous exhorte à « rendre grâce au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (Col. 1:12-14). Rendre grâce, c'est-à-dire remercier, est donc la première et la plus naturelle des réponses à ce que nous avons reçu par l'œuvre du Seigneur Jésus à la croix.

6 La louange [Louer Dieu pour ce qu'il a fait]

La parole de Dieu nous instruit aussi quant à la louange. Cela nous amène un pas plus loin. On loue une personne pour le bien qu'elle a fait. Celui qui exprime la louange ne pense pas nécessairement à lui-même et à ce qu'il a reçu. Il porte plutôt son attention sur ce qu'a fait la personne qu'il loue. C'est ainsi que nous louons Dieu en exaltant son œuvre et sa grandeur, manifestées en perfection dans l'œuvre de la rédemption.

Quand le Seigneur Jésus est monté au ciel, son œuvre étant accomplie, nous voyons les disciples dans le temple, « louant et bénissant Dieu » (Luc 24:53). De même, nous voyons les premiers chrétiens de Jérusalem « louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple » (Actes 2:47).

Dans l'épître aux Hébreux, nous trouvons l'exhortation : « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (13:15). La vraie louange est faite de « sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). Et seuls peuvent l'exprimer ceux qui constituent « une sainte sacrificature », les rachetés du Seigneur.

7 L'adoration en esprit et en vérité

7.1 [Un privilège chrétien]

L'adoration va encore un pas plus loin que la louange. L'assurance du salut, la connaissance de Dieu comme Père, l'habitation du Saint Esprit en nous, nous rendent capables de contempler Dieu sans crainte dans sa gloire, dans sa sainteté et dans son amour. Nous sommes en pleine liberté devant lui. Nous sommes les objets de son amour, un amour si grand qu'il a livré son Fils bien-aimé pour nous. Nous sommes dans la lumière, comme lui est dans la lumière. C'est ainsi que nous pouvons « adorer le Père en esprit et en vérité ». Le Seigneur Jésus a révélé ce privilège à la femme samaritaine, au puits de Sichar (Jean 4).

Lors de cet entretien, cette femme fait l'objection : « Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer » (v. 20). Jésus lui répond : « Femme, crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, vous adorez, vous ne savez quoi ; nous, nous savons ce que nous adorons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (v. 21-23).

Le peuple mélangé des Samaritains avait choisi le Mont Garizim comme lieu d'adoration. Le Seigneur dit à ce sujet : « Vous adorez, vous ne savez quoi ». Il s'agissait d'un mélange de paganisme et de la loi de Dieu (cf. 2 Rois 17). Cette adoration n'était ni en esprit, ni en vérité. Les Juifs adoraient Dieu en vérité, dans la mesure où cela était possible alors. Dieu avait donné la loi, qui était la vérité puisqu'elle venait de lui. Mais la vérité y était sous une forme cachée et partielle. Le service religieux imposé par la loi n'était pas spirituel. Tout était extérieur, même si nous y voyons des ombres et des images des choses célestes et de ce qui devait être révélé plus tard (cf. Hébr 8:5 ; 10:1).

7.2 [Adoration en esprit]

L'adoration chrétienne, par contre, est « en esprit et en vérité ». Dieu est Esprit, et il doit être adoré « en esprit et en vérité ». L'adoration « en esprit » correspond à la véritable essence de Dieu, et elle est faite dans la puissance de l'Esprit Saint. Elle présente le plus grand contraste avec les formes et les cérémonies de la loi, comme aussi avec tout ce que les religions humaines ont institué, et que la chair est capable de pratiquer.

7.3 [Adoration en vérité]

L'adoration est aussi « en vérité ». Elle est en plein accord avec la révélation complète que Dieu a donnée de lui-même, telle que nous la trouvons dans le Nouveau Testament, ce que Pierre nomme, « la vérité présente » (2 Pierre 1:12). À l'époque de l'Ancien Testament, Dieu s'était révélé au peuple d'Israël, du moins en partie, par la loi et les prophètes. C'est pour cela que Jésus pouvait affirmer que les Juifs savaient ce qu'ils adoraient.

7.4 [Le temps d'adorer en esprit et en vérité a déjà commencé]

Le Seigneur dit : « l'heure vient ». Une « heure », c'est-à-dire une période, allait commencer, au cours de laquelle prendraient fin l'adoration fautive des Samaritains et l'adoration juste des Juifs — juste jusqu'à ce moment-là. L'heure dont parle le Seigneur était encore future, car son œuvre n'était pas encore accomplie, et le Saint Esprit n'était pas encore venu. Mais dans un sens, elle avait déjà commencé, puisque celui qui allait être l'objet de l'adoration était révélé.

7.5 [Dieu cherche des adorateurs]

« Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Ce n'est pas quelque chose que Dieu exige des siens, comme un commandement ou une loi. La vraie adoration ne peut être qu'une chose spontanée, venant du cœur. C'est pour cela que le Seigneur Jésus dit : « Car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (v. 23). Nous ne lisons pas souvent dans l'Écriture que Dieu « cherche », mais c'est le cas ici. De façon analogue, le Fils de l'homme dit qu'il est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu (Luc 19:10 ; cf. Mat. 18:12). Nous pouvons bien désirer que le Père puisse trouver de vrais adorateurs dans ceux qu'il a achetés pour lui-même à si grand prix. Il n'oblige à cela aucun des siens. Mais il attend de notre part une réponse à son amour, une réponse qui s'exprime par l'adoration.

7.6 [Sujets ou motifs d'adoration]

Pour être mieux instruits quant aux motifs de notre adoration, nourrissons-nous de la parole de Dieu. Nous y apprenons l'amour de Christ envers son Dieu et Père et envers nous : un amour « qui surpasse toute connaissance » (Éph. 3:19), qui l'a conduit à se livrer lui-même volontairement. Concernant l'amour de Dieu, Jean nous dit : « Dieu est amour. En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:8-10).

L'amour du Père, l'amour du Fils et tout ce qui en résulte, voilà les motifs de notre adoration en esprit et en vérité.

Bien que nous soyons des créatures, nous avons le privilège, comme enfants de Dieu, de contempler le Fils, en étant dans la communion avec le Père. Lui le considère avec une satisfaction éternelle et divine. Nous, qui sommes des hommes, nous le faisons dans l'adoration. Tel est le désir de notre Père, qui cherche des adorateurs.

L'adoration en esprit et en vérité peut être considérée comme la tâche la plus élevée des rachetés de Dieu. Il y a peu d'occupations qui commencent sur la terre et se continueront éternellement. L'objet de l'adoration, c'est Dieu lui-même. Seuls peuvent la réaliser ceux qui sont conscients de la relation intime qu'ils ont avec Dieu, en vertu de l'œuvre accomplie par son Fils. Cette adoration est le résultat de leur joie en Dieu. Elle honore le Fils dans la présence du Père.

Adorer Calendrier La Bonne Semence

— 21 septembre 2003

Vous, vous adorez, vous ne savez quoi... (Jean 4. 22)

Les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... le Père cherche de tels adorateurs (Jean 4, 23)

«J'adore» Expression galvaudée, employée par petits et grands pour traduire une vive affection.

À vrai dire, c'est un verbe qu'on a détourné de son sens. On entend dire : «J'adore cette oeuvre d'art, J'adore ce chanteur». En gastronomie, on adora ce plat régional, ou encore tel dessert familial. On adore son travail ou sa nouvelle voiture.

Adorer est un verbe qui, à l'origine, ne s'appliquait qu'à Dieu. Il traduisait à la fois une révérence profonde et un émerveillement intérieur devant les gloires et l'amour de Dieu. Certes la facilité matérielle que plusieurs connaissent est pour eux un sujet de reconnaissance et d'adoration envers Dieu qui les comble de biens. Mais est-ce un hasard si ce terme a été détourné de son vrai sens ? Ne traduit-il pas ce qui remplit le coeur de beaucoup, aujourd'hui ? Si, dans notre vie, les biens de consommation remplacent Dieu, alors le terme est tristement approprié. Mais alors nous sommes idolâtres !

Qu'est-ce qui remplit notre vie ? Seraient-ce les joies fugaces qu'offre notre société de consommation ? N'aspirez-vous pas à autre chose ? Dieu seul est digne d'être l'objet de l'adoration des hommes. Il s'est révélé dans la personne de son Fils Jésus Christ. Lorsque vous réaliserez combien il vous aime, alors, à votre tour, vous l'aimerez et pourrez l'adorer pour tout ce qu'il est et pour ce qu'il a fait pour vous. «Car de lui, et par lui, et pour lui sont toutes choses ! À lui la gloire éternellement» (Romains 11. 36).

QUI SONT LES VRAIS ADORATEURS ?

Le Culte selon la Parole de Dieu

ISBN 2-900319-26-9

Pourquoi adorer ?

Qui doit être adoré ?

Qui peut adorer ?

Où adorer ?

Quand devons-nous adorer ?

De quelle manière adorer ?

Sujets d'adoration

L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent (Jean 4:23).

Cette parole du Seigneur Jésus nous rappelle que le désir de Dieu est de sauver des pécheurs pour en faire des adorateurs. Mais il veut que ceux-ci comprennent à la fois ce qu'il a fait d'eux et ce qu'il attend d'eux. « Je parle comme à des personnes intelligentes » -disait l'apôtre Paul (1 Corinthiens 10:15).

Nous chercherons donc ensemble, dans la Bible, la réponse aux questions suivantes : Pourquoi adorer ? Qui doit être adoré ? Quels sont ceux qui adorent ? Où, quand, comment, convient-il d'adorer ?

Pourquoi adorer ?

Le principe même de la plupart des religions est d'accomplir des oeuvres et des cérémonies pour apaiser Dieu et satisfaire sa justice. Même les païens apportent des offrandes à leurs idoles pour se les rendre favorables et qu'elles empêchent les malheurs d'arriver.

Mais ce n'est pas pour de telles raisons intéressées que nous, chrétiens, rendons culte à Dieu le Père et à son Fils Jésus Christ. Nous n'adorons pas pour être sauvés, protégés ou délivrés, mais parce que nous le sommes. Nous ne pouvons rien faire nous-mêmes pour notre salut : ni aimer Dieu, ni lui plaire, ni lui obéir. Alors c'est lui qui a tout fait, en nous donnant un Sauveur.

Le culte qu'il nous appartient de rendre à Dieu est donc tout simplement l'expression de notre reconnaissance, l'occasion de le remercier et d'exalter sa grandeur. Insistons sur cette différence fondamentale entre le vrai culte et la religion des hommes. L'homme veut faire et apporter quelque chose et pense que Dieu le remerciera en lui pardonnant et en s'occupant de lui. Nous, croyants, comprenons que c'est d'abord Dieu qui nous a tout donné par amour et qu'il nous appartient maintenant simplement de le louer avec reconnaissance pour ce qu'il est et pour ce qu'il a fait. Notre amour, qui s'exprime en louange, n'est que la juste réponse au sien. Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier (1 Jean 4:19).

Dans la chrétienté, les enfants de Dieu n'ont pas tous compris ce devoir et ce privilège. Un épisode de l'évangile nous en fait prendre conscience. Luc 17:11 à 19 montre Jésus guérissant dix lépreux. Un seul d'entre eux, un Samaritain, sait revenir sur ses pas pour lui rendre grâces. «Et les neuf, où sont-ils?» demande le Seigneur. C'est comme s'il posait avec tristesse la question tour à tour à chacun de ceux qu'il a « rendus nets » c'est-à-dire lavés de leurs péchés : « Pourquoi n'es-tu pas présent au rendez-vous fixé pour me dire merci et donner gloire à Dieu ? »

Qui doit être adoré ?

Avant la venue de Christ sur la terre, les croyants comme Abraham adoraient déjà leur Dieu. Il s'était révélé à eux comme le «Tout-Puissant», comme le «Très haut» et c'est comme tel qu'ils l'adoraient. Plus tard, le peuple d'Israël rendait culte à « l'Éternel ». Mais il ne connaissait pas Dieu comme Père.

Après sa mort et sa résurrection, le Seigneur fait annoncer à ses disciples par Marie de Magdala que de nouvelles relations sont établies avec eux : « Va vers mes frères, et dis-leur: je monte vers mon Père et votre Père et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Ce merveilleux message affirme que les croyants sont désormais introduits dans la même relation que Jésus avec le Père. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils (1 Jean 5:11).

Du fait de l'ascension du Seigneur Jésus au ciel où il s'est assis à la droite de Dieu, le Saint-Esprit est donné aux croyants. Il nous unit à Christ et nous introduit dans la douce relation de fils et filles ; nous pouvons appeler Dieu notre Père ! Nous avons reçu « l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ! » (Romains 8:15).

Si nous considérons ce que nous étions autrefois et ce que, dans son amour, Dieu a fait maintenant de nous, nos coeurs sont remplis de reconnaissance envers Lui. Et « de l'abondance du coeur la bouche parle » (Matthieu 12:34).

Mais nous adorons aussi le Seigneur Jésus Christ. Les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse nous montrent une scène future qui aura lieu dans le ciel après l'enlèvement de l'Église. Au centre, un trône ; au milieu de ce trône, un « Agneau comme immolé » ; autour du trône, une foule innombrable d'êtres célestes. Vingt-quatre anciens sont là, qui représentent tous les croyants. Ils jettent leurs couronnes devant le trône, se prosternent et chantent un cantique nouveau : «Tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu » (ch. 5: 9,10). Oui, cet Agneau, c'est le Seigneur Jésus Christ. De tous les peuples de la terre, il aura racheté des âmes précieuses. Tous seront là, autour du trône, chantant dans la même langue le même cantique. Ils raconteront la même histoire et célébreront la même Personne.

Serez-vous là ? Ferez-vous partie de cette immense foule de créatures heureuses ? Alors n'attendez pas d'être au ciel et de voir l'Agneau pour le louer. Dès maintenant, vous êtes invités aussi à adorer et le Père et le Fils.

Qui peut adorer ?

Au commencement du livre de l'Exode, le peuple d'Israël est esclave en Égypte. À la fin de ce livre, ce même peuple est devenu adorateur dans le désert. Il construit le Tabernacle où Dieu veut habiter et dans lequel, par l'intermédiaire des sacrificateurs, le peuple va s'approcher de Lui pour rendre culte. Entre les deux que s'est-il passé ? Un événement extraordinaire : la rédemption (ou le rachat) dont nous parlent en figure la Pâque et la traversée de la mer Rouge.

Nous apprenons ainsi quelle condition est nécessaire pour amener un esclave de Satan dans la position d'un adorateur : il faut être racheté. Dieu ne peut être adoré que par ceux qui sont sauvés. Beaucoup se disent chrétiens, fréquentent des églises, mais Dieu ne peut pas accepter leur culte si eux n'ont pas accepté Jésus comme leur Sauveur.

Maintenant une autre question se pose. Tous les rachetés sont-ils des adorateurs ? Oui, ils le sont. Et pour le prouver, savez-vous à qui le Seigneur Jésus parle pour la première fois de l'adoration ? Ce n'est pas aux disciples, ni à Nicodème, savant docteur parmi les Juifs. C'est à une pauvre femme qui avait vécu dans l'immoralité, une Samaritaine (Jean 4: 23). Dès qu'elle a appris à connaître son Sauveur, le Sauveur du monde, elle fait partie de ceux qui peuvent adorer le Père. Ce sont donc tous les rachetés, hommes et femmes, jeunes ou âgés, à quelque race qu'ils appartiennent, qui ont ce droit et cette joie d'adorer le Père.

Mais n'oublions jamais que Dieu est saint. Si un chrétien s'est laissé surprendre par le mal et ne s'est pas jugé, ou s'il s'est laissé séduire par des enseignements qui contredisent ce que dit la Bible, Dieu ne pourra pas recevoir le culte qu'il prétend Lui rendre.

Avant de parler de l'adoration à la femme samaritaine, Jésus lui a montré son immoralité ; avant de pouvoir adorer le Père, il fallait qu'elle change de vie.

« Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite; parce qu'il est écrit: soyez saints, car moi, je suis saint » (1 Pierre 1:15-16).

Où adorer ?

« L'heure vient que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem », annonce le Seigneur Jésus à la femme samaritaine (Jean 4, 21). Alors la question qui se pose maintenant, c'est de savoir où nous devons rendre culte à Dieu.

Tout d'abord il faut distinguer la louange individuelle de l'adoration collective. Chaque chrétien a le privilège de rendre hommage à son Dieu où qu'il se trouve: chez lui, dans ses déplacements, partout où il a ses occupations. La louange de Jonas montait du fond de la mer et des entrailles d'un cétacé (ch.2). Ceux qui sont retenus chez eux, ceux qui sont emprisonnés à cause de leur foi, peuvent de ce fait adorer comme tous ceux qui se réunissent dans ce but. Ainsi, Dieu dispose d'une multitude de petits temples dans lesquels la louange doit lui être rendue : ce sont les coeurs de ceux qui le connaissent et qui l'aiment.

Mais nous avons aussi, comme nous le montre la Bible, l'occasion de rendre culte au Père ensemble, frères et soeurs de la famille de Dieu. Existe-t-il un lieu où il veut que nous le fassions ? Oui, il y en a un : ce n'est pas l'église de telle religion ou dénomination, c'est peut-être un simple local, une chambre dans une maison particulière où les chrétiens se réunissent.

Qu'est-ce qui nous permet de dire : c'est ici et pas ailleurs que nous devons nous réunir pour adorer Dieu ? C'est le fait que dans un tel groupe de croyants, la Parole de Dieu est reconnue comme faisant seule autorité, ce qui est de l'homme étant mis de côté. Être réunis en son nom implique l'approbation du Seigneur et c'est la condition qu'il pose à la réalisation de sa promesse : Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matthieu 18: 20). Autrement dit, si nous ne venons que pour lui, en nous soumettant à sa Parole, en mettant l'autorité de l'homme de côté, en nous laissant conduire par son Esprit, nous ferons l'expérience de sa présence et nous pourrions rendre à Dieu un culte qui lui sera agréable.

Quand devons-nous adorer ?

Du fait que chacun de nos coeurs est comme un temple pour Dieu, il s'ensuit que nous pouvons le louer à n'importe quel moment de la journée.

« Ô Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche au point du jour », s'écriait David dans le désert (Psaume 63:1). Et plus loin : « Quand je me souviens de toi sur mon lit, je médite de toi durant les veilles de la nuit » (v. 6). Notre coeur est comme un instrument sur lequel le Saint Esprit peut à tout instant jouer une mélodie pour Dieu.

Nous avons aussi le privilège d'adorer en commun. Nous nous rencontrons spécialement pour cela chaque dimanche. Pourquoi ce jour-là ? Parce que c'est celui de la résurrection du Seigneur, le jour où commence une vie nouvelle. De même que nous fêtons l'anniversaire de notre naissance, nous célébrons, dimanche après dimanche, un Christ sorti du tombeau. Cet événement extraordinaire a fait du premier jour de la semaine le jour du Seigneur (qui est bien le dimanche). En commençant notre semaine par l'adoration collective, nous donnons au Seigneur Jésus la priorité sur toutes les occupations de la semaine. En Actes 20:7, nous voyons que c'était ce jour-là que les disciples étaient « assemblés pour rompre le pain ».

Trois fois dans les évangiles, il est question de la maison de Béthanie. La première fois, en Luc 10:39, nous y trouvons une femme, appelée Marie, aux pieds du Seigneur Jésus, écoutant sa Parole. Cette scène évoque toutes les réunions où la Parole de Dieu est lue et méditée. La seconde fois, en Jean 11: 32, Marie est de nouveau aux pieds de Jésus, après la mort de son frère Lazare. Elle lui apporte son chagrin ; elle attend de Lui la consolation. Cette occasion nous fait penser à nos réunions de prières. Mais la troisième fois, en Jean 12, 1-3, Marie apporte un vase rempli d'un précieux parfum. Elle le verse sur les pieds de Jésus, et la maison est toute remplie de l'odeur du parfum, C'est l'image d'un coeur (le vase) conscient des perfections du Seigneur (le parfum), et du vrai culte d'adoration qui doit Lui être rendu.

De quelle manière adorer ?

Écoutons la réponse que le Seigneur Jésus donne à notre question :

« Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean 4, 24).

Que signifie adorer « en esprit » ?

Toutes les religions du monde ont leur système de cérémonies, de rites, de sacrements, auxquels les gens sont tenus de se conformer strictement. Ce qui se rapportait au culte juif, institué par l'Éternel : temple, sacrificateurs, sacrifices, jours solennels, n'était que des images des choses célestes dont nous possédons la réalité en Christ. L'adoration du chrétien, par contre, a maintenant un caractère spirituel. En particulier, quand l'Assemblée s'est réunie pour rendre culte, elle n'a pas à le faire de manière formaliste : paroles ou gestes appris et répétés, mais avec la liberté et la simplicité d'enfants s'adressant à leur Père.

Adorer en esprit signifie aussi que ce n'est pas notre intelligence naturelle qui nous donne la capacité de louer Dieu. Sans le Saint Esprit, il est impossible que notre propre esprit fasse monter vers Dieu la moindre louange acceptable. Veillons donc à ne pas attrister le Saint Esprit qui habite en nous (Éphésiens 4:30).

Que signifie adorer « en vérité » ?

Dieu ne veut pas seulement des paroles ou des chants. Il désire que ce que nous lui exprimons dans l'adoration (par des cantiques, des prières) soit réellement senti dans le coeur. Dieu entend ce que nous lui disons, mais en même temps, il lit en nous. Et nous ne pouvons pas le tromper quand ce que nous Lui exprimons n'est pas réalisé intérieurement.

Adorer en vérité, c'est aussi adorer dans la conscience de la position dans laquelle Dieu nous a placés et de la relation qui est maintenant la nôtre avec le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Nous ne pouvons adorer le Rédempteur que si nous jouissons de la rédemption ; nous ne pouvons adorer le Dieu de grâce que si nous jouissons de la grâce de Dieu.

Savez-vous par expérience ce que c'est qu'adorer comme un vrai adorateur, en esprit et en vérité ?

Sujets d'adoration

Il nous reste à considérer les sujets qui peuvent occuper nos coeurs lorsque nous rendons culte. Le grand thème c'est Christ, sa personne, son oeuvre. Par Lui nous connaissons le Père, à qui nous rendons gloire pour ce qu'il est et ce qu'il a fait.

« Célébrez l'Éternel avec la harpe ; chantez ses louanges sur le luth à dix cordes », invite le Psaume 33 v. 2. Avec une harpe ou un luth, on peut, en pinçant toutes les cordes, obtenir une gamme complète de sons harmonieux. Or trop souvent nous nous contentons de remercier Dieu parce qu'il a pardonné nos péchés. C'est important, mais cela ne suffit pas, de même que la répétition de la même note de musique ne fait pas une mélodie. Nos cultes sont souvent pauvres, alors que le Saint Esprit désire faire vibrer toutes les « cordes », qui suggèrent les multiples gloires de Jésus Christ le Fils de Dieu, dont nous pouvons parler au Père :

- ses gloires de Créateur et celles de Rédempteur.

- la gloire de son anéantissement : le Fils de Dieu est « venu en chair ». Merveilleux mystère !

- la gloire de son abaissement comme esclave volontaire jusqu'à la mort de la croix.

- ses perfections morales comme homme ici-bas: obéissance, amour, humilité, patience, justice, douceur, dévouement à Dieu... en complet contraste avec ce qu'est l'homme naturel.

- sa gloire d'homme ressuscité et sa présence maintenant à la droite de Dieu.

- sa prochaine apparition et sa prise de pouvoir comme Roi sur l'univers.

Il nous faudra l'éternité pour contempler et célébrer tous les aspects de sa gloire. Mais dès à présent, plus nous apprendrons à connaître Jésus, à connaître le Père, plus nous serons conduits par le Saint Esprit à nous émerveiller, et plus nos cultes seront enrichis. Le Père cherche des adorateurs : oui, des hommes et des femmes qui le connaissent comme Père et qui acceptent de tout lui devoir. C'est vous qu'Il cherche en ce moment. Quelle réponse allez-vous Lui donner ?

ADORATEURS ET TÉMOINS par Paul Fuzier

Bibliquest

ME 1964 p. 169 ; les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Abel et Abraham
- 2 Israël
- 3 Au temps du Seigneur sur la terre
- 4 Au temps de l'Église
 - 4.1 L'Église comme corps
 - 4.2 Quelques témoins
 - 4.3 Se décourager ? Abandonner ?
 - 4.4 Témoignage à la défaite de Satan
- 5 Les adorateurs sont des témoins

1 *Abel et Abraham*

Dès le commencement, Dieu a désiré avoir dans ce monde des adorateurs et des témoins. Bien que, par le fait même qu'il se trouvait placé en un lieu où selon l'appréciation divine tout était « très bon » (Gen. 1:31), Adam ait eu de grands motifs de reconnaissance, nous ne trouvons cependant dans sa bouche aucune expression de gratitude, aucune parole de louange ; d'autre part, s'il témoignait de ce que Dieu a voulu faire pour le bonheur de sa créature dans le jardin d'Eden, c'était un témoin muet. C'est seulement avec Abel que nous voyons un croyant tout à la fois adorer Dieu et rendre témoignage. Le péché entré dans le monde par la désobéissance du premier homme que Dieu a dû chasser du jardin, Abel et Caïn typifient dès lors les deux classes de personnes qui sont sur la terre. Abel s'approche de Dieu avec le sang d'une victime : en figure, le sang de Christ ; et également avec la graisse : en figure, l'excellence de la personne de Christ pour Dieu ; aussi, « l'Éternel eut égard à Abel et à son offrande » (Gen. 4:4). Il l'agrée en raison de sa foi et « rend témoignage à ses dons » (Héb. 11:4). Tandis que Caïn, tout au contraire, prétend pouvoir être agréé de Dieu en apportant le fruit de son travail, le fruit du sol sur lequel la malédiction a été prononcée (cf. Gen. 3:17) ; il ne peut donc être un adorateur pour Dieu, pas plus qu'un témoin. Hébreux 11:4 le souligne, si Abel a été, lui, un adorateur et un témoin, c'est « par la foi ». Qu'a-t-il offert à Dieu ? « Des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse » (Gen. 4:4). Tel est le culte d'un vrai adorateur : présenter à Dieu la personne de son Fils, ce qu'Il a été et ce qu'Il est pour Lui, rappeler la perfection de son sacrifice expiatoire, sacrifice qui nous permet de nous tenir devant Lui sans conscience de péché, comme les adorateurs qu'Il désirait. Adorateur, Abel est aussi témoin et un témoin qui demeure, bien qu'il ait depuis longtemps disparu de la scène : par le sacrifice qu'il a offert, par sa foi, « étant mort, il parle encore » (Hébreux 11:4). Il témoigne du fait que si Dieu a dû chasser l'homme du jardin d'Eden parce qu'il avait désobéi, Il a cependant toujours des pensées de grâce envers lui : l'homme peut retrouver l'accès de la présence divine par la foi, en vertu du sacrifice sanglant qui seul peut ôter le péché. Abel est ainsi, ce qu'Adam n'était pas et ne pouvait être, adorateur et témoin pour Dieu.

Abel demeure à travers les âges le type des croyants, adorateurs et témoins. Il est remarquable que ces choses nous soient présentées dès le commencement de l'histoire de l'homme en dehors du jardin d'Eden. Cela met en relief le désir du coeur de Dieu d'avoir dans ce monde, souillé par le péché, des adorateurs et des témoins, capables de remplir ce service par la foi : ils adorent Dieu qui a donné son Fils pour ôter le péché et assurer le salut de « quiconque croit en lui » (cf. Jean 3:16), et ils rendent témoignage de l'accomplissement d'une telle oeuvre. Ces choses nous sont présentées en figure dans le livre de la Genèse, et pleinement révélées dans le Nouveau Testament.

Dans les temps qui ont suivi, nous retrouvons chez la plupart des hommes de Dieu ces caractères d'adorateur et de témoin, plus ou moins marqués, et manifestés avec plus ou moins de fidélité. Par exemple, chez un Abraham avec sa tente et son autel, ou encore chez un Jacob à la fin de sa vie (cf. Hébr. 11:21).

2 *Israël*

Ensuite, Dieu retire son peuple du pays d'Égypte, accomplissant pour lui, en figure, expiation et rédemption : le sang de l'agneau pascal met à l'abri du jugement, c'est le sang d'expiation ; le passage de la mer Rouge, dans les eaux de laquelle furent engloutis le Pharaon et ses armées, délivre de l'Égypte et de son prince. Israël va dès lors cheminer dans le désert, en route vers le pays de Canaan ; l'Éternel désire avoir un peuple d'adorateurs (cf. Ésaïe 43:21 : « J'ai formé ce peuple pour moi-même ; ils raconteront ma louange »). Il veut habiter « au milieu d'eux » (cf. Ex. 29:43 à 46) et Il donne à Moïse tous les enseignements nécessaires pour la construction du tabernacle et l'exercice du culte lévitique. Et le peuple, allant d'étape en étape vers la terre de la promesse, porte l'arche du témoignage, l'arche de l'alliance de l'Éternel ; en fait, il porte le témoignage de Dieu au milieu des sables du désert. Nous avons dans toute cette histoire d'Israël une image de ce que nous sommes appelés à réaliser aujourd'hui, nous qui par grâce sommes le peuple céleste de Dieu, peuple d'adorateurs, porteurs du témoignage.

3 *Au temps du Seigneur sur la terre*

Israël ayant été infidèle à sa mission a été mis de côté. Dieu est venu habiter ici-bas dans un autre « tabernacle » (voir la note à Jean 1:14 : « habita », proprement « tabernacla ») : Il a été manifesté en chair dans la personne de son Fils (cf. 1 Tim. 3:16 : Jean 1:14 ; Col. 1:19 et 2:9). Christ venu ici-bas a été le parfait adorateur, Celui qui mieux encore que David pouvait dire par l'Esprit prophétique : « Je bénirai l'Éternel en tout temps, sa louange sera continuellement dans ma bouche », Celui qui déclarait à la Samaritaine : « Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Ps. 34:1 ; Jean 4:23). Il a été aussi le « témoin fidèle et véritable ». Dans son chemin, Christ a pleinement répondu à la pensée de Dieu, recommençant l'histoire d'Israël, retraçant celle de l'homme, adorateur et témoin, pour la satisfaction du cœur du Père.

Mais si Lui seul a su réaliser en perfection ce que Dieu attendait de l'homme, Il a voulu aussi amener à Dieu, ainsi que Dieu le désirait, des hommes qui soient des adorateurs et des témoins. Il est remarquable que dès la venue de Jésus ici-bas d'humbles bergers nous soient présentés comme des adorateurs et des témoins. Et, tout comme Abel après la chute du premier homme, maintenant, à la venue du second homme, le « sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Luc 2:11), c'est sur le principe de la foi que les bergers ont pu remplir le service qui leur est échu : ils ont cru, sans raisonner, le message qui leur était adressé et leur foi a été vue en actes (cf. Luc 2:15, 16). « Et ils allèrent en hâte » jusqu'à Bethléhem, et là ils virent « le petit enfant couché dans la crèche ». Dès lors ils sont des témoins : ils ne peuvent pas garder pour eux ces bonnes nouvelles, « ils divulguèrent la parole qui leur avait été dite touchant ce petit enfant » ; ils sont aussi des adorateurs : « Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur en avait été parlé » (Luc 2:17 à 20). « Entendues » d'abord, « vues » ensuite, c'est le propre de la foi. Ce qui fait d'eux des adorateurs et des témoins, c'est la connaissance d'une Personne, Jésus. Pour nous aussi, c'est la connaissance de ce même Jésus, Celui qui nous a révélé le Père et qui nous a amenés à Lui.

Durant son ministère ici-bas, Jésus révèle à la femme samaritaine les vérités si importantes concernant le culte. Il lui déclare que « Dieu est esprit » et que « ceux qui l'adorent » doivent l'adorer « en esprit et en vérité » ; « car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Jean 4:23, 24). Cette femme, ainsi enseignée, devient un témoin puissant : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » ; elle a été placée en présence de Dieu et c'est à Dieu, manifesté en Christ, qu'elle conduit les âmes : « et ils venaient vers lui » (Jean 4:29, 30).

Lorsque le Seigneur, l'œuvre de la croix accomplie, quitte ce monde, Il y laisse ses disciples pour y être des adorateurs, des témoins. « Vous serez unes témoins », leur dit-il (Actes 1:8 — cf. Luc 24:48, 49). Et tandis qu'Il les prend à Béthanie, d'où Il va être « élevé dans le ciel », eux lui rendent hommage ; puis, s'en retournant à Jérusalem « avec une grande joie », « ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu » (Luc 24:50 à 53).

4 *Au temps de l'Église*

Dix jours après, le Saint Esprit est descendu ici-bas comme Personne divine et dès lors a commencé l'histoire de l'Assemblée sur la terre. Durant cette période de temps, dans laquelle nous sommes encore et qui prendra fin à la venue du Seigneur pour opérer la résurrection d'entre les morts et la transmutation des vivants qui auront cru à l'Évangile, Dieu a dans ce monde, mieux encore que dans les dispensations qui ont précédé, des adorateurs et des témoins. Nous sommes appelés à réaliser ce privilège individuellement mais aussi collectivement.

4.1 *L'Église comme corps*

L'Église, corps de Christ, réunie autour de son Chef, a un service élevé à remplir, celui de l'adoration. Et si tous ceux qui font partie de ce corps, parce que lavés dans le sang de Christ, ne se trouvent pas réunis pour rendre culte, les « deux ou trois » qui ont conscience de cette faveur et réalisent la présence du Seigneur « au milieu d'eux » (Matt. 18:20), sont là comme expression de l'assemblée. Le culte qu'ils rendent est celui de l'Église, corps de Christ. Il ne s'agit pas du rassemblement de quelques croyants venus pour un service d'adoration, mais de l'Église comme corps — en fait, ainsi que nous venons de le dire, de ce qui en est l'expression. Vérité importante à retenir, c'est l'Église comme corps qui adore. Et aussi qui rend témoignage. Les deux choses sont intimement liées.

Réunis à la table du Seigneur, nous rendons témoignage à l'unité du corps de Christ : « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:17). Telle est la base de notre rassemblement autour de cette table, la seule base de rassemblement que reconnaisse l'Écriture : nous sommes réunis comme membres du corps de Christ, autour de Lui, le Chef du corps, de l'assemblée (cf. Col. 1:18). À cette table ont place tous les membres du corps, c'est-à-dire ceux qui sont « nés de nouveau » (cf. Jean 3:3 à 7), avec la responsabilité de n'apporter ni ne tolérer à cette table quelque mal de nature à porter atteinte aux caractères de sainteté et de vérité qui doivent y être maintenus. De sorte que la base du rassemblement des saints, selon l'Écriture, est aussi large qu'il est possible ; elle ne saurait s'accommoder d'aucun principe sectaire, elle accueille tous les vrais croyants, sains dans la foi, purs dans leur marche.

L'unité du corps de Christ est indestructible, quoi qu'il en soit de toutes les divisions survenues dans la chrétienté et de la dispersion des enfants de Dieu dans ses diverses dénominations. Cette vérité est proclamée à la table du Seigneur.

4.2 *Quelques témoins*

Heureux et privilégiés ceux qui ont compris que leur place est autour de cette table, où, avec tous ceux qui s'y trouvent, ils rendent témoignage à l'unité du corps de Christ. Ils n'ont pas la prétention d'être « le témoignage », ils savent bien qu'ils n'en sont que les porteurs, si peu dignes de l'être... Dieu soit béni de ce que, malgré tant de faiblesse et d'infidélités, Il a voulu laisser ce témoignage entre nos mains, nous conserver une telle faveur ! La ruine n'a pas seulement atteint l'Église responsable dans son ensemble, mais aussi les porteurs du témoignage de Dieu. Ce témoignage, lui, ne peut être ruiné. Jadis, le peuple allait au travers du désert portant l'arche du témoignage, précieux service confié aux lévites : les infidélités et les défaillances du peuple, si attristantes qu'elles fussent,

ne portaient aucune atteinte à l'arche elle-même. Lorsqu'elle fut prise, transportée par les Philistins d'Eben-Ezer à Asdod, puis à Gath et à Ekron, nul ne pouvait rien contre elle, elle était inattaquable (cf. 1 Samuel 5 et 6) ; elle fut un jour placée sur un chariot neuf traîné par des bœufs, ce qui était une désobéissance à la parole de l'Éternel et ce qui fut à la confusion du peuple, plus particulièrement de son roi, mais l'arche n'en demeura pas moins intacte (cf. 1 Chron. 13 et 15:2 et 13). Certes, les porteurs du témoignage peuvent manquer ; l'ennemi a souvent dirigé ses assauts contre eux et, hélas ! avec quelque succès... Mais il ne peut rien contre le témoignage lui-même : la vérité de Dieu demeure au travers des siècles, elle est inaltérable.

4.3 Se décourager ? Abandonner ?

En considérant la grande faiblesse des porteurs du témoignage, certains se laissent gagner par le découragement. Ils voient tant de vrais croyants dans maintes dénominations chrétiennes ; pourquoi ne pas nous associer à eux ? disent-ils. Peut-être y a-t-il eu parmi eux, à l'origine, de fausses doctrines, mais aujourd'hui les successeurs de ceux qui les ont jadis enseignées ne s'en occupent plus... Et puis, ajoutent-ils encore, la table du Seigneur n'est-elle pas aussi dans de tels rassemblements ?

Certes, on ne peut pas ne pas souffrir en pensant à tant de chers enfants de Dieu, pieux et fidèles dans leur marche personnelle, et qui se trouvent dans tel ou tel milieu chrétien dont nous devons nous séparer. Mais si nous voulons être fidèles au Seigneur, il nous est impossible, sous prétexte que nous souffrons d'un tel état de choses, d'aller jusqu'à eux pour réaliser un groupement escompté plus fort parce qu'il serait plus nombreux. Ce serait perdre de vue ce que l'Écriture nous enseigne au sujet du rassemblement, du culte de l'assemblée, du témoignage que nous sommes responsables de maintenir, témoignage à l'unité du corps de Christ dans la séparation de tout mal. Sur ces bases scripturaires, nous recevons avec joie tout vrai croyant, sain dans la foi et fidèle dans sa marche, car nous sommes exhortés à nous « recevoir les uns les autres » sous condition que ce soit « à la gloire de Dieu » (Rom. 15:7).

Il faut le redire encore, tellement nous sommes en danger de le perdre de vue : la vérité fondamentale dont Dieu, dans sa grâce, a trouvé bon de nous confier le dépôt, c'est celle de l'unité du corps de Christ. La table du Seigneur peut-elle être ailleurs que là où cette vérité est reconnue, enseignée, maintenue ? Si cette vérité capitale était reconnue par tous les croyants, ils seraient réunis tous ensemble et ceux qui, conduits par l'Esprit de Dieu, ont à cœur de la maintenir n'auraient pas à se séparer des autres.

4.4 Témoignage à la défaite de Satan

Au fond, l'ennemi s'emploie par tous les moyens à empêcher que, dans ce monde, puisse être rendu un témoignage à l'unité du corps de Christ. Il essaie de nier sa défaite en cherchant à en faire disparaître les conséquences. En effet, si nous sommes « un seul corps » (et c'est la vérité capitale maintenue et proclamée à la table du Seigneur) c'est parce que « nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit » (1 Cor. 12:13). Christ lui-même a baptisé les siens, son Église, de l'Esprit Saint qu'Il a reçu « de la part du Père » (Actes 2:33) — ce baptême n'a nécessité, il est important de le remarquer, l'intervention d'aucun intermédiaire humain quel qu'il soit. Ce baptême « d'un seul Esprit » a eu lieu le jour de la Pentecôte ; l'effet, le résultat — « pour être un seul corps » — demeure à travers les siècles et l'Esprit est avec nous « éternellement » (Jean 14:16). Le Saint Esprit est descendu comme Personne divine après la mort, la résurrection, la glorification de Christ ; c'est après avoir été « exalté par la droite de Dieu » que Jésus a « reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis » (voir Actes 2:22 à 33). Réaliser que nous avons été « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps », maintenir cette vérité de l'unité du corps, seule base scripturaire du rassemblement des saints, c'est donc attester par là même que Christ est mort, ressuscité, glorifié, exalté par la droite de Dieu, Lui le Chef du corps, de l'assemblée. S'il en est ainsi, c'est donc que Satan a été vaincu. L'ennemi essaie de nier, de masquer sa défaite et toutes les conséquences qui en découlent. — Que cela nous fasse mieux saisir la valeur et la grandeur de telles vérités, vérités qui, avec celles qui concernent Christ et son Église, constituent le témoignage, témoignage que la grâce de Dieu a voulu nous confier et que, par conséquent, nous sommes responsables de maintenir. N'oublions pas que « à celui à qui il aura été beaucoup confié, il sera plus redemandé » (Luc 12:48). Combien donc nous serions coupables si, méconnaissant la grandeur de nos privilèges et de nos responsabilités, nous laissons glisser de nos mains le dépôt que nous avons reçu ! Nous perdrons alors la faveur qui nous a été faite et Dieu, qui jamais ne se laissera sans témoignage, choisira d'autres témoins pour faire face à cette responsabilité.

5 Les adorateurs sont des témoins

Individuellement, nous avons aussi à manifester que nous sommes dans ce monde des adorateurs et des témoins. Nous sommes exhortés à offrir à Dieu, par Jésus, « un sacrifice de louanges » et cela, « sans cesse » (Héb. 13:15), comme aussi à annoncer « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière », montrant ainsi que nous sommes bien « une sacrificature royale » (1 Pierre 2:9). Puissions-nous le faire avec plus de zèle et de fidélité, ne perdant jamais de vue que la puissance de notre témoignage est celle de l'Esprit Saint (cf. Actes 1:8 Luc 4:48, 49). Notre témoignage sera donc sans puissance aucune si nous agissons dans l'indépendance de l'Esprit, dans la méconnaissance de ses directions. Retenons de telles vérités, si souvent méconnues aujourd'hui : on ne peut adorer que par « l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3) et pour être un témoin fidèle, il faut être « revêtu de puissance d'en-haut » (Luc 24:49 ; Actes 1:8). Il faut la puissance de l'Esprit pour adorer et pour rendre témoignage, qu'il s'agisse de le réaliser individuellement ou collectivement. Du vrai culte, a-t-on dit, Dieu est l'objet, Christ la substance et le Saint Esprit la puissance. Bientôt, introduits dans la maison du Père, nous adorons en perfection (Apoc. 5). Mais aussi, nous serons à jamais les témoins de ce que Dieu aura opéré pour nous et en nous, les monuments de la grâce divine ! Et Dieu aura pour l'éternité les adorateurs et les témoins que son cœur désirait.

SACRIFICES SPIRITUELS, AGRÉABLES À DIEU par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest — ME 1956 p. 225

Table des matières

- 1 Sacrifices dans l'Ancien Testament
 - 1.1 Abel
 - 1.2 Aspersions du sang et faire fumer la graisse
- 2 Le culte chrétien est souvent incomplet
 - 2.1 Adoration ou reconnaissance
 - 2.2 Un exemple : Ps. 22:1 « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »
 - 2.3 Un autre exemple : « C'est accompli »
 - 2.4 Les sacrifices de Dieu, le pain de Dieu
- 3 Substance d'un vrai culte — Sujets d'adoration

1 Sacrifices dans l'Ancien Testament

Dans les temps qui ont précédé celui de l'Église, nombreux ont été les hommes de Dieu qui ont su prendre la place et remplir le service d'adorateurs devant l'Éternel. Sans doute, Dieu n'était alors qu'imparfaitement connu : Il ne s'était pas révélé dans la personne de son Fils et le Saint Esprit n'était pas encore descendu sur la terre comme personne divine pour habiter dans le croyant et dans l'Assemblée (cf. Jean 1:18 ; 7:39 ; 14:16, 17 — 1 Cor. 3:16 ; 6:19 — Rom. 8:15 — Phil. 3:3). L'adoration « en esprit et en vérité » n'était donc pas, et ne pouvait pas être réalisée. Si aujourd'hui « le Père » peut être adoré d'une semblable manière par les « vrais adorateurs » et s'Il en « cherche de tels qui l'adorent », sous l'ancienne économie « l'heure » n'était pas encore « venue » de rendre un tel culte (cf. Jean 4:19 à 24). Et cependant, en parcourant les écrits de l'Ancien Testament, on ne peut manquer d'être frappé par l'intelligence — intelligence spirituelle que seule la foi peut donner — avec laquelle, en maintes circonstances, tant d'hommes de Dieu ont su rendre culte.

1.1 Abel

Nous en avons un exemple très remarquable dès le début du Livre de la Genèse. Abel apporte « des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse » (Gen. 4:4). Hébreux 11:4 nous dit à ce sujet : « Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons ; et par lui, étant mort, il parle encore ». Abel ne connaissait rien des instructions communiquées par l'Éternel à Moïse relativement aux sacrifices et qui sont contenues dans le Livre du Lévitique, elles ne devaient être données que vingt-cinq siècles plus tard. Et pourtant, il apporte non seulement le sang mais encore la graisse !

1.2 Aspersions du sang et faire fumer la graisse

Procéder à l'aspersion du sang, faire fumer la graisse sur l'autel constituaient deux parties essentielles du service sacerdotal, prescrites tout au long du Livre du Lévitique (ch. 1, 3, 4, 7, 8, 9, 16 et 17 notamment). Les deux étaient ordonnées aussi bien pour le sacrifice pour le péché que pour l'holocauste et le sacrifice de prospérités. Abel présente « le sang qui fait propitiation pour l'âme » et, ne s'arrêtant pas là, sa foi discerne l'excellence de la Victime dont le sang devra être répandu : il offre la graisse (cf. Lévit. 17:11 et 6), image de ce qu'a été pour Dieu, dans son sacrifice parfait, Celui qui a subi à notre place son juste jugement contre le péché. À la croix, Dieu a été pleinement glorifié au sujet du péché. C'était de ce moment suprême que parlait le Seigneur lorsqu'Il disait à ses disciples : « Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31). La graisse, la partie la plus excellente de la victime, était pour Dieu seul : « Toute graisse appartient à l'Éternel » (Lévit. 3:16). Dans le sacrifice pour le péché, où le reste de la victime était brûlé « hors du camp » (Lévit. 4:12), la graisse seule était « en odeur agréable à l'Éternel » (vers. 31) ; elle exprimait toute l'énergie intérieure du cœur de Christ, sainte et pure Victime, acceptant de subir le jugement que nous avons mérité, « fait péché pour nous », Lui qui n'avait « pas connu le péché » (2 Cor. 5:21)

2 Le culte chrétien est souvent incomplet

Bien que nous soyons privilégiés parmi tant d'autres, en raison des temps dans lesquels nous vivons (cf. Jean 16:7), de la position où nous avons été placés par la grâce de Dieu, des vérités qui nous ont été révélées, n'est-il pas vrai que notre niveau spirituel n'atteint pas toujours celui d'un Abel ? Nous apportons le sang, mais savons-nous aussi apporter la graisse et la faire fumer sur l'autel ?

2.1 Adoration ou reconnaissance

Il est humiliant que nous donnions parfois à tant d'activités, même chrétiennes, une place plus importante qu'au service le plus élevé qu'il nous soit accordé de remplir — il a Dieu Lui-même comme Objet — et que, pour cette raison ou pour bien d'autres, notre culte soit généralement loin d'atteindre le niveau où pourtant il devrait toujours se maintenir. Nous ignorons, ou nous perdons de vue des vérités importantes que la Parole nous enseigne à propos de l'adoration ; la plupart du temps, nous estimons nous être convenablement acquittés de ce que nous devons à Dieu parce que nous avons exprimé quelques paroles de reconnaissance pour la délivrance dont nous avons été les objets, oubliant qu'à l'autel d'airain, type de la croix de Christ, devaient être offerts l'holocauste tout entier, la graisse du sacrifice de prospérités et même celle du sacrifice pour le péché (Lévit. 1:9 ; 3:3 à 5 ; 4:8 à 10). Cet oubli nous conduit à parler beaucoup de nous-mêmes, montrant en quelque sorte notre égoïsme, jusque dans le culte.

2.2 Un exemple : Ps. 22:1 « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Que, par exemple, nous rappelions le cri de détresse du Sauveur, vers la fin des trois heures sombres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », nous ajouterons volontiers que nous pouvons, avec reconnaissance, donner la réponse à ce douloureux pourquoi : c'est pour sauver des êtres tels que nous. Sans aucun doute, mais n'oublions-nous pas alors le côté le plus élevé : cet abandon était nécessaire pour la gloire de Dieu et pour la gloire de Christ ! Nous pensons à notre délivrance, et elle est à la gloire de Dieu, mais il y a bien davantage, et pour Dieu et pour Christ, dans ces trois heures de l'abandon !

2.3 Un autre exemple : « C'est accompli »

De même, si nous citons cette autre parole prononcée par le Seigneur sur la croix : « C'est accompli », nous ne voyons guère au delà de l'accomplissement de l'œuvre de notre salut. Pensons-nous assez à ce que fut pour le Seigneur l'obéissance à la volonté de son Dieu, ce qu'elle comportait pour Lui tout au long de son chemin et, d'une manière spéciale, dans le jardin de Gethsémané, lorsqu'Il a

dû s'écrier : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42). Quoi qu'il ait rencontré dans son sentier, Il éprouvait toujours les sentiments dont le Psaume 40 nous donne l'expression prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir » (v. 8), mais lorsque pour accomplir la volonté de son Dieu, Il a dû être « fait péché », subir tout le poids de la colère divine, connaître trois heures d'abandon... Ah ! quelles souffrances ont été les siennes pour accomplir jusqu'au bout la volonté de Dieu ! Qui peut les sonder à fond ? Mais aussi, quel triomphe remporté à la croix ! Avec quelle profonde satisfaction Jésus peut dire : « C'est accompli » ! N'est-ce pas comme s'Il s'adressait à son Père, au moment de Lui « remettre son esprit » : « Au prix des souffrances indicibles de ces trois heures sombres, ta sainte volonté a été faite jusqu'au bout, entièrement accomplie ! Quelle gloire pour Toi ! »

2.4 Les sacrifices de Dieu, le pain de Dieu

Nous pourrions citer encore d'autres exemples qui nous feraient toucher du doigt notre faiblesse spirituelle, manifestée notamment dans le fait que nous ramenons généralement tout à nous-mêmes, au lieu de considérer ce qui est pour Dieu, ce qui est pour Christ. Nous méconnaissions souvent la portée du commandement adressé autrefois par l'Éternel à Moïse, pour les fils d'Israël : « Vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, mon offrande, mon pain (cf. Lévit. 3:16), pour mes sacrifices par feu, qui me sont une odeur agréable » (Nomb. 28:2). Et même, ne nous est-il arrivé de cesser de nous adresser à Dieu pour parler à l'homme, donnant par exemple à une réunion de culte plutôt le caractère d'une réunion d'évangélisation ? C'est frustrer Dieu de ce qui Lui est dû et oublier que si la réunion de culte est la plus puissante réunion d'évangélisation, c'est précisément dans la mesure où elle garde son véritable caractère. Lorsque nous le perdons de vue, la perte est double : elle est tout à la fois pour l'homme, que nous avons désiré servir, et pour Dieu, que nous avons à adorer.

3 Substance d'un vrai culte — Sujets d'adoration

Sans oublier l'aspersion du sang, venir à l'autel d'airain pour y présenter l'holocauste, y faire fumer la graisse du sacrifice de prospérité et celle du sacrifice pour le péché, s'approcher de l'autel d'or pour faire fumer l'encens, tel est le vrai culte que nous sommes appelés à rendre ; il est une odeur agréable pour Dieu (Lévit. 1:9 ; 3:5 ; 4:31). Quel parfum pour Lui lorsque l'encens, image de ce qu'est Christ dans ses perfections insondables, sous l'action du feu exhale sa bonne odeur ! Venir à l'autel d'airain, aller jusqu'à l'autel d'or, parler à Dieu non pas de nous mais de Christ, rappeler ce qu'Il est pour Lui de toute éternité, son anéantissement, son abaissement, son humiliation... Évoquer le chemin qu'Homme de douleurs, Il a suivi ici-bas, exalter ses perfections manifestées dans un tel sentier, tout au long duquel Il a été la vraie offrande de gâteau, faite de fleur de farine sur laquelle était versée l'huile, l'encens étant mis dessus, avec du sel. Parler encore de Lui quand, au terme de ce chemin, Il laisse sa vie, donnant à son Père un motif nouveau de L'aimer. Redire les souffrances de la croix, ce qu'il a supporté de la part des hommes, de la troisième à la sixième heure, abreuvé d'opprobre et de mépris, endurant de profondes douleurs et dans son corps et dans son âme sainte... Comment parler des trois heures de ténèbres, du moment suprême où Il a bu la coupe amère, prise de la main de son Père dans le jardin de Gethsémani, et qui comportait pour Lui, de la sixième heure jusqu'à la neuvième, l'abandon de son Dieu ? Tout à la fois vrai sacrifice pour le péché et parfait holocauste, Il est là pour glorifier Dieu : « le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31). Scène de gloire infinie et pour Dieu et pour Celui qui laisse sa vie, achevant l'œuvre que le Père lui avait donné à faire ! Sa résurrection, son ascension, sa séance à la droite du Père, tout est illuminé de gloires nouvelles... Encore un peu de temps et Il vient chercher les fruits de sa victoire ! Il nous introduira alors dans la maison du Père, où nos places sont prêtes et où nous célébrerons éternellement les gloires de Dieu, les gloires de l'Agneau. Tout dira à jamais la grandeur de l'Ouvrier, la perfection de son ouvrage !

Sujet infini, à peine effleuré dans ces quelques lignes. Quel thème de méditations, de nature à produire les louanges qui devraient sans cesse s'élever de nos cœurs et spécialement le premier jour de la semaine, lorsque nous sommes réunis en assemblée pour rendre culte ! Qu'il y ait ainsi, produit pour Dieu, ce qu'Il attend des siens. Puisse-nous, débarrassés de nous-mêmes, être assez occupés de Christ pour le présenter à Dieu dans un culte qui montera vers Lui comme un parfum d'odeur agréable !

« Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5).

La solennité de la présence du Seigneur dans le rassemblement par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1942 p. 293

Table des matières

- 1 Effets de la présence du Seigneur sur notre comportement
- 2 Exemples d'hommes de Dieu de l'Ancien Testament
- 3 Le culte selon Deutéronome 26
- 4 Atmosphère des réunions d'assemblée
- 5 Réunions d'administration de l'assemblée
- 6 Quels égards avons-nous pour le Seigneur

1 Effets de la présence du Seigneur sur notre comportement

S'il est une vérité que nous connaissons tous, c'est bien celle de la présence du Seigneur dans le rassemblement des saints. Il est fidèle à Sa promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Matth. 18:20). Mais la connaissance d'une vérité et sa réalisation pratique sont deux choses tout à fait différentes : n'est-il pas vrai que, groupés autour de Lui, nous ne réalisons Sa présence que dans une bien faible mesure ? Sans aucun doute, Il nous accorde d'en jouir — certaines fois plus intensément que d'autres — car Sa grâce est infinie, mais nous perdons de vue trop souvent cette parole : « Je suis là ». Est-ce que nous devrions nous rassembler une seule fois, sans entendre ces mots résonner à nos oreilles ? Notre attitude dans les réunions serait, la plupart du temps, bien différente si nous pouvions voir le Seigneur avec les yeux de la chair. Avec quel respect nous pénétrierions dans le lieu où « Sa présence se trouve » ! Quelle sainte crainte, alors ! quel tremblement pour prendre une action quelconque dans l'assemblée ! quelle attention constante pour écouter ce qu'Il veut nous dire, par la Parole et le ministère de l'Esprit ! Mais, le fait que c'est seulement avec les yeux de la foi que nous pouvons le voir, devrait-il changer quoi que ce soit à notre maintien dans le lieu où Il est ? Chacun de nous, exercé devant Dieu à cet égard, peut donner la réponse.

2 Exemples d'hommes de Dieu de l'Ancien Testament

Avons-nous considéré tant d'hommes de Dieu dont nous parlent les Écritures, lorsqu'ils se trouvent en présence de l'Éternel ? Abraham, quand l'Éternel lui apparut auprès des chênes de Mamré... se prosterna en terre » (Gen 18:1, 2). Moïse, lorsque « l'Éternel

lui apparut, dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson à épines... cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu » (Exode 3:2-6). Au moment où il s'agissait de livrer combat en Canaan, Josué se trouva devant « le chef de l'armée de l'Éternel » : il « tomba sur sa face contre terre et lui rendit hommage » (Josué 5:14). Le lieu sur lequel il se tenait était une terre sainte, il en était de même pour Moïse. Rappelons aussi la vision du prophète Ézéchiël : « c'était là l'aspect de la ressemblance de la gloire de l'Éternel. Et je vis et je tombai sur ma face et j'entendis une voix qui parlait » (Ézéchiël 1:28). Quelle scène ce dut être, après le retour de la captivité, lorsque « tout le peuple s'assembla, comme un seul homme, sur la place qui est devant la porte des eaux » ! Esdras apporta « le livre de la loi de Moïse... il y lut... et ouvrit le livre aux yeux de tout le peuple ». Puis, il « bénit l'Éternel, le grand Dieu, et tout le peuple répondit : Amen, amen ! en élevant les mains, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant l'Éternel, le visage contre terre » (Néhémie 8:1-6). Sans doute, nous sommes là dans l'Ancien Testament, nous n'avons pas encore la pleine révélation de Dieu en grâce dans la personne du Seigneur Jésus. Mais, quelle crainte, quel respect, quel sentiment profond de ce qui convient dans la présence de l'Éternel ! Autant de choses qui devraient nous caractériser dans le jour actuel. Nous trouverions d'ailleurs bien des exemples dans le Nouveau Testament aussi. Pour n'en citer qu'un seul : le lépreux guéri — figure d'un pécheur purifié de sa souillure — seul parmi les dix, « glorifiant Dieu à haute voix... se jeta sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces » (Luc 17:15, 16). Quelle attitude, dans la présence du Seigneur, pour exprimer la louange dont Il est digne !

3 Le culte selon Deutéronome 26

Abstraction faite de ce qui serait seulement de l'affectation — et, par conséquent, de l'hypocrisie — ne pourrions-nous pas dire que notre maintien dans le rassemblement autour de la personne du Seigneur est, en quelque sorte, le reflet de notre vie spirituelle ? L'Israélite adorait, prosterné devant l'Éternel son Dieu (Deut. 26:10) parce qu'il avait préalablement réalisé sept choses. Il devait : entrer dans le pays — le posséder — y habiter — prendre des prémices de tous les fruits — les mettre dans une corbeille — se rendre au lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son Nom — venir vers le sacrificateur (v. 1-3). Nous connaissons la signification de ces choses pour ce qui nous concerne : c'est dans le ciel que déjà nous pouvons entrer par la foi, « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ », jouissant de notre position céleste : « Il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 1:3 ; 2:6) — ce « pays », nous sommes appelés à le posséder, à en jouir comme de ce qui nous appartient, car il est notre héritage et nous en avons, dès maintenant, reçu les arrhes : « ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de notre héritage pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire » (Éphésiens 1:14). — Nous avons, ensuite, à y « habiter », c'est-à-dire à y demeurer, non pas quelques instants de loin en loin, mais constamment — nous pouvons alors en cueillir les plus beaux fruits, jour après jour : ce que nous aurons vu, connu et reçu de Christ, car c'est Lui qui remplit le ciel de sa gloire : « cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Colossiens 3:1) — ces « fruits » seront disposés dans la corbeille, pour être présentés : nos cœurs étant remplis de Christ, nous présenterons avec ordre (à tous égards, notre Dieu est un Dieu d'ordre) ce qui, dans cette Personne adorable, aura occupé nos pensées — c'est ainsi qu'ayant réalisé ces choses dans notre vie pratique de chaque jour, nous pourrons nous diriger le premier jour de la semaine, nos corbeilles remplies, vers le lieu où Il fait habiter son Nom, heureux de répondre à son invitation — là, nous viendrons, non vers un homme, mais vers Lui, comme l'Israélite allait vers le sacrificateur, car c'est Lui que nous allons rencontrer. Celui qui nous a invités c'est notre Sauveur, notre Seigneur ! Quel moment solennel, quand nous sommes groupés autour de sa Personne !

4 Atmosphère des réunions d'assemblée

Toutes ces choses nous les connaissons, nous les avons entendu répéter souvent, mais si nous les réalisons mieux, quelle atmosphère il y aurait dans le rassemblement ! — où seraient les pensées qui nous occupent parfois, tandis que nous nous y rendons ; entendrions-nous tel frère plutôt que tel autre ? Y aurait-il quelque chose qui pourrait nous distraire, des regards dirigés vers l'un ou l'autre, des tenues laissant à désirer, en quelque manière que ce soit ? Y aurait-il des corbeilles vides, témoignant que nous n'avons ni possédé, ni habité le pays ? Il y aurait le recueillement qui convient à la présence du Seigneur, non pas une solennité étudiée et affectée, mais celle qui résulte du sentiment profond que le Seigneur est là. Il y aurait des fruits présentés dans un culte qui s'élèverait dans toute la puissance de l'Esprit, que rien ne contristerait — une attention soutenue, non pour entendre un homme, mais ce que le Seigneur veut dire aux siens, pour leur édification, leur exhortation, leur encouragement. Quelle bénédiction sur le rassemblement des deux ou trois autour du Seigneur, ainsi réalisé ! Et quelle puissance dans le témoignage rendu ! (1 Cor. 14:25).

Nous nous plaignons parfois de la sécheresse, de ne pas recevoir ce que nous attendions, de ne pas avoir les dons qui seraient désirés... Mais, nous sommes-nous jugés nous-mêmes, à cet égard, au lieu de juger les autres ? Avons-nous bien pensé que les réunions sont, presque toujours, à la mesure de ce que nous sommes individuellement ? Un seul membre peut occasionner de la souffrance à tout le corps et être un obstacle à la bénédiction collective. C'est une sérieuse responsabilité devant Dieu. Sans doute, la grâce divine nous confond : Il se plaît à nous bénir, malgré tout ce que nous sommes — nous l'avons expérimenté tant de fois ! Qu'en serait-il, s'Il ne déversait sur nous que la bénédiction méritée ?... Mais cette pensée, précieuse et encourageante, ne doit pas nous conduire à perdre de vue notre responsabilité.

5 Réunions d'administration de l'assemblée

Remarquons-nous aussi qu'il est surtout une réunion où la présence du Seigneur semble parfois peu réalisée : c'est la réunion des frères pour l'administration de l'assemblée. À ce sujet, quelqu'un a écrit : « le manque d'égards pour la personne du Seigneur est la cause de toutes sortes de désordres. S'agit-il de l'édification de l'Assemblée, on prendra sur soi la liberté d'agir ou de se taire. S'agit-il de l'administration... c'est pire encore. Ce n'est souvent qu'au travers de discussions oiseuses où chacun pense avoir le droit de faire valoir son opinion, souvent influencée par des considérations personnelles, que les décisions les plus solennelles se prennent » (Quelques considérations sur l'administration de l'assemblée, *Messenger Évangélique*, 1914, page 281). Cette réunion n'est parfois ni commencée, ni terminée par la prière ; elle n'est plus, souvent, qu'un entretien susceptible de laisser l'impression — plus ou moins juste — que l'administration de l'assemblée serait conçue comme celle de quelque association humaine. Malgré toute la bonne volonté que nous pourrions apporter en cela, quels seront les résultats ? Tant de difficultés, survenues ici et là, n'ont-elles pas leur origine dans l'administration de l'assemblée, telle qu'elle a été réalisée ? La « bonne volonté » — quoique bonne — c'est encore la volonté de l'homme. Ce n'est pas ce que Dieu nous demande : Il attend de nous une obéissance entière à sa Parole.

« La responsabilité de prendre des décisions revêtues de l'autorité du Seigneur est une chose si solennelle que d'y penser même devrait nous faire tomber dans la poussière — êtres faillibles que nous sommes — et de là, dans la conscience de notre néant, élever nos mains et nos cœurs vers Celui qui veut bien prendre place au milieu de nous », lisons-nous encore, dans l'écrit déjà rappelé. Jamais nous n'aurons assez le sentiment de notre incapacité absolue, même quand il s'agit de la plus petite question, même quand il s'agit de ces questions d'ordre matériel desquelles on entend dire parfois qu'elles ne méritent pas un long examen, parce que, dans la vie courante, on en règle rapidement de beaucoup plus importantes. Des décisions sont prises alors, qui n'ont pas été pesées dans la

présence du Seigneur, qui n'ont pas sur chacun cette autorité qui s'attache à tout ce que le Seigneur peut sanctionner et ce sont des mécontentements, des murmures... L'adversaire sait en tirer parti, semer la discorde, exciter les querelles ! Puissions-nous n'oublier jamais que nous sommes devant un Dieu aux yeux duquel rien n'est grand et rien n'est petit, il n'y a aucune différence à ses yeux et la chose qui nous paraît sans importance en revêt une pour Lui, car elle concerne Son assemblée, l'assemblée du Dieu vivant, celle qu'Il s'est acquise « par le sang de son propre Fils » (Actes 20:28). Elle mérite le même exercice dans la crainte et le sentiment de la présence du Seigneur que toute autre question qui nous paraît bien plus importante. Ayant le privilège et la responsabilité de nous occuper de ce qui concerne son témoignage, crions à Lui pour qu'Il nous tienne, durant ces réunions pour l'administration de l'assemblée, dans le sentiment profond de sa présence au milieu de nous, maintenus dans le sérieux, gardés de toute attitude, de toute expression qui seraient incompatibles, avec cette présence, — attitudes et expressions que nous n'oserions pas avoir dans une autre réunion — conduits par Lui pour que « toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre » (1 Cor. 14:40). Vouloir instituer un rite serait bien loin de la pensée de Dieu, mais ne sentirions-nous pas, dans nos cœurs, le besoin de prier ensemble, au début de cette réunion, pour être tenus dans un sentiment de crainte et de dépendance, gardés dans un esprit de piété et d'humilité ? Si nous agissions toujours dans ce sentiment et dans cet esprit, la plupart des difficultés rencontrées nous seraient épargnées — ne pourrions-nous pas dire : toutes ? — Ne sentirions-nous pas aussi, dans nos cœurs, le besoin de nous adresser à Dieu, en terminant cette réunion ? N'y aurait-il pas des sujets d'encouragement pour lesquels nous avons à le bénir — des circonstances pour lesquelles nous avons besoin d'être exercés et dirigés — des difficultés qu'il faut lui exposer pour avoir son puissant secours — tant d'autres choses encore ?... C'est dans la mesure où nous aurons réalisé sa présence que nous éprouverons le besoin de crier à Lui pour ces choses.

6 *Quels égards avons-nous pour le Seigneur*

Puissions-nous davantage avoir à cœur le témoignage et y penser beaucoup par la prière, individuellement et collectivement. Pour qu'il soit maintenu, laissé entre nos mains — malgré notre faiblesse et la ruine dont nous gémissons — n'est-il pas nécessaire, avant tout, que la présence du Seigneur soit réalisée au milieu des deux ou trois assemblés en son Nom, avec tout ce que cela comporte ? Mais encore, pensons à ses droits : Il est le Seigneur ! Pensons à son cœur d'amour : Celui qui dit « Je suis là », c'est Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix ! Il ressent — aujourd'hui comme lorsqu'Il était dans ce monde (Matth. 11:3 ; Luc 7:44-46) — le manque d'égards pour sa Personne : voudrions-nous répondre à Son amour en attristant Son cœur ?

CELUI QUI SACRIFIE LA LOUANGE ME GLORIFIE Ps. 50:23 Le chant de cantiques Philippe Laügt

Bibliques

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1978 p. 113

Tables des matières

- 1 [Part des cantiques dans la louange]
- 2 [Ceux qui chantent]
- 3 [Un cantique éternel]
- 4 [Chanter du cœur]
- 5 [Les épreuves source d'une louange variée]
- 6 [Une louange intelligente]
- 7 [Un cantique à l'Éternel]
- 8 [Comment chanter ?]
- 9 [Importance de la louange]

1 *[Part des cantiques dans la louange]*

« Servez l'Éternel avec joie, venez devant lui avec des chants de triomphe... Entrez dans ses portes avec des actions de grâces, dans ses parvis avec des louanges. Célébrez-le, bénissez son nom ! » (Ps. 100:2, 4). Ce psaume d'actions de grâces invite la terre entière à louer l'Éternel. Dans ce concert universel, les rachetés du Seigneur occupent une place toute particulière. « Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, la louange de notre Dieu » (Ps. 40:3). Élans du cœur, joie sanctifiée, produits par le Saint Esprit en ceux qui sont devenus, par pure grâce, des enfants de Dieu, un peuple d'adorateurs selon la pensée et le désir du Père. Et l'apôtre écrit : « Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). L'amour de notre Dieu et Père, la grâce et la beauté de notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ, sont les thèmes inépuisables de cette louange qui trouve son expression dans les prières, les actions de grâces, la lecture de passages appropriés de l'Écriture et les cantiques. C'est de ce dernier aspect de l'adoration que nous désirons nous occuper plus particulièrement quelques instants.

2 *[Ceux qui chantent]*

Autrefois, au milieu du peuple de Dieu, il était réservé aux seuls chantres de chanter la gloire de l'Éternel « grand et fort digne de louange » (Ps. 96:4). Dans chacune des trois familles de Lévi, l'un d'entre eux était désigné par le libre choix de Dieu pour diriger le chant. Rien déjà n'était laissé à la volonté de l'homme (1 Chron. 25:8 ; Prov. 16:33). Au chap. 6 de ce même livre nous les trouvons nommés parmi les descendants de Lévi (v. 13-16) et plus loin leur généalogie exacte est établie avec soin (v. 33-47). Nous ne voyons pas que de telles précautions soient prises à l'égard des lévites occupés à d'autres services. C'est dire l'importance du chant dans la pensée de Dieu. Nul ne pouvait chanter les louanges de Dieu sinon ceux qui en avaient le droit.

En est-il autrement aujourd'hui ? Certainement pas. Seuls ceux qui sont rachetés par le précieux sang de Christ peuvent former ce chœur d'adorateurs que le Père a cherchés (Jean 4:23). En effet comment des esclaves pourraient-ils chanter ? (Ps. 126:2, 3). Qu'ils souffrent ou non de leur terrible condition, il faut qu'ils soient d'abord délivrés et alors ils pourront chanter et psalmodier de leur cœur au Seigneur.

3 *[Un cantique éternel]*

C'est un cantique éternel. Du livre de l'avenir « nos bouches épellent, comme un timide enfant, quelques mots détachés » (H. R.). Mais Dieu nous accorde de chanter déjà à sa gloire sur une scène où se déploient encore le péché et la mort, en pénétrant par la foi dans le sanctuaire. « Nous chantons ici-bas ton amour ineffable, qu'un jour, sans fin, nous chanterons aux cieux ».

4 *[Chanter du cœur]*

Le Seigneur agrée seulement le chant qui trouve sa source dans le cœur (Éph. 5:19 ; Col. 3:16). D'ailleurs aucune louange ne saurait être rendue à Dieu sans que le cœur y soit entièrement engagé (Ps. 9:1 ; 111:1). Des paroles de cantiques peuvent être très élevées, tout à fait conformes à la pensée de l'Écriture, mais procéder, hélas, d'un cœur absolument froid (Matt. 15:7, 8). Le plus beau des

cantiques ne saurait lui être agréable si mes lèvres seules le prononcent. «Ôte de devant moi le bruit de tes cantiques... je ne l'écouterai pas», disait l'Éternel à son peuple infidèle qui servait les idoles en secret (Amos 5:23). Maintenant encore, si nous ne chantons pas par l'Esprit que nous avons reçu de Dieu (1 Cor. 2:12), nous faisons de la musique et rien de plus.

Pour éviter un tel formalisme, il faut que notre esprit renouvelé et notre cœur soient profondément exercés. Si nous veillons à nous tenir purifiés et séparés du mal, nous pourrions avec des cœurs heureux et remplis de reconnaissance, offrir par Christ «sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Héb. 13:15). L'Esprit donnera l'intelligence spirituelle de la pensée de Dieu, et du cœur pourra jaillir l'expression d'affections sanctifiées.

Du temps de David et de Salomon, Dieu avait appelé Héman de la famille de Kehath, Asaph de celle de Guershom et Éthan (Jeduthun) de celle de Mérari à remplir ce service. Leurs vingt-quatre fils dirigeaient chacun une compagnie de douze chantres. Héman, avec ses quatorze fils, avait une portion particulièrement bénie. L'Esprit de Dieu rappelle qu'il était un descendant de Coré. Ce dernier, s'étant élevé dans son esprit, avait cherché à s'emparer de la sacrificature réservée à la seule famille d'Aaron. L'orgueil va devant la ruine, Dieu intervient, Coré et ses complices sont engloutis vivants dans la terre qui s'est ouverte sous leurs pas. Toutefois la grâce de Dieu brille et Nomb. 26:11 nous apprend que «les fils de Coré ne moururent pas». D'autres rempliront plus tard le service de portiers, si important, indispensable même, car les autres formes d'activité pour le Seigneur ne pourront être réalisées d'une manière qui soit à sa gloire que si les portes sont fermées à l'ennemi. D'autres deviendront chantres et même compositeurs de psaumes (dix psaumes leur sont attribués). Objets d'une si grande clémence, leur bouche s'ouvre pour entonner des accents joyeux. «Je chanterai à l'Éternel parce qu'il m'a fait du bien» (Ps. 13:5) disait aussi David. Vraiment, leur cœur bouillonne d'une bonne parole quand, sous l'action du Saint Esprit, ils peuvent écrire : «Tu es plus beau que les fils des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres...» (Ps. 45). Pourquoi notre cœur est-il souvent si froid ? Avons-nous oublié à quelle affreuse misère notre Rédempteur nous a arrachés, l'amour insondable de la croix ? S'il est un cantique que tous les rachetés peuvent et doivent chanter, c'est bien celui de la rédemption (Ex. 15). Le souvenir de la fournaise de fer, du fouet des exacteurs, mais surtout la main forte et le bras étendu de l'Éternel en délivrance, avaient accordé les voix, sur les rives de la mer Rouge ! C'est toujours celui auquel il a été quitté davantage, qui aimera le plus (Luc 7:42, 43). Avons-nous reconnu devant Dieu que nous sommes de ceux-là ?

Ces hommes étaient exempts de toute autre fonction, car «jour et nuit ils étaient à l'oeuvre» (1 Chron. 9:33). Part heureuse entre toutes, ils se tenaient dans les chambres de la maison de Dieu. C'était là le seul désir de David au Ps. 27. Ce fut la part bénie du faible résidu à la veille de la naissance du Seigneur (Luc 2:37, 38). Et c'est là seulement que nous pouvons voir Sa beauté et nous enquérir diligemment de Lui. Alors le cœur s'élargit et s'enflamme. Il y a place pour les élans spontanés de la foi, pour un chant vrai et pur, prélude aux célestes accents du cantique nouveau. Les cantiques éclatent là où la piété est vivante.

5 [Les épreuves source d'une louange variée]

Dieu désire que la louange soit formée dans nos cœurs. Et, par les épreuves qu'il permet, il veut enrichir notre louange, en nous faisant entrer plus profondément dans la connaissance de tout ce qu'il est, en sainteté, en amour, en lumière...

Comme au Ps. 150 les instruments les plus variés s'unissent pour glorifier Dieu, la louange des rachetés est maintenant l'expression des expériences variées que nous pouvons traverser dans la communion avec Dieu. Cette diversité est suggérée par l'instrument à dix cordes du Ps. 92:3. Par divers moyens Dieu ajoute d'autres cordes à notre instrument.

Les tribulations peuvent produire une merveilleuse mélodie ! Pour les fils de Coré le Ps. 44 prépare le Ps. 45. Et nous pensons aussi à Paul et Silas, battus et liés de chaînes, qui sur le minuit, comme le psalmiste autrefois (Ps. 119:62) «en priant chantaient les louanges de Dieu ; et les prisonniers les écoutaient» (Actes 16:25), eux qui ne connaissaient pas encore la faveur de Dieu et ne pouvaient pas se réjouir dans l'espérance de sa gloire.

À un cœur accablé sous l'épreuve, un tel fruit à la gloire de Dieu peut paraître impossible. Mais l'apôtre nous en indique le chemin ascendant : «Sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance» (Romains 5:4). D'un tel enrichissement, l'issue de la maladie d'Ézéchias porte un brillant témoignage. Au terme de ces heures passées dans le creuset où l'on affine l'or, il s'écrie : «Tu as aimé mon âme, la retirant de la fosse de destruction... Le vivant, le vivant est celui qui te louera comme moi aujourd'hui... Nous jouerons de nos instruments à cordes tous les jours de notre vie, dans la maison de l'Éternel» (És. 38:17-20).

Avons-nous eu l'occasion d'observer un joueur de harpe ? Avant de commencer à jouer, il pince et tend tour à tour chaque corde au point qu'elle paraît prête à se rompre. Il sait bien jusqu'où il peut poursuivre ce travail pour obtenir enfin le son recherché. Notre Dieu et Père le sait bien mieux encore ! Et même si nous devons être, comme le dit l'apôtre, «excessivement chargés» (2 Cor. 1:8), Dieu sait ce que nous pouvons supporter, et la mélodie dans nos cœurs affermis par la grâce n'en sera que plus douce.

6 [Une louange intelligente]

Le chapitre 15 du premier livre des Chroniques nous parle de Kenania, «chef des lévites pour la musique», qui «enseignait la musique car il était intelligent» (v. 22). Quand Dieu travaille dans les consciences et dans les cœurs, à travers les âges, pour opérer un réveil des affections pour lui, son peuple chante avec une fraîcheur nouvelle et son Esprit suscite ceux qui conduiront le chant en lui donnant une expression en accord avec la pensée de Dieu.

Mais, pour nous, le chef de musique n'est autre que le Seigneur Jésus ressuscité, sorti victorieux de la mort. Il conduit la louange au milieu de ses rachetés (Ps. 22:22 cité dans Hébr. 2:12). Il a maintenant une Assemblée unie à lui, objet de sa faveur. Et chaque fois que nous sommes réunis en Son nom, il se trouve au milieu des siens pour occuper leurs cœurs et de Sa personne et de l'amour du Père. Il rend nos pieds pareils à ceux des biches, il veut nous faire marcher sur les lieux élevés de la communion (Hab. 3:19).

Hélas, combien souvent nos cœurs ne sont pas à l'unisson ! Seul un jugement constant de nous-mêmes, une marche soigneuse dans la lumière par l'Esprit nous gardera des «fausses notes».

Pour être rendus intelligents, «instruits dans l'art de chanter à l'Éternel» (1 Chron. 25:7) soyons attentifs aux directives du Saint Esprit qui habite dans l'Assemblée et dans nos cœurs. De lui, le Seigneur pouvait dire : «Celui-là me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera» (Jean 16:14). Un cantique ne doit être indiqué que sous sa direction, car il doit être l'expression de la louange de tous les saints rassemblés à ce moment-là. Sinon ce cantique risque d'être une entrave positive.

7 [Un cantique à l'Éternel]

Le cantique doit être chanté à l'Éternel ou à son sujet. Comme les femmes d'Israël après la victoire de David sur Goliath, veillons à ne pas introduire un peu «Saül» et ce qu'il représente : le côté de l'homme dans la chair (1 Sam. 18:7). Que notre âme soit entièrement absorbée par le vrai David ! Les cantiques indiqués trahissent toujours l'état de nos cœurs. Si nous sommes attentifs à nous laisser entièrement conduire par le Saint Esprit, il formera dans ces cœurs une seule mélodie et nous serons «comme un seul homme pour faire entendre une même voix en louant et en célébrant l'Éternel» (2 Chron. 5:13). Et sa présence sera profondément ressentie.

8 [Comment chanter ?]

«L'Esprit qui seul peut inspirer un cantique vrai, peut seul le faire chanter comme il faut» (J.N.D.). Tous les croyants forment le chœur. Certes nous ne chanterons jamais trop dans nos maisons tant il est vrai qu'on «sent que les cantiques nous conduisent plus près de Dieu» (J.N.D.). Il est excellent que nous apprenions à chanter — et à bien chanter... tout en veillant à ce que la répétition des mêmes paroles n'en fasse pas bien vite des vaines redites au lieu d'être l'expression du cœur.

Il n'y a pas dans les épîtres une seule parole pour justifier l'emploi d'instruments quelconques dans les assemblées. Il n'est d'autre accompagnement qui puisse plaire à Dieu que la mélodie, qui s'élève peut-être dans le silence, d'un cœur rempli de sa grâce. Rien ne nous encourage non plus à former des chœurs distincts qui auraient pour prétexte d'assurer un chant de bonne qualité dans les rassemblements.

Par contre il est de toute importance que les frères soient bien familiarisés avec le recueil de cantiques (choisis avec soin, expression de la vérité scripturaire et de la position chrétienne) car le Saint Esprit choisit selon ce que nous connaissons. Dans ce cas-là non plus, ne soyons pas sans intelligence mais comprenons quelle est la volonté du Seigneur (Éph. 5:17).

Qu'il nous soit permis aussi de relever tout le sérieux du service que le Seigneur peut confier à un frère : conduire le chant dans l'Assemblée. C'est dans une communion étroite avec Lui que ce frère discernera comment il convient de chanter tel ou tel cantique qui parle par exemple des souffrances du Seigneur à la Croix. Si ce frère, avec le souci constant de tout faire pour la gloire de Dieu (1 Cor. 10:31) est chaque fois pénétré, lui le premier, du sens profond des paroles exprimées dans les cantiques par toute l'Assemblée, son service sera des plus utiles.

Pour glorifier Dieu, chantons aussi bien que nous savons le faire, car c'est une des capacités qu'il peut nous avoir accordées, mais le chant dans l'Assemblée n'est pas — ne doit pas être — l'occasion de faire étalage de la capacité de certaines voix humaines à produire des effets musicaux extraordinaires ; c'est un moyen, répétons-le, d'exprimer des louanges communes rendues à Dieu notre Père et au Seigneur par ceux qu'il a rachetés (Jean 5:23). C'est aussi un moyen d'édification mutuelle (1 Cor. 14:12-17). L'indifférence est l'extrême opposé ; ne semble-t-il pas parfois que les saints oublient quelque peu les paroles qu'ils chantent ?

9 [Importance de la louange]

Nous approchons du terme du séjour de l'Église sur la terre, ces derniers jours seront-ils, à la gloire de Dieu, marqués par la louange ? Sachons jour après jour (2 Chron. 30:21) réaliser ce service, rappeler, célébrer et louer l'Éternel, nous tenant continuellement devant l'arche, cette précieuse figure de Christ (1 Chron. 16:6, 37). «Chantez-lui, chantez-lui des cantiques ! Méditez toutes ses œuvres merveilleuses, glorifiez-vous de son saint nom», disait David dans l'ardeur de son amour pour Dieu, au premier psaume (1 Chron. 16:9, 10). Veuillez le Seigneur nous animer du même saint zèle.

Te chanter, Dieu d'amour, de vérité, de gloire,
T'adorer, te bénir, nous réjouir en toi,
Célébrer de Jésus l'immortelle victoire,
Est notre lot béni qu'a saisi notre foi !

Sur le caractère du christianisme — Philippiens 3:3 Signification de la circoncision - Culte par l'Esprit par Arend Remmers Aucune confiance en la chair ME 2010 p. 108

Tables des matières

1. Car nous sommes la circoncision
2. Nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu
3. et qui nous glorifions dans le Christ Jésus
4. et qui n'avons pas confiance ds la chair

«Car nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui n'avons pas confiance en la chair» (Phil. 3:3).

Le «nous» que nous avons ici désigne tous ceux qui croient au Seigneur Jésus. Ce verset présente en peu de mots le caractère de la foi chrétienne. Il est constitué d'une seule phrase, contenant quatre affirmations fondamentales. La déclaration principale vient en premier lieu, et elle est suivie de trois déclarations explicatives.

1 Car nous sommes la circoncision

La première déclaration qui nous est donnée ici pourrait paraître quelque peu surprenante. L'apôtre Paul n'insiste-t-il pas constamment sur le fait que les chrétiens ne sont pas sous la loi du Sinaï, dans laquelle la circoncision joue un rôle de premier plan? (cf. Rom. 10:4; Gal. 5:2, 3). Bien sûr!

La circoncision était le signe de l'alliance que Dieu avait conclue avec Abraham et ses descendants (Gen. 17:10, 11). Plus tard, les nations païennes ont été appelées «l'incirconcision», et les Juifs «la circoncision» (cf. Gal. 2:7; Éph. 2:11). L'incirconcision est une figure de la nature humaine, de la chair avec sa méchanceté et son impureté, tandis que la circoncision est une figure du jugement exécuté sur la chair pécheresse.

La signification spirituelle de la circoncision était certainement connue des Philippiens. Arrêtons-nous un moment sur l'explication que nous en trouvons en Colossiens 2:11. Nous y lisons: «en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ». Contrairement à la circoncision de l'Ancien Testament, la circoncision de ceux qui croient au Seigneur Jésus n'est pas «faite de main». Il s'agit d'une opération d'ordre spirituel. Dans le type de l'Ancien Testament, un petit morceau de chair était coupé; dans l'antitype du Nouveau Testament, tout le «corps de la chair» est dépouillé — dans un sens figuré. Il ne s'agit là ni de notre corps, ni de notre nature pécheresse que nous possédons encore. Le «corps de la chair» évoque l'ensemble du système du péché dans la chair. Il est question ici du jugement de Dieu sur le vieil homme et de notre mise de côté du vieil homme avec ses actions. Il n'est pas enseigné ici que, comme croyants, nous ayons mis de côté ou dépouillé la chair, notre vieille nature. La parole de Dieu ne dit pas «dépouillement de la chair» mais «dépouillement du corps de la chair». Si nous avons dépouillé la chair, nous ne pécherions plus jamais — ou nous ne vivrions plus sur la terre.

La «circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair» décrit donc de manière figurée le jugement sur le vieil homme et notre mort avec Christ. C'est là un fait accompli qui est expliqué ensuite par l'expression «la circoncision du Christ». Ces mots désignent sa mort à la croix. Là Christ a «souffert pour nous dans la chair» (1 Pierre 4:1). Sur lui, Dieu «a condamné le péché dans la chair» (Rom. 8:3). De plein gré et par amour pour nous, il est mort ayant subi le jugement de Dieu sur la chair, bien qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, il n'y eût point de péché. Telle est la «circoncision du Christ». Celui qui croit en lui maintenant a part à

cette circoncision qui a pour résultat en nous le «dépouillement du corps de la chair». C'est la fin du vieil homme, notre mort avec Christ, ainsi qu'il est dit ensuite: «étant ensevelis avec lui dans le baptême» (Col. 2:12).

Le résultat de cette «circoncision qui n'a pas été faite de main», Paul le décrit en Philippiens 3:3 par la courte déclaration: «Car nous sommes la circoncision». À cette époque, de faux docteurs cherchaient à persuader les croyants qu'il fallait garder la loi du Sinaï — et particulièrement se faire circoncire — pour pouvoir jouir des bénédictions de Dieu (cf. Act. 15:1; Gal. 5:11; 6:12-15). Avec une juste sévérité, Paul qualifie ces hommes charnels de «chiens», de «mauvais ouvriers» et de «concision». Par cette dernière expression, il les dénonce comme étant ceux qui propagent une caricature de la vraie signification de la circoncision. Par contre, celui qui, par la foi, a part à la «circoncision du Christ», et est ainsi circoncis spirituellement, appartient à la vraie «circoncision» — non pas à Israël, mais à ceux qui croient au Seigneur Jésus. Toute sa joie, toute sa gloire, repose sur le Christ Jésus, son glorieux Rédempteur et Seigneur, en qui il a trouvé toutes les richesses et tous les trésors de la connaissance. Il ne sert plus les misérables éléments du monde, auxquels appartient aussi la loi, mais il offre un vrai culte au seul vrai Dieu, par son Esprit. Le véritable caractère de la foi chrétienne ne pourrait guère être décrit de façon plus concise.

Les merveilleux résultats de la «circoncision du Christ» sont en principe vrais pour tous les rachetés. Toutefois, nous n'en jouissons pleinement que si nous la réalisons pratiquement et condamnons tout ce qui vient de la chair. Pour cela il ne suffit pas de savoir que notre vieil homme a été crucifié avec Christ. Nous devons nous-mêmes aussi faire le pas suivant, celui que nous voyons chez les croyants à Éphèse et à Colosses. Ils avaient dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme (Éph. 4:22-24; Col. 3:9, 10). Ils ne s'identifiaient plus avec le vieil homme, mais avec le nouveau, qui correspond à la nature du Seigneur Jésus.

Dans sa lettre aux Philippiens, Paul nous présente cela par son propre exemple. Après avoir dit: «nous sommes la circoncision», il montre que la chair ne doit pas avoir le moindre champ d'activité. Il ne pense pas aux péchés grossiers mais à la chair raffinée — soit religieuse, comme chez les judaïsants, soit aspirant à une position, à une instruction ou à quelque chose de semblable. Toutes ces choses hautement honorables, même pour un Juif, il les avait possédées avant sa conversion; mais à cause du Christ, il les avait estimées comme une perte. Tout ce qui l'empêchait de croître dans la connaissance du Christ et de son excellence, il l'avait laissé derrière lui. Tout ce en quoi la chair se confie, il le considérait comme «une perte», et même comme «des ordures», en comparaison de l'excellence de la connaissance d'un Christ mort et ressuscité. Notre chair ne peut et ne veut rien avoir affaire avec la vie céleste dans laquelle Christ nous a introduits. Elle s'accroche aux choses de ce monde et ne peut pas s'élever au-dessus d'elles. Pour couper le lien avec elle, il n'y a que la mort, dont la circoncision est une figure (cf. Phil. 3:3-16; Col. 2:7-11).

2 nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu

Viennent maintenant les développements ou les explications de la première déclaration. L'apôtre nous présente d'abord le caractère de notre culte. Pour le peuple terrestre de Dieu autrefois, le service dans la tente d'assignation et dans le temple était réglé par la loi jusque dans les détails. Mais, dans le Nouveau Testament, ces «ordonnances pour le culte» sont appelées des «ordonnances charnelles» (Héb. 9:1, 10). La loi a été abrogée «à cause de sa faiblesse et de son inutilité», car elle «n'a rien amené à la perfection» (Héb. 7:18, 19). Christ est la fin de la loi, car dans sa mort il a «effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix» (Col. 2:14).

Pour le culte chrétien, les prescriptions et les formes de l'époque précédente sont donc entièrement révolues. Il est vrai que nous n'éviterons jamais certaines formes, par exemple lors de la prière en commun ou du chant des cantiques. Cependant ce ne sont pas les formes extérieures qui déterminent le culte, mais le Saint Esprit qui nous dirige en tout. Il s'ensuit que le culte décrit dans ce verset ne peut être rendu que par ceux qui sont véritablement sauvés et qui, par conséquent, ont reçu le Saint Esprit (cf. Éph. 1:13).

Le Saint Esprit est l'une des trois personnes de la déité. Son habitation dans les croyants est un privilège immense! Il nous a été envoyé par le Seigneur glorifié, et il connaît tout ce qui est dans le ciel. Il connaît la gloire de notre Seigneur assis à la droite de Dieu, il nous présente cette gloire, et de cette manière il le glorifie (Jean 16:12-15). Cette personne divine qui habite en nous connaît et sonde toutes les choses profondes de Dieu, et nous les communique (1 Cor. 2:10). Adorer le Père en esprit et en vérité ne peut avoir lieu que sous la direction du Saint Esprit. Toutes les adjonctions ou prétendues améliorations de l'homme proviennent de la chair et ne peuvent que troubler et détruire. Seul l'Esprit peut nous enseigner comment adorer Dieu comme Père. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité», c'est-à-dire en accord avec sa nature et sa pleine révélation dans le Fils (Jean 4:23, 24).

L'Ancien Testament contient bien des types de l'adoration dont nous pouvons apprendre quelque chose. En Hébreux 13:15, nous sommes exhortés à offrir par le Seigneur Jésus «sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom». En 1 Pierre 2:5, nous sommes considérés comme une sainte sacrificature «pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ». Ces deux passages se réfèrent clairement à la sacrificature israélite. Dans l'Ancien Testament, les sacrifices étaient d'une part un rappel constant du péché, et d'autre part la préfiguration du seul sacrifice de Jésus Christ. Si donc nous voulons rendre culte à Dieu en esprit et en vérité, l'objet de notre adoration ne peut être que le Seigneur Jésus et l'œuvre qu'il a accomplie. Dans la gloire, il sera devant nous tel l'Agneau comme immolé qui est au milieu du trône (Apoc. 5:6).

Le culte est la partie la plus élevée du service chrétien. Le vrai culte, la vraie adoration, ne seront parfaits que dans la gloire future, quand il n'y aura plus aucune influence charnelle en nous et autour de nous. En paix et sans entraves, nous contemplerons alors notre Seigneur dans sa gloire parfaite, dans son amour, dans sa grâce et dans sa justice. Ainsi nous l'adorerons éternellement. Tous les autres services auront cessé, mais l'adoration, le vrai culte, subsisteront.

3 et qui nous glorifions dans le Christ Jésus

«Se glorifier» signifie «être fier» ou «se vanter» — ce qui, le plus souvent, n'est pas une bonne chose pour un chrétien. Le Nouveau Testament mentionne beaucoup de choses dont nous ne pouvons ou ne devons pas nous glorifier. Dans le monde, les hommes cherchent tous les motifs de se glorifier: dans leurs performances, dans leurs capacités, dans leurs caractéristiques. Mais combien éphémères et vaines, ou même malsaines, sont ces gloires! Tout est fondé sur l'homme, sur sa chair, et par là sur le péché qui l'habite. Cette mauvaise gloire peut même se développer chez les chrétiens. Jacques avertit: «Maintenant vous vous glorifiez dans vos vanteries. Toute jactance (ou gloire) pareille est mauvaise» (4:16).

Dans le domaine religieux, l'homme recherche souvent la gloire. Les Juifs se glorifiaient en la loi (Rom. 2:23; 4:2) et les docteurs judaïsants voulaient se glorifier dans la chair des hommes qu'ils avaient amenés à se faire circoncire (Gal. 6:13).

Bien sûr, il s'agit de savoir de quoi on se glorifie — de quoi on est fier ou on se vante. Celui qui, dans la lumière de Dieu, a reconnu qu'il est un pécheur et a cru au Seigneur Jésus, a accepté le jugement de Dieu sur le vieil homme. Il appartient désormais à la «circoncision» spirituelle, ainsi que nous l'avons vu. Il sait qu'il ne peut trouver en lui aucun motif de se glorifier. Par contre, il trouve maintenant tous les motifs de se réjouir, de rendre grâces et de se glorifier dans le Christ Jésus, qui est à la droite de Dieu. Avec foi, c'est là-haut qu'il regarde, parce que tout ce qu'il possède de précieux est fondé sur l'Homme glorifié dans le ciel.

Christ a été fait pour nous «sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Cor. 1:30). Il nous rend aptes à une vie de sainteté pratique et il nous accordera, au terme de notre chemin de foi, la pleine délivrance (Rom. 8:23; Éph. 4:30). Il a ainsi été

pourvu à tout pour nous, pour le temps présent et pour l'éternité, avec une grâce et un amour parfaits. Celui qui saisit cela par la foi peut joindre sa voix à celle de l'apôtre Paul à la fin de 1 Corinthiens 1, et dire: «Que... celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur!» Dans la seconde épître, Paul répète la même parole, mais dans un autre but (10:17). Il met les croyants en garde contre de faux apôtres qui avaient une bonne opinion d'eux-mêmes et se glorifiaient eux-mêmes. Bien différents étaient Paul et ses collaborateurs. Ils ne voulaient pas se recommander eux-mêmes comme ceux-là, mais laissaient la recommandation à leur Seigneur. Lui seul était le motif et l'objet de leur gloire.

4 et qui n'avons pas confiance en la chair

Après des paroles si sérieuses et si claires à l'égard de la chair, la vieille nature dans le croyant, on pourrait penser que la quatrième et dernière partie de ce verset n'est plus du tout nécessaire. La «circoncision» ne parle-t-elle pas déjà du jugement impitoyable de Dieu sur la chair, jugement que le Seigneur Jésus a pris sur lui à la croix? Le culte dans la puissance du Saint Esprit ne nous montre-t-il pas la nouvelle orientation de notre vie et la nouvelle direction sous laquelle nous sommes? La glorification dans le Christ Jésus n'est-elle pas en contraste absolu avec toute confiance et toute glorification en la chair? Et pourtant il est ajouté: «et qui n'avons pas confiance en la chair».

Nous ne devons pas seulement savoir que la chair est incorrigible, nous devons aussi être conscients de son activité continue. Durant notre vie ici-bas, nous ne pouvons pas nous séparer définitivement d'elle. Elle nous accompagne jusqu'au moment où le Seigneur nous enlèvera de la terre. Aussi longtemps que nous y sommes, il nous faut chaque jour réaliser à nouveau ce que déclare l'apôtre: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (Rom. 7:18). Lorsque nous reconnaissons cela, il doit nous être clair que nous ne pouvons mettre aucune confiance en la chair. Nous devons au contraire avoir la plus grande défiance envers elle. Elle ne se soumettra jamais à la pensée de Dieu, car elle en est incapable (Rom. 8:7). Et c'est sous ses côtés apparemment bons que la chair est particulièrement à craindre, comme nous pouvons le voir dans l'énumération des mérites dont Paul — autrefois le pharisien Saul — se glorifiait avant sa conversion (Phil. 3:4-6).

Satan a largement réussi à faire disparaître des esprits la corruption totale de la chair. C'est pourquoi beaucoup de chrétiens ne sont plus conscients du danger que représente la chair pour leur vie spirituelle. Ainsi ils deviennent insouciant, indifférent, et perdent leur force spirituelle. Les Philippiens ne couraient certes pas ce danger; et pourtant l'apôtre place devant leurs yeux et leurs cœurs, dans le verset de grande portée sur lequel nous nous sommes arrêtés, le vrai caractère de la foi chrétienne. Que cela serve aussi à notre instruction spirituelle!

SUR LE CULTE RENDU À CHRIST par Darby J.N.

Lettre de Juillet 1881 — ME 1895 p. 446

...La question que vous posez a exercé les saints, et a été placée devant nous il y a longtemps ; mais je ne pourrais pas recevoir une personne qui refuserait d'adorer Christ. C'est la position que j'ai prise à Auburn, dans le Maine. Il y a certaines vérités vitales qui se rattachent à la personne du Seigneur, et qui, lorsqu'on les possède, gardent l'âme contre des interprétations auxquelles est exposé celui qui s'attache simplement aux mots. Si vous me dites que je ne dois pas adorer Christ, vous m'ôtez le seul Christ que je connaisse. Je n'en ai point d'autre que Celui que j'adore et bénis avec un cœur reconnaissant qui lui doit tout.

L'objet de Jean 16:26, 27, est d'inspirer une confiance immédiate dans le Père, en contraste avec la pensée de Marthe (chap. 11:22). Ici, le Seigneur dit : « Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous ; car le Père lui-même vous aime ». D'ailleurs, dans ce passage, il n'est pas du tout question d'adorer. Les disciples ne feraient pas de demandes (ερωτω) à Jésus, mais devraient demander (αιτω) au Père en son nom (*). Mais tous les anges de Dieu doivent l'adorer, tout genou doit se ployer devant lui. Il y a plus : invoquer le nom du Seigneur est, pour ainsi dire, une définition d'un chrétien. Trois fois Paul supplie le Seigneur, afin que l'écharde dans sa chair soit retirée, et le Seigneur entend son cri et lui répond. Etienne « priait, et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit ». Christ est l'Adonaï (Seigneur) de l'Ancien Testament, comme on le voit en Esaïe 6, comparé avec Jean 12 ; de même aussi dans le Psaume 110, et en d'autres endroits. Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau sont associés ensemble en Apocalypse 5 :13 ; et, en fait, on peut se poser la question si le chapitre 4 ne présente pas le Fils dans sa Personne divine. On ne peut séparer l'Ancien des jours et Christ, en Daniel 7. Comme Fils d'homme, il vient et est amené devant l'Ancien des jours ; mais au verset 22, c'est l'Ancien des jours qui vient. Et le jugement est donné au Fils, « parce qu'il est fils de l'homme », — et encore « tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père ». Je ne cite pas des passages pour prouver sa Dété, comme quoi lui et le Père sont un ; que la plénitude de la Dété demeure en lui corporellement ; qu'il était Dieu et a créé toutes choses : cela n'est pas mis en question.

(*) ερωτω est familier ; αιτω a quelque chose de sollicitant, comme d'un inférieur vis-à-vis de son supérieur, et n'est jamais dit de Christ à l'égard de son Père, sauf une fois par Marthe (Jean 11:22). Αιτω est dit des disciples vis-à-vis du Père. Les disciples se servent de l'un et de l'autre dans leurs relations avec Jésus (Note sur Jean 14:13. Edit. de 1872).

Quant à l'emploi du nom du Seigneur en s'adressant au Père, je le rejette entièrement, si, en substance, la prière n'est pas en son nom. L'emploi du précieux nom du Seigneur n'appartient pas à un état inférieur de christianisme, car Jésus dit : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom », tandis que près de s'en aller, il dit : « Quoi que vous demandiez au Père en mon nom », de sorte que cela appartient distinctement au temps de son absence. S'il s'agit simplement de la forme des expressions, c'est autre chose ; on peut tomber dans la routine et perdre la force des mots. Mais ce n'est qu'au nom de Jésus que nos prières sont avec justesse adressées au Père, et, en marchant ici-bas, ce n'est pas comme étant en lui que nous prions, ni que nous prions en son nom, tout vrai qu'il soit que nous sommes en lui. La prière est avec justesse adressée au Père selon toute la valeur de Christ pour le Père, mais comme une Personne à part [de nous] et à part du Père également.

On ne saurait nier la place de Christ, de l'Homme Christ Jésus, comme Médiateur entre Dieu et les hommes. Il est à la fois présent devant Dieu, et Avocat auprès du Père. La perte de la position médiateuriale de notre précieux Seigneur serait la ruine du christianisme. « Pour nous il y a un seul Dieu, le Père », et « un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus ». Sa nature divine n'est pas en question ici, et je ne connais pas de prière réelle qui ne soit pas en son nom. Ce n'est pas en lui, mais « par lui, que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit ».

Je ne saurais marcher avec quelqu'un qui refuse d'adorer Christ, ou qui ne reconnaîtrait pas, sous tous les aspects, son office médiateurial. Mais je pense que le culte rendu au Père, et celui rendu à Christ comme Médiateur, ont un caractère différent. En adorant le Père, je vais à Celui qui, dans son amour infini, entièrement libre (Celui qui n'a jamais quitté la forme et la gloire de la Dété), s'est révélé à moi, m'a introduit dans la relation de fils, n'a pas épargné son propre Fils pour moi, par lui m'a réconcilié avec lui-même, et m'a donné son Esprit afin que je puisse avoir la conscience de la position dans laquelle il m'a placé, en sorte que je crie : Abba, Père ! Tout est par Christ ; mais je connais le Père et ce qu'il est par lui — hélas ! bien imparfaitement encore — mais toutefois de manière à me réjouir ou à me glorifier en Dieu. C'est Dieu, mais Dieu connu comme Père (Jean 4:23) Dans Jean, nous avons toujours la différence entre ces deux noms. Ainsi Christ nous dit qu'il monte vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Ce que le

Père est en lui-même, lui à qui nous sommes amenés, étant devenus ses enfants, le Père révélé en amour dans le Fils, c'est là ce qui est spécialement devant nous quand nous lui rendons culte, quoique toutes les bénédictions découlent de lui.

Dans le culte rendu à Christ devenu Médiateur, je reconnais son titre divin, bien qu'il ait mis de côté sa gloire — qu'il a reprise maintenant — mais c'est Celui qui est descendu vers moi, qui a vécu et qui est mort pour moi, qui m'a aimé et m'a lavé de mes péchés dans son sang. Il a été immolé et il a racheté pour Dieu ceux qui étaient loin de lui ; il s'est anéanti lui-même, et dans sa grâce ineffable envers moi, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché, et il peut sympathiser à nos infirmités. Or j'admets pleinement que, comme enfant de Dieu, on doit rendre culte à un Père qui nous aime ; cela est tout à fait juste ; mais les peines, les exercices d'âme, les échardes dans la chair, les circonstances où j'ai besoin de sympathie, mes besoins, et ensuite l'administration de tout ce qui concerne l'Église, tout cela se rattache au fait que je regarde à Christ envisagé comme Médiateur, et que, comme tel, je lui rends culte. Je ne le fais pas simplement comme quelqu'un qui a été rendu participant de la nature divine, qui, par l'Esprit, connaît le Père par la révélation du Fils, qui adore le Père, en le connaissant ainsi. J'entre davantage sur la scène comme connaissant Christ, un Sauveur qui a été tenté, un Ami qui a été éprouvé dans les circonstances où nous nous trouvons. S'il n'était pas Dieu, cela perdrait toute sa valeur, mais c'est d'une valeur inestimable pour toute âme exercée. Toutefois, il est évident que cela se rattache davantage à mon état ici-bas, et c'est précisément là ce qui est précieux.

Il est vrai que l'œuvre de Christ a été si divine et si glorieuse, Dieu lui-même ayant été glorifié en elle, que cela nous élève jusqu'à lui rendre culte, en considération de l'excellence de ce qu'il a été lui-même dans cette œuvre ; nous nous élevons ainsi jusqu'à la Dèité : car par ceci nous connaissons l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous. Il est important, pour sa gloire, que nous retenions fermement cela. Nous voyons immédiatement l'unité de pensées, de dessein, d'esprit, de nature, dans le Fils et dans le Père. Cependant il est vrai que pratiquement des âmes ont la tendance à ne pas aller plus loin que de regarder à Christ (quoique ce soit juste) sous l'aspect médiateurial qui les concerne, et leur culte descend à ce niveau. Elles ne se réjouissent et ne se glorifient pas en Dieu, connu dans sa nature adorable, connu dans l'amour d'un Père qui est leur Père, mais dans la grâce, le service et les bienfaits qu'elles trouvent en Christ et dont elles sont les objets et les récipients. Or, quand la chose est réelle, elle ne peut être séparée de la source d'amour en Christ comme Personne divine, mais elle se rattache à nos besoins, à nos infirmités, à nos manquements en un mot. Quoique ce soit la grâce divine, cela se rapporte à nous-mêmes, et pour que le sentiment soit réel, cela doit nous faire penser, à nous-mêmes, et nous sommes ainsi remplis d'une reconnaissance produite divinement dans le cœur. Les deux choses dont j'ai parlé sont toutes deux justes, toutes deux sont douces, et doivent être cultivées par la grâce, mais elles sont différentes. L'une, nous élève simplement vers Dieu, pour que notre nouvel homme y demeure et y prenne ses délices, et l'adore. L'autre fait descendre cet amour en sympathique bonté jusqu'à notre état, bien que sentie et goûtée par le nouvel homme. C'est Dieu révélé, mais comme entrant dans tout ce que nous sommes et tout ce dont nous avons besoin, et cela même jusqu'à nos péchés. Or j'admets pleinement que reconnaître en adorant ce que Dieu est sous ce rapport est un vrai culte, et que l'exclure serait tout à fait mauvais et mortel pour les affections de l'âme ; mais c'est une chose différente de la position d'une âme, qui par l'Esprit Saint est, en adorant, auprès du Père auquel Christ nous a amenés, aimés comme lui est aimé. Je pense qu'il y avait dans l'enseignement de X. cette tendance, le désir d'atteindre au premier état en mettant de côté le dernier, et tout cela était mauvais. Mais, je le crains, les frères qui se sont occupés de cette affaire n'avaient pas appris à apprécier la différence entre les deux points de vue.

Prenez les hymnes et voyez s'il y en a beaucoup qui soient adressées au Père, ou qui continuent après la première strophe à avoir lui et non pas nous pour sujet. Il y a peut-être des hymnes adressées au Père, mais en révisant le livre d'hymnes, une grave question s'est élevée pour moi. Notre état spirituel influe tout ce que nous faisons, mais des hymnes au Père demandent un état plus spirituel que des hymnes à Christ, bien que celui-ci soit digne d'un égal honneur. Tout en faisant cette différence, j'accorde qu'on ne peut les séparer par une ligne mathématique. Les affections ne se manifestent pas ainsi ; l'amour du Père et l'amour du Fils, se confondent. Si le Père n'a pas épargné son Fils, le Fils, par le même amour divin, s'est donné lui-même. Nous avons connu le Père par la révélation que le Fils nous a donnée de lui. « Celui qui confesse le Fils a aussi le Père ». L'incarnation et le service qui la suit en grâce, ont donné un caractère spécial à la relation de notre cœur avec Christ, mais en définitive, tout procède de la même source divine. On a parlé d'adorer le Père comme étant en Christ, en substituant cette adoration à celle de Christ ; mais je ne trouve pas une telle pensée dans l'Écriture. Être en Christ est notre position et notre privilège ; le culte est une chose séparée qui, par grâce, découle de nos cœurs individuellement, ou plutôt encore, collectivement ; mais adorer en Christ est une chose dont je ne trouve point trace dans l'Écriture.

Votre affectionné dans le Seigneur.

CULTE et MÉDITATIONS par Louis Gibert

ME 1937 p.33-37

Tables des matières

- 1 - Où culte est-il rendu ?
- 2 - Qui rend culte, quand rendre culte, qu'offrir ?
- 3 - La Cène, annoncer la mort de Jésus
- 4 - Après la Cène
- 5 - Sujets de méditations hors de place
- 6 - Ne pas rabaisser le culte sur la fin

1 - Où le culte est-il rendu ?

Le culte, rendu à Dieu le Père par l'Assemblée réunie autour du Seigneur Jésus, et conduite par le Saint Esprit, est le privilège précieux que définit 1 Pierre 2:5 : « vous êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Il est la fonction élevée des fils de Lévi, mettant « l'encens sous les narines de Dieu et l'holocauste sur son autel » (Deut. 33:10). Il est l'anticipation du service éternel de la louange et de l'adoration, avec la commémoration des souffrances et de la mort du Seigneur, dans le mémorial de ses merveilles (Ps. 111:4). Il est la réponse donnée par Ses rachetés à l'invitation qu'Il leur adresse : « Magnifiez l'Éternel avec moi, et exaltons ensemble son nom » (Ps. 34:3 ; conf. Ps. 40:2 et 3), pour que ce qu'Il exprime Lui-même à son Dieu et Père soit une vivante réalité : « J'annoncerai ton Nom à mes frères ; au milieu de l'Assemblée, je chanterai tes louanges » (Hébr. 2:12).

Le culte donc s'exprime dans le sanctuaire. Pour rendre culte à

Celui dont le cœur nous aime,
Dieu plein de grâce et d'amour,
Nous entrons dans le ciel même
Pour l'adorer en son jour !

2 - Qui rend culte, quand rendre culte, qu'offrir ?

N'a-t-il pas dit : « Vous prendrez garde à me présenter au temps fixé, mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices par feu qui me sont une odeur agréable ? » (Nomb. 28:1, 2). Le matin du premier jour de la semaine, — le temps fixé ! — ceux qu'il a arrachés à la puissance de la mort, trophées de la victoire qu'affirme le tombeau vide, — les bienheureux qu'il a choisis et qu'il fait approcher, — peuple qu'il a formé pour Lui-même afin qu'ils racontent sa louange, — s'assemblent autour de leur Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, présent au milieu d'eux selon sa promesse, et par Lui, font monter vers Dieu le tribut de leurs adorations. Le besoin de leurs cœurs est de Le bénir. Mais que Lui offriraient-ils, sinon ce qui vient de Lui ? (1 Chron. 29:14). Et qu'agrèerait-il d'eux, sinon le parfum répandu du beau Nom de Jésus ?

3 - La Cène, annoncer la mort de Jésus

Le moment central du culte est l'instant solennel où le pain rompu, la coupe versée, parlent à tous les cœurs de la vie offerte et du sang répandu, dans une mort subie en amour et obéissance. Alors, la sainte Victime est vue, liée aux cornes de l'autel, quand le feu — qu'on ne saurait laisser s'éteindre (Lév. 6:6) puisque l'œuvre de la croix sera rappelée et exaltée éternellement, — consume l'holocauste, offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur (Éph. 5:2). Nos mains rompent le pain « qui est pour nous », et prennent de Sa main la coupe qu'Il nous tend en répétant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang ». Sur la terre où Il a souffert, nous annonçons Sa mort. Mais c'est en haut que les yeux de la foi sont dirigés, c'est dans le ciel même que nous trouvons Jésus, couronné de gloire et d'honneur. Pleine liberté nous est accordée pour entrer dans les lieux saints, à la suite de Christ ; Il y est entré une fois pour toutes, ayant obtenu une rédemption éternelle (Héb. 9:12). Et l'Esprit nous y convie : « Approchons-nous... ».

« Le lieu de notre sanctuaire est un trône de gloire » (Jér. 17:12). Dans ce lieu béni, glorieux, et là seulement, nous pouvons répondre à l'exhortation : « vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices faits par feu ». Serions-nous occupés là de nos privilèges, de notre bonheur, penserions-nous à la faveur de notre service, quand Dieu dit : Mon pain, mon offrande, mes sacrifices ?

Le parfum de notre louange

N'est-il pas l'amour de Jésus ?

Les cœurs qui Lui appartiennent, dans sa précieuse communion, le présentent lui-même à Dieu, seul capable d'apprécier l'excellence de sa Personne adorable et les perfections de son œuvre éternelle. Même la mort qu'Il endure pour eux est pour le cœur du Père un nouveau motif de l'aimer (Jean 10:17). L'âme est admise à contempler, prosternée, les dilections ineffables que Dieu le Père trouve en son Fils bien-aimé : tout son plaisir !

4 - Après la Cène

Mais l'hymne qui suit la cène, comme Jésus lui-même la chanta avec ses disciples la nuit qu'Il fut livré, mettrait-elle le point final à ces instants précieux ? Faut-il que nous descendions aussitôt de la montagne, et abandonnions le sanctuaire ? Ne convient-il pas, au contraire, que nous prolongions, durant toute l'heure bénie du culte, le service dans le sanctuaire ?

Le ministère de la Parole est sans prix pour nos âmes, et les dons reçus du Seigneur lui-même sont une précieuse faveur ; mais ils doivent toujours s'exercer avec discernement pour nous maintenir dans l'atmosphère du sanctuaire, afin que nous ne cessions pas de parler à Dieu, pour écouter l'homme.

5 - Sujets de méditations hors de place

En est-il ainsi, quand le sujet proposé à la méditation de l'Assemblée détourne les cœurs de Jésus lui-même, pour les occuper de leurs bénédictions, de leurs privilèges, de leurs devoirs ? Ce qui, en d'autres moments, tendrait à l'édification, devient à cette heure le moyen de détourner de Jésus les yeux de la foi. Le courant du culte, sous la direction bénie de l'Esprit Saint qui a fixé les pensées et les affections sur Lui en sorte que l'adoration monte à Dieu par Lui, dès lors est arrêté. L'Assemblée se trouvait là haut, prosternée devant son trône, elle redescend au pied de la montagne où l'on a contemplé sa gloire et entendu la voix du Père nous disant tout ce qu'est, pour son cœur, son Fils bien-aimé. Répétons-le ; même en présentant la Parole Dieu, l'exercice hors de propos d'un don reçu de Lui, peut avoir cet attristant résultat : nous faire sortir du sanctuaire.

Une hymne indiquée mal à propos, une expression impropre, peuvent aussi, il est vrai, pour un moment faire dévier le courant du culte. Mais notre Directeur, l'Esprit Saint, peut le ramener vers son objet.

Hors du sanctuaire, c'est l'atmosphère « d'en bas » que l'âme recommence à respirer, après les félicités de la maison du Père savourées en anticipation autour de Jésus dont l'amour remplissait les cœurs. Les pensées sont détournées de Lui. Il faut faire effort pour suivre les développements, peut-être les longeurs d'un sujet excellent en soi, mais qui n'est pas « la parole dite en son temps ». L'exhortation la plus persuasive, l'enseignement le plus orthodoxe, en perdent leur sens et leur valeur. Qu'il eût mieux valu, en vérité, clore le culte par l'hymne de la cène, ou par la prière qu'on se sent pressé de faire monter vers Dieu, avant de sortir du sanctuaire pour retourner dans un monde où il faudra cheminer quelques instants encore !

6 - Ne pas rabaisser le culte sur la fin

Frères, prenons ces choses à cœur ! Que la réunion d'assemblée pour le culte garde jusqu'au bout son caractère élevé ! La Parole est-elle lue ? — (et nous éprouvons souvent, grâces à Dieu, qu'elle est employée par l'Esprit Saint pour nous diriger et nous conduire dans l'exercice de notre service de sacrificateurs) — mais que les portions merveilleuses où Jésus nous est proposé soient seules soumises à notre méditation, et toujours dans le courant du culte, saisi facilement par tous les cœurs qui ont Jésus seul pour objet en ces précieux instants. Alors, nous ne sortirons pas prématurément du sanctuaire. Si l'on ne peut guère concevoir le culte sans la Parole, toujours opportune et nécessaire pour stimuler les cœurs et donner le thème de la louange avec les expressions convenables, du moins que le culte n'aie pas à souffrir d'un exposé de cette Parole, inopportun et dès lors déplacé.

À l'offrande de Dieu, à son pain, à son sacrifice, nos âmes auront leur part, dans une heureuse et paisible communion avec Lui, selon les expressions du cantique :

Tes enfants, sous ton doux regard,

Ô Dieu, réunis à ta table...

Mais de ces bénédictions ineffables, nous jouirons dans le sanctuaire. Et le culte gardera, en une progression heureuse, son caractère et son orientation bénie. Alors, vraiment et entièrement, Dieu en sera l'objet, Christ la substance, et le Saint Esprit la puissance.

ADORATION ET JUGEMENT DE SOI-MÊME par P. Grobéty

Bibliquest

Importance du jugement de soi-même avant le culte. Image de la cuve d'airain
ME 1938 p. 298

Les paroles que Jésus adresse à la femme près du puits de Sichar (Jean 4) nous montrent combien l'adoration est précieuse pour le cœur de Dieu. Jésus ne dit pas : le Père cherche des enfants — bien que cela soit certain — mais : le Père cherche des adorateurs. L'adoration vient ici en première ligne. Il va de soi que l'homme ne peut être un adorateur avant d'être sauvé ; il faut qu'il croie d'abord à l'œuvre de Christ accomplie pour lui sur la croix et ensuite il devient un adorateur.

Le livre de l'Exode nous fait entrer dans les pensées de Dieu sur ce sujet si important. Dans les chapitres 25 à 40, le tabernacle et ses ustensiles sont mentionnés plusieurs fois, toujours dans un ordre invariable : la description commence par le lieu très saint et finit par le parvis. En d'autres termes, elle va de Dieu à l'homme. Vu du côté de l'homme, le chemin est opposé ; il commence par le parvis et aboutit au sanctuaire.

Nous savons que, parmi les objets du tabernacle, figuraient l'autel et la cuve d'airain ; ils étaient placés dans le parvis devant l'entrée du tabernacle. Si nous nous représentons la disposition des objets dans leur ordre, nous voyons : le tabernacle, puis la cuve d'airain, puis l'autel de l'holocauste. Mais cet ordre n'est pas suivi dans les chapitres susmentionnés où l'autel est nommé immédiatement après les ustensiles du sanctuaire et la cuve d'airain en dernier lieu. Le Saint Esprit veut nous donner par là un enseignement des plus importants.

Pourquoi est-il dit, chap. 30:18 et 40:7, que la cuve d'airain doit être mise entre le sanctuaire et l'autel ? Parce que Dieu veut nous montrer que, si le sacrifice de Christ à la croix nous a purifiés, sanctifiés, rendus parfaits, si nous sommes invités à entrer dans le sanctuaire, il n'en reste pas moins que rien d'impur n'y peut entrer. Si donc nous avons contracté quelque souillure en pensées, en paroles ou peut-être même en actes, nous devons, comme faisaient les sacrificateurs avant d'accomplir leur service, nous laver les mains et les pieds, en d'autres termes, nous juger nous-mêmes. Après cela seulement nous pourrions nous approcher de l'autel de l'encens, c'est-à-dire adorer.

Il est impossible de présenter à Dieu une vraie adoration sans un sévère jugement de soi-même. Gardons-nous de l'oublier, de croire qu'il suffit de participer au culte pour que notre adoration soit agréable à Dieu. Que dit la Parole en 1 Cor. 11:28-30 ? « Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe ; car celui qui mange et qui boit, mange et boit un jugement contre lui-même, ne distinguant pas le corps. C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous et qu'un assez grand nombre dorment ».

L'adoration est l'un de nos plus grands privilèges, mais le croyant est appelé à l'exercer avec un profond sérieux et avec l'intelligence des pensées de Dieu.

Le Culte, partie intégrante de la vie du croyant par P. Grobéty

Bibliquest

Obligation de pureté et de sainteté. Culte continu. Jugement de soi-même
ME 1943 p. 64. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Sacrifice et obligation de pureté et sainteté
- 2 - Purification par lavage
- 3 - Culte individuel. Marche dans la semaine
- 4 - Conclusion

1 - Sacrifice et obligation de pureté et sainteté

On est frappé, en parcourant les pages de la Parole de Dieu, de voir quelle grande place y prend le culte. Nous le trouvons déjà sous une forme rudimentaire, pour ainsi dire, dans l'offrande d'Abel et dans les holocaustes qu'offrit Noé après le déluge. Plus tard, Dieu donne des ordres à Moïse relativement aux offrandes qu'il désirait recevoir de la part de son peuple. Ces sacrifices ne pouvaient lui être présentés qu'à de certaines conditions que ceux qui les offraient devaient remplir. Or, l'une de ces conditions consistait dans la pureté et la sainteté — relatives, sans doute, du sacrificateur. Pour nous faire bien comprendre sa pensée et ses exigences quant au culte et à l'adoration, Dieu nous parle au moyen d'image, et, en particulier, par le tabernacle dans le désert.

Les sacrificateurs, types des adorateurs, devaient faire fumer l'encens des drogues odoriférantes sur l'autel d'or qui se trouvait dans le lieu saint — le lieu du culte. Ils ne pouvaient pénétrer dans la présence de Dieu qu'à une condition : celle de se laver les mains et les pieds à la cuve d'airain, « afin qu'ils ne meurent pas » (Ex. 30:20). (Il ne s'agit pas, ici, du lavage initial et de la purification par le sang qui avaient déjà eu lieu). Ils devaient procéder à ce lavage même avant de s'approcher de l'autel pour le service et pour faire fumer le sacrifice fait par feu à l'Éternel. Ces choses ont été écrites, comme nous le savons, pour notre instruction, et il en ressort clairement que Dieu, par leur moyen, pose ici, entre autres, les bases du culte, comme aussi les conditions que nous avons à remplir pour pouvoir lui offrir notre adoration.

2 - Purification par lavage

Les types que nous avons devant les yeux présentent deux points importants :

- la pureté ou sainteté de position obtenue au moyen du lavage initial fait une fois pour toutes (Ex. 29),
- la pureté ou sainteté pratique qui s'obtenait par le lavage, répété sans cesse, des mains et des pieds (Ex. 30:17-21).

Le lavage initial correspond, nous le savons, au sacrifice de Christ par lequel le croyant a été purifié et est devenu un saint (1 Cor. 3:17). Voilà la position ! Par le lavage des mains et des pieds — lavage qui devait se répéter chaque jour, probablement même plusieurs fois par jour, Dieu veut nous faire comprendre que nous ne pouvons nous approcher du lieu très-saint, le siège de son habitation, qu'en pratiquant la sainteté : « ...purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. 7:1).

La cuve d'airain se trouvait sur le chemin conduisant au lieu saint. Il était impossible d'y pénétrer sans passer à côté d'elle et sans s'y laver les mains et les pieds. Il y a là pour nous, qui désirons si souvent rendre culte, une instruction de la plus haute importance.

D'après l'image du tabernacle que nous avons sous les yeux, le culte ne peut être rendu à Dieu que dans le sanctuaire. Là, rien d'impur ni de souillé ne peut pénétrer. Que faire alors ? car nous manquons tous si facilement ! Eh bien, « purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit ». C'est là notre devoir, mais aussi notre privilège ; — devoir, car la présence de Dieu exige la sainteté pratique ; privilège, puisque ce jugement de nous-mêmes nous ouvre la porte du sanctuaire.

3 - Culte individuel. Marche dans la semaine

Quand pénétrons-nous dans ce lieu saint pour y rendre culte ? Le dimanche matin, répondra-t-on. Oui, mais est-ce seulement en ce jour-là ? Voyons ce que dit Hébr. 13:15: « Offrons donc, par Lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son Nom ». Ce passage nous parle, avant tout, du culte individuel que chaque croyant a le privilège d'offrir à Dieu, et cela, sans cesse. Le premier jour de la semaine, nous apportons un culte collectif. Dans l'un comme dans l'autre cas, la cuve d'airain se trouve sur notre chemin, et nous ne pouvons entrer dans le sanctuaire qu'à la condition de nous laver les mains et les pieds, soit de « nous purifier nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit ».

La possibilité de rendre culte le dimanche matin dépend de notre marche pendant la semaine qui précède ce jour. S'il n'y a pas eu un jugement constant de soi-même, c'est-à-dire la purification selon notre passage de 2 Cor. 7:1, comment pourrions-nous entrer dans la présence de Dieu ? L'image du lieu saint et de la cuve d'airain nous en montre l'impossibilité absolue ; « ils laveront leurs mains et leurs pieds afin qu'ils ne meurent pas ». Le fait de chanter des cantiques d'adoration et de rompre le pain ne peut rien changer à la chose ; il faut le jugement de soi-même et la pratique de la sainteté, — la présence de Dieu l'exige.

Mais si, par contre, Christ a été l'objet de nos affections pendant la semaine ; si, pour pouvoir jouir de Lui, demeurer en Lui et dans son amour, nous avons pratiqué la sainteté et le jugement de nous-mêmes, nous aurons le désir de Lui apporter nos actions de grâces, et d'offrir à Dieu par Lui notre sacrifice de louanges. C'est là le culte ! Et notre culte du premier jour de la semaine sera en accord avec les louanges que nous avons offertes à Dieu pendant la semaine. Le culte est donc une partie intégrante de la vie du croyant.

4 - Conclusion

Le jugement de soi-même que nous pratiquons pour pouvoir rendre culte ne doit pas être considéré comme un exercice pénible ; ce serait, alors, ce que l'on nomme du légalisme.

Christ est la mesure. Plus Il est devenu précieux à nos cœurs, plus aussi nous éprouverons le besoin de vivre dans la sainteté et le jugement de nous-mêmes, afin de pouvoir demeurer davantage en Lui et jouir de sa Personne plus abondamment. Ainsi cet exercice deviendra pour nous une nécessité précieuse, et nous bénirons Dieu d'avoir placé la cuve d'airain sur le chemin qui conduit au sanctuaire.

Voir Jésus — À l'occasion du culte par Haller R.

091120 (dimanche après le culte)

Tout à l'heure nous nous sommes réunis à l'invitation du Seigneur Jésus pour rompre le pain et boire à la coupe : « faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19). Le Seigneur l'avait demandé à ses disciples et il l'avait expressément plus tard communiqué à Paul. « Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26). Il a promis sa présence : « là où deux ou trois sont assemblés à mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Mat. 18:20). C'est là sa promesse. Est-ce pour lui que nous sommes venus ce matin, ou par habitude, ou parce que tel ou tel frère est là aujourd'hui ? Sommes-nous venus pour le voir, Lui et Lui seul ? Pierre écrit aux croyants Juifs dispersés : « Jésus-Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pi. 1:8). Ils ne l'avaient pas connu selon la chair, mais Paul écrit aux Corinthiens : « et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi... les choses vieilles sont passées » (2 Cor. 5:16, 17) — « mais nous voyons Jésus (par la foi), qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout » (Héb. 2:9). Sommes-nous venus avec l'ardent désir de le voir ? Comme ces grecs, venus à la fête, qui s'étaient adressés à Philippe en lui disant : « Seigneur, nous désirons voir Jésus » (Jean 12:21). Jésus, pourrait-il refuser de se révéler à celui qui cherche à le voir ? À la foi, rien n'est impossible : Zachée était petit de taille, la foule qui suivait et pressait Jésus était dense, mais Zachée, le chef des publicains, monte sur un sycomore pour le voir — et Jésus le regarde et s'invite chez lui : « descends vite, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison » (Luc 19:5). Si nous avons goûté sa présence dans notre maison, n'aurons-nous pas l'ardent désir de le voir dans sa maison à Lui ?

L'avons-nous vu ce matin ? Ou dirions-nous que la réunion a été d'un niveau spirituel peu élevé ? Quand le Seigneur s'est approché des disciples d'Emmaüs, triste d'avoir « perdu » celui qu'ils pensaient être le Messie, ils ne le reconnaissent pas : « leurs yeux étaient retenus » (Luc 24:16). Ils avaient appris par quelques femmes d'entre eux que le sépulcre du Seigneur était vide, qu'elles avaient eu une vision d'anges qui disent qu'il est vivant ; aux apôtres ces paroles étaient comme des contes. À cet étranger, les deux disciples disent que Pierre et Jean avaient trouvé les choses comme les femmes avaient dit, mais pour lui, ils ne l'ont point vu (Luc 24:24). Pourquoi ne l'ont-ils pas vu ? et pourquoi Marie l'a vu et ses amies l'ont vu ? Sommes-nous venus pour le voir, l'avons-nous désiré ? Les deux disciples d'Emmaüs étaient « des gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites » — mais leurs cœurs, quoique dans la tristesse, étaient occupés de Jésus : il était le sujet de leur conversation et Il va les accompagner dans leurs circonstances, leur expliquer dans toutes les écritures les choses qui le regardent. Leurs cœurs se mettent à brûler, ils le pressent de rester avec eux et, dans leur maison, en rompant le pain et en bénissant, il se fait reconnaître par eux : « leurs yeux furent ouverts » (Luc 24:31). Lui, il disparaît, mais leurs cœurs et leurs yeux sont en ordre et maintenant ils savent où le retrouver, là où les siens sont rassemblés, dans la chambre haute, à l'écart du monde religieux. Il vient là, se tient au milieu d'eux et leur dit : « Paix vous soit » (Luc 24:36 ; Jean 20:19). D'abord troublés, puis se réjouissant : « il leur montre ses mains et ses pieds ». Il leur parle du Père, de lui-même, du Saint Esprit, de l'assemblée (Jean 20:19-23).

Il y a bien des choses qui nous empêchent de voir le Seigneur et de jouir de sa présence. Dans sa grâce ineffable, il vient à notre rencontre, dans nos circonstances pour préparer nos cœurs ; bien qu'occupés du Seigneur, les deux disciples étaient tristes, ils le croyaient mort ; il vient vers eux « sous une autre forme » (Marc 16:12) — c'est-à-dire ressuscité et ils ne le reconnaissent pas ; alors Il fait brûler les cœurs par les écritures qui parlent de Lui et enfin, quand il bénit et rompt le pain, leurs yeux sont ouverts et ils le reconnaissent. Bien souvent, ce n'est qu'au moment de la fraction du pain, quand le Seigneur lui-même, à sa table, par l'intermédiaire d'un frère, bénit, rompt le pain et par ces gestes nous rappelle sa mort et son amour, que nous le reconnaissons comme étant là au milieu de nous et le voyons, comme celui qui est toujours vivant (Héb. 7:25). Bien souvent, en venant à la réunion, nous voyons des frères, « des hommes... comme des arbres qui marchent » (Marc 8:24) et, dans sa grâce le Seigneur met les mains sur nos yeux pour que nous voyions clairement. Il a dit lui-même : « Moi, je suis venu dans ce monde... afin que ceux qui ne voient pas, voient » (Jean 9:39). L'aveugle né de Jean 9, guéri par le Seigneur, ne l'avait jamais vu, mais confessant publiquement que celui qui l'avait guéri ne pouvait être venu que de Dieu, le monde religieux l'a exclu et chassé hors du temple ; alors, libéré de toute influence humaine, Jésus se présente à lui comme Fils de Dieu, et l'aveugle guéri voit Jésus et lui rend hommage.

Venir dans la présence de Dieu, du Seigneur sans jugement de soi-même préalable est une chose grave, car Dieu est saint. C'est dans la maison, chez nous, que le Seigneur veut sonder nos cœurs afin qu'à sa lumière tout ce qui ne convient pas à sa présence soit confessé et jugé. Avant que Pierre ne vienne à la chambre haute (Luc 24:34) le Seigneur lui était apparu. C'est son désir de nous rendre propres pour sa présence, « il a été vu de Céphas, puis des douze » (1 Cor. 15:5).

Adorer le Dieu vivant par Hardt Michael

Truth & Testimony, 2011, p447-451

Il est facile de comprendre qu'un Juif converti à Christ avait des difficultés pour abandonner les rites et les cérémonies du culte juif, qui, après tout, avaient été ordonnés par Dieu. Ce qui semble plus difficile à comprendre à première vue, est la tendance des années ou décennies récentes de s'écarter de l'adoration chrétienne, pour s'orienter vers des rituels, des formes, des cérémonies ou autres performances (exécutions coordonnées) collectives. En y réfléchissant, ce n'est cependant pas si difficile à comprendre, car la chair reste toujours la même. Elle aime ce qui est visible et tangible, ce qui fait appel aux sens de l'homme naturel. La vraie adoration requiert la foi et une paix établie, mais elle donne aussi une vraie joie, et elle fait partie de la vraie communion avec le Père et le Fils (1 Jean 1:3).

Hébreux 9 et 10 mettent en parallèle de manière frappante d'un côté les caractères de l'adoration juive, et de l'autre côté la réalité de l'œuvre de Christ, le sacrifice meilleur. Le culte juif était basé sur l'ancienne alliance, et en faisait partie. Le sacrifice de Christ, quant à lui, apporte des bénédictions inconnues jusqu'alors, ni goûtées sous cette ancienne alliance : les adorateurs chrétiens jouissent d'un libre accès auprès de Dieu ; ils sont sanctifiés une fois pour toutes, et peuvent s'approcher pour rendre culte à Dieu dans l'adoration.

(*)

(*) Dans la version J.N.D., le terme grec « proskuneo » est le plus souvent traduit par « rendre hommage », y compris en Hébr. 1 v. 6, mais en Jean 4 v. 20 à 24 et Hébr. 11 v. 21 il est rendu par « adorer / adorateur ».

Les termes grecs latreia (nom) et latreuo (verbe) sont traduits par J.N.D. soit par « servir » et « service » (Hébr. 8 v. 5 ; 9 v.14 ; 12 v. 28 ; 13 v. 10 ; Actes 7 v. 7,42 ; 24 v. 14 ; 26 v. 7 ; 27 v. 23 ; Rom. 1 v. 9, 25 ; 2 Tim. 1 v. 3), soit par « culte » ou « rendre culte » (Hébr. 9 v. 1, 9, 10 et 10 v. 2 ; Phil. 3 v. 3).

Ces chapitres 9 et 10 des Hébreux avaient d'abord pour but d'encourager les Juifs convertis de l'époque, mais ils sont non moins pertinents et profitables pour les chrétiens d'aujourd'hui. Une étude attentive de ces contrastes ne peut que nous encourager à adorer « en esprit et en vérité » (Jean 4 v. 24), comme ceux qui ont « reçu la connaissance de la vérité » (Hébr. 10 v. 26). Le tableau des pages suivantes montre de nombreux contrastes forts grands entre les cultes ancien et nouveau, le « premier » et le « second ».

Références de l'épître Hébreux	Culte de l'Ancien Testament	Culte du Nouveau Testament
9 v. 1	Marqué par des lois et des règles (« les ordonnances pour le culte ») parce que ce culte fait partie de l'ancienne alliance	Marqué par la liberté de l'Esprit (Phil. 3 v. 3)
9 v. 1	Le sanctuaire était fait de main d'homme, il avait une place physique sur la terre, « un sanctuaire terrestre »	Le sanctuaire céleste : « un tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création » (Hébr. 9 v. 11). « Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même » (Hébr. 9 v. 24).
9 v. 3 et 6	Accès extrêmement limité ; même les sacrificateurs étaient interdits d'accès à la présence de Dieu : « après le second voile, un tabernacle qui est appelé saint des saints ». Les sacrificateurs n'entraient que dans le premier tabernacle — voir commentaire sur le v. 7 ci-dessous	Accès libre (Hébr. 10 v. 19-22) : · « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus » · « le chemin nouveau et vivant » · « approchons-nous avec un cœur vrai »
9 v. 6	Seuls « les sacrificateurs entraient ». Tous n'étaient pas sacrificateurs. Les sacrificateurs étaient une classe spéciale parmi le peuple de Dieu.	Tous les croyants sont sacrificateurs (1 Pierre 2 v. 5).
9 v. 7-8	Accès très restreint à la présence de Dieu : · seulement le souverain sacrificateur · une fois par an seulement · avec du sang. · « le chemin des lieux saints n'a pas encore été manifesté »	L'accès est parfait : · pour tous les croyants · en tout temps · basé sur un sacrifice parfait fait « une fois pour toutes »
9 v. 7	Un souverain sacrificateur qui pouvait commettre des fautes et qui offrait du sang pour lui-même.	Un souverain sacrificateur parfait qui paraît dans la présence de Dieu pour nous (Hébr. 7 v. 24-27 ; 9 v. 24).
9 v. 9-10	Des sacrifices incapables de rendre parfaits quant à la conscience ceux qui rendent culte. Voir aussi Hébr. 10 v. 1, 2	Tout chrétien adorateur a une conscience purifiée par le sang de Christ (Hébr. 9 v. 14) base d'une rédemption éternelle (Hébr. 9 v. 12 ; 10 v. 22)
9 v. 9-10	Les sacrifices étaient constitués de choses matérielles et de cérémonies : « culte qui consiste seulement en viandes, en breuvages, en diverses ablutions, ordonnances charnelles »	Hébreux 9 v. 11-12 Christ est · venu avec son propre sang · entré dans les lieux saints · une fois pour toutes. Les croyants apportent des sacrifices spirituels (1 Pierre 2 v. 5)
9 v. 10	Système temporaire d'adoration imposé jusqu'au « temps du redressement »	« Christ est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle »

		(Héb. 9 v. 12).
9 v. 13	Purification de la chair	Purification de la conscience (Héb. 9 v. 14 ; 10 v. 22)
9 v. 25	Sacrifices offerts souvent, et le souverain sacrificateur entrait dans les lieux saints chaque année	« Mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb. 9 v. 26).
9 v. 25	Le souverain sacrificateur entrait avec « un sang autre que le sien »	Christ est entré « avec son propre sang » (Héb. 9 v. 12)
9 v. 26	Les péchés sont remémorés : « Mais il y a dans ces sacrifices, chaque année, un acte remémoratif de péchés » et « offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés » (Héb. 10 v. 3, 11).	Les péchés sont ôtés : Christ « a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (9 v. 26). Voir aussi 10 v. 12 : « Celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu ».
10 v. 1	Les adorateurs ne sont pas rendus parfaits : « Car la loi... ne peut jamais... rendre parfaits ceux qui s'approchent ».	Les adorateurs sont « rendus parfaits à perpétuité » par une seule offrande (Héb. 10 v. 14).
10 v. 6-9	Les sacrifices ne pouvaient pas satisfaire Dieu : « Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes ni aux sacrifices pour le péché ».	Dieu est maintenant satisfait parce que Christ est venu pour faire Sa volonté : « Voici, je viens pour faire ta volonté » (Héb. 10 v. 9).

La conclusion est : « Il ôte le premier afin d'établir le second » (Héb. 10 v. 9).

D'autres passages de l'Écriture présentent des différences supplémentaires. Par exemple :

Références	Culte de l'Ancien Testament	Culte du Nouveau Testament
Lévitique 1-7	Sacrifices d'animaux	Christ a apporté un sacrifice, une fois pour toutes. Les chrétiens apportent des sacrifices spirituels (1 Pierre 2 v. 5), des « sacrifices de louanges » (Héb. 13 v. 15).
Exode 28	Les sacrificateurs servaient Dieu dans des habits spéciaux.	Les croyants apparaissent devant Dieu « en Christ » (Éph. 1 v. 3-5)
Exode 30 v. 1 ; Lévitique 16 v. 12, 13	On brûlait de l'encens	Présentation du parfum de Christ et de Son sacrifice (Éph. 5 v. 2 ; 1 Pierre 2 v. 5).

Le sacrifice de Christ nous donne des privilèges immenses et incomparables : un accès libre en tout temps à Dieu, une sanctification complète et permanente, et une conscience purifiée. Jouissez-vous de ces choses ? Vous approchez-vous habituellement de Dieu pour L'adorer, sans formes extérieures ni cérémonies, sans pompes ni performances collectives ; simplement sur la base de ce que Christ a fait, exprimant Ses louanges ? Sinon, demandez à Dieu de vous aider à faire ceci personnellement, et de vous montrer avec quels autres croyants de votre région vous pouvez adorer en commun de cette manière.

ADORATION par Heijkoop Hendrik L. - HLH

Chers amis,

J'aimerais vous écrire quelque chose au sujet de l'adoration. Elle est très étroitement liée à la Cène, mais ce n'est cependant pas la même chose. La célébration de la Cène, telle que l'Écriture nous la présente, conduit à l'adoration, mais n'est pas elle-même l'adoration.

Qu'est-ce que l'adoration ? Nous pouvons peut-être la définir comme étant l'hommage rendu à Dieu en vertu de ce qu'il est en Lui-même et pour ceux qui l'adorent. Le mot hébreu le plus souvent employé pour « adoration » dans l'Ancien Testament, signifie « se prosterner ». Nous le trouvons par exemple en Genèse 18: 2. Le mot grec revenant souvent dans le Nouveau Testament : « proskuneo » désigne un « acte de respect », tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes.

Il est clair que c'est le devoir de toute créature intelligente d'adorer Dieu. Les anges l'adorent (Néh. 9: 6). Ses saints l'adorent. Dans l'évangile éternel les hommes sont invités à donner gloire à Dieu et à Lui rendre hommage (Apoc. 14: 7). Et bientôt tout sur la terre se prosterner devant Lui (Soph. 2: 11; Zach. 14: 16; Ps. 86: 9, etc.).

Mais si les anges se prosternent devant Dieu en vérité, car ils savent qui il est, les hommes qui ne sont pas nés de nouveau se prosterneront bientôt devant Lui, ayant fait l'expérience de sa puissance dans les jugements ou dans le désir de jouir de la vie sous la domination du Seigneur Jésus. Mais cette adoration extérieure n'est pas tout ce que Dieu demande de l'homme. Il veut l'adoration du cœur, l'hommage produit par des sentiments d'amour de l'homme pour Dieu. Eh bien ! Dieu nous a parlé de cela, et sa Parole nous enseigne sur le caractère, la puissance et la vraie place de l'adoration. En Jean 4:19-20 par exemple, le Seigneur en parle dans des expressions simples et claires.

Le vrai lieu de l'adoration

La femme samaritaine dit au Seigneur : « Seigneur, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer ». (Jean 4:19-20).

Semblable à tant de personnes de nos jours, elle ne recherche que les pensées des hommes. « Vous dites ». Elle ne dit pas un mot de la volonté de Dieu dans cette affaire. Il ne lui vient même pas à l'esprit de demander si le Seigneur n'a pas donné à connaître sa pensée et s'il n'a pas peut-être choisi un lieu ou un autre. N'a-t-il pas expressément indiqué Jérusalem ? David l'apprit lorsque Dieu accepta son sacrifice dans l'aire d'Ornan (1 Chron. 21: 28). Salomon connaissait le choix de Dieu quand il commença à bâtir le temple (2 Chron. 3: 1). Après que ce roi eut achevé la construction, Dieu lui donna l'assurance qu'il avait agi justement et que son nom serait là à jamais (2 Chron. 7: 16).

La femme était manifestement tout à fait ignorante quant aux déclarations positives de l'Écriture. Mais à qui en était la faute ? La position qui était la sienne dès sa naissance et par sa naissance explique peut-être son ignorance. Ce n'était cependant pas une excuse. Elle se réclamait de sa relation avec le Dieu de Jacob, mais elle ne savait pas, ni ne recherchait s'il avait révélé ses pensées à ce sujet.

Elle pouvait en appeler à ce que « nos pères » avaient fait. Pendant des siècles le temple sur la montagne de Garizim avait été le centre de l'adoration des Samaritains ; mais ce fait ne pouvait en aucune manière justifier la prétention de ce temple à être le vrai lieu de

l'adoration. Certes la femme marchait dans les traces de ses pères en adorant comme eux l'avaient fait. Pourtant la question subsistait: «Est-ce là le lieu choisi par Dieu pour que son peuple s'approche de Lui et Lui apporte l'adoration?» Une seule déclaration de la parole de Dieu: «Ainsi dit l'Eternel» démolit toutes ses pensées, ses arguments et ses sentiments.

Plus encore: A supposer qu'elle était véritablement ignorante quant à la révélation concernant Jérusalem, est-ce que son adoration, rendue dans l'ignorance sur la montagne de Garizim, devait être acceptée par Dieu? Il y avait sans doute beaucoup de Samaritains qui étaient honnêtement persuadés qu'ils adoraient de la bonne manière. Mais une telle adoration était-elle pour autant acceptable devant Dieu? Est-ce que la conscience de l'homme est au-dessus des déclarations de la parole de Dieu? En aucun cas! Le Seigneur Jésus rejette par conséquent expressément les prétentions de la femme samaritaine: «Vous, vous adorez, vous ne savez quoi; nous, nous savons ce que nous adorons; car le salut vient des Juifs».

Trois choses sont placées devant nos yeux dans cette déclaration:

1. Il est dangereux, et aussi mauvais, de faire d'un sujet sur lequel Dieu nous a communiqué ses pensées, une chose sur laquelle l'homme peut avoir sa propre opinion.

2. Adorer Dieu comme l'ont fait nos pères n'est nullement une garantie que nous le faisons de la bonne manière.

3. Même si nous agissons en toute bonne conscience, ce n'est pas un motif pour Dieu d'accepter ce que nous faisons. Ce que Dieu a dit est la seule chose qui compte lorsqu'une question se soulève. Le simple devoir des enfants de Dieu est d'aligner leurs pensées sur les pensées de Dieu. «Si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Eternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité» (Lév. 5: 17).

Le Seigneur ne parle plus de Jérusalem. Il présente d'une façon claire et évidente la vérité pour donner ensuite à connaître quelque chose de nouveau.

Sous la loi, Jérusalem était, de par l'autorité divine, le lieu de l'adoration. Mais ensuite, le Fils de Dieu était venu sur la terre. «Dieu a été manifesté en chair» (1 Tim. 3: 16). «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matt. 11: 27). - Est-ce que cela devrait être sans influence sur l'adoration rendue à Dieu par les hommes? L'adoration n'est-elle pas fondée sur la connaissance de Dieu?

L'essence du christianisme

En Jean 4: 10: le Seigneur Jésus donne déjà à connaître en quelques mots le caractère propre de la nouvelle économie: le temps de l'Assemblée [= l'Eglise].

«Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive».

«Le don de Dieu!» - Nous trouvons ici la pleine révélation de Dieu. Sous la loi, Dieu n'était pas connu comme Celui qui donne. Il était Celui qui exigeait! Il exigeait que les hommes le servent, et il donnait sa bénédiction sur la base de l'obéissance à ses commandements. Il demeurait dans l'obscurité profonde (Deut. 4: 11; 5: 22: 23; Ps. 18: 12); c'est-à-dire qu'il ne se révélait pas, mais cachait son Etre véritable. Non pas que la loi fût mauvaise; au contraire elle est sainte, juste et bonne. Mais l'homme était pécheur. Et plus l'accent était mis sur les justes exigences de la loi, plus les péchés des hommes devenaient évidents. S'il était vrai, comme l'affirment certains, que la loi est l'image de Dieu, l'homme serait irrémédiablement perdu et abandonné. Mais ce n'est pas la vérité. La loi - bien qu'étant de Dieu - n'est pas Dieu Lui-même, ni l'image de Dieu. Elle n'est que la mesure morale indiquant comment un homme pécheur doit se conduire devant Dieu.

Dieu est lumière et Dieu est amour. Lorsque l'homme gît au plus profond de sa misère, Dieu donne librement et parfaitement. Celui qui a pleinement révélé Dieu sur la terre, a dit une fois: «Il est plus heureux de donner que de recevoir» (Actes 20: 35). Dieu manquerait-il à ce que Lui-même qualifie de «plus heureux»?

Sous la loi - si celle-ci n'avait pas été transgressée - Dieu aurait été Celui qui reçoit. Mais dans l'Evangile, il est toujours Celui qui donne. Et plus encore: Il a donné ce qu'il avait de meilleur et cela à des êtres qui n'avaient rien mérité d'autre que la perdition éternelle. Dans l'épître aux Hébreux, la position d'un Israélite sous la loi est mise en contraste avec celle d'un chrétien. Pour l'Israélite, le chemin des lieux saints [= le sanctuaire de Dieu, le lieu où on a accès en Sa présence] n'était pas encore manifesté (9: 8). Les sacrifices qui étaient offerts, ne pouvaient pas ôter les péchés (9: 9; 10: 4: 11). Le souverain sacrificateur était enveloppé d'infirmité et devait aussi offrir des sacrifices pour ses propres péchés (5: 3).

Le chrétien est rendu parfait à perpétuité (10: 14) et a une conscience purifiée (9: 14). Il a ainsi une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints [dans le ciel; Hébreux 4:14 + 6:19-20], le voile étant déchiré et le chemin à Dieu ouvert. Il a un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, qui est consommé pour l'éternité (10: 19-22; 7: 28). Dieu est Celui qui donne!

Mais tout cela ne fut possible que par la gloire et l'abaissement du Fils de Dieu, qui est venu sur la terre et qui a tout enduré pour des pécheurs ennemis. La femme ne le connaissait pas; tout au plus voyait-elle en Lui un aimable Juif; mais elle ne pensait nullement que c'était le Seigneur Lui-même, le Dieu du ciel et de la terre, le Fils unique qui est dans le sein du Père. Si elle l'avait tant soit peu saisi, elle lui aurait demandé et il lui aurait donné de l'eau vive. Selon Jean 7: 39: l'eau vive est une image du Saint Esprit qui habite dans les croyants.

Nous avons donc ici la grâce de Dieu, comme la source de tout, puis la gloire de la Personne du Fils et sa présence dans un abaissement profond parmi les hommes sur la terre.

Enfin nous avons le Fils Lui-même, qui en vertu de sa propre gloire, donne aux âmes assoiffées de l'eau vive: le Saint Esprit. Ces choses constituent le fondement nécessaire de l'adoration chrétienne.

Le Père cherche des adorateurs

«Adorer le Père» - Cela a dû frapper la femme comme étant quelque chose de tout à fait nouveau! Israël était le fils de Dieu, son premier-né (Ex. 4: 22), les fils de l'Eternel, leur Dieu (Deut. 14: 1); Dieu était le père d'Israël, et Ephraïm était son premier-né (Jér. 31: 9). Mais jamais ils n'avaient adoré Dieu comme Père; car «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matt. 11: 27). C'est là une partie intégrante de l'adoration chrétienne: connaître Dieu dans sa relation comme Père avec son peuple, celui-ci l'adorant comme tel. Mais cette révélation est une chose personnelle: «Celui à qui le Fils voudra le révéler».

Celui qui a cette connaissance l'a donc par le Fils. «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Après avoir accompli son œuvre, il a introduit les siens dans sa propre relation avec le Père: «Je monte vers mon Père et votre Père». Et c'est déjà la part du plus jeune croyant. Aux petits enfants dans la foi, l'apôtre dit: «Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père» (1 Jean 2: 13; comp. Jean 17: 2: 3).

Le Père cherche des adorateurs. Quelle grâce! En Israël, tout mâle devait aller trois fois l'an à Jérusalem, pour y adorer (Deut. 16: 16). Pendant le millénium, toutes les nations de la terre devront monter d'année en année à Jérusalem pour adorer.

Celui qui ne le fera pas sera puni (Zach. 14: 16-19). Mais le Père cherche de vrais adorateurs; des adorateurs pour qui ce n'est pas une forme extérieure, mais une affaire de cour. Quelle valeur a pour nous ce que le Père cherche?

Adorer en esprit et en vérité

«Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (Jean 4: 23: 24).

Nous trouvons ici le caractère de l'adoration chrétienne. La vraie adoration n'est pas un culte formel, terrestre; elle correspond à ce que Dieu est et suppose par conséquent que Dieu est pleinement révélé.

Aucun incrédule ne peut adorer de cette manière! Car par la nouvelle naissance seulement nous avons reçu la nouvelle vie, que l'Écriture nomme «esprit». «Ce qui est né de la chair est chair; et ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jean 3: 6; Rom. 8: 16). C'est une adoration spirituelle, selon le nouvel homme, en accord avec ce que Dieu est.

Des croyants peuvent cependant aussi ne pas être spirituels. L'apôtre Paul ne pouvait pas parler avec les Corinthiens comme avec des hommes spirituels, car ils étaient charnels. Ils n'étaient pas «dans la chair»; cela ils l'étaient avant leur conversion. Mais quoique étant nés de nouveau, possédant donc la nouvelle vie, qui est «esprit», ils marchaient et pensaient d'une manière charnelle, c'est-à-dire comme l'homme animal pense.

Le culte d'Israël était terrestre, naturel. Il était rendu dans un lieu géographique précis, dans un temple magnifique. Ce service était réglé jusque dans les plus petits détails, et l'homme, revêtu de vêtements précieux et avec l'accompagnement d'une merveilleuse musique, pouvait apporter ce que la terre offrait de meilleur et de plus élevé. Il n'y avait là rien de spirituel. Il n'était même pas posé comme condition que le sacrificateur, le chantre ou celui qui apportait une offrande, devait être né de nouveau. Mais tout cela avait été institué ainsi par Dieu Lui-même, car c'était le culte d'un peuple terrestre rendu à un Dieu qui ne s'était pas révélé à lui, mais qui se cachait dans l'obscurité.

A la croix, cependant, Dieu a mis fin à l'homme naturel. Nous qui sommes nés de nouveau, qui avons cru au Seigneur Jésus, sommes morts avec Christ (Rom. 6: 8). Nous avons à marcher selon la nouvelle vie que le Saint Esprit a produite en nous par la nouvelle naissance. Et le Saint Esprit qui habite en nous est la puissance divine qui nous rend capables de le faire.

Ainsi notre adoration doit être spirituelle. C'est une nécessité morale, de laquelle nous ne pouvons être libérés. Comme le Seigneur Jésus l'a clairement exprimé au verset 24: le Saint Esprit est la puissance de toute vraie adoration chrétienne.

En parfait accord avec cela, aucune forme, aucune cérémonie n'est prescrite pour notre adoration. C'est d'autant plus remarquable que pour les Israélites tout était réglé jusque dans les moindres détails. Nous ne connaissons même pas les paroles de l'action de grâces que le Seigneur rendit, lors de l'institution de la Cène. Nous n'avons aucune description d'un apôtre rompant le pain. Les termes d'aucun cantique chanté aux jours des apôtres ne nous ont été conservés. Nous avons uniquement à rendre culte par l'Esprit Saint (Phil. 3: 3). Si nous revenons aux formes de l'Ancien Testament pour y adapter l'adoration chrétienne, nous perdons le caractère propre du christianisme, c'est-à-dire l'adoration par l'Esprit de Dieu.

L'adoration ne doit cependant pas seulement être «en esprit», mais aussi «en vérité». «Qu'est-ce que la vérité?» a demandé Pilate. Il ne savait pas que Celui qu'il voyait devant lui, couronné d'épines, était la vérité. La vérité est ce que Dieu a révélé de Lui-même, et c'est le Fils qui a révélé Dieu!

Dans un certain sens, Israël a aussi adoré en vérité; car son culte correspondait à la révélation de Dieu donnée à cette époque, comme l'Éternel. Mais maintenant Dieu est pleinement révélé, car «Dieu... manifesté en chair» a été sur la terre. Et par une grâce infinie, nous le connaissons. «Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable» (1 Jean 5: 20).

Il y a certes une croissance dans la connaissance de la vérité. L'Esprit de Dieu agit en nous, pour nous conduire dans toute la vérité. Mais la différence de connaissance qui existe de ce fait entre des croyants est infiniment petite comparativement à celle qu'il y a entre quelqu'un qui n'est pas né de nouveau et le plus jeune des croyants. L'homme comme tel, comme incrédule, est absolument incapable de connaître Dieu. (Il n'est en cela pas plus à même qu'un animal de comprendre la science ou la philosophie). Par la nouvelle naissance nous avons reçu une vie qui est esprit et par laquelle nous sommes en mesure de connaître Dieu. C'est la «nature divine» (2 Pierre 1: 4). Et dans cette nouvelle vie agit l'Esprit Saint qui habite en nous, et qui aussi est la puissance divine qui met cette vie nouvelle en relation avec Dieu Lui-même (Jean 4: 14). Aux petits enfants en Christ il est dit: «Vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez» (1 Jean 2: 20: 21).

Ainsi nous pouvons nous approcher de Dieu notre Père. Par la puissance du Saint Esprit qui amène notre nouvelle vie en relation avec Dieu Lui-même, nous le voyons et nous jouissons de Lui. Pouvons-nous voir Dieu, comme il est, sans être remplis d'admiration et sans éprouver le besoin de l'exprimer devant Lui? Tout enfant de Dieu qui ne s'est pas arrêté aux bénédictions reçues, mais a levé les yeux vers Celui qui donne, sait par expérience que c'est impossible. La gloire du Père, comme la gloire du Fils, est si grande que nos cours sont trop petits pour comprendre ce que nous en voyons. Et nous sommes encore bien moins à même de l'exprimer par des paroles. Mais nous adorons «en esprit», aussi l'adoration n'est pas dans nos paroles, mais dans les sentiments spirituels qui montent de nos cours.

Il reste encore une question:

Où devons-nous adorer?

Sans doute, tout croyant doit adorer personnellement. Comment pouvons-nous considérer l'œuvre du Seigneur Jésus, et l'amour, la grâce du Père, sans remercier et louer? Mais toutes ces choses, nous les partageons avec tous les enfants de Dieu. Est-ce que cela ne conduit pas tout naturellement à l'adoration en commun?

Et quand sommes-nous à cet égard le plus poussés à l'adoration, si ce n'est lorsque nous sommes réunis pour annoncer la mort du Seigneur Jésus et recevoir de sa main le pain rompu et le vin versé? Nous le voyons alors dans la perfection de son œuvre et de son amour. La contemplation de l'Agneau immolé nous amènera, dans le ciel, à le célébrer et à l'adorer (Apoc. 5). Et sur la terre aussi, il en est de même.

Oui, nous nous réunissons pour annoncer sa mort. La célébration de la Cène n'est pas en elle-même le culte. Mais si ceux qui prennent la Cène sont spirituels, ils ne peuvent faire autre chose que rendre grâces et adorer. Alors seulement la célébration de la Cène devient un culte.

Est-ce qu'une seule personne peut vraiment apporter une adoration digne de Dieu? Adam, avant la chute, pouvait remercier Dieu pour sa bonté. Mais maintenant, Dieu est parfaitement révélé dans le Seigneur Jésus. Si une adoration qui atteint une telle hauteur était rendue par une seule personne, cela supposerait chez cette dernière un degré de spiritualité qui la mettrait presque au même rang que Celui qu'elle adore.

En 1 Corinthiens 14: nous trouvons l'adoration liée à l'Assemblée [= l'Église]. Nous apprenons là selon quel principe et par qui Dieu est adoré maintenant. C'est un complément important à notre connaissance de la volonté de Dieu. Nous voyons que chanter, rendre grâces et louer ont constitué dès le début les éléments de l'adoration. Nous voyons aussi que cela ne dépendait pas d'une seule personne, mais de l'ordre et de l'action de Dieu dans l'Assemblée. Voir en particulier les versets 12-17. Le Seigneur attribue de la valeur à l'adoration intelligente de son peuple.

Les siens se réunissent avec la confiance que le Seigneur est le seul qui a de l'autorité au milieu d'eux et qui peut décider qui il veut employer. Le Seigneur exerce cette autorité par le Saint Esprit qui habite dans l'Assemblée. Ce qui importe n'est pas qu'un seul homme, ou dix, ou vingt exercent le service, mais que le Saint Esprit ait la liberté d'employer qui il veut, qu'il puisse et veuille en employer un, cinq, dix ou plus encore.

Connaissez-vous personnellement, par expérience, cette adoration? Ce n'est pas une question d'intelligence! Comme nous l'avons vu, c'est la réponse de cours occupés du Père, qui a donné son Fils unique pour eux afin qu'il meure sur la croix, et du Sauveur, le Fils de Dieu, qui les a aimés et s'est livré Lui-même pour eux.

H. L. H.

Le lieu du rassemblement pour les croyants par H. L. Heijkoop

Bibliquest

les sous-titres secondaires ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Introduction
- 2 - Le peuple d'Israël dans le désert
 - 2.1 - Valeur des instructions de l'Ancien Testament
 - 2.2 - La Genèse : des allusions
 - 2.3 - L'Exode : Habitation de Dieu au milieu de son peuple et lieu de rencontre du peuple avec Dieu
 - 2.4 - Le coeur du peuple pour l'Éternel en relation avec le lieu de rassemblement
- 3 - Le peuple d'Israël dans le pays de Canaan.
 - 3.1 - Le lieu choisi par l'Éternel pour que son peuple s'y rassemble
 - 3.2 - Unité du peuple de Dieu et service de Dieu
 - 3.3 - Rechercher le lieu où Dieu veut habiter
- 4 - Après la captivité de Babylone
 - 4.1 - Exil et retour
 - 4.2 - Retrouver la présence de l'Éternel au milieu de son peuple — le chemin de la foi
 - 4.3 - Le lieu de rassemblement retrouvé selon la Parole
 - 4.4 - Ce qui manquait, ce qui restait
 - 4.5 - Un résidu misérable, mais reconnu de Dieu
- 5 - Être assemblés au nom du Seigneur Jésus
 - 5.1 - Rejet du Roi — Introduction de l'Assemblée
 - 5.2 - L'Assemblée bâtie
 - 5.3 - Assemblée et présence du Seigneur
 - 5.4 - Conditions de la présence du Seigneur
 - 5.5 - Privilèges et responsabilités
- 6 - Adorer en esprit et en vérité.
 - 6.1 - Différences d'avec l'Ancien Testament
 - 6.2 - Adoration en esprit
 - 6.3 - Adoration en vérité
 - 6.4 - Le culte nouveau selon l'épître aux Hébreux — La Table du Seigneur
 - 6.5 - Table du Seigneur et Cène du Seigneur
 - 6.6 - Sainteté de la Table du Seigneur
 - 6.7 - Assemblée selon Matt. 18:20 et Table du Seigneur
- 7 - Le rassemblement dans des temps de ruine et d'apostasie.
 - 7.1 - Une construction imparfaite : 1 Cor. 3
 - 7.2 - Les épîtres à Timothée
 - 7.2.1 - Discerner qui sont les vrais croyants
 - 7.2.2 - Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur
 - 7.2.3 - Les vases à honneur sont purifiés
 - 7.2.4 - Ce qu'il faut poursuivre
 - 7.3 - Ce qui reste dans un temps de ruine

1 - Introduction

Nombreux sont les chrétiens qui manquent de discernement quant à l'appel des croyants sur la terre. Ils pensent que tout est en ordre une fois qu'un pécheur est venu à Dieu en confessant sa culpabilité, acquérant ainsi la certitude que ses péchés sont pardonnés en vertu de l'oeuvre expiatoire du Seigneur Jésus.

En ce qui concerne l'Évangile, ils s'en tiennent expressément à la Parole de Dieu. Toutefois le peu d'intérêt qu'ils attachent à la vie après la conversion ne leur permet pas de voir que pour cela aussi la Bible est notre seul guide.

Comme en toutes choses, les Saintes Écritures nous enseignent également à cet égard ce qui est juste, si nous les lisons avec soin.

En 1 Thess. 1:9, nous trouvons écrit : «Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai». La conversion vient en premier, car un homme animal ne peut pas servir Dieu (Rom. 3:10-12). Mais ensuite, il y a le service pour Dieu ! La conversion n'est donc pas le but de Dieu pour l'homme, mais elle est le moyen indispensable pour atteindre ce but : «servir le Dieu vivant et vrai».

Dans l'épître aux Romains également, après les onze premiers chapitres qui nous donnent une description précise du chemin par lequel un pécheur peut s'approcher de Dieu, nous trouvons au chapitre 12:1, que notre service intelligent consiste à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. Et au v. 2, nous sommes exhortés à discerner quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite.

Il ne devrait y avoir aucune divergence de pensées sur le fait que la volonté de Dieu ne peut être trouvée que dans Sa Parole ; qu'il nous faut donc sonder les Écritures, si nous voulons savoir comment nous avons à servir, selon sa volonté, «le Dieu vivant et vrai». Le psalmiste dit (Ps. 119:105, 99) : «Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier», et «J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes».

Lorsque nous parlons de servir Dieu, il nous faut d'abord nous occuper du rassemblement des croyants, car c'est là qu'ils se trouvent ensemble dans une relation directe avec Dieu. Dans le service de l'adoration, où ils Lui offrent des actions de grâces pour ce qu'il a

fait ; dans les réunions de prières, où ils Lui présentent leurs besoins ; dans le service de la Parole, où il vient à eux pour les enseigner. Dans toutes ces rencontres, il veut être au milieu d'eux (1 Cor. 14:25 et Matt. 18:20).

Dans la Bible, nous voyons que les instructions quant au rassemblement occupent une place importante, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Combien de fois, par exemple, est-il parlé dans les livres de l'Exode et du Lévitique, de la tente d'assignation et du service qui y a lieu ! Et dans le Nouveau Testament, après l'épître aux Romains qui développe la doctrine du salut, nous trouvons tout d'abord les épîtres aux Corinthiens, qui contiennent les principes divins du rassemblement des croyants.

Il est par conséquent étrange que sur ce point plus que sur tout autre, il y ait tant de divergences d'opinions. L'un croit ne devoir se rassembler qu'avec ceux qui ont exactement les mêmes pensées que lui sur une partie ou quelques parties de la vérité. Un deuxième, avec ceux qui constituent ensemble une église nationale. Un troisième, qu'il lui faut rester dans le milieu où il a été converti, tandis qu'un quatrième pense devoir aller là où selon lui il trouvera le plus de bénédiction. La Parole de Dieu est-elle si vague sur ce point ? Ou ne contient-elle aucune instruction précise ? Examinons cette question et souvenons-nous que «écouter est meilleur que sacrifier» (1 Sam. 15:22).

2 - Le peuple d'Israël dans le désert

2.1 - Valeur des instructions de l'Ancien Testament

Une remarque d'abord sur la valeur qu'ont pour nous les instructions de l'Ancien Testament. En 2 Tim. 3:16, nous lisons que toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice. En 1 Cor. 10:11, il nous est dit que toutes les choses qui sont arrivées à Israël dans le désert, leur sont arrivées comme types et pour nous servir d'avertissement. Enfin, Hébr. 9:23 nous révèle que les choses visibles de l'Ancien Testament sont des images des choses célestes, spirituelles, dont nous parle le Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, nous avons donc les pensées de Dieu sur les choses célestes exprimées dans des images visibles. Ainsi, les sacrifices de l'Ancien Testament sont des types de la Personne et de l'oeuvre du Seigneur Jésus ; et le tabernacle et le temple, la maison de Dieu sur la terre, sont pour l'oeil naturel des représentations visibles (Hébr. 9:23, 24) de la maison spirituelle de Dieu, dont nous parle le Nouveau Testament (1 Pierre 2:5 ; Éph. 2:20-22 et 1 Cor. 3:16). Et en 1 Cor. 9:9, l'apôtre Paul nous montre que même les ordonnances matérielles les plus simples ont une signification spirituelle. Considérons donc l'Ancien Testament à cette lumière.

2.2 - La Genèse : des allusions

Dans la Genèse, il n'est pas parlé d'un rassemblement de croyants. Là, nous ne voyons qu'un individu, qui sert Dieu personnellement, et qui est entouré d'hommes impies. Mais il est remarquable que, dès le moment où Dieu commence à mettre un peuple à part pour Lui, il laisse entendre qu'il habitera au milieu de son peuple et que son peuple devra s'approcher de Lui à cet endroit. Aussitôt qu'Abraham arrive en Canaan, il invoque le nom de l'Éternel à Béthel («Maison de Dieu»). La Parole de Dieu emploie ici le nom de Béthel, bien que le lieu s'appelât alors encore Luz et ne fût nommé Béthel que cent soixante-deux ans plus tard, par Jacob. Lorsque Abraham s'éloigne de Béthel, il rencontre la famine et les peines ; celles-ci disparaissent dès qu'il revient à Béthel et à l'autel «qu'il y avait fait auparavant».

En Genèse 28, Dieu apparaît à Jacob à ce même endroit, lorsque celui-ci s'en va à Charan. Ses fils lui naîtront à Charan et nous avons là le début du peuple. Et Dieu lui promet à Béthel que ce sera un grand peuple. En Genèse 35, nous voyons Dieu ramener Jacob à Béthel et s'y révéler à lui.

2.3 - L'Exode : Habitation de Dieu au milieu de son peuple et lieu de rencontre du peuple avec Dieu

Mais ce ne sont là que des allusions. Notre sujet ne se trouve vraiment traité qu'à partir d'Exode 19. Moïse parle bien au Pharaon de sacrifices offerts en commun par le peuple. Mais ils ne peuvent pas être offerts en Égypte. Il faut d'abord que l'agneau pascal soit égorgé (Ex. 12), que le peuple soit racheté hors d'Égypte et que tout lien avec l'Égypte soit rompu (Ex. 14). Mais une fois que Dieu a déclaré qu'Israël est son peuple, il peut habiter au milieu de lui et avoir là une place où le peuple se rencontre avec Lui (Ex. 25:8). Et dans les chapitres 25 à 40 de l'Exode, nous trouvons presque uniquement des instructions sur la tente et le service qui doit s'y dérouler. La tente est appelée

Tabernacle — (Ex. 25:9)

Tente d'assignation — (Ex. 29:42)

Tente du témoignage — (Nomb. 17:7).

Ces noms sont très significatifs. C'était la maison de Dieu — le tabernacle — (Ex. 25:8, 9), le lieu où Dieu habitait au milieu de son peuple. Mais, dans le tabernacle, le peuple rencontrait aussi Dieu. Et de plus, c'était le témoignage de Dieu sur la terre. C'est là que Dieu était vu dans sa sainteté, mais aussi dans son amour et dans sa grâce.

Tous les mâles devaient venir trois fois l'an à ce lieu, et c'est là que les prémices devaient être apportées (Ex. 34:23, 26). C'est là que les sacrifices étaient offerts (Lév. 1 à 7) et là que les sacrificateurs étaient consacrés (Lév. 8 et 9). Oui, même toutes les bêtes qui étaient égorgées pour être mangées, devaient d'abord être amenées à cette place (Lév. 17:4).

Pouvait-il y avoir un doute quelconque au sujet du lieu du rassemblement pour un Israélite qui connaissait la Parole de Dieu ?

2.4 - Le coeur du peuple pour l'Éternel en relation avec le lieu de rassemblement

Quelle joie cela a dû être pour Dieu d'avoir un peuple qui avait écouté ses ordonnances et qui s'approchait avec un coeur bien disposé et un esprit libéral pour suivre ces préceptes (Ex. 35). Dieu n'exigeait pas, mais attendait un sacrifice offert de bon gré. Et quelle réponse magnifique que celle du peuple ! Personne ne se déroba. Tous vinrent d'un coeur bien disposé, pour donner à Dieu le meilleur de ce qu'ils avaient. Les femmes donnèrent leurs bijoux et leurs miroirs (Ex. 38:8), les hommes, des matériaux précieux, de l'or et de l'argent. Aucun égoïsme, aucune crainte de mépris de la part des hommes, aucune envie de s'enrichir, rien ne put les empêcher, ne fût-ce qu'un instant, d'agir selon les pensées de Dieu. Ils ne pouvaient pas tous donner dans les mêmes proportions. Certaines femmes, qui avaient un coeur sage, pouvaient faire plus que d'autres. Cependant, tous vinrent, pour apporter de plein gré ce qu'ils avaient ! Cela ne nous fait-il pas penser aux premiers temps de l'assemblée, tels qu'ils nous sont décrits en Actes 2:42 et 47 ?

Et quelle réponse la bonté de Dieu a-t-elle donnée à cette disposition de coeur ? Aussitôt que la tente fut dressée selon les pensées de Dieu, Dieu vint au milieu de son peuple d'une manière visible pour chacun, afin d'habiter là (Ex. 40). Et de son habitation, il leur parlait et leur communiquait toutes ses pensées glorieuses.

Il leur enseigna comment ils pouvaient s'approcher de Lui et comment en mangeant du même sacrifice ils pouvaient avoir communion avec Lui (Lév. 3:11 ; 7:19) — comment les fils d'Aaron pouvaient exercer la surveillance sur ce que l'Éternel leur avait donné à garder, à l'entrée de la tente d'assignation (Lév. 8:35), et comment ils pouvaient aider dans l'oeuvre de l'expiation (Lév. 9:9) — comment chacun pouvait conserver sa pureté (Lév. 11) et comment celui qui s'était souillé, pouvait être purifié à nouveau (Lév. 12 à 15). Il leur indiqua les fêtes qu'ils avaient à célébrer (Lév. 23) et leur donna des ordonnances, selon lesquelles personne ne pouvait perdre de

façon durable son héritage (Lév. 25). À chacun il donna sa place et son service parmi le peuple, afin qu'il forme un tout bien ordonné où tout était bien réglé (Nombres 1 à 4). Et quelles glorieuses révélations ne leur donna-t-il pas encore dans les sept semaines entre Exode 40:1 et Nombres 10:11.

Malheureusement, le peuple n'est pas resté longtemps dans ce bon état. En Amos 5:25 et 26, Dieu reproche aux Israélites de ne pas lui avoir offert des sacrifices dans le désert, mais d'avoir porté le tabernacle de Moloc. Ils oublièrent l'unique lieu de rassemblement et allèrent dans d'autres endroits, où Dieu n'était pas.

3 - Le peuple d'Israël dans le pays de Canaan.

3.1 - Le lieu choisi par l'Éternel pour que son peuple s'y rassemble

Dans le Deutéronome, nous avons de nouvelles instructions. Après avoir marché quarante ans dans le désert, le peuple est arrivé au Jourdain et va entrer dans le pays promis. Dieu donne des instructions pour sa conduite dans le pays.

La division de ce livre est claire pour tout lecteur. Les onze premiers chapitres donnent un coup d'oeil rétrospectif sur l'histoire du peuple et sur les voies de Dieu en grâce envers lui. Avec le chapitre 12 commencent «les statuts et les ordonnances» qu'ils auraient à observer dans le pays, tandis que les chapitres 30 et suivants forment la conclusion : le peuple y est vu prophétiquement, chassé à nouveau du pays à cause de sa désobéissance.

Comme cela vient d'être dit, dans les onze premiers chapitres nous avons un rappel de la traversée du désert. Mais il ne s'agit pas d'une simple répétition de ce que nous avons dans l'Exode et les Nombres. Avant tout il est rappelé aux Israélites que c'est l'amour et la fidélité de Dieu qui les ont préservés, et que toutes les peines — tout ce trajet de trente-neuf ans à travers «tout ce grand et terrible désert» — n'étaient que le résultat de leur désobéissance. S'ils avaient obéi aux commandements de l'Éternel, ils seraient arrivés dans le pays après un trajet de onze jours dans le désert (Deut. 1:2). Cette partie se termine avec le chapitre 11, dans lequel une fois encore il est fermement établi que seules une dépendance et une obéissance absolues à la Parole de Dieu peuvent les maintenir dans les bénédictions de l'héritage que Dieu voulait leur donner.

Une fois leur coeur ainsi bien disposé à écouter, Dieu leur donne ses statuts et ses ordonnances (Deut. 12 à 29). Et ici aussi, comme toujours, le rassemblement du peuple pour servir Dieu vient en premier. Le peuple devait entrer dans un pays où tout parlait d'idolâtrie, c'est-à-dire de culte des démons (voir 1 Cor. 10:20). Le coeur humain a tendance à se conformer à ce qui l'entoure ; nous le constatons dans la suite de l'histoire du peuple et malheureusement tout aussi distinctement dans l'histoire du christianisme. C'est pourquoi, dès le début, Dieu leur montre clairement que servir Dieu est incompatible avec le service des idoles, tant en ce qui concerne l'objet de ce service que la manière de l'exercer. Il y a beaucoup de démons, et c'est la raison pour laquelle les païens adorent plusieurs dieux en beaucoup de lieux, sur les hautes montagnes, sur les collines et sous tout arbre vert ! Mais la pensée principale de l'Ancien Testament est : L'ÉTERNEL (Jéhovah), notre Dieu, est un seul ÉTERNEL (Jéhovah) (Deut. 6:4). Ils le connaissaient comme le Dieu Créateur, le Tout-Puissant et comme Jéhovah (ou Jahvé ou Yahweh). Il ne peut par conséquent y avoir qu'un seul lieu pour adorer et qu'une seule manière de rendre culte à Dieu ; il ne peut y avoir aucun accord avec l'idolâtrie. L'accent est mis là-dessus d'une manière très particulière en Deut. 12:2-7, oui dans tout le chapitre 12 et dans plusieurs autres passages dans les chapitres suivants.

Le seul Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, le Tout-Puissant, Jéhovah, le Dieu de l'alliance d'Israël, revendique pour Lui le droit de décider où et comment son peuple, qui habite son pays, peut s'approcher de Lui. Aussi dans ce chapitre 12, il est parlé six fois du lieu «que l'Éternel, votre Dieu, choisira» ; au chapitre 14, trois fois ; au chapitre 15, une fois ; au chapitre 16, de nouveau six fois et au chapitre 17, deux fois ; et encore en Deut. 18:26 et 31 trois fois ; donc vingt et une fois au total. Cela ne donne-t-il pas une idée saisissante de la souveraineté de Dieu, mais aussi de la valeur qu'il attribue au lieu où son peuple se rassemble ?

3.2 - Unité du peuple de Dieu et service de Dieu

Dieu veut que son peuple soit un, pratiquement, tel que Lui le voit en tout temps, comme un tout, dans les douze pains de proposition dans le lieu saint (Lév. 24:5) ; dans les deux pierres d'onyx sur les épaulettes et les douze pierres sur le pectoral des vêtements du souverain sacrificateur (Exode 28).

Cette unité pratique est formée par un but commun, un objet commun dans le service de Dieu et une unité de pensées (voir 1 Cor. 1:10). Le nom de notre Dieu a une merveilleuse puissance unificatrice. Satan le sait, et il ne redoute rien davantage que cette puissance. Aussi s'efforce-t-il toujours de troubler cette unité. Beaucoup de croyants ne voient pas la chose. L'impie Jéroboam l'avait très bien compris. Il savait que le service de Dieu en commun, lié au «nom de l'Éternel» annulerait irrévocablement la division. C'est pourquoi il introduisit un culte, rendu loin du lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom (1 Rois 12).

En Deut. 12, tout tend à fortifier et à réaliser l'unité pratique du peuple. Dieu connaissait les richesses de l'héritage qu'il voulait donner à son peuple. Et il attendait et désirait que le peuple, d'un coeur reconnaissant, rende quelque chose de ces richesses à Celui qui les lui dispensait. C'est la raison pour laquelle nous trouvons tant d'offrandes volontaires ici. Seules les dîmes et l'offrande des premiers-nés du bétail étaient des sacrifices obligatoires. Dieu veut que tout ce qui Lui est consacré par un coeur libéral, reconnaissant et obéissant, soit apporté au lieu où il est Lui. Il veut le recevoir de la main même du donateur et en jouir dans la communion avec lui. Une partie des offrandes était comme son «pain» (cf. Lév. 3:11 et 16), et le reste était pour son peuple, avec leurs fils et leurs filles, leurs serviteurs et leurs servantes et le Lévitte, avec un coeur joyeux, dans sa présence (Deut. 12:7, 12:18).

Pouvait-il y avoir un service plus glorieux, pour un peuple terrestre, que celui qui nous est présenté ici ? Mais cela ne pouvait appartenir qu'à un coeur pénétré de l'amour de Dieu et goûtant, par conséquent, la communion avec Dieu. Le fils aîné, en Luc 15 n'attachait aucune valeur à la joie dans la communion avec son père. Il voulait se réjouir avec ses amis, loin de la présence de son père. Pratiquement, c'était de l'idolâtrie. Quel contraste avec Ésaïe 26:8, où nous lisons : «Le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir» et avec Deut. 18:6, où il est parlé d'un Lévitte qui vient «selon tout le désir de son âme, au lieu que l'Éternel aura choisi».

Dans les chapitres suivants du Deutéronome, nous voyons la place importante qu'occupe le lieu choisi de Dieu dans la vie du peuple. Il ne peut en être autrement. La vie du peuple de Dieu doit être dominée par le fait que Dieu habite au milieu de son peuple. Dans les chapitres 14 et 15 nous voyons que les dîmes et les premiers-nés du bétail devaient être mangés là. Au chapitre 16, le sacrifice de la Pâque, la fête des semaines et la fête des tabernacles sont célébrés là. Au chapitre 17, toutes les affaires difficiles à juger sont réglées là et au chapitre 18, le service des Lévittes se déroule dans ce lieu. Au chapitre 26, la corbeille des fruits du pays est présentée là devant Dieu et enfin au chapitre 31:11, il est ordonné que, l'année du jubilé (année de relâche), la loi soit lue dans ce lieu aux oreilles de tout Israël.

D'après 1 Rois 11:36 nous savons que le lieu dont il est parlé dans le Deutéronome était Jérusalem. Le Psaume 78:68 nous montre que Dieu a choisi la montagne de Sion qu'il aime, pour y bâtir son sanctuaire. Nous voyons encore (v. 70) que Dieu met ce lieu en relation avec David, son serviteur, type du Fils de David, qui en Matt. 18 parle du lieu lié à son nom, là où il est au milieu des siens.

3.3 - Rechercher le lieu où Dieu veut habiter

Le Ps. 132:6 nous montre que David, dans sa jeunesse déjà, a recherché le lieu où Dieu voulait habiter. Il le trouva d'abord là où Caleb eut son héritage et où les fils de Coré trouvèrent dans le désert des chemins frayés (Ps. 84:5), dans son propre cœur. Et si nous ne le trouvons pas là pour commencer, c'est-à-dire, si nous ne recevons pas avec foi et dans une pleine dépendance la Parole de Dieu au sujet de ce lieu et si notre cœur ne connaît pas ainsi cette place, nous ne la trouverons jamais. C'est par une expérience humiliante que David apprit premièrement à reconnaître la montagne de Sion comme le lieu que Dieu avait choisi. En 1 Chron. 21 et 22 nous voyons que Dieu dut d'abord agir en jugement contre l'orgueil de David, et ce n'est qu'après que celui-ci eut payé le plein prix que Dieu lui révéla le lieu pour la maison de l'Éternel. Cela exige toujours un sacrifice de se détourner de toutes les choses naturelles et d'agir seulement selon les pensées de Dieu.

Malheureusement, Israël n'a pas non plus obéi à ces instructions de l'Éternel. Lorsque les témoins oculaires des grands actes de Dieu eurent disparu, le peuple se détourna rapidement et servit les idoles (Juges 2:7-13). Et en Osée 4:13 Dieu reproche au peuple d'avoir offert des sacrifices sur les sommets des montagnes, d'avoir fait fumer de l'encens sur les collines, sous le chêne et le peuplier et le térébinthe ; ils firent précisément ce que Dieu avait expressément interdit en Deut. 12. Même un homme pieux comme Salomon fit fumer de l'encens sur les hauts lieux, jusqu'au moment où Dieu lui donna une sagesse particulière (1 Rois 3). Et Dieu doit répéter ce reproche à l'égard de presque tous les rois, quelque pieux qu'ils furent par ailleurs. Là aussi, comme toujours, l'homme a gâté tout ce que Dieu lui a confié.

4 - Après la captivité de Babylone

4.1 - Exil et retour

En Esdras et en Néhémie, nous trouvons une nouvelle période dans l'histoire d'Israël. À la suite de l'infidélité du peuple, infidélité dont Ézéchiel 8 nous dépeint toute l'horreur, la gloire du Dieu d'Israël avait quitté Jérusalem. Jérusalem était le lieu que l'Éternel a choisi pour y faire habiter son nom. Là se trouvait le «trône de l'Éternel» (1 Chron. 29:23). Et maintenant Dieu la qualifie de femme rebelle et de prostituée (Ézéchi. 16:32, 35). Les dix tribus avaient été transportées en Assyrie par Shalmanésér et, cent trente-quatre ans plus tard, le royaume de Juda est détruit par Nébucadnetsar, et les habitants de Judée transportés, à Babylone pour la plupart.

Mais Dieu se souvint en grâce du résidu fidèle et inclina le cœur de Cyrus, roi de Perse, à autoriser le retour du peuple des Juifs à Jérusalem, après une captivité de soixante-dix ans, comme Ésaïe l'avait annoncé prophétiquement, cent cinquante à deux cents ans auparavant (Ésaïe 45). Seule une petite partie de Juda et de Benjamin profita de cette occasion. Selon Esdras 2:64, quelque quarante-deux mille personnes remontèrent de la captivité avec Zorobabel. Si nous pensons qu'il y eut un temps où Juda et Israël avaient ensemble une armée de un million deux cent mille hommes (2 Chron. 13:3), nous voyons combien le nombre de ceux qui revinrent fut petit. La plupart n'éprouvaient plus aucun désir pour le pays que Dieu leur avait donné et pour Jérusalem, où le temple avait été construit. D'autres (tel Daniel) ne purent pas retourner, en raison de leur position, ou peut-être aussi à cause de leur âge.

Mais Dieu était avec le petit résidu. Il l'encourageait, le fortifiait, le protégeait contre ses ennemis et lui faisait éprouver son aide et sa faveur. Non pas que Dieu les rétablît dans la position qu'Israël avait eue auparavant. Dieu ne passe par-dessus aucune infidélité et n'opère pas un rétablissement de l'état que l'homme a perdu par son péché et son infidélité. Dieu n'a pas rétabli Adam dans le paradis d'Éden. Et même les chrétiens, auxquels est imputée la valeur de l'oeuvre de Christ — oeuvre par laquelle Dieu est glorifié infiniment plus qu'il n'a été déshonoré par Adam et tous ses descendants — même les chrétiens ne retrouveront jamais le paradis d'Éden, bien que leur place soit beaucoup plus glorieuse et élevée.

4.2 - Retrouver la présence de l'Éternel au milieu de son peuple — le chemin de la foi

Ce résidu est privé de la présence visible de l'Éternel. Le trône de l'Éternel n'est plus à Jérusalem. Un Zorobabel, prince de la lignée royale de David, ne monte pas sur le trône de David, mais est seulement gouverneur sous le puissant monarque perse. Dieu a retiré sa gloire de Jérusalem et a confié la domination directe de la terre aux nations (voir Jos. 3:11 ; 1 Chron. 29:23 ; Dan. 2:38 ; És. 45:1). Dieu reconnaît les droits de souveraineté des empires païens. Les indications de temps dans les prophéties d'Aggée et de Zacharie sont données d'après les années de règne de rois païens. Et Dieu agit en faveur des siens, non pas en détruisant ceux qui dominent sur eux, mais en produisant dans le cœur de ces rois de bonnes dispositions à l'égard des Juifs.

Si le résidu avait raisonné comme tant de personnes aujourd'hui, il ne serait certes pas retourné en Judée. Plus de mille ans s'étaient écoulés depuis que Moïse avait donné à connaître «les statuts et les ordonnances», par lesquels Dieu prescrivait un lieu de culte pour toutes les douze tribus et dans lesquels le service sacerdotal était prescrit exactement. Cinq cents ans s'étaient écoulés depuis que Salomon avait bâti le temple de gloire et avait tout établi selon les pensées de Dieu, comme cela avait été montré à David. Jamais l'incrédulité n'eût plus de prétextes pour justifier la désobéissance à la Parole de Dieu. Fallait-il maintenant, après mille ans, alors que les circonstances avaient si complètement changé, agir encore selon ce que Dieu avait ordonné dans les Livres de Moïse ?

Dieu Lui-même avait pourtant abandonné Jérusalem, et avait permis que la ville et le temple fussent brûlés ! Il avait béni les Juifs qui demeuraient à Babylone et dans d'autres pays. Pensons en particulier à Daniel et à ses amis ; à Esther et à Mardochée. N'était-ce pas une preuve que ceux qui restaient à Babylone étaient dans le bon chemin ? Et maintenant, il leur fallait retourner dans le désert de Palestine, occupé en grande partie par des ennemis ! À Jérusalem, où il ne restait pas une maison habitable, pas d'autel pour offrir des sacrifices, pas de temple pour y servir, et où il n'y avait pas de muraille pour mettre à l'abri des ennemis et protéger contre le mal. Il était pourtant impossible de rétablir l'ancien état.

Ne fallait-il pas tenir compte des enseignements de l'histoire ? Pendant des siècles, seules deux tribus avaient en fait servi Dieu à Jérusalem. Dans les soixante-dix dernières années, tout avait changé, et Dieu avait permis qu'un état tout nouveau survienne. Et maintenant quelques personnes de Juda et de Benjamin revenaient, avec un petit nombre de sacrificateurs et de Lévites. Est-ce que seul ce petit groupe voyait juste ? Est-ce que les quatre-vingt-dix pour cent et plus qui ne retournaient pas et parmi lesquels il y avait des hommes tels que Daniel, étaient tous dans l'erreur ?

Sans doute, plusieurs ont raisonné ainsi. Sinon comment expliquer que l'Écriture nous dise que seulement quarante-deux mille hommes, à peine cinq pour cent de l'ensemble, soient revenus ?

Mais la foi ne se laisse pas diriger par des considérations, si raisonnables et justes qu'elles puissent paraître. Elle ne regarde pas aux circonstances. Elle ne juge pas de la justesse d'un chemin sur lequel elle s'est engagée, d'après les conséquences extérieures. Elle ne compte pas avec le nombre de personnes qui s'unissent à elle. Elle ne permet pas de juger des ordonnances divines par l'histoire, mais juge l'histoire selon l'obéissance aux commandements de Dieu. Elle ne recherche que ce que la Parole de Dieu dit, sans compter avec d'autres choses.

La Parole de Dieu avait dit que la Palestine était le pays promis et que Jérusalem était le lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom ; qu'il y avait là sa maison, où son peuple pouvait s'approcher de Lui. Et ainsi, aussitôt qu'il entendit le message de Dieu, le résidu croyant monta à Jérusalem. Certes il y avait de nombreux dangers en chemin. L'hostilité des peuples qui demeuraient

autour de Jérusalem était sans aucun doute grande. Mais ils ne sont pas mentionnés une seule fois. Et de quel zèle firent preuve ceux qui rentrèrent, dès leur arrivée !

D'abord on vérifia si tous pouvaient prouver leur descendance comme Israélites ou éventuellement comme sacrificateurs. En temps normal ce n'était pas nécessaire. On savait alors qui était Israélite, sacrificateur ou étranger. Il n'y avait pas besoin de faire des recherches sur la descendance. Mais dans des temps de confusion et de ruine, cela est nécessaire. À Babylone, un étranger pouvait facilement s'introduire. À cause de leur dispersion au milieu des peuples, malheureusement aussi de leur mélange avec eux, ainsi que du fait que des étrangers habitaient le pays, il était possible qu'un étranger se fit passer pour Israélite et qu'un sacrificateur ne fût pas de descendance pure. Une simple confession de la part de la personne en question ne suffisait pas. Dans un temps de ruine tous ceux qui se réclament d'un titre doivent le justifier. Non pas que Zorobabel contestât leurs prétentions. Cela il le laissait à Dieu. «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens» (2 Tim. 2:19). Mais il ne pouvait décider que sur la base de preuves certaines. Lorsque, plus tard, un souverain sacrificateur avec les urim et les thummim serait suscité, alors il statuerait définitivement sur leurs prétentions, selon la connaissance du Dieu Tout-Puissant (Esdras 2:63).

4.3 - Le lieu de rassemblement retrouvé selon la Parole

Mais aussitôt qu'il fut établi qui appartenait au peuple de Dieu et qui pouvait exercer la sacrificature, la première chose fut de se rassembler pour rendre culte. Il n'y avait aucun doute quant au lieu où ils devaient se rassembler. Ils se réunirent comme un seul homme à Jérusalem (Esdras 3:1). Il n'y avait aucune divergence de pensées à l'égard de ce qu'il y avait à faire. Certes les instructions de la Parole de Dieu sont d'une valeur inestimable, et en Néhémie 8:13 nous voyons quelle place de choix elles occupent parmi le résidu. Mais la première chose que fait un peuple racheté et restauré par Dieu c'est : sacrifier à Dieu, louer Dieu, rendre culte.

Il n'y avait pas non plus le moindre doute pour le peuple quant au lieu où ce culte devait être rendu. Il n'y avait qu'un seul lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom ; c'était Jérusalem. Qu'un seul autel sur lequel, selon la volonté de Dieu, les sacrifices pouvaient être offerts : l'autel de l'aire d'Ornan, dans le parvis de la maison de Dieu, du temple.

Certes, il n'y avait plus de temple, mais les ruines étaient toujours là. L'autel n'était plus, mais la place où l'autel avait été, subsistait. Ils bâtirent l'autel sur son emplacement. Cet autel, à sa place primitive, sur son ancien emplacement est appelé par Malachie : «la table de l'Éternel». Là, sur l'autel de l'Éternel, dans le parvis du temple en ruine, ils offrirent des holocaustes «selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse, homme de Dieu». Là ils firent la fête des tabernacles «selon ce qui est écrit» et amenèrent les sacrifices prescrits pour cette fête «selon l'ordonnance». Pouvait-il y avoir quelque chose de plus propre à incliner les cœurs à agir seulement selon la Parole de Dieu, que le culte rendu au lieu où le nom de l'Éternel habite, dans sa maison ?

Et après qu'ils ont obéi en tout, Dieu leur donne plus de lumière et une plus grande consécration. Ils ne peuvent plus regarder les ruines du temple sans se sentir poussés à bâtir. Certes le temple est ruiné et ne peut être rétabli dans sa gloire première. Ceux qui avaient vu la première maison pleurèrent lorsque les fondations de la nouvelle furent posées.

4.4 - Ce qui manquait, ce qui restait

Pouvaient-ils oublier que l'arche contenant les tables de la loi et la cruche avec la manne n'existait plus ? Que le propitiatoire, sur lequel année après année au grand jour des propitiations, le souverain sacrificateur devait faire aspersion du sang, n'était plus là ? Qu'il n'y avait plus les chérubins, entre lesquels la gloire de l'Éternel demeurait ? Plus d'urim et de thummim ? Et dans leur petit nombre et leur pauvreté, ils ne pouvaient certes pas construire le temple dans la glorieuse magnificence dans laquelle Salomon l'avait érigé.

Mais si faibles que fussent leurs efforts et si misérable et différente par rapport au premier temple que pût être leur construction aux yeux des hommes, elle était glorieuse pour Dieu. Il lisait dans les cœurs. Il voyait l'obéissance à sa Parole dans leur cœur, et cela Lui était agréable. Aussi les encouragea-t-il en leur laissant entendre qu'à ses yeux, ce temple était le même que celui qu'avait bâti Salomon, et que la dernière gloire de cette maison serait plus grande que la première. Le temple de Salomon, celui de Zorobabel, le temple d'Hérode et le temple dans le millénium (Ézééch. 40-43) sont à ses yeux un seul et même temple. Il n'y a qu'une seule Maison de Dieu (Aggée 2:9).

4.5 - Un résidu misérable, mais reconnu de Dieu

Non pas que le résidu en lui-même fût meilleur que ses frères restés à Babylone. Ils appartenaient au même peuple, qui avait mérité la colère de Dieu. En Esdras et en Néhémie il est parlé de tant de faiblesse et de tant de péché que nous ne pouvons que nous étonner que Dieu n'ait pas anéanti le peuple dans le jugement. Par le prophète Aggée, Dieu doit leur reprocher d'habiter dans des maisons lambrissées et de ne pas penser à la construction du temple. Dans non moins de quatre chapitres, nous voyons que, contrairement à la Parole de Dieu, ils s'étaient mélangés avec les peuples (Esdras 9 et 10 ; Néhémie 9 ; 13:3, 23), oui, et même Éliashib le grand sacrificateur avait donné un triste exemple en cela. Nous voyons que les nobles opprimaient les pauvres, et les vendaient même comme esclaves. Peut-être même qu'à bien des égards leur conduite pratique a été plus mauvaise que celle de plusieurs à Babylone (pensons seulement au fidèle Mardochee) ; pourtant Dieu les reconnaît eux seuls comme les représentants de son peuple. Il fait écrire leur histoire et suscite des rois pour les aider. Il leur envoie des prophètes et leur donne ses promesses. Des autres, il n'est parlé que dans la mesure où leurs circonstances sont en rapport avec le résidu, comme par exemple dans le livre d'Esther, où il s'agit d'empêcher l'anéantissement de tout le peuple, et donc celui du résidu aussi. Dieu trouve en eux malgré toute leur faiblesse et leurs infirmités, un principe d'obéissance. Même si quelquefois ils l'omettent, ils recherchent habituellement les pensées de Dieu, pour agir et pour servir Dieu selon ses pensées. Voilà le principe selon lequel ils agissaient. Et ainsi ils en vinrent au seul lieu de rassemblement selon ses pensées, au lieu «que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom». Ces paroles gardent leur valeur dans tous les temps : «Écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers» (1 Sam. 15:22).

5 - Être assemblés au nom du Seigneur Jésus

5.1 - Rejet du Roi — Introduction de l'Assemblée

Comme tout lecteur attentif peut le constater, dans l'évangile selon Matthieu le Seigneur Jésus nous est présenté comme le roi qui vient parmi son peuple Israël pour établir son règne. Dans la généalogie, l'accent est mis sur la descendance de David, le roi, et en Matt. 2 nous trouvons les hommages rendus au roi par les mages venus d'Orient.

Ici, le royaume est appelé le royaume des cieux, parce que, bien que sur la terre, il devait être dirigé par des principes célestes.

En Matt. 4:17-25 nous trouvons la puissante prédication du Seigneur. Lorsque, à la suite de ses miracles, de grandes foules le suivent, le Seigneur donne dans le Sermon sur la montagne (chap. 5, 6 et 7) la loi fondamentale, les principes du royaume, ou, plus exactement, le caractère de ceux qui doivent y avoir part. Ces principes étaient cependant opposés aux pensées orgueilleuses des Juifs et en Matt. 8 à 12 nous voyons le Seigneur rejeté par le peuple. Alors, au chap. 13, nous avons le nouveau caractère du royaume : un royaume dont le roi est absent, où de l'ivraie a été semée parmi le froment et où la pâte a été pénétrée par le levain

(comp. 1 Cor. 5:6-8) ; mais un royaume qui n'est pas limité aux Juifs : le champ, c'est le monde. Nous avons ensuite, en Matt. 16, la chose nouvelle qui doit paraître : l'Assemblée, qui sera bâtie par Christ.

5.2 - L'Assemblée bâtie

C'est là un point important. Pierre confesse le Seigneur non pas seulement comme le Fils de Dieu, mais comme le Fils du Dieu vivant, du Dieu en qui est la vie et la puissance vivifiante. Christ, qui par sa résurrection a forcé les portes du hadès, et par là a été déterminé Fils de Dieu, en puissance (Rom. 1:4), bâtit l'Assemblée du Dieu vivant (1 Tim. 3:15) ; et il la bâtit sur Lui-même, comme Fils du Dieu vivant. Un état tout à fait nouveau est ainsi introduit. Non pas qu'Israël soit définitivement rejeté. Matt. 17 nous montre qu'un jour le Fils de l'homme établira son royaume en gloire. Mais auparavant, l'Assemblée a pris la place d'Israël comme témoignage de Dieu sur la terre.

En Matt. 18, ce point est développé avec plus de précision. La décision dans les questions de discipline n'appartient plus à la synagogue (Jean 9:22, 34), mais à l'Assemblée. Et l'autorité de l'Assemblée repose sur le fait que celle-ci est réunie au nom du Seigneur Jésus et que Lui-même est au milieu d'elle. Il est clair que le Seigneur parle ici du temps qui suit son ascension. Lorsqu'il était sur la terre, il réglait toutes les questions. En Matt. 16 nous avons également vu que l'Assemblée n'existait pas encore, mais qu'elle devait seulement être bâtie. 1 Cor. 12:13 et d'autres passages nous enseignent que le Seigneur a commencé, à la Pentecôte (Actes 2), à bâtir son Assemblée.

5.3 - Assemblée et présence du Seigneur

Matt. 18:20 est le seul passage du Nouveau Testament où le Seigneur promet sa présence au milieu des siens. Certes à plusieurs reprises il a promis d'être avec chaque croyant. Mais c'est quelque chose de tout différent. Ici il veut être au milieu d'eux, comme l'un d'eux, comme il l'a dit prophétiquement au Ps. 22:22 : «Je te louerai au milieu de la congrégation». Aussi est-il donné ici comme condition à sa présence qu'ils soient assemblés en son nom. Il promet à ses disciples, qui se réunissent en assemblée, d'être au milieu d'eux, s'ils sont assemblés en son nom.

Ce verset étant parfois mal employé, il peut être bon d'insister sur la vérité qui y est présentée. Il nous faut garder en vue que nous ne pouvons comprendre la signification juste d'un passage que si nous le lisons en relation avec son contexte. Un verset sorti de son contexte ne prouve rien. Car de cette manière on pourrait «prouver» tout ce qu'on veut, et malheureusement cela se produit souvent. Dans tout ce chapitre, le Seigneur donne des instructions, nous montrant qu'il faut agir dans un esprit d'humilité et de grâce. Dès le v. 15, il en fait l'application au cas où un frère pêche contre moi. Que dois-je faire, lorsque ma façon d'agir en grâce reste sans succès ? Il y a une instance à laquelle je puis m'adresser. L'Assemblée, que le Seigneur Jésus Lui-même a bâtie sur Lui, a la compétence de trancher dans toutes questions entre frères. Lorsqu'elle prend une décision sur la terre, lorsqu'elle lie ou délie, son action est reconnue par le ciel. Et lorsque, sur la terre elle agit dans la dépendance, en grâce, le Père dans le ciel lui donnera ce qu'elle demande. Pour rendre clair et compréhensible aux disciples le fondement de cette déclaration, le Seigneur ajoute : «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Lorsque l'Assemblée est réunie au nom du Seigneur Jésus, il est au milieu d'elle et les décisions qu'elle prend sont revêtues de son autorité (voir 1 Cor. 5:4, 5). Le v. 19 ne trouve pas son application lorsque deux croyants ou davantage, habitant dans des lieux différents, conviennent de prier à une certaine heure et dans un certain but. Certes Dieu, qui entend la prière de chaque croyant, les entendra aussi. Mais cela n'a rien à voir avec notre verset. Et lorsque deux croyants ou plus se réunissent dans un but spirituel, que ce soit pour l'adoration, la prédication de la Parole, la prière ou quelque autre caractère que cette réunion puisse avoir, ce n'est pas pour autant un rassemblement au milieu duquel le Seigneur Jésus est. Il faut beaucoup plus pour cela : il faut que l'Assemblée soit réunie au nom du Seigneur Jésus. Là seulement le Seigneur promet sa présence.

5.4 - Conditions de la présence du Seigneur

Nous trouvons donc deux conditions :

a) Que l'Assemblée se réunisse comme telle. Au v. 17 il n'est pas dit «une», mais «l'»Assemblée. Et le chap. 16 parle aussi de l'Assemblée. Il n'y a qu'une seule Assemblée, l'Assemblée du Dieu vivant (1 Tim. 3:15). Les croyants qui habitent dans un certain lieu sont l'expression de cette seule Assemblée, oui, pour moi, ils sont l'Assemblée. C'est pourquoi l'apôtre Paul écrit à «l'assemblée des Thessaloniens», à «l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe», etc.

L'Écriture ne connaît pas deux ou plusieurs assemblées. Il n'y a qu'un seul corps de Christ. Aussi est-ce une condition absolue de la présence du Seigneur au milieu des deux ou trois, qu'ils se réunissent sur le terrain de la seule Assemblée. Peut-être que tous ceux qui appartiennent à l'Assemblée ne sont pas présents. Certains peuvent être malades ou faibles, ou retenus pour d'autres motifs. Plusieurs peuvent s'abstenir pour se rassembler sur un autre principe que celui de la seule Assemblée. Ils trouvent ce principe trop général et placent, à côté de l'appartenance à la seule Assemblée, d'autres conditions. En revanche les deux ou trois sont assemblés à la place à laquelle appartiennent tous les croyants, et si même leur cœur est affligé par le petit nombre présent, l'œil de leur foi les voit tous comme membres du seul corps de Christ. Ils sont réunis comme l'Assemblée.

b) La seconde condition, c'est qu'ils soient assemblés au nom du Seigneur Jésus. Son nom doit être le seul centre, l'unique chose qui les caractérise. Ils sont assemblés à ce nom. C'est le nom qui rassemble. Cela signifie que tout est réglé par ce nom de Jésus et que ce n'est pas à ceux qui sont assemblés de décider comment se déroulera la réunion, quelles réunions doivent avoir lieu, comment le service sera exercé, en un mot comment ce qui est en relation avec le rassemblement doit être réglé. Le Seigneur Jésus doit tout régler et les deux ou trois, qui sont assemblés au nom du Seigneur Jésus, n'ont rien d'autre à faire que de demander : «Que veux-tu que je fasse, Seigneur ?» Ils doivent étudier avec soin sa Parole et chercher à réaliser ses «statuts et ordonnances» (Deut. 12) sans pensées propres et sans critiques.

5.5 - Privilèges et responsabilités

Lorsque les croyants sont ainsi réunis, et même s'ils ne sont que deux ou trois, ils sont assemblés au nom du Seigneur Jésus et il est au milieu d'eux. Quelle place bénie et quel privilège d'être ainsi les hôtes du Seigneur Jésus ! Mais aussi quelle responsabilité pour tout croyant selon ce qu'il fait : prendre cette place près du Seigneur Jésus, ou bien une autre place, qu'il peut se choisir lui-même, mais où le Seigneur Jésus n'est pas au milieu des siens.

Est-ce que Matt. 18:20 ne nous fait pas tout de suite penser au lieu que l'Éternel a choisi pour y faire habiter son nom ? (Deut. 12). Là aussi nous avons «le nom» comme lieu de rassemblement. Le Fils du Dieu vivant, qui fait de pécheurs morts des pierres vivantes, et qui bâtit son Assemblée avec celles-ci (Matt. 16:18 ; 1 Pierre 2:4, 5), veut que son Assemblée se réunisse en (ou mieux : «à») son nom et il lie à cela sa présence. Et nous avons là de nouveau le seul lieu de rassemblement pour tous ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus.

6 - Adorer en esprit et en vérité.

6.1 - Différences d'avec l'Ancien Testament

En comparant Matt. 18:20 avec Deut. 12, on peut se demander s'il s'agit dans les deux cas de la même place. Dans le Deutéronome il est question d'un lieu géographique précis, de Jérusalem. En est-il ainsi en Matthieu 18:20 ? Jean 4:20-26 nous donne la réponse.

La femme samaritaine a discerné dans la parole par laquelle le Seigneur Jésus manifeste son état moral, qu'il était un prophète. Elle lui demande alors son jugement dans la grande dispute entre Juifs et Samaritains : Le lieu où il faut adorer Dieu, est-il la montagne de Sion ou la montagne de Garizim ? Naturellement le Seigneur répond à cette question dans le sens de la Parole de Dieu : Jérusalem est le lieu. Mais revenant au culte de l'Ancien Testament, il montre ensuite que par sa venue sur la terre, tout est changé. Israël l'ayant rejeté et ayant ainsi perdu la réalisation immédiate des bénédictions terrestres promises, le Seigneur étend son champ de travail à tout le monde (Matt. 13:38) et en tire son Assemblée (Matt. 16:18). Celle-ci n'a pas des bénédictions terrestres, mais spirituelles ; oui, elle est elle-même un corps céleste et spirituel, puisqu'elle est fondée sur un Jésus mort sur la terre, mais ensuite ressuscité et glorifié, tandis que Dieu, le Saint Esprit, habite en elle (1 Cor 3:16). Les croyants qui appartiennent à l'Assemblée ne connaissent plus Dieu seulement comme l'Éternel (Jéhovah), mais ils le connaissent comme le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, celui qui est aussi devenu leur Dieu et leur Père ; ils ont reçu un esprit d'adoption, par lequel ils crient : Abba, Père (Éph. 1:17 ; 3:14 ; Jean 21:17 ; Rom. 8:15) !

De ce fait, leur adoration aura un caractère tout différent. Ils adoreront le Père en esprit et en vérité.

6.2 - Adoration en esprit

«En esprit» indique la différence dans le caractère de cette adoration. Ce n'est plus d'une manière terrestre, adaptée aux pensées terrestres d'un homme sur la terre : une place précise, bien définie, un temple bâti avec les matériaux les plus précieux qu'on peut trouver sur la terre ; des sacrifices de ce que la terre produit ; un service dans lequel l'homme peut donner le meilleur, le plus élevé de ce qu'il possède, une musique magnifique, des vêtements précieux, bref : un service dans lequel l'homme terrestre s'approche de Dieu, comme si les pensées de Dieu étaient aussi terrestres.

Désormais les vrais adorateurs doivent s'approcher de Dieu dans la pleine conscience de ce qu'il est. Dieu est esprit, et la nouvelle vie, que le vrai adorateur a reçue à la nouvelle naissance (Jean 3:5-8) le rend capable de s'approcher de Dieu en plein accord avec cela, non plus avec des choses extérieures, qui tout au plus sont une image des choses célestes (Héb. 9:23), mais d'une manière spirituelle.

6.3 - Adoration en vérité

«En vérité» signifie en accord avec ce que Dieu leur a révélé de Lui. Ce n'est donc plus dans les relations de l'Israélite avec l'Éternel, le Dieu de l'alliance : À la montagne qui peut être touchée, au feu brûlant, à l'obscurité, aux ténèbres, à la tempête, au son de la trompette, à la voix de paroles, voix telle que ceux qui l'entendaient prièrent que la parole ne leur fût plus adressée, etc. (Héb. 12:18-21), mais dans l'intimité d'un enfant avec son Père : «Le Père en recherche de tels» (Jean 4:23 ; Rom. 8:15 ; 1 Jean 3:1).

6.4 - Le culte nouveau selon l'épître aux Hébreux — La Table du Seigneur

Ce changement est aussi relevé en Héb. 13:10-16. Toute l'épître traite de la différence et du rapport entre la loi et le culte qui s'y rattache et la Personne du Seigneur Jésus comme objet et centre du culte chrétien. Et le résultat en est que dans chaque chapitre, les choses vieilles, qui tout au plus sont un type terrestre du Seigneur céleste et de son service, disparaissent et que le Seigneur Jésus reste seul : «Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement» comme le conclut Hébreux 13:8.

Il s'ensuit au v. 10 que : Ceux qui servent le tabernacle — un service, dans lequel l'accès à Dieu n'était pas manifesté (9:8) — n'ont pas le droit de manger de l'autel chrétien. Seuls peuvent en manger ceux qui ont «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus» (10:19). Celui qui veut être auprès du Seigneur Jésus (et le Saint Esprit considère cela comme allant de soi de chaque croyant) doit soit être au ciel (9:12) soit sortir hors du camp (13:13), c'est-à-dire hors du système d'un culte terrestre. Le chap. 13:12 ne laisse aucun doute quant au fait que pour les croyants juifs auxquels l'épître était adressée, Jérusalem était le camp, la ville qui sous l'ancien ordre de choses avait été le lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom. Le Seigneur Jésus est maintenant le centre autour duquel doivent se rassembler tous les siens, dans la séparation de tout service qui serait exercé dans l'esprit de l'Ancien Testament.

Au v. 10, le Saint Esprit fait allusion à la participation aux sacrifices qui, pour autant qu'il s'agissait de sacrifices pour le péché et d'offrandes de gâteau, ne pouvaient être mangés que par les sacrificateurs, avec parfois leur famille, mais qui pour ce qui en était des sacrifices d'action de grâces, pouvaient être mangés par tout Israélite pur (Lév. 6:9 à 7:38). Une partie de ce sacrifice d'action de grâces était pour Dieu ; elle est appelée «un pain de sacrifice... à l'Éternel» (3:11). Le reste était pour celui qui apportait le sacrifice et pour le sacrificateur, oui pour tout Israélite qui était pur. Et l'autel sur lequel l'offrande était présentée, est appelé «la table de l'Éternel» (Malachie 1:7-14).

6.5 - Table du Seigneur et Cène du Seigneur

L'autel chrétien est également nommé «la Table du Seigneur» (1 Cor. 10:21). Ce n'est pas une appellation arbitraire. Il n'y a aucun type dans l'Ancien Testament qui corresponde davantage à la Cène du Seigneur telle qu'elle est présentée en 1 Cor. 10, que le sacrifice d'action de grâces et le sacrifice de consécration qui y est lié (Ex. 29:19-33 ; Lév. 8:31).

En 1 Cor 11, la Cène est considérée dans sa signification première, telle que le Seigneur l'a donnée, c'est-à-dire un simple repas en mémoire d'un Sauveur mort : «Faites ceci en mémoire de moi». Aussi tout est personnel ici, et l'accent est mis sur l'état personnel et sur la responsabilité individuelle.

En revanche, en 1 Cor. 10:16-22, un côté tout différent de la Cène est présenté. Nous y voyons Christ, comme un Sauveur mort sur l'autel, et celui qui offre le sacrifice, se nourrissant de Lui, a par là communion avec tous les croyants, et avec Dieu aussi. Le sang, ici, et ici seulement, est nommé en premier, pour montrer que l'oeuvre commune de la rédemption est l'unique fondement sur lequel cette communion pouvait être établie. Mais alors cette communion est aussi mise au premier plan ; tout ce qui est personnel disparaît.

Au v. 16 nous voyons que lorsque nous buvons à la coupe, nous avons communion avec le sang de Christ. Non pas moi seulement, mais «nous», tous les croyants. Il en est de même pour le pain. Tous les croyants qui participent à la Cène, ont communion avec le sang et avec le corps du Seigneur et, puisqu'il en est ainsi, ils ont aussi communion entre eux. Au v. 17, cela est une fois encore dit expressément : «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps». Lorsque nous participons ensemble à la Cène, nous manifestons publiquement que nous avons communion avec le sang et avec le corps du Seigneur et que, avec tous les croyants, nous formons un seul pain, le seul corps de Christ.

6.6 - Sainteté de la Table du Seigneur

Dans les versets suivants, nous voyons qu'il est possible de mettre cette chose sainte en relation avec des choses souillées. Parlant de l'autel juif et des autels païens, l'apôtre montre que ceux qui mangent des sacrifices ont communion avec l'autel, oui, avec Dieu, à qui les sacrifices sont offerts. Et il ajoute la sérieuse exhortation : «Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez participer à la Table du Seigneur et à la table des démons. Provoquons-nous le Seigneur à la jalousie ? Sommes-nous plus forts que lui ?» Paroles sérieuses qui doivent nous remplir d'un saint respect et nous amener à reconnaître combien la sainteté de la Table du Seigneur est importante pour Dieu.

6.7 - Assemblée selon Matt. 18:20 et Table du Seigneur

Nous avons vu, dans cette partie, que la Cène doit être célébrée dans la conscience que nous sommes un avec tous les croyants, oui, que, en participant à la coupe et au pain, nous exprimons publiquement que nous formons tous ensemble le corps de Christ, et que la Cène doit être célébrée à la Table du Seigneur dans la séparation de tout ce qui n'est pas en accord avec elle. C'est l'Assemblée dans son unité qui est réunie à la Table du Seigneur. N'est-ce pas la même chose qu'en Matt. 18:20 ? Là aussi les croyants se réunissent, en rapport avec l'unité de l'Assemblée, à la Table du Seigneur, là où le Seigneur est l'hôte et où il décide qui peut y prendre place et comment les choses doivent se dérouler, où Lui-même est le centre et l'objet du cœur de ceux qui sont réunis. Un seul lieu de rassemblement pour l'Assemblée, et cela non seulement pour la célébration de la Cène (1 Cor. 10:16-22 et 11:18, 20), mais aussi lorsque l'Assemblée est réunie pour le service de la Parole (14:23).

7 - Le rassemblement dans des temps de ruine et d'apostasie.

7.1 - Une construction imparfaite : 1 Cor. 3

L'Assemblée, la maison de Dieu, qui est bâtie par le Seigneur Jésus avec des pierres vivantes (Matt. 16:18 ; 1 Pierre 2:4-7) est sans aucun défaut. Comment est-ce qu'une construction imparfaite pourrait sortir des mains du divin Architecte ?

En 1 Cor. 3:9-17 cependant, où il est aussi parlé de la maison de Dieu, nous ne trouvons pas le Seigneur comme Architecte, mais Paul. Il a posé le fondement, et c'est un bon fondement. Mais d'autres édifient après lui sur ce fondement et doivent considérer comment ils édifient dessus. C'est la maison de Dieu confiée aux hommes qui devront rendre compte de leur travail et dont l'oeuvre sera éprouvée par le feu, moyen d'épreuve divin. Nous voyons le résultat de cette construction dans la chrétienté : une bâtisse, composée non pas de pierres vivantes, mais en grande partie de matériaux sans vie. De nombreux ouvriers ont porté atteinte au fondement et l'ont gâté. L'homme, comme toujours, a ici aussi manqué, et a gâté ce que Dieu lui avait confié.

Déjà alors Paul avertissait : «Que chacun considère comment il édifie dessus». Comme un sage architecte, il a posé le bon fondement : Jésus Christ. Mais d'autres viennent ensuite pour édifier sur ce fondement, et cela peut se faire de trois manières : il peut y avoir de bons matériaux : de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, matériaux qui supportent l'épreuve du feu. L'architecte qui se sert de tels matériaux recevra une récompense. Il peut aussi y avoir des matériaux sans valeur : du bois, du foin, du chaume ; ceux-ci seront consumés par le feu, lors de l'épreuve, et ce qui a été bâti sera anéanti. L'ouvrier ne recevra pas de récompense et lui-même sera sauvé «comme à travers le feu». Son service a été sans valeur, et il paraîtra les mains vides devant Dieu. Mais la troisième manière de construire est beaucoup plus mauvaise. Elle porte atteinte au fondement ; par elle la construction dans son ensemble est compromise et ce qui avait déjà été bien édifié est gâté. Un jugement terrible de la part de Dieu s'abattra sur ces ouvriers-là. « Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes.»

7.2 - Les épîtres à Timothée

Dans la première épître à Timothée, nous voyons encore la maison de Dieu dans sa gloire première, telle qu'elle avait été bâtie par Paul et d'autres ouvriers fidèles. Bien que le danger menace et que prophétiquement l'apostasie soit déjà annoncée (1 Tim. 4:1), cette maison est encore nommée la colonne et le soutien de la vérité et nous trouvons des instructions quant à la manière dont un croyant doit s'y conduire (3:15).

Dans la seconde épître à Timothée, la dernière épître que Paul ait écrite, l'état est profondément modifié. Dieu a permis que le mal se soit déjà développé à un point tel que des instructions durent être données quant à la façon dont le croyant, individuellement, devait se comporter dans ces circonstances. Les mauvais ouvriers corrupteurs de 1 Cor. 3 apparaissent déjà ici (2 Tim. 2:16-18) ; des chrétiens de nom se sont introduits (3:5). Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de Paul (1:15), et lors de sa première défense, comme prisonnier, tous l'ont abandonné (4:16).

7.2.1 - Discerner qui sont les vrais croyants

En Actes, 2:42-47, tous les croyants étaient ensemble, et d'après le chap. 5:13 personne n'osait se joindre à eux. On savait de chacun s'il était un croyant ou non. Tous ceux qui confessaient la foi, étaient chrétiens. Il n'en était déjà alors plus ainsi. Comment le croyant, qui habite au milieu de cet état de ruine, peut-il discerner qui appartient véritablement au Seigneur ?

La réponse divine est : «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». L'homme ne les connaît pas. Il n'est pas capable de discerner, parmi tous les professants, qui est véritablement né de nouveau. Mais ce n'est pas non plus nécessaire. Il peut abandonner cela à Celui qui sonde les reins et les cœurs. Quelle pensée apaisante et consolante ! Si moi je ne sais pas si ceux qui se nomment chrétiens le sont vraiment, pour le Seigneur il n'y a aucune incertitude. Il n'en oublie aucun.

7.2.2 - Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur

Mais cela ne veut pas dire que maintenant il me faille agir comme si rien n'était changé. La ruine est là, et dans ma conduite je dois en tenir compte. Même si je peux et dois laisser à Dieu le soin de déterminer parmi tous les professants ceux qui Lui appartiennent, le Saint Esprit me dit : «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur» (v. 19).

Les versets suivants nous disent ce que cela comporte. La maison de Dieu, en ruine, sur la terre est comparée à une grande maison, dans laquelle il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre. Les uns sont à honneur, les autres à déshonneur. Je ne puis pas sortir de la maison. Il me faudrait alors apostasier du christianisme et devenir païen ou juif. Dans la maison, je dois me purifier de ces vases à déshonneur, afin d'être un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre. La purification extérieure de toute souillure, suivie de la purification intérieure : «Fuis les convoitises de la jeunesse», et ensuite l'union «avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur».

Il faut bien prendre garde qu'il n'est pas dit ici : les chrétiens de nom sont les vases à déshonneur et les croyants les vases à honneur ! Certes, il y a des vases d'or et des vases de terre, mais le critère pour juger si je suis un vase à honneur est seulement : «Si quelqu'un se purifie de ceux-ci».

En 2 Tim. 2:2, il ne s'agit pas de l'opposition entre croyants et incrédules, mais entre serviteurs fidèles et serviteurs infidèles. Voyez les versets 2 (des hommes fidèles), 3 (bon soldat), 4-6, 11-13, 15-18, etc. Dans tout le chapitre, il n'est parlé que deux fois de croyants ;

du moins est-il laissé entendre que ce sont des croyants (naturellement, Paul, Timothée et tous ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur, sont des croyants, mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici). Une première fois au v. 10, il est parlé d'élus, et là il n'est question que du fait que l'oeuvre de l'apôtre est pour leur profit, oui, comme si c'est par elle qu'ils obtiennent le salut. Les croyants ne sont donc mentionnés là que pour encourager à un service fidèle. Et puis au v. 19 : «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens», pour montrer que nous ne le savons pas, et que nous n'avons pas à juger si ceux qui se disent chrétiens sont véritablement des croyants, car nous ne pouvons pas tous les juger, et n'avons pas non plus besoin de le faire. Pour nous le critère, c'est qu'ils se retirent de toute iniquité ; voilà la preuve pour nous qu'il s'agit d'un croyant, car seuls les croyants peuvent agir ainsi.

Dans les v. 16-18, il n'est pas non plus dit d'Hyménée et de Philète, ou de ceux qui furent induits en erreur par eux, qu'ils sont des incroyants, mais que leur service est pernicieux, qu'ils sont donc des serviteurs infidèles, et que la foi des autres a été renversée, c'est-à-dire qu'ils ont abandonné la vérité du christianisme. Il n'est pas davantage question de croyants ou d'incroyants dans les v. 20-26, mais de professants fidèles ou infidèles, de vases à honneur et de vases à déshonneur.

7.2.3 - Les vases à honneur sont purifiés

Il ne s'agit pas de la matière dont un vase est fait, mais de savoir s'il est à honneur. Et un vase qui n'est pas purifié n'est pas à honneur. Un vase d'or ou d'argent qui est souillé ou qui a traîné dans le fumier, n'est pas à votre honneur, si vous le placez, non purifié, dans votre maison. Il est à déshonneur dans votre maison et vous ne le mettriez pas dans votre plus belle pièce. Un vase à honneur est un vase qui est purifié. Il ne s'agit pas de ce que le Saint Esprit produit dans un pécheur perdu, mais uniquement de ce qu'est la responsabilité d'un homme qui se dit chrétien. Celui qui «se purifie de ceux-ci» sera un serviteur fidèle ; le nom de son Seigneur est glorifié ; il est un vase à honneur.

Que parmi les vases qui ne se purifient pas, il y ait ou non des croyants, c'est une affaire qui ne me concerne pas. Le Seigneur est juge de cela ; car «le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Notre foi peut être convaincue qu'il y a beaucoup de croyants parmi eux, et elle peut rendre grâce au Seigneur de ce qu'ils le sont, mais aussi mener deuil de ce qu'ils restent en rapport avec des vases à déshonneur, et sont par là des vases à déshonneur. Dieu pourra aussi se servir d'eux pour beaucoup de bonnes oeuvres, mais d'après le v. 21, seuls ceux qui se sont purifiés des vases à déshonneur sont préparés pour toute bonne oeuvre.

Il faut aussi remarquer que la purification extérieure est nommée d'abord, et ensuite seulement la purification intérieure. Nous sommes enclins à dire : Si nous sommes séparés du mal intérieurement, la séparation extérieure n'est pas tellement importante. Dieu donne cependant à la purification extérieure la première place. Si nous réfléchissons, la justesse de cet ordre nous apparaîtra clairement. Si nous n'obéissons pas en rapport avec la purification extérieure, comment pouvons-nous nous purifier intérieurement ? Et combien il est difficile de rester intérieurement pur, plus encore de se purifier, dans un entourage impur ! «Mais fuis les convoitises de la jeunesse !» C'est terrible d'être purifié extérieurement et d'être impur intérieurement. C'est de la fausseté.

7.2.4 - Ce qu'il faut poursuivre

Après la purification, il y a le côté positif : «Poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur» (v. 22). Ce sont des choses magnifiques, que nous devons poursuivre, des fruits de l'Esprit Saint. Mais nous n'avons pas à le faire seuls. Nous devons le faire avec tous ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Qui sont-ils ? Cela apparaît clairement dans ce qui précède. Des vases à honneur, qui se sont purifiés extérieurement des vases à déshonneur et qui se sont aussi purifiés intérieurement. Ici, nous sommes appelés à juger. Comment quelqu'un qui n'a pas la vie de Dieu peut-il être «préparé pour toute bonne oeuvre» ? Et un incrédule ne peut pas davantage être purifié extérieurement et intérieurement. C'est d'après cela que nous devons juger si quelqu'un a la vie de Dieu ou non. On nie parfois que nous ayons la capacité de le voir. Mais Dieu aurait-il prescrit à ses enfants quelque chose qu'ils ne peuvent pas accomplir ? Osons-nous le dire ? Il n'en est cependant pas ainsi. La nouvelle vie en nous et notre entendement éclairé par le Saint Esprit peuvent discerner avec certitude où il y a la vie et où il y a mort. Non par la confession seulement. Elle n'est pas une preuve dans des temps de ruine. Dans de tels temps il faut prouver toute prétention à un titre (Esdras 2:62). « Montre-moi ta foi sans oeuvres, et moi, par mes oeuvres, je te montrerai ma foi » (Jacq. 2:18). C'est par la confession, liée à une marche de foi et à des oeuvres de foi, qu'il peut être déterminé avec certitude, après examen par des croyants expérimentés, s'il y a la vie. Et si nous ne la discernions pas à cause de la faiblesse, nous sommes néanmoins assurés que «le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Nous n'avons ainsi pas à décider si une telle personne est sauvée ou non, mais nous ne pouvons pas la considérer comme un vase à honneur (Esdras 2:59-63).

7.3 - Ce qui reste dans un temps de ruine

Ainsi, séparés de tout ce qui est impur, et unis à ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur, nous pouvons suivre les instructions du Seigneur. Nous sommes sortis vers Lui hors du camp (Héb. 13:13). Nous pouvons revenir à «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1:1 ; 2:7, 24 ; 2 Jean 5 et 6). Nous pouvons être rassemblés par le Saint Esprit au nom du Seigneur Jésus et jouir ainsi de sa glorieuse présence au milieu de nous, même si nous ne sommes que deux ou trois (Matt. 18:20). Nous pouvons annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne (1 Cor. 11:26), garder sa Parole, ne pas renier son nom, et garder la parole de sa patience (Apoc. 3:8-11). Sa glorieuse promesse se fait entendre : «Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne» (Apoc. 3:11).

Même dans un temps de ruine, il reste vrai qu'il y a encore un lieu de rassemblement pour les enfants de Dieu : le lieu où ils se réunissent «avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur», sur le terrain de l'unité de la seule Assemblée, hors du camp, à la Table du Seigneur, là où le Seigneur est au milieu des siens.

CULTE par Rossier Henri

Table des matières

- 1 - La Cène : plus qu'un commandement : une invitation et un mémorial — 1 Cor. 10:16-18 ; 11:23-27
2 - Le Culte en esprit et en vérité — Jean 4:1-30

1 - La Cène : plus qu'un commandement : une invitation et un mémorial — 1 Cor. 10:16-18 ; 11:23-27

Notes recueillies à une méditation : ME 1932 p. 86-88

À mesure que nous avançons dans le chemin et que nous approchons du moment où tout sera parfait, la fête qui nous rassemble le premier jour de la semaine et qui va devenir une fête perpétuelle gagne, je n'en doute pas, nos coeurs à tous, et acquiert un prix de plus en plus inestimable, jusqu'au moment où nous en jouirons d'une manière parfaite.

Je me souviens de ma jeunesse, où, pendant bien des années j'ai pris ce repas avec les enfants de Dieu réunis au nom du Seigneur, en considérant cet acte comme un commandement du Seigneur.

Je le voyais comme un devoir, et, pourtant, ce n'est nullement un commandement, c'est une invitation. Je n'éprouvais alors aucune jouissance, et c'est peut-être le cas de plusieurs jeunes âmes... Chers amis, est-ce que nous estimons cette fête comme elle devrait l'être ? Comme un mémorial ? Le Seigneur a dit : «Faites ceci en mémoire de moi». — Voilà la part la plus intime qui est placée devant nous : un mémorial. Pourquoi nous asseyons-nous à cette table ? Pour faire un repas présidé par le Seigneur Jésus lui-même. C'est une scène d'intimité où il est question de jouissance. Nous y venons pour nous nourrir de ce corps qui a été donné pour nous. Il s'agit d'entrer dans une connaissance intime avec cet amour qui a porté Christ à se donner Lui-même tout entier sans rien garder pour Lui, ne pensant qu'à nous.

Il y a là une communion intime avec Lui ; et encore, il y a là une communion les uns avec les autres. Tous sont conviés avec la même pensée, avec la même jouissance ; combien cela est propre à nous remplir de repos et de force ! Quand nous avons célébré ce mémorial, nous pouvons continuer la route avec une énergie nouvelle.

Voilà ce qui est avant tout notre bonheur, notre jouissance : nous nourrir de Lui, nous entretenir de cet amour sans limite que nous ne sonderons que dans l'éternité !

Une autre chose — et ma pensée va spécialement aux jeunes — ce repas, que nous faisons chaque premier jour de la semaine, est une proclamation, un témoignage. Il y a deux voix qui retentissent, l'une s'adressant au monde, l'autre montant vers le ciel.

C'est une grande chose que ce témoignage. Vous ne trouvez pas un endroit dans ce monde où il y ait un témoignage rendu dans le silence ; le nôtre, chaque premier jour de la semaine, n'a pas besoin de parole qui s'exprime par des mots, mais c'est un témoignage devant le monde.

Chers amis, il faut beaucoup penser à cela. Ce n'est pas la jouissance la plus élevée, sans doute, mais ce témoignage est d'une immense importance pour ce monde. La chose la plus élevée, c'est la voix qui monte vers le ciel, en adoration et en louanges. Je me souviens de la parole d'un cher frère, maintenant auprès du Seigneur : Ne voyez-vous pas, me disait-il, que la Cène est un cantique ? La Cène est l'expression de l'adoration. Nous ne dirions pas un mot que la coupe que nous prenons dans nos mains serait l'adoration elle-même présentée devant Dieu. Plus nous nous occupons de cette fête qui nous est préparée, plus nous voyons des trésors en jaillir pour nos coeurs, et plus nous comprenons ce qu'elle est pour ceux qui la connaissent. Elle se répétera durant toute l'éternité ; nous la célébrerons autour de l'Agneau, dans sa grandeur et dans sa perfection.

2 - Le Culte en esprit et en vérité — Jean 4:1-30

Notes recueillies à une méditation ; ME 1932 p. 174-176

Il nous paraît étrange que le Seigneur choisisse cette pauvre femme pécheresse, méprisée, cette femme dont la vie entière parlait contre elle, pour lui révéler les choses les plus élevées que la Bible nous ait jamais fait connaître : le don de Dieu. Le Seigneur sort, pour ainsi dire, cette femme de toutes ses préoccupations terrestres, de son entourage, de son milieu de péché, pour l'introduire où ? Dans le ciel.

Cette femme montre toute son ignorance, tout son endurcissement de coeur quant aux choses de Dieu, et c'est cette pauvre créature, qui comprend à peine ce qu'est le péché, qui est introduite dans le ciel, dans la présence même de Dieu, avec la faculté de pouvoir comprendre avec intelligence ce que le Seigneur lui révèle. Dieu se manifeste à elle comme le Père, en sorte qu'il n'y a absolument aucune séparation entre cette pauvre femme pécheresse et le Dieu Saint.

Cette créature misérable a la faculté de s'approcher du Dieu Saint, elle est introduite devant Lui comme son enfant. Le Seigneur lui parle du Père, elle peut Le connaître comme tel, et l'adorer, elle, cette pécheresse ! elle peut adorer le Dieu Saint en esprit et en vérité. La voilà rendue capable de s'approcher de Dieu, non pas avec un esprit de femme pécheresse. mais avec l'esprit de Dieu, et de le faire avec un caractère parfait, le caractère même du Dieu Souverain.

Tout cela est révélé à cette pauvre, misérable femme. Valons-nous mieux qu'elle ? Certes, non ! cette femme avait des qualités, elle avait besoin d'affection — il nous est dit qu'elle avait eu quatre maris — donc elle avait besoin de s'attacher à quelqu'un, et elle possédait des qualités beaucoup plus réelles que beaucoup d'entre nous. Et bien, c'est à cette femme qui ne pouvait s'appuyer sur rien, c'est à nous qui ne pouvons pas non plus nous appuyer sur quoi que ce soit, que ces révélations sont faites.

Nous sommes tout d'un coup retirés de toutes nos préoccupations terrestres. Dieu a soin de nous sortir absolument de tout l'entourage humain, et Il nous transporte en un instant devant Lui, ayant le caractère et la vie que Lui-même possède, avec l'Esprit qui est son Esprit, de sorte que nous pouvons nous adresser à Lui en pleine connaissance : Il m'est révélé dans la Personne de Christ. Nous voyons dans un homme l'ensemble des perfections divines sur lesquelles nous pouvons nous appuyer et nous sommes reçus de Dieu avec une pleine et entière satisfaction. Dieu dit : «je suis absolument satisfait». Il voit en nous des adorateurs qui viennent l'adorer en Esprit et en vérité.

«Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en Vérité... Le Père en cherche de tels qui l'adorent».

Il nous a cherchés comme Il avait cherché la femme Samaritaine. Réalisons-nous cela, réalisons-nous ce que c'est que le culte du premier jour de la semaine où nous sommes appelés à adorer le Père en Esprit et en vérité ?

Cette femme, si ignorante, ne connaissait pas le don de Dieu comme nous avons appris à le connaître. Mais, quand elle s'est trouvée placée en face de la perfection divine, elle n'a pas eu la moindre pensée de doute sur la grandeur des bénédictions qui lui étaient offertes. Que fait-elle ? elle devient évangéliste. Elle laisse sa cruche, elle abandonne aussitôt ses occupations pour aller annoncer la bonne nouvelle. Elle veut amener d'autres âmes à cette fontaine d'eau vive qui vient de la rafraîchir, elle veut que d'autres apprennent à connaître l'homme parfait qu'elle a devant elle.

Nous avons le privilège de connaître ce don de Dieu. Sortons de nos préoccupations d'ici-bas, sortons de l'entourage de ce monde, ne soyons occupés que d'une seule chose, d'une seule Personne, cette Personne bénie du Seigneur Jésus, afin que par Lui nous soyons rendus capables d'adorer le Père, et de l'adorer comme Il veut que les siens adorent : en esprit et en vérité.

L'Exercice des DONNS et l'INTERCESSION dans leurs rapports avec le CULTE par H. Rossier

Bibliquest

Les sous-titres en rouge ont été ajoutés par Bibliquest
 Messager Évangélique 1917 p.28-35

1 — L'exercice des dons (ou ministère de la Parole) n'a normalement pas sa place dans le Culte

Le Nouveau Testament ne parle qu'une seule fois d'un discours prononcé quand les frères étaient assemblés pour rompre le pain (Actes 20). Ce discours n'avait pas de rapport avec le Culte, mais l'apôtre profitait du jour et des heures du rassemblement pour faire entendre à tous les choses qu'il avait à leur dire. Il semblerait même que Paul avait saisi l'occasion de cette réunion générale pour retarder son départ (versets 6, 7 ; voyez aussi 21:4 ; 28:14). Les termes employés au verset 11 ne nous donnent pas une certitude absolue que la fraction du pain ait eu lieu après ou avant le discours (*), mais nous voyons, en tout cas, que ces deux actes, le discours et la fraction du pain, ne furent pas liés l'un à l'autre. La prédication avait lieu à l'occasion du Culte, mais non pendant le Culte. Si une occasion pareille se présentait à nous, nous serions autorisés par la Parole à faire ce que fit l'apôtre.

(*) Plusieurs concluent de ces termes que Paul se servit du pain qui restait de la Cène pour faire un repas sommaire.

À part cette occasion, nous ne trouvons aucun passage où la prédication soit associée à la fraction du pain et au Culte, mais nous trouvons, au contraire, que l'exercice des dons est une partie inséparable de la réunion d'assemblée pour l'édification (1 Cor. 14). Dans le Culte, l'exclusion des dons proprement dits se conçoit aisément ; les adorateurs parlent à Dieu par les hymnes, les prières et les actions de grâces ; dans la réunion d'édification, les dons parlent à l'Assemblée de la part de Dieu.

Ceux qui rendent Culte sont devant Dieu pour l'adorer en Esprit et en vérité ; la Cène, symbole d'un Christ mort, est le centre du Culte ici-bas, comme l'Agneau immolé est, dans sa personne, et restera éternellement, le centre du Culte dans le ciel. «La coupe de bénédiction» signifie que nous bénissons par elle (quoique nous la bénissions aussi) ; elle est, pour ainsi dire, un Cantique d'adoration, le parfum de l'amour de Christ offert à Dieu. Tel est le culte idéal, si j'ose m'exprimer ainsi : tel, du moins, il se réalisera dans le ciel. Je ne doute pas que, lorsqu'il est compris et goûté autour de la table du Seigneur, l'Assemblée, y trouvant une joie accomplie, ne s'estimera pas privée d'une bénédiction, si un ministère spécial ne s'exerce pas au milieu d'elle. Quand le Culte est à cette hauteur, l'exercice d'un ministère pendant le Culte pourrait en troubler le courant ascensionnel en lui substituant un courant inverse, quelque précieux et béni que ce dernier soit à sa place.

Est-ce à dire qu'aucun ministère ne doit s'exercer dans l'Assemblée pendant le Culte ? Bien loin de nous une telle pensée !

En premier lieu l'Écriture, la Parole elle-même, y garde toujours sa place. Présentée par l'Esprit, souvent dès le début du Culte, elle fournit une note dominante, reprise, du commencement à la fin, par les frères qui prennent une part active à l'adoration. Ou bien encore, la Parole vient confirmer et appuyer ce que l'Esprit a exprimé dans les actions de grâces. Je suis convaincu que, si la lecture de tel ou tel passage de l'Écriture qui détermine le caractère du Culte ou entre dans son courant, venait à manquer, ce serait une perte considérable pour l'Assemblée. N'oublions pas toutefois que même la simple lecture d'un passage de la Parole est soumise à la direction de l'Esprit ; si elle ne l'était pas, elle pourrait entraver fâcheusement le cours de l'adoration.

Mais il est nécessaire d'établir que nous rencontrons, hélas ! trop souvent des cas où le ministère de tel ou tel frère doit s'exercer dans une réunion autour de la table du Seigneur. Ces cas sont ceux où l'Assemblée n'est pas à la hauteur du Culte. Tel relâchement spirituel, tel mal caché ou non jugé, telle marche mondaine individuelle ou collective, contristent le Saint Esprit qui n'est plus libre de s'exprimer sans entraves au milieu de circonstances pareilles. L'assemblée reste froide et languissante ; des silences pénibles s'établissent ; l'on s'attend les uns aux autres. La contrainte règne à la place de l'élan heureux de coeurs unis dans une même pensée et dans une commune joie. Bien plus, la chair s'en prévaut souvent (de quoi ne se prévaut-elle pas ?) pour chercher à remédier au mal par une action intempestive qui dans bien des cas, revêtira la forme d'un discours. Ainsi le Culte se trouve profondément altéré.

C'est dans les cas, si fréquents, où l'Assemblée est impuissante à réaliser le Culte qu'une action selon l'Esprit de Dieu a lieu pour relever le niveau moral en présentant Christ comme l'objet qui peut délivrer les âmes de leur apathie ou de leur préoccupation d'elles-mêmes. Par ses instruments, quels qu'ils soient, non pas toujours les plus doués, mais les plus pieux, l'Esprit Saint exhorte les frères à se réveiller et à se relever d'entre les morts, afin que le Christ resplendisse sur eux, et provoque, s'il y a lieu, une humiliation salutaire en atteignant la conscience de celui ou de ceux dont l'état moral est la cause de cette faiblesse.

Mais nous trouvons encore une autre participation d'un ministère occasionnel dans le Culte. Une pensée exprimée dans les prières, les chants, les actions de grâces, peut devenir le point de départ de développements suggérés par l'Esprit de Dieu à tel ou tel frère, développements qui donnent eux-mêmes lieu à de nouvelles actions de grâces et, de cette manière, le Culte, bien loin d'être entravé, est soutenu par l'activité des divers services ou ministères dans l'Assemblée.

Ceux que le Seigneur appelle à ces fonctions ont besoin de beaucoup de vigilance, de spiritualité et de communion avec le Seigneur. Un frère qui vient au Culte avec l'intention d'y présenter un sujet particulier, quelque édifiant qu'il puisse être en soi, ne fait que troubler l'action du Saint Esprit dont la direction lui est encore inconnue. Qu'il y vienne, s'attendant à cette direction, et renonçant à ce que ses propres pensées lui suggèrent. S'il en est ainsi, on n'observera pas dans ses méditations la tournure d'un discours préparé d'avance. Sous ce rapport, l'action des frères dans l'assemblée de Culte est souvent très défectueuse par leur manque de spiritualité pour discerner l'état de l'Assemblée, ou par l'absence d'une dépendance réelle du Saint Esprit, en présentant des sujets étrangers à la direction que l'Esprit seul a droit d'imprimer au Culte, direction qui peut revêtir chaque premier jour de la semaine un caractère différent : tantôt l'amour du Père, tantôt l'amour du Fils, tantôt la jouissance de la présence de Dieu dans la lumière, tantôt le Fils de l'homme à la droite du Père, tantôt les merveilles de sa marche ici-bas, tantôt la profondeur de ses souffrances, tantôt les résultats glorieux de sa résurrection, tantôt l'espérance de son prochain retour, tantôt l'amour qui s'abaisse, tantôt la victoire qui s'élève en emmenant la captivité captive... Mais qu'ajouterais-je encore ? Comment passer en revue des sujets qui sont innombrables ? La coupe n'est-elle pas pleine de bénédictions, de louanges inépuisables ?

Tel est le Culte. Irions-nous le troubler par l'exercice des dons ? Jamais je n'ai été plus profondément humilié dans ma vie, que le jour où j'entendis un frère exprimer dans le Culte la pensée que «la table du Seigneur est le lieu où les dons se font valoir !» Non, la table du Seigneur n'est pas ce lieu-là et nulle action dans le Culte ne devrait jamais sortir des conditions, très importantes du reste, que nous avons faiblement cherché à caractériser.

2 — Il y a place pour l'intercession dans le culte

La réponse à la seconde question, au sujet de l'intercession dans le Culte, est très simple. Jamais l'intercession ne devrait être ni absente, ni bannie du Culte. Les saints glorifiés dans le ciel, ces anciens qui rendent Culte autour de l'Agneau immolé, en un temps futur, caractérisés par les «âmes sous l'autel» et les saints persécutés ici-bas, se présentent non seulement avec des harpes, mais avec des «coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints». Telle est de même aujourd'hui la vraie intercession en faveur des saints dans le Culte. Mais l'intercession, quoique présentant ici et en bien des cas un objet restreint, n'a de fait point de limites, ou plutôt ne s'arrête qu'aux bornes de la terre. J'exhorte avant toutes choses, dit l'apôtre, à ce qu'on fasse «des supplications, des

prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés». Et plus loin : «Je veux donc que les hommes prient en tout lieu» (1 Tim. 2:1, 2, 8). Il n'y a donc aucune limite de personnes, ni de lieu pour l'intercession ; elle peut être présentée aussi bien dans le cabinet qu'en public, aussi bien dans les réunions d'édification que dans le Culte autour de la table du Seigneur.

Il est cependant une restriction, à coup sur profondément humiliante, apportée à l'intercession, et qui provient de nous-mêmes. Si l'état de l'Assemblée est mauvais, s'il comporte un mal patent et non jugé, elle ne pourra pas plus intercéder qu'elle ne peut adorer. La coupe d'or est inséparable de la harpe ; elles s'associent ou s'excluent mutuellement, et il n'en est pas autrement s'il s'agit de l'individu. L'intercession suppose la communion. Quand cette dernière est interrompue par le péché, nous avons besoin d'intercession pour nous-mêmes, et c'est le rôle de notre Avocat. Alors notre rôle à nous est uniquement de confesser nos péchés à Celui qui est fidèle et juste pour nous les pardonner et «nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9 ; 2:1). Ensuite, la communion étant retrouvée, notre intercession peut avoir de nouveau libre cours. Abraham intercède quand il est sur la montagne, en communion avec l'Éternel ; il n'intercède pas quand il est descendu en Égypte ; même chez Abimélec (Gen. 20), il n'intercède, comme prophète, qu'après avoir été profondément humilié au sujet de sa conduite (verset 17).

Qu'est-ce qu'une réunion d'assemblée ? Hébr. 2:11, 12 ; Matth. 18:15-20 ; 1 Cor. 14:23-33 par Henri Rossier

Table des matières

1 - L'ASSEMBLÉE

1.1 - Ceux qui la composent

1.2 - Église, corps de Christ

1.3 - Église, maison de Dieu

2 - L'ASSEMBLÉE LOCALE

3 - LA RÉUNION D'ASSEMBLÉE

3.1 - Ce qu'elle n'est pas

3.2 - La 1^o réunion d'assemblée est celle pour le culte.

3.3 - La 2^o réunion d'assemblée est celle pour la prière

3.4 - La 3^o réunion d'assemblée est mentionnée en 1 Corinthiens 14 : réunion pour l'édification

1 - L'ASSEMBLÉE

Avant de répondre à la question de notre titre, il est nécessaire de rappeler brièvement ce qu'est l'Assemblée selon la Parole.

1.1 - Ceux qui la composent

L'Assemblée (ou l'Église) se compose de tous les rachetés de l'économie actuelle, depuis la Pentecôte jusqu'au retour du Seigneur. Dans ce sens, tous les saints de cette économie, qu'ils soient encore ici-bas quand le Seigneur viendra, ou qu'ils aient été recueillis auprès de Lui avant sa venue, en font partie, mais ordinairement la parole de Dieu considère l'Assemblée comme étant composée de tous les membres de Christ présents sur la terre à un moment donné.

L'Assemblée est l'Épouse de Christ qu'il a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même et qu'il se présentera glorieuse ; mais elle nous est encore montrée sous deux aspects, en rapport spécial avec le sujet qui nous occupe :

1.2 - Église, corps de Christ

1^o Elle est le corps de Christ. Ce corps a été formé à la Pentecôte (Actes 2). En ce jour, le Seigneur Jésus monté au ciel et assis à la droite du Père, à la suite de l'oeuvre de la rédemption, a envoyé ici-bas l'Esprit qu'il a reçu (Actes 2:33), pour unir ensemble tous les rachetés sur la terre, en un seul corps avec Lui, leur Tête glorieuse dans le ciel. À la Pentecôte, il restait sans doute à révéler tout un côté de ce mystère, qui constitue le service spécial de l'apôtre Paul, savoir que les nations étaient «cohéritières et d'un même corps et coparticipant de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'Évangile» (Éph. 3:6). Le second chapitre des Actes nous présente l'Assemblée sous sa forme juive, pour ainsi dire, selon l'allusion qui en est faite au Psaume 22:22 ; néanmoins c'est l'Assemblée. Ce qui a été accompli à la Pentecôte par le don du Saint Esprit demeure et demeurera jusqu'à la venue du Seigneur. Baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps ici-bas, tous les croyants sont unis par ce seul Esprit avec leur Chef céleste, jusqu'à ce qu'ils soient recueillis auprès de Lui dans la gloire. Cette unité, «un seul corps et un seul Esprit» (Éph. 4:4), existe aujourd'hui comme au commencement. Elle est indestructible et la ruine ne peut l'atteindre.

Outre le principe de l'Assemblée, c'est-à-dire l'unité du corps de Christ, la personne du Seigneur en est le centre (nous insisterons plus loin sur l'immense importance de ce fait), et le Saint Esprit, l'agent de son fonctionnement. Il agit au moyen des dons conférés par le Seigneur ressuscité à son Église (Éph. 4), ou distribués par l'Esprit comme il lui plaît (1 Cor. 12). L'expression de ce rassemblement sur la terre est la table du Seigneur. C'est là qu'outre le mémorial de sa mort, l'unité de son corps est proclamée (1 Cor. 10:16, 17).

1.3 - Église, maison de Dieu

2^o En rapport avec la descente du Saint Esprit sur la terre, l'Assemblée est aussi considérée comme la maison de Dieu ici-bas, comme une habitation de Dieu par l'Esprit. C'est comme édifice, et non comme corps, que l'Église nous est présentée en Matthieu 16, dans la première mention qui soit faite d'elle. Lorsque Pierre, qui en avait reçu la révélation du Père, eut déclaré que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur lui annonça que sur ce roc il bâtirait son Assemblée, et que les portes du hadès ne prévaudraient point contre elle. Cette bâtisse a commencé par la descente du Saint Esprit, après que le Fils du Dieu vivant eut été déterminé par la résurrection «Fils de Dieu, en puissance» (Rom. 1:4). Elle se continue et ne sera terminée qu'à Sa venue, lorsque ce qu'il a bâti sera transporté dans le ciel pour être la cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem. Cette maison est composée de pierres vivantes, qui sont édifiées sur Celui qui en est le fondement, «la maîtresse pierre de l'angle». Un tel travail est parfait, parce qu'il est de Dieu, de Christ et de l'Esprit. Il est aussi inaltérable que la formation d'un seul corps ici-bas.

De même que le corps, l'édifice est aussi considéré comme composé de tous les rachetés existant dans le monde entier à un moment donné. «En qui», est-il dit aux Éphésiens, «vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Éph. 2:22).

D'autre part, l'Assemblée n'est pas seulement considérée comme bâtie par le Seigneur, mais comme confiée à la responsabilité de l'homme pour son édification (1 Cor. 3). De ce côté-là tout a manqué ; l'Église est devenue comme «une grande maison» où l'on trouve des vases à honneur et à déshonneur (2 Tim. 2:20). Si la manifestation de l'unité du corps ici-bas a manqué, et si nul ne peut reconnaître cette unité à la manière dont l'Assemblée se présente aujourd'hui aux yeux du monde, il est de même entré dans la construction de la maison d'autres éléments que des pierres vivantes, et sous ce rapport la maison a été ruinée.

2 - L'ASSEMBLÉE LOCALE

À la Pentecôte, l'Assemblée, toute l'Assemblée était réunie à Jérusalem. L'oeuvre s'étendant, elle ne put continuer à être réunie «en un même lieu» (Actes 2:44). Partout se formèrent des réunions locales, comme nous le voyons dans les Actes et les épîtres, mais chacune d'elles était la représentation de l'ensemble, du seul corps. C'était l'assemblée de Dieu de la localité ; elle était inséparable de «tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ, et leur seigneur et le nôtre» (1 Cor. 1:2). L'assemblée d'une localité comprenait dans son sein tous les rachetés qui habitaient cette localité. Telle était l'assemblée de Dieu à Corinthe, celle d'Antioche, de Jérusalem, d'Éphèse, et de tout autre endroit. La pensée de Dieu, quant à l'assemblée locale, est donc qu'elle comprend dans son sein tous les rachetés d'une localité, et qu'elle représente aux yeux de Dieu, et doit représenter aux yeux du monde, l'Assemblée entière. Ce fait est de toute importance pour la question que nous avons posée au début de cet article, car c'est précisément de l'assemblée locale que nous aurons à nous occuper. Nous ne pouvons assez insister sur ce fait : il n'y a qu'un principe de rassemblement selon la Parole, celui de l'unité du corps de Christ. Tout rassemblement local qui ne représente pas l'ensemble du corps de Christ, ne peut être que sectaire.

La parole de Dieu prévoit en Matthieu 18, en 2 Timothée et en bien d'autres passages, que la ruine de l'édifice confié à la responsabilité de l'homme changera complètement l'apparence primitive du rassemblement des saints ici-bas, jusqu'à le voir consister seulement en deux ou trois assemblés au nom du Seigneur (Matt. 18:20), mais elle ne prévoit jamais que le principe du rassemblement doive être modifié pour cela. Il y a un seul corps et un seul Esprit, et nous devons toujours «garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix» (Éph. 4:3).

Ainsi, quand nous parlons d'une assemblée locale, elle pourrait ne consister aujourd'hui qu'en deux ou trois réunis autour du nom de Christ et dans l'unité de son corps, au milieu de centaines d'autres chrétiens, qui ont un terrain de rassemblement antiscrituraire, mais ces quelques-uns auraient le privilège d'être la représentation de l'Assemblée universelle dans cette localité, en même temps qu'ils auraient la responsabilité et l'autorité que la présence du Seigneur confère à l'assemblée locale.

Le passage de Matthieu 18:15-20, qui nous présente la portée pratique de la grande vérité de l'Assemblée, proclamée au chapitre 16, nous montre le fonctionnement de cette assemblée, ne fût-elle composée que de deux ou trois. Elle est assemblée à son nom, il est au milieu d'elle, lui conférant son autorité pour s'administrer, et ce qu'elle décide, comme réunie autour de Lui et sous la direction du Saint Esprit, est ratifié dans le ciel. Dans cet important passage, le Seigneur prévoit même des difficultés personnelles entre deux frères. S'agit-il de lui-même (versets 8, 9), le croyant doit être sans pitié ; il lui faut trancher et arracher ; s'agit-il de son frère, le mal sans doute ne peut être toléré, mais il faut agir en grâce et avec beaucoup de patience. Si celui qui a péché contre son frère ne veut écouter ni ce dernier, ni les témoins amenés par lui, la chose est portée devant l'assemblée, dont les uns et les autres font partie, et celle-ci intervient en dernier ressort. L'assemblée parle et n'est pas écoutée, alors, tous les moyens employés jusque-là étant épuisés, le frère lésé doit considérer celui qui a péché contre lui «comme un homme des nations et comme un publicain». L'assemblée possède ici la compétence pour juger en dernier ressort une question individuelle. Ce verset 17 ne parle nullement de la discipline exercée par l'assemblée et du retranchement du méchant. Tels ne sont ni la signification, ni le but du passage. «Qu'il te soit...» est-il dit, et non pas : «Qu'il vous soit...». Il faut chercher en 1 Corinthiens 5, et non pas ici, l'exemple du retranchement d'un méchant par l'assemblée. L'intervention de l'assemblée locale dans un cas individuel, conduit naturellement à un second point contenu dans le verset 18 : «En vérité, je vous dis : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel». Le Seigneur nous montre ici que, comme il avait conféré individuellement l'autorité à l'apôtre Pierre en vue du royaume des cieux (Matt. 16:19), il la confère maintenant à l'Assemblée en vue de son administration par le fait de sa présence personnelle au milieu d'elle. Au temps apostolique, les douze avaient individuellement cette autorité dans l'Église (Jean 20:23), mais l'autorité de l'assemblée dépendait exclusivement de la présence de Christ. Ces deux autorités subsistaient ensemble sans se remplacer l'une l'autre, comme on le voit dans le cas de l'incestueux de Corinthe (1 Cor. 5:4, 5). Depuis la disparition des apôtres, il n'y a plus cette autorité individuelle dans l'Église, mais l'autorité conférée par la présence du Seigneur à l'assemblée locale subsiste jusqu'à sa venue.

L'assemblée a donc un devoir, celui d'ajouter ou de retrancher ici-bas. Ses décisions sont ratifiées dans le ciel. Son autorité judiciaire a sa source dans le fait que le Seigneur est au milieu d'elle et qu'elle possède aussi la direction du Saint Esprit. Il est fort important de remarquer que le verset 20 : « Je suis là au milieu d'eux », se rapporte aussi bien au verset 18, qu'au verset 19, dont nous parlerons plus tard. La puissance réside, ne fût-ce qu'au milieu de deux ou trois réunis à son nom sur le pied de l'assemblée, dans le fait que Lui s'y trouve personnellement.

3 - LA RÉUNION D'ASSEMBLÉE

Nous venons de voir ce que sont l'Assemblée et une assemblée locale selon la Parole. Nous pouvons répondre maintenant à la question que pose notre titre. Mais disons d'abord ce qu'une réunion d'assemblée n'est pas.

3.1 - Ce qu'elle n'est pas

Des chrétiens peuvent se réunir dans un but utile et béni, sans être réunis sur le pied de l'Assemblée. Un père peut réunir sa famille, un maître sa maison, un frère des jeunes gens pour méditer la Parole ou étudier les Écritures. Des frères plus âgés s'accorderont dans ce même but. — Un frère doué du Seigneur, évangéliste ou docteur, exercera son ministère devant un auditoire convoqué dans ce but, que ce soit dans le local de l'assemblée ou ailleurs — ce même frère aura à coeur d'exposer un sujet ou une portion de la Parole d'une manière suivie dans une série de méditations et, avec le consentement de l'assemblée, ces réunions auront peut-être lieu pendant la semaine, au jour ordinaire de la réunion. — L'assemblée assistera à ces prédications, dont la responsabilité repose sur celui qui exerce son don ; elle en profitera ; il y aura de la lumière accordée, des effets produits par le Saint Esprit sur la conscience ; celui qui croirait pouvoir s'en passer en éprouverait une perte, mais tous les cas que nous venons d'énumérer ne sont pas des réunions d'assemblée.

Une réunion d'assemblée est une réunion où l'assemblée locale se réunit selon le principe de l'assemblée comme telle. «Quand vous vous réunissez en assemblée», dit l'apôtre aux Corinthiens (1 Cor. 11:18). Ils se réunissaient selon le principe posé au chapitre 1, vers. 2, de la même épître. De plus, l'assemblée se place autour du Seigneur qui est au milieu d'elle, sous sa dépendance immédiate et sous celle du Saint Esprit, agissant dans son sein. Lorsque les rachetés comprennent ce qu'est l'Assemblée, l'Église, pour le coeur de Christ et aux yeux de Dieu, ils cherchent naturellement à réaliser cette immense bénédiction, et ont la joie de trouver le Seigneur personnellement présent au milieu d'eux, selon sa promesse. Cette présence n'est pas corporelle, comme lorsqu'il se tint au milieu des disciples après sa résurrection, mais elle n'en est pas moins réelle. C'est une présence personnelle et spirituelle. Remarquons-le : Bien que les siens soient réunis «à son nom» (Matt. 18:20), sa présence est personnelle. Il dit : «Je suis là au milieu d'eux» et aussi : «Je te louerai» au milieu de l'assemblée (Ps. 22:22). Il ne dit pas : Mon Esprit est là ; mon Esprit te louera ; mes rachetés te loueront par le Saint Esprit ; ce qui est vrai, mais : Je suis là ; je te louerai, ce qui est bien davantage.

Peu importe le nombre : Sa présence est la même ; qu'ils soient trois mille, comme au début, ou trois, comme en un temps de ruine ; sa présence au milieu des siens constitue la bénédiction toute spéciale d'une réunion d'assemblée.

Ceci nous amène aux différents caractères que peut revêtir une réunion d'assemblée.

3.2 - La 1^o réunion d'assemblée est celle pour le culte.

D'une manière générale, le culte est l'adoration rendue en commun à Dieu pour ce qu'Il est en lui-même, pour ce qu'Il est et a fait en notre faveur. Le culte est d'une importance capitale aux yeux du Père et du Fils. «L'heure vient», dit le Seigneur, «et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (Jean 4:23, 24).

Le culte est la première chose réalisée par les chrétiens qui ont compris ce qu'est l'Assemblée, car il suppose des personnes unies en un seul corps par un seul Esprit. Le culte a lieu en présence de Dieu le Père et autour de l'Agneau. Quand on prend cette place, on pense à tout ce que le Fils est pour le Père, à tout ce que Christ est pour Dieu (Apoc. 5:9), au fait que Dieu a été parfaitement glorifié ici-bas, dans la vie et la mort de Jésus. Mais toute cette oeuvre qui fait, ainsi que son Auteur, les délices du Père, a été accomplie en vue de nous. Nous pouvons en apprécier l'étendue, parce que nous en sommes les objets. La reconnaissance se mêle donc dans le culte à l'adoration du Père et du Fils.

Le Seigneur lui-même est le centre du culte pour la louange. Lui-même nous a réunis ; il se place au milieu de nous. Sa présence personnelle dans le culte a une telle importance que, sans cette présence, il n'y aurait pas de louange digne de ce nom. Il dit : «Je te louerai» au milieu de l'assemblée (Ps. 22:22). Comment loue-t-il ? En se servant de la voix de l'assemblée réunie autour de Lui. Il est incontestable que cela ne peut avoir lieu que par son Esprit et par notre bouche, mais il est tout aussi vrai que c'est Lui qui loue. La louange s'exprime dans ce Psaume envers le Dieu d'amour qui sauve et délivre, mais c'est Christ lui-même qui a été délivré de la mort : «Tu m'as répondu d'entre les cornes des buffles». Lui seul peut connaître l'étendue de ce salut et le célébrer d'une manière adéquate. Mais cette délivrance est aussi bien pour nous, que l'oeuvre qui a fait descendre Jésus dans la mort. Sa louange doit donc être aussi la nôtre ; seulement Christ, par son Esprit, l'exprime avec une plénitude qui n'est pas limitée à la manière dont nous l'apprécions. Christ, pour avoir été entre les cornes des buffles, sait parfaitement ce qu'est Dieu en délivrant, et quelle est la grandeur de sa délivrance ; nous ne le savons que très imparfaitement ; mais notre infirmité trouve sa consolation et son encouragement dans la pensée que la louange monte comme un parfum en la présence de Dieu le Père, parce que le Seigneur qui nous le révèle, en est le centre, l'ordonnateur et Celui qui l'exprime. Il est hors de doute que notre état moral peut contrister le Saint Esprit et l'empêcher de donner sa pleine expression à la louange, mais il n'en est pas moins vrai que Dieu en est la source (comme il est dit : «De toi vient ma louange dans la grande congrégation» Ps. 22:25) ; — que le Seigneur en est le centre, et qu'elle est exprimée par le Saint Esprit.

Nous trouvons un second élément du culte, aux chapitres 10 et 11 de la première épître aux Corinthiens. La Cène y est présentée comme centre visible de l'Assemblée réunie autour de la table du Seigneur, alors que le Seigneur lui-même en est le centre invisible. Cette réunion à laquelle se rattache le culte dans sa plus haute expression, est par excellence une réunion d'assemblée, et c'est ainsi qu'elle est considérée en 1 Corinthiens 11, où nous trouvons ces mots déjà cités plus haut : «Quand vous vous réunissez en assemblée» (vers. 18), et encore : «Méprisez-vous l'assemblée de Dieu» (vers. 22), paroles qui indiquent clairement ce caractère de réunion d'assemblée autour de la table du Seigneur. Ce sujet est trop connu pour que nous nous y arrêtions longuement. Il est plus nécessaire peut-être de faire remarquer que si d'ordinaire le culte se rattache à la Cène, cela n'exclut nullement une réunion d'assemblée pour le culte sans la fraction du pain, différente de celle du premier jour de la semaine, où l'assemblée est réunie autour de la table du Seigneur pour rompre le pain (Actes 20:7). Ce culte qui trouve son expression dans ces mots : «Je te louerai» au milieu de l'assemblée ; plus d'une fois les frères réunis en assemblée en ont fait l'expérience heureuse et bénie.

3.3 - La 2^o réunion d'assemblée est celle pour la prière

Elle est mentionnée en Matthieu 18:15-20 (*).

(*) On peut voir, avec raison, dans l'exercice de l'admission ou du retranchement, au verset 18 de ce chapitre, une réunion d'assemblée. Nous ne faisons que la mentionner ici, parce qu'elle se joint d'habitude au culte où les âmes sont reçues à la table du Seigneur ou sont retranchées. Mais l'on devrait rencontrer plus fréquemment une réunion d'assemblée pour l'humiliation. Elle est sous-entendue en 1 Corinthiens 5:2. Lorsqu'un péché est découvert dans l'assemblée et nécessite l'exclusion du coupable, l'assemblée doit mener deuil et s'humilier de ce péché en le faisant sien devant le Seigneur. Le retranchement peut être prononcé par l'assemblée dans cette réunion d'humiliation, ce qui donne à cet acte une grande solennité.

Au verset 18, le Seigneur avait dit à ses disciples : «Je vous dis...» ; au verset 19, il ajoute : «Je vous dis encore...» reliant ces deux sujets au verset 20, tout en les différenciant l'un de l'autre. «Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux ; car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Ainsi la présence du Seigneur ne constitue pas seulement une réunion d'assemblée pour le culte, mais aussi pour la prière.

Au point de vue pratique, il est de toute importance de comprendre cela. Une réunion de prière a un caractère tout spécial, aussi spécial qu'une réunion de culte. Un frère pourrait peut-être avoir quelque motif plausible de ne pas assister à l'exercice de tel ou tel ministère, mais nul ne peut avoir une raison pour ne pas assister à la réunion d'assemblée pour la prière, car le Seigneur est là, personnellement présent au milieu des siens. Si nos coeurs apprécient ce privilège, il n'arrivera pas, ce qui n'a lieu que trop souvent, que dans une grande assemblée cinq ou six seulement se sentiront poussés à venir prier ensemble. Le laisserions-nous, Lui, le Seigneur, se présenter solitaire, là où toute l'assemblée devrait être réunie ? Sans doute, selon sa promesse, il n'est pas moins présent au milieu de deux ou trois, mais quel mépris de l'assemblée pour sa personne, quand il pourrait en être autrement ! Ah ! puissions-nous sentir profondément notre responsabilité à cet égard !

D'où vient la faiblesse des requêtes dans nos assemblées de prière ? D'où viennent les silences angoissants ? D'où viennent les vaines redites, les demandes banales présentées sans conviction et comme invariablement taillées sur le même patron ? Tout cela ne provient-il pas de ce que Sa présence, au milieu de l'assemblée, n'est ni cherchée, ni réalisée ? S'il en était autrement, il y aurait autant de puissance dans la réunion de prières que dans le culte. Sans doute, l'une diffère de l'autre. Dans ce dernier ce sont les louanges, dans la première, les requêtes qui montent vers Dieu, mais dans les deux, la pensée des saints, exprimée par le Saint Esprit, est dirigée par le Seigneur. La louange est plus élevée que la requête ; les deux sont parfaites dans la bouche du Seigneur Jésus : «Quand il a crié vers Lui, il l'a écouté» (Ps. 22:24).

Notons que les prières ne sont pas absentes de la scène céleste, tant qu'il y a encore des saints souffrants sur la terre. Les vingt-quatre anciens tombent sur leurs faces devant l'Agneau, ayant chacun une harpe (la louange) et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints (Apoc. 5:8). Ainsi les anciens accomplissaient ces deux actes. C'est la «réunion d'assemblée» céleste, avec l'Agneau immolé comme centre, visible aux yeux de tous au milieu du trône (ce qu'il n'est pas aujourd'hui), la réunion d'assemblée céleste pour le culte et pour présenter les prières des saints.

3.4 - La 3^e réunion d'assemblée est mentionnée en 1 Corinthiens 14 : réunion pour l'édification

Pour saisir l'importance de ce chapitre, il est bon de remarquer qu'après l'introduction de l'épître (chapitres 1 et 2), les chapitres 3 à 10 traitent de l'organisation de l'Assemblée comme maison de Dieu sous la direction du Saint Esprit. Le chapitre 10:1-13, parle des privilèges et de la responsabilité de la profession chrétienne. Les chapitres 10:14 à 14, nous montrent l'ordre dans l'Assemblée en rapport avec l'unité du corps de Christ. L'Esprit produit cette unité ; la Cène en est l'expression (chap. 10 et 11).

Au chapitre 12, nous trouvons que « nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps », et que « nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit » ; non plus en rapport avec la Cène, mais avec les dons. Cette unité comporte la diversité des dons administrés par le Saint Esprit. Chaque don a sa place dans le fonctionnement du corps de Christ qui est un. Les services par les dons s'exercent sous l'autorité du Seigneur et pour Lui. La doctrine des dons de l'Esprit est aussi exposée en détail dans ce passage, puis, au verset 28, nous avons, pour ainsi dire, les grands dons placés par Dieu dans l'Assemblée.

Au chapitre 14, l'apôtre nous montre le fonctionnement, l'exercice des dons dans la réunion d'assemblée, après avoir, au chapitre 13, introduit l'amour comme mobile de leur usage et de leur exercice.

Ceci posé, revenons à notre troisième réunion d'assemblée. D'abord c'est une réunion d'assemblée et pas autre chose. C'est l'assemblée réunie comme telle autour du Seigneur : « Si donc l'assemblée tout entière se réunit ensemble », est-il dit au verset 23, employant le même terme qu'au chapitre 11:20, au sujet de la Cène (*) (voyez encore les versets 4, 5, 12, 19, 26, 28, 33, 34, 35). Mais le but n'est plus le culte ou la prière ; c'est « l'édification ». « Celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification ». « Celui qui prophétise édifie l'assemblée » (vers. 3, 4). « Afin que l'assemblée reçoive de l'édification » (vers. 5). « Cherchez à être abondamment doués » des dons de l'Esprit « pour l'édification de l'assemblée » (vers. 12).

(*) *epi to auto*, ensemble, en un même lieu. C'est le terme technique pour le rassemblement au point de vue pratique.

L'assemblée se trouve donc réunie ici, comme pour la Cène, dans l'unité de l'Esprit et autour de la personne de Christ, mais ce qui s'y passe, c'est que les bénédictions se répandent du Seigneur à son assemblée, au lieu de monter à Dieu par Lui. C'est sous son autorité que les dons spirituels sont dispensés aux siens pour leur édification.

Nous avons déjà dit en commençant qu'il peut y avoir un exercice de dons en d'autres milieux que l'assemblée, sans même parler de l'évangéliste qui s'adresse au monde, mais ce n'est nullement ce dont il est parlé ici, car le don d'évangéliste n'est pas même mentionné dans ces chapitres. On est réuni en assemblée autour du Seigneur ; on s'attend à Lui pour recevoir, par son Esprit, ce qui convient à l'édification de son Église. Le fait de sa présence prête aux dons un caractère particulier dans la réunion d'assemblée. Il s'agit de l'édification de l'assemblée, c'est-à-dire du corps. Chacun peut avoir quelque chose à donner (vers. 26). Ce ne sont pas précisément ici des ministères constants qui s'exercent, quand même on y trouve un don fondamental, comme celui de la prophétie, et que ni la doctrine, ni même les langues ne sont exclues, mais nous voyons le fonctionnement du corps confié par occasion à tous ou à chacun, selon l'opération de l'Esprit, et selon la volonté du Seigneur qui est au milieu de l'Assemblée en vue de son édification et des besoins réels connus de Lui, car il veille sur les siens et purifie son Assemblée — « par la parole » (Éph. 5:26).

En cette occasion, la scène qui se déroule est pleine de bénédictions. On trouve une grande liberté unie à une grande dépendance. Un frère se lève et prophétise. De nos jours, la prophétie diffère sans doute d'avec celle de 1 Corinthiens 14, en ce que, la parole de Dieu étant complète, il ne peut plus y avoir de révélation nouvelle de sa pensée — mais la communication de la pensée de Dieu subsiste. Tous les frères sont censés pouvoir prophétiser, car, nous le répétons, il ne s'agit pas ici d'une chose constante et continue. « Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un enseignement, a une langue, a une révélation, a une interprétation : que tout se fasse pour l'édification » (vers. 26). L'exercice du don de prophétie paraît ici comme une communication momentanée de la pensée de Dieu, qui s'exerce par l'un ou par l'autre. « Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent ; et s'il y a eu une révélation faite à un autre qui est assis, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés » (vers. 29-31). Cela ne veut pas dire que, dans le cours d'une seule réunion d'assemblée, tous doivent prophétiser, alors même qu'ils en auraient la capacité, car « les esprits des prophètes sont assujettis aux prophètes » (vers. 32). On voit, au contraire, que l'Esprit restreint, en vue de l'ordre, l'exercice de la prophétie à deux ou trois, « car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints » (vers. 33).

Toute cette activité s'exerce donc richement dans sa diversité, et il en résulte une grande bénédiction pour les âmes. Elles sont venues chercher le Seigneur. Il est là, et c'est dans cette activité spirituelle que sa présence se fait sentir.

Notre incapacité à réaliser une réunion d'assemblée qui ait le caractère que nous venons de décrire, a différentes causes. Notons, en premier lieu, le fait qu'on ne réalise pas, comme dans le culte, que le Seigneur est personnellement présent et que l'on peut se confier aussi complètement dans cette présence pour l'édification de l'assemblée, que pour le culte et la prière. La différence entre ce qui se passe dans notre esprit, quand nous allons à une réunion de culte ou à une réunion d'édification, nous en est la preuve. En nous rendant au culte, nous sommes paisibles et sans préoccupation au sujet de ce qui s'y passera, ou de l'action qui s'y exercera, parce que nous allons y chercher et y trouver la présence du Seigneur. S'agit-il d'une réunion d'édification, nous nous demandons avec inquiétude qui s'y trouvera, qui y agira. Cela ne vient-il pas de ce que nous n'allons pas y chercher Sa présence ?

C'est beaucoup aussi le manque de foi et de confiance en Lui, qui entrave l'exercice des dons pour l'édification. On me dira : Non, mais je me défie de moi-même. Détrompez-vous. Si vous n'aviez aucune confiance en la chair, vous laisseriez le Seigneur agir, et il pourrait parler par vous, de manière à exprimer sa pensée, selon la direction du Saint Esprit.

Il est une autre, et sans doute la principale entrave à cette troisième forme de réunion d'assemblée. Ce qui manque, c'est d'être nourris de sa Parole, de toute sa Parole. On éprouve un serrement de cœur en constatant combien la lecture de l'Ancien Testament est négligée et fait peu partie des méditations habituelles des saints ; combien même l'ensemble des pensées de Dieu dans le Nouveau Testament est peu connu. Sans cette nourriture, pas de croissance, pas de progrès, pas de capacité pour être un instrument d'édification. On ne peut édifier les autres, si l'on n'est édifié soi-même. Bien plus, sans cette nourriture on ne peut être en communion habituelle avec le Seigneur, et sans cette communion, l'édification n'est pas possible.

Remarquons encore que le fonctionnement d'une réunion d'assemblée pour l'édification, comme celle du chapitre 16, suppose que l'assemblée, et en particulier tous les frères, marchent dans cette communion et dans la piété qui l'accompagne. La Parole nous présente toujours les choses en rapport avec l'état normal des chrétiens. Cela parle à nos consciences. N'est-il pas bien humiliant pour nous, d'être obligés de nous rendre compte que par notre faute, par notre manque de communion avec le Seigneur, nous entravons la manifestation de Sa présence et l'action de l'Esprit dans nos réunions d'assemblée ?

Voyons maintenant ce qui se passe quand l'assemblée est ainsi réunie pour l'édification, dans l'unité de l'Esprit, autour de la personne du Seigneur. Les effets ne se font pas seulement sentir à ceux du dedans, mais aussi à ceux du dehors.

L'ordre était bien loin de régner dans l'assemblée de Corinthe. Les Corinthiens étaient encore de petits enfants, charnels, se prévalant de leurs dons, et surtout des dons miraculeux, pour se faire valoir à leurs propres yeux et aux yeux des autres. Ainsi, pour eux, parler en langues primait tout autre don, et ils en abusaient, parlant tous ensemble et d'une manière inintelligible à tous, puisqu'ils ne se souciaient pas d'être interprétés. L'apôtre rétablit ici l'ordre de la part de Dieu.

Deux classes de personnes sont censées entrer dans l'assemblée quand elle est réunie, les simples et les incroyants. Les simples, dans le sens que l'Esprit attache à ce mot, sont ceux qui n'ont pas de connaissance (conf. vers. 16) ; les incroyants, ceux qui n'ont aucune relation avec Dieu par la foi. Combien n'y a-t-il pas aujourd'hui, dans la chrétienté, de ces simples qui connaissent à peine les Écritures, très peu le Seigneur, et qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'Assemblée ! Ces simples, ces ignorants, sont de nos jours bien plus coupables devant Dieu que jadis. Cependant Dieu les amène à l'assemblée, il y amène aussi les incroyants.

Les Corinthiens auraient pu objecter à l'apôtre : C'est en vue de ces derniers que nous donnons une telle place aux langues dans l'assemblée, car elles sont un « signe aux incroyants » (vers. 22). L'apôtre n'interdit pas les langues dans la réunion d'assemblée (vers. 26), car toute action de l'Esprit y a sa place, et qui pourrait limiter le Seigneur ? Mais il met des bornes à leur usage. Ils ne devaient pas parler tous ensemble, Dieu n'étant pas un Dieu de désordre, mais chacun à son tour, et tout au plus trois ; encore fallait-il un interprète. S'il en était autrement, le simple et l'incroyant « ne diront-ils pas que vous êtes fous ? » méprisant ainsi et condamnant l'assemblée. Comment, s'écrieraient-ils, ces gens-là qui parlent entre eux prononcent-ils des choses qui leur sont inintelligibles à eux-mêmes, au lieu de s'entretenir mutuellement avec leur intelligence ? (Conf. v. 19).

Mais si tous prophétisent et qu'un homme du dehors vienne assister à une telle assemblée, il se fait un travail béni dans son âme, une oeuvre puissante, résultat de l'action du Saint Esprit dans l'Assemblée : « Il est convaincu par tous, et il est jugé par tous : les secrets de son coeur sont rendus manifestes ». Il voit cette liberté de l'Esprit pour l'édification ; il sent aussi qu'il y a là quelque chose qu'il n'a jamais vu ni connu auparavant, car, remarquons-le, ce n'est pas une réunion d'évangélisation, mais d'édification.

L'homme simple (hélas ! au jour où nous vivons ce peut être un chrétien) dit : Je ne connaissais pas ces choses ! Dans quel état se trouve donc mon âme ? Quel voile l'aveuglait, pour que jusqu'à ce jour je sois resté étranger aux pensées de Dieu dans sa Parole, pour que cette présence du Saint Esprit me soit à ce point étrangère ? Comment ai-je vécu jusqu'ici, indifférent à de telles bénédictions ? Le voilà « convaincu par tous, jugé par tous ». Ce qui dirigeait secrètement son coeur est mis en lumière, car il a affaire avec une Personne invisible, agissant par ces instruments visibles avec une Personne dont il est dit : « Il n'y a aucune créature qui soit cachée devant Lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:13). Il en est de même de l'incroyant. À travers les chrétiens, il se trouve mis en rapport avec Dieu dans la personne de Christ qui est le centre de son Assemblée : « Et ainsi, tombant sur sa face, il rendra hommage à Dieu, publiant que Dieu est véritablement parmi vous » (*).

(*) Ou « en vous », c'est-à-dire dans l'Assemblée comme un tout.

Il ne vient pas même à ces assistants une pensée d'admiration pour les personnes, d'attraction vers ceux qui exercent leur don, d'attachement à celui qui parle. Pourquoi ? Parce qu'elles se sont trouvées placées directement en présence de Dieu. Elles se prosternent ; elles disent : « Dieu lui-même est là ». En effet, il est là dans la personne de Christ.

Cette réunion d'assemblée offre donc une double bénédiction : d'abord, l'assemblée réalise la présence du Seigneur et la puissance morale qui en découle pour l'édification de sa chère Église ; ensuite, ceux du dehors y apprennent à se connaître, à se juger, et à connaître le Seigneur dans la lumière de sa présence.

Nous avons déjà touché la difficulté de réaliser cette troisième réunion d'assemblée dans l'état de choses actuel, accompagné d'une faiblesse spirituelle si générale. Il est beaucoup plus commode de laisser toute la responsabilité d'action aux dons permanents que le Seigneur a placés dans son Assemblée, selon Éphésiens 4, « en vue du perfectionnement des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ». Quelque précieux que soit leur ministère, s'attendre à eux pour l'action, engage beaucoup moins la conscience et la responsabilité des saints, que l'obligation de venir chercher le Seigneur dans son Assemblée. Dans cette dernière alternative, on ne peut plus se reposer sur le don et glisser peu à peu dans un esprit clérical qui a fait tant de ravages dans les assemblées. Estimons donc très haut, en amour, à cause de leur oeuvre, ceux qui travaillent parmi nous, mais retenons cette vérité que les réunions d'assemblée ont une importance particulière pour la bénédiction des chers enfants de Dieu.

Quand les coeurs ont joui de cette bénédiction, ils ont coutume de s'en souvenir comme d'une faveur spéciale. Il y a dans la vie chrétienne des temps favorisés où les âmes sont mises d'une manière continue et sans distraction en rapport avec le Seigneur et sa Parole. Dans ces conditions, une réunion d'assemblée pour l'édification est une chose qui coule de source. Les âmes ayant été en communion avec le Seigneur, sa présence peut être réalisée. Si donc la chose ne se produit pas plus souvent, c'est, nous l'avons déjà dit, qu'il n'y a pas une communion habituelle et journalière avec Lui et sa Parole. C'est après ces choses que nos coeurs devraient soupirer car, avec elles, nous viendrons certainement chercher le Seigneur dans l'assemblée, et Il répondra, par une abondante activité de son Esprit, à la confiance des siens et à leur désir sincère de goûter Sa présence.

De quelle importance serait une telle réalisation dans des assemblées sans ministère permanent, mais où il y aurait une vraie piété et une vie chrétienne active !

Que Dieu nous donne de comprendre et de réaliser beaucoup mieux le vrai caractère des réunions d'assemblée, pour le culte, la prière et l'édification !

Satan, la Création et le Monde

SACRIFICATURE ET SACRIFICATEURS par André Gibert

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1985 p. 29

Table des matières

- 1 - Source et fonction de la sacrificature
- 2 - Sacrificature et sacrificateurs dans l'Ancien Testament
- 3 - Christ sacrificateur
- 3.1 - Selon l'ordre de Melchisédec
- 3.2 - Sacrificature actuelle
- 3.3 - Christ souverain sacrificateur des chrétiens, eux-mêmes sacrificateurs
- 3.4 - Les sacrificateurs ont eux-mêmes besoin d'un sacrificateur
- 3.5 - Perfection de la sacrificature de Christ
- 3.6 - Chercher à saisir la grandeur

1 - Source et fonction de la sacrificature

Le but de la sacrificature est de mettre des hommes en relation avec Dieu. Cet office est fondé sur l'oeuvre de Christ et l'opération de l'Esprit de Dieu, sans quoi il ne saurait y avoir de relation entre Dieu, le Dieu saint, et l'homme pécheur, et personne ne serait régénéré. Il est exercé par des hommes, les anges ne sont pas sacrificateurs. Il implique une mise à part, selon le libre choix de Dieu. «Nul ne s'arroge cet honneur, mais seulement s'il est appelé de Dieu» (Héb. 5:4). La prétention humaine peut aspirer indûment à la sacrificature, on le voit dans l'Ancien Testament avec Coré, le roi Ozias. Mais c'est le propre de toute religion de la chair, et le cas des formes religieuses qui, méconnaissant la «sainte sacrificature» de tous ceux qui «ont goûté que le Seigneur est bon», veulent établir des intermédiaires. Sans parler des cultes de faux dieux et de leurs sacrifices (Genèse 41:45 ; 2 Rois 11:18 ; Exode 2:16, etc., Actes 14:13).

La sacrificature comporte essentiellement des dons (ou offrandes) et des sacrifices (Héb. 8:3). La relation à la fois fondamentale et suprême qu'elle assure et maintient est en effet l'adoration : des hommes rendus capables de rendre culte à Dieu ! (Héb. 10:2 ; Phil. 3:3 ; Ézéchiel 46:2). L'expression finale en Israël, selon la loi de Moïse, était d'offrir, après l'holocauste consumé sur l'autel d'airain, l'encens sur l'autel d'or, l'un et l'autre d'agréable odeur à l'Éternel (Deut. 33:10), de même que l'offrande de gâteau sur lequel fumait l'encens. Les sacrifices du temps présent sont des sacrifices spirituels, «de louanges... le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Héb. 13:15), et d'autre part le «sacrifice vivant» du corps du croyant, présenté en «service intelligent», lui est agréable (Rom. 12:1).

(*) Notre propos est l'exposition simple de vérités familières, nous l'espérons, à beaucoup de nos lecteurs, mais qu'il est utile de rappeler.

Mais l'homme étant pécheur ne saurait être approché de Dieu sans un sacrifice pour le péché. Une victime figurait à l'avance le sacrifice de Christ, maintenant accompli pour jamais, «une fois pour toutes». Il ouvre le chemin à l'adorateur, assure son approche (Héb. 10:16-20). Et enfin le croyant ici-bas, faillible et toujours exposé à la souillure, a besoin que soit toujours rappelée devant Dieu la valeur de cette offrande de Christ, par laquelle il est sanctifié, rendu propre à se présenter devant Dieu : un tel rappel fait partie des fonctions de sacrificateur, et c'est ce que fait pour nous l'intercesseur divin, Christ lui-même. Cette intercession a lieu, non pour obtenir au croyant la justice et la paix avec Dieu — elles lui sont acquises sans retour, par la rédemption — mais pour l'en faire jouir effectivement dans ce corps mortel.

2 - Sacrificature et sacrificateurs dans l'Ancien Testament

La sacrificature a donc présenté des caractères différents, selon le déroulement sur la terre des voies de Dieu préparées dans le lieu saint (Ps. 77:13).

Les patriarches offraient des sacrifices — appelés ordinairement holocaustes sauf en Gen. 31:54 et 46:1 — soit pour eux-mêmes, soit pour leur famille, soit pour d'autres personnes (Job 1:5). Il s'agit toujours de sacrifices d'animaux ; seule la sacrificature de Melchisédec, roi de Salem, sacrificateur du Dieu Très-Haut, est une sacrificature de pleine bénédiction, fruit de la victoire remportée par Abram sur les rois d'Orient : il bénit Abram par ce Dieu Très-Haut, et il bénit ce Dieu Très-Haut avec Abram.

Moïse, avant le Sinaï mais après la sortie d'Égypte et la Pâque, rend témoignage à la bonté inlassable de Dieu envers un peuple ingrat dès son entrée dans le désert, et indocile ; l'autel de Jéhova Nissi l'exprime (Ex. 17:15), puis on voit Moïse associer son beau-père Jéthro, un Madianite, aux sacrifices offerts à Dieu (Ex. 18:12).

Mais c'est alors que l'Éternel va faire connaître son intention à l'égard de son peuple : «Vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples, car toute la terre est à moi, et vous me serez un royaume de sacrificateurs, et une nation sainte» (Ex. 19:5, 6). La promesse est immuable, mais son accomplissement est encore futur, dans le royaume de Christ. Ce peuple terrestre ainsi toujours mis à part, est en effet mis à l'épreuve, une condition a été imposée : «Si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance...» ce qu'Israël n'a pas fait et qu'il était incapable de faire ; aussi la pensée de Dieu s'accomplira seulement dans le règne de paix et de justice, où Israël sera le centre des bénédictions de la terre comme royaume de sacrificateurs : «Vous serez appelés les sacrificateurs de l'Éternel ; on dira de vous : les serviteurs de notre Dieu» (Ésaïe 61:6).

Avec le régime de la loi de Sinaï, sous lequel le peuple se place délibérément, méconnaissant la grâce qui jusque-là l'avait conduit, ce peuple n'est pas reconnu dans son entier comme sacrificateur, la sacrificature est confiée à une famille, celle d'Aaron (Ex. 28:1), spécialement consacrée «pour exercer la sacrificature devant moi». Elle est chargée d'assurer toutes les cérémonies du culte judaïque : «c'est en relation avec elle que le peuple a reçu sa loi» (Héb. 7:11). Dans ses rites se retrouvent toujours d'une part les offrandes, qu'il s'agisse de l'holocauste, de l'offrande de gâteau, du sacrifice de prospérité, d'autre part le sacrifice pour le péché (Héb. 5:1-4). Le sacrificateur en a besoin pour lui-même. Car cette sacrificature a failli, comme tout ce qui est mis entre des mains d'hommes ; elle a manqué dès son origine dans la personne d'Aaron : cédant à la volonté du peuple, Aaron, le sacrificateur désigné par Dieu avait fait lui-même le veau d'or ! Elle a néanmoins subsisté, «enveloppée d'infirmité», tant que Dieu n'avait pas mis de côté son peuple, et que des relations officielles étaient maintenues, quel que fût l'état des coeurs, éloignés de Dieu alors que les lèvres prétendaient l'honorer.

3 - Christ sacrificateur

3.1 - Selon l'ordre de Melchisédec

Elle subsista jusqu'à ce que «se levât un autre sacrificateur», qui ne fût pas nommé selon l'ordre d'Aaron mais selon l'ordre de Melchisédec (Héb. 7:11). Elle a pris fin pour un temps, après que Jésus ait dû dire : «Votre maison vous est laissée déserte, jusqu'à ce

que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur». Quand Celui-là viendra pour régner, les relations lévitiques reprendront, la loi sera écrite sur leurs entendements comme sur leurs coeurs, le culte sera célébré selon la pensée de Dieu, avec des sacrificateurs de la race d'Aaron (Ézéchiel 44:15), mais ce sera dans la lumière d'une sacrificature bien plus élevée, celle de Melchisédec.

3.2 - Sacrificature actuelle

Cette sacrificature, Christ l'exerce dès maintenant, en faveur de ceux qui croient. Il l'a acquise par son obéissance qui l'a conduit à la croix de Golgotha. Il a été «consommé» dans la souffrance (Héb. 5:9). Le même qui lui avait dit quand il vint dans ce monde : «Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré» lui a dit quand il a été «élevé dans la gloire» : «Tu es sacrificateur pour l'éternité». Il attend d'être manifesté en gloire : l'Éternel a dit à mon Seigneur : «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds» (Ps. 110).

3.3 - Christ souverain sacrificateur des chrétiens, eux-mêmes sacrificateurs

C'est comme étant de l'ordre de Melchisédec qu'il est le sacrificateur de notre confession, le souverain sacrificateur des chrétiens, Jésus. Dans le ciel, il paraît pour nous devant Dieu, devant la face de Dieu. À tous ceux qui croient en lui il ouvre le chemin, de sorte qu'ils peuvent s'approcher de Dieu sans conscience de péché, et ils sont eux-mêmes une famille, la famille des enfants de Dieu, pour adorer Dieu dans son sanctuaire. Ils entrent, le voile déchiré, le chemin nouveau et vivant est ouvert aux sacrificateurs pour bénir Dieu et pour proclamer les vertus de Celui qui nous a sauvés. Ils constituent une sainte sacrificature, une sacrificature royale. Cela englobe tous ceux qui ont «goûté que le Seigneur est bon», tous les croyants. Il n'y a pas de sacrificateurs «pris d'entre les hommes». Nous pouvons nous approcher, famille agréée, nation sainte, une «sainte sacrificature» appelée à bénir Dieu en lui offrant des «sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2:5), et proclamer «les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière» (id. v. 9). Tous les «nés de nouveau» sont des sacrificateurs. Et eux seuls ! Autrement ce serait la négation du christianisme, fondé sur la pleine suffisance de l'oeuvre expiatoire de Jésus Christ venu sur la terre pour révéler l'amour de Dieu.

3.4 - Les sacrificateurs ont eux-mêmes besoin d'un sacrificateur

Mais nous sommes sur la terre, «enveloppés d'infirmités» tant que nous serons dans ces corps mortels. Pour que nous fassions des privilèges de notre position en Christ une réalité, que nos relations avec Dieu soient effectives dans notre vie terrestre, il faut l'office médiateur dont le service d'Aaron était une figure imparfaite. Jésus ressuscité et glorifié l'assure dans le ciel, «toujours vivant pour intercéder pour nous» qui marchons sur la terre comme le peuple de l'Éternel cheminait dans le désert vers Canaan.

3.5 - Perfection de la sacrificature de Christ

Nous avons besoin d'un tel office, mais Aaron et ses fils étaient dans le même état d'infirmité que nous, alors que Christ, homme parfait, semblable à nous en toutes choses, à part le péché, est Fils de l'homme mais Fils de Dieu venu sur la terre pour obéir et qui a été glorifié, ayant été salué par Dieu sacrificateur pour l'éternité. «Un Fils consacré pour l'éternité». Il exerce en perfection, présentement, les offices d'Aaron dans leur dignité et il porte le caractère d'un Melchisédec. Il y a à la fois analogie entre les fonctions de la sacrificature lévitique et celles de Christ pour nous, et contraste dans la façon dont est effectué ce sacerdoce. La sacrificature aaronique, imparfaite, faillible, limitée, ne donnait que «la figure et l'ombre des choses célestes» (Hébr. 8:4, 5). Elle était limitée dans son action : le lieu très-saint était fermé, les sacrifices étaient à répéter sans cesse et ne représentaient que la remémoration des péchés, non leur expiation, et les sacrificateurs étaient eux-mêmes assujettis au péché et à la mort (Héb. 7:23). La sacrificature de Christ est parfaite, intransmissible, éternelle, illimitée.

3.6 - Chercher à saisir la grandeur

Nous en sommes les objets, bien chers frères et soeurs, par grâce, mais sommes incapables d'en saisir toute la grandeur, d'en percevoir l'étendue, d'en mesurer l'efficacité et de comprendre tout ce qu'elle comporte d'amour infini. Mais Dieu a préparé dans sa Parole, pour nos entendements limités, des illustrations propres à nous faire entrevoir quelque chose de cela ; ce sont les divers «types» fournis par l'Ancien Testament. Tous les détails que l'Écriture nous donne sur la mise à part d'Aaron et de ses fils, leurs vêtements, leur consécration, leur service, sont propres à nous instruire et surtout nous représentent quelque côté de Christ et de son oeuvre. Les sacrificateurs offraient des dons selon la loi, mais ils servaient dans le tabernacle, figure pour le temps présent, ombre des choses célestes. Que nos pensées et nos regards se portent davantage vers les perfections de notre Souverain Sacrificateur !

Place du chant dans la vie du chrétien

Ce que dit la Bible

Éphésiens 5:19 : ... vous entretenant par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur

Colossiens 3:19 : ... vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos cœurs à Dieu dans un esprit de grâce

Danger d'une musique pour l'esthétique et pas pour Dieu : voir Amos 5:23 ; 6:1-5 (v. 5 spécialement). 1 Corinthiens 13:1

Culte et adoration : Nous supplions nos frères et soeurs chrétiens de bien considérer ce qu'est vraiment le culte, où les croyants font monter ensemble la louange et l'adoration vers Dieu. Des cantiques de qualité ont la plus grande importance quant au niveau du culte apporté à Dieu. Le vrai culte chrétien n'est ni un concert de musique ni de la chorégraphie.

Espérance chrétienne : Les cantiques ayant trait au retour du Seigneur pour enlever son Église, sont essentiels pour nourrir l'espérance dans le chrétien (les épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens montrent la tendance à faiblir du côté de l'espérance, et l'apôtre leur écrivait justement pour y remédier). On nous dit que les recueils de cantiques récents du monde évangélique font de moins en moins allusion à l'enlèvement de l'Église. Cantiquet désire fortifier cette « espérance » (qui est une certitude).

Pour en savoir plus sur les principes du chant dans le christianisme : voir autre pages et autres sites : musique, chant et cantiques en rapport avec le culte et la louange (à la fois les aspects positifs et négatifs), musique profane, dérives dans l'église

Musique profane (= non religieuse)

Les premiers instruments de musique (la harpe et la flûte) apparaissent dans la famille de Caïn (Gen. 4:21). Pour rendre plus supportable leur vie misérable sur une terre maudite, ses descendants inventent les arts et les techniques. Dès lors, la musique peut être un instrument dans la main de Satan pour séduire les hommes ; elle touche les sens, sans atteindre les consciences, et peut réveiller dans l'homme les passions les plus viles, et provoquer une hystérie collective. Certains musiciens ne se cachent pas d'être athées, voués à la drogue ou à l'occultisme.

En Daniel 3, le roi se sert de la musique pour rassembler les peuples, peuplades et langues autour de la statue d'or. Une plénitude d'instruments, à vent ou à cordes, est utilisée à cet effet. Leur liste, répétée intégralement quatre fois (v. 4, 7, 10, 15) comprend : (1) le cor, (2) la flûte, (3) la cithare, (4) la sambuque, (5) 1e psaltérion, (6) la musette et (7) toute espèce de musique : — (1) Cor : instrument à vert formé d'une corne animale ; (2) flûte : instrument à vent fabriqué à partir d'un roseau ; (3) cithare : instrument à cordes comparable à la harpe ou à la lyre ; (4) sambuque : instrument à cordes sorte de harpe de forme triangulaire ; (5) psaltérion : harpe à douze cordes (de laiton) touchées avec une écaille de bois ; (6) musette : instrument à vent (comparable à la cornemuse) constitué d'un sac (en peau animale) à soufflet et de deux tuyaux.

L'appel au ralliement de tous les peuples autour de la statue était assorti d'une menace de châtement pour les récalcitrants. Apparemment, l'engagement n'était pas grand. Il suffisait de se prosterner devant la statue, à un certain moment, dans la simple soumission au désir du roi. Mais, en fait, les choses étaient beaucoup plus graves. La statue était une idole, et les démons se cachaient derrière elle. Nebucadnetsar, détenteur du pouvoir civil, se servait en fait des sentiments religieux de l'homme naturel, réveillés par une musique profane, pour asseoir son despotisme ; il entraînait ainsi tout le peuple dans l'idolâtrie.

Dans l'affaire du veau d'or d'Exode 32 (v. 17-18), on entendait bien les « voix de gens qui chantaient en s'entre-répondant », mais cela ressemblait à un « bruit de guerre », à la « voix d'un peuple qui jetait des cris » : toutes ces expressions sont significatives de l'entraînement et de l'excitation collectifs qui s'emparent des gens, dans le désordre et la perte du sens de la beauté divine. Voir aussi Apoc. 18v:22 et 1 Rois 18v26-29 en opposition avec la paix du croyant

La musique et le chant sont l'expression de la joie du cœur, depuis le cantique de la délivrance chanté au bord de la Mer Rouge (Ex. 15:1, 20), jusqu'au cantique nouveau dans le ciel, accompagné des harpes des saints (Apoc. 5:8-10).

Quelques réflexions sur la musique

Ce qui nourrit la chair et l'amour de soi, c'est le grand système appelé le monde. L'homme désire être quelque chose à ses propres yeux ; il aimerait oublier Dieu, et, si possible, se rendre heureux sans lui. Ainsi Caïn, chassé loin de la présence de Dieu, après le meurtre d'Abel, s'en va de devant sa face, jugé par Dieu de telle manière qu'il ne peut espérer être de nouveau admis en sa présence pour jouir de sa communion, car Dieu le condamne à être errant et vagabond sur la terre. Type frappant des Juifs de ce temps, lesquels ont mis à mort le Seigneur Jésus, devenu, pour ainsi dire, leur frère ! Mais Caïn ne voulait pas rester un pauvre vagabond ; tout au moins ne voulait-il pas laisser sa famille dans cet état. Il cherche à échapper à son sort, et, dans ce but, il bâtit une ville dans le pays de Nod, mot hébreu, qui, plus haut, est rendu par l'expression de vagabond. Il désirait que sa famille fût établie et fixée dans la contrée où Dieu le faisait être vagabond. Il donne à la ville le nom de son fils, comme le font les puissants de ce monde. Là se trouvent le père ou l'inventeur de la musique, et le père de ceux qui travaillent l'airain et le fer ; là s'accumulent les richesses de ce temps-là, beaucoup de bétail.

Tel est le monde ! Le cœur de l'homme, séparé de son Créateur, cherche à se rendre aussi agréable que possible la terre où il est éloigné de lui, et, pour y parvenir, il se sert des dons et des créatures de Dieu afin de pouvoir se passer de lui. On allègue qu'il n'y a pas de mal dans ces choses. C'est vrai ; elles sont bonnes comme créées de Dieu : mais là n'est point la question. On dit qu'il y aura de la musique (en figure) dans le ciel ; je le veux bien, mais dans le ciel, elle ne sera pas employée à distraire l'esprit en dehors de Dieu. La question consiste dans l'usage que nous faisons des choses. Ainsi, il n'y a point de mal dans la force, mais il peut y en avoir dans la manière dont nous nous en servons, par exemple, si on l'emploie à nuire à son prochain. N'est-il pas vrai que le monde qui ne connaît pas Dieu, recherche tous les plaisirs possibles pour en jouir sans lui ? Le cœur qui ne possède pas Dieu s'efforce de se divertir et, pour cela, emploie tout ce qui peut être vu, entendu et inventé, comme le théâtre, la musique, etc., parce qu'il est vide et triste, et ne peut en lui-même trouver de vraie satisfaction. Puis, après quelques années d'excitation, après avoir tout essayé, il se sent fatigué, lassé, plus vide que jamais, et il dit avec Salomon : Tout n'est que vanité et tourment d'esprit, poursuite du vent. Dieu a été négligé, et l'âme est perdue.

Citation de J.N.D., Notes sur l'évangile de Marc, ch.8

Le style de la louange en vogue par E. Ropp

Extraits de la revue « La Bonne Nouvelle, BP82121, F-68060 Mulhouse Cedex2 » — 1/2007 p. 811-812

Le numéro de novembre 2006, de « Christianisme Aujourd'hui », contient un article (*) fort intéressant de Christian Willy sur l'évolution du recueil de chants « J'aime l'Éternel ». Il rappelle son historique, relevant combien les débuts furent difficiles, tant le contenu des cantiques traduisait parfois « une spiritualité désincarnée, une confusion entre royaume de Dieu et la notion de nation ». Son succès s'est imposé par l'usage, « la piété, avec un accent mis sur le ressenti, a eu raison de la précision doctrinale », conclut-il.

(*) Tiré d'un article de Christian Willy dans le « Christianisme Aujourd'hui », nov. 2006 p. 2021 paru (sous le titre : Notre louange est-elle devenue narcissique ?) à l'occasion de la sortie du troisième volume du recueil de chants « J'aime l'Éternel », de Jeunesse en Mission.

Aujourd'hui le recueil est très répandu, surtout dans le mouvement évangélique classique et charismatique.

Selon le constat dressé par la psychologue Sarika Pilet, « le recueil a transformé la physionomie de la louange du mouvement évangélique... Placées sous la loupe, les paroles des 837 chants publiés en trente ans traduisent une évolution vers une louange qui s'est décentrée de Dieu pour se focaliser sur l'individu, ses attentes et ses demandes ».

1 Les chants qui ne parlent que de Dieu ont disparu dès 1995.

Les résultats de l'enquête sont très significatifs... « Centrée sur les paroles des chants d'adoration et de consécration, elle met en évidence plusieurs changements significatifs. Les chants basés sur des textes bibliques ont notablement reculé (de 33% à 13% entre ceux écrits avant 1980 et ceux composés depuis 1990)... Les chants de la catégorie « adoration » comportent toujours plus de demandes (la moitié sous forme de souhait, l'autre sous forme d'impératifs : « Bénis-moi », « remplis-moi » etc.) Enfin, les chants qui ne parlent que de Dieu ont disparu depuis 1995, alors que l'adorateur lui-même prend toujours plus de place dans les paroles des chants ».

2 Changement de mentalité ou dérive vers une autre spiritualité ?

Les observations faites par Sarika Pilet sont très significatives pour quelqu'un qui se soucie de la croissance spirituelle (vue d'un point de vue biblique) des croyants.

Qu'indiquent donc ces changements ? Pour Sarika Pilet, le rapport croissant entre l'individualisme, la culture de l'esprit de consommation et des chants centrés sur l'individu est indéniable : « Ces chants traduisent notre manière d'entrer en relation avec Dieu : l'homme reste centré sur lui-même et ses besoins. Il s'agit de vivre des expériences spirituelles fortes (*), d'accéder à la plénitude, au bien-être, etc. Les chants reflètent parfois aussi le côté « tout, tout de suite » développé par notre société axée sur la consommation », observe-t-elle. Pour nous, le contenu de ces chants indique plutôt un changement dans la relation entre le chrétien et Dieu.

(*) Mais s'agit-il réellement d'expériences spirituelles au sens de progrès réels dans la connaissance objective de Dieu, fondées sur Sa Parole ? L'observation de la réalité montre qu'il s'agit plutôt d'expériences psychiques et sentimentales !

Faut-il, alors, parler de changement de mentalité ? N'est-ce pas davantage une dérive vers une spiritualité qui n'a plus tellement à voir avec l'action du Saint-Esprit dans le cœur de l'enfant de Dieu ?

Autre constat pour Christian Willy : « Plus les chants sont récents, plus ils se basent sur l'expérience personnelle du croyant dans la louange. Les chants d'adoration plus anciens contenaient peu de demandes et, lorsque tel était le cas, la requête concernait l'avancement du Royaume de Dieu ».

Sylvain Freymond, auteur et compositeur de cantiques et responsable de l'édition du recueil, met cette évolution sur le compte de la bénédiction de Toronto et du développement de la relation d'aide : « Le côté positif de cette évolution, c'est qu'elle a permis à de nombreuses personnes d'être touchées et d'approfondir leur relation avec Dieu ». Une telle influence de la soi-disant « bénédiction de Toronto », est propre à nous inquiéter et à nous interpeller sérieusement sur ses effets néfastes.

... Ne faut-il pas s'interroger sur l'esprit qui inspire une telle louange ?

La situation préoccupe des personnes... qui espèrent qu'une prise de conscience plus générale se produira. Des efforts ont été entrepris pour inverser la tendance égocentrique et retrouver l'équilibre, dit-on. Mais quel équilibre peut-on retrouver s'il n'y a pas de compréhension juste des fondements de la vie chrétienne, à commencer par une connaissance biblique de ce que sont les deux notions fondamentales : la repentance et la foi ?

Nous relevons avec intérêt ces remises en question. Cependant, il ne nous semble pas qu'un retour vers une louange selon les Écritures soit chose aisée dans un contexte où le « psychique » prend souvent la place du « spirituel ».

COURTES REMARQUES À PROPOS DU CHANT par Paul Fuzier

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1962 p. 164

Table des matières

- 1 Place respective musique / paroles
- 2 Chant de l'assemblée

Toute action dans l'assemblée, 1 Corinthiens 14 nous l'enseigne, doit être exercée en vue de l'édification, qu'il s'agisse de prophétiser (v. 3, 4), prier, chanter ou rendre grâces (v. 14 à 17). Il nous arrive parfois de le perdre de vue, pour le chant plus encore sans doute que pour toute autre action. Le but de ces lignes est de nous remettre en mémoire l'enseignement si important de 1 Corinthiens 14 sur ce sujet.

L'apôtre écrit : « Je chanterai avec l'Esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence » (1 Cor. 14:15) et c'est le verset qui est si opportunément cité tout au début de notre recueil de cantiques. Chanter « avec l'intelligence », le contexte l'indique, c'est chanter de manière à être compris de tous. Cela est en effet nécessaire, faute de quoi il n'y aurait dans cette action aucune édification de l'assemblée.

1 Place respective musique / paroles

Mais nous pouvons, semble-t-il, élargir le sens de cette expression. Chanter « avec l'intelligence », c'est aussi chanter en ne s'arrêtant pas uniquement à la musique, à l'aspect musical que comporte le chant, mais en ayant la pleine intelligence des paroles exprimées. Certes, le côté musical ne saurait être méconnu ; l'on peut même dire sans doute que le fait de mal chanter ne témoigne pas des égards que nous devons à Celui auquel nous nous adressons dans nos cantiques. Attention, application sont nécessaires et chacun doit veiller à cela. Par contre, il serait fâcheux que l'on donne à la musique une importance excessive, au risque de ne prêter qu'une attention insuffisante aux paroles exprimées. Chaque chose doit être à sa place et il est important que, tout en chantant d'une manière qui soit un honneur rendu à Dieu, nous soyons pénétrés du sens et de la portée des expressions que nous prenons dans nos bouches. À cet égard, disons que certains cantiques, ou versets de cantiques, ayant trait par exemple aux souffrances de Christ, aux trois heures sombres, demandent à être chantés avec un recueillement tout particulier et d'une manière qui montre que ceux qui chantent entrent quelque peu dans la profondeur des paroles qu'ils expriment. Ne nous arrive-t-il pas de l'oublier parfois ?

2 **Chant de l'assemblée**

Chanter « avec l'intelligence », c'est encore ceci chanter sans perdre de vue que ce n'est pas tel frère, ou telle soeur, qui est appelé à chanter un cantique, mais l'assemblée tout entière. Cet aspect collectif du chant de l'assemblée est, semble-t-il, méconnu dans certains cas. À cet égard aussi, il appartient à chacun de discerner la place qui est la sienne, la part qui lui incombe dans le chant de l'assemblée réunie. Aucune bouche ne devrait être fermée : chacun est responsable, dans ce domaine comme dans tous ceux qui constituent la vie de l'assemblée, d'apporter ce qui est pour l'édification de l'ensemble et cela, selon la mesure et la capacité qui lui sont données par Dieu. À l'inverse, ce ne serait pas chanter avec intelligence que de chanter d'une voix tellement puissante qu'elle dominerait les autres, allant peut-être jusqu'à les couvrir. Cela se produit parfois, la plupart du temps parce que, plusieurs ne chantant pas, tel ou tel estime qu'il lui appartient de donner toute sa voix pour suppléer aux défaillances et afin de « soutenir le chant ». On en arriverait ainsi à se demander, dans des cas semblables, s'il n'y a pas une sorte de service particulier dans l'assemblée dont certains pensent être chargés. Quelque bonne que soit l'intention, c'est cependant méconnaître que l'assemblée est réunie et que le chant doit être celui de l'assemblée.

Il y aurait sans doute bien à dire encore à propos du chant. Mais nous désirons nous borner à ces quelques remarques, demandant à Dieu qu'Il ouvre Lui-même nos bouches pour dire ses louanges et qu'Il nous accorde la grâce de chanter « avec l'Esprit » mais aussi « avec l'intelligence ». Il se complait « aux cantiques des saints ». Puissent-ils s'élever de nos bouches et de nos cœurs dans une heureuse et sainte harmonie, exprimant véritablement la louange de l'assemblée !

Cinq lettres à propos du CHANT CHRÉTIEN par Auteur inconnu.

Bibliquest

Publié sous le contrôle de l'éditeur (WK) du Bible Treasury (vol. 20 et N1)

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Introduction
 - 1.1 Rôle respectif de la Parole et de l'Esprit
 - 1.2 Peu de passages sur le sujet
 - 1.3 Le don des langues et le rôle de l'intelligence
 - 1.4 L'intelligence spirituelle implique une co-opération intelligente des saints
- 2 Chanter avec l'esprit et avec l'intelligence — 1 Cor. 14:15
 - 2.1 Avec l'esprit
 - 2.2 Avec l'intelligence
 - 2.3 Différence entre le chant de l'Ancien et du Nouveau Testament
 - 2.4 Sentiment de la présence divine
 - 2.5 Des mélodies simples
- 3 Des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels — Éph. 5:19
 - 3.1 Usage d'un livre de cantiques — Connaître les cantiques par coeur
 - 3.2 Cantiques conformes à l'Écriture
 - 3.3 Psaumes
- 4 Rôle du coeur dans le chant chrétien
 - 4.1 Nécessité de la mélodie dans le coeur
 - 4.2 Lumières ou ténèbres dans le coeur ?
 - 4.3 Un coeur renouvelé où l'Esprit agit pour produire la mélodie
 - 4.4 Les instruments de musique
 - 4.5 L'esprit de grâce
 - 4.6 Sentir la présence du Seigneur
 - 4.7 Ceux qui chantent faux
- 5 Rôle du chant pour le croyant
 - 5.1 L'effet du chant des cantiques sur le croyant qui les chante
 - 5.2 Des paroles selon l'Écriture
 - 5.3 Chanter à la gloire de Dieu ou selon le goût populaire ?
- 6 Le chant dans l'assemblée chrétienne (église)
 - 6.1 Manière d'indiquer les cantiques à chanter dans l'assemblée
 - 6.2 Rapport entre les paroles et la manière de chanter
 - 6.3 Toujours chanter ?

1 **Introduction**

1.1 Rôle respectif de la Parole et de l'Esprit

BT 20 p. 335-6; lettre n°1

Pour le chant comme pour toutes choses, le chrétien doit chercher à être éclairé par l'Esprit et enseigné par la Parole de Dieu. Il peut profiter des deux car l'Esprit et la Parole sont tous les deux « la vérité » (1 Jean 5:6 ; Jean 17:17). Il s'ensuit que les deux ne peuvent diverger, et encore moins se contredire. La lumière du Saint Esprit préserve des fausses interprétations, tandis que la Parole est notre sauvegarde contre toute prétendue révélation du Saint Esprit.

Voilà donc la sécurité à deux volets qui nous prémunit de tomber dans l'erreur. C'est ce que l'Éternel disait déjà au résidu égaré, en És. 8:20 : « À la loi et au témoignage ! S'ils ne parlent pas selon cette parole, il n'y a pas d'aurore pour lui ». C'est aussi ce même principe que suivaient les disciples de Bérée lorsqu'ils cherchaient dans les Écritures pour voir si ce dont le Saint Esprit rendait témoignage par les apôtres était bien ainsi (Act. 17:11).

Cette étude diligente des Écritures dans la dépendance de l'enseignement de l'Esprit Saint est d'autant plus nécessaire du fait de la position de liberté du croyant maintenant. La loi était une période de tutelle en contraste avec le temps de la grâce caractérisé par une relation filiale. L'épître aux Galates insiste très fortement sur cette distinction. La différence Juif-Chrétien ne se borne nullement à une différence de nom : Il y a là la différence entre la liberté et l'esclavage, entre les fils et les esclaves. Aux personnes dans la position des Juifs — par comparaison, c'est une position de faiblesse et d'incapacité, — Dieu leur accorde les instructions les plus complètes et les plus détaillées, allant jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne. Non seulement leur façon de s'approcher de Dieu était soumise à des règles strictes, mais même pour la nourriture et l'habillement, Dieu lui-même prenait soin de leur donner des instructions.

Dans le Nouveau Testament, on trouve tout le contraire. Dans les épîtres, les expressions du genre «tu feras ceci» ou «tu feras cela» sont manifestement absentes. Au lieu de listes de viandes pures et impures, nous trouvons des principes généraux que le croyant doit appliquer à chaque cas selon qu'il se présente. «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu» (1 Cor. 10:31). Comme le chrétien a «l'esprit de Christ» (1 Cor. 2:16) et n'a pas reçu «un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de sobre bon sens» (2 Tim. 1:7), il est appelé à tout juger par la Parole pour savoir ce qui est, ou non, pour la gloire de Dieu, et il a ensuite à agir en conséquence.

D'où le soin avec lequel il faut sonder les Écritures, et la nécessité de l'exercice du jugement de soi-même de peur que la chair ne prenne la place de l'esprit pour juger des choses de Dieu.

1.2 Peu de passages sur le sujet

À la lumière de ces considérations générales, je voudrais attirer votre attention sur les passages du Nouveau Testament relatifs à notre sujet. On trouvera sans difficulté les références sur le chant, car elles sont peu nombreuses et brèves. Mais la rareté et la brièveté des passages ne justifient nullement des arguments tendant à soutenir le peu d'importance du sujet : même des sujets importants comme le baptême, la Cène, le jour du Seigneur, etc... ne sont abordés ni fréquemment ni longuement. Selon la pratique usuelle du Nouveau Testament, il nous est donné quelques phrases chargées de sens, et cela suffit pour jeter une lumière abondante sur chaque aspect du sujet à mesure qu'il se présente.

Le passage de 1 Cor. 14:15 «Je chanterai avec l'esprit, et je chanterai aussi avec l'intelligence» pose les principes simples et fondamentaux qui sont de toute importance à considérer en rapport avec le sujet du chant. Le contexte montre que ce texte est introduit ici surtout en rapport avec le chant dans l'assemblée, bien qu'il concerne le chant du chrétien en toute circonstance.

Dans 1 Cor. 14, l'apôtre montre les principes régissant les opérations de l'Esprit dans l'exercice d'un don dans l'assemblée. Au chapitre 12, il est d'abord établi que le Saint Esprit est la seule source de puissance dans l'assemblée. Les dons sont sous la direction du Seigneur par l'Esprit. C'est Celui qui est la tête de l'église qui confère des dons (Éph. 4) ; le Saint Esprit ici-bas s'en sert comme Il lui plaît. «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse ; et à un autre la parole de connaissance, selon le même Esprit ; et à un autre la foi, par le même Esprit ... mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun comme il lui plaît» (1 Cor. 12:8-11). Il s'ensuit que les saints dépendent du Seigneur pour avoir la puissance nécessaire à un exercice pratique efficace des dons. Le chapitre 14 présente la manière et les circonstances de l'exercice des mêmes dons. Il y a un temps propre à toutes choses, et une manière convenable pour l'accomplissement de toutes choses. Et c'est bien le propre des dons spirituels que de devoir être exercés au temps convenable et de la bonne manière. C'est sur cette base que l'apôtre donne son instruction aux saints.

1.3 Le don des langues et le rôle de l'intelligence

Certains à Corinthe avaient reçu le don des langues. L'Esprit Saint les rendait capable de parler des langues inconnues, mais ils étaient responsables d'utiliser ce don à bon escient. Or ils saisissaient l'occasion des réunions des saints pour faire étalage de leurs dons merveilleux — non sans vanité comme on peut bien le supposer. C'était un tort. Il est évident que s'exprimer en un langage étranger ne pouvait être pour le profit de l'assemblée à défaut d'interprète. En outre, les langues étaient un signe non pour ceux qui croient, mais pour ceux qui ne croient pas (1 Cor. 14:22). C'était une raison de plus du caractère inopportun de l'exercice de ce don dans l'assemblée lorsqu'il n'y avait pas d'interprète (1 Cor. 14:27). Autrement dit, si le Saint Esprit voulait faire usage du don des langues, il utiliserait immédiatement le don d'interprétation ; car le profit des saints dans leur ensemble est un principe majeur qui gouverne toujours le ministère de l'Esprit.

Cette vérité bien établie tout au long de ce chapitre est essentielle. Elle manifeste que la simple possession d'un don n'est nullement une raison suffisante en soi pour en faire un usage incontrôlé. La règle est que tout doit se faire pour l'édification, sinon c'est le désordre, et le désordre n'est pas de Dieu (1 Cor. 14:33).

Il faut en effet garder à l'esprit que le Saint Esprit opère en relation avec l'intelligence (la compréhension) tant de celui qui parle que de ceux qui écoutent. Or c'est la considération de cette dernière qui guide l'exercice des dons dans l'assemblée. Le Saint Esprit veut amener la bénédiction de chaque individu, non pas d'un individu particulier seulement. C'est le principe que pose l'apôtre pour monter que, dans l'assemblée, il est plus à sa place de prophétiser que parler en langues. Car «celui qui parle en langues s'édifie lui-même ; mais celui qui prophétise édifie l'assemblée» (1 Cor. 14:4).

Voilà une règle simple et claire qui s'applique à l'usage pratique des dons de l'Esprit. Toutes les opérations de l'Esprit de Dieu dans l'assemblée ont pour but l'édification des saints dans leur caractère collectif, et c'est là le critère pour prononcer toute parole dans l'assemblée, selon ce qui est dit : «puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée» (1 Cor. 14:12).

L'apôtre ne nie pas que les langues fussent un don de l'Esprit ; mais il ne voulait pas accepter que l'Esprit suscite leur usage dans les réunions des saints. Les langues étaient un témoignage aux incroyants et ne pouvaient affermir l'assemblée dans la foi, pour la simple raison qu'elles n'atteignaient pas l'intelligence. Supposons une personne priant en langue inconnue : il est clair qu'il ne peut pas y avoir aucune communion de l'assemblée. La personne peut prier en esprit (la nouvelle nature), mais son intelligence est sans fruit (1 Cor. 14:14), aussi sa prière n'est pas en accord avec la pensée de l'Esprit. Quant à lui-même, l'apôtre dit : «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence ; je chanterai avec l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence» (1 Cor. 14:15). Et il en est pareillement pour bénir, pour rendre grâces et pour enseigner (1 Cor. 14:16-19).

Tout ce qui est opéré dans l'assemblée doit être compréhensible, et le plus simple des saints doit pouvoir dire Amen. En bref, la règle appliquée est qu'il y ait communion entre celui qui parle et ceux qui écoutent.

1.4 L'intelligence spirituelle implique une co-opération intelligente des saints

À partir de cet examen rapide des premiers versets de 1 Cor. 14, il apparaît que le chant est l'une des circonstances choisies par l'apôtre, avec la prière et la bénédiction, pour montrer que la véritable action de l'Esprit de Dieu dans l'assemblée est marquée par la coopération intelligente des saints entre eux. Chanter collectivement est l'expression de coeurs qui s'adressent à Dieu comme n'étant qu'un. Si les saints n'avaient pas une nature spirituelle, ils ne pourraient même pas du tout chanter à Dieu. Sans intelligence spirituelle, les saints ne peuvent pas chanter en communion les uns avec les autres. C'est pourquoi, lorsque nous sommes rassemblés, chantons à la fois avec l'esprit et avec l'intelligence.

Dans une prochaine lettre, Dieu voulant, j'aborderai la question de savoir comment ces vérités s'appliquent pratiquement dans l'assemblée, et les remarques qui précèdent ne forment que l'introduction à ce sujet.

2 *Chanter avec l'esprit et avec l'intelligence — 1 Cor. 14:15*

2.1 *Avec l'esprit*

BT 20 p. 348-350 ; lettre n°2

Dans ma première lettre, j'ai souligné que, selon 1 Cor. 14:15, l'on devait chanter dans l'assemblée à la fois avec l'esprit et avec l'intelligence. Comme cette instruction contient le principe sur lequel il est insisté tout le long du chapitre, il sera utile de la considérer en détail.

Si l'on regarde de près le contexte de 1 Cor. 14:15, on verra, je pense, que l'«esprit» dans ces passages se réfère plutôt à la nouvelle nature — «ce qui est né de l'Esprit» (Jean 3:6) — qu'au Saint Esprit Lui-même. En 1 Cor. 12 où il est traité de la source et de l'énergie des dons dans l'assemblée, le Saint Esprit est bien à propos présenté comme celui qui, souverainement, opère toutes choses. Mais ici, nous avons la responsabilité de celui qui possède le don, et par suite, la capacité dont il est doté est mise en avant, celle qui le rend capable de participer aux choses spirituelles (1 Cor. 2:12). Ainsi quelqu'un qui parle en langue peut prononcer des mystères «en esprit» ou «dans l'esprit» (1 Cor. 14:2). Nous pouvons prier, chanter ou bénir «en esprit» ou «dans l'esprit» (1 Cor. 14:15, 16). 1 Cor. 14:32 montre clairement que ce n'est pas le Saint Esprit qui est en vue : «Les esprits des prophètes sont assujettis aux prophètes». Ceci ne pourrait pas être dit du Saint Esprit. Or il était nécessaire de rappeler à ces croyants de Corinthe habitués aux délires extravagants de Delphes, que la prophétie n'est pas une impulsion incontrôlable et dissociée de la responsabilité de celui qui prophétise ; au contraire, l'esprit du prophète lui est assujetti, et il est donc responsable d'agir dans l'ordre pour l'édification et la consolation de l'assemblée.

Il ne s'agit pas d'affaiblir, et encore moins d'ignorer le fait non moins important que c'est le Saint Esprit — le divin Paraclet — qui donne la puissance pour toute action dans l'assemblée. C'est bien ce que le chapitre 12 établit avant tout. Mais il apparaît que ces croyants s'étaient permis de se laisser porter par l'excitation, et ne voyaient pas d'inconvénients à un exercice débridé des dons à tort et à travers. C'est pourquoi l'apôtre insiste beaucoup sur leur responsabilité individuelle. L'antinomianisme [= marche sans loi, sans règle] est aussi répréhensible dans le domaine spirituel que dans le domaine moral. Il est vrai que je suis sauvé seulement par grâce, mais ce n'est pas une raison pour ne pas contrôler mon corps. C'est vrai aussi, que le Saint Esprit est la seule puissance effective pour le culte et pour le ministère dans l'assemblée, mais ce n'est pas une raison pour ne pas juger à l'aide de la parole de Dieu toute action qui s'y exerce.

Rien ne rend plus sobre que le sentiment d'avoir à faire à Dieu. L'effet direct en est de bien contrôler les caprices de la volonté et des sentiments humains. Il est admis que l'assemblée de Corinthe le comprenait. L'apôtre suppose que l'esprit était en exercice lorsqu'on prononçait des mystères, ou qu'on priait, chantait, rendait grâce. Et s'il en était ainsi, c'est que Dieu voulait être devant leurs âmes. Car l'esprit donné au croyant lors de sa nouvelle création le rend capable par le Saint Esprit, d'avoir communion avec le Père et le Fils, tout comme l'esprit de vie communiqué par l'Éternel au commencement a non seulement fait de l'homme un être intelligent, mais l'a fait en même temps responsable dans son âme vis-à-vis de son Créateur (Gen. 2:7).

C'est pourquoi le chant doit nécessairement être «dans l'esprit». Il est certain que seule la louange spirituelle est acceptable pour Dieu. Cette pensée est un solennel avertissement contre tout ce qui est charnel, mais elle ne doit pas devenir pour nous une source de servitude. Car l'Esprit en nous est une source d'eau jaillissante. Sa tendance est de monter vers Dieu. Il ne sert cependant à rien de nier que, si l'on n'y fait pas attention, le chant peut dégénérer en un simple exercice vocal, où le cœur et l'esprit ne jouent plus leur rôle : or leur vrai rôle n'est pas d'accompagner le chant, mais de l'animer et de le diriger. Nous ferons bien de tenir compte de ce danger.

2.2 *Avec l'intelligence*

Mais en assemblée, le chant n'est pas simplement un exercice entre l'âme de l'individu et Dieu. Il y a cela, mais plus encore, car s'isoler au milieu de l'adoration de l'assemblée, ça n'existe pas. La louange collective n'est pas composée de cent cantiques chantés par cent individus en même temps, mais c'est une seule chose chantée par cent saints d'un seul accord pour exprimer au Seigneur la même chose, celle qui est sur les cœurs et dans l'esprit de tous.

Or ce dernier point est la raison pour laquelle l'intelligence renouvelée (l'esprit) doit exercer sa fonction, selon ce que dit 1 Cor. 14. On peut s'adresser au Seigneur en louange ou en prière sans se servir de sa voix, comme le montre l'exemple d'Anne qui parlait au Seigneur dans son cœur (1 Sam. 1). Mais aucune communion n'est possible tant que rien n'est exprimé de façon audible. En effet, si pour ainsi dire, l'esprit est le lien avec Dieu, l'intelligence est le lien de l'un à l'autre ; car c'est par son moyen qu'on communique l'un avec l'autre, et que les saints sont capables «d'un commun accord et d'une même bouche de glorifier le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ». (Rom. 15:6).

On a dit que le verset de 1 Cor. 14:15 signifie que je dois moi-même comprendre ce que je chante. Cela est vrai, mais ce n'est qu'un aspect bien restreint de la vérité, et c'est ôter sa force et sa cohérence à l'argument de l'apôtre. Il est en effet en train de blâmer les Corinthiens parce qu'ils parlaient de l'assemblée de manière incompréhensible pour les autres. Il les exhorte donc à avoir des égards pour les autres, et à parler de manière à ce que tous comprennent pour qu'il puisse y avoir communion. Ceux qui chantent ou prient ne doivent pas le faire de manière à ce qu'eux seuls comprennent ce qu'ils disent, mais chacun doit s'exprimer de manière à ce que ses frères puissent s'associer intelligemment à ce qu'il dit et qu'ainsi tous offrent des chants et des requêtes à Dieu à l'unisson.

Cette unité d'action est tout à fait caractéristique de l'assemblée de Dieu. Dans le peuple d'Israël, il y avait une unité, mais c'était une unité composée de douze autres unités, car chaque tribu était complète en elle-même. Tandis qu'Israël était représenté par douze pains de proposition, nous, nous sommes un seul pain, un seul corps (1 Cor. 10:17). Et cette unité doit être exprimée dans toutes les actions en assemblée, notamment la fraction du pain, la discipline, la prière, le chant.

2.3 *Différence entre le chant de l'Ancien et du Nouveau Testament*

Le chant, en Israël, n'avait pas cette nature, et comme ce qu'on trouve dans d'autres domaines du rituel religieux, il était effectué par quelqu'un agissant de la part de tous les autres. C'est une partie des Lévites qui avait la charge du service du chant (1 Chr. 6:31), et ils étaient instruits dans l'art de chanter à l'Éternel, c'est-à-dire dans les Psaumes (1 Chr. 25:7). Le peuple ne chantait que par ses représentants, selon ce que nous trouvons aux jours de Néhémie. «Et lors de la dédicace de la muraille de Jérusalem, on envoya quérir les lévites de tous leurs lieux d'habitation, pour les amener à Jérusalem, pour faire la dédicace avec joie, avec des louanges et des chants, avec des cymbales, des luths et des harpes» (Néh. 12:27).

C'est pourquoi l'unité du peuple d'Israël en rapport avec le chant était principalement une unité dans ce qui se voyait de l'exécution du chant, et une unité entre les chanteurs et les joueurs d'instruments de musique (Lévites). C'est d'une telle unité que nous lisons quelque chose à l'occasion de la dédicace du temple de Salomon : «Il arriva, lorsque les trompettes et les chœurs furent comme un seul homme pour faire entendre une même voix en louant et en célébrant l'Éternel, et qu'ils élevèrent la voix avec des trompettes, et des cymbales, et des instruments de musique, en louant l'Éternel ...» (2 Chr. 5:13).

Ceci était en parfait accord avec la forme extérieure et symbolique de l'adoration confiée à l'homme dans ce temps-là. Mais nous n'avons plus maintenant la même sorte de culte : c'est l'adoration «en esprit et en vérité» comme le dit le Seigneur à la femme

samaritaine en Jean 4. Ce n'est pas une amélioration du culte d'autrefois, mais un contraste. Les ombres sont passées, nous avons maintenant la réalité. Au lieu du type, nous avons l'antitype. Le visible est remplacé par l'invisible, le terrestre par le céleste, le naturel par le spirituel. Et pareillement, les pensées et les sentiments intérieurs remplacent l'exactitude rigide dans l'aspect extérieur de l'exécution.

Dans le rituel de la louange d'autrefois, l'unité était assurée par le fait que telle action était toujours exécutée de la manière prescrite ; mais aujourd'hui l'unité est produite par l'Esprit de Dieu remplissant et animant chaque esprit de la même vérité. Le livre des Psaumes donnait aux Israélites des cantiques inspirés, ayant souvent une préface qui donnait des indications inspirées sur le caractère du psaume et la manière de le chanter ou de le jouer. Pour que le cérémoniel soit suivi selon les règles, un certain nombre de Lévites était affecté uniquement à cette tâche. Maintenant et dans le Nouveau Testament, il n'y a pas de livre de cantiques inspiré, et il est certain qu'il n'a jamais été envisagé d'utiliser les psaumes juifs pour l'adoration chrétienne. Il n'y a pas un seul mot dans le Nouveau Testament sur l'usage d'un choeur pour assurer un chant de bonne qualité. Il n'y a pas même une syllabe dans les écrits des apôtres en rapport avec un quelconque accompagnement du chant par des instruments de musique. Mais il y a des instructions bien précises données à l'adorateur pour qu'il se purifie effectivement ; la Parole montre bien aussi, qu'une nature nouvelle et divine lui a été donnée, le rendant propre à s'approcher de Dieu et capable de le louer. Aucun groupe particulier de croyants, fût-il bien choisi, n'est qualifié pour chanter, mais chacun dans l'assemblée est pleinement qualifié, et il l'est par l'oeuvre de Christ pour lui et par l'oeuvre du Saint Esprit en lui.

2.4 Sentiment de la présence divine

Néanmoins la responsabilité reste de chanter avec l'esprit et avec l'intelligence ; autrement dit, il faut s'adresser consciemment à Dieu, et d'un commun accord avec ses frères. Chacune de ces considérations a pour but de produire une grande influence morale sur le chant en assemblée. Qu'est-ce qui va susciter des sentiments de profond sérieux et de sainte révérence si ce n'est ce qu'éprouve l'esprit dans la présence directe d'une Personne divine ? Prenons par exemple le cas du chant d'un cantique tel que : « Ô Seigneur, nous t'adorons, car tu as été immolé, toi qui vis éternellement, et qui sièges sur ton trône dans le ciel etc... ». Chanté par des chanteurs professionnels avec une mélodie adaptée et expressive, le tout accompagné d'instruments de musique, les connaisseurs de musique jugeront peut-être que l'on a atteint le plus haut niveau possible d'exécution de musique sacrée. Introduisons Dieu, et voilà que tout change : on n'a pas là ce que le Père cherche selon Jean 4. Le talent était reconnu sous l'Ancien Testament, mais maintenant le Père cherche l'adoration en esprit selon la vérité de l'évangile. Or peu de gens sont qualifiés si on prend le critère du talent naturel, mais tous sont qualifiés pour être adorateurs en esprit et en vérité.

Or si le Seigneur, auquel on s'adresse dans un cantique tel que celui dont nous venons de parler, se trouve personnellement devant notre esprit, alors vont se réveiller les sentiments dus à celui qui a été crucifié, et qui est maintenant couronné dans les cieux. De telles émotions ne peuvent se séparer du chant en esprit [ou : dans l'esprit] et dégagent un parfum de prières recevable dans les cieux.

Bien plus, si un tel cantique est chanté par l'assemblée au moment convenable et approprié, il formera une expression commune à tous et adressée au Seigneur. Car la mort de Christ et son exaltation qui a suivi sont des vérités élémentaires connues même du plus faible croyant. Il en résulte que l'intelligence spirituelle que tous ont reçue leur permet de s'unir intelligemment pour exprimer la louange et l'adoration.

2.5 Des mélodies simples

Une autre remarque avant d'achever cette lettre. Le passage de 1 Cor. 14 parle de chant. Les voix autant que les coeurs doivent être en accord. Pour ce faire, une mélodie simple et familière est tout à fait désirable. En effet, le chant en assemblée n'est pas une occasion d'étaler les plus hautes capacités de la voix humaine pour produire des effets musicaux extraordinaires ; mais c'est le moyen d'exprimer à l'unisson les louanges du Seigneur. C'est pourquoi il faut éviter les mélodies difficiles ou exotiques car elles ne contribuent pas à la communion des saints ; se fatiguer à ne rechercher que l'harmonie ou la mélodie sonores équivaut à un abandon de la position chrétienne, et toute âme fidèle l'a en horreur.

3 Des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels — Éph. 5:19

3.1 Usage d'un livre de cantiques — Connaître les cantiques par coeur

BT 20 p. 363-366 ; lettre n°3

Votre question de savoir quelle autorité du Nouveau Testament supporte l'usage d'un livre de cantiques dans les assemblées chrétiennes modernes, — ce n'est pas une question nouvelle et des réponses satisfaisantes ont souvent été données. Mais il est bon de revenir à cette autorité car l'habitude de contrôler nos pratiques par la Parole de Dieu est toujours très bonne.

Les saints utilisaient déjà des cantiques au temps des apôtres. Le Nouveau Testament le montre déjà, et cela ressort des passages suivants qui montrent que :

- les saints étaient exhortés à faire usage de telles compositions : « Vous entretenant par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur » (Éph. 5:19) — « Vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce » (Col. 3:16) — « Quelqu'un est-il joyeux, qu'il chante des cantiques » (Jacq. 5:13).

- il y a des exemples d'usage effectif de cantiques — À minuit dans la prison de Philippiques « Paul et Silas, en priant, chantaient les louanges de Dieu, et les prisonniers les écoutaient » (Act. 16:25) — À Corinthe, on avait l'habitude de chanter dans les réunions de l'assemblée. « Qu'est-ce donc, frères ? Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume ... que tout se fasse pour l'édification » (1 Cor. 14:26). L'apôtre leur fait des reproches non pas sur le fait de chanter (1 Cor. 14:15), mais sur la confusion résultant de l'exercice de la propre volonté dans l'assemblée.

Inutile d'ajouter aux citations de ces passages pour prouver que les saints du commencement avaient l'habitude régulière de chanter la louange au Seigneur, car un témoignage clair en est donné à la fois par l'ordonnance de la Parole et par la pratique.

La phrase « des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels » montre que les compositions connues et chantées au début de l'assemblée, avaient des caractères variés, tout en étant pareillement en mesure d'exprimer les pensées des saints en diverses circonstances. Il est toutefois difficile de déterminer exactement la portée de chacun de ces termes, et même de déterminer leur caractère dominant. Un psaume était peut-être une expression de paroles élevées ou une invocation à Dieu ; une hymne jaillissait en louange et en action de grâces, tandis qu'un cantique serait basé sur une compréhension intelligente des pensées de Dieu (*), et avait peut être un caractère plutôt didactique, tout en introduisant l'expérience pratique des voies de Dieu. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Esprit de Dieu conduisait les saints à faire monter vers Dieu l'expression des émotions variées des coeurs par le moyen de psaumes, hymnes ou cantiques, selon ce qui était le plus approprié.

(*) Ces termes figurent dans le Nouveau Testament comme suit, les formes verbales étant signalées par l'abréviation grecque entre parenthèses :

Psaume (yalmoV) : Références au livre des Psaumes : Luc 20:42 ; 24:44 ; Actes 1:20 ; 13:33 – «Chacun a un psaume» (1 Cor. 14) – «vous entretenant par des psaumes» (Éph. 5:19 ; Col. 3:16) – «Je psalmodierai (y) à ton nom» (Rom. 15:9) – «Je chanterai (y) avec l'esprit...» (1 Cor. 14:15) – «Chantant et psalmodiant (y) de vos coeurs» (Éph. 5:19) – «Quelqu'un est-il joyeux ? qu'il chante (y) des cantiques» (Jacq. 5:13).

Hymne (umnoV) : Hymnes : Éph. 5:19, Col. 3:6 – «Et ayant chanté une hymne, ils sortirent dehors» (Matt. 26:30 ; Marc 14:26) – «Paul et Silas, en priant, chantaient les louanges (um) de Dieu» (Act. 16:25) – «Au milieu de l'assemblée je chanterai (um) tes louanges» (Héb. 2:12).

Cantique (wdh) : Cantiques : Éph. 5:9 ; Col. 3:16 – «Et ils chantent un cantique nouveau... et personne ne peut apprendre ce cantique» (Apoc. 5:9 ; 14:3) – «Et ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau» (Apoc. 15:3)

Ces compositions n'ont pas été préservées parmi les écrits du Nouveau Testament, en contraste avec l'ancienne économie. Israël avait un psautier inspiré, mais le chrétien possède l'Esprit qui a inspiré les livres des Psaumes (2 Sam. 23:1, 2 ; Act. 1:16). Celui qui est venu reposer de temps en temps sur le doux psalmiste d'Israël (2 Sam. 23:1) habite en permanence dans le chrétien selon la promesse du Seigneur (Jean 14:16, 17). Et il demeure pour conduire les coeurs et les esprits des saints pour adorer de la manière que cherche le Père. Ainsi restreindre l'exercice de la prière et de la louange à certaines expressions stéréotypées est un affront à la souveraineté de l'Esprit toujours présent.

Au début de l'Église, il y a eu sans aucun doute ceux qui étaient doués pour composer les hymnes chrétiens convenant au chant dans l'assemblée. Ces hymnes étaient-ils regroupés ? Comment circulaient-ils parmi les saints ? Ces questions, et d'autres du même genre, relèvent plus de la curiosité que de l'intérêt pratique. Certainement on faisait plus appel à la mémoire que dans les temps modernes où la multiplication et la diffusion des copies sont si commodes. Quoi qu'il en soit, on observe que Paul et Silas dans l'obscurité de minuit, dans la prison intérieure, non seulement priaient, mais chantaient à haute voix, selon le témoignage de leurs co-détenus. Il est très probable qu'ils connaissaient ces cantiques par coeur. Et on ne peut s'empêcher d'ajouter à cette occasion qu'il est bon de tenir compte de cet exemple bien précis donné par les apôtres. L'Écriture reconnaît qu'être familier avec les versets sacrés est un moyen de consolation et d'instruction, comme nous allons le voir. Il est évident qu'écrire des cantiques relève de l'exercice d'un don dans l'assemblée au même titre que l'exposé de la parole, ou l'exhortation, et cela devrait être reconnu comme tel. Nous ne voulons pas dire que seuls les pasteurs, les docteurs et les évangélistes peuvent être les auteurs de cantiques. Mais un beau cantique, quel qu'en soit l'auteur, se distingue par l'application de la vérité de l'Écriture aux émotions et aux besoins de la nature spirituelle, et il faut que de l'aveu général, cela soit l'oeuvre du Saint Esprit ; et c'est ce qui le fait reconnaître et apprécier et aimer par tous. Pourquoi ne pas le mettre dans sa mémoire ? Pourquoi les saints seraient-ils incapables de chanter leurs cantiques préférés sans avoir un livre de cantiques sous les yeux ? Dans le cas d'un frère joyeux, Jacques s'attendait-il à ce qu'il aille chercher son livre de cantiques avant de commencer à chanter ? Si cela eut été le cas, on peut bien penser que l'esprit joyeux se serait estompé ou même aurait disparu avant d'avoir trouvé le bon psaume.

3.2 Cantiques conformes à l'Écriture

Mais si aucun cantique inspiré n'est parvenu jusqu'à nous pour l'usage dans les assemblées des saints, qu'est-ce qui doit être le guide du croyant aujourd'hui, si on pense aux milliers de cantiques existants dans la seule langue anglaise. On est obligé de faire un choix, et la question alors de savoir quels principes doivent guider ce choix. Ce sujet dépasse le cadre des présentes lettres, qui ont en vue le chant et non pas le choix des cantiques. Des articles récents [écrit en nov. 1885] du Bible Treasury seront d'une grande utilité, surtout si on étudie soigneusement les références citées.

Encore une remarque pour aider, en tant qu'individu, sur la question du chant. Il n'y a qu'un critère pour juger ce qu'on doit ou ne doit pas chanter : c'est l'Écriture. On ne saurait trop insister sur le fait que le Père cherche à ce que le chant, comme toute autre forme d'adoration, soit «en vérité» (Jean 4:23). L'intelligence spirituelle est éclairée pour pouvoir offrir une louange intelligente. Ainsi quand un cantique est proposé pour être chanté, les sentiments qui y sont exprimés doivent être soigneusement comparés avec l'enseignement de la Parole, non pas, bien sûr, dans un esprit de critique tatillonne et mesquine, mais dans la crainte du Seigneur. Car il ne faut pas passer à côté de la différence importante qu'il y a à considérer un cantique dans le privé, et à le chanter soit en assemblée soit dans un culte familial. Quand on lit un cantique, on le considère comme l'oeuvre de tel auteur et on cherche à en découvrir la beauté et l'exactitude. Mais si on le chante au Seigneur, on s'en approprie les expressions, d'où l'importance pour celles-ci d'être autant que possible en parfait accord avec la Parole qui est la seule norme de la vérité. Comment se justifier devant le Seigneur si on Lui chante quelque chose qu'on sait — ou devrait savoir — être directement contraire à l'enseignement clair de Sa propre Parole !

3.3 Psaumes

Comme on a parlé plusieurs fois de psaumes, disons quelques mots sur l'usage du psautier juif dans le culte des assemblées chrétiennes. Il est vraiment lamentable de penser aux saints ayant les yeux fermés sur le vrai caractère de l'appel chrétien et de l'espérance chrétienne selon le Nouveau Testament, et de voir ces personnes exprimer ce qu'il y a dans leur coeur à l'aide de mots et de sentiments parfaitement déplacés par rapport à leur position devant Dieu.

Chacun doit savoir que le livre des Psaumes était partie intégrante de la religion d'Israël telle qu'établie dans l'Ancien Testament. Et si les sacrifices du temple ont été mis de côté, n'en est-il pas de même des cantiques ? Si la circoncision est capable de renverser le christianisme (Gal. 3:4) n'est-ce pas renoncer à nos privilèges que d'importer le chant des circoncis en plein milieu d'un culte chrétien ? En fait ce n'est rien d'autre que laisser la grâce pour retourner à la loi.

On a déjà fait allusion, dans ces lettres au contraste aigu entre l'enseignement de l'Ancien Testament et celui du Nouveau Testament quant au service divin. Il serait trop long d'énumérer tous les points de la liste : un ou deux suffiront ici, comme on s'en rendra bien compte.

Commençons par bien saisir que les Psaumes sont pétris des espérances et promesses relatives à une délivrance nationale et terrestre, comprenant l'assujettissement et l'entière destruction des ennemis d'Israël. Cette délivrance doit avoir lieu par l'avènement du Messie, le Prince, dont la grande puissance jugera et renversera les nations, et exaltera Israël à la place suprême d'honneur et de bénédiction sur la terre. Les principes dominant dans ces cantiques à l'Éternel sont la justice, non pas la grâce ; l'espérance, non pas la foi ; la bénédiction future, non pas présente ; une confiance vague, non pas la confiance pleine d'assurance. De plus la bénédiction des nations est toujours vue comme subordonnée à celle d'Israël, en contraste avec l'unité de l'Esprit qui efface entièrement les distinctions nationales (Gal. 3:28). Les contrastes sont si profonds et si fondamentaux qu'ils empêchent les louanges juives de convenir pour le chrétien, ou d'être aucunement cohérente avec son appel céleste. L'usage correct et intégral des expressions de la louange juive est pour «ce jour-là» quand tout Israël sera sauvé (Rom. 11:25-26).

Bien sûr, si beaucoup d'aspects de la louange sont particuliers à Israël en sorte que le chrétien ne peut pas les prendre sur ses lèvres pour chanter intelligemment à Dieu, il n'en reste pas moins que bien des portions se réfèrent à des points communs aux croyants Juifs

et Gentils. Il y a profit à tirer du courant de piété et de dévotion sous-jacent dans tous les Psaumes, et nous en profiterons d'autant plus que nous saisirons mieux la nature des relations dans lesquelles se trouvent les adorateurs à qui Dieu a fourni ces psaumes pour leur usage. C'est le Nouveau Testament qui nous guide pour savoir ce qui est approprié ou non. Nous sommes autorisés à nous approprier les Paroles du psalmiste et à dire hardiment : «Le Seigneur est mon aide et je craindrai point : que me fera l'homme ?» (Héb. 13:6 ; Ps. 118:7). Mais comment le chrétien pourrait-il adopter le langage du Psaume 55:15 alors qu'il doit prier pour ses ennemis et rendre le bien pour le mal, tant selon les instructions du Nouveau Testament que selon l'exemple du Seigneur et des apôtres ? «Que la mort les saisisse ! qu'ils descendent vivants dans le shéol ! car la malice est dans leur demeure, au milieu d'eux» (Ps. 55:15). Et ce n'est nullement un cas isolé. Tout le long des psaumes on trouve des passages qui ne conviennent pas à des bouches chrétiennes, quoi que parfaitement adaptés à la dispensation à laquelle ils se rapportent : comme exemple, on peut citer notamment les Psaumes 2:9 ; 3:7 ; 6:10 ; 7 ; 9:3, 15 ; 10:15-18 ; 11:6 ; 18:47, 48 ; 21:9 ; 28:4 ; 34:16, 21 ; 35 ; 37:2, 9, 20 ; 40:14, 15 ; 48 ; 52:5 ; 54:5 ; 58 à 60 ; 66:3 ; 68:2 ; 69:22-28 ; 70 ; 71:1-13 ; 72:4 ; 74 ; 75:8 ; 79 ; 92:9 ; 97:3 ; 101:8 ; 109 ; 112:8, 10 ; 132:18 ; 139:19 ; 143:12 ; 144:11 ; 149:6-9.

La lecture de ces passages et d'autres semblables montre bien que les Psaumes ne sont pas cohérents avec les dévotions chrétiennes, en particulier à cause de tout ce qu'ils contiennent de complètement opposé à la grâce. Voici une pensée assez courante, mais tout à fait contraire à la vérité : «parmi tous les livres possibles, le psautier inspiré mérite d'être choisi comme livre de dévotion. Ces chants chorals d'Israël, surtout s'ils sont accompagnés de la musique appropriée, sont bien adaptés pour suivre le commandement apostolique — même si ce n'est pas ce que l'apôtre avait en vue directement comme quelques-uns le pensent — lorsqu'il dit : Vous entretenez par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur» (Éph. 5:19) [Exposé sur les Psaumes, de Fry, 2^e Éd. p. 38].

C'est une confusion complète que de penser que le terme «psaume» en Éphésiens 5:19 se réfère exclusivement aux Psaumes de l'Ancien Testament. Cette confusion provient de ce qu'on ne reconnaît pas la complète différence de relation dans laquelle se trouvait le Juif par rapport au croyant de maintenant. Israël adorait Dieu comme l'Éternel. Le chrétien adore Dieu comme le Père. La louange à l'Éternel diffère fondamentalement de la louange au Père, et les Psaumes de David n'expriment pas les révélations plus complètes du Nouveau Testament. Trouve-t-on dans les Psaumes quoi que ce soit qui implique la connaissance du Père et du Fils ? Il n'y en a pas un seul mot, pour la simple raison que le Fils n'avait pas encore révélé le Père (Matt. 11:27 ; Jean 1:18), alors que maintenant, bien au contraire, les petits enfants eux-mêmes sont caractérisés par la connaissance du Père (1 Jean 2:13), dépassant par là le Juif le plus avancé.

Les Psaumes sont donc complètement inadaptés à l'expression des émotions spirituelles même du plus jeune croyant dans la foi. C'est par contre une bénédiction que Dieu se serve des Psaumes pour parler au croyant ; mais c'est une perversion de la vérité que de supposer que le chrétien doit se servir des Psaumes pour parler à Dieu dans l'adoration et la louange.

4 Rôle du cœur dans le chant chrétien

Psalmodiant de vos cœurs (Éph. 5:19) — Littéralement : FAISANT UNE MÉLODIE DANS VOS COEURS
Bible Treasury N1 p. 13-16 ; lettre n°4

4.1 Nécessité de la mélodie dans le cœur

Dans une lettre précédente, nous nous sommes référés à 1 Cor. 14 qui nous exhorte à chanter à la fois avec l'esprit et avec l'intelligence. La normale pour les chrétiens est d'être intelligents dans les voies du Seigneur et non pas des enfants quant à l'entendement (1 Cor. 14:20). Mais dans le chant, il y a un autre élément également important. Sans la mélodie du cœur, il est impossible de rendre au Seigneur une louange agréable.

C'est ce qu'on peut retenir en général, de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Pour en souligner l'extrême importance, nous le trouvons répété expressément en des termes précis. Le Psalmiste désire plusieurs fois louer l'Éternel de «tout son cœur» (Ps. 9:1 ; 111:1 ; 138:1). Avec tous les privilèges élevés et les grandes responsabilités qui sont les siennes, le chrétien n'est pas de reste par rapport au Juif. Deux des épîtres de Paul donnent en effet une exhortation spéciale à cet égard : «Chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur» (Éph. 5:19) et «chantant de vos cœurs à Dieu dans un esprit de grâce» (Col. 3:16).

4.2 Lumières ou ténèbres dans le cœur ?

Le cœur doit donc être en ordre devant le Seigneur, aussi bien que l'esprit. Sinon, même les expressions les plus parfaitement claires, n'en seront pas moins froides comme la glace. Pour éviter cet écueil, il est nécessaire que le cœur et l'esprit, les deux à la fois, soient en exercice, en sorte que l'esprit contribue à l'intelligence spirituelle et le cœur aux émotions sacrées.

L'Écriture montre un lien étroit entre les deux, et l'influence considérable des exercices de cœur sur l'esprit. Dans la description de l'homme qui glisse de la connaissance de Dieu vers les ténèbres et la corruption des païens, la première étape est de devenir «vains dans leur raisonnements, et leur cœur, destitué d'intelligence, fut rempli de ténèbres» (Rom. 1:21). La suite nous dit que, «comme ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit réprouvé» (Rom. 1:28).

Le cœur destitué d'intelligence et rempli de ténèbres est donc une première étape vers un esprit réprouvé. Ailleurs, l'apôtre prie pour les Éphésiens pour que Dieu leur donne l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, les yeux de leur cœur étant éclairés pour que vous sachiez quelle est l'espérance de votre appel...» (Éph. 1:17-18). En contraste avec la connaissance de Dieu perdue par les ténèbres remplissant le cœur, la pleine connaissance de Dieu est maintenant communiquée par la lumière faite dans le cœur. Puisque le cœur est la principale voie d'accès à toute compréhension vraie et correcte des choses de Dieu, il est donc de la plus haute importance que le cœur soit soigneusement gardé ; il est même dit : «Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie» (Prov. 4:23). L'apôtre écrivait pareillement aux Philippiens : «la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Phil. 4:7) ; ceci souligne ce qui seul peut former une garde efficace pour la forteresse centrale de la nature humaine.

4.3 Un cœur renouvelé où l'Esprit agit pour produire la mélodie

L'Écriture enseigne constamment que le cœur est vraiment le point central de l'être humain. Il est le siège des affections et des motivations qui animent l'homme dans le chemin de la vie. À ceux qui se satisfaisaient de nettoyer l'extérieur des plats, le Seigneur leur déclare qu'il y a, à l'intérieur, une source d'impureté, ce qu'ils ignoraient entièrement. C'est du cœur que procède tout ce qui souille l'homme (Matt. 15:19). Le mauvais cœur naturel de l'homme laisse son empreinte sur toutes ses actions ; c'est donc de lui qu'est la source de tout mal (Matt. 5:28 ; 1 Jean 3:15). Inversement, le cœur de l'homme renouvelé caractérise aussi toute action qui se révèle bonne et agréable à Dieu. Comme esclaves de Christ, nous avons à faire de cœur la volonté de Dieu (Éph. 6:6). C'est dans ce but que «l'amour de Dieu a été versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Rom. 5:5). C'est la fonction même

de l'Esprit de Dieu dans nos coeurs, d'être à l'origine de toutes les affections et de les caractériser. C'est ce que l'apôtre enseigne : «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de Son fils dans vos coeurs, criant : Abba, Père» (Gal. 4:6 ; 2 Cor. 1:22).

C'est très important d'avoir appris la tromperie du coeur naturel (Jérémie 17:9). Nous ne sommes pas laissés à nous-même pour produire des sentiments convenables envers Dieu. Celui qui nous communique les bonnes pensées de Dieu et du Père, nous donne aussi des sentiments appropriés. Car il est l'Esprit d'amour, aussi bien que de sobre bon sens (2 Tim. 1:7). C'est Lui qui met dans le coeur le sens de l'amour incomparable de Dieu (Rom. 5:5), et l'en remplit en sorte que, de l'abondance du coeur, la bouche parle (Matt 12:34-35 ; Luc 6:45).

C'est ainsi qu'est générée la mélodie du coeur. Mais, s'il est vrai qu'elle ne peut pas exister sans l'opération du Saint Esprit, la responsabilité de la produire incombe à celui qui chante, selon notre texte. Exprimer les louanges du Seigneur de ses lèvres, doit normalement s'accompagner de la mélodie correspondante dans le coeur. Or le Saint Esprit ne saurait agir si le croyant n'honore pas Sa présence ici-bas sur la terre, et ne se soumet pas à Sa direction. C'est donc la responsabilité de l'adorateur de maintenir une attitude de foi et de dépendance pour laisser le champ libre à l'opération du Saint Esprit sans laquelle aucun sacrifice de louange ne peut être agréable dans le ciel.

Au risque de fatiguer le lecteur, soulignons encore combien Éph. 5:19 insiste sur ce point. Les saints y sont exhortés, non pas simplement à chanter, ni simplement à faire une mélodie dans le coeur, mais l'exhortation est de simultanément chanter ET faire une mélodie dans le coeur. Aucun niveau de mélodie vocale ne saurait équivaloir ou remplacer la mélodie dans le coeur, selon les expressions d'Éph. 5:19.

4.4 Les instruments de musique

Il est pénible de penser qu'en pratique bien des gens soutiennent que faire monter des hymnes à Dieu d'une manière techniquement correcte, suffit à Dieu, Lui qui désire la vérité dans l'homme intérieur. Considérons sérieusement l'avertissement solennel du Seigneur aux scribes et aux pharisiens : «Hypocrites ! Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : «Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur coeur est fort éloigné de moi ; mais ils m'honorent en vain,...» (Matt 15:7-9). Ils n'étaient rien d'autre que «des choses inanimées qui rendent un son» (1 Cor. 14:7).

Il est indispensable qu'une voix harmonieuse soit accompagnée (yallonteV) de la mélodie du coeur. C'est ce qui remplace les instruments de musique du culte dans le temple. Le chrétien n'est pas invité à louer le Seigneur avec le son de la trompette, le psaltérior, la harpe ou les cymbales retentissantes ; mais son chant doit découler naturellement, et de manière touchante, du saint enthousiasme de l'homme intérieur. Allons-nous comparer un seul instant «l'airain qui résonne, les cymbales retentissantes» (1 Cor. 13:1), ou l'orgue également retentissant, avec le rayonnement ravissant d'une âme fervente, née de Dieu, et conduite par l'Esprit dans l'appropriation et la compréhension des riches et grands privilèges qui sont la portion inaliénable du chrétien selon la révélation du Nouveau Testament ?

4.5 L'esprit de grâce

En Colossiens (3:16), nous sommes appelés à chanter dans un esprit de grâce. La grâce exprime toujours la manière surabondante par laquelle Dieu répond au besoin du pécheur. C'est pourquoi la grâce est certainement propre à toucher l'âme dans toute sa profondeur. Ceux qui contemplant l'amour de Christ les lavant de leurs péchés dans son sang et les faisant rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père, ceux-là ne peuvent pas manquer de Lui rendre gloire, force et pouvoir aux siècles des siècles.

La grâce affermit le coeur (Héb. 13:9) et nous rend capable de servir Dieu en lui étant agréable, avec révérence et avec crainte (Héb. 12:28), et elle fait éclater dans le coeur la louange et les actions de grâce vers Dieu. Car c'est à Dieu que nous chantons en Colossiens, comme à l'Auteur de cette grâce, tandis que dans les Éphésiens, c'est le Seigneur qui est devant l'âme lorsqu'elle fait monter les mélodies du coeur («psalmodiant de votre coeur au Seigneur»).

4.6 Sentir la présence du Seigneur

On peut certainement dire que c'est ici que réside le secret de la mélodie dans le coeur. Si quelqu'un demande : «Comment puis-je produire cette mélodie intérieure ?», la réponse est : Que Christ soit devant votre âme. Pourquoi la langue chante-t-elle si souvent alors que le coeur est silencieux ? N'est-ce pas que la personne bénie de notre Seigneur et Sauveur a été oubliée ? La voix se joint aux autres machinalement, mais le coeur reste apathique, morne, ou même distraits par les plus futiles pensées. Oh ! c'est à la foi de réaliser Sa présence de manière qu'en ceci, comme dans le reste, nous manifestations un comportement convenable, et digne de Lui.

Ne pouvons-nous pas dire que c'est le sentiment de la présence du Seigneur dans la prison de Philippe qui faisait chanter Paul et Silas, des «chants dans la nuit» (Act. 16:25 ; Job 35:10). Car si, dans ce cas, le Seigneur n'était pas l'objet de leurs louanges, Il était, comme Il doit toujours l'être, le sujet de cette louange. C'est pourquoi ils chantaient fort, faisant la mélodie dans leurs coeurs. Ils n'étaient pas de ceux qui chantent des chansons à un coeur affligé (Prov. 25:20). La présence du Seigneur peut même faire chanter le muet (És. 35:6) et aucun de Ses rachetés ne sera triste devant Lui. Car la lumière de la face du Maître transforme même les circonstances de douleurs en occasions de joie.

Par-dessus tout, que le coeur présente sa mélodie au Seigneur ! On voit souvent des publicités demandant des «voix pour le choeur de l'église», alors, qu'en vérité, c'est de coeurs qu'on a besoin ; mais ce n'est pas la publicité qui peut l'obtenir. «Aucun coeur, sinon enseigné de l'Esprit, ne peut faire une mélodie pour Toi». Le Père cherche non pas des voix cultivées, mais des coeurs renouvelés.

4.7 Ceux qui chantent faux

Quelle consolation, donc, pour ceux dont le chant se limite à «des cris de joie au Seigneur» (Ps. 66:1 ; 81:1 ; 95:1, 2 ; 98:4, 6 ; 100:1), de savoir qu'ils peuvent de toute façon faire une mélodie dans leur coeur. Mais ils devraient quand même modérer le bruit de leurs efforts pour ne pas heurter trop durement leurs frères dont les sensibilités musicales sont plus vives. Inversement, ceux-ci devraient supporter de bon coeur les sonorités écorchantes, et se souvenir avec grâce que ce n'est ni la qualité de leur chant ni son niveau technique qui fait que leurs propres louanges sont entendues dans le ciel.

À cet égard, il vaut la peine d'écouter les sentiments piquants de Thomas Fuller, exacts pour l'essentiel : «Seigneur» disait-il, «ma voix est par nature rude et sans tonalité, et ce serait perdre son temps que de chercher à l'améliorer. Le chant des Psaumes peut-il plaire à Tes oreilles alors qu'il ne plait pas aux miennes ? Bien que je ne puisse pas chanter comme un rossignol ou un merle, je préfère grommeler comme l'hirondelle (És. 38:14) ou croasser comme le corbeau, plutôt que de me taire. Si Tu m'avais donné une meilleure voix, je Te louerais avec une meilleure voix. Mais la douceur qui manque à ma musique, je la compense en bon sens pour chanter tes louanges avec intelligence. Oui, Seigneur, crée en moi un coeur nouveau, (avec de quoi y faire de la mélodie), et je me contenterai de ma vieille voix jusqu'au jour où, admis dans ton choeur céleste, il me sera attribué une autre voix plus harmonieuse».

5 *Rôle du chant pour le croyant*

5.1 *L'effet du chant des cantiques sur le croyant qui les chante*

Bible Treasury N1 p. 30-32 ; lettre n°5

Il y a un côté de notre sujet que soulignent Éph. 5:19 et Col. 3:16, et que je n'ai pas encore noté. Il est cependant important de le considérer.

On a insisté à bien des reprises que le chrétien doit chanter «au Seigneur», et que selon l'enseignement tout simple de l'Écriture, ce n'est pas tel ou tel psaume, mais tous, psaumes, hymnes et cantiques qui doivent être chantés dans la conscience d'être comme devant Dieu. Il est bien vrai, sur la base de la même autorité, que le chant sacré a un effet en retour sur celui qui chante. C'est la même chose qu'en exposant nos requêtes à Dieu : que nous obtenions ou non ce que nous demandons, l'effet de la prière est de remplir de la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, et qui garde nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus (Phil. 4:6, 7). C'est l'attitude même de la prière qui produit l'état de calme paisible dans l'âme, même si la réponse directe n'arrive pas. Bien que premièrement adressé à Dieu, le chant a, comme la prière, un effet secondaire bénéfique sur le croyant. Le verset même qui dit aux saints à Éphèse de faire la mélodie dans le cœur au Seigneur, dit aussi : «vous entretenant par des psaumes etc...». Et à ceux de Colosses, l'apôtre écrit : «vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre par des psaumes, etc...» (Éph. 5:19 ; Col. 3:16).

Le fait de chanter élargit le cœur et l'esprit, et amène à une connaissance plus pratique de la vérité. De même que les forces physiques et mentales se développent et se fortifient par l'exercice, c'est ce même effet que produit l'exercice sur les facultés et les émotions de la nature spirituelle du croyant. L'hymne fournit un canal approprié à l'épanchement des affections et des aspirations de l'âme, et, en retour, il en résulte bénédiction et profit pour celui qui chante. En reprenant les paroles du psalmiste : «Il est bon de célébrer l'Éternel, et de chanter des cantiques à la gloire de ton nom, ô Très-Haut» ! (Ps. 92:1), on peut dire qu'il en va de même pour le chant de louanges au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

5.2 *Des paroles selon l'Écriture*

Il vaut la peine de noter que le chant est un moyen de graver profondément la vérité (ou malheureusement aussi l'erreur !) dans le cœur d'une personne. On a souvent cité le paradoxe que si un homme avait en charge de faire les chansons d'une nation, il n'aurait pas besoin de s'occuper de qui a la charge de faire ses lois.

Quel que soit le degré de vérité contenu dans cette boutade, il reste certain que la substance des cantiques a un effet incalculable sur la pensée et la foi chrétienne. Les cantiques conformes à l'Écriture exercent une influence sanctifiante et instructive chaque fois qu'on les chante ; au contraire un chant dont la substance est fautive, est nuisible et n'édifie pas, même s'il est «beau» dans sa composition. Combien de cœurs ont vibré en adoration fervente quand ils se sont mis à chanter les cantiques du compositeur Watt : «Quand je contemple la croix merveilleuse...», ou de Hart : «Qu'il est bon le Dieu que nous adorons...». Inversement, combien de cœurs ont été aveuglés au sujet de la présence du Saint Esprit habitant dans le croyant à cause de tant de cantiques qui prient pour la venue du Saint Esprit maintenant, ou pour qu'il soit versé sur nous ; ce sont les cantiques avec des paroles du genre : «Viens, Saint Esprit, Créateur béni, daigne reposer sur nos âmes». De tels sentiments oublient entièrement la promesse du Seigneur que le Consolateur viendrait pour être avec nous éternellement (Jean 14 :16), et ils nient l'accomplissement de cette promesse en Actes 2. Comme la majorité des gens n'a pas l'habitude d'éprouver toute chose (1 Thes. 5:21), lorsqu'ils chantent de tels cantiques, ils s'imprègnent de cette pensée incrédule, fautive et néfaste, et cela fait du tort à leurs âmes.

Il nous appartient donc de faire attention à ce que nous chantons. Le seul test infaillible pour un cantique doit être la parole de vérité. Prenons maintenant cet autre côté des choses : à quoi sert-il ou à quoi peut-il jamais me servir (à moi ou à quiconque) d'avoir des cantiques non conformes à l'Écriture ? Ça ne peut certes pas contribuer à l'avancement spirituel, mais plutôt à la propagation d'idées erronées.

5.3 *Chanter à la gloire de Dieu ou selon le goût populaire ?*

Dans la catégorie de l'aide spirituelle, se range la majorité des cantiques qu'on appelle cantiques d'évangélisation (ou gospels). Ils consistent en des cantiques chantés par les saints en présence de pécheurs à titre d'accompagnement d'une prédication de l'évangile. Ils expriment les délices des enfants de Dieu dans les vérités simples et élémentaires de l'évangile. Il est malheureusement triste de voir les services d'évangélisation dégénérer en des occasions de faire étalage de prétendus talents musicaux, ou dans l'abandon des vérités sobres et solennelles de la grâce de Dieu, qu'on remplace par un sentimentalisme maladif marié à des mélodies de danse ou des refrains de musique légère, tout cela pour plaire au goût populaire. Ce n'est pas à la gloire de Dieu, et ce n'est en aide ni au saint ni au pécheur.

6 *Le chant dans l'assemblée chrétienne (église)*

6.1 *Manière d'indiquer les cantiques à chanter dans l'assemblée*

Si on passe maintenant au sujet du chant dans l'assemblée, 1 Cor. 14 donne des directions très pratiques. À Corinthe, dans les réunions de l'assemblée, il y avait beaucoup de hâte et de confusions inconvenantes. Il semble que chaque frère arrivait, ayant préparé à l'avance sa contribution de don spirituel pour l'assemblée. L'apôtre dit : «Qu'est-ce donc frères ? Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un enseignement, a une langue, a une révélation, a une interprétation : que tout se fasse pour l'édification» (1 Cor. 14:26). On voit bien qu'ils se faisaient une vraie concurrence, qu'il y avait peut-être même de la rivalité, cherchant à étaler leurs dons. Il en résultait du désordre dans le déroulement des réunions, et l'absence d'édification pour les saints. Le conseil de Paul dans de telles circonstances était de tout faire pour l'édification. Il n'a pas dit d'établir un président, ou de nommer un responsable de l'ordre dans les réunions, de façon à pouvoir déterminer qui blâmer. Non pas, ç'aurait été nier complètement la souveraineté de Dieu au milieu d'eux «distribuant à chacun en particulier comme Il lui plait» (1 Cor. 12:11). Qu'on se laisse gouverner par Lui et l'édification des saints en est le résultat certain.

Or le chant est spécialement mentionné dans ce verset. Si chacun avait un psaume, cela ferait cesser immédiatement toute communion. C'est un principe entièrement faux, pour un frère, de penser que, comme il a eu beaucoup de joie à propos d'un certain cantique, il doit aussitôt prendre pour la réunion d'assemblée et demander à l'ensemble de ses frères de le chanter avec lui. C'est sans doute très naturel d'admettre qu'il me faut demander aux autres de partager ce que je trouve bon. Mais c'est en opposition avec la vérité de 1 Cor. 14. Comme déjà dit, ce chapitre montre que la règle de conduite, c'est ce qui est convenable pour l'ensemble, non pas ce qui pourrait être convenable. Autrement dit, le cantique doit exprimer ce qu'il y a dans les pensées et les cœurs des saints à ce moment particulier, et ceci nous fait taire au profit de l'Esprit de Dieu. Nous dépendons absolument et continuellement du Saint Esprit pour les directions quant au culte à présenter, à quelque moment que ce soit.

Néanmoins, souvenons-nous que l'Esprit de Dieu n'amène pas miraculeusement dans la mémoire d'une personne un cantique qu'elle n'a jamais vu ni chanté auparavant. Plus les saints sont familiers avec le livre de cantiques par un usage constant chez eux, plus grande sera la variété des cantiques chantés dans l'assemblée. Car l'Esprit choisit parmi ce que nous connaissons. D'où l'importance

de bien apprendre à connaître les cantiques dans nos dévotions privées, de façon que, dans l'assemblée, il y ait une louange convenable et appropriée, et non pas du formalisme ou des habitudes.

D'un autre côté, il faut déplorer la permissivité dans l'usage du livre des cantiques. L'habitude permanente d'annoncer des cantiques amène à se tromper soi-même. N'oublions jamais que c'est le Seigneur lui-même qui conduit nos louanges, comme il est dit : «au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges» (Héb. 2:12). C'est donc une question solennelle d'annoncer un certain cantique qui doit concrétiser les louanges des saints à ce moment-là, puisque le Seigneur Lui-même est le grand Maître du chœur. En effet personne, sauf l'Esprit de Dieu, ne peut guider avec justesse pour être en accord avec les pensées du Seigneur. Mais c'est aussi en même temps notre propre responsabilité de nous placer dans le droit fil de Son action, en sorte que tout puisse être du Seigneur et pour le Seigneur.

6.2 Rapport entre les paroles et la manière de chanter

Considérer avec soin ce qui est en train d'être exprimé dans les cantiques va sans effort conduire au choix d'un mode d'expression approprié. Après tout ce qui a été écrit, il devrait être superflu de reprendre le sujet. Mais quelques mots directs pourront peut-être anéantir les dernières fausses excuses que présentent les coupables. Chercher à faire des effets dans le chant, ne saurait être trop déploré ; inversement on dirait que les saints oublient complètement les paroles qu'ils chantent, probablement faute d'y penser, plus que par manque de principe. À quoi peut bien penser un croyant criant le plus fort possible, et à toute vitesse, des paroles solennelles telles que : «Quand nous te voyons dans le jardin, dans ton agonie sanglante... quand nous te voyons victime clouée sur le bois maudit, frappé à cause de notre faute et de notre folie, tout notre jugement étant porté par toi» ? Dans l'autre sens, qui n'a jamais entendu exprimer : «Voilà des paroles de joie» comme si c'était une lamentation funèbre, des plus pathétiques ? Ou bien ces accents vivifiant : «nous nous réjouissons en Dieu et nous chantons cet amour» qu'on fait traîner comme à un enterrement, les bouches à moitié fermées ? Tout ceci parce que le cœur n'y est pas, et qu'on est tombé dans un formalisme lourd et indolent, qui discrédite les saints et déshonore le Seigneur. Pour l'éviter, il suffirait de penser un peu au sens réel des paroles du cantique.

6.3 Toujours chanter ?

Une difficulté : Certains se demandent dans quelles conditions ou circonstances on peut décider de s'abstenir de chanter un cantique proposé. Il est certain que ce ne peut qu'être un cas exceptionnel demandant l'exercice de beaucoup de sagesse. On peut énoncer deux principes tirés des précédentes lettres :

- 1) Parce que je chante au Seigneur, je ne dois pas chanter ce que je sais être contraire à l'Écriture
- 2) Parce que je chante en communion avec les saints, je n'ai pas de raison de refuser, sauf si ce qu'on me demande de chanter est manifestement contraire à l'Écriture et à la pensée de l'Esprit.

Je dis «manifestement» car s'il y a doute, la modestie et l'humilité amèneront à se joindre avec prudence, à s'abstenir de formuler trop catégoriquement une opinion. Ne soyons pas surpris si d'autres tombent très rapidement dans nos propres petits travers. Si nous-mêmes ne voyons pas bien clairement les points sur lesquels d'autres insistent fortement, c'est peut-être que notre vue est défectueuse. En bref, soyons lents à juger là où il n'y a pas la pleine lumière de l'Écriture ; mais quand il n'y a pas place pour le doute, les droits du Seigneur et de Sa parole exigent de nous fermeté et fidélité.

Encore une dernière remarque valable aussi bien pour le chant que pour d'autres choses : le chrétien n'est pas dirigé «à la baguette». C'est l'oeil du Seigneur qui doit nous guider, non pas la bride et le mors (Ps. 32:8, 9). Les meilleures règles nous feront dérailler si elles supplantent Christ. Le croyant le plus simple et le plus faible chante bien s'il a le Seigneur devant lui ; mais la louange du chanteur le plus intelligent et le plus accompli ne sont que de la vanité si le Seigneur est oublié comme objet et sujet de cette louange.

MUSIQUE par Martin Heide

Bibliquest

Publié avec l'aimable autorisation de «La Bonne Nouvelle – Proclamation et défense de la foi» (Bienne, Suisse) ainsi que des Éditions «Appel de minuit»

Table des matières

- 1 La musique rock est-elle chrétienne ?
- 2 Ou la musique rock, ou la croissance de la foi
- 3 La base secrète de la musique rock
- 4 Bob Larson...
- 5 Où est la limite ? Quelle musique puis-je écouter ? Laquelle dois-je refuser ?

1 La musique rock est-elle chrétienne ?

Étant donné les multiples questions et la confusion qui se forment sur le thème de la musique rock, j'aimerais apporter mon témoignage et dire comment le Seigneur m'a délivré, l'un après l'autre, des liens qui me tenaient enchaîné à cette musique. Que de fois bien des personnes se demandent — en pensant surtout à la musique rock — si la musique est une valeur neutre en soi ! Je voudrais également examiner le problème sous cet angle.

Avant ma conversion, j'écoutais souvent de la musique rock et j'y prenais beaucoup de plaisir. Au répertoire figuraient des noms tels que Led Zeppelin, Black Sabbath, Uriah Heep, The Beatles, Rolling Stones, Emerson, Lake and Palmer, Titanic, Supertramp, etc.

Selon mes besoins — de deux à trois heures par jour — une grosse installation stéréo m'emplissait les oreilles de cette musique, et cela toujours avec un nombre respectable de décibels. (Avec un volume tel qu'il était impossible de se comprendre les uns les autres.) Presque chaque fin de semaine c'était soit la discothèque ou une fête avec, à la clé, de la musique rock, de l'alcool et de la danse ; avec pour conséquence le lendemain matin, une «gueule de bois» et un profond désenchantement !

Après que j'eus accepté la présence de Jésus-Christ dans ma vie, je ne constatai au début aucun changement chez moi, si ce n'est que la joie que je tirais de ces choses disparaissait peu à peu. Ma foi allant croissant, cette musique ne manqua pas de susciter en moi un certain malaise ; ce besoin de superpuissance acoustique, cette stimulation sexuelle, cette agitation et ces «expériences» psychiques étaient incompatibles avec ce que m'offrait la communion avec le Seigneur et avec ce qui devait et doit caractériser la vie d'un chrétien : l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur et la tempérance (Gal. 5:22 ; voir v. 19-21).

Il ne me serait jamais venu à l'esprit de lire la Bible ou de prier quand cette musique s'imposait à mon ouïe. De plus en plus, je réalisais qu'elle constituait un obstacle à ma vie de foi.

Des pensées malsaines, «la bonne bouffe et la beuverie», l'égoïsme, le refoulement de la conscience, la désobéissance aux parents, etc., allaient de pair avec cette musique et son influence.

2 *Ou la musique rock, ou la croissance de la foi*

Finalement je compris (sans que l'on doive me le dire) que je devais choisir entre la musique rock et la croissance spirituelle. D'une part l'amour de la musique m'attirait, d'autre part il y avait en moi le désir de plaire au Seigneur. Après bien des hésitations, je me décidai pourtant — un jour — à jeter tous mes disques à la décharge publique. Bien qu'il m'en coûtât au début, ce fut cependant comme si un gros poids m'était retiré du cœur ; mais y gagnèrent ma communion avec d'autres chrétiens, mon témoignage, mon recueillement, etc. Bach et Mozart prirent la place des stars du rock. La musique classique ne provoqua jamais chez moi l'agitation ou le trouble sexuel que stimulait la musique rock. Le sentimentalisme ne se manifestait que modérément. Mais la musique classique prenait une grande partie du temps que j'aurais dû consacrer à la communion avec Dieu et à son service ; elle était comme une fleur qui s'interposait entre moi et le Seigneur, certes belle à regarder, donc attirant l'attention sur elle. Si je voulais suivre Jésus, je devais aussi renoncer à la musique classique.

Finalement, je vendis mes précieux appareils stéréo ; depuis lors, je me sens dégagé de tout lien avec la musique, car le Seigneur m'attache toujours plus à Lui. Il nous place souvent devant de telles décisions à prendre, et pas seulement dans le domaine de la musique, bien évidemment. La question se pose chaque fois qu'il faut abandonner quelque chose pour gagner davantage — à savoir Lui. Et maintenant, quand l'occasion m'en est donnée, je puis écouter un concert classique avec beaucoup de reconnaissance ; mais j'évite toute forme de musique rock, car quelques gammes seulement suffisent pour raviver en moi des souvenirs et d'anciens sentiments, qu'elle soit « mondaine » ou « chrétienne ».

La meilleure musique est celle qui chante la gloire de Dieu.

3 *La base secrète de la musique rock*

Je ne fus pas peu étonné par la suite d'apprendre quelle était la base secrète de la musique rock. Beaucoup de chrétiens s'imaginent que la musique est bien une « valeur neutre ». Il y a quelque temps, j'ai lu un article sur la relation existant entre la musique rock et la magie noire — article de la plume d'un non croyant paru dans le périodique « Spotlight ». Il fournissait des informations de loin meilleures et plus objectives que tous les autres écrits sur ce thème que l'on a pu lire dans la revue chrétienne « Cogo » consacrée à la musique (par exemple « Musique Rock et magie », Cogo 14).

Il ressort de cet article que ce ne sont pas les musiciens ou leurs textes qui ont influencé la musique rock ; mais c'est bien plutôt le contraire qui s'est produit : l'intérêt porté aux drogues, aux religions orientales, à la perversion sexuelle et à l'occultisme s'est éveillé, chez la plupart des groupes rock au cours de leur carrière.

Les Beatles, les Rolling Stones, Black Sabbath, Janis Joplin, etc., ont pratiqué très activement le spiritisme après que leur musique (rock) les y eut rendus attentifs par ses caractères et ses effets. Et en retour, cette science occulte a influencé leur composition.

La musique rock n'est pas inoffensive, car elle peut faire entrer des individus en transe, en extase, etc., qu'on y adapte des textes « chrétiens » ou « mondains », peu importe. Mais cédon maintenant la parole à l'auteur de l'article mentionné et paru dans la revue « Spotlight »

« Quand en 1955, à la première apparition du rock and roll dans les médias, les Allemands écrivirent que la forêt vierge africaine nous envoyait des ambassadeurs de sa musique, les gardiens de la culture ancestrale n'avaient pas tout à fait tort. Dans le rock and roll se sont glissées des formes primitives de musique dont les racines n'ont pu, jusqu'à présent, être décelées ou expliquées. Le tam-tam ensorcelant et envoûtant des fêtes rituelles tribales a provoqué jadis — et provoque aujourd'hui encore — tant chez les exécutants que chez les spectateurs une extase identique à celle engendrée de nos jours par la musique des Stones, de Led Zepppelin ou d'Elvis Presley.

De même, les salles obscures traversées de rayons lasers, enfumées et imprégnées de toutes sortes de parfums, font penser, malgré la technique du 20^e siècle, à l'atmosphère des fêtes rituelles et magiques des hommes primitifs vivant selon leur instinct. En outre, la voix de Mike Jagger ou de Robert Plant provoque des situations émotionnelles — souvent d'ordre sexuel — semblables à celles suscitées jadis par les grands prêtres païens. Celui qui se souvient de l'énergie formidable qui se déchaînait en lui et le portait vers des actes de violence incontrôlables après l'audition d'un concert des Stones ou des Beatles — ou encore qui a vu des jeunes filles s'asperger tout en vociférant et en faisant un tapage infernal — comprendra fort bien quelle puissance néfaste est exercée sur la jeunesse par cette musique.

Peut-être est-ce cette violence d'énergie indomptée, cette libération des instincts primitifs qui crée le dénominateur commun capable d'amener les jeunes du monde entier à s'identifier avec le rock. Peut-être était-ce aussi l'expérience de la puissance de cette énergie qui incita les producteurs de cette même énergie — comme les médias aiment à l'écrire : l'hystérie collective — à se pencher sur ses racines.

Voilà pourquoi peut-être les musiciens rock furent les premiers à satisfaire le désir et la volonté de s'adonner à la drogue, pour faire davantage d'expériences, pour se vouer à la magie et à l'astrologie, pour pénétrer jusqu'à la base même de leurs pensées et de leurs agissements. Car depuis longtemps ils avaient dépassé le seuil de la compréhension du phénomène qu'ils avaient provoqué. Quiconque se souvient encore des interviews accordées par Elvis Presley, les Beatles ou les Stones et comment ils essayèrent d'échapper aux questions relatives aux pourquoi et aux comment de telles hystéries, comprendra qu'eux-mêmes l'ignoraient complètement.

Il ne faut dès lors pas s'étonner d'apprendre que les idoles du rock and roll qui déclenchaient de telles hystéries collectives en recherchaient eux-mêmes les causes profondes. Furent alors dépassés des seuils — seuils que l'homme de la rue ne franchit pas et n'est pas disposé à le faire en raison de la peur qu'il éprouve face à l'inexplicable — par ceux qui vivent d'une manière intensive et veulent tâter de tout ! L'atmosphère et l'environnement dans lesquels évoluent les artistes et en particulier les musiciens rock constituent pour eux une force d'impulsion, car la créativité se cherche nécessairement de nouveaux stimulants. La créativité, le besoin de se dépasser émotionnellement, des atouts qui prévalent dans tout spectacle de rock sont également des attributs de la magie ; ainsi donc, les artistes et les musiciens n'ont pas à franchir un bien grand pas pour se placer sous les forces obscures de la magie, les provoquer et s'en servir, pour les rencontrer. (*)

(*) Rock et magie noire, Spotlight 11. 10.78, p. 3.

Le hardrock chrétien, comme celui de Deliverance, Nutshell, Semaja ou Eden, produit exactement les mêmes effets que la musique rock « mondaine ». Que ces groupes passent dans une disco sans que l'on sache qu'ils sont chrétiens, nul ne remarquera quoi que ce soit : on continue à « flipper » au son de cette musique de la même manière qu'on le fait pour le rock traditionnel. Quand on trouve son compte dans le rythme et l'harmonie, le texte importe peu — ce qui s'est toujours prouvé dans les spectacles rock — et de nos jours, des paroles chrétiennes sont « in » dans les compositions rock « mondaines ». Qu'un groupe rock chrétien se produise dans une réunion évangélique, et nombreux seront ceux qui s'y rendront, attirés par la musique : peut-être trouvent-ils le « band » « très bien », ainsi que leur « tic religieux ». Mais y aura-t-il des décisions pour Christ ? Combien d'individus se reconnaîtront pécheurs devant Dieu et se repentiront ?

«Quand des chrétiens utilisent de la musique pop pour proclamer l'Évangile, ils risquent de présenter un «évangile pop», lequel produira des «chrétiens pop», c'est-à-dire des gens convaincus d'avoir droit à toutes les joies qu'offre le monde, tout en possédant l'assurance d'avoir la vie éternelle ; ainsi, selon eux, une paix personnelle et leurs aises leur sont garanties à toujours» (*).

(*) Pop goes the Gospel, Peter Garner, Camp Talk, n° 10, WEC Youth, Bulstrode, England, p. 9.

Voici, par contre, ce qu'on a pu lire dans le journal COGO III sous le titre : «Quelle musique est mondaine ?»

«...Ces bassons, ces batteries, ces balais de jazz, etc., qui sont utilisés pour la liturgie d'un culte d'adoration, pour l'évangélisation, bref pour l'édification du royaume de Dieu, apparaissent également lors des festivals rock psychédélics où le sexe et la drogue jouent un très grand rôle. Ce qui importe, c'est la motivation et des musiciens et des auditeurs. Un air, une musique, un instrument seront toujours aussi spirituels ou mondains que la personne qui les produit ou s'en sert, et selon le but poursuivi...»

L'essentiel n'est donc pas la musique, mais bien le musicien et le texte. De ce point de vue, on a pu lire dans COGO IV sous le titre «Musique rock et magie» :

«La musique — une forme d'expression ; un moyen neutre qui peut être utilisé positivement ou négativement — n'est pas toujours destinée à louer Dieu et à proclamer l'Évangile ; il existe hélas de la musique rock qui glorifie Satan et une vie terrestre dénuée de sens...»

Ce qui est ignoré ici, mais mis en évidence par «Spotlight», c'est justement le fait que des effets négatifs de tous genres sont déclenchés par la musique rock — tant chez les musiciens que chez les auditeurs, la personnalité de l'artiste et le texte important peu. COGO pose comme principe que la musique — y compris le rock — est inoffensive en soi, neutre. Mais il n'existe pas de musique neutre, soyons-en persuadés ; seuls les sons sont neutres. Cependant, dès qu'ils produisent une mélodie, celle-ci agit et sur l'âme et sur le corps — soit de manière apaisante et mettant le texte en valeur, soit d'une façon excitante, se servant de rythmes qui «réveillent des instincts primitifs que l'on croyait disparus depuis longtemps, confrontant ainsi brutalement l'homme civilisé à des peurs ancestrales» («spotlight»). La première manière accentuera les effets du texte, elle ne surprendra pas l'auditeur émotionnellement ; quant à la seconde, le texte chrétien servira d'alibi à un divertissement sensuel — dans cette optique, on pense, en priorité, à la musique rock.

La musique rock ne produit aucun effet positif, du fait qu'elle ne conduit pas à Dieu et qu'elle ne Le glorifie pas. Elle excite l'individu, le met en transe et le contraint à se satisfaire dans un sens général. Elle agresse l'auditeur d'une façon telle que, pendant le concert, il se trouvera dans l'incapacité de percevoir d'autres stimulations — phénomène qui se fait sentir bien davantage que lors d'un concert de musique classique, par exemple. Voilà pourquoi le texte n'intéresse que fort peu la plupart des fans du rock.

4 **Bob Larson...**

... fut, durant des années, très actif sur la scène du rock. Suite à sa conversion, il a renoncé à ce genre musical :

«La musique rock est animée d'un esprit qui émane de sources obscures et troubles. Il n'est pas possible de la purifier et de s'en servir pour la proclamation de l'Évangile».

Il a tenu à écrire encore ceci :

«Ce sont, sans doute, certains phénomènes de l'évangélisation par la musique qui m'inquiètent le plus ; je pense notamment à ceux produits par le «Mouvement de Jésus» (Jésus People). En écrivant cela, je ne vise pas la musique contemporaine en général, mais bien ces groupes qui déversent les flots de leur musique de rock dur sur l'auditoire pour le seul plaisir des sens. J'ai observé plusieurs d'entre eux lors de leur entrée en scène ; par expérience, je sais quelle excitation cela peut provoquer chez les auditeurs. Ceci peut paraître sévère, mais certains musiciens chrétiens (de rock) se servent abusivement du nom de Jésus comme d'un «alibi musical» pour réaliser un «égotrip» face au public, — et tout en prétendant faire appel à l'Esprit, ils ne cessent d'effectuer, pendant leur concert, des mouvements fort suggestifs (surtout des hanches). Il en est, parmi ces musiciens, plusieurs qui, parce que convertis de fraîche date seulement, manquent de la maturité nécessaire pour pouvoir utiliser valablement un mode d'expression aussi puissant et efficace que la musique dans le domaine de l'évangélisation. Je ne parle même pas du volume du son. J'aimerais seulement que la voix de Jésus soit audible, mais si, lors des interprétations, les paroles ne peuvent être entendues, je dis alors que quelque chose laisse fortement à désirer.

Ce n'est pas l'intensité du son qui est mauvaise en soi ; le mal ne se situe pas au niveau des décibels. Le danger consiste en ce qu'une musique aussi assourdissante bouscule les auditeurs et les stimule sexuellement pour les conduire à des expériences psychiques et subjectives. Un tel flot de sons peut saisir le psychique d'un individu sans pour autant atteindre les couches profondes de sa personnalité et de son esprit. Parfois, ce n'est même pas le trop grand volume du son qui nuit aux paroles, mais bien la structure de la musique. Si le rythme provoque chez moi des mouvements corporels ou sensoriels plutôt que de l'adoration de Dieu dans mon cœur et dans mon esprit, je dois alors réaliser que la communication se fait à un mauvais niveau...

Du point de vue théologique, je remets en question la formule retenue par Francis Schaeffer : «Forme sans contenu». Je pense là à ces «Jésus People» qui veulent produire des émotions fortes, mais n'ont, par contre, qu'une très pauvre compréhension de la doctrine biblique. Être «sur des sommets» avec le Jésus historique ne signifie pas nécessairement que l'on soit né de nouveau ; le nombre impressionnant des musiciens rock qui font marche arrière prouve que beaucoup de ces gens n'ont jamais possédé la vraie foi en Jésus-Christ ressuscité.

Je crains aussi qu'un christianisme toujours à la recherche d'expériences ne favorise l'esprit oecuménique qui se fonde davantage sur les manifestations extérieures que sur l'enseignement biblique. C'est ainsi que les divergences dans le domaine de foi — qui, jadis, étaient ressenties à un point tel que, par exemple, elles amenèrent la Réformation — sont maintenant traitées avec légèreté ; et nous voyons bon nombre d'adeptes de la «Révolution de Jésus» adopter et défendre des positions antiscrituraires dans d'importantes questions doctrinales. Et l'on prête peu d'attention au fait que ces différences peuvent déterminer la manière de croire en Christ. Là réside peut-être l'explication du manque d'inquiétude des théologiens libéraux vis-à-vis de la «Révolution de Jésus...» (*).

(*) Hölle auf Erden, Bob Larson, Dynamis Verlag, Baden/Schweiz, 1975, p.

Les effets spirituellement funestes de la musique rock finiront par se faire sentir chez les musiciens eux-mêmes.

«Comme partout, on trouve chez les musiciens rock ces trois catégories d'individus : les extrémistes, les modérés et les «réservés». Fondamentalement, ce sont des gens comme nous, des pécheurs qui ont besoin du salut en Jésus-Christ. Eux aussi ont été créés à l'image de Dieu (Gen 1 :27 ; Jacq. 3 :9). Cette image n'a pas été détruite, elle a été déformée. Puisqu'il n'y a que déformation, certaines de leurs paroles et quelques-uns de leurs accords sont acceptables ; ils ne sont pas tous laids, faux et diaboliques. On peut trouver, dans la musique pop, de belles productions, de géniales combinaisons de sons et des textes frappants ! Nous pouvons les considérer comme des éléments positifs de la musique rock. N'oublions cependant pas que ses fondements sont ténébreux et antibibliques. Même si quelques traits de lumière jaillissent ci et là, il n'en demeure pas moins que cette nuit est particulièrement sombre ! (*)

(*) Popmusik und christliche Lebenshaltung, Walter Kohli, Das Haus der Bibel, Zürich, Basel, Genf (Genève), 1979, p. 31 et 32.

Cela est vrai pour la musique rock en général. — Que cela ne nous amène pas à penser : «Il m'est dorénavant impossible d'écouter de la musique, quelle qu'elle soit !» Car jamais la musique spirituelle des siècles passés, comme celle de Bach par exemple, n'aura les

effets des productions rock. Au contraire, elle laissera toujours chez l'auditeur, dans une mesure suffisante, de la place pour l'initiative personnelle tant spirituelle que psychique. Il pourra comprendre le texte qui, avec son accompagnement musical, présente le message ; il pourra le laisser agir sur son âme et se décider pour ou contre son contenu en pleine connaissance de cause.

5 Où est la limite ? Quelle musique puis-je écouter ? Laquelle dois-je refuser ?

En principe on ne devrait jamais poser cette question : « Jusqu'où puis-je encore aller ? » ; il faudrait, au contraire, se demander : « Comment puis-je croître spirituellement ? » La musique que j'écoute a-t-elle une incidence sur ma vie avec Jésus ? Rend-elle les fruits spirituels en moi plus visibles (selon Galates 5:22) ? Ou bien ne provoque-t-elle pas plutôt en moi de la sensiblerie ? Certes, je peux me sentir spirituellement fort pendant un concert pop ; mais qu'en sera-t-il plus tard lorsque les exigences de la vie quotidienne m'assailliront ? Suis-je intérieurement contraint de l'écouter, ou bien, au contraire, suis-je capable de vivre sans elle ? Quels messages musicaux me portent à une marche plus consacrée, à davantage de renoncement à moi-même ? Quelle musique me transporte dans le monde du rêve, me coupant ainsi des réalités spirituelles (le péché, la responsabilité, les problèmes, etc.) ?

« Parce que Dieu est un Dieu de paix, et non pas de désordre ou de destruction, la bonne musique doit aussi être génératrice de paix, elle doit calmer l'auditeur, le réjouir, le « regonfler » moralement, réduire ses tensions ; elle doit lui inspirer des pensées nobles et sérieuses, mais aussi parfois gaies, elle doit stimuler sa joie de vivre et sa force créatrice au service de ses semblables, à la gloire de Dieu... »

Ces caractères positifs, on les trouve dans une bonne partie de la musique classique, dans plusieurs productions de musique moderne et de musique populaire, ainsi que dans certains morceaux de musique religieuse. Il appartient au lecteur de chercher de la musique saine. Il en va de la musique comme d'un texte : pour pouvoir porter un jugement valable sur elle, il faut, outre de sérieuses connaissances dans ce domaine, persévérer dans la lecture de la Bible, dans la prière et dans l'examen de soi-même.

Existe-t-il des alternatives à la musique pop ? Certainement : une vie de plénitude avec Jésus, et de la musique « de paix » ! Je souhaite que le lecteur connaisse l'une et l'autre ! ».

Déviations de la vraie foi : Le phénomène musical par E.Ropp

E.Ropp, Bonne Nouvelle (proclamation et défense de la foi) 4/200 p.17-19, BP 82121, F-68060 Mulhouse Cedex-2

Parmi tous les thèmes qui mériteraient d'être pris en considération dans l'environnement qui interfère dans l'épanouissement de notre foi, il est utile de rappeler la place de plus en plus importante occupée par la musique chrétienne contemporaine. L'évolution à laquelle on assiste depuis quelques décennies est due davantage, sinon à la perte de la vraie foi, du moins à sa dégradation, son étiolement dans la vie des églises. Cette dégradation s'observe dans tous les domaines, et en particulier dans « l'ouverture » incompréhensible, d'un point de vue biblique, à des croyances étrangères à la foi des saints en Christ. Il en va ainsi de l'étonnante acceptation de notions, telle par exemple le fait de considérer, d'une manière générale, les membres d'Églises de multitude comme faisant partie du peuple de Dieu à part entière (*). Toutefois, la place investie par la musique « nouvelle » est également des plus significatives.

(*) Ne citons qu'un seul exemple. En 1994, Évangéliques et Catholiques nord-américains se sont fixés un objectif commun : « Évangéliques et Catholiques ensemble, la mission chrétienne durant le troisième millénaire ». Dans leur Déclaration commune ils ont pu affirmer : « Nous sommes des protestants évangéliques et des catholiques romains qui ont été, par la prière, l'étude et le dialogue, amenés à des convictions communes sur la foi chrétienne et les missions... » Conséquence pratique : un catholique n'est plus à évangéliser !

Le Dr P.Masters dit, à son propos : « Il n'y a pas de plus grand changement que cela dans l'histoire récente de l'Église (*). Cela est d'autant plus étonnant lorsqu'on pense à l'origine de cette musique ». Plus loin, il poursuit : « Aujourd'hui, on dit que la culture est entièrement neutre et que la musique est entièrement neutre. Mais on a mélangé le sacré et le profane. On ne fait plus la différence entre les deux. Quelle est l'origine de la musique profane présente ? Mais cette question n'est plus posée. Pourtant, elle vient de derrière les murs de l'enfer, d'un monde anti-Dieu, agressivement anti-Dieu et anti-Évangile. Avec quoi cette musique est-elle le plus souvent associée dans l'esprit des gens ? C'est le monde de la drogue, un monde en croisade contre Christ. Le Seigneur Jésus montre clairement que ce monde est ténébreux (cf. Jn 12.46). Or, le monde dont il parle n'est pas un "ordre", un "système". Ce monde-là « ne peut recevoir l'Esprit de vérité, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point » (Jn 14.17). Quelle association y a-t-il entre ce monde et l'Esprit de l'Évangile ? Comment ce beat (martèlement) lourd et constant m'affecte-t-il ? N'est-ce pas une drogue ? Tout le système émotionnel étant placé sous le pouvoir de cette musique, la question devrait être : Cela m'édifie-t-il ? Mais les pasteurs eux-mêmes écoutent cette musique et s'encouragent mutuellement en échangeant leurs dernières découvertes — voyez leurs blogs... La situation est tragique !... »

(*) Lors d'un de ses messages à la School of Theology, sous le thème : "L'Évangile est à la fois une doctrine et une vie" (en juillet 2010, au Metropolitan Tabernacle de Londres).

Le Dr Masters souligne également le fait que, si la prédication est souvent bonne, l'accompagnement musical est en complète contradiction avec elle. Le message peut être bon, mais le contexte lui a donné une autre signification. L'orchestre a emprunté tous les attributs du monde déchu, dans son style, ses vêtements, sa musique... Dieu veut que je change... mais, là, tout est permis, tout peut être emprunté au monde !

Dans son étude sur le sujet, intitulée « La querelle musicale dans l'église », Ruth Labeth note, entre autres : « De plus en plus, quel que soit le rassemblement de chrétiens, la musique occupe la première place : Ce n'est plus la prédication de la Parole de Dieu qui captive le chrétien, mais la musique ; ce n'est plus Dieu qui est au centre de l'adoration, mais la musique. La musique est devenue l'idole des chrétiens ».

À propos de l'invasion de la musique dans les lieux de culte, R. Labeth constate aussi : « Dans les églises chrétiennes, comme dans le monde, on utilise la musique pour parvenir à une conscience transformée, à un état d'ivresse hédoniste. On substitue aux grâces de l'Esprit de Dieu la musique (NDLR : c'est nous qui soulignons), et on nous fait croire que la puissance dont le chrétien a besoin est dans les décibels et le beat. "Cette sensation de bonheur — voilà ce qui compte en notre époque hédoniste (adonnée au plaisir). Non pas la vérité, ni la connaissance spirituelle, mais l'agréable sensation de l'ivresse, le fait de se sentir bien dans une société de bien-être ».

Un autre rôle très important de la musique est son côté rassembleur. R. Labeth cite : « Un exemple d'ouverture œcuménique au niveau de la musique d'église est la production du recueil Arc en Ciel où on trouve des chants d'horizons ecclésiastiques et culturels très divers, ainsi que le recueil Cantate Domino. Ces répertoires, sans distinction d'origine confessionnelle, servent à établir par la musique des passerelles entre les individus de confessions différentes ».

Dans sa conclusion, notre auteure met le doigt sur un aspect fondamental du problème : « Pourquoi tant de bruit autour de la musique ? Parce qu'on n'en fait pas assez autour du texte de Romains 12.1-2. L'apôtre Paul nous invite premièrement à offrir non pas un culte d'extase ou d'irrationalité, mais raisonnable, c'est-à-dire contrôlé par la raison ; et, deuxièmement, à user de notre intelligence,

une intelligence transformée dans la connaissance du Christ par l'Esprit, afin de discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait ».

On peut aussi se demander quel est l'esprit qui anime une telle recherche des choses du monde, un monde qui est inimitié contre Dieu !... La recommandation de l'apôtre Paul aux Corinthiens garde ici toute sa valeur : "Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes" (2Co 13.5a)

Et Jacques dit : "Adultères que vous êtes ! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu" (Jc 4.4)

Conclusion

Dénoncer ces écarts par rapport à la foi biblique est-ce faire preuve d'un esprit de critique négatif ? de manque de charité envers ceux qui ne sont pas de notre avis ? Avoir la « prétention » de cultiver la vraie foi, est-ce se croire meilleur que les autres ? Certainement pas ! Nous avons besoin d'être pleinement conscients de nos manquements comme de notre vulnérabilité. L'apôtre Paul savait pourquoi il disait aux Corinthiens : « Que celui qui croit être debout prenne garde de tomber ! » (1 Co 10.12)

Répétons les mots de J. McArthur : « Les vrais chrétiens ne peuvent faire preuve de complaisance ou d'indifférence à l'égard des influences anti-chrétiennes qui s'exercent au milieu d'eux... » Comme le souligne le Dr Masters, certaines situations sont tragiques ! Aussi sommes-nous reconnaissants à Dieu de donner à Son Église de tels hommes qui n'hésitent pas à alerter Son peuple de manière claire et forte afin que celui-ci puisse se ressaisir avant qu'il ne soit trop tard (cf. les vierges folles qui n'avaient pas de réserve d'huile ; on pourrait ajouter : pas assez armées de l'épée de l'Esprit, c'est-à-dire de la Parole de Dieu pour sortir vainqueur du combat — cf. Mt 25.1-13 et Ep 6.17).

Ainsi, en rapport avec le roman 'La Cabane', Wolfgang Bühne exprime une préoccupation bien légitime pour nous aujourd'hui : « L'inquiétante question surgit : l'appréciation enthousiaste de tant de lecteurs évangéliques du livre, n'est-elle pas l'indication que le dernier reste de crainte de Dieu chez les évangéliques est en voie de disparition et que les paroles d'avertissement de 2Tm 4.3s se sont littéralement réalisées ? : "Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démanigaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l'oreille de la vérité, et se tourneront vers les fables" ».

La relation en esprit et en vérité de l'enfant de Dieu avec son céleste Père est progressivement remplacée par une spiritualité de nature philosophique, mystique et ésotérique. Comment y résisterons-nous sinon en recherchant assidûment la face de Dieu, mettant sans cesse notre foi à l'épreuve de Sa Parole et nous laissant sonder par son Esprit Saint ?

Le chant et les cantiques dans les Écritures quelques réflexions par Jacques-André Monard

Mes serviteurs chanteront de joie à cause du bonheur de leur cœur (Ésaïe 65,14)

Table des matières

- 1 Les premiers cantiques
- 2 David
- 3 Les Psaumes
- 4 La musique
- 5 L'enseignement du chant
- 6 Le chant à l'époque du Nouveau Testament
- 7 L'hymne après la Cène
- 8 Le chant, un témoignage
- 9 Le chant dans l'assemblée chrétienne
- 10 Les instruments de musique dans le culte
- 11 Des cœurs qui chantent
- 12 Les cantiques dans le culte
- 13 Au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges
- 14 Le chant dans la gloire à venir

1 Les premiers cantiques

Les plus anciennes mentions du chant se trouvent dans la Genèse (31:27) et dans le livre de Job (8:21; 33:26; 35:10). Elles nous le présentent comme une expression de la joie. C'est là sa signification première et fondamentale. Cela n'exclut pas que le chant puisse occasionnellement traduire d'autres états d'âme. Pensons, par exemple, au «chant de l'Arc» (2 Sam. 1:17-27), complainte composée à l'occasion de la mort d'un intime ami.

Lorsqu'un cœur est rempli, non seulement de joie, mais de reconnaissance envers Dieu, et chante sa louange, son chant devient un cantique.

Le premier de ceux que nous trouvons dans l'Écriture est celui qu'Israël chanta après la traversée de la mer Rouge, en Exode 15. Il contient plusieurs traits caractéristiques: c'est une louange collective, la louange d'un peuple, d'un peuple que Dieu a racheté de l'esclavage, qu'il a amené à lui par sa grâce et par sa puissance, et qu'il reconnaît comme sien. On a là une figure remarquable du culte chrétien.

Souvent, dans la Parole, un cantique célèbre une délivrance. Il «raconte», c'est-à-dire décrit en détail, ce que Dieu a fait, et célèbre ce qu'il est. Sa grandeur, sa puissance, sa bonté, ses délivrances, ce qu'il a déjà fait et ce qu'il fera encore, en sont les thèmes (voir par exemple: Deut. 32; Jug. 5; 1 Sam. 2; 2 Sam. 22.)

2 David

Lorsque le peuple d'Israël fut établi dans son pays et que les temps troublés des Juges furent passés, lorsque Dieu manifesta «le roi selon son cœur» et le «lieu qu'il avait choisi pour y mettre son nom», le chant et les cantiques connurent un développement d'une richesse incomparable. David, «le doux psalmiste d'Israël» (2 Sam. 23:1), fut l'instrument que Dieu prépara et doua pour cela. Jeune homme, il est déjà connu comme joueur de harpe, quelqu'un qui sait bien jouer (1 Sam. 16:17). C'est une âme sensible et délicate (1 Sam. 24:6; 2 Sam. 3:39). Beaucoup plus que cela, c'est un homme qui craint l'Éternel, qui l'aime, qui se confie en lui. Les difficultés et les souffrances qui jalonnent son chemin le rapprochent de Dieu, et il fait l'expérience de ses délivrances. En dépit des privations et des angoisses qui sont sa part, il apprend à se réjouir en son Dieu. C'est dans le désert de Juda, lorsqu'il se cache pour sauver sa vie, qu'il écrit: « Tu as été mon secours, et à l'ombre de tes ailes je chanterai de joie » (Ps. 63:7).

3 **Les Psaumes**

David compose ainsi un grand nombre de psaumes. Il y exprime à Dieu non seulement ses louanges — en des formes multiples et variées — mais sa joie, ses angoisses, ses supplications, son humiliation même. Au temps de sa royauté, et en vue du temple qu'il prépare et que Salomon construira, il établit des chantres et règle la louange selon les directions que l'Esprit de Dieu lui donne. Plusieurs des chantres, Asaph en particulier, composent eux-mêmes des psaumes. Mais ce ne sont pas simplement les sentiments de leurs cœurs qu'ils écrivent; l'Esprit de Dieu parle en eux (2 Sam. 23:2). Il s'ensuit qu'un recueil de cantiques inspirés voit le jour, le livre des Psaumes. Ce recueil fournit aux Israélites pieux une expression selon Dieu de leurs états d'âme, de leurs besoins, de leurs désirs, de leurs louanges, de leurs prières. Et beaucoup de psaumes sont faits «pour instruire» (voir par exemple Ps. 78). Enseignés par une génération à celle qui suit, ces cantiques pourront perpétuer en Israël la connaissance de Dieu et de son oeuvre.

Mais les paroles composées par les psalmistes dépassent souvent le cadre des circonstances qui les ont fait naître. Et l'Esprit de Dieu, agissant en eux comme Esprit prophétique, nous révèle ce qui se trouvera dans le cœur du Seigneur Jésus lui-même, comme aussi dans le cœur d'Israël restauré au temps de la fin. C'est ainsi que naissent les précieux psaumes messianiques, qui décrivent d'une manière unique la profondeur des souffrances de Christ, et les gloires qui suivront.

4 **La musique**

Ces paroles inspirées nous ont été conservées, Dieu soit béni, mais les mélodies composées en même temps sont perdues. Cependant l'Écriture témoigne de la place importante qui a été donnée à la musique à cette époque. Nous apprenons que David a «inventé» et «fait» un grand nombre d'instruments de musique, et que ceux-ci ont été en usage durant les siècles qui ont suivi (1 Chron. 23:5; Amos 6:5; 2 Chron. 29:26, 27; Néh. 12:36). Au temps d'Ézéchias — et même après le retour de la captivité, — ils sont encore appelés «les instruments de David». Plus remarquable encore est l'expression «les instruments de musique de Dieu», utilisée en 1 Chroniques 16:42. Elle nous enseigne qu'il y a un genre de musique qui s'accorde avec les cantiques et avec la louange de Dieu. Bien que non inspirée, la musique de David a été intimement liée au culte de l'Éternel (voir par exemple: 1 Chron. 25:1; Ps. 33:3; 71:22; 81:2.) Elle était en accord avec les sentiments qui s'élevaient des âmes pieuses vers Dieu. Et elle était digne du message divin qu'elle avait à porter.

En est-il de même des cantiques que nous chantons? Chaque civilisation a eu ses traditions musicales. La civilisation chrétienne, à laquelle nous appartenons, a sa culture musicale propre. Il est important de remarquer que cette musique — qui a sa source dans la tradition musicale juive, et donc son origine lointaine en David — s'est développée au cours des siècles dans une étroite liaison avec le christianisme. Il en résulte que la musique dite classique fournit des moyens d'expression bien adaptés aux sentiments chrétiens, — ce qui ne signifie pas, d'ailleurs, que tout ce qu'elle a produit ait ce caractère-là. D'autres musiques se sont développées au sein du paganisme, et sont propres à traduire les états d'âme caractéristiques des traditions païennes et du culte des démons. Notre siècle, dans lequel une civilisation qui fut christianisée rejette l'un après l'autre tous les héritages du christianisme, montre un grand intérêt pour ces musiques. Prenons garde de ne pas nous laisser entraîner. Il y a des genres musicaux qui sont incompatibles avec le chant chrétien.

5 **L'enseignement du chant**

Certains mots obscurs que l'on trouve dans les suscriptions des psaumes, Alamoth, Sheminith, Leannoith, ... indiquent très vraisemblablement des «modes» (1 Chron. 15:20, 21), ou registres, dans lesquels ces psaumes devaient être exécutés. La manière de chanter un cantique doit être adaptée aux paroles qui le composent. Le Psaume 102 et le Psaume 103, pour ne citer que ceux-là, ne peuvent pas être chantés de la même manière! Or tout cela doit être appris. C'est pour cette raison qu'au temps de David, on enseigne à chanter: «Kenania, le chef des Lévites pour la musique, enseignait la musique; car il était intelligent» (1 Chron. 15:22). Et dans cet heureux temps, on trouve jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit «hommes experts», «instruits dans l'art de chanter à l'Éternel» (1 Chron. 25:7). Par là, notre attention est attirée sur l'utilité, et même la nécessité, d'une certaine étude de la musique, ou tout au moins du chant. Penserions-nous pouvoir chanter convenablement, si nous ne cultivons pas en quelque mesure «l'art de chanter»?

6 **Le chant à l'époque du Nouveau Testament**

Les mentions du chant dans le Nouveau Testament sont relativement peu nombreuses. Elles attestent néanmoins que, parmi les Israélites qui craignaient Dieu, les cantiques existaient toujours et qu'on savait les chanter. Jacques, s'adressant aux douze tribus dans la dispersion, et particulièrement à ceux qui parmi eux étaient devenus chrétiens, leur dit: «Quelqu'un est-il joyeux, qu'il chante des cantiques» (Jacq. 5:13). Prenons à cœur cette exhortation.

7 **L'hymne après la Cène**

Après l'institution de la Cène, quelques instants avant le départ du Seigneur Jésus et de ses disciples pour le jardin de Gethsémané, il nous est rapporté qu'«ayant chanté une hymne, ils sortirent et s'en allèrent à la montagne des Oliviers» (Matt. 26:30; Marc 14:26). Malgré le trouble profond qui étreint le cœur du Sauveur à ce moment (Jean 13:21), il chante avec les siens une hymne de louange à Dieu. Accents solennels s'élevant du cœur de Celui qui, dans une soumission parfaite à la volonté divine, peut se réjouir malgré tout, sachant que Dieu n'abandonnera pas son âme au shéol! (Voir au Psaume 16 l'enchaînement des versets 9, 10 et 11.)

8 **Le chant, un témoignage**

Paul et Silas, du fond de leur prison, et malgré leurs plaies, «chantaient les louanges de Dieu; et les prisonniers les écoutaient» (Actes 16:25). Ce beau passage nous montre que la joie chrétienne peut être réalisée dans les circonstances les plus adverses. Il nous dit aussi que le chant peut être en témoignage à ceux qui ne connaissent pas le Seigneur Jésus.

9 **Le chant dans l'assemblée chrétienne**

1 Corinthiens 14:15 présente le chant dans l'assemblée, en parallèle avec la prière: «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence; je chanterai avec l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence.» Le cantique ou la prière doit être une action intelligente, sous la conduite du Saint Esprit. Cela nous montre la nécessité d'un exercice devant le Seigneur, non seulement pour proposer à l'assemblée le chant de tel ou tel cantique, mais aussi pour chanter en étant entièrement engagés dans cette action. Quelle bénédiction si ce n'est pas uniquement nos lèvres qui chantent, mais tout notre être!

Encourageons-nous à indiquer des cantiques, ou des strophes de cantiques, qui, par leur à-propos, facilitent le ralliement de tous les cœurs à ce qui est exprimé. Et si une seule strophe d'un cantique est bien à sa place, devons-nous nous sentir obligés de proposer le chant du cantique entier?

10 Les instruments de musique dans le culte

Dans aucun passage du Nouveau Testament, nous ne trouvons les instruments de musique associés au service divin (sauf dans l'Apocalypse, où ils sont mentionnés de façon figurative). On le comprend sans peine. Toute la splendeur terrestre qui se manifestait autrefois dans le culte rendu au Dieu d'Israël — les vêtements somptueux, les ustensiles artistement ouvragés, le temple recouvert d'or, — tout cela n'a plus sa place depuis la venue de Jésus. Les choses extérieures, celles qui ont de l'apparence, celles qui ont de l'attrait pour l'homme naturel, celles qui mettent l'homme en avant, n'ont rien à faire dans le culte chrétien. Tout est spirituel, intérieur. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (Jean 4:24). Les sacrifices de louanges sont le fruit des lèvres qui confessent son nom (Héb. 13:15).

11 Des coeurs qui chantent

Deux passages des épîtres mettent l'accent sur le fait que le chant est d'abord dans les coeurs, et que c'est en réalité de là qu'il s'élève vers Dieu. «Vous entretenant par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur» (Éph. 5:19); «vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce» (Col. 3:16). Et ces passages montrent aussi que par les cantiques, nous pouvons nous encourager, nous exhorter, et même nous enseigner mutuellement.

Ces versets nous invitent à chanter peut-être davantage que nous ne le faisons. Que nous soyons seuls, ou en famille, ou à quelques-uns, le chant demeure un précieux moyen d'expression de ce que Dieu a produit dans nos coeurs. Et non seulement il exprime ce qui s'y trouve déjà, mais il y stimule des pensées et des sentiments selon Dieu. Il apporte ainsi l'édification, l'encouragement et la consolation. Il nous rapproche de Dieu. Bien sûr, pour que les cantiques puissent retentir dans nos foyers, il faut que l'atmosphère le permette. Si une autre musique remplit constamment nos maisons, avons-nous encore le désir ou la possibilité de chanter des cantiques?

12 Les cantiques dans le culte

Le culte chrétien — dans le vrai sens du terme — se réalise dans le rassemblement autour du Seigneur Jésus. Ceux qui l'ont reçu comme leur Sauveur personnel, qui s'appuient sur son oeuvre à la croix comme le fondement inébranlable de leur salut, ont le privilège de l'entourer. Ils ont été «justifiés sur le principe de la foi» (Rom. 5:1); ils savent que leurs péchés sont pardonnés, et que rien ni personne ne peut porter atteinte à leur sécurité absolue devant Dieu. Ils ont été introduits dans la douce relation d'enfants de Dieu, et, avec Jésus, ils s'approchent de Celui qu'ils connaissent maintenant comme Père. Lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, il leur est précieux de se souvenir de leur Sauveur et de l'oeuvre unique qu'il a accomplie, — non pas seulement de ce qu'il a fait pour eux, mais de Jésus lui-même et de ses souffrances, de sa mort ignominieuse et de sa résurrection. Par des prières et des cantiques, ils expriment au Père et au Fils la louange, la reconnaissance et l'adoration de leurs coeurs. Ils parlent au Père de son Fils bien-aimé et de l'oeuvre par laquelle il l'a pleinement glorifié. Avec le Père, ils se réjouissent dans le Fils. «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1:3). En mangeant le pain et en buvant la coupe, ils annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Cor. 11:26). Et le cantique qu'ils chantent à ce moment est comme un écho de l'hymne que leur Sauveur a chanté avec ses disciples la nuit où il fut livré.

13 Au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges

Mais la Parole de Dieu nous révèle que, tandis que l'assemblée est ainsi réunie autour de Jésus pour adorer le Père, une autre voix est présente, bien qu'imperceptible aux oreilles humaines: celle de Jésus lui-même! «J'ai attendu patiemment l'Éternel; et il s'est penché vers moi, et a entendu mon cri. Il m'a fait monter hors du puits de la destruction, hors d'un borbier fangeux; et il a mis mes pieds sur un roc, il a établi mes pas. Et il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, la louange de notre Dieu. Plusieurs le verront et craindront, et se confieront en l'Éternel» (Ps. 40:1-3).

Dans une obéissance parfaite, Jésus a accompli la volonté de Dieu (Ps. 40:6-8). Il a porté les iniquités de ceux qui sont maintenant les siens, et des maux sans nombre l'ont entouré (v. 12). Sa supplication « Éternel! hâte-toi de me secourir» (v. 13) a enfin été exaucée. Et maintenant il peut louer Dieu pour sa délivrance (v. 1, 2). Il y a dans sa bouche un cantique nouveau (v. 3). Hébreux 2:12, citant le Psaume 22, nous déclare aussi ce mystère: «J'annoncerai ton nom à mes frères; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges». Paroles inexprimables! Et la voix de ceux qu'il n'a pas honte d'appeler frères (Héb. 2:11) se joint à la sienne, faiblement, mais de tout coeur, pour adorer le Père.

14 Le chant dans la gloire à venir

Dans les scènes futures qu'elle nous présente, l'Apocalypse mentionne plus d'une fois le chant et les cantiques. Le passage qui nous concerne le plus directement est celui du chapitre 5, dans lequel les rachetés glorifiés sont vus sous la figure des vingt-quatre anciens entourant l'Agneau qui a été immolé. Dans cette scène glorieuse où retentit la louange universelle à Dieu et à l'Agneau, les rachetés seuls chantent un cantique nouveau (comparer v. 9: ils «chantent», et v. 12 et 13: les anges et toutes les créatures «disent»). Part merveilleuse de ceux qui ont été lavés de leurs péchés dans le sang de l'Agneau, et qui, maintenant revêtus de leurs corps glorieux, voient leur Sauveur face à face et connaissent comme ils ont été connus (1 Cor. 13:12).

Alors le divin Semeur, Celui qui est allé en pleurant, portant la semence qu'il répandait, reviendra avec chants de joie, portant ses gerbes (Ps. 126:6).

PENSÉES SUR LA CÈNE par E.H.C.

Table des matières

- 1 Pourquoi — Quand — Où et Comment participez-vous à la Table du Seigneur ?
- 2 Les citations de la Parole
 - 2.1 Pourquoi ?
 - 2.2 Quand ?
 - 2.3 Où ?
 - 2.4 Comment ?
- 3 Pourquoi devons-nous prendre le souper du Seigneur ?
- 4 Quand devons-nous prendre la cène du Seigneur ?
- 5 Où devons-nous prendre la cène du Seigneur ?
- 6 Comment devons-nous prendre la cène du Seigneur ?

1 Pourquoi — Quand — Où et Comment participez-vous à la Table du Seigneur ?

Après le souper pascal, la nuit en laquelle Jésus fut livré, « il prit un pain, et ayant rendu grâces, il le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ; — de même la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous » (Luc 22:19:20).

Jésus était sur le point d'aller à la croix, et de monter vers son Père, laissant ainsi ses bien-aimés disciples dans le monde. Il allait leur préparer une place, et revenir ensuite pour les prendre auprès de lui, afin qu'ils fussent avec lui dans la maison du Père. Et, sachant combien le cœur est oublieux, et combien l'influence de ce monde est froide, il leur laissa, avant son départ, cette simple et affectueuse recommandation : « faites ceci en mémoire de moi ».

S'étant offert lui-même, lui, la vraie Pâque, sur la croix, et ayant été placé dans le tombeau, il a été ressuscité par la gloire du Père, et a pris sa place à la droite de Dieu (Rom. 6:4). Depuis la gloire, il parle encore aux cœurs de ses rachetés par son serviteur Paul (voy. 1 Cor. 11:23). Or les écrits des apôtres sont des paroles enseignées par le Saint-Esprit (1 Cor. 2:13).

Voilà dix-neuf siècles que le Seigneur attend, usant de grâce et de miséricorde envers les pécheurs ; et c'est par cette grâce, cher lecteur chrétien, que vous et moi, nous avons pu être sauvés. Quelle réponse donnerons-nous donc à celui qui est notre Sauveur et notre tout ? Ce n'est pas une chose difficile qu'il nous demande, mais seulement de nous souvenir de lui-même qui nous a aimés, et qui s'est donné pour nous (Éph. 5:25). Il a fait la paix, par son sang précieux, et maintenant il fait appel à nos cœurs. Quelqu'un de ses bien-aimés pourrait-il lui refuser cette joie, en négligeant de répondre à son désir ?

Il est de toute importance, pour chaque chrétien, de connaître la pensée du Seigneur concernant cette institution bénie ; car la chrétienté en général s'est grandement détournée de la simplicité de l'Écriture, ôtant au souper du Seigneur sa vraie signification, de telle manière que plusieurs sont dans la plus grande confusion à cet égard. Les uns avec la messe, d'autres avec les sacrements en ont dénaturé le vrai caractère et la vraie place dans l'Église. Les premiers considèrent la cène comme un nouveau sacrifice, reniant ainsi le sacrifice de Christ, accompli une fois pour toutes ; les autres font souvent de la cène un moyen pour obtenir le salut. Et il arrive aussi que les personnes inconverties y sont admises. Cependant nous voyons clairement par la parole de Dieu, que la participation au souper du Seigneur est le privilège des vrais chrétiens. Et les vrais chrétiens sont ceux qui croient en Jésus, ceux-ci ont la vie éternelle et le Saint-Esprit (Jean 6:47 ; 1 Cor. 6:19). La cène ne doit jamais être prise comme moyen d'obtenir la bénédiction, mais comme un repas de culte et d'actions de grâces en mémoire de Celui qui nous a déjà bénis. Une foi vraie, une doctrine pure et une conduite pieuse, donnent droit aux membres du corps de Christ de prendre place à la table du Seigneur. C'est le privilège de tous les enfants de Dieu dont la marche est selon l'Écriture.

Il y a quatre points que nous désirons placer maintenant devant le lecteur : Pourquoi, quand, où et comment devons-nous prendre la cène du Seigneur ? Nous répondrons premièrement à ces quatre questions, par des citations de la Parole, et nous essayerons ensuite de les expliquer.

2 Les citations de la Parole

2.1 Pourquoi ?

« Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19).

« Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26).

2.2 Quand ?

« Et le premier jour de la semaine lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, etc. » (Actes 20:7) ;

« car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26).

« Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières » (Actes 2:42).

2.3 Où ?

« Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matth. 18:20).

« Si donc l'assemblée tout entière se réunit en un même lieu » (1 Cor. 14:23) ;

« quand nous étions assemblés pour rompre le pain... or il y avait beaucoup de lampes dans la chambre haute où nous étions assemblés » (Actes 20:7:8).

2.4 Comment ?

« Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné : c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit, et dit : Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, il prit la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci, toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain, et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:23-26).

« Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis. La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:15-17).

Nous voudrions maintenant, cher ami chrétien, attirer votre attention sur les passages que nous venons de citer. Que le Seigneur vous donne de répondre à son désir dans une heureuse soumission, en faisant ce qui lui est agréable !

3 **Pourquoi devons-nous prendre le souper du Seigneur ?**

C'est en souvenir de Jésus. La fraction du pain nous parle de son corps donné pour nous sur la croix ; la coupe nous parle de son sang qui a été répandu pour nous. En participant au mémorial de son amour nous annonçons la mort du Seigneur. En présence de Dieu et des saints anges ; entourés des puissances invisibles des ténèbres et des méchancetés — Satan et ses anges ; au milieu d'un monde coupable et des pécheurs perdus, nous annonçons le fait merveilleux que le Seigneur de gloire, Jésus, le Christ de Dieu, a souffert et est mort sur la croix du Calvaire. Nous annonçons l'événement le plus merveilleux qui soit arrivé dans l'univers, comment le tout-puissant Créateur, comme homme, (sans péché) a enduré la honte et le jugement afin que Dieu fût glorifié, la puissance de Satan annulée, et la question du péché réglée une fois pour toutes.

Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, montrant ainsi toute la valeur que cette offrande parfaite a à ses yeux. Celui qui a remporté une si éclatante victoire est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux, attendant le moment glorieux que Dieu seul connaît, où il descendra dans les airs pour appeler ses bien-aimés et les introduire dans la maison du Père (1 Thes. 4:15-18). Les chrétiens sont donc appelés à répondre à son désir, prenant la cène en mémoire de lui, annonçant ainsi sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

« Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, etc. » (Jean 14:23).

« Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Jean 14:24).

4 **Quand devons-nous prendre la cène du Seigneur ?**

Le Seigneur n'a pas donné pour cela de commandement positif ; mais, dans sa Parole, il a parfaitement indiqué quelle est sa pensée à cet égard, et le croyant spirituel, dont la conscience est exercée, ne manquera pas de la discerner. Et sa réponse sera certainement : « Je désire me souvenir de lui souvent ».

Voyons ce que nous trouvons dans la Parole à cet égard. Dans les Actes, chap. 2:42, nous lisons que trois mille âmes, qui avaient été ajoutées, « persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain (*), et les prières ». Ce passage montre clairement comment les disciples comprenaient les paroles de leur Seigneur ; pour eux la fraction du pain n'était pas un acte d'occasion, mais un acte souvent répété.

(*) Rompre le pain étant le terme employé communément, pour un repas ordinaire, et nous l'avons quelquefois avec cette signification (voy. Luc. 24:30-35 ; Actes 20:11 ; 27:35, 36) ; mais il est employé d'autres fois pour le souper du Seigneur.

En Actes 20:7, il est dit : « Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, Paul ...leur fit un discours, etc. ».

Le premier jour de la semaine, ou le jour du Seigneur, c'est le jour qui suit le sabbat (Matth. 28:1 ; Apoc. 1:10). Notre Seigneur sortit ce jour-là du tombeau. Ce passage nous apprend que c'était l'usage des premiers disciples de se réunir en ce jour pour rompre le pain en mémoire du Seigneur. C'était là le but de leur rassemblement. Paul, comme on le voit dans le verset cité plus haut, se trouvait là pour rompre le pain, et il leur fit un discours. Les chrétiens n'étaient pas réunis pour entendre Paul prêcher, mais pour rappeler la mort de leur Seigneur.

En lisant ces lignes, quelqu'un pourra peut-être penser qu'il n'y a rien dans ce passage qui montre que les chrétiens doivent se réunir chaque premier jour de la semaine. Mais, cher lecteur, laissez-moi vous rappeler que, quand nous nous réunissons le premier jour de la semaine, c'est pour annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, et que cela peut être pour la dernière fois. La venue du Christ est ainsi présentée dans la Parole afin que les rachetés soient gardés dans l'attente de sa venue (Luc 12:35, 36 ; 1 Thes. 1:9, 10). Et, tant que vous serez dans ce monde, si vous ouvrez votre Bible en Actes 20:7, vous trouverez qu'il est écrit : « Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain ».

Nous trouvons aussi, en Jean 20:19-26 : « ce jour-là, le premier de la semaine... et huit jours après... Jésus vient, les portes étant fermées, et il se tint au milieu d'eux, et dit : Paix vous soit, etc. ».

Et encore, en 1 Cor. 11:25, 26, nous lisons : « Faites ceci toutes les fois que vous la boirez en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain, et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ».

Dans plusieurs endroits l'importance de la cène a été perdue de vue, étant considérée comme une chose secondaire. L'exposé de la Parole a la prééminence, et le souvenir béni du Seigneur est relégué à l'arrière-plan, comme une chose venant après le service une fois par mois, ou moins souvent encore. Que Dieu, dans sa grâce, conduise tout chrétien qui lira ces lignes, à sonder la parole de Dieu, et à suivre ses enseignements au lieu des traditions des hommes !

Nous voyons donc par les passages déjà cités que le désir du Seigneur est que ses rachetés rompent le pain au moins chaque premier jour de la semaine, et aussi souvent que l'occasion s'en présente, et qu'ils persévèrent en cela.

5 **Où devons-nous prendre la cène du Seigneur ?**

Nous lisons en Matth. 18:20 : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Que mon lecteur veuille bien peser ces paroles ; elles renferment une signification plus profonde qu'on ne le croit généralement.

Christ a quitté ce monde, et durant son absence il désire avoir les siens rassemblés en son nom. Notez ces mots : « en mon nom ». C'est seulement là que le Seigneur a promis sa présence bénie. Où ? « Là où deux ou trois » (ou deux ou trois cents, suivant le cas) « sont assemblés en mon nom ». Cela exclut toute association humaine, et toute indépendance. Christ n'a pas promis de se trouver au milieu de telles choses. Les hommes ont fait des sectes, des partis, des systèmes et des organisations sans nombre ; c'est réellement Babel d'un bout à l'autre de la chrétienté. Mais comme a dit quelqu'un : « Que les noms, les sectes et les partis tombent et que Jésus-Christ soit tout ».

Au milieu de toute la confusion, notre ressource est en Dieu et dans la Parole de sa grâce ; et la promesse est vraie aujourd'hui comme au jour où Jésus l'a faite. Sa présence est au milieu des deux ou trois rassemblés en son nom. En son nom, et en nul autre — le nom du Saint de Dieu. Être réunis comme membres d'une église établie, ou d'une société religieuse, quelque bonne que soit l'intention, n'est pas la même chose que d'être assemblés au nom de Christ ! Mais répondra-t-on, peut-être : « Nous avons cependant la présence du Seigneur avec nous ». Comme individus, je l'accorde. Cela est vrai de tout chrétien, et il peut y avoir une certaine réalisation de la chose quand il entend la prédication de la parole de Dieu, et le chant de ses louanges, etc. Mais la présence de Christ, au milieu des deux ou trois réunis en son nom, est tout à fait distincte de cela. Et, à moins que vous ne soyez parmi ces deux ou trois, vous ne connaîtrez jamais la réalité de cette précieuse vérité. Il n'y a rien de semblable ailleurs pour le peuple de Dieu sur la terre. Êtes-vous ainsi réunis en son nom ?

Permettez-moi d'ajouter que le premier acte, quand nous sommes réunis au nom du Seigneur, doit être de nous souvenir de lui dans sa mort. Les deux ou trois, ou vingt, ou trente, ou deux ou trois cents réunis en son nom se trouvent ainsi sur le terrain de l'assemblée de Dieu, et Christ est là. La chose est vraie pour toutes les réunions de chrétiens assemblés ainsi sur la surface du globe. Bien qu'il y ait des milliers de réunions ayant chacune une responsabilité locale comme représentant le tout, cependant ce sont toutes ces

réunions ensemble qui forment l'Église de Dieu sur la terre. Tous les chrétiens forment l'Église de Dieu ; mais ceux-là seuls qui sont assemblés au nom de Christ se trouvent sur le vrai terrain de l'Église de Dieu.

Christ est mort afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean 11:49-52). « Celui qui n'assemble pas avec moi, disperse » (Matth. 12:30). « Le loup ravit et disperse les brebis » (Jean 10:12).

Malgré la chute, la volonté propre de l'homme, et la confusion générale de la chrétienté, la parole immuable de Dieu dit encore : « Il y a un seul corps et un seul Esprit » (Éph. 4:4) ; et la responsabilité du chrétien pour garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix ne cessera pas tant qu'il sera sur la terre (Éph. 4:3). Tous les chrétiens sont un avec Christ, et unis les uns aux autres ; ils forment un seul corps (Col. 3:15) : appartenir à une secte c'est être sectaire ; être charitable, et très large (comme on dit), et aller partout où il y a des chrétiens, c'est être encore sectaire (*). Se réunir au nom du Seigneur, reconnaissant pratiquement qu'il n'y a qu'un seul corps et qu'un seul Esprit, persévérant dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières, c'est être non sectaire. Cher lecteur, quel est votre cas ?

(*) Note bibliquest : — parce que c'est approuver et favoriser les sectes.

6 **Comment devons-nous prendre la cène du Seigneur ?**

Laissons répondre la parole de Dieu : « car moi, j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné : c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ». Pareillement aussi, après le souper, il prit la coupe en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:23-26).

Si vous considérez soigneusement ce passage, vous verrez qu'il n'y est nullement question (comme aussi partout ailleurs dans le Nouveau Testament) d'un homme établi, soit pape, cardinal, archevêque, évêque, curé ou pasteur, pour présider à la table du Seigneur.

C'est la table du Seigneur et la cène du Seigneur.

Le Seigneur lui-même était à la tête de la table quand il institua la cène, et elle est essentiellement sa table encore. Un homme qui préside là, sous n'importe quelle forme, quelles que soient ses intentions, méconnaît les droits de Christ. Le Seigneur engage ses disciples à dresser sa table, et les invite comme ses hôtes honorés, à y participer en mémoire de lui. Il se rencontre là avec eux. Les siens étant assis autour de la table, jouissant de sa communion, le Saint-Esprit qui demeure dans l'assemblée de Dieu, produit dans leurs cœurs la louange et les actions de grâces, ce culte qui est agréable à Dieu (Jean 4:23 ; Hébr. 10:19-22 ; 13:15 ; 1 Pierre 2:5). Il est lui-même pleinement suffisant, et il conduit qui il veut à rendre grâces, et à rompre le pain auquel tous participent, se le faisant passer l'un à l'autre, et de même pour la coupe. Si nous dépendons du Seigneur, le Saint-Esprit, dirigera tout pour la gloire de Dieu. « Car Dieu n'est pas le Dieu du désordre mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints » (1 Cor. 12:7-11 ; 14:23-40).

De plus, l'apôtre dit : « Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis. La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ ? Car nous qui sommes plusieurs sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:15-17).

L'apôtre s'adresse aux chrétiens comme à des personnes intelligentes, les exhortant à juger de ce qu'il disait ; et les versets qui précèdent montrent clairement comment nous devons participer à la table du Seigneur. Le pluriel est constamment employé, montrant ainsi qu'il n'est nullement question d'un homme ayant l'office de président : c'est la coupe que nous bénissons, le pain que nous rompons ; car nous qui sommes plusieurs sommes un seul pain, un seul corps. La pensée de Dieu est que le pain et le vin de la cène passent de l'un à l'autre, montrant ainsi un intérêt commun dans la mort de Christ.

Il est important de remarquer aussi que l'apôtre, écrivant aux Corinthiens, dit : « la coupe que nous bénissons, le pain que nous rompons, » non, que vous bénissez, que vous rompez, comme si l'assemblée de Corinthe eût été indépendante. Et il continue disant : « car nous qui sommes plusieurs sommes un seul pain, un seul corps », ce qui montre clairement l'unité de tous les saints partout. Christ est la tête du corps, l'Église (Col. 1:18). « Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, etc. » (1 Cor. 12:12, 13).

Le Seigneur, aux jours de Paul, avait une seule table, et tous les saints partout n'étaient qu'un ; et ceux qui étaient fidèles, se souvenaient du Seigneur à cette table. L'homme a dressé depuis plusieurs tables ; mais la chute et la volonté propre de l'homme n'ont en rien altéré la parole de Dieu ; et chaque chrétien est responsable, au milieu de la ruine actuelle, de voir où se trouve la table du Seigneur pour y rappeler sa mort.

Mais n'oublions pas, en jouissant de ce précieux privilège, de nous juger nous-mêmes. Participer au mémorial, de l'amour de Christ sans cela, c'est manger indignement, ne distinguant pas le corps, et être coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur (1 Cor. 11:27-29). Une telle indifférence attirerait sûrement sur nous le jugement gouvernemental de Dieu, comme dans le cas des Corinthiens ; car il ne veut pas nous condamner avec le monde (1 Cor. 11:30-32). « Mais que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe » (1 Cor. 11:28).

Nous pourrions donner beaucoup plus de détails en rapport avec cette importante vérité, mais ce qui précède suffira au but que nous avons devant nous. — Cher lecteur chrétien, que le Seigneur vous donne de méditer ce sujet, et, comme les Béréens d'autrefois, sondez les Écritures pour voir si les choses sont ainsi ; et étant persuadé de la pensée du Seigneur à cet égard, répondez-y coûte que coûte pour sa gloire.

« Si ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière » (Matth. 6:22).

LES TROIS COUPES DE LUC 22 par Jules Kiehm

ME 1987 p. 253

C'est au cours de la dernière Pâque avec ses disciples, quelques heures avant la croix, que le Seigneur a institué la Cène, le pain et la coupe, demandant aux siens d'y participer en mémoire de lui.

En Luc 22:14 à 20, il est question de deux coupes différentes ; au verset 17, la coupe de la Pâque, que le Seigneur a bue avec ses apôtres ; au verset 20, la coupe de la Cène, qu'il a donnée à ses disciples en leur disant : « Buvez-en tous » (Matt. 26:27), sans en boire lui-même. La Pâque rappelait la délivrance d'Israël hors d'Égypte selon Exode 12. Mais en Luc 22, il est question de coupes, non mentionnées dans l'Exode. Au temps du Seigneur, les Juifs ne célébraient plus la Pâque exactement comme lors du départ d'Égypte, à la hâte, debout (Ex. 12:11). Un repas assez long se déroulait suivant un rituel déterminé, où les convives étaient étendus sur des lits peu élevés ou divans (c'est ainsi que Jean, à la Pâque, était couché dans le sein de Jésus) ; il y avait sur la table, à côté de l'agneau, des herbes amères, du pain sans levain, des coupes pleines de vin. On en buvait au moins trois : une tout au début de la cérémonie, une pendant le souper proprement dit, et une après le souper, quand l'agneau était mangé. La première, omise dans les évangiles,

constituait l'ouverture de la fête pascale ; le père de famille, après y avoir bu et l'avoir passée à tous les convives, lisait dans les livres de Moïse des passages se rapportant à la Pâque et à la sortie d'Égypte, puis on récitait les Psaumes 113 et 114. Alors commençait le repas proprement dit : on vidait la seconde coupe et on mangeait l'agneau, avec du pain sans levain et des herbes amères. C'est de cette coupe que parle Luc 22:17 : le Seigneur la but et la distribua aux douze apôtres, en leur disant qu'il ne boirait plus du fruit de la vigne jusqu'au royaume. L'agneau mangé, on présentait aux convives la troisième coupe (Luc 22:20 : la coupe après le souper, dont le Seigneur a fait la coupe de la Cène), et on récitait les Psaumes 115 à 118. C'est à quoi s'appliquent vraisemblablement les paroles : «Et ayant chanté une hymne, ils sortirent et s'en allèrent à la montagne des Oliviers» (Matt. 26:30). Quelles magnifiques paroles le Seigneur exprima à cette occasion ! (Ps. 116:15 ; 118:22, 23, 27).

Dans cette nuit mémorable, le Seigneur détourne les pensées de ses disciples de la fête d'Israël par excellence : la Pâque ; Il en prend deux éléments accessoires, le pain sans levain et la coupe qui suivait le souper, pour en faire l'essentiel d'une nouvelle fête pour les siens : la Cène, mémorial de sa mort. Si le Seigneur a bu la coupe de la Pâque avec ses disciples, il n'a pas bu celle de la Cène, pas plus qu'il n'a mangé du pain de la Cène, puisque cette fête devait se célébrer après son départ, en souvenir de ses souffrances et de sa mort.

Mais, plus loin (v. 42), Luc nous parle d'une troisième coupe bien différente ; celle-ci, le Seigneur a dû la boire seul : c'est la coupe amère de la colère de Dieu, sujet d'effroi et d'épouvante pour son âme sainte, que dans sa parfaite dépendance et soumission, il accepta de la main du Père en Gethsémané et but jusqu'à la lie pendant les heures de ténèbres de la croix. Qui pourrait sonder cet abîme de souffrances morales de la sainte victime expiatoire, dépassant infiniment les souffrances physiques de la crucifixion ? Le Seigneur avait refusé le vin mixtionné de myrrhe, destiné à atténuer les souffrances des crucifiés en les étourdissant, parce qu'Il voulait éprouver pleinement et consciemment les tortures infligées par la méchanceté de l'homme déchaîné ; mais il a bu «le vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère» (Apoc. 14:10). Quelle coupe affreuse le Dieu juste fit boire au Juste parfait, quand il dut détourner sa face de lui ! Rappelons-nous ce que disait autrefois le prophète Jérémie (25:15) : «Ainsi m'a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Prends de ma main la coupe du vin de cette fureur». Et le prophète Ésaïe (51:17) : toi «qui as bu de la main de l'Éternel la coupe de sa fureur, qui as bu, qui as vidé jusqu'au fond le calice de la coupe d'étourdissement».

Ces expressions si frappantes en rapport avec la colère divine nous font entrevoir ce que furent les douleurs morales de l'expiation pour Celui qui resta seul sur la croix, environné des angoisses de l'obscurité profonde, rejeté par la terre, repoussé par le ciel voilé, abandonné par Dieu, dans une détresse indicible ; frappé, maudit, tel fut alors le Christ. Mystère insondable, Dieu ne put répondre à son cri déchirant, parce qu'il plut à l'Éternel de le meurtrir (És. 53:10). Boire cette coupe de colère, c'était pour Christ être meurtri, broyé, blessé dans ses affections et ses sentiments les plus intimes, comme nous l'enseignent bien des types de l'Ancien Testament : la manne, broyée sous la meule ou pilée dans le mortier (Nomb. 11:8) ; les drogues odoriférantes et l'encens pilés très fin (Ex. 30:36) ; les grains broyés de l'offrande de gâteau des premiers fruits (Lév. 2:14).

Celui qui a vidé la coupe amère à notre place nous présente maintenant, dans la Cène, une coupe de joie, de délivrance. Nous avons assisté, impuissants et passifs, à cette lutte gigantesque contre les puissances des ténèbres ; le Seigneur a été seul pour lutter et pour vaincre, mais il nous associe à lui pour jouir des fruits de sa victoire (1 Sam. 30:24). Ne le privons pas de la réponse qu'il attend, lui qui, en instituant le mémorial pour le temps de son absence, a demandé à ceux pour lesquels il a tant souffert : «Faites ceci en mémoire de moi» (1 Cor. 11:24).

LA CÈNE par Adrien Ladrière

Bibliquest

2^e édition. 1934. Les subdivisions et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

La Table du Seigneur et la Cène du Seigneur

(Matt. 26:20-30. Marc 14:17-26. Luc 22:14-23 Actes 2:42; 20:7, 11. 1 Cor. 10:14-22 ; 11:20-34)

Table des matières détaillée

- 1 Introduction
 - 1.1 Matthieu 26
 - 1.2 Marc 14
 - 1.3 Luc 22
 - 1.4 1 Corinthiens 10 et 11
 - 1.4.1 1 Corinthiens 10:14-22
 - 1.4.1.1 Du Seigneur
 - 1.4.1.2 La coupe, communion du sang
 - 1.4.1.3 Le pain que nous rompons
 - 1.4.1.4 Communion à la table
 - 1.4.2 1 Corinthiens 11:20-34
 - 1.4.2.1 Il fut livré
 - 1.4.2.2 La nuit
 - 1.4.2.3 Action de grâces
 - 1.4.2.4 Il le rompit
 - 1.4.2.5 Ceci est mon corps
 - 1.4.2.6 Qui est pour vous
 - 1.4.2.7 Faites ceci
 - 1.4.2.8 La coupe
 - 1.4.2.9 En mémoire de moi
 - 1.4.2.10 La mort du Seigneur
 - 1.4.2.11 Jusqu'à ce qu'il vienne
 - 1.5 Actes 2 et 20
- 2 Quelques remarques sur 1 Corinthiens 11:26-34 : Le côté de la responsabilité
 - 2.1 L'abstention volontaire
 - 2.1.1 Négligence
 - 2.1.2 Scrupules excessifs
 - 2.1.3 Moyen pour obtenir la grâce ?
 - 2.1.4 Culte collectif
 - 2.1.5 S'abstenir à cause des autres ?

- 2.2 Responsabilité individuelle : ne pas manger et boire indignement
- 2.3 Responsabilité de l'assemblée : ôter le méchant
- 2.4 Les carences chez les Corinthiens. Applications actuelles
 - 2.4.1 Ne distinguant pas le corps
 - 2.4.2 Légèreté, routine
 - 2.4.3 Dignes ou indignes. Jugement de soi-même. Gouvernement de Dieu

1 Introduction

Je désire présenter dans ces lignes quelques remarques sur ce sujet si important, et qui devrait être si précieux pour chaque croyant. Les dons accordés par le Seigneur à l'Église pour l'enseignement et l'édification ont sans doute un très grand prix ; on serait coupable de ne pas les reconnaître, de ne pas les estimer à leur valeur et de n'en pas profiter. Mais très souvent nous sommes portés à trop nous attacher à ces dons, à les rechercher, et nous ne donnons pas dans notre cœur une place assez grande à ce qui tient au cœur du Seigneur. Être à la table du Seigneur et participer à la cène du Seigneur, est un privilège accordé à tous les croyants. Là ils se trouvent réunis pour se souvenir ensemble du Sauveur, dans l'acte où il leur a montré d'une manière parfaite son profond amour et son dévouement sans limites. Les dons disparaissent, s'effacent, pour laisser la place dans la pensée et les affections à Jésus seul, à Jésus s'abaissant jusque dans la mort pour nous. Quelle grâce ! Comment pourrions-nous rester indifférents au privilège si grand de nous souvenir ainsi ensemble de Jésus ? Le plus éloquent discours, l'enseignement le plus profond, les exhortations les plus touchantes, pourraient-ils nous parler plus vivement que la cène de l'amour de Jésus ?

Les trois premiers évangiles rapportent l'institution de la cène ; nous la trouvons ensuite dans la 1^{re} épître aux Corinthiens. C'est de ce dernier passage que je voudrais spécialement m'occuper, mais auparavant je dirai quelques mots sur ce que nous présentent les évangiles.

1.1 Matthieu 26

Nous trouvons en Matthieu trois ou quatre détails qui lui sont particuliers. En premier lieu, ces paroles : « Prenez, mangez » ; c'est l'invitation adressée par le Seigneur aux siens ; c'est une sorte d'insistance gracieuse, un encouragement à prendre ce qu'il nous présente pour que nous en usions.

En second lieu, il dit de même de la coupe : « Buvez-en tous » ; nul n'est exclu de la participation à cette seconde partie du repas. Le Seigneur, par ces paroles, condamne ainsi d'avance les prétentions que devait élever plus tard le clergé romain. Le Seigneur invite les siens à prendre, à manger et à boire. Ce n'est donc pas un acte à accomplir d'une manière spirituelle seulement, comme le voudraient quelques-uns ; c'est un acte réel. D'un autre côté, ce sont des symboles qui sont placés sous nos yeux, et dont, chaque fois, notre esprit et notre cœur ont à saisir le sens. Sans cela, la cène dégènerait en une simple cérémonie, une formalité ; et peut-être, hélas ! n'est-ce que trop souvent le cas.

Troisièmement, le Seigneur, dans Matthieu, insiste sur le caractère de ce que représente la coupe, et cela est bien en rapport avec le but de son évangile. Jésus était le Messie. Par sa venue, il mettait fin à l'ancienne alliance, basée sur l'obéissance de l'homme dans la chair, et qui condamnait à mort le transgresseur. Il venait établir une nouvelle alliance, basée sur la grâce. Cette nouvelle alliance devait reposer sur le fondement de la rémission des péchés (comp. Jér. 31:33, 34, et Hébr. 8:6-13). Or sans effusion de sang, il n'y a point de rémission (Hébr. 9:22). Le vin représentait donc ce sang qui allait être versé pour plusieurs en rémission de péchés. Bien que les Juifs n'aient point reçu Christ, l'effusion du sang a eu lieu, et sa valeur subsiste comme base de cette nouvelle alliance qui sera traitée avec eux, et qui comprendra le pardon de leurs péchés et la connaissance de Dieu dans leurs cœurs. Pour nous, il n'y a point d'alliance, car l'Évangile n'en est pas une ; c'est la proclamation du salut. Mais nous jouissons des privilèges de la nouvelle alliance et, en outre, des bénédictions qui résultent de la position céleste qui nous est acquise par l'œuvre parfaite de Christ, ressuscité et glorifié à la droite de Dieu. Ces bénédictions appartiennent exclusivement à l'Église (Éph. 1:3-7).

Enfin, Matthieu nous montre le Seigneur bénissant avant la fraction du pain, et rendant grâces avant la distribution de la coupe.

1.2 Marc 14

Marc n'ajoute qu'un détail, c'est qu'ils burent tous de la coupe, accomplissant ce que le Seigneur les avait engagés à faire, et confirmant ainsi ce qu'il désire à cet égard pour tous les siens.

1.3 Luc 22

Arrêtons-nous maintenant un instant sur ce que rapporte Luc dans son évangile. Il rapproche dans son récit — et cela est bien digne de remarque — la célébration de la dernière Pâque par le Seigneur avec ses disciples, et l'institution de la cène ; en réalité, la célébration de la première cène, mais avec le Seigneur présent corporellement au milieu des siens.

Or la Pâque rappelait la délivrance du peuple d'Israël. Le peuple était mis à l'abri du jugement, en vertu de l'aspersion du sang de l'agneau pascal. Mais la délivrance d'Israël était pour la terre ; elle était la figure d'une délivrance plus excellente. Le type allait prendre fin pour faire place à la chose même : Christ, notre Pâque, allait être sacrifié pour nous. Jésus l'annonce à ses disciples, en disant : « Je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu ». Mais ces paroles mêmes ne disent-elles pas que la Pâque, fête du peuple terrestre, et par conséquent souvenir permanent pour lui de ce qui le constituait un peuple à part, sera de nouveau célébrée dans le règne millénaire ? Nous lisons en effet dans Ézéchiel : « Au premier mois, le quatorzième jour du mois, sera pour vous la Pâque, une fête de sept jours » (45:21). Et il est toujours précieux de voir que Dieu n'oublie pas son peuple d'autrefois. Mais ce moment n'était pas venu. Christ devait souffrir d'abord, et il se mettait à part comme naziréen. Nous voyons en effet que le Seigneur, aussitôt après qu'il eut reçu une coupe et l'eut distribuée, dit, sans en boire lui-même : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu ». Ayant ainsi renvoyé le moment de sa joie avec les disciples jusqu'au temps du royaume, il institue la cène pour les siens, pour le peuple céleste, durant le temps de son absence. Elle nous rappelle ce qui est la base de toutes nos bénédictions, l'amour de Christ descendant dans la mort pour nous.

Si Luc, dans son récit, omet des détails que nous trouvons dans Matthieu, il en présente d'autres qui sont bien précieux pour le cœur, et qui ont un cachet particulièrement intime. Ils nous font, pour ainsi dire, pénétrer dans les affections de Celui qui s'appelait le Fils de l'homme, caractère sous lequel l'évangile de Luc le présente tout particulièrement. Ne le voyons-nous pas dans ces paroles pénétrantes qui commencent notre récit : « J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre » ? (22:15). Puis nous lisons : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous ». Donné, n'est-ce pas l'expression de l'amour dévoué qui se sacrifie, qui se livre, et qui fait ainsi appel à notre affection ? « Pour vous », comme cela est direct et propre à aller au cœur ! « Vous », vous aviez besoin que je fusse ainsi donné ; que fussiez-vous devenus sans cela ? Sans « vous », je n'eusse pas eu besoin de venir et de souffrir ; mais je vous ai aimés, et me suis donné pour vous. C'est le mémorial de cet amour si tendre, si dévoué, que nous avons sous les yeux, et là chacun de nous peut dire : « Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ».

Jésus ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi », paroles touchantes que nous ne trouvons ni dans Matthieu, ni dans Marc, et qui, rapprochées de ces mots « donné pour vous », nous disent ce que le cœur si tendre du Sauveur réclame des siens. En retour de son amour dévoué jusqu'à la mort, il demande le souvenir de notre cœur. Pouvait-il demander moins ? Moi, je me suis donné pour vous ; vous, souvenez-vous de moi. Quel est l'instant de notre vie qui ne devrait être rempli de Lui ? Combien plus dans ce moment où nous avons sous les yeux ce repas que Lui-même a institué pour nous rappeler son amour ! Le résidu, captif à Babylone, disait : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je n'élève Jérusalem au-dessus de la première de mes joies ! » C'était Jérusalem, le lieu que Dieu avait choisi pour y faire habiter son nom, qui réveillait ainsi les ardent affectons du peuple captif. Et à nous, qu'est-ce qui est présenté ? Celui qui remplit tout de sa gloire et qui, pour nous, s'est abaissé jusque dans la mort. Comment pourrions-nous l'oublier ? Comment nos cœurs ne brûleraient-ils pas au dedans de nous, en nous souvenant de Lui ?

Et de même, quand il s'agit de la coupe. Luc rappelle bien aussi que la nouvelle alliance est établie sur l'effusion du sang de Christ, mais il ne dit pas : « versé pour plusieurs en rémission de péchés », il ajoute : « versé pour vous ». Cela est d'une application directe, individuelle ; cela va droit au cœur de chacun. Le Sauveur t'a aimé, toi ; c'est pour toi que son corps a été donné, que son sang précieux a été versé. Comme ces paroles sont propres à attirer vers Lui ! Qu'en les écoutant nos cœurs répondent : « À Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à Lui soient la gloire et la force ! »

Jésus était encore au milieu des siens, lorsqu'il institua ce repas, mémorial de sa mort. Les disciples avaient bien besoin de comprendre que c'était son amour qui le conduisait aux souffrances et à la mort. S'ils ne le saisirent pas d'abord, quand leur cher Maître eut été glorifié, le Consolateur vint qui leur rappela toutes les choses que Jésus avait dites. Ils les enseignèrent à ceux qui crurent par leur parole, et nous voyons, au chap. 2 des Actes, ces premiers chrétiens persévérer dans « la fraction du pain », aussi bien que dans la doctrine et la communion des apôtres, et dans les prières. Cela nous montre que, dès lors, « la fraction du pain » faisait partie intégrante de la vie d'assemblée des chrétiens. Ils avaient saisi le prix qu'attachait le Seigneur Jésus à ce mémorial de son amour pour eux.

Mais ces premiers croyants étaient des Juifs convertis. Les grandes vérités concernant l'Église comme corps de Christ, où il n'y a ni Juif, ni Grec, n'avaient pas encore été révélées. À Paul, l'apôtre des nations, fut donnée, par révélation, la connaissance du mystère, et alors aussi il nous est montré comment ces vérités sont en rapport avec la cène du Seigneur.

1.4 1 Corinthiens 10 et 11

C'est dans la première épître aux Corinthiens que nous trouvons ce qui concerne la cène. Ces passages, ainsi que Actes 20:7, font voir que là où, parmi les nations, une assemblée était formée, là on rompait le pain : à Corinthe, à Troas, comme à Jérusalem. On s'assemblait dans ce but. L'apôtre avait enseigné, et les croyants avaient compris, que c'était le centre du culte chrétien ; que dès que l'on était assemblé au nom du Seigneur Jésus (c'est là ce qui forme l'assemblée), autour de sa personne adorable, Lui-même présent au milieu, selon sa promesse, on avait à se souvenir de Lui dans sa mort : on « annonçait sa mort » jusqu'à ce qu'il vienne.

Paul parle de cette ordonnance en deux endroits de la première épître aux Corinthiens. Dans le chap. 10, il s'agit de la table du Seigneur : dans le chap. 11, l'apôtre s'occupe de la cène du Seigneur ; le premier présente surtout la communion, le second surtout le mémorial. Examinons-les successivement.

1.4.1 1 Corinthiens 10:14-22

L'apôtre avait à mettre en garde les Corinthiens contre l'idolâtrie et les mauvaises associations. C'est ce qu'il fait en particulier dans le chap. 10 : « C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie » (v. 14). Mais les principes qu'il est ainsi amené à poser sont d'une application tout à fait générale, et peuvent nous guider aussi, nous qui ne vivons pas au milieu de l'idolâtrie établie comme système, mais qui nous trouvons dans la chrétienté. Cette remarque est nécessaire, pour que nous ne fassions pas de fausse application de termes qui n'ont leur raison d'être que là où il y a idolâtrie formelle, comme, par exemple, « la table » et « la coupe des démons ».

Il y avait, au temps de Paul, trois terrains distincts qu'il nous présente en quelques endroits. C'étaient l'Église, chose nouvelle ; Israël, l'ancien temple de Dieu ; les nations, dans l'idolâtrie. Manger, se mettre à table, c'est entrer en communion, s'associer avec ceux qui sont à cette table et avec qui l'on mange. C'est se placer sur le même terrain qu'eux. Ce que l'on mange et boit indique aussi avec quoi l'on a communion. Les païens sacrifiaient aux démons ; manger avec eux de leurs sacrifices, boire de leurs libations, c'était avoir communion avec les démons. Sous prétexte de liberté — mais au fond, c'était licence, propre volonté et indépendance — sous prétexte de liberté, de largeur de vues, de connaissance, les Corinthiens allaient jusqu'à s'asseoir dans des temples d'idoles, mangeant des choses sacrifiées aux idoles. Prenez garde, dit l'apôtre, en faisant cela, vous avez communion avec les démons, vous êtes à leur table, vous buvez leur coupe. Cela peut-il convenir à des chrétiens qui ont communion avec Christ ? (voyez 2 Cor. 6:14-16). La vraie liberté, celle de l'Esprit, ne peut s'exercer que dans ce qui convient à la vie de Dieu, sans quoi c'est la licence de la chair. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ». « Que tout se fasse pour l'édification ». La gloire de Dieu, l'édification des autres, voilà ce qui règle la sainte liberté de l'Esprit, et le cœur se meut là avec bonheur, suivant la vérité dans l'amour.

Dans l'Israël selon la chair, ceux qui mangeaient des sacrifices avaient communion avec l'autel, l'autel du Dieu à qui l'on offrait ces sacrifices. C'était « la viande de son Dieu » (Lév. 21:6, 21, 22). On avait ainsi communion avec Dieu. Mais Christ étant venu, ces sacrifices établis de Dieu, et types d'un plus excellent, avaient pris fin, et les chrétiens avaient « un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger » (Hébr. 13:10). Mais le principe que l'apôtre établit pour les chrétiens est confirmé par ce qui avait lieu en Israël.

Paul montre donc aux Corinthiens avec quoi et sur quel terrain est établie leur communion ; ce qui les met ainsi complètement à part.

1.4.1.1 Du Seigneur

Premièrement, c'est la table du Seigneur, la coupe du Seigneur. Le nom donné ici à Jésus, celui de Seigneur, nous dit qu'il a autorité sur cette table et sur cette coupe. S'il daigne nous y admettre, nous y inviter, c'est un privilège pour nous ; il ne saurait être question d'un droit. Il a institué cette commémoration de sa mort ; c'est Lui qui dresse la table, elle lui appartient, non point à nous. Nul que lui n'y a autorité ; c'est à lui d'indiquer qui doit y être. Son autorité comme Seigneur doit y être reconnue, et nous devons prendre garde de faire de sa table la nôtre, de la dresser sur un terrain humain et, par conséquent, sectaire. L'apôtre s'adresse à nous comme à des personnes intelligentes pour que nous discernions les choses, et sachions ce que nous faisons et sur quel terrain nous nous plaçons.

1.4.1.2 La coupe, communion du sang

C'est pourquoi il nous donne ensuite les caractères de la communion, ou du terrain sur lequel se trouve la table du Seigneur. D'abord, la coupe qui nous y est présentée, la coupe de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang de Christ. C'est une coupe de bénédiction ou d'actions de grâces. En effet, que ne nous rappelle-t-elle pas ? C'est le sang précieux de Christ, de l'Agneau sans

défaut et sans tache, par lequel nous avons la rédemption, qui nous lave de nos péchés, par lequel la paix est faite, et qui nous ouvre le chemin auprès de Dieu, une libre et pleine entrée dans le sanctuaire. C'est la mort de Christ, l'expiation accomplie, la culpabilité ôtée. En la prenant, nous pouvons bien en effet la bénir et dire : Grâce à Dieu pour son don inexprimable !

Mais la coupe est la communion du sang du Christ. En comprenant et en saisissant par la foi ce qu'elle signifie, nous entrons dans la pensée du Seigneur, dont le sang a été versé, qui a offert ce sacrifice pour nous sauver. Ainsi nous y avons part, nous jouissons de ce qu'il nous a acquis par sa mort. Aux rachetés seuls appartient donc le privilège de boire de cette coupe, parce qu'ils ont communion avec le Seigneur dans sa mort. Ils forment l'Église acquise par le sang du Fils de Dieu.

Nous avons donc ici le premier caractère de ceux qui viennent à la table du Seigneur. Ils sont rachetés par le précieux sang de Christ, ils en ont la conscience, ils en jouissent, et ils bénissent. En est-il ainsi de nous, chers amis ? Réalisons-nous à la table ce fait si grand, qui place devant nous l'amour insondable de Jésus, que la coupe que nous bénissons est « la communion du sang du Christ » ?

1.4.1.3 Le pain que nous rompons

Ensuite, nous avons le pain sur la table, ce pain unique que nous rompons ; partagé entre plusieurs, mais un. Le pain représente, sans doute, le corps personnel de Christ quand il était sur la terre ; nous verrons cela au chap. 11, de même que nous l'avons vu dans les évangiles :

« Ceci est mon corps donné pour vous ». Mais ici, en rapport avec la table, ce n'est pas la seule chose que le pain figure. C'est aussi le corps actuel de Christ ici-bas, formé de ses membres sur la terre ; car c'est nous, nous qui sommes un seul pain, un seul corps, bien qu'étant plusieurs. « Il y a un seul corps », dit l'apôtre aux Éphésiens (4:4). Formé de qui et comment ? De tous ceux qui sont rachetés par le sang de Christ : l'Assemblée est son corps (Éph. 1:22). Elle est formée par le Saint Esprit descendu du ciel, car nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps (1 Cor. 12:13). Chaque croyant a le Saint Esprit : c'est son privilège (Éph. 1:13 ; 1 Cor. 6:19 ; Rom. 8:15, 16) ; cet Esprit l'unit à Christ dans le ciel (1 Cor. 6:17) ; tous ensemble, ainsi unis à Christ, le Chef ou la Tête glorifiée, forment cet organisme réel, vivant, qui est le corps de Christ. Nous en sommes les membres.

Rompre le pain à la table du Seigneur implique donc que nous sommes unis à Christ comme membres de son corps ; c'est encore la communion à un second point de vue, et c'est le second caractère de ceux qui participent à la table. Ils sont unis à Christ comme membres de son corps ; ils sont en même temps membres les uns des autres (Rom. 12:5). Or, pour être membre du corps de Christ, baptisé du Saint Esprit, il faut être racheté, lavé de ses péchés par le sang de Christ ; nous voyons ainsi pourquoi, dans ce passage, la coupe est placée avant le pain. Il est précieux de voir l'ordre dans les choses de Dieu. Nous pouvons encore remarquer que cet aspect du pain sur la table du Seigneur ne pouvait être donné avant que Christ, la Tête du corps, fût dans la gloire et que le mystère du seul corps fût révélé. Aussi ne le trouve-t-on que dans les écrits de Paul, à qui l'administration du mystère avait été confiée (Éph. 3:3-9).

1.4.1.4 Communion à la table

Pensons-nous, chers amis, quand nous venons à la table du Seigneur, à cette grande et précieuse vérité ? Peut-être plusieurs, jusqu'à présent, y ont-ils participé seulement comme rachetés, heureux de se souvenir de Jésus dans sa mort, preuve de son immense amour pour nous. C'est précieux, chers amis, infiniment précieux, et c'est bien là ce qui doit remplir le cœur. Mais le Seigneur ne nous invite pas à sa table pour que nous y soyons comme des individus isolés, venus pour manger le pain et boire la coupe, et jouir chacun pour soi du souvenir de son amour. Il y a encore quelque chose de plus pour nous à sa table. C'est que nous y sommes ensemble avec Lui, et son cœur aime à nous grouper ainsi autour de lui dans une même pensée, un même amour. Peut-être n'avez-vous jamais pensé, en étant à la table du Seigneur, que vous y êtes comme membre du corps de Christ, avec les autres membres de ce corps, unis ensemble au même Chef dans la gloire ? Nous exprimons ce double fait que nous sommes rachetés et membres du corps de Christ, en buvant à la même coupe et en rompant le même pain. Nous avons ainsi communion ensemble, et ensemble nous bénissons notre précieux Sauveur. Quelle jouissance pour son cœur de nous voir assemblés autour de Lui ! Quelle jouissance pour le nôtre de réaliser ensemble ce fait que nous sommes membres du même corps ayant le même Chef ! En arrêtant ensemble nos regards sur Lui, l'amour dont il nous aime remplira nos cœurs, et nous le bénirons ensemble. La table du Seigneur est le lieu de la communion ; de la commune participation à tout ce qu'il est et a fait pour nous ; de la commune jouissance de son amour, et dans l'amour divin la communion multiplie la jouissance. Nous ne serons pas isolés dans le ciel. Rassemblés autour de l'Agneau divin, nous adorerons et louerons. Nous l'anticipons dès maintenant.

Ainsi, rachetés par le sang de Christ, membres de son corps, tels sont les deux caractères de ceux qui participent à la table. Cela exclut le monde et les inconvertis. En même temps se trouve établi le terrain sur lequel est dressée la table : c'est celui de l'unité du corps. Toute table qui n'est pas dressée sur ce principe, non seulement en théorie, mais pratiquement, n'est pas la table du Seigneur. Toutes les tables dressées sur ce terrain n'en forment qu'une, car il n'y a qu'un seul corps, bien qu'il y en ait diverses expressions en diverses localités, de sorte que la communion existe entre elles toutes. Ainsi nous avons à nous assurer sur quel terrain une table est dressée, avant de nous y associer, et à voir si le terrain scripturaire y est gardé pratiquement et si l'autorité du Seigneur y est pleinement reconnue.

1.4.2 1 Corinthiens 11:20-34

Considérons maintenant ce que nous trouvons au chap. 11, le mémorial lui-même, plutôt que la communion.

C'est la cène (ou souper) dominicale (ou du Seigneur), le repas auquel, dans sa grâce, il nous invite. C'est le sien, non le nôtre, de même que la table est sienne aussi. Il ne s'agit donc pas de manger et boire sans savoir ce que l'on fait. Ce n'est pas un repas ordinaire ; c'est dans l'assemblée, « quand vous vous réunissez ensemble ». Ce n'est pas une chose que l'on puisse faire en dehors de l'assemblée, que l'on puisse dresser à son gré, comme l'on fait d'un autre repas. Il faut discerner ce que l'on fait, où l'on se trouve. Se réunir simplement ensemble pour manger, n'est pas la cène du Seigneur, et l'on n'est pas non plus à ce repas chacun pour soi, mais ensemble (v. 20-22). On ne saurait prendre la cène seul.

L'apôtre nous fait envisager la cène à un point de vue sérieux, la plaçant comme une chose à part dans le rassemblement, ou plutôt comme ce qui est le principal but du rassemblement. Le Seigneur, en nous laissant ce mémorial, veut sans doute atteindre nos affections, mais, en même temps, tout est rendu solennel par ce qui est placé devant nous. Notre responsabilité s'y trouve engagée, non pour que nous nous abstenions, mais pour qu'entrant dans la réalité de ce que nous présente la cène, nous en jouissions d'autant plus.

En s'adressant aux Corinthiens pour réprimer les désordres qui s'étaient introduits parmi eux dans la célébration de la cène, l'apôtre nous fournit des instructions précieuses qui nous montrent la valeur de la cène aux yeux du Seigneur, et ce qu'elle doit être pour nos cœurs. Bien qu'il eût pu être instruit par les autres apôtres, et que, sans doute, il eût vu la cène célébrée parmi les disciples à Damas et à Jérusalem, Paul avait reçu du Seigneur lui-même, ce qu'il enseignait à cet égard : « J'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné ». Cela nous montre la cène comme faisant corps avec les autres vérités que Paul avait aussi reçues directement, et, en même temps, nous fait voir l'importance que le Seigneur y attache. Comment des chrétiens peuvent-ils donc traiter cette institution

avec indifférence, comme une chose dont ils peuvent user à leur gré, et comme le disent quelques-uns : « si elle peut être en aide à leur foi » ?

1.4.2.1 Il fut livré

Paul n'oublie pas de rappeler dans quelles circonstances la cène fut instituée par le Seigneur, ce qui doit la rendre d'autant plus précieuse au cœur de chaque racheté : « Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain ». C'est cette nuit où toute la méchanceté de l'homme et de Satan conspirait contre Lui ; la nuit où l'un des siens le trahit, où il fut livré pour aller à la mort ; livré entre les mains des iniques, livré pour nous. Quel sujet présenté à nos consciences et à nos cœurs de voir le Seigneur livré ! Quelle méchanceté ce fait révèle dans le cœur de l'homme, quelle grâce dans Celui qui consentit à être livré. Nul ne pouvait porter les mains sur lui et le saisir, sans qu'il y consentît (Jean 18:5, 6), mais il s'est livré, Dieu l'a livré, et c'est pour nous !

1.4.2.2 La nuit

Et cette nuit, ne nous dit-elle rien ? Quand il fut livré, où était-il ? Avant d'être livré, que faisait-il ? Il était en Gethsémané ; il avait été dans l'angoisse du combat, les grumeaux de sang avaient coulé de son front ; il avait été saisi de cette tristesse profonde de son âme qui anticipait la mort et l'abandon sous le jugement de Dieu. C'est cette nuit qui est placée devant nous ; nuit où le plus affreux des crimes de l'homme se préparait, nuit où le plus profond des sacrifices était accepté, où l'amour recevait la coupe des mains du Père par obéissance envers Lui, par dévouement pour nous.

Et c'est dans cette nuit, avant la souffrance et la consommation du sacrifice, que Jésus pense aux siens, aux résultats glorieux de son œuvre pour eux, à ce qui lui donnera le droit de les avoir près de Lui dans la gloire ; et il institue ce qui doit le rappeler, Lui, au cœur de ses bien-aimés durant son absence. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin », et il a pourvu à ce que, jusqu'à la fin de notre course ici-bas, nous ayons ce mémorial de son amour. Puissions-nous, quand nous sommes à sa table, avoir devant nos cœurs le souvenir de la nuit où il fut livré, et goûter la réalité de ce tendre et puissant amour dont il nous aime jusqu'à la fin !

1.4.2.3 Action de grâces

Mais, quelles qu'aient été les douloureuses circonstances de cette nuit qui nous sont rappelées et qui parlent si puissamment à notre âme, bien que ce soit la commémoration de la mort du Seigneur, il s'agit pour nous de délivrance à la gloire de Dieu, et c'est pourquoi la cène est un service d'actions de grâces. Jésus prit du pain, et, « après avoir rendu grâces, il le rompit ». Il rendit grâces, comme nous voyons qu'il avait l'habitude de le faire en d'autres circonstances (Matth. 15:36 ; Jean 11:41). Pourquoi rend-il grâces ici ? Il anticipe le moment où l'œuvre qu'il était venu accomplir sera achevée, œuvre dont il voyait et appréciait, comme nul autre que lui ne pouvait le faire, les immenses résultats pour la gloire de Dieu et le salut des siens (Jean 17), et il loue par avance au milieu de l'Assemblée, représentée alors par ce faible résidu. Il nous donne le modèle de ce que nous avons à faire, maintenant que l'œuvre est achevée et que nous jouissons de tout ce qu'elle nous a acquis. Quelles actions de grâces devraient en effet monter de nos cœurs, en nous souvenant de Lui, de son amour, et de l'amour du Père qui a donné son Fils pour nous ! Nous avons déjà remarqué que le Seigneur bénit (*) avant la fraction du pain et rend grâces aussi avant la coupe. Rien ne nous est prescrit quant à la forme que nous avons à suivre dans la cène ; les paroles mêmes que Jésus prononça alors ne nous ont pas été conservées, mais, comme toujours, l'Esprit nous enseigne en plaçant les choses devant nous selon le cœur et la pensée de Dieu, afin que nous agissions, non selon une lettre morte, une froide liturgie, mais selon la vie et l'action de l'Esprit en nous.

(*) « Bénir » ne veut pas dire consacrer. Il a le même sens que « rendre grâces » (comp. 1 Cor. 11:24 ; Matth. 26:26, 27 ; Marc 14:22 ; Luc 22:19). C'est bénir Dieu, lui rendre grâces (Marc 8:7).

1.4.2.4 Il le rompit

Il le rompit ». L'action de rompre le pain montre qu'il s'agit de se souvenir d'un Christ mort. Il rompit le pain Lui-même. Sa mort était nécessaire, et il s'est livré lui-même. Comme nous l'avons déjà vu, nul n'avait le pouvoir de toucher à sa précieuse vie. Il la laissait de lui-même, et à cause de cela le Père l'aimait (Gal. 1:4 ; Jean 10:18). Nous rompons maintenant le pain pour rappeler ce qui a eu lieu ; nous pouvons le faire, parce que Lui s'est livré d'abord. Chacun de nous y participe, parce que c'est pour chacun de nous individuellement qu'il s'est donné. En rompant le pain, en en prenant un morceau et le mangeant, je me rappelle que c'est pour moi que le Fils de Dieu, devenu un homme, a souffert ; que c'est moi qu'il a aimé (Gal. 2:20).

1.4.2.5 Ceci est mon corps

« Ceci est mon corps », dit le Seigneur. Nous savons que ces paroles veulent dire : ceci représente mon corps. Actuellement, le corps glorifié du Seigneur est dans le ciel (Luc 24:51 ; Actes 3:21 ; Hébr. 1:3). Mais le pain placé devant nos yeux est destiné à nous rappeler son corps, tel qu'il était sur la terre, ce corps formé par Dieu (Hébr. 10:5), dans lequel il glorifia son Père en traversant ce monde, ce corps par lequel il était en relation avec nous (1 Jean 1:1-3), dans lequel il souffrit la faim, la soif, la fatigue (Luc 4:2 ; Jean 4:6 ; 19:28), dans lequel il prit nos langueurs (Matt. 8:17), dans lequel il porta nos péchés sur la croix, et qui fut mis dans le sépulcre.

1.4.2.6 Qui est pour vous

Et le Seigneur ajoute : « Qui est pour vous ». Oui, il est pour nous ; il nous appartient, pour ainsi dire. Quel amour de sa part ! Quel appel à nos affections ! Ce corps saint et pur, temple de Dieu sur la terre, était pour nous. Tout ce qu'il a été dans sa vie, dans ses souffrances et dans sa mort, c'est pour nous. Il était devenu un homme, avait pris un corps, mais c'était pour nous, afin de pouvoir se donner pour nous, souffrir et mourir pour nous. Quelle voix ce mot « pour vous » devrait avoir pour nos cœurs ! C'est l'expression du plus tendre amour. Sans nous, il n'avait pas besoin de descendre du ciel, de prendre ce corps dans lequel il souffrit toute la contradiction et la haine de l'homme, ce corps qui fut couvert d'insultes et d'outrages, couronné d'épines, déchiré par le fouet, et cloué à la croix ; mais nous avions besoin de salut, et il est venu pour nous. Il y a dans son sacrifice un autre point de vue. Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave, obéissant jusqu'à la mort de la croix, pour glorifier Dieu son Père, ainsi qu'il le dit : « Père, je t'ai glorifié » (Jean 17:1-5) ; il ne faut pas oublier cela ; mais ici, Jésus présente ce qui nous concerne, pour attacher à lui nos affections, et c'est pourquoi il ajoute :

1.4.2.7 Faites ceci

« Faites ceci en mémoire de moi ». En rompant le pain, que Jésus, que sa Personne adorable se donnant pour nous, soit devant les yeux de notre cœur. Voilà ce qu'il réclame de nous. Peut-il demander moins ? Faites ceci : non pas si vous le désirez, selon votre convenance, mais « faites ». « En mémoire de moi », Lui est l'objet divin présenté à notre âme. Comme cela ferme la porte à toute autre pensée pour que nous ne jouissions que de Lui seul. Cela n'exclut-il point la recherche de ses propres sentiments, les pensées

vaines dont on se plaint si fréquemment, celles qui se rapportent aux autres personnes qui nous entourent ? C'est Lui, Jésus, dont nous nous souvenons. Comment un objet si digne de nos affections n'éclipserait-il pas toute autre chose ? Tout paraît petit et misérable devant ce grand amour dont il nous a aimés. Quelle pénétrante lumière de grâce, quel parfum de sainte affection, quelle atmosphère de paix nous enveloppent, quand nous nous souvenons de Lui ! Occupons-nous de Lui, ayons-le sous les yeux de notre âme, et toute autre chose disparaîtra comme les ténèbres devant l'éclat du soleil. C'est ce qu'il a été, ce qu'il a fait pour nous ici-bas dans ses tendres compassions, dont il désire que nous gardions le souvenir. Nous le rappelons dans la cène, et nous sommes rendus capables de le faire et d'en jouir, parce que nous sommes unis à Lui, là où il est maintenant, et participants de sa vie. Telle est la première partie de ce service d'actions de grâces : la fraction du pain.

1.4.2.8 La coupe

La seconde se rapporte à la coupe. « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang », dit-il ; elle est, elle représente ce qu'est la nouvelle alliance. Comme nous l'avons vu, l'ancienne (Ex. 24:8) était établie sur le principe de l'obéissance, avec la mort pour ceux qui la transgressaient. La nouvelle alliance, fondée sur le sang de Christ, a pour base la rémission des péchés. Israël, avec qui elle sera traitée, n'est donc pas exclu du bénéfice de la mort de Christ. Le jour viendra où ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé. Mais ici, c'est nous qui jouissons du privilège que comporte la nouvelle alliance, bien que nous ayons beaucoup plus, des bénédictions infiniment supérieures à celles d'Israël (Éph. 1:3-7). Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce ; ainsi Dieu ne se souvient plus de nos péchés, ni de nos iniquités, et cette grâce appartiendra aussi à la nation juive, sous la nouvelle alliance. Mis à part par l'Esprit Saint, nous avons part à l'aspersion de ce sang précieux de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache (1 Pierre 1:2, 19). Sur ce sang qui a fait la propitiation, sont fondées nos bénédictions : la coupe nous le rappelle.

1.4.2.9 En mémoire de moi

Nous avons donc encore ici le mémorial de la mort de Christ. La coupe, de même que le pain rompu, nous rappelle Jésus dans sa mort, car le sang est versé, le corps est à part du sang, et tous deux sont ainsi un symbole de mort. C'est donc Jésus, dans sa mort, qui nous est rappelé « toutes les fois » que nous buvons la coupe ; c'est Lui, nous aimant d'un amour plus fort que la mort, descendant dans la mort pour nous. « Toutes les fois », ne prenons donc jamais cette coupe avec un cœur distrait, occupé au dehors : « En mémoire de moi, toutes les fois », voilà ce que Jésus nous dit. Son souvenir, dans sa mort pour nous, est lié au pain chaque fois que nous le rompons et mangeons, à la coupe, chaque fois que nous la portons à nos lèvres.

1.4.2.10 La mort du Seigneur

Mais ce n'est pas seulement le passé qui est devant nous dans la cène. Nous la célébrons actuellement au milieu du « présent siècle mauvais ». Et c'est là que, par la cène, nous annonçons la mort du Seigneur. Chaque fois que nous mangeons le pain et buvons la coupe, nous proclamons au milieu du monde ce fait inouï : la mort du Seigneur. Quelle association de paroles ! Le Seigneur a été mort. Nous nous en souvenons avec adoration, avec actions de grâces et louanges, avec un cœur qui s'incline devant un amour si grand, car nous savons qu'il est mort pour nous, et nous connaissons la grâce qu'ainsi il nous a acquise, et la place que sa mort nous donne. Mais nous l'annonçons cette mort du Seigneur. Où et à qui ? Au milieu de ce monde qui a haï, rejeté et crucifié Christ, le Seigneur. Si sa mort nous dit son amour et nous parle de paix, pour le monde c'est le jugement et la condamnation (Jean 12:31 ; 15:18 ; 16:8). Et quel est l'effet pour nous de cette mort à l'égard du monde ? Elle nous en sépare ; elle a creusé un abîme entre nous et lui. Jésus ne s'est-il pas donné pour nous retirer de ce présent siècle mauvais ? (Gal. 1:4). Nous ne sommes pas du monde, comme Lui n'en était pas ; nous sommes de Dieu et le monde entier gît dans le méchant (Jean 17:14-16 ; 1 Jean 5:19). La table dressée proclame à travers les siècles que le Seigneur, venu dans ce monde, y a été mis à mort. Quelle alliance, quelle communauté de vues, de pensées, d'intérêts, pourrions-nous avoir avec un tel monde ? Mais il est vrai qu'au milieu de ce monde, nous annonçons aux pécheurs que c'est par cette mort du Seigneur qu'ils peuvent être réconciliés avec Dieu, et ainsi échapper au jugement qui va fondre sur le monde. Fait béni, œuvre précieuse, message d'amour !

1.4.2.11 Jusqu'à ce qu'il vienne

Mais à la pensée du passé et du présent, l'apôtre joint celle de l'avenir. « Toutes les fois... vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne ». C'est donc une institution permanente. Elle dure aussi longtemps que l'Église est sur la terre. Mais l'Église attend ; elle a une espérance ; elle sait que Christ qui l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle, qui la sanctifie, la purifiant par le lavage d'eau par la parole, qui la chérit et la nourrit, veut un jour se la présenter à Lui-même, glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable (Éph. 5:25-29). Elle sait que les noces de l'Agneau seront une fois célébrées dans le ciel, et elle attend ce moment où il viendra. Elle sait que ce moment est proche, car il a dit : « Je viens bientôt », et « jusqu'à ce qu'il vienne », regardant en haut vers Lui, elle se souvient de Lui que le monde a rejeté, et prend dans le monde la place qu'y a eue son Seigneur, celle de l'opprobre. Quelle part pourrait avoir l'Épouse avec le monde qui a crucifié Christ ! Elle attend, séparée de tout, le moment de le voir, en se rappelant son amour.

Est-ce ainsi, chers amis, que nous rompons le pain et buvons la coupe ? Ces saintes réalités sont-elles alors présentes à notre cœur ? Avons-nous bien saisi combien il est précieux au cœur de Jésus que nous nous souvenions de Lui ? Comment venons-nous à la table du Seigneur ? Est-ce dans cette réelle séparation du monde ? Y venons-nous le premier jour de la semaine avec nos soucis, nos préoccupations, nos mesquines pensées, ou bien avec le cœur rempli de Lui qui se trouve au milieu de nous, et que sa table rappelle à nos affections ? Venons-nous pour recevoir quelque bénédiction, ou bien avec une âme débordant d'actions de grâces ? Ah ! sans doute nous ne pouvons penser à Jésus, nous souvenir de Lui, sans que notre cœur brûle au dedans de nous, et ainsi nous recevons de Lui, car son cœur en s'épanchant se donne à nous. Mais c'est le nôtre aussi qui s'épanche en louanges, et ainsi il y a une sainte réciprocité, et Jésus tient à cet épanchement de nos âmes :

Culte béni d'un cœur qui t'aime,
Encens dont le ciel est rempli,
Gardé pour le moment suprême
De ton sacrifice accompli.

Puissions-nous, chaque premier jour de la semaine, quand nous sommes réunis pour rompre le pain, goûter ce que son amour a mis là pour nous, en attendant qu'il vienne et qu'autour de Lui, l'Agneau immolé, nous disions : « Tu es digne » et « à Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à lui la gloire. Amen ».

1.5 Actes 2 et 20

Nous trouvons dans les Actes deux passages où il est fait mention de la fraction du pain. L'un est au chap. 2, l'autre au ch. 20. Dans l'un, comme dans l'autre, nous voyons que, dès que les premières assemblées eurent été formées, soit parmi les Juifs, soit parmi les gentils, la fraction du pain, la commémoration de la mort du Seigneur, a occupé, dans le rassemblement des saints, la place préminente qu'elle doit y avoir. Ils avaient bien saisi la pensée du Seigneur, le désir de son cœur. C'était pour la fraction du pain que les disciples se réunissaient (20:7). À Jérusalem ils persévéraient en cela, en même temps que dans la doctrine, et la communion des apôtres, et les prières. On pourrait peut-être conclure du chap. 2, v. 46, qu'ils rompaient le pain chaque jour.

Mais le second passage (20:7) nous enseigne quelque chose de plus. Nous y apprenons en quel jour, dans les assemblées des chrétiens tirés des nations, on se rassemblait pour la fraction du pain, et cela, je n'en doute pas, selon les directions de l'Esprit de Dieu. Aucun commandement formel ne nous est donné ; cela ne conviendrait pas à l'économie du ministère de l'Esprit. Mais en plusieurs endroits de la Parole, nous voyons le premier jour de la semaine occuper une place à part (comp. 1 Cor. 16:1, 2 ; Jean 20:19, 26 ; Apoc. 1:10). Il est intéressant et instructif de remarquer la liaison qui existe entre la célébration de la cène et ce premier jour. La cène rappelle la mort du Seigneur qui eut lieu le vendredi. L'homme aurait pu croire que c'était là le jour convenable pour la commémoration de cette mort. Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles de l'homme. Le vendredi était le jour de l'homme, du triomphe apparent de la puissance des ténèbres qui avait fait disparaître du monde Celui qui en était la lumière. Le dimanche, le premier jour de la semaine, est le jour du Seigneur. Il rappelle sa puissance en résurrection. C'est le jour de son triomphe sur Satan et la mort ; le commencement du jour éternel. C'est le jour où, ressuscité, il se trouve pour la première fois au milieu des siens assemblés après le message confié à Marie de Magdala. Ne convenait-il pas qu'en ce jour son souper, la cène du Seigneur, fût offert à ses bien-aimés ? Nous nous rappelons ensemble de Christ qui a été mort, mais qui maintenant est vivant aux siècles des siècles, et qui, nous ayant rachetés par sa mort, nous a amenés avec Lui sur le terrain d'une nouvelle création, de sa vie de résurrection. La cène rappelle sa mort, le jour de sa célébration rappelle sa vie.

Ces dernières lignes ne sont nullement écrites pour blâmer les frères qui, en certaines occasions où ils sont rassemblés, rompent le pain un autre jour que le premier de la semaine, toutefois nous pensons que c'est une chose à peser devant le Seigneur.

2 Quelques remarques sur 1 Corinthiens 11:26-34 : Le côté de la responsabilité

Dans les pages précédentes, on a exposé ce qui concerne la Table du Seigneur et la Cène du Seigneur. Il y est traité de l'institution de la cène, de sa signification et des enseignements que nous donnent et la table et la cène, et du privilège qu'ont les rachetés, membres du corps de Christ, d'y avoir leur place et d'y participer. C'est essentiellement le côté de la grâce qui a ainsi été présenté aux lecteurs.

Mais il y a un autre point à considérer, c'est celui de la responsabilité qui se rattache à la jouissance de ce précieux privilège. Il est nécessaire d'en dire quelques mots, et en même temps de chercher à éclairer les âmes qui nourriraient de fausses idées, à rassurer des cœurs timorés, et à exhorter et avertir ceux qui seraient insoucians ou négligents à l'égard de la cène du Seigneur.

2.1 L'abstention volontaire

L'apôtre s'adresse à « l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus ». La cène est instituée, la table est dressée, dans l'Assemblée de Dieu, pour les rachetés de Christ, pour les membres de son corps. C'est une grâce, un privilège appartenant à chacun d'eux, et auquel chacun doit tenir, parce que le Seigneur lui-même y tient. Il y a là une expression de son amour à laquelle aucun cœur qui Le connaît ne peut ni ne doit rester indifférent, et qui doit le presser de ne manquer aucune occasion d'y répondre, en se trouvant chaque premier jour de la semaine à la table du Seigneur pour se souvenir de Lui et annoncer « sa mort jusqu'à ce qu'il vienne ». Il peut y avoir des cas où il soit impossible de se trouver, bien qu'on le désire et que l'on en sente la privation, avec ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur dans ce but : ces circonstances particulières, il les connaît, Lui qui les permet. Mais si, sans raisons valables, sans empêchement réel, on reste absent de la table du Seigneur, on contriste son cœur, on n'honore pas son nom, et on manifeste peu d'activité de vie spirituelle. Chez l'ancien peuple de Dieu, tous devaient célébrer la Pâque : « Toute l'assemblée d'Israël la fera », est-il dit (Exode 12:47). Et nul ne pouvait s'en abstenir sans châtement (Nombres 9:13). Le châtement pour les saints aujourd'hui ne sera pas de même nature, sans doute, mais la perte que fait l'âme par le déplaisir causé au Seigneur, n'en est-il pas un ?

2.1.1 Négligence

Il y a malheureusement dans les cœurs de plusieurs, comme une certaine légèreté, une sorte d'indifférence à l'égard de la participation à la table du Seigneur, qui montre qu'on ne l'apprécie pas comme elle devrait l'être. On se laisse parfois trop aisément arrêter de se rendre au rassemblement des saints par des circonstances en réalité de peu de valeur, et dont l'importance disparaîtrait, s'il y avait un peu plus de chaleur de cœur pour Jésus. Combien l'on devrait être heureux de venir Le rencontrer à ce rendez-vous qu'il nous donne à sa table ! Mais il y a des affaires de ménage, l'amour de ses aises, le mauvais temps, etc., et l'on reste chez soi. S'il s'agissait d'intérêts terrestres, chers amis, vous laisseriez-vous si aisément arrêter ? Ne sauriez-vous pas alors remettre à un autre moment vos arrangements intérieurs, secouer votre paresse, braver le mauvais temps, de peur de nuire à ces intérêts d'un jour ? Et vous ne craignez pas de nuire à votre âme en négligeant Christ ?

2.1.2 Scrupules excessifs

Chez d'autres personnes, cette négligence n'existe pas ; au contraire. Elles ont un cœur sincèrement désireux de plaire au Seigneur, mais il y a de l'ignorance, de fausses idées quant à la cène, et un manque d'affranchissement qui les retient parfois loin de la table du Seigneur. Elles voient dans la cène quelque chose de redoutable, un je ne sais quoi de mystérieux qui les fait trembler, au lieu de considérer que, dans la cène, nous avons l'expression de l'amour parfait (le Christ se donnant pour nous et à nous. Elles se replient sur elles-mêmes, voient leur indignité, se rappellent leurs fautes commises, sentent la mauvaise nature en elles, et pensent qu'avant d'oser approcher de la table, il faut être meilleures qu'elles ne se sentent, et elles s'abstiennent. Elles veulent être en bon état d'âme pour prendre part à la fraction du pain et à la coupe. Elles regardent à elles-mêmes et non à Christ. Leurs scrupules sont respectables, mais il est à craindre que, tout en croyant en Christ comme leur Sauveur, elles ignorent la grâce dans laquelle Dieu les a placées en vertu de l'œuvre de Christ, la position parfaite du croyant devant Dieu dans le Bien-aimé, leur mort et leur résurrection avec Christ, et par conséquent, que c'en est fait du vieil homme qui a été jugé et a pris fin à la croix de Christ. Sans doute, nous avons à nous juger, comme nous le verrons, mais non à nous éloigner de la table du Seigneur, où il nous convie lui-même, où il nous rappelle ce qu'il a souffert, et ce qu'il a accompli pour nous, afin de nous purifier de nos iniquités et de nous donner un libre accès auprès de Dieu, et par conséquent la cène nous dit : Tes péchés ne sont plus ; approche-toi et jouis de ton Sauveur.

2.1.3 *Moyen pour obtenir la grâce ?*

Ce n'est pas cependant que nous devions considérer la cène comme un moyen de grâce, comme l'on dit. Il en est qui la regardent comme devant nous rapprocher de Dieu, mais c'est parce que nous avons été et que nous sommes rapprochés de Lui par le sang de Jésus, que nous venons et prenons part à ce qui nous rappelle son sacrifice. D'autres cherchent à y trouver l'assurance du pardon de leurs péchés, la paix et le repos ; mais s'il est vrai qu'ils sont des rachetés du Seigneur, ils ont la paix par Jésus ; Dieu les a pardonnés. Ce n'est pas dans la cène que l'on trouve pardon, paix et vie, mais en Christ, et les possédant, on vient à sa table pour lui en rendre grâces.

2.1.4 *Culte collectif*

On entend dire : « Je ne trouve aucune édification spéciale dans le rassemblement pour prendre la cène. Je suis aussi heureux en lisant ma Bible à la maison, et je me trouve là dans la communion du Seigneur ». Ou bien on préfère d'autres réunions que celles où l'on est rassemblé, comme autrefois les disciples à Troas, pour la fraction du pain. C'est tenir bien peu de compte du désir qu'exprime le cœur du Seigneur lorsqu'il dit : « Faites ceci en mémoire de moi ». Sans doute, nous avons à nous souvenir de Lui en tout temps ; sa pensée ne devrait jamais être absente de nos cœurs ; mais n'est-ce donc rien que de nous trouver ensemble, anticipant le moment où nous entourerons le trône de l'Agneau qui a été immolé, réunis maintenant autour de sa table, devant les signes qui nous rappellent son corps meurtri, son sang versé pour nous, l'adorant et faisant monter vers Lui nos louanges et nos actions de grâces ? Où est le culte, chers amis, le vrai culte, si ce n'est autour de la table du Seigneur ?

2.1.5 *S'abstenir à cause des autres ?*

On trouve aussi des personnes qui s'abstiennent de la cène du Seigneur, parce qu'elles voient, ou ont cru voir, chez d'autres, des fautes, des manquements non reconnus, et souvent des torts envers elles. Au lieu de s'abstenir du privilège précieux de rappeler la mort du Seigneur, l'Écriture ne nous enseigne-t-elle pas ce que nous avons à faire dans des cas semblables ? D'abord, aussi longtemps que l'assemblée qui a à cœur la gloire du Seigneur et la sainteté de sa table, n'a pas été obligée d'exclure une personne, j'ai à la supporter avec tous ses défauts et ses torts réels ou prétendus envers moi. Je suis en communion avec l'assemblée. Souvenons-nous de la parole du Seigneur : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés », et de ce que dit l'apôtre : « Qui es-tu, toi, qui juges le domestique d'autrui ? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître ». Et ensuite, quelle est la marche à suivre, si réellement nous voyons des fautes manifestes ? Aux Galates, Paul écrit : « Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (Gal. 6:1). Que dit le Seigneur : « Si moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jean 13:14). Paul nous donne de cela un bel exemple, lorsqu'il dit : « Je supplie Évodie, et je supplie Syntyche, d'avoir une même pensée dans le Seigneur » (Phil. 4:2). Il y avait entre elles un dissentiment qui eût pu avoir des suites fâcheuses ; Paul, avec humilité et douceur, tourne leurs regards vers le Seigneur, près duquel tout dissentiment disparaît, et où l'on se pardonne l'un à l'autre, comme Christ nous a pardonné (Col. 3:13). Et enfin, si vous estimez que votre frère, ou votre sœur, a péché contre vous, que dit Jésus ? « Va, reprends-le, entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère ; mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, afin que par la bouche de deux ou de trois témoins, toute parole soit établie. Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée » (Matth. 18:15-17). Tels sont les préceptes de la Parole que nous avons à suivre, au lieu de nous abstenir de la cène, où l'on est en communion avec l'assemblée. C'est Elle ou soi-même que l'on juge en s'abstenant de la cène. Combien il serait à désirer que l'on n'apportât à la table du Seigneur aucun sentiment d'aigreur, de rancune, aucune mauvaise pensée à l'égard les uns des autres, ce qui est une gêne dans l'assemblée, mais au contraire que l'on y vînt avec rien d'autre que des entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur.

2.2 *Responsabilité individuelle : ne pas manger et boire indignement*

Tout cela étant posé quant à ceux qui, pour un motif ou un autre, se privent de la jouissance et du privilège d'annoncer la mort du Seigneur, et sont responsables à cet égard, entrons dans l'examen du passage de 1 Corinthiens 11:26-34. L'apôtre vient de dire : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ». Et il ajoute : « Ainsi, quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement, sera coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur ». Nous avons vu que, dans la cène du Seigneur, la coupe de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang du Christ, et le pain que nous rompons, la communion de son corps, et que nous, qui sommes plusieurs à participer à la cène, nous sommes un seul pain, un seul corps. À tous ceux donc qui sont rachetés par le sang de Christ et membres de son corps, il appartient de s'asseoir à la table du Seigneur et à eux seuls. Comment un incrédule, un déiste, un arien, un mondain, y aurait-il sa place ? En venant à cette table, en rompant le pain et en buvant la coupe, j'annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Je professe donc que je suis sauvé par son sang, par sa mort ; et de plus que je suis membre de son corps. Je professe croire à cette mort du Seigneur et être uni à Lui dans la mort, et ainsi séparé du monde qui l'a crucifié. Si toutes ces choses ne sont pas pour moi des réalités vivantes, et que je prétende avoir ma place à la table du Seigneur, que suis-je, sinon un menteur et un hypocrite ? C'est manger et boire indignement, c'est manger et boire un jugement contre soi-même, en ne discernant pas le corps du Seigneur, c'est manquer de respect à ce qu'il y a de plus sacré, c'est le profaner ; c'est se rendre coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur. Quelle terrible responsabilité !

Ce que nous venons de dire ne doit pas avoir pour effet de jeter du trouble dans des âmes craintives, qui penseraient n'avoir pas saisi suffisamment les vérités divines que la cène rappelle, ou qui n'éprouveraient pas à un assez haut degré les sentiments que ces vérités sont appelées à produire dans le cœur. Il ne s'agit ni de connaissance de l'intelligence, ni de sentiments, il s'agit de Christ. As-tu trouvé en lui ton Sauveur ? Te reposes-tu avec confiance sur son sang versé pour expier tes péchés, sur son sacrifice parfait qui a pleinement satisfait Dieu ? Crois-tu à cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance et qui est venu te chercher et te sauver, et qui maintenant s'exerce constamment pour toi ? Contemples-tu avec bonheur le Seigneur mort pour toi, et désires-tu le connaître toujours mieux pour le mieux servir ? Alors, si faible et si indigne que tu te saches et que tu te sentes, viens, prends ta place avec ceux qui annoncent la mort du Seigneur en attendant qu'il vienne ; approche, et bénissons-le, et louons-le, et adorons-le ensemble. Certes, nous avons à nous éprouver nous-mêmes, et à nous juger nous-mêmes, mais ensuite, loin de nous écarter, suivons la bénie exhortation de l'apôtre : « Et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe ».

2.3 *Responsabilité de l'assemblée : ôter le méchant*

En second lieu — et ici je parle de ceux qui professent être chrétiens et qui peut-être le sont réellement — il est évident qu'un pécheur scandaleux, quelqu'un qui est tombé dans le péché, ou qui vit d'une vie de péché, ne saurait avoir sa place à la table du Seigneur. Si son péché ou son état de péché est découvert — et tôt ou tard, il le sera — le commandement du Seigneur est positif : « Ôtez le méchant du milieu de vous-mêmes » (1 Cor. 5:13). Sa présence souillerait la table du Seigneur, associerait celle-ci au péché, jetterait

le blâme et l'opprobre sur le nom de Christ. S'il réussit pour un temps à cacher à l'assemblée la connaissance de ce qu'il est, croit-il échapper aux regards de Celui dont les yeux sont comme une flamme de feu ? Qu'il sache qu'en attendant d'être dévoilé, il assume sur lui-même la plus terrible des responsabilités : il mange le pain et boit la coupe indignement ; il est coupable — et combien coupable ! — du corps et du sang du Seigneur ; il mange et boit un jugement contre lui-même, et combien terrible sera ce jugement, s'il ne se juge pas lui-même et ne se repent point !

2.4 Les carences chez les Corinthiens. Applications actuelles

Examinons brièvement le passage des Corinthiens qui a suggéré ces réflexions. Il s'agit d'une assemblée chrétienne et de ce qui s'y passait à l'égard de la cène. L'apôtre Paul, dans son long séjour à Corinthe, avait enseigné à ces chrétiens ce que lui-même avait reçu du Seigneur touchant le mémorial de sa mort. Les Corinthiens semblaient avoir oublié ce qu'il leur avait dit, et des abus grossiers s'étaient introduits dans la célébration du souper du Seigneur, et lui avaient fait perdre son caractère. De là les enseignements, les avertissements et les exhortations de l'apôtre à ce sujet. Dans d'autres assemblées, et particulièrement de nos jours, les faits peuvent différer, mais les principes restent les mêmes ; les avertissements et les exhortations ont donc leur valeur pour nous. La solennité et l'importance de l'acte par lequel nous rappelons la mort du Seigneur, son dévouement pour la gloire de Dieu et notre salut, son amour pour les siens, ressortent des paroles qu'emploie l'apôtre dans ses avertissements. On peut manger le pain ou boire la coupe du Seigneur « indignement ». On est ainsi « coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur », qui sont méconnus et méprisés. On « mange et on boit un jugement contre soi-même ». Certes, cela est bien propre à faire naître de sérieuses réflexions. De plus, prendre la cène indignement avait des conséquences fatales, et les Corinthiens les subissaient.

2.4.1 Ne distinguant pas le corps

Ayant perdu de vue ce que Paul leur avait enseigné, et sans doute sous l'influence de leurs anciennes coutumes païennes, ils en étaient venus à faire de la cène un repas ordinaire pris en commun, lorsqu'ils se réunissaient en assemblée. À ce repas, qui avait plutôt le caractère d'une agape, ils apportaient des sentiments d'égoïsme et d'orgueil, n'ayant point égard aux pauvres. Au lieu de s'attendre pour exprimer leur communion, les premiers arrivés s'empressaient de manger, sans s'inquiéter de ceux qui avaient faim. De plus, ils se livraient à des excès dans le boire, allant jusqu'à s'enivrer, et méprisant et profanant ainsi le caractère saint et pur de l'assemblée de Dieu. Agir de cette manière était manger et boire indignement, car c'était ravalier les choses saintes destinées à attirer les regards de l'âme en dehors des choses terrestres et à les fixer sur le Seigneur, et les mettre au rang de la satisfaction des besoins naturels du corps et même des convoitises. Ils ne discernaient donc pas le corps, c'est-à-dire qu'ils ne distinguaient pas la différence qu'il y avait entre ce qui représentait le corps du Seigneur et un repas ordinaire ; ils ne voyaient pas ce qui est le fond et le caractère de la cène — la mort du Seigneur — et la conséquence en était que « coupables » à l'égard du corps et du sang du Seigneur, ils tombaient sous l'effet d'un jugement de Dieu qui les atteignait dans leur corps. C'était un jugement temporel : plusieurs étaient faibles et malades, et quelques-uns morts. Le Seigneur les châtiât ainsi, afin qu'ils ne fussent pas condamnés avec le monde. « C'était l'acte du gouvernement de Dieu, dont l'autorité est confiée aux mains du Seigneur qui juge sa propre maison ».

C'était pour ceux que ce jugement atteignait une perte évidente — être mis ainsi de côté à cause d'une marche qui était contraire à la sainteté que requiert le Seigneur à sa table, et qui profanait ce qui le rappelait au cœur.

2.4.2 Légèreté, routine

Cherchons maintenant à appliquer à nos circonstances actuelles, l'enseignement de l'apôtre. Parmi nous, la cène ne vient pas à la suite d'un repas ordinaire. Nous la célébrons, extérieurement du moins, avec toute la simplicité qu'elle requiert. Il n'y a pas lieu d'y satisfaire son appétit, ni de s'y enivrer. Mais on peut cependant y apporter une disposition d'esprit et de cœur telle qu'elle ne diffèrera pas d'un repas ordinaire aux yeux du Seigneur. On viendra souvent par routine et sans le sentiment du sérieux et de la solennité de cet acte, sans s'être jugé soi-même : c'est une légèreté coupable. Ici, nous citerons les paroles d'un autre : C'est de la mort d'un Christ livré, que nous nous souvenons. Le corps offert était, pour ainsi dire, devant leurs yeux. Le sang versé du Sauveur réclamait les affections de leurs cœurs. S'ils prenaient part à la cène d'une manière indigne, ils étaient coupables du mépris de ces choses précieuses. Dans cette ordonnance, le Seigneur lui-même, de la manière la plus touchante et au moment même où il était trahi, a arrêté nos pensées sur son corps offert et sur son sang versé pour nous. Mais si Christ attirait ainsi le cœur pour fixer son attention sur ces faits, la discipline s'exerçait aussi d'une manière solennelle en rapport avec cette ordonnance. Le châtement tombait sur ceux qui méprisaient le corps rompu et le sang du Seigneur, en y prenant part avec légèreté. Ainsi, plusieurs d'entre eux étaient devenus faibles et malades, et plusieurs dormaient, c'est-à-dire étaient morts.

2.4.3 Dignes ou indignes. Jugement de soi-même. Gouvernement de Dieu

Il ne s'agit pas de s'enquérir si l'on est digne de participer à la cène. Il est dit : « que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe » ; ce qui est blâmé, c'est qu'on y participe d'une manière indigne. Tout chrétien, à moins d'un péché qui l'exclue, est digne de participer à la cène, parce qu'il est chrétien. Mais un chrétien peut venir par habitude, parce que la chose est établie ainsi, comme il viendrait à une de ses occupations journalières, à ses repas, par exemple. « Il peut arriver qu'un chrétien vienne sans se juger lui-même, ou sans apprécier comme il le devrait ce que la cène lui rappelle, et ce que Christ y a rattaché. Il n'a pas discerné le corps du Seigneur ; et il n'a pas discerné et n'a pas jugé le mal qui est en lui. Dieu ne peut pas nous laisser dans cette insouciance. Si le croyant se juge lui-même, le Seigneur ne le jugera pas ; si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, le Seigneur juge ; mais lorsque le chrétien est jugé, il est châtié par le Seigneur, afin qu'il ne soit pas condamné avec le monde ».

Combien tout cela est sérieux ! En sommes-nous suffisamment pénétrés ? Plus ces choses sont précieuses, plus le privilège d'y participer est grand, plus est intime et profonde la jouissance qu'elles procurent, plus aussi est grande la responsabilité de ceux qui y prennent part, et si c'est indignement, comment le gouvernement de Dieu ne s'exercera-t-il pas à l'égard de ceux qui méprisent et traitent légèrement ce qui, dans la personne de Jésus, l'a le plus glorifié, et par conséquent ce à quoi il tient ?

Citons encore quelques paroles : « Le gouvernement de Dieu est dans les mains du Seigneur qui juge sa propre maison : vérité importante et trop oubliée. Nul doute que le résultat de tout soit selon les conseils de Dieu, qui déploie dans ce gouvernement toute sa sagesse, sa patience, et la justice de ses voies ; mais ce gouvernement est réel. Dieu veut le bien de son peuple à la fin, mais il veut sa sainteté, un cœur dont l'état réponde à ce qu'il a révélé (et il s'est révélé lui-même), et une marche qui en soit l'expression. L'état normal du chrétien, c'est la communion avec Dieu selon la puissance de ce qui a été révélé. Si l'on manque à cela, la communion est perdue, et avec elle la puissance pour glorifier Dieu, puissance qui ne se trouve nulle part ailleurs ». N'est-il pas évident que s'approcher de la cène avec insouciance, légèreté, sans s'être jugé, par habitude, sans discerner et apprécier ce qu'elle nous rappelle, c'est y venir en dehors de la communion avec Dieu qui prend ses délices en son Fils, que nous oublions en agissant ainsi ? Quelle force spirituelle aurons-nous pour marcher dans la sainteté, pour glorifier Dieu qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire ? Nous serons, au point de vue spirituel, faibles, malades, et même morts, sans énergie pour rendre témoignage à Christ dans le

monde, n'annonçant pas la mort du Seigneur. « Mais, dit l'auteur que nous citons, « si l'on se juge, il y a restauration, le cœur étant purifié du mal en jugeant ce mal ; la communion est rétablie », et avec elle la force pour marcher selon Dieu, et la puissance pour jouir de ce qu'il nous présente en Christ. « Si l'on ne se juge pas, il faut que Dieu intervienne. et qu'il nous corrige et nous purifie par la discipline, discipline qui peut aller jusqu'à la mort » (voyez Job 33, 34 ; 1 Jean 5:16 ; Jacq. 5:14, 15).

Ajoutons encore ces quelques réflexions :

« Ce que nous avons à faire en venant à la cène, n'est pas seulement de juger un mal commis, mais de discerner notre état tel qu'il est manifesté dans la lumière — comme Dieu est dans la lumière — et de marcher dans la lumière. Cela nous préserve de tomber dans le mal, soit en actes, soit en pensée. Mais si nous y sommes tombés, il ne suffit pas de juger l'acte, il faut nous juger nous-mêmes, et l'état du cœur, la tendance, la négligence, qui ont occasionné notre chute dans le mal, en un mot, il nous faut juger ce qui n'est pas communion avec Dieu, ou qui empêche cette communion ».

Faisons encore attention aux remarques suivantes : « Le fondement et le centre de tout cela est la position dans laquelle nous sommes envers Christ dans la cène, comme centre visible de communion et expression de sa mort dans laquelle le péché, tout péché, a été jugé. Or nous sommes en rapport avec ce saint jugement : il est notre portion. On ne peut pas mêler la mort de Christ avec le péché. Elle est, quant à sa nature et à son efficacité, dont le plein résultat sera manifesté à la fin, l'entière abolition du péché. Elle est la négation divine du péché. Christ « est mort au péché », et cela en amour pour nous. Cette mort est la sainteté absolue de Dieu qui nous est rendue sensible et est exprimée dans ce qui a eu lieu à l'égard du péché. Elle est, sous ce rapport, le dévouement absolu à Dieu pour sa gloire. Apporter le péché ou la négligence dans ce qui la représente, c'est profaner la mort de Christ, qui est mort plutôt que de laisser le péché subsister devant Dieu. Nous ne pouvons être condamnés avec le monde, parce que Christ est mort et qu'il a aboli le péché pour nous, mais apporter le péché à ce qui représente la mort même de Christ, dans laquelle il a souffert pour le péché, est une chose qui ne peut être supportée. Dieu revendique ce qui est dû à la sainteté et à l'amour d'un Christ qui a laissé sa vie pour ôter le péché. On ne peut pas dire : « Je ne viendrai pas à la table », ce serait accepter le péché et abandonner la confession de la valeur de cette mort. Nous nous éprouvons nous-mêmes, et nous venons. Nous rétablissons dans notre conscience les droits de sa mort, car tout est pardonné et expié quant à la culpabilité, et nous venons reconnaître ces droits comme preuve de la grâce infinie.

» Le monde est condamné. Le péché chez le chrétien est jugé ; il n'échappe ni à l'œil, ni au jugement de Dieu. Dieu ne permet jamais le péché ; il en purifie le croyant en le châtiant, quoiqu'il ne le condamne pas, parce que Christ a porté son péché.

» Ainsi, la mort de Christ forme le centre de communion dans l'Assemblée, et elle est la pierre de touche de la conscience, et, pour ce qui regarde l'Assemblée, c'est dans la cène que se trouve l'application de cette vérité ».

Puisse chacun de ceux qui, assemblés au nom de Jésus, ont le privilège, chaque premier jour de la semaine, de rappeler la mort du Seigneur, être pénétré de la grandeur de son amour, apprécier toujours plus sa Personne et son œuvre, et se souvenir en même temps, pour jouir pleinement de sa communion que nous sommes à la table de Celui qui est le Saint et le Véritable.

Le pain de la Cène doit-il être sans levain ?

La Pâque se rapproche de la Cène, mais on ne peut pas identifier les deux ; le point essentiel de la Pâque était le sacrifice d'un agneau, ce qui n'a pas lieu à la Cène. Manger du pain, était un point accessoire de la Pâque, alors que c'est un point essentiel de la Cène. Lors de son institution, la Cène a bien été prise à l'occasion d'un repas de Pâque, en sorte que les pains utilisés étaient probablement sans levain, mais cela suffit-il pour que les croyants aient à célébrer la Cène avec du pain sans levain ?

1. L'insistance de 1 Cor. 5:7-8 pour qu'il n'y ait pas de levain doit être bien comprise :

1.1. «Ôter le vieux levain» ou «être une nouvelle pâte» de 1 Cor. 5:7 ne concerne pas le pain de la Cène, mais les croyants eux-mêmes. Cela fait suite au reproche de la présence de fornication parmi les Corinthiens.

1.2. L'exhortation de 1 Cor. 5:8 à célébrer la fête avec des pains sans levain parce que Christ, notre pâque, a été sacrifié, est un langage reprenant les figures de l'Ancien Testament : À la suite de la Pâque (Lév. 23:4-5; figure de l'œuvre de Christ à la croix), on devait célébrer la fête des pains levains (Lév. 23:6-8; les sept jours de la fête figurent la vie entière des croyants). Les expressions de 1 Cor. 5:8 («levain de malice et de méchanceté») montrent bien que le levain a une signification spirituelle pour les croyants, comme notre Seigneur l'avait déjà dit (Matt.16:6 et Marc 8:15); Il utilisait la figure du levain pour désigner toutes les formes de mal (pharisiens + sadducéens + hérوديens) et Il reprochait justement aux disciples de ne pas comprendre qu'Il utilisait un langage figuré (Marc 8:17). Ainsi l'absence de levain à laquelle 1 Cor. 5 exhorte, ne porte pas sur le pain de la Cène, mais c'est une exhortation à ôter toute forme de mal de toute la vie des croyants

2. Si Christ, quant à Sa personne, était effectivement absolument pur, sans péché, sans défaut, et pourrait donc être représenté par un pain sans levain (le levain est très généralement une figure du mal), on ne peut certes pas dire cela des croyants. Lév.23:17 faisait déjà cette différence en ce que des pains figurant les croyants (ou : le peuple de Dieu) devaient être des pains avec levain (il s'agissait alors de la Pentecôte, mais cela ne change rien pour le sujet qui nous intéresse ici). Vouloir que le pain de la Cène soit sans levain, va donc à l'encontre des images utilisées par l'Écriture. .

3. La Parole (le Seigneur dans les évangiles, l'apôtre Paul dans les épîtres) ne parle pas du tout de la nature du pain de la Cène. Insister sur l'absence de levain dans le pain de la Cène, c'est ajouter à la Parole de Dieu. Or ajouter à la Parole, c'est l'annuler, comme le Seigneur l'enseigne en Matt. 15 en rapport avec la tradition des Juifs. Insister sur l'absence de levain dans le pain de la Cène fait oublier deux points importants que souligne la Parole : a) selon un aspect de la Cène, le pain de la Cène symbolise les croyants faisant partie du corps de Christ, et b) l'absence de levain à laquelle la Parole exhorte, n'est pas une absence matérielle de levain, mais c'est une figure de l'absence de mal qui doit avoir lieu durant toute la vie de ceux qui célèbrent la Cène, c'est-à-dire les croyants qui sont au bénéfice de l'œuvre de Christ à la croix.

4. Il y a deux mots grecs pour le pain : le pain sans levain, ou pain azyme (azumos, pain encore utilisé par les Juifs aujourd'hui) et le pain ordinaire (artos). Chaque fois qu'il est question de la Cène, la Parole emploie le mot "artos", pain ordinaire.

En conclusion : utiliser du pain sans levain ne nuit pas à la célébration de la Cène, mais insister sur le fait qu'il doit en être ainsi, est une erreur, qui va à l'encontre de l'Écriture.

La fraction du pain Sens de ce qui est fait lors de la Cène par J.N. Darby

ME 1901 p. 64 à 68

Je regarde toute prétention à la sacrificature par quelqu'un — sauf celle qui peut être attribuée et qui dans l'Écriture est attribuée à tous les saints — comme le principe de l'apostasie dans sa forme actuelle de développement et comme la négation du christianisme. Le judaïsme avait des sacrificateurs, parce que le peuple ne pouvait aller directement à Dieu, là où il se révélait Lui-même (*). Dans le christianisme il n'y a personne entre le peuple de Dieu dans son culte, et Dieu lui-même, parce que les chrétiens sont amenés à Dieu et ont la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Établir un sacrificateur afin d'aller pour eux à Dieu, comme étant quelqu'un de plus rapproché de Lui, c'est nier ce que le christianisme a effectué. D'ailleurs, la sacrificature a essentiellement à faire avec l'intercession, ou avec des sacrifices et des offrandes ; or dans la cène du Seigneur il n'y a point de sacrifice, et non plus

d'intercession. Toute idée d'une sacrificature sur la terre doit donc être rejetée, comme entièrement contraire au christianisme et à l'acte de rompre le pain. (**)

(*) C'est-à-dire dans le lieu très saint (note du traducteur).

(**) note Bibliquest : le lecteur aura compris que ce paragraphe vise celui qui « bénit » et rompt le pain

Mais d'un autre côté, c'est une erreur de penser que nous participons à la cène en rompant le pain, ou que nous le rompons. La force tout entière de la chose consiste (quant à ce point) dans le fait que nous participons à un pain déjà rompu. C'est son corps rompu pour nous que nous prenons et mangeons. Nous ne sommes pas ceux qui rompent son corps, à proprement parler. De sorte que je crois que la vraie participation à la cène du Seigneur est après que le pain est rompu. La fraction du pain maintenant est, naturellement, une chose nécessaire à une telle participation, mais n'est pas du tout une partie de la communion.

L'expression « bénir » signifie simplement rendre grâce, et nullement consacrer le pain. Voyez 1 Corinthiens 11:24, et comparez Matthieu 26:26, 27 ; Marc 14:22, et Luc 22:19. Aussi en Luc 9:16 ; Jean 6:11, 23 ; Marc 8:6, 7, où nous trouvons les deux expressions. En Matthieu 14:19, il bénit, et au chapitre 15:36, il rend grâce. En 1 Corinthiens 14:16, nous avons la preuve incontestable de ce que les passages cités mettent hors de doute pour tout esprit raisonnable. « Autrement, si tu as béni avec l'esprit, comment celui qui occupe la place d'un homme simple dira-t-il l'amen à ton action de grâce, puisqu'il ne sait ce que tu dis ? » Bénir, c'est bénir Dieu, c'est une action de grâce. C'est ainsi que l'apôtre dit (1 Corinthiens 11:24) : « Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâce, etc., » et au chapitre 10 : « La coupe de bénédiction que nous bénissons ». Matthieu et Marc, parlant du pain, disent : « Il bénit, » et parlant de la coupe : « Il rendit grâce ». En Luc, nous n'avons que cette dernière expression. Ainsi, la bénédiction qui précède la fraction du pain, est une action de grâce. À cette action de grâce, naturellement, tous se joignent, bien qu'un seul l'exprime. Chaque saint est en soi compétent pour cela, bien que, dans une grande congrégation, l'ordre selon Dieu puisse le laisser à ceux qui ont à juste raison mérité le respect de l'assemblée ; toutefois, comme la pensée de la sacrificature se glisse aisément dans l'esprit, je croirais désirable que ce ne fût pas toujours un seul.

La fraction du pain n'est pas en elle-même un acte religieux ; elle représente la mise à mort de Christ, et, comme acte extérieur, il fut accompli par des hommes méchants. Mais le Seigneur rompt le pain au dernier souper, pour montrer à ses disciples que c'est d'un Christ mort qu'ils ont à se nourrir ; et c'est pourquoi celui qui rend grâce, rompt le pain. La communion vient après, et on a la communion d'un corps rompu. La fraction du pain représente la mise à mort de Christ, et quoique absolument nécessaire comme figure, parce que sa mort était absolument nécessaire et qu'elle est le point même mis en évidence, cependant l'acte de rompre le pain n'est pas une partie religieuse de la chose que l'on a le privilège de faire. Et quant à l'acte de verser le vin, on le fait sans doute souvent, mais il n'est pas du tout une partie de la cène. Dans l'institution, le vin est supposé être déjà dans la coupe, dirigeant aussi l'esprit sur ce grand fait que la communion se rapporte à un Sauveur déjà mort. Le sang est hors du corps : « Mon sang qui est versé pour vous, » dit le Seigneur. L'acte de verser le vin dans la coupe ne représenterait pas la mort, parce que le corps n'est pas ainsi représenté, et c'est pourquoi il n'est pas fait allusion à l'acte de verser le vin. On bénit ou l'on rend grâce pour le sang déjà versé, déjà répandu ; c'est « la coupe que nous bénissons ». Il y a la fraction du pain comme signe que son corps a été rompu ; mais elle précède et prépare la communion.

... Ce n'est pas le sang dans le corps, mais le sang versé qui est la puissance de la rédemption : sans effusion de sang, il n'y en a point. Cela confirme ce qui a été dit plus haut, que c'est d'un corps déjà rompu, d'un sang déjà versé, que nous sommes participants. Ainsi, quoique le pain doive être rompu, comme il le fut par Christ, par celui qui rend grâce, ce n'est que préparatoire et, à strictement parler, ne fait pas partie de la communion, et comme représentant la mise à mort de Christ, ce n'est point une partie du saint service lui-même, bien que nécessaire pour montrer que c'est à un Christ mort que nous avons part. Ce n'est pas à un Christ vivant, existant maintenant, mais à un Christ mort, et il n'y en a pas de tel actuellement. Comme dans la Pâque, c'était un agneau immolé, ainsi le pain représente un Christ mort et la coupe le sang versé, mais il n'y a plus de Christ mort maintenant ; il est vivant de nouveau et pour jamais. Comme ressuscités avec Lui, nous rappelons ses douleurs et ses souffrances qui nous ont donné cette place. Sa mort expiatoire est accomplie et passée, le péché est ôté pour nous, et nous sommes vivants avec Lui pour toujours...

LA CÈNE H.L. Heijkoop

Chers amis,

Je veux maintenant vous parler un peu de la Cène.

Il est remarquable que les deux grandes institutions permanentes du christianisme, le baptême et la Cène, fassent toutes deux allusion à l'union avec un Seigneur mort. Comme nous l'avons vu, le baptême est en relation avec notre position extérieure dans ce monde. Il est donc absolument individuel. Même si trois mille âmes sont baptisées en même temps, comme en Actes 2: cela reste pour chacune d'elles une chose personnelle. La Cène, en revanche, bien que prise sur la terre, est en relation avec notre position intime comme corps de Christ. Aussi la communion est-elle ici une caractéristique importante. Une personne isolée qui prendrait du pain et du vin pour célébrer la Cène serait donc en totale contradiction avec la parole de Dieu. Aussi l'apôtre Paul, à qui a été confiée la mission spéciale de révéler la vérité de l'Assemblée et de son union avec Christ, dit alors: «Christ ne m'a pas envoyé baptiser» (1 Corinthiens 1:17) bien que lui ait été baptisé et qu'il en ait aussi baptisé quelques autres. Mais dans cette même épître, il parle d'une révélation particulière qu'il a reçue du Seigneur sur la Cène (11: 23) et il consacre deux chapitres à ce sujet.

Le côté individuel a, dans l'Écriture, une grande place. Chaque homme doit se convertir pour lui-même, doit venir personnellement à Dieu; croire personnellement au Seigneur Jésus et à son sang et prendre personnellement la place de rejet avec le Seigneur crucifié (dans le baptême). Une des grandes erreurs de l'Église catholique est de nier le côté individuel et de faire de tout une affaire de l'Église («hors de laquelle il n'y a point de salut»). Mais c'est aussi une des grandes erreurs du protestantisme de ne pas voir le côté de la communion: pour lui tout est individuel, chacun doit agir selon ses propres pensées avec ceux qui pensent comme lui. Cependant l'Écriture lie aussi à la communion de grandes bénédictions. Ce n'était pas par un pur hasard que les disciples étaient assemblés lorsque le Seigneur Jésus institua la Cène, cela répondait au principe de la Cène, dont le but est d'annoncer la mort du Seigneur, comme mémorial. Mais cela ne peut être fait que par le corps de Christ (1 Corinthiens 10: 16: 17). Toute prétention de la célébrer sans réserver une place à tout membre du corps de Christ, qui marche comme tel, détruit le caractère de la Cène du Seigneur. Lors de l'institution, le Seigneur a toujours parlé au pluriel, c'est-à-dire à tous les disciples à la fois, et nous trouvons la même chose en 1 Corinthiens 10 et 11: les seuls passages en dehors des Évangiles où il soit traité de la Cène.

L'institution de la Cène

Matthieu 26: Marc 14 et Luc 22 nous en parlent. Les deux premiers passages nous montrent que la Cène fut instituée immédiatement après que le Seigneur eut parlé de la trahison de Judas et que celui-ci fut sorti. D'après Luc nous pourrions déduire que Judas ne s'en est allé qu'après la Cène. Luc ne donne cependant pas la suite chronologique. Dans son Évangile, tout est présenté selon l'ordre moral.

D'après tous les passages, on voit que le Seigneur institua la Cène à la fin du repas de la Pâque. La Pâque était le mémorial de l'agneau qui avait été égorgé une fois (Ex. 12), agneau par le sang duquel le peuple avait été mis à l'abri du jugement de Dieu. Maintenant, le moment était arrivé où le vrai agneau pascal devait être mis à mort (I Cor. 5: 7), où son sang devait être versé pour plusieurs en rémission de péchés (Matt. 26: 28). Le Seigneur Jésus savait qu'il serait pris cette nuit-là pour être crucifié. Il savait qu'il devrait porter nos péchés en son corps sur le bois (I Pierre 2: 24) et qu'il devrait être fait péché pour nous (2 Cor. 5: 21). Il savait que cela signifiait être abandonné de Dieu. Il connaissait tout le prix qu'il devrait payer pour notre salut. Et ce que cela représentait pour Lui, nous le voyons quelques heures plus tard à Gethsémani, lorsque Satan le plaça devant ses yeux, pour l'amener si possible, en cet instant encore, à désobéir.

En ces moments le Seigneur cherche la communion de ses amis. Un peu plus tard, à Gethsémani, il leur dira: «Demeurez ici et veillez avec moi». Lorsqu'il les trouve dormant, il dit: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi» (Matthieu 26: 38-40)? Et «la nuit qu'il fut livré», le Seigneur institua la Cène (I Corinthiens 11: 23).

Pour les disciples, ce n'était pas une chose étrange. Comme pour le baptême, le Seigneur prend une coutume établie et lui donne une signification nouvelle et profonde, en la mettant en relation avec Lui-même et avec sa mort. D'après Jérémie 16: 6-7 nous voyons que c'était une coutume juive d'avoir des repas de deuil au cours desquels on mangeait et on buvait en souvenir d'un bien-aimé mort. Dieu Lui-même n'avait-il pas aussi institué le repas de la Pâque comme souvenir de l'agneau égorgé et de la délivrance merveilleuse du jugement de Dieu ainsi que de la puissance du Pharaon et de l'Egypte, en vertu du sang de l'agneau? Dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons pas mention de coupe dans la célébration de la Pâque, mais le Seigneur l'ajoute (Luc 22: 17). Lorsqu'il eut ainsi complété le type, il le mit de côté (Luc 22: 18), et en conserva la forme pour la nouvelle institution qu'il allait établir. «Ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi; - de même la coupe aussi, après le souper ... » (v. 19: 20).

La signification de la Cène

«Faites ceci en mémoire de moi». C'est donc un souvenir du Seigneur. Non pas de sa gloire avant qu'il devînt homme ou de sa marche sur la terre. Ni de sa crucifixion et de tout ce qu'il dut alors souffrir. «Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur» (1 Corinthiens 11: 26). Les symboles utilisés le confirment pleinement. Le pain qui, selon les paroles du Seigneur, représente son corps, il le donne rompu à ses disciples. Puis séparément, il donne le vin comme type de son sang. La séparation du corps et du sang parle d'elle-même d'un Sauveur mort.

C'est là la signification de la Cène. C'est un repas pris en commun en souvenir de Celui qui a été mort.

Combien les éléments utilisés sont simples. Y a-t-il quelque chose de plus commun que le pain que chacun mange quotidiennement? Y a-t-il quelque chose de plus commun dans les pays du sud que le vin, qui est bu comme le café et le thé dans d'autres pays? Mais quelle signification le Seigneur n'a-t-il pas liée à ce repas!

C'est un vrai repas. Nous mangeons du pain et buvons du vin. Il est bon que nous en soyons conscients, afin que nous mangions et buvions véritablement et ne prenions pas seulement deux miettes de pain et une goutte de vin! Le pain est du pain ordinaire et le vin du vin ordinaire, et ils le demeurent. Ils ne sont pas transformés par l'action de grâces rendue avant le pain et avant la coupe. D'après 1 Corinthiens 11: 24 et Luc 22: 19 nous voyons que le fait de bénir en Matthieu 26: 26 et en Marc 14: 22 signifie rendre grâces, louer. Cela apparaît aussi dans des passages tel Ephésiens 1: 3: etc., où l'apôtre bénit Dieu. En Matthieu 14: 19 aussi le Seigneur bénit, et personne ne voudra affirmer que les cinq pains et les deux poissons ne sont pas demeurés des pains et des poissons.

Cela est très important pour reconnaître que la doctrine de l'Église romaine de la transsubstantiation (selon laquelle, par les paroles liturgiques prononcées par le prêtre, le pain et le vin deviennent véritablement le corps et le sang du Seigneur) et la doctrine de l'Église luthérienne de la consubstantiation (Christ corporellement présent dans, avec et parmi le pain) sont en totale contradiction avec l'Écriture, et présentent dans leurs conséquences la négation de l'œuvre accomplie une fois pour toutes. A maintes reprises le Seigneur emploie des images en parlant de Lui. Il dit: «Moi je suis la porte des brebis» et «Moi, je suis le bon berger» (Jean 10). En Jean 14: il dit: «Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie». Il est parfaitement clair que le Seigneur emploie là des images.

La mort du Seigneur

Qui peut comprendre la signification profonde de ces quelques mots? Lui, le Seigneur, est allé dans la mort. Quel amour, quelle grâce, quelle miséricorde! Quel conseil merveilleux de Dieu! Le Prince de la vie, la source de la vie, mort et enseveli! Quelle preuve qu'il a parfaitement pris notre place! Il n'a pas seulement porté nos péchés en son corps, mais il a aussi été fait péché. Quels sentiments de reconnaissance et de louange, d'adoration ne s'éveillent-ils pas dans nos cœurs, lorsque nous le voyons ainsi! Pour nous il est allé à la mort. Son amour pour nous était si grand qu'il a voulu payer ce prix pour notre salut. «L'amour est fort comme la mort, la jalousie, cruelle comme le shéol; ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de Jah. Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour, et des fleuves ne le submergent pas; si un homme donnait tous les biens de sa maison pour l'amour, on l'aurait en un profond mépris» (Cantique des Cantiques 8: 6, 7; voir aussi Psaume 69: 1, 2).

Quelle obéissance envers Dieu! Il préférerait mourir (et de quelle mort), plutôt que de ne pas accomplir la volonté de Dieu. Quelle détermination, de vouloir prendre cette position qui l'a conduit «jusqu'à la mort, et à la mort de la croix».

Aussi le Seigneur, comme un hôte, nous invite-t-il à venir à sa table, pour y annoncer sa mort, et cela en mémoire de Lui. Nous ne venons pas pour recevoir. La Cène n'est pas un sacrement (un moyen d'obtenir la grâce). Nulle part l'Écriture ne dit cela. [On se sert en général de Jean 6 comme preuve que la Cène est un sacrement. Jean 6 ne parle cependant pas de la Cène, qui n'était alors pas encore instituée. Le Seigneur ne parle pas davantage de son corps et de la coupe, comme il le fait toujours pour la Cène, mais de sa chair et de son sang, ce qui est une toute autre pensée.]

Le Seigneur glorifié nous invite à sa table, afin que nous nous souvenions de sa mort, qu'il a soufferte il y a plus de 1900 ans. Dans l'éternité également nous le ferons. En Apocalypse 5: nous voyons l'Agneau dans le ciel «qui se tenait là, comme immolé», ainsi que le Seigneur l'a été une fois sur la terre. Et de même que, à la vue de l'Agneau immolé, la reconnaissance et l'adoration rempliront un jour le ciel, cela se produit maintenant ici-bas sur la terre, lorsque nous annonçons sa mort. Quand nous le contempons, nos cœurs se réchauffent et se remplissent; et dans nos cantiques, dans nos actions de grâces et dans les silences montent vers Lui nos sentiments de reconnaissance, de ferveur et d'adoration.

Nous ne pouvons évidemment nous rassembler pour le culte que comme chrétiens. Seuls peuvent prendre cette place ceux qui savent que leurs péchés sont pardonnés, et qu'ils ont la paix avec Dieu. Ils expriment par cette participation qu'ils ont communion avec Lui et qu'ils ont part à son œuvre (I Corinthiens 10:16). Est-ce que, à cette place précisément, toute inquiétude au sujet de ses péchés n'est pas une négation de l'œuvre parfaite par laquelle il a rendu parfaits à perpétuité les siens (Hébreux 10:14)?

Il en résulte aussi qu'à cette place aucun don n'est en activité, mais que nous nous réunissons uniquement comme sacrificateurs, pour offrir des sacrifices de louanges et de reconnaissance, «le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13). Là, un apôtre vient comme un simple croyant; là celui qui a une position de conducteur dans l'assemblée et celui qui a un grand don dans le service sont assemblés comme simples adorateurs au milieu d'adorateurs.

Avez-vous déjà entendu l'invitation du Seigneur et y avez-vous prêté l'oreille?

Quand et combien de fois faut-il prendre la Cène?

Dans l'éternité, nous louerons et adorerons l'Agneau à toujours. Dans les bienheureux premiers temps de l'Assemblée, la Cène était prise tous les jours (Actes 2:46). Lorsque par la suite, les circonstances changèrent de sorte que les chrétiens ne purent plus se rassembler tous les jours, nous voyons qu'ils le firent chaque premier jour de la semaine. Dieu, qui veut nous donner à connaître en toutes choses Sa volonté, l'a relaté dans sa Parole pour que nous puissions le savoir. En Actes 20:7: nous lisons que les frères étaient rassemblés pour rompre le pain. Ils n'étaient pas réunis pour entendre Paul, bien qu'il fût un apôtre. Ils étaient rassemblés pour un objet plus élevé; dans cette réunion, Paul eut cependant aussi le temps de parler. La manière dont cela nous est rapporté nous permet de voir que c'était une habitude de se rassembler dans ce but.

Si nous avons quelque peu compris ce merveilleux privilège de pouvoir prendre cette place et de pouvoir exercer ce service: annoncer «la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne»; et si nous avons entendu l'invitation de notre bien-aimé Seigneur, le «Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi», qui nous demande: «Faites ceci en mémoire de moi», est-ce qu'alors notre cœur ne désire pas le faire aussi souvent que possible ?

Et quel jour est plus approprié pour le faire que «le jour du Seigneur», le jour où il est ressuscité et où, deux semaines de suite, il se présenta au milieu de ses disciples rassemblés (Jean 20) ?

Se juger soi-même

Mais en rapport avec cela, la Parole nous exhorte au jugement de nous-mêmes, à nous éprouver nous-mêmes. Non pas pour examiner si nous sommes dignes de prendre cette place; car tout chrétien comme tel en est digne. Doubter de cela, c'est douter de la valeur de l'œuvre du Seigneur Jésus.

Il s'agit de savoir si nous prenons cette place d'une manière qui en est digne. S'il est vrai que la Cène est un repas, et que ce que nous y recevons est simplement du pain et du vin, il n'en demeure pas moins que c'est la Table du Seigneur, et que le Seigneur est Celui qui reçoit. Le pain rompu et le vin versé sont les signes de son corps donné et de son sang répandu pour nous. Il nous faut en être conscients lorsque nous nous approchons de ce lieu pour exercer ce service. Et c'est pourquoi l'examen de soi-même, le jugement de soi-même sont nécessaires. Tout ce qui n'est pas en communion avec cette place sainte entre toutes sur la terre, doit d'abord être enlevé dans le jugement de soi-même.

Les Corinthiens avaient oublié cela. Ils n'avaient pas «discerné» le corps du Seigneur, car ils agissaient comme si c'était leur propre repas. Aussi le Seigneur avait-il dû intervenir en discipline:

«C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment». Si nous ne pensons pas à l'honneur dû au Seigneur, il le sauvegardera Lui-même. C'est une pensée sérieuse!

Avec mes cordiales salutations.

Votre frère attaché dans le Seigneur qui vient bientôt.

La Fraction du Pain à Troas — Actes 20:6, 7, 11 par W. J. Hocking — et plusieurs notes de l'éditeur du Bible Treasury.

Bibliquest

Enseignements tirés de Actes 20 v. 6, 7, 11. Importance de la cène, et distinction d'un repas ordinaire. Sens de la «fraction du pain».

La cène le dimanche. Personne ne préside la cène. Sens de «nous» dans les Actes et dans le NT.

Bible Treasury : Volume 20 (1895) p 231, 248, 261

La traduction JND française de la Bible écrit « en Troade » au lieu de « à Troas ».

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

1 - Inspiration de l'Écriture jusque dans les moindres détails. Application aux récits des livres historiques (Actes)

2 - Actes 20:7: Interprétations variées que des hommes tirent de ce passage

3 - Trois passages des Actes avec un séjour spécial de 7 jours

3.1 - Actes 20:6

3.2 - Actes 21:4-5 et 28:13-14

3.3 - Ils attendaient le jour habituel de la fraction du pain

4 - Assemblés pour rompre le pain

4.1 - Différences entre Actes 20 et Actes 2

4.2 - Le dimanche est le jour approprié pour célébrer la cène

4.3 - Paul et son discours n'ont pas eu la prééminence sur la fraction du pain

4.4 - Paul et ses compagnons concernés par le rassemblement local

4.5 - Usage du pronom « nous »

4.6 - Le « nous » en Actes 20:7

4.7 - Réunions habituelles et réunions spéciales de l'assemblée dans les Actes

5 - Fraction du pain : la cène ou un repas ordinaire ?

5.1 - En Actes 20:7 la fraction du pain n'est pas un repas ordinaire

5.2 - En Actes 20:11 la fraction du pain est un repas ordinaire, un acte personnel

5.3 - La fraction du pain a-t-elle été repoussée en dernier ? Paul l'a-t-il présidée ?

5.3.1 - Question de la place et de l'importance de la fraction du pain

5.3.2 - Paul a-t-il présidé la fraction du pain ?

5.4 - 1 Corinthiens confirme l'absence de quelqu'un qui préside

1 - Inspiration de l'Écriture jusque dans les moindres détails. Application aux récits des livres historiques (Actes)

Il est fort important de chercher à comprendre clairement la véritable intention des saints de Troas, mais surtout la pensée de Dieu dans le récit de leur rassemblement à l'occasion rendue mémorable par la présence du grand apôtre des Gentils (Actes 20:7). Car la pratique des premiers saints, relatée ainsi par inspiration, offre un guide certain pour ce que l'assemblée avait dorénavant à observer ; dans la mesure où leur exemple est cité par le Saint Esprit de manière approbative, les saints peuvent le suivre avec hardiesse et confiance.

Il faut tout à fait distinguer le récit inspiré de la fondation et du développement de l'assemblée de Dieu aux temps apostoliques, d'avec ce qui s'est mis à avoir lieu juste après, quand les hommes n'ont plus écrit par l'effet de la puissance inerrante du Saint Esprit. La différence n'est pas une différence de degré, mais de nature. Tandis que l'Écriture est un roc immuable, les productions de ce qu'on appelle les « Pères de l'Église » sont des sables mouvants trompeurs : elle offre un soutien inébranlable, eux n'apportent rien, ou, au mieux, une incertitude ténue, couplée au risque de suivre leur éloignement de la vérité.

Il ne faut pas chercher bien loin la raison de cette grande différence. Pour certains, il peut paraître trivial et banal d'insister sur l'inspiration de l'Écriture Sainte et de faire valoir que son caractère inspiré l'élève infiniment au-dessus de tout autre écrit ancien ou moderne. Mais par les temps qui courent, on ne saurait aller trop loin dans le respect pour les Écritures, ni soutenir avec trop de ténacité que la voix de Dieu se fait entendre dans chaque mot, de la Genèse à l'Apocalypse.

La présentation parfaite et suffisante de la pensée de Dieu et de Sa volonté, sous l'opération inerrante du Saint Esprit, ne doit pas être comprise seulement dans les énoncés de doctrine et dans les révélations prophétiques sur l'avenir. Les portions historiques ne sont pas moins divinement données et préservées. Même lorsque les écrivains de la Parole racontaient les événements dont ils avaient directement connaissance, il ne leur a jamais été permis de simplement écrire leurs souvenirs éventuellement complétés par leur imagination. L'Esprit était là à la fois pour assurer l'accomplissement de Son propre dessein dans l'Écriture, et pour éviter toute fragilité ou erreur humaines.

Ainsi dans l'exemple placé devant nous, l'auteur, Luc le médecin, n'a nullement été abandonné à sa propre sagesse pour faire une compilation de l'histoire. Tout en laissant l'empreinte de son individualité sur ses écrits (et cela de manière si nette qu'on ne peut jamais les confondre avec ceux de Matthieu, Marc, ou Jean), cette empreinte est néanmoins telle qu'elle n'inclut aucun des préjugés, distorsions, faiblesses, ou partialités si communs, à des degrés divers, à tous les historiens non inspirés. Car l'« élément humain dans l'inspiration », pour reprendre une expression familière, ne suppose ni n'admet jamais aucune trace de faiblesse ou de préméditation, d'aveuglement ou de parti pris, lesquels sont tout à fait inséparables de la nature humaine déchue.

En effet, sur ce dernier point en particulier, on peut dire que la parole écrite de Dieu ressemble à la Parole incarnée. En Lui, béni soit Son saint nom, nous avons Celui qui était à la fois Dieu et homme. Puisqu'Il était le Fils et le Dieu éternel, Il pouvait révéler Dieu et le Père, et c'est ce qu'Il a fait. Du fait qu'en grâce, Il est devenu homme, Il a révélé le Père de telle sorte que nous avons pu voir et entendre, croire et connaître. Pourtant, bien qu'Il soit descendu si bas pour apporter la plénitude de grâce et de vérité au pauvre homme ruiné, Il est demeuré dans cet état de pureté immaculée qui n'a eu lieu en vérité chez personne d'autre que Lui-même. Pur, sans tache, bien qu'en ressemblance de chair de péché (Rom. 8:3), parfait au-dehors comme au-dedans, c'est du Sauveur seul qu'Il est écrit qu'Il était « saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs » (Héb. 7:26), qu'« Il n'a pas connu le péché » (2 Cor. 5:21).

Pareillement les écritures sont divines. Dans la Parole incarnée, Dieu se révèle dans notre nature ; dans la Parole écrite, Il se révèle dans notre langage ; mais dans les deux cas il y a exclusion tout à fait stricte de l'imperfection due au péché. Et la raison est évidente, car dans la Parole, Dieu se révèle Lui-même, et révèle le triomphe de Ses voies de grâce sur le péché de l'homme. Et cela est communiqué par le Saint Esprit (1 Cor. 2:13) ; car qui en effet, sinon Lui, pouvait écrire sur un tel sujet ? Et puisqu'Il a entrepris par grâce d'exprimer les pensées de Dieu à l'homme, quelle témérité et quelle impiété d'imputer l'erreur, en quelque manière que ce soit, aux écrits qu'Il a inspiré à ce propos !

La révélation, tout en émanant de l'Esprit de Dieu, a pris une forme humaine. Elle a été donnée aux hommes et à l'intention des hommes ; c'est pourquoi on y trouve la phraséologie et les modes d'expression humains. Et même l'état effectif des langues hébreu ou grecque, lorsqu'elles sont employées, y est reproduit. Néanmoins, il est tellement réconfortant de savoir que chaque expression, même si elle est humaine, est purifiée de l'imperfection morale, des erreurs et des présentations erronées, qu'on trouve en toute autre circonstance dans les écrits des auteurs même les plus accomplis et les plus illustres. Si bien que c'est l'une des caractéristiques les plus bénies de l'Écriture sainte de constituer un fondement absolument immuable sur laquelle l'âme peut se reposer. Gardant à l'esprit cette vérité, nous désirons examiner le passage placé devant nous.

2 - Actes 20:7: Interprétations variées que des hommes tirent de ce passage

« Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, Paul sur le point de partir le lendemain, leur fit un discours, et il prolongea le discours jusqu'à minuit » (Actes 20:7).

Quel est l'enseignement de ce passage de l'Écriture, et celui de son contexte, au sujet de la fraction du pain ? Était-ce l'usage général des disciples de s'assembler chaque premier jour de la semaine pour rompre le pain ? En d'autres termes, la fraction du pain avait-elle une telle importance majeure pour les disciples qu'elle était le but spécifique de leur réunion lorsqu'ils se réunissaient ? Ou bien inversement, la fraction du pain était-elle considérée par eux comme d'importance mineure, au point que la présence de Paul était une raison suffisante pour la mettre en arrière-plan au profit du ministère de l'apôtre ? Ce dernier point de vue est celui des tenants de la tradition ecclésiastique, ainsi que des tenants de toute la pratique moderne universelle ; les deux s'unissent pour dépouiller le passage de l'Écriture qui est devant nous de son sens simple et sans équivoque, — en l'utilisant pour placer la Cène du Seigneur dans une position subordonnée tout à fait inconnue des évangiles ou des épîtres. Nous ne parlons pas maintenant de ceux qui la pervertissent pour en faire un sacrifice pour les vivants et les morts, ni des horreurs qui accompagnent ce système incrédule et superstitieux.

3 - Trois passages des Actes avec un séjour spécial de 7 jours

3.1 - Actes 20:6

Considérons les circonstances intéressantes et instructives de la fraction du pain à Troas, et notons la manière discrète par lesquelles elles sont parsemées dans le récit.

Le voyage du groupe depuis Philippes avait pris cinq jours (Actes 20:6). C'était probablement plus long que prévu. En tout cas, nous savons que, lorsqu'ils avaient traversé vers l'Europe dans une autre occasion, la durée du trajet entre les deux mêmes villes n'avait nécessité que deux jours (Actes 16:11-12). L'allongement de deux à cinq jours prouve de manière très concluante que, dans ce cas, la progression du navire avait dû être considérablement gênée par des vents contraires ou tempétueux, pour expliquer une telle différence.

Il semble que le groupe arriva à Troas l'après-midi du premier jour de la semaine, ou au début du second jour, car ils demeurèrent en ce lieu sept jours (Actes 20:6), pour arriver au prochain premier jour de la semaine. Le fait de ce séjour prolongé est hautement significatif.

Pour quelle raison Paul prolongea-t-il son séjour à Troas à un moment où, comme nous le savons, il se hâtait pour être, si possible, à Jérusalem au jour de la Pentecôte (Actes 20:16) ? Il a fait exprès d'éviter Éphèse, car il ne voulait pas être retardé dans son voyage. Pourtant, il ne passe pas moins de sept jours ici à Troas. Et c'est immédiatement après avoir quitté Troas qu'il demanda aux anciens d'Éphèse une rencontre à Milet, à 50 km, afin de ne pas perdre de temps. Ne sommes-nous pas tenus de déduire de ces faits que quelque considération importante avait assez de poids pour l'apôtre pour le faire rester si longtemps à Troas ?

Or le récit fournit un autre détail qui jette beaucoup de lumière sur les motifs de Paul et de ses compagnons. Lorsque le premier jour de la semaine fut arrivé, et que les disciples eurent rompu le pain ensemble, l'apôtre fut si peu disposé à perdre un moment de plus, que, bien qu'il eût passé toute la nuit en compagnie des saints, il partit (nous est-il dit) à l'aube à pied pour Assos. Il est donc clair que Paul resta les sept jours afin d'être présents à la réunion de l'assemblée à Troas.

3.2 - Actes 21:4-5 et 28:13-14

Que la durée de ce séjour soit tout juste de sept jours et pas plus, nécessite un commentaire. Cette durée est d'autant plus remarquable qu'on retrouve la même durée à une étape ultérieure de ce même voyage vers Jérusalem, et pareillement suivie immédiatement par le départ des voyageurs. Luc raconte qu'à Tyr, ayant trouvé les disciples, ils y demeurèrent sept jours... Mais ayant accompli ces jours, ils partirent et se mirent en route (Actes 21:4-5).

On retrouve encore un troisième exemple dans ce livre. Quand Luc décrit le voyage vers Rome, il écrit : « nous arrivâmes le deuxième jour à Pouzzoles, où, ayant trouvé des frères, nous fûmes priés de demeurer avec eux sept jours ; et ainsi nous allâmes à Rome » (Actes 28:13-14). C'est donc la troisième occasion dans les Actes où Paul et ses compagnons, après un voyage par mer, demeurent au port juste sept jours avec les saints, puis reprennent leur voyage tout de suite après.

3.3 - Ils attendaient le jour habituel de la fraction du pain

L'explication qui ressort du récit d'Actes 20 fournit la clé pour les autres cas, puisque ceux-ci ne donnent rien de plus, et le motif ou mobile est constant. À cause de retards imprévus pendant le voyage, les voyageurs débarquent à Troas tout simplement trop tard pour se joindre au rassemblement hebdomadaire habituel des disciples pour rompre le pain. Aussi, afin de participer avec eux au souvenir de Christ dans la cène selon l'habitude, il était nécessaire de rester une semaine pour la prochaine occasion de rompre le pain.

Il n'aurait pas été nécessaire de demeurer jusqu'au premier jour de la semaine simplement pour leur tenir des discours. Il pouvait en profiter, et sans doute il l'a fait, dans la mesure du possible les autres jours de la semaine : nous savons que c'est ce qu'il a fait ensuite avec les anciens d'Éphèse. Mais le but du rassemblement à Troas et ailleurs, n'était certainement pas d'entendre Paul, malgré le profond intérêt qu'il y eût à cela, et que ce fût une raison tout à fait suffisante de se rassembler à d'autres moments, au moins pour ceux qui le pouvaient. Ici il est expressément déclaré que l'objectif établi ou habituel de se rassembler était « pour rompre le pain ».

En même temps, on remarque que ce but de rassemblement est déclaré sans emphase spéciale, et sans autre précision. Cela indique, non pas l'insignifiance, mais l'importance majeure du motif de ce genre de réunion des disciples. Cela atteste non seulement de la véracité de l'historien, mais du dessein divin de l'histoire pour ceux qui cherchent la vérité. Car il est là consigné par écrit le fait instructif que, pour les saints réunis, à l'époque apostolique, la fraction du pain au premier jour de la semaine était une institution du Seigneur, établie et régulièrement reconnue.

Il apparaît donc du récit de Actes 20 que les saints, à cette occasion particulière, s'assemblaient selon leur manière ordinaire et habituelle dans le but de rompre le pain le premier jour de la semaine.

4 - Assemblés pour rompre le pain

4.1 - Différences entre Actes 20 et Actes 2

Il est vrai que, dans les tout premiers temps, les disciples à Jérusalem rompaient le pain plus fréquemment (Actes 2:46). Mais pour la plupart d'entre eux, il s'agissait alors de saints qui se trouvaient là comme des visiteurs exempts de devoirs séculiers, plutôt que comme des résidents ; et dans l'amour et la joie de leur cœur, ils profitaient de l'occasion, et jour après jour ils célébraient la fête à la maison (c'est-à-dire, dans des maisons privées en contraste avec le temple). « Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple ; et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur » (Actes 2:46). Mais à Troas, nous avons la pratique non pas de croyants Juifs, mais de croyants des Gentils, et cela non pas dans des circonstances exceptionnelles, mais dans la routine générale de la vie quotidienne.

C'est à nous de tirer profit de ces deux cas. À l'institution de la Cène, le Seigneur Lui-même ne mit aucune restriction. « Faites ceci en mémoire de moi », fut la parole qu'Il adressa Lui-même aux apôtres de la circoncision ; mais Il n'établit rien quant à la fréquence de la participation. Lorsque le Seigneur fit une révélation particulière à l'apôtre des Gentils (1 Cor. 11:23-26 qui a été écrit avant les événements de Actes 20), le Seigneur n'a pas non plus défini l'intervalle séparant les diverses célébrations de la fête du souvenir. De Son silence sur ce point, on peut donc certainement déduire avec la plus grande certitude qu'Il a laissé à l'amour et à la fidélité de nos cœurs la faculté de répondre au désir qu'Il a exprimé en mangeant le pain et en buvant du vin, aussi souvent que les circonstances le permettraient. Et nous avons vu que c'était la pratique dans les premiers jours. À Jérusalem les saints furent en mesure, au commencement, de rompre le pain quotidiennement à la maison. À Troas la coutume était de se rassembler dans ce but le premier jour de la semaine. Considérant ces deux exemples, nous concluons qu'ils n'étaient ni incités ni contraints à suivre aucune règle rigide, mais qu'ils se réunissaient aussi souvent que possible.

4.2 - Le dimanche est le jour approprié pour célébrer la cène

Il faut cependant observer que le premier jour de la semaine offre l'occasion la plus appropriée pour célébrer cette fête. Quel jour peut être plus approprié que le jour du Seigneur pour célébrer la Cène du Seigneur ? Tant vis-à-vis de la cène que vis-à-vis du jour, le Seigneur a nettement fixé à l'avance Son droit sur eux, et Il l'a fait ressortir de manière spéciale en les marquant comme étant Siens [« la cène dominicale » en 1 Cor. 11:20 et « la journée dominicale » en Apoc. 1:10]. Si l'utilisation de ce terme (kuriakos = dominical) élève la cène au-dessus de tout repas ordinaire, selon ce que l'apôtre démontre en 1 Cor. 11, en mettant en contraste la « cène du Seigneur » avec « leur propre repas », il est non moins vrai que le jour du Seigneur est, d'une manière semblable, distingué de tous les autres jours de la semaine. Ce fut notamment en ce jour-là que le Seigneur ressuscita. Combien il est donc salutaire que les relations joyeuses en rapport avec Sa résurrection soient mêlées à et tempérées par le souvenir solennel de Sa mort ! Ce fut également le premier jour de la semaine que le Seigneur apparut deux fois aux apôtres assemblés (Jean 20:19, 26), et ce fut encore le même jour de la semaine que le Saint Esprit descendit à la Pentecôte pour former l'église de Dieu sur terre et y habiter. Si bien qu'il ne manque pas de raisons pour la coutume établie de rompre le pain le jour du Seigneur, comme cela se faisait à Troas.

Voilà pour l'occasion ou le moment où ils avaient l'habitude de se rassembler ; examinons maintenant l'intention qui était la leur quand ils se rassemblaient ainsi. Le passage de l'Écriture qui est devant nous l'exprime clairement et nettement : « Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, Paul... leur fit un discours. Le but avoué est donc expressément déclaré : « pour rompre le pain ». Et cela est indiqué, sans ajout ni commentaire, ce qui aurait été certainement le cas s'il y avait eu quelque chose de particulier dans cette célébration.

4.3 - Paul et son discours n'ont pas eu la prééminence sur la fraction du pain

Il est bon de noter que, bien que Paul lui-même fût là, sa présence ne permettait pas d'éclipser ce à quoi le Seigneur a droit. Car c'était positivement la fraction du pain qui les réunissaient, montrant ce qui déterminait leurs cœurs par-dessus tout, et que même le ministère du grand apôtre passait au second rang. Il n'est pas douteux que la plupart des saints étaient là ; et qu'après avoir annoncé la mort du Seigneur, Paul profita de l'occasion pour leur adresser un discours d'adieu, car il « devait partir le lendemain ».

On a tout lieu de penser que, dans le cours de la semaine précédente, le serviteur actif et zélé de Christ, avait saisi toutes les occasions pour communiquer la vérité aux frères, tant en public qu'en privé. Mais maintenant il était sur le point de les quitter — peut-

être pour ne plus jamais les revoir. Et l'apôtre les aimait tous comme un père aime ses enfants. Comme il parlait, son cœur se gonflait de cette tendre sollicitude pour leur bien-être spirituel, si caractéristique de Paul ; si bien qu'il prolongea son discours jusqu'à minuit. Un moment béni de rafraîchissement, sans aucun doute ! Mais le Saint Esprit fait attention d'enregistrer les faits de façon à ne laisser aucune équivoque sur le but de ce rassemblement des saints, non pas pour entendre le discours d'adieu, mais pour rompre le pain — sans pour autant que cela corresponde le moins du monde à une sous-évaluation du don apostolique.

4.4 - Paul et ses compagnons concernés par le rassemblement local

Mais un autre point mérite considération. Le texte biblique correct est sans aucun doute celui déjà cité : « lorsque nous étions assemblés », etc., et non pas « quand les disciples se réunirent », etc. Ce point a de l'importance, et repose sur d'abondantes autorités. L'action de se réunir ne se réfère pas aux saints locaux seulement, mais l'expression implique que les visiteurs s'y étaient également joints. Paul et ses compagnons étaient autant concernés par le rassemblement que les disciples à Troas. Le Texte Reçu (version autorisée anglaise) laisse entendre que le groupe de serviteurs de passage étaient eux-mêmes dispensés de la responsabilité, voire du privilège, de rompre le pain : c'est une hypothèse indigne et sans fondement ; il en va de même pour l'idée que la cène du Seigneur serait une simple question de disposition locale. Au contraire, le fait de se réunir était l'action unie de toute l'assemblée de Dieu à Troas, y compris les voyageurs.

4.5 - Usage du pronom « nous »

À propos de l'expression « lorsque nous étions assemblés », il est vrai que le « nous » est souvent utilisé dans les Actes pour indiquer la présence personnelle de Luc dans les événements qu'il raconte ; et il est également vrai que, dans le Nouveau Testament, « nous » est le pronom utilisé constamment pour introduire ce qui est caractéristique de l'ensemble des saints de Dieu, collectivement ou comme ensemble d'individus.

Ainsi, quand Paul écrit en Romains 5:1 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu », qui pourrait douter du fait que « la paix avec Dieu » soit la part commune de toute âme justifiée par la foi ? Ainsi tout au long de l'épître, la position des croyants est enseignée de la même façon. L'exception apparente du « je » en Romains 7:7-25 confirme la règle ; car là l'apôtre prend le cas de quelqu'un qui n'est pas introduit dans la connaissance du vrai privilège chrétien, mais qui gémit sous la loi. C'est pourquoi le « nous » y aurait été inadapté, car les versets ne décrivent pas la condition normale des saints de Dieu ; le « je » est utilisé pour présenter ce qui est un état transitoire, plutôt que la position propre à une âme en Christ.

De même en 1 Cor. 15:51-52, un exemple parmi beaucoup d'autres que l'on trouve dans presque tous les chapitres des épîtres de Paul et des épîtres catholiques [= de Jacques, Pierre, Jean et Jude] : « Voici, je vous dis un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés ». Il est évident ici qu'une révélation est faite par l'auteur (lui-même étant apôtre et prophète) concernant l'ensemble des saints de Dieu, et non une partie d'entre eux. Il n'est manifestement pas vrai ni de l'assemblée de Corinthe ni de Paul ni de Sosthène qu'ils ne s'endormiraient pas tous. Ils ont été endormis par Jésus depuis longtemps. Mais en disant : « Nous ne nous endormirons pas tous », l'apôtre n'avait nullement à l'esprit la pensée de limiter son application à ses contemporains. Il exprimait le privilège commun de tous les saints, dans la mesure où il n'est pas nécessaire pour eux de passer par la mort. De la même manière, en écrivant aux Thessaloniens, il dit, en faisant référence à la venue du Seigneur : « nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble » (1 Thes. 4:17). Ici, comme dans l'épître aux Corinthiens, il envisage les saints qui seraient sur la terre au retour du Seigneur, sans impliquer du tout, comme certains critiques destructeurs le supposent, qu'il avait l'assurance erronée d'être alors lui-même vivant. La vérité enseignée, c'est que l'espérance générale et les attentes chéries des saints de Dieu étaient de ne pas être trouvés nus, mais d'avoir revêtu leur domicile qui est du ciel (2 Cor. 5:2-3).

Dans la première épître de Jean, cette forme d'expression est remarquablement prédominante, comme on pouvait s'y attendre dans une communication adressée, non pas à une assemblée locale, mais à toute la famille de Dieu dans son aspect le plus large et le plus général. « Nous savons » est une formule que l'on trouve constamment.

Mais maintenant on en a sûrement assez dit (*) pour montrer que « nous » est un mode reconnu dans le Nouveau Testament pour énoncer ce qui est universellement vrai dans l'assemblée de Dieu. Et on peut dire que Actes 20:7 : « Lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain » est un exemple de cette utilisation. Le rassemblement, et la fraction du pain étaient la pratique habituelle de l'assemblée à Troas et, si c'était le cas là, ça l'était dans toutes les assemblées. Voir 1 Cor. 4:17 & 7:17 & 11:2, 16.

(*) Il n'est guère nécessaire de souligner que les apôtres utilisent parfois le pronom pluriel « nous » pour faire référence à eux-mêmes et à leurs compagnons de travail. Il n'y a rien de spécialement important en cela, contrairement à l'utilisation mentionnée ci-dessus.

Il arrive inversement que l'apôtre fasse allusion parfois à son propre niveau personnel, comme « pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21), « soyez mes imitateurs, comme moi je le suis du Christ » (1 Cor. 11:1), et aussi en 2 Cor. 12. Il parle là de sa propre expérience, ne répondant en rien pour les autres.

En accord avec ceci nous trouvons qu'un langage similaire est employé en 1 Cor. 10:16-17, où les principes de distinction entre la table du Seigneur et la table des démons sont établis. « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain ». L'unité des « nous » est expressément déclarée — un seul pain, un seul corps. C'est la vérité générale dont il est question, et elle s'appliquerait à Jérusalem, à Antioche, à Troas, autant qu'à Corinthe. Mais dans 1 Cor. 11 où l'apôtre parle des mauvaises pratiques particulières de l'assemblée de Corinthe à l'égard de la Cène du Seigneur, c'est « vous » qui est utilisé : « Quand donc vous vous réunissez ensemble, ce n'est pas manger la cène dominicale » (1 Cor. 11:20). Ici, il est question des mauvais comportements locaux, non pas de la pratique universelle.

4.6 - Le « nous » en Actes 20:7

En Actes 20:7 donc, selon le texte correct, il est enseigné que la coutume établie de l'assemblée de Dieu était de se rassembler le premier jour de la semaine dans le but exprès de rompre le pain. Les mots ne peuvent rien signifier d'autre, car personne ne soutiendra sérieusement que « nous » ne comprend que Luc et ceux qui étaient avec lui, et que c'était donc le groupe de voyageurs qui s'était réuni pour rompre le pain, tandis que les autres étaient réunis pour entendre le discours de Paul.

Il a déjà été remarqué que le rassemblement des saints à Troas (Actes 20:7) était l'action unie de l'assemblée dans cette ville. Et la phraséologie employée est telle qu'elle indique une coutume commune et habituelle de l'église de Dieu. La vraie force du passage est bien : « lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain » (20:7), et encore « dans la chambre haute où nous étions assemblés » (20:8). Le sens est obscurci dans la version autorisée anglaise (Texte Reçu) où la troisième personne est utilisée au lieu de la première.

4.7 - Réunions habituelles et réunions spéciales de l'assemblée dans les Actes

Ces mots sont suffisamment précis pour établir que nous avons ici (Actes 20:7) une action spontanée dans le cadre de l'assemblée, tandis que rien ne laisse entendre qu'ils fussent spécialement convoqués pour entendre les instructions et les exhortations d'adieu de Paul. Pour confirmer encore ce point de vue, il est profitable et intéressant de se référer brièvement aux expressions similaires utilisées dans ce même livre.

L'assemblée à Jérusalem n'avait certainement pas été spécialement convoquée pour l'occasion mentionnée en Actes 4:31. Au contraire, c'était tellement la disposition habituelle pour eux d'être ensemble dans ce temps particulier, que Pierre et Jean, relâchés avec des menaces par le conseil juif, allèrent directement rejoindre leur propre groupe où on fit monter vers Dieu une prière unie (Actes 4:23 ; cf 12:12). « Et comme ils faisaient leur supplication, le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé », — assemblés = συναγμένοι comme en Actes 20:7-8 ; voir Actes 4:31.

En contraste avec cet exemple de réunion formelle et habituelle, nous trouvons que, lorsque Paul et Barnabas revinrent à Antioche après leur voyage de service dans l'évangile, ils « réunirent l'assemblée » et « racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux » (Actes 14:27). À nouveau, quand Barnabas et Paul avec Jude et Silas revinrent au même endroit avec une certaine communication de l'assemblée à Jérusalem, il est dit : « Ayant assemblé la multitude, ils remirent la lettre » (Actes 15:30). De la même manière, Paul réunit les anciens d'Éphèse à Milet (Actes 20:17).

Voici donc trois exemples de réunions spéciales des saints par invitation, et chacune se distingue de la forme d'expression à laquelle on s'attend pour des rassemblements établis et habituels des saints en tant qu'assemblée.

À Troas donc il nous est incontestablement enseigné que les visiteurs s'assemblèrent avec toute l'assemblée pour rompre le pain, juste comme Barnabas et Paul l'avaient fait auparavant une année entière à Antioche (Actes 11:26) ; et ceux qui nient cela, tordent l'Écriture au péril de leur âme et de l'âme des autres.

5 - Fraction du pain : la cène ou un repas ordinaire ?

5.1 - En Actes 20:7 la fraction du pain n'est pas un repas ordinaire

Nous tournant maintenant vers une autre sorte de perversion de la vérité, il y a ceux qui soutiennent que la fraction du pain fait référence aux agapes ou repas conviviaux mangés par les premiers chrétiens, et non pas à la cène du Seigneur, sauf comme un complément mineur : ceci n'est pas ce que retiennent ceux qui s'en tiennent au langage clair et non équivoque de l'Écriture.

L'emploi de l'expression « la fraction du pain » dans les Actes est certainement convaincant par lui-même. En parlant du rassemblement lors de la Pentecôte, il est écrit : « Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières » (Actes 2:42). Cet emploi de l'expression « fraction du pain » conjointement à « la doctrine et la communion des apôtres » et aux « prières », interdit de réduire la fraction du pain à une rencontre sociale ordinaire ou même à une agape. En effet, elle est expressément distinguée des repas ordinaires dans les versets qui suivent. « Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple ; et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple » (2:46-47). Il s'ensuit que la fraction du pain ne peut pas être confondue avec la prise de nourriture à cette occasion, et c'est l'intention évidente de l'Esprit qu'on ne les confonde pas ainsi.

5.2 - En Actes 20:11 la fraction du pain est un repas ordinaire, un acte personnel

Dans le passage d'Actes 20, la même distinction est conservée. Au verset 11, après l'épisode d'Eutyché, Paul retourne dans la chambre haute, rompt le pain, mange et converse (c'est-à-dire a des entretiens) longtemps jusqu'à l'aube. Cela ne ressemble pas à la cène (ou : eucharistie) comme on le suppose souvent (*) ; car quand il est fait références la cène, elle est toujours vue comme l'action de toute l'assemblée. Comparez le verset 7 : « Lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain », et 1 Cor. 10:16 : « Le pain que nous rompons ». Mais au verset 11, c'est Paul qui rompt le pain, comme il le fait en Actes 27:35 après le jeûne de 14 jours à bord du navire. Ici, après son discours et avant son long voyage qui devait commencer à l'aube, l'apôtre prend du pain pour satisfaire sa faim ; si bien que manger dans ce cas n'est pas participer à la fête du souvenir, mais c'est prendre un repas comme en Actes 10:10 ; en rapport avec cela, « converser » (avoir des entretiens) est tout à fait approprié, et a un caractère différent du discours plus formel tenu auparavant.

(*) Le pain... désigne la cène », affirme Canon Cook sur ce passage dans le Commentaire de l'Orateur. Londres, 1880. — Réponse de l'éditeur du Bible Treasury : L'article n'a pas une telle force là, pas plus qu'ailleurs, étant inséré ou omis selon des principes constants. Si l'écrivain présente à l'esprit quelque chose d'objectif, l'article est utilisé ; sinon, il est omis. « Le » pain de Matthieu 26:26, si on lit juste, signifierait ce qu'il y avait sur la table ; mais les meilleurs éditions issues des meilleurs manuscrits omettent l'article, disant simplement que le Seigneur a pris « du pain ». De même en Marc 14:22, Luc 19:19, et 1 Cor. 11:23. Il est encore plus pertinent de remarquer qu'en Actes 2, où il est fait deux fois référence à la cène du Seigneur (v 42 et 46), une phrase a l'article (en anglais), tandis que l'autre ne l'a pas. L'usage de l'anglais est ici semblable à celui du grec. On parle de « la fraction du pain » [« du » = de le ; avec l'article, breaking of the bread], quand on désigne la cène de manière formelle comme l'institution chrétienne bien connue ; mais nous disons, en tant que de besoin, que certains chrétiens rompaient du pain [« du » désignant la matière rompue ; sans l'article, breaking bread] à la maison. Actes 20:7, ainsi que 2:46, contredisent la notion de Canon Cook, l'article étant absent dans les deux cas. Le verset 11 de Actes 20 montre simplement qu'après l'incident, Paul prit un repas fait avec « le » pain. C'était la même niche de pain ; mais on ne voudrait pas l'utiliser pour l'eucharistie, et le singulier n'aurait pas suivi cet acte solennel. D'un autre côté nous voyons les expressions « le pain » et « la fraction du pain » (avec l'article — Luc 24:30, 35) comme un repas pour se faire reconnaître, et non pas comme étant la cène. De toute façon l'affirmation de Canon Cook, et d'autres aussi, est indéfendable. — L'éditeur du Bible Treasury.

5.3 - La fraction du pain a-t-elle été repoussée en dernier ? Paul l'a-t-il présidée ?

Page a écrit sur ce passage (dans : Actes des Apôtres, Macmillan 1886, page 213), une note tout à fait sans fondement. Il écrit : « ils s'étaient réunis « pour rompre le pain », ce qui aurait eu sa place naturellement à la fin du discours de Paul, s'il n'y avait pas eu l'interruption ; c'est pourquoi maintenant, il reprend l'ordre de la réunion au moyen de la fraction du pain ».

Ce commentaire contient au moins deux suppositions dépourvues de toute justification scripturaire.

5.3.1 - Question de la place et de l'importance de la fraction du pain

Page fait d'abord la supposition suivante : Bien que les saints se soient réunis expressément pour rompre le pain, l'acte du Souvenir fut mis de côté dans le but d'écouter le discours d'adieu de Paul — Il s'ensuit, selon ce commentateur, que participer à la cène du Seigneur n'était qu'une raison nominale de se rassembler, + et qu'il était tout à fait « naturel » pour la fête du Souvenir d'être supplantée par le ministère de la parole, + et que ce ministère n'avait pas nécessairement un caractère simplement introductif à la célébration solennelle, mais que, comme dans ce cas, il était une exhortation finale en vue du départ immédiat de l'apôtre !

Une telle théorie n'est aucunement soutenue par l'Écriture. L'Esprit de Dieu ne remplace jamais ce que revendique le Seigneur par ce que revendique l'église, fût-ce même des apôtres. Le ministère de Paul était certes nécessaire aux saints, mais la fraction du pain était due au Seigneur. Et l'apôtre lui-même n'aurait pas voulu contribuer en aucune manière à mettre de côté ce sur quoi il avait insisté dans sa récente épître aux Corinthiens.

Paul disait (1 Cor. 11:17) n'avoir pas de quoi louer l'assemblée à Corinthe sur leur manière de célébrer la cène ; en fait il leur reproche sévèrement la chose même que des hommes égarés soutiennent comme la vérité. Car c'était à Corinthe, et non pas à Troas, que nous trouvons les saints permettant que des rapports sociaux dévalorisent, voire détruisent, le caractère solennel du souvenir du Seigneur. « N'avez-vous donc pas des maisons pour manger et pour boire ? Ou méprisez-vous l'assemblée de Dieu, et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien ? » (1 Cor. 11:22)

Les Corinthiens se réunissaient vraiment en un lieu, mais cela n'avait pas pour effet de participer à la cène du Seigneur (1 Cor. 11:20). Leur but avoué était bien, comme à Troas, de participer à la cène du Seigneur, mais à cause des désordres flagrants qui prévalaient, cet objectif était réduit à néant. Si bien que, comme l'apôtre le leur dit, ils se réunissaient non pas pour leur profit, mais à leur détriment » (1 Cor. 11:17).

Il est vrai que dans la jeune assemblée à Corinthe, il y avait des excès dans le manger et le boire ; mais le principe sur lequel il insiste, c'est que le désir du Seigneur la nuit où Il fut livré est primordial par rapport à tout le reste. Et ce principe met effectivement à leur place tous les arrangements humains tendant à affaiblir les exigences transcendantes de la Cène du Seigneur, que ces arrangements soient des agapes ou de la liturgie ou un sermon apostolique (ou autre).

5.3.2 - Paul a-t-il présidé la fraction du pain ?

La seconde supposition faite dans la citation de Page est que naturellement le pain a été rompu par Paul (v. 11, verbe au singulier), c'est-à-dire selon une habilitation officielle. Ceci est pareillement sans support scripturaire. Nous avons vu qu'il est fait référence à manger pour apaiser sa faim, et pas du tout à la fête du souvenir (20:11).

Or loin d'offrir une base pour une présidence (*) à la table du Seigneur, l'Écriture enseigne que, là, tous les saints se rencontrent comme étant un pour se souvenir de Lui. Les Corinthiens, dans leur légèreté, introduisaient des distinctions de classe lors de la cène, et même des distinctions de caractère mondain : les riches ignoraient les pauvres ; le moi gouvernait, et non pas Christ, — à leur honte. L'apôtre les réprimanda gravement, et leur dit clairement qu'en mettant les personnalités en avant, ils faisaient de la cène « leur propre » repas et non pas celui du Seigneur.

(*) Note de l'éditeur du Bible Treasury : Présider, ou être à la tête, est tout à fait approprié à sa place, comme on peut le voir en Actes 15:22 & Rom. 12:8 & 1 Thes. 5:12 & Hébr. 13:7, 17, 24. En effet le premier devoir des anciens (1 Tim. 5:17), n'était pas nécessairement l'enseignement, mais conduire ou présider. Seulement nulle part l'Écriture ne mélange cela avec la cène du Seigneur, car cela est exclu par la nature et l'ordre de la cène.

La vérité est que la fraction du pain est l'action de toute l'assemblée des saints, et qu'alors le Seigneur seul préside, et personne d'autre, pas même Paul ou Pierre. Car le même apôtre qui déclarait n'avoir été en rien moindre que les plus excellents apôtres (2 Cor. 11:5), confessait aussi être lui-même moins que le moindre de tous les saints (Éph 3:8). Quand il était question de communiquer la vérité de Dieu, il le faisait comme apôtre et prophète (Éph. 2:20), comme docteur et prédicateur (1 Tim. 2:7). Quand il était question de se souvenir du Seigneur, il se mêlait aux autres. Mais mettre des personnalités en avant a été le désir charnel du formalisme qui, dans les jours suivant les temps apostoliques, a introduit l'invention de l'administration ministérielle, pour la perte incommensurable de tous ceux qui étaient concernées. Ce que le Seigneur avait disposé pour mettre les âmes des Siens en contact avec Lui-même (« Faites ceci en mémoire de moi »), l'homme l'a perverti en établissant un intermédiaire entre l'âme du saint et Celui dont il se souvient. Sûrement chaque enfant de Dieu devrait résister à une telle innovation et à toute autre chose qui entraverait ou détériorerait le vrai caractère de la sainte communion à la table du Seigneur.

5.4 - 1 Corinthiens confirme l'absence de quelqu'un qui préside

Note de l'éditeur du Bible Treasury. — N'est-il pas instructif de noter que la correction des abus (que l'apôtre effectuait en 1 Cor. 10 et 11 en rappelant la Cène du Seigneur dans son véritable ordre, but et caractère, comme lui ayant été révélé expressément à lui-même) est introduite et achevée (1 Cor. 10 et 11), avant d'entrer dans le sujet de l'Esprit Saint et de Son action variée dans les dons (1 Cor. 12 à 14) ? Selon la pratique traditionnelle de la chrétienté, personne ne penserait traiter de cette manière l'un ou l'autre de ces sujets. Car les hommes ont tendance inconsciemment à lire et à interpréter l'Écriture en fonction de leurs habitudes ecclésiastiques quotidiennes. Il est clair que Dieu a écrit Sa parole afin qu'elle soit la norme de la vérité, pour nous faire connaître ce qui était Sa pensée dès le commencement, et ainsi pour nous prémunir contre ce glissement loin de Sa volonté, qui est encore plus facile et invétéré dans la profession chrétienne qu'il ne l'était dans la profession juive qui a précédé.

Le nivellement de l'ordre de Dieu est de la rébellion religieuse. Cela était déjà à l'œuvre activement à Corinthe contre l'apôtre lui-même (1 Cor. 1 à 4 et 2 Cor.). Des maux similaires se sont développés de plus en plus jusqu'à ce jour. Les fidèles sont d'autant plus appelés à reconnaître et honorer ce qui est Son bon plaisir. « Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée : — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs », etc. (1 Cor. 12:28). Dieu n'a pas abdiqué Ses droits. Mais cette question, très importante à sa place, est un autre sujet, et elle est distinguée et intentionnellement mise à part [1 Cor. 10 et 11 par rapport à 1 Cor. 12 à 14] de la célébration de la cène du Seigneur qui est un devoir divinement prescrit. Le désordre à cet égard n'a pas été mis à la charge des anciens pour qu'ils le redressent, ni à la charge de quelqu'autre personnage officiel, mais il a été placé avec insistance sur la conscience et les sentiments spirituels des saints eux-mêmes. Pendant ce temps le Seigneur, qu'ils oubliaient, n'avait pas oublié de châtier les coupables afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde (1 Cor. 11:30, 32).

Le fait est que peu d'enfants de Dieu sont conscients à quel point on s'est éloigné de la seule norme de l'autorité, et combien grand et vaste est cet éloignement. Ainsi nous entendons souvent que l'église enseigne ceci ou cela. Combien cela est opposé à l'Écriture ! L'église est enseignée et n'enseigne jamais. La parole de Dieu vient à l'église, et à toute l'église (non pas à une seule), mais jamais elle ne vient d'elle ; pour ce faire, Dieu emploie Ses serviteurs. C'est un travail ministériel [travail de serviteur], ce n'est pas du tout la place de l'église. Mais la cène du Seigneur est essentiellement une solennité de l'église, où les ministres, si éminents soient-ils, sont mélangés aux saints, et le Seigneur seul est exalté dans la communion de Son amour infini, et dans le sentiment de combien nous sommes tous et chacun redevables de manière incalculable à Sa mort. « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:16-17). Le péché autrefois a tout nivelé et les différences se sont évanouies ; de même la grâce maintenant dans le souvenir du Seigneur. Il est bon et juste de reconnaître le Seigneur dans tout serviteur qu'Il envoie ; il est au moins aussi bon, sinon encore meilleur, de jouir ici-bas de cette cène bénie et sainte, où de telles distinctions disparaissent quand on se souvient de Celui qui est mort pour nos péchés, et qui daigne donner Sa présence réelle au milieu de nous. Revu jusqu'ici Revu rapidement

VOIR et CROIRE par André GIBERT

ME 1966 p. 225

1 - VOIR ET CROIRE — «Parce que tu as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru». — Jean 20:29

Nous sommes, par pure grâce, de ces bienheureux qui n'ont point vu et qui ont cru.

Or, qu'avons-nous cru, sinon ce dont ceux qui ont vu et cru ont rendu témoignage, savoir que Jésus, le Fils de Dieu, est ressuscité ? Leur témoignage est celui de Dieu, «qu'il a rendu au sujet de son Fils» (1 Jean 5:10). L'évangile de Dieu est «touchant son Fils, ... déterminé Fils de Dieu en puissance... par la résurrection des morts» (Rom. 1:3, 4) : après avoir rendu la vie à des morts, il ressuscite lui-même. Mais ce témoignage est porté par des hommes qui ont vu Jésus Christ ressuscité d'entre les morts, et qui ont cru.

Ces hommes, ce sont en premier lieu «les apôtres que Jésus avait choisis», et spécialement les onze, auxquels fut adjoint Matthias expressément désigné comme «témoin de sa résurrection» (Jean 6:70 ; Actes 1:2, 22) : «il a été vu de Céphas, puis des douze» (1 Cor. 15:5). Mais «ensuite il a été vu de plus de cinq cents frères à la fois», la plupart encore vivants quelque vingt-cinq ans plus tard (id. 6). «Ensuite il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres» (ce qui, pour le dire en passant implique que le titre d'apôtre ne se limite pas aux douze). Il a été «vu par eux durant quarante jours» (Actes 1:3). Enfin, Paul, qui n'était pas de tous ceux-là, a «vu le Seigneur» glorifié, selon son apostolat particulier (1 Cor. 9:1 ; 15:8).

Le Seigneur Jésus ressuscité ne s'est montré à personne d'autre qu'aux siens. Le cas de Paul mis à part, il n'a pas contraint des incrédules à croire en se présentant vivant à eux. «Le monde ne me verra plus» (Jean 14:19). C'est à ceux qui, si lents de cœur qu'ils fussent, avaient cru en lui comme étant le Messie, qu'il se fait voir. Ces disciples avaient vu bien des choses, ils étaient «depuis le commencement» avec Jésus et ils devaient comme tels rendre témoignage de lui (Jean 15:27), mais ils sont établis comme témoins après l'avoir vu vivant, lui qu'ils avaient pleuré mort.

Avec eux avait pris fin la dispensation des croyants qui regardaient en avant, attendant le Messie promis, la longue lignée de témoins qui avaient cru sans voir, tout au plus «voyant de loin» les choses promises, mais qui avaient retenu la parole du Dieu qui ne peut mentir. Les disciples, eux, avaient vu l'accomplissement de la promesse, leur part avait été de voir ce Messie vivant sur la terre. Siméon a exulté en voyant le salut de Dieu en ce petit enfant qu'il tenait dans ses bras. Jésus a pu dire aux siens qu'ils étaient bienheureux de voir ce que plusieurs prophètes et plusieurs rois avaient en vain désiré voir (Luc 10:24).

Mais voici que «le Messie est retranché et n'a rien» (Dan. 9:26). Il est crucifié. «Tous ceux de sa connaissance regardent ces choses» de loin (Luc 23:49), mais Jean les voit du pied même de la croix, et il voit ensuite le sang et l'eau sortir du côté percé : son témoignage à cet égard aura toute sa valeur dans l'avenir pour la restauration d'un Résidu terrestre touché à repentance (Zach. 12:10), mais à cette heure Jésus était mis au tombeau ; et pour ce monde il y est encore.

Plus tard, beaucoup seront stupéfaits en le voyant, et des rois fermeront leur bouche, quand il sera manifesté en gloire (És. 52:14, 15), après que le Résidu, reprenant le fil d'une histoire interrompue par la parenthèse de l'Église, aura vu Celui que la nation a percé (Apoc. 1:7), et aura cru (cf. És. 53). Jusque-là, nul être humain n'aura pu le voir, hormis, de sa résurrection à son ascension, les yeux de ces témoins, ouverts de façon miraculeuse sur le plus grand des miracles. Ils appartiennent ainsi à la fois au Résidu prophétique, figuré plus particulièrement par Thomas, et à l'Église dont ils forment le noyau et qui, quoique dans le monde, est étrangère à ce monde, associée à un Christ vivant dans le ciel. Les mêmes qui avaient suivi un Christ vivant sur la terre lui sont désormais unis comme enfants de son Père. Aussi ne sont-ils pas de simples témoins oculaires : à ce titre seul leur témoignage eût été inefficace, mais ils ont vu et cru. Il a fallu pour cela une opération de la grâce divine en eux. Il vaut la peine de la considérer.

Ils sont bien, assurément, des témoins oculaires, et en nombre plus que suffisant pour que les hommes soient inexcusables de ne pas les croire. Ils l'ont vu vivant, il leur a montré ses mains et ses pieds, ils l'ont touché, ils ont pu se convaincre de la réalité de sa chair et de ses os (Luc 24:39, 40). Il a voulu qu'ils le voient tous, de leurs yeux de chair, et il leur a donné «plusieurs preuves assurées» qu'il était vivant (Actes 1:3).

Mais tous, à l'exception sans doute de la famille de Béthanie qui n'est plus mentionnée après Jean 12, se sont d'abord montrés incrédules à l'égard de ce grand fait. Pierre et Jean voient le sépulcre vide et l'ordre qui y règne, ils croient bien que la tombe n'a pu garder Jésus puisque les preuves en sont là, mais l'Écriture leur reste encore fermée, et ils retournent chez eux, plus étonnés que réjouis (Luc 24:12) ; on pourrait parler d'une foi rationnelle, un peu comme en Jean 2:23, et comme il n'en manque pas d'exemples de nos jours ; elle n'a rien de la glorieuse connaissance du Ressuscité. Pourtant ils avaient entendu leur Maître parler à plusieurs reprises de sa mort et de sa résurrection, et Jean avait vu le sang et l'eau sortir de son côté percé, après sa mort ! Chose bien significative, tous ces disciples ne se croient pas les uns les autres comme témoins oculaires. Quand Marie de Magdala leur dit qu'elle a vu le Seigneur, «ils ne la crurent point» (Marc 16:11) ; et les autres femmes venant rapporter aux apôtres qu'elles ont eu une vision d'anges leur disant qu'il était vivant, «leurs paroles semblèrent à leurs yeux comme des contes, et ils ne les crurent point» (Luc 24:11). Ils ne croient pas davantage les deux disciples allant aux champs et à qui il est apparu sous une autre forme (Marc 16:12, 13). Thomas mettant en doute le récit de ses condisciples n'est ni plus ni moins incrédule que ceux-ci ne l'avaient été : ils étaient avec lui quand Jésus avait «reproché aux onze leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité» (Marc 16:14).

Aussi bien, ceux-là même auxquels il est apparu en particulier ne le reconnaissent-ils que lorsque leurs yeux sont ouverts après avoir été «retenus». Marie de Magdala, dans la scène si touchante où on la voit occupée uniquement de Lui, le cœur brisé parce qu'elle ne trouve nulle part son corps qu'elle veut honorer, ne reconnaît son Rabboni vivant que lorsqu'il l'appelle par son nom. Et que dire des disciples d'Emmaüs dont le cœur brûle sans qu'ils discernent Celui qui les fait ainsi brûler et qui est là, marchant avec eux ? Même sur la montagne de Galilée où, «l'ayant vu, les disciples lui rendirent hommage, ... quelques-uns doutèrent» (Matthieu 28:17).

Il leur a fallu voir pour croire, mais la vue n'est pas la foi, et à elle seule n'a jamais produit la foi. Telle est l'incapacité foncière de la nature humaine. Voir n'est pas croire. Jésus de son vivant avait été vu de multitudes, dans sa vie sainte et son activité, ses miracles, sa prédication, mais cela ne servit de rien, sauf que ceux qui refusaient de se rendre à tant de preuves étaient inexcusables. «Ils ont vu et haï et moi et mon Père». Voir Jésus ressuscité n'aurait pas dessillé leurs yeux (cf. Luc 16:31), et le témoignage oculaire des disciples n'a pas été reçu. Aussi le jugement de ce monde incrédule est-il prononcé au terme du ministère de Jésus, avant sa mort (Jean 16:8-11). Les hommes n'ont écouté ni Moïse, ni les prophètes, ni la Parole faite chair : ils n'ont pas cru «Celui qui parle». La foi ne naît pas des choses visibles, mais elle «est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la Parole de Dieu» (Rom. 10:17). Les disciples ne sont réellement convaincus de la résurrection de leur Seigneur que lorsque ce qu'ils voient de leurs yeux est établi dans sa relation avec les Écritures, et avec Jésus comme la Parole vivante. Luc 24 montre l'action divine ouvrant des intelligences pour comprendre les Écritures, et Jean 20 Jésus qui parle : «Marie... Paix vous soit... Avance ton doigt ici, et ne sois pas incrédule, mais croyant». Il est proprement merveilleux de voir comment Lui-même, dans la puissance de la vie de résurrection, s'emploie avec autant de patience, de douceur, d'amour, que d'autorité, à ranimer la pauvre foi de ces disciples : il la revivifie de cette vie même, et lui donne un objet nouveau, certes, mais il la replace dans le courant puissant et unique de l'Écriture, lequel porte tous les croyants vers cet objet.

Dieu parle, la foi écoute, et, tournée vers les choses invisibles, elle fait voir les visibles dans la lumière divine. Le croyant passe dans un ordre de connaissance nouveau, propre à une vie nouvelle, donnée et reçue par grâce. Cela est vrai à toutes les époques ; il en a été ainsi, répétons-le, de ceux qui ont précédé la venue du Christ, comme de ceux qui étaient avec Jésus ici-bas, bien que ceux-ci eussent le support visible de sa présence. Mais après sa résurrection et son ascension ils ont eu à croire en lui comme ils croyaient en Dieu, sans le voir. Or, quand ils voient Jésus élevé dans le ciel, ils se réjouissent, preuve qu'ils ont cru le message transmis par Marie de Magdala, les paroles de Jésus durant les quarante jours, enfin celles des anges.

Mais il y a pour eux bien plus encore. Ils sont faits un avec leur Seigneur qui, une fois ressuscité, les envoyant comme le Père les avait envoyés, leur communique l'Esprit Saint (Jean 20:21, 22), et qui, avant d'être enlevé, leur annonce qu'ils seraient prochainement baptisés de cet Esprit. Ils attendent ce baptême avec foi, en priant (Actes 1:5, 14). Et ainsi, détachée de ce qui se voit, leur foi aura le support invisible mais présent, du Consolateur divin, l'Esprit de vie et de vérité. Elle entrera, par Lui, dans les résultats de l'oeuvre de la rédemption pleinement accomplie. Il leur rappellera les choses que Jésus a dites, les conduira dans la vérité, leur apprendra à dire : Abba, Père, et à attendre des cieux Jésus qui doit venir. Il glorifiera le Seigneur Jésus par eux, les faisant dire : «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous sommes témoins» (Actes 2:32). Et ceux qui recevront leur témoignage auront part, sans avoir vu, aux inestimables privilèges de leur foi (2 Pierre 1:1).

Ils ont ainsi inauguré le temps de ceux dont Jésus dit : «Ils croiront en moi par leur parole» (Jean 17:20), et pour qui Dieu avait en vue de meilleures choses que pour les pères (Héb. 11:40). Tout ce qui devait être relaté concernant la vie et l'oeuvre du Seigneur Jésus a été prêché, puis écrit, sous l'action de ce Saint Esprit, «écrit afin que vous croyiez» (Jean 20:31). Ceux qui croient ces témoins de chair qui ont vu et cru, reçoivent en réalité la garantie des trois grands témoins de 1 Jean 5:7-9, l'Esprit, l'eau et le sang, d'accord pour un même témoignage, celui de Dieu lui-même. Ce témoignage, ils ne le croient pas simplement comme on croit des hommes, c'est lui qui prend possession d'eux, se place en eux, vit en eux. «Celui qui croit a le témoignage au dedans de lui-même», telle la fontaine d'eau jaillissant en lui en vie éternelle.

Un tel croyant connaît désormais Christ comme les apôtres eux-mêmes ne l'ont pas connu sur la terre. L'Esprit de vérité donne à la foi une vue nouvelle, pour une connaissance intime de Celui que les yeux de la chair ne peuvent voir. Quand Il disait aux siens : «Le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez», il faisait allusion sans doute au fait que ces disciples immédiats verraient et croiraient, mais aussi, par delà, à cette révélation de lui-même par l'Esprit de vérité, qui prend de ce qui est à Christ pour nous l'annoncer. «Nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur», lisons-nous en Héb. 2:9, «nous contemplons sa gloire à face découverte», dit Paul, et quelle différence, pour lui, avec «connaître Christ selon la chair», en quelque sens que ce soit (2 Cor. 3:18 ; 5:16) ! Il est notre vie, et ainsi elle «est cachée avec le Christ en Dieu» ; mais «quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Col. 3:3). Alors, espérance bénie et purifiante, «nous le verrons comme il est», lui étant faits semblables, et à jamais nous verrons sa face.

En vérité, «bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru». Ce bonheur est-il la réalité quotidienne de nos âmes ? Il s'agit pour nous d'être occupés de Celui en qui nous avons cru. «Croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse» (1 Pierre 1:8). Nos coeurs en recherchaient-ils d'autres ?

Les vraies Valeurs

Les principes sur lesquels notre société déclarait se fonder, ses « valeurs morales », sont terriblement discutés de nos jours, qu'on parle de famille, de religion, de patrie, d'autorité, aussi bien que de pudeur, de charité, d'honnêteté, d'honneur. La jeunesse est appelée à se révolter contre les hypocrisies indéniables, les innombrables injustices, et en même temps à considérer avec une pitié méprisante les humbles dévouements de la vie quotidienne. Tout renoncement est ressenti comme une atteinte à la dignité humaine. La conscience fait penser à une aiguille aimantée désorientée par des attractions perturbatrices et qui saute d'une direction à une autre.

En fait, pour des multitudes il n'existe plus ni bien ni mal. Qu'y a-t-il derrière ces négations et ce refus de toute morale ? Rien d'autre que l'orgueil et l'égoïsme, c'est-à-dire le fond du coeur humain depuis que le péché est entré dans le monde. "Par un seul homme, nous dit la Bible, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort" (Ép. aux Romains, chap. 5, v. 12). Le MOI seul compte. Développons la personnalité, émancipons l'individu de tout obstacle à jouir de la vie présente ! Et cette exaltation du moi aboutit à un universel et monstrueux choc de tous ces « moi », dans la violence et l'immoralité.

l'amour

Face au flot, un roc, l'amour. Sans doute, comme bien d'autres termes, on détourne celui-là de son vrai sens. L'amour est le don de soi, non le désir de posséder ; le renoncement de l'être, et non son affirmation égoïste. Il peut être feint, hélas ! mais l'amour vrai reste la seule et impérissable « valeur », directement opposée à cette volonté de puissance tant prisée aujourd'hui.

L'exemple suprême de l'amour vrai, nous l'avons en Jésus Christ se donnant pour des pécheurs. "Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous" (1re Ép. de Jean, chap. 3, v. 16). Et nous l'avons en Dieu lui-même qui "a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle"

(Év. selon Jean, chap. 3, v. 16).

le pain ne suffit pas

Il est assez curieux de relever ce propos de Jean Jaurès, le grand tribun socialiste du début du siècle : "Le jour où vous aurez donné à l'ouvrier de quoi vivre largement, vous n'aurez pas encore fait son bonheur. Il y a des biens éternels dont la créature humaine ne saurait se passer."

L'histoire, et particulièrement celle de notre siècle, a justifié cette parole. D'une manière générale les hommes ont vu leurs conditions de vie s'améliorer, mais ils n'ont pas trouvé le bonheur. C'est dans les pays les plus opulents qu'on peut constater le plus grand désordre et l'immoralité la plus poussée. C'est dans les classes bourgeoises que l'on rencontre le plus de maladies nerveuses et de suicides. Et le contraste entre les masses insatisfaites et les nantis s'accroît, engendrant colères et conflits. L'homme du 20^e siècle a trouvé les secrets du confort mais non celui du bonheur.

le bonheur

On le trouve auprès de Dieu, et sans Dieu il n'existe pas. Loin de Dieu vous trouverez peut-être le plaisir, des joies factices et passagères, mais pas le vrai bonheur. Qu'est-il ce bonheur ? C'est vivre avec Dieu, le connaître au jour des épreuves qu'Il envoie pour notre bien et au jour des joies qu'Il peut approuver. C'est le prier et le louer, c'est lire Sa Parole - la Bible - c'est faire Sa volonté. Mais pour cela il faut d'abord et avant tout avoir réglé avec Lui la question de nos péchés qui nous séparent du Dieu saint. Comment ôter ces péchés ? Nous ne le pouvons pas, mais Dieu l'a fait. En vertu du sacrifice de Christ accompli à la croix, Dieu pardonne à tout pécheur qui croit en Lui.

C'est le chemin que Dieu a ouvert aux hommes : il n'y en aura jamais d'autre.

L'avez-vous pris ?

"Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée" (Psaume 32, v. 1).

"Bienheureux sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent" (Év. selon Luc, chap. 11, v. 28).

UNE SEULE CHOSE par André Gibert

ME 1985 p. 3

Table des matières

- 1 - «Suis-moi» — Matt. 19 ; Luc 18 ; Marc 10 — [Une chose te manque]
 2 - Écouter Sa parole — Luc 10:38-42 — [Tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule]
 3 - Courir droit au but — Philippiens 3:14 — [Je fais une seule chose]

1 - «Suis-moi» — Matt. 19 ; Luc 18 ; Marc 10 — [Une chose te manque]

Qu'est-ce donc qui manque encore à ce «jeune homme exceptionnel» qui veut faire quelque chose afin d'obtenir la vie éternelle ? Il a tout pour lui, jeunesse, prestige (il est un chef du peuple) il est extrêmement riche, et avec cela il est droit, intelligent, aimable, sa vie est irréprochable aux yeux des hommes, et il est persuadé d'avoir gardé la loi de Dieu. Ressentait-il un besoin plus ou moins vague de plus de sainteté encore ? Attendait-il, du «bon maître» qu'il interroge, une approbation de sa conduite : «Mais tu as fait tout ce qu'il fallait, tu es parfait, qui héritera de la vie éternelle si, toi, tu ne l'as pas ?» Et «Jésus l'aima». Il ne le reprend pas quand le jeune homme affirme avoir observé la loi dès sa jeunesse. Mais ce même Jésus va éclairer de sa lumière le fond de son cœur, et mettre au jour le véritable état de ce cœur que le jeune homme ne connaissait pas. Et il s'en va, triste. Il était prêt peut-être à payer d'un bon prix la vie éternelle, mais pas le prix proposé par ce Rabbi. Donner aux pauvres, soit, il l'avait fait déjà, mais se dépouiller entièrement et, pour comble, suivre ce Maître dans son chemin d'opprobre !

Il n'est donc pas parfait, alors qu'il faut l'être pour avoir la vie éternelle (Rom. 2:7). Jésus a aiguillonné sa conscience et placé devant lui un choix. Tout ou rien. Toi ou Moi. Ne sais-tu pas qu'on ne peut avoir le monde et un Christ rejeté par lui, qu'on ne peut avoir à la fois le monde présent et le monde à venir ? En définitive, il s'agit de décider de ta vie terrestre : ou Jésus promettant la vie éternelle et un trésor au ciel, ou tes biens. Le riche, comme tant d'autres, riches ou pauvres, ne se soucie pas du ciel. Ses pensées sont aux choses de la terre, si même, en Juif sincère, il met un espoir dans le Messie encore futur qu'attend Israël, mais que visiblement il ne reconnaît pas en Jésus de Nazareth. Hélas, c'est là le propre de l'homme de tous les temps, l'homme naturel, irréductiblement ennemi de Dieu (Rom. 8).

«Suis-moi», je suis venu de ma demeure éternelle pour t'appeler à me suivre, je me suis anéanti, puis appauvri et abaissé, par obéissance à mon Père, pour que tu puisses hériter de la vie éternelle par ma mort. «Suis-moi», mon chemin ici-bas est douloureux, c'est vrai, mais il aboutit à la gloire céleste. Ne vois-tu pas que tes grands biens t'éloignent de Celui qui veut ton vrai bien, débarrasse-toi de ce fardeau. Viens, suis-moi !

Il s'en alla «tout triste». L'appel n'avait pas eu d'écho. Jésus poursuit avec ses disciples dont ce jeune homme n'a pas voulu être le compagnon. Il ne sera plus question de lui...

«Suis-moi», c'est l'appel initial auquel on ne peut répondre tant qu'on n'a pas discerné que Celui qui appelle est le Fils de Dieu.

2 - Écouter Sa parole — Luc 10:38-42 — [Tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule]

Marthe recevait dans sa maison celui qu'elle appellera peu après, même dans son ignorance, le Fils de Dieu qui vient dans le monde. Elle se tourmentait, étant en souci de beaucoup de choses, pour que son hospitalité fût digne d'un hôte honoré. Mais Lui, plus heureux de donner que de recevoir, apporte en ce bas lieu le bien le plus précieux, la Parole divine, et il s'agit d'écouter cette parole. Marie l'a compris. Insensible aux reproches de sa soeur, elle qui s'adressent par ricochet à Jésus lui-même, s'assied à ses pieds et L'écoute. Aujourd'hui, comme alors, c'est la seule chose qui compte.

Mais, dira-t-on, comment faire ainsi de nos jours, au moins pour l'immense majorité des gens ? Le «silence qui s'oublie, Jésus, pour te laisser parler — laissant les heures s'écouler» ? Impossible, dans ce monde frénétique, fiévreux, survolté, qui va accélérant toujours davantage la vitesse prodigieuse de ses mutations ! Un monde menacé de toutes parts qui à la fois tremble et s'étourdit, une civilisation branlante, où l'argent est roi et dieu, où la violence l'emporte, une société proche du bouleversement, des multitudes qui s'adonnent à l'immoralité, à l'occultisme, aux plus déraisonnables pratiques, etc. Non, vraiment, ne nous demandez pas l'impossible !

Il y aurait bien à dire là-dessus. Il serait vain de rappeler que naguère on travaillait plus paisiblement mais sans relâche aucun. L'existence effrénée dans nos villes et qui gagne rapidement nos campagnes comporte des jours de repos, de «loisir», et qui se multiplient. Et l'on trouve bien du temps pour des distractions, coûteuses ou non, pour la télévision absorbante, pour des lectures malsaines, mais on ne trouve plus le temps d'écouter, et d'écouter Sa parole. Ne parlons pas non plus des moments perdus à attendre un autobus, ou à stationner devant des guichets encombrés. Il y a là bien des instants où l'âme, à défaut de lire la Bible, peut trouver l'occasion de se recueillir et de se nourrir.

D'autre part, ce que l'on veut ignorer, et qui est une des grandes caractéristiques de notre époque, c'est le nombre croissant des personnes esseulées qui souffrent d'être privées de contact humain et qui ne savent comment «tuer le temps». C'est la contrepartie de l'existence lassante jusqu'à l'épuisement, menée par des gens qu'attend un sort semblable, dès leur retraite, une existence sans but et sans espoir. Et ils courent les rues, les enfants livrés à eux-mêmes, totalement abandonnés, ou qui le sont aux heures de travail des parents. Sans parler du chômage rongeur. Malades physiques ou mentaux, dépressifs, déprimés, surpeuplent hôpitaux, cliniques, maisons de repos. Les difficultés de logement empêchent souvent des familles de garder les leurs auprès d'eux. On n'en finirait pas au sujet de cette marée montante de besoins se ramenant à ceci : ne pas être laissé seul. Chrétiens, comprenons mieux notre devoir de présenter à ces âmes l'Ami divin.

Mais d'abord sachons «écouter» sa Parole pour nous-mêmes. Si nous ne pouvons rester «à ses pieds» comme Marie, c'est Lui qui vient nous dire : «Je suis avec vous tous les jours», jusqu'à la fin. Reconnaissons la voix du bon Berger. Elle se fait entendre partout et toujours, mais il nous faut avoir l'oreille ouverte (És. 50:4). Au cours de notre travail professionnel, quel qu'il soit, au bureau, à l'usine, comme aux champs, cette voix connue veut se faire entendre. Elle devrait constituer pour nous comme un fond sonore, doux, tranquillisant, permanent, qui persiste en dépit des bruits qui viennent s'y plaquer. Que notre témoignage heureux soit rendu auprès du malade dans son lit, près de l'isolé, dans les prisons, dans le train, le métro ; cette voix ne doit pas cesser de résonner dans chacun des siens.

3 - Courir droit au but — Philippiens 3:14 — [Je fais une seule chose]

«Je fais une seule chose», disait l'apôtre Paul. Il avait été «saisi par Christ» et maintenant il cherchait à «saisir» le prix promis au vainqueur de la course. Nous savons bien que nul n'a pu l'atteindre ici-bas mais tous nous sommes invités à le poursuivre, comme si chacun pouvait l'obtenir ; il n'y aura pas de compétitions dans le ciel ! Le même but aura été «gagné», c'est Christ lui-même. Il y aura des récompenses, selon son tribunal, mais tous auront part à sa gloire, et chacun sera pleinement satisfait comme lui le sera.

Le jeune homme riche n'a pas répondu à l'appel initial : Suis-moi. Le fidèle apôtre a entendu l'appel final et y a répondu. Le premier impliquait la mise de côté des biens matériels, le second celle des avantages spirituels dont Saul de Tarse pouvait se prévaloir, dans

l'oubli des «choses qui sont derrière» ; elles font obstacle à la course, les mauvais souvenirs aussi bien que ceux dont la chair se prévaudrait volontiers, dans la bonne opinion qu'elle a d'elle-même. Cet appel final est d'en haut, non pour la terre, il est pour les citoyens du ciel. Qu'en est-il de nous ?

Bien chers frères et soeurs, qu'il nous soit donné — car tout est grâce — d'être de ceux qui demandent afin de recevoir, en suivant dans sa parfaite obéissance un Maître honni du monde, et dont nous écoutons la Parole, sans cesse, oubliant mais sachant, pour tendre avec effort vers «les choses qui sont devant», avec effort, mais avec la force que Dieu fournit. Et nous nous retrouverons, sans peine, dans le même sentier !

C'est le vœu que nous formons avec prière en ce début d'année.

SUIS-MOI — Jean 21:19, 22 par André Gibert

Table des matières

- 1 - Un Seigneur qui a vaincu le monde et est ressuscité
- 2 - Une famille de ressuscités
- 3 - Un chemin qui commence par la mort et se poursuit dans la puissance de la résurrection
- 4 - Des gens qui appartiennent au ciel en cheminant ici-bas

ME 1981 p. 113

1 - Un Seigneur qui a vaincu le monde et est ressuscité

Aux uns, aux autres, Il avait dit : «Venez après moi... Suis-moi» ; et ils l'avaient suivi. Ils croyaient en Lui comme étant le Messie venu délivrer son peuple, et ils le suivaient s'étant repentis et pensant être estimés dignes de la gloire du Royaume. «Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi ; que nous arrivera-t-il ?» demande Pierre. Jésus les assure de leur récompense mais leur enseigne que les bénédictions de «ce temps-ci» s'accompagnent de persécutions ; bien plus, que Lui va mourir (Marc 10:28-34). Ils ne le comprennent ni ne le croient vraiment. Mais, «stupéfiés» et craintifs, il suivent encore le Maître aimé. Thomas dira : «Allons, afin que nous mourions avec lui» ; Pierre : «Quand il me faudrait mourir avec toi je ne te renierai point» ; «et tous les disciples dirent la même chose».

Mais le moment venu, tous s'enfuient. Pierre suit de loin, entre au palais où Jésus est retenu, mais il va tomber d'autant plus honteusement. Seul Jésus peut avancer dans ce chemin de la mort, et il faut qu'il y soit seul. La chair recule. Elle a suivi en tremblant ; mise à l'épreuve suprême elle est terrifiée et s'effondre. Nous n'avons en nous aucune force pour suivre jusqu'au bout un Christ rejeté, pas plus que de mérite quelconque donnant droit au royaume ; non que Jésus oublie que ses disciples ont persévéré avec lui dans ses tentations, mais il les rétribuera plus tard, après avoir vaincu, lui seul, en mourant.

Mais Il a vaincu.

Le voici ressuscité. Il vient vers «ses frères». Il les remet en route en qualité de frères : «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie». Il restaure Pierre, lui confie ses brebis, ses agneaux, le rétablit, une fois «revenu», dans un service dont il s'était rendu indigne : «fortifier ses frères». Puis il lui dit tout à nouveau : «Suis-moi».

2 - Une famille de ressuscités

Il va les quitter corporellement mais après avoir dit : «Je suis avec vous tous les jours». Il les engage dans le chemin qui a été le sien, avec ses obstacles et ses peines, mais les y engage maintenant en tant que vainqueur de la mort. Le chemin n'aboutit pas à la croix, il en part, pour aboutir à la gloire. Et s'il comporte la prise journalière de la croix, la mort est derrière, sa puissance est annulée, la vie lui est désormais. Le but est Jésus glorifié. Pierre parlera de «l'espérance vivante», et avec quelle sérénité il déclarera venu le moment de déposer sa tente ! Son corps subira bien la mort physique, et c'est ainsi que Pierre glorifiera Dieu, mais il sait que cette mort a perdu son aiguillon, de même qu'il a appris que des croyants resteront, selon la volonté du Seigneur, vivants sur cette terre jusqu'à ce qu'Il vienne, lui qui a été mort et qui vit désormais aux siècles des siècles. Il est «le premier-né des morts» ; sa famille est une famille de ressuscités.

3 - Un chemin qui commence par la mort et se poursuit dans la puissance de la résurrection

En avons-nous assez conscience ? Notre chemin est bien à travers le monde qui a mis Jésus à mort, et «gît dans le méchant» ; mais nous y sommes comme des «régénérés pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts», et nous y marchons après un Jésus toujours contredit et haï, mais qui a «vaincu le monde». Le croyant est une nouvelle création au milieu de l'ancienne. Il possède l'Esprit de vie, quoique dans un corps mortel, et cet Esprit est plus grand que celui qui domine dans ce monde. L'apôtre Paul était «mené en triomphe dans le Christ», la croix lui devient sujet de gloire, et crucifié au monde il tient le monde pour crucifié. Aucune force en nous, mais toute force en Jésus. Le chemin commence par la mort de Christ pour nous, mais donc notre mort avec lui ; il se poursuit dans «la puissance de sa résurrection», laquelle s'exerce dans la mesure où cette mort est pratiquement appliquée au vieil homme pour que la vie du nouveau se voie. Paul portait toujours et partout dans son corps la mort de Jésus, il était toujours livré à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie de Jésus fût «manifestée dans son corps», «manifestée dans sa chair mortelle».

4 - Des gens qui appartiennent au ciel en cheminant ici-bas

Faisons de ces choses notre réalité . Ne les laissons pas à l'état de savoir théologique. La vie n'est pas seulement devant nous, elle est en nous, et c'est la vie de Christ. J'aimerais attirer ici l'attention sur un des côtés de l'épître aux Hébreux, entre tant d'autres remarquables. Après avoir présenté Jésus, Fils de Dieu, glorifié comme Fils de l'homme, et avoir pressé les chrétiens, «compagnons du Christ», de ne pas s'écarter mais de «tenir ferme jusqu'au bout leur confession», puis nous avoir parlé de lui comme de notre grand sacrificateur s'occupant de nous dans le ciel, l'épître nous apprend qu'Il nous a ouvert l'accès du ciel, par un chemin jamais frayé jusque-là, «nouveau et vivant» en vertu du sang de la propitiation. Et c'est ensuite seulement que, revenant aux exhortations premières, elle parle du chemin du croyant sur la terre, le chemin de la foi, avec ses épreuves et ses tribulations, chemin illustré par les nombreux témoins d'autrefois (une nuée !), mais qui revêt maintenant un caractère nouveau. Les yeux sont invités à se fixer sur Jésus, chef et consommateur de la foi. Il l'a frayé lui-même, il y engage des gens qui, échappés à la servitude du pouvoir de la mort, appartiennent au ciel bien que cheminant ici-bas. Lui, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la contradiction des pécheurs, enduré la croix, méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Il est à la fois modèle, but et force. «Suis-moi». «Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces», et ses traces vont jusqu'au ciel. Certes, nous avons besoin de la discipline du Père, et les avertissements du Seigneur nous sont indispensables, mais en vue de quoi, sinon de nous ramener au chemin — la «voie éternelle» — où la grâce nous veut, à la suite de Jésus.

SI NOUS SOUFFRONS AVEC LUI... Romains 8: 1, 15-30 par André Gibert

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1984 p. 197-204

Table des matières

- 1 - Le sujet de l'épître aux Romains (ch. 1 à 7)
- 2 - Position en Christ et jouissance des choses du ciel
- 3 - Enfants de Dieu sur la terre
- 4 - Cohéritiers de Christ
- 5 - Co-souffrants et co-glorifiés
- 6 - Soupçons du croyant
- 7 - L'attente du croyant

1 - Le sujet de l'épître aux Romains (ch. 1 à 7)

Nous sommes tous, par notre nature originelle, sujets à condamnation à cause du péché. Notre condamnation a été prononcée dès la chute avec toutes ses conséquences, la souffrance, la lutte, le travail pénible, enfin la mort, et après cela le jugement. Nous ne pouvons être délivrés par nos propres efforts, et nos propres oeuvres sont sans valeur. Pour qu'il n'y ait plus pour nous de condamnation, il a fallu que quelqu'un vint régler la question de notre relation avec un Dieu juste et saint. C'est ce que le Christ Jésus a opéré, prenant notre place sous la condamnation et étant agréé comme substitut. Cette délivrance est assurée à quiconque croit. C'est le grand sujet de l'épître aux Romains. Les chapitres 3 et 4 parlent de la justification des péchés par la foi, et le chapitre 5, versets 1-10 nous apprend que nous avons la paix avec Dieu. Mais l'âme, après avoir connu le soulagement du poids de ses péchés, a ensuite des découvertes décevantes à faire. Il faut apprendre que nous avons une nature rebelle à la volonté de Dieu et toujours condamnée par la loi de Dieu. Comment y échapper ? La fin du chapitre 5 et les chapitres 6 et 7 nous parlent de la délivrance de cette puissance odieuse du péché : quand Christ est mort pour moi, Dieu a fait mourir cette vieille nature dont je ne peux m'affranchir et qui est liée à ce corps mortel. La vie nouvelle nous est donnée, une vie de résurrection. La loi n'a aucune prise sur cette nouvelle nature.

2 - Position en Christ et jouissance des choses du ciel

On arrive ainsi à ce premier verset du chapitre 8. Pour le croyant tout est dans cette personne donnée maintenant à connaître comme Seigneur après avoir été connu comme Sauveur. Par sa mort et sa résurrection, il nous a placés dans la même position que lui, vivant d'une vie triomphante de la mort : nous sommes ressuscités en Lui. Telle est notre position devant Dieu. Il doit en résulter pour le croyant à la fois la paix et une vue nouvelle des choses : de nos relations, de l'état du monde, de la façon dont nous sommes placés ici-bas, de Celui qui va revenir. De tout cela, l'Esprit Saint vient lui-même nous entretenir. Être en Christ est la vraie condition du chrétien. Cette position nous est acquise quand nous croyons en Christ, mort pour nos fautes et ressuscité pour notre justification et qui, venu «en ressemblance de chair de péché et pour le péché», a subi la condamnation de ce péché attaché à notre chair. L'Esprit de vie vient nous dire cela. Il nous faut le croire. Dieu veut que, déjà sur la terre, nous jouissions des choses du ciel, et cela en rapport avec ce que nous sommes appelés à connaître ici-bas.

Au chapitre 7 le croyant est affecté par la découverte de la racine du mal qui est en lui ; les «péchés» ne sont que les fruits de cette racine que rien ne peut arracher et qui s'appelle «la chair». Il comprend après une lutte pénible que la délivrance n'est qu'en Christ. Avec reconnaissance il peut rendre grâces. Mais il traîne toujours, tant qu'il est sur la terre, ce «corps de mort». Ce corps est mort à cause du péché (8:10) et nous avons à le tenir pour mort parce que Dieu le tient pour tel. Ce corps nous relie à la terre. La matière en elle-même n'est pas coupable, mais elle est employée à des fins coupables (ch. 6), parce que «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu». C'est celle-ci qui a souillé toute la première création. Comment pouvons-nous poursuivre notre chemin ?

3 - Enfants de Dieu sur la terre

Dans la puissance de l'Esprit qui nous a été donné. Cet Esprit n'est pas une influence mais une personne. Il s'agit pour nous de lui laisser toute la place, de marcher comme conduits par l'Esprit de Dieu (ch. 8:14). Tout chrétien amené à se réjouir de ce salut a éprouvé que cette joie ne vient pas de lui-même, mais est communiquée par l'hôte divin, l'Esprit. Comme fils et filles de Dieu nous marchons sur cette terre, conduits par l'Esprit (8:14), et ce même Esprit, l'Esprit d'adoption, rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu, ce qui comporte plus la notion d'engendrement que le terme de fils. Nous avons le témoignage intérieur de l'Esprit qui rend capable de dire : Abba Père. L'Esprit nous a été donné non pas pour que nous soyons dans la crainte qui porte avec elle du tourment, mais dans l'amour qui chasse une telle crainte. Certes, nous sommes aussi exhortés à la sainte crainte d'un Dieu connu comme Père, et cela est aussi solennel que précieux. Mais comme enfants nous nous adressons à un Père connu et aimé.

Voilà donc des enfants de Dieu sur la terre. N'est-ce pas merveilleux ? Ont-ils une puissance extraordinaire ? Oui, le monde n'a pas idée de la puissance de l'Esprit. Mais vont-ils être délivrés de ce dont le monde souffre et gémit ? Non. Cet état provisoire de notre séjour sur la terre est précisément décrit dans notre chapitre 8.

Celui en qui nous sommes a été homme sur la terre ; il nous a donné sa vie ; or il a été rejeté, crucifié, et il nous laisse pour être ses témoins dans un monde qui n'a pas changé à son égard. À cette opposition du monde, nous avons une réponse : non seulement notre âme jouit déjà de la rédemption et du salut, mais bientôt nous en aurons fini avec notre corps de mort et de souffrance, et notre magnifique espérance se réalisera. Le corps ne sera pas annulé, mais transformé, c'est la rédemption du corps (8:23). Jusqu'à ce moment-là nous avons à tenir la chair dans la mort et à vivre de la vie nouvelle. C'est la tragédie de la vie chrétienne, mais aussi sa grandeur.

4 - Cohéritiers de Christ

Au chapitre 8, verset 17, il est parlé de l'héritage. Cet héritage est futur, d'une part pour la terre (dans le règne de mille ans), d'autre part dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, et la personne de Christ est au centre de toutes ces bénédictions. C'est en association avec Lui qu'il y a un héritage. Il l'a acquis par sa mort. Si nous étions héritiers de Dieu seulement, ce pourrait être des bénédictions données par Dieu en dehors de Christ ; il n'en est pas ainsi. Nous sommes co-héritiers de Christ.

S'agissant de la terre, quelle y a été la part de Christ ? Il avait tous les droits. Mais la création se trouve, par la faute de l'homme, sous la domination de Satan, avec le péché et ses tristes conséquences. Christ est venu avec les promesses de grâce de Dieu envers le royaume promis. Il n'a pas été reçu. Un royaume de bénédictions, le royaume du ciel sur la terre, a bien été dès lors offert par Christ (Matt. 9 et 10). Jésus pouvait tout guérir, chasser des démons, ressusciter des morts ; il a manifesté cette puissance quand il le fallait. Le roi était là, il suffisait que son peuple le reçût pour qu'il y eût abondance de biens, joie et paix. Il n'a pas été reçu. Quand Jean Baptiste a paru douter (es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ?), Jésus lui a simplement répondu que tout ce qui

était annoncé se montrait réalisé (Matt. 11:4, 5). Le royaume était donc là mais dans la personne du Roi, et le Roi était rejeté ; le résultat est la malédiction : «Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi, Bethsaïda !...» Le monde reste tel quel, et il en sera ainsi pendant un temps dont la durée dépend de la sagesse de Dieu. À la fin de ce chapitre 11 de Matthieu, on abandonne la pensée d'un royaume ici-bas et on est transporté dans un autre monde, celui de la foi, avec autre chose que des délivrances temporelles ou des guérisons, lesquelles étaient la marque d'un royaume dont on n'a pas voulu. Les croyants maintenant sont les cohéritiers de quelqu'un qui est ressuscité mais qui, pour le monde, est toujours le crucifié. C'est à travers sa croix que nous avons à voir le monde. Aussi les croyants, associés à un Christ dans la gloire, le sont aussi bien dans les souffrances. Nous sommes cohéritiers aussi bien de la gloire à venir que des souffrances du temps présent (Rom. 8:17, 18).

Quand on parle de guérisons, on méconnaît le plus souvent la condition du chrétien telle que ces passages la montrent, et l'on agit comme si le royaume des cieux était pour maintenant — je dis bien le royaume des cieux, car le royaume de Dieu est un autre aspect du royaume (actuel en ce sens qu'il s'exerce déjà sur nous).

5 - Co-souffrants et co-glorifiés

Co-souffrants et co-glorifiés : la foi se réjouit de devancer les bénédictions éternelles, et cela sur une scène où la mort et la souffrance continuent à dominer. Un chrétien ne peut pas ne pas souffrir. Suffit-il de foi pour être guéri ? Non, et c'est important de le dire dans les jours actuels. La foi n'enlève rien des souffrances. Il est facile d'encourager un malade, un déprimé, par des paroles, par l'Écriture même, en ce sens qu'il est facile de prononcer des paroles d'encouragement, mais il est beaucoup plus difficile de souffrir avec ceux qui souffrent. Et c'est ce que faisait Jésus. Le chrétien est exposé à des tribulations de la part d'un monde ennemi : ce sont les souffrances pour Christ, et nous ne les connaissons pas assez, n'étant sans doute pas assez fidèles. Toutefois ici, en Romains 8, il ne s'agit pas de cette sorte de souffrances, mais plutôt des souffrances avec Christ. Il ne s'agit bien sûr pas non plus des souffrances engendrées par notre infidélité. Christ souffrait de se trouver au milieu d'un monde de souffrances, en voyant ce que le péché avait amené sur la créature. Il a marché au milieu des misères, des peines, des douleurs. Son cœur en a saigné (Jean 11). Le Seigneur a donc souffert dans son âme, oui certes, mais il est dit bien plus encore : qu'il a porté nos langueurs et s'est chargé de nos douleurs. Il a souffert ce que les hommes souffrent dans leur corps. Quand il guérissait, il souffrait de cette manière. Nous, nous avons à participer à l'état présent de la création. Les souffrances qui atteignent les hommes sont renforcées chez les croyants, car ils éprouvent que ce sont les tristes conséquences du péché. La création soupire (même les choses inanimées !). La création est en travail (le mot est celui employé pour les douleurs de l'enfantement). Ce travail n'est que pour un temps. Quand cela cessera-t-il ? Quand Christ établira sa domination. Les souffrances, appartenant à la première création, seront changées dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. La gloire amenant la liberté se répandra sur l'univers, une liberté de choses réconciliées avec Dieu (Col. 1:20).

6 - Soupirs du croyant

Nous aussi, étant dans la création, nous soupignons avec elle, et plus qu'elle dans la mesure où nous ressentons qu'il s'agit des conséquences du péché. Mais le croyant a l'Esprit, et c'est là la différence totale d'avec le monde. Nous avons les prémices de l'Esprit (c'est-à-dire les premiers fruits qu'il produit). La gloire à venir (ch. 8:18), nous sommes seuls à l'entrevoir. Comme elle devrait paraître sans comparaison possible avec les souffrances ! Et le même Esprit nous vient en aide. Nous ignorons tellement les voies de Dieu, que nous hésitons dans nos circonstances, dans les peines morales ou physiques, ne sachant demander ce qu'il faut comme il convient. Nous sentons notre infirmité. Voici, par exemple, des êtres chers dont nous désirons la guérison, mais que demander ? Il y a le «Que ta volonté soit faite», et il faut toujours l'ajouter. Mais est-ce tout dans l'exposé des besoins ? Il y a en nous ce même Esprit qui conduit les enfants de Dieu, même si nous sommes trop souvent rétifs à cette direction ; il opère, dans nos cœurs, souvent à notre insu.

Trois sortes de soupirs sont mentionnés, les soupirs de la création, nos soupirs comme ayant les prémices de l'Esprit, et les soupirs de l'Esprit. Nous confondons souvent ses soupirs avec nos soupirs. Mais l'Esprit lui-même intercède ; Christ intercède en haut et l'Esprit intercède ici-bas, en nous, dans les saints et pour les saints. Nous ne savons pas demander, mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. Sommes-nous de ceux qui aiment Dieu ? Nous ne l'aimons certainement pas assez, mais l'amour pour Dieu est pourtant un trait distinctif du croyant, car «l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit». «Nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier». Le verset 28 dit que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, non pas de ceux que Dieu aime quoique ce soit aussi vrai. Mais l'Esprit s'exprime ainsi parce qu'il a travaillé en vous pour que vous ayez conscience que Dieu vous aime.

7 - L'attente du croyant

Ensuite les versets 29 et 30 nous donnent un raccourci saisissant et merveilleux des voies de Dieu envers les siens depuis la préconnaissance jusqu'à la gloire. Nous aimons Dieu parce que l'oeuvre de salut a été opérée en nous ; Dieu nous a aimés de tout temps. La destinée finale, c'est d'être conformes à l'image de son Fils. Tout ce qui était nécessaire pour qu'il en soit ainsi était dans les conseils de Dieu et a son accomplissement en Christ (v. 29). Telle est notre attente et telle est la patience de la foi qui, ayant reçu l'appel, la justification et l'espérance de la gloire (v. 30), est appelée à demander avec assurance, reconnaissance et adoration.

Que Dieu lui-même, par son Esprit, nous garde dans la jouissance de ces choses : «Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissance, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (v. 38, 39).

LE REPOS DE DIEU — Hébreux 4 par André Gibert

Bibliquest

Repos futur et présent; les ressources pour le saisir
Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ME 1956 p. 57-65

Table des matières

- 1 - Diverses sortes de repos
- 2 - Repos après achèvement d'une œuvre : un repos sabbatique
- 3 - Achèvement de l'œuvre pour la 1° et la 2° création
- 4 - Le repos promis n'est pas atteint par incrédulité
- 5 - Il reste un repos pour le peuple de Dieu et pour la foi
- 5.1 - Le repos comme espérance proposée au peuple terrestre
- 5.2 - Le repos comme espérance proposée au peuple céleste
- 5.2.1 - une espérance qui rend étranger
- 5.2.2 - une lutte actuelle
- 5.2.3 - le temps des oeuvres
- 5.3 - Un repos saisi maintenant — les ressources

1 - Diverses sortes de repos

Dieu dit : «Mon repos». Le repos de Dieu, ce n'est pas simplement un repos que Dieu donne, si précieuse que soit cette pensée à elle seule, mais c'est le repos dont Il jouit lui-même. Quand il est parlé du salut de Dieu, par exemple, il s'agit du salut qu'Il opère et qu'Il accorde, mais on ne pourrait dire : son salut, dans le sens qu'Il en bénéficierait lui-même, sauf quand Il s'identifie avec ceux qu'Il délivre (Ésaïe 63:5). Au lieu que son repos, comme sa gloire, sa justice, sa sainteté, lui appartient en propre et concourt à composer l'infinie béatitude du «Dieu bienheureux». Il nous donne dans sa grâce le repos de la conscience dont nous avons besoin comme pécheurs, Il veut faire éprouver aux siens le repos du coeur, mais son repos est autre chose encore. La merveille est qu'Il ait voulu introduire des hommes, non seulement dans un repos donné par Lui et propre à les satisfaire, mais dans son repos à Lui. Il faut qu'ils soient formés à cela, rendus capables d'en jouir comme Lui-même, donc qu'ils possèdent Sa nature, ayant reçu de Lui non pas seulement une «respiration de vie», mais la vie même, par son Esprit. La nature pécheresse est aussi étrangère que réfractaire au repos de Dieu. Elle ne saurait y être admise, et il lui serait insupportable.

2 - Repos après achèvement d'une œuvre : un repos sabbatique

C'est un repos sabbatique, c'est-à-dire non pas l'arrêt d'un travail qu'on interrompt afin de reprendre des forces, ou qui cesse parce que celui qui travaille ne peut aller au delà, mais le repos qui suit l'achèvement d'une oeuvre à laquelle rien n'est à reprendre ni à ajouter. Dieu «ne se fatigue pas» (Ésaïe 40:28) ; la peine dans le travail est la conséquence du péché. En avoir fini avec des épreuves douloureuses et des combats, comme en Apocalypse 14:13, est une bien douce perspective, certes, et l'on comprend qu'elle soit présentée à propos des derniers martyrs, mais le repos de Dieu est quelque chose de bien plus élevé, il n'est pas cessation de peines mais plénitude de satisfaction dans un ouvrage parfait ; c'est le côté positif plus que le négatif qui compte. Tout est en place, vit, fonctionne, comme Dieu l'a voulu. Il n'y a pas à revenir sur un ouvrage terminé, conforme au plan initial.

3 - Achèvement de l'œuvre pour la 1° et la 2° création

S'il s'agit de la première création, «les oeuvres ont été faites dès la fondation du monde», et «Dieu s'est reposé de ses oeuvres» : «Il se reposa de toutes ses oeuvres au septième jour», car «tout était très bon». Les anges ont célébré l'oeuvre créatrice lors de son enfancement (Job 38:7). Mais «Dieu s'est reposé de ses oeuvres» une fois qu'elles ont été parfaitement achevées. Ce repos de Genèse 2:2 n'est pas seulement une figure du repos éternel à venir, mais un premier état, parfait en lui-même, du repos de Dieu. Dieu dans sa béatitude, satisfait de la création que les anges acclament, se repose de ses oeuvres, quoique pas en elles. Ces oeuvres de la première création ont été gâtées ensuite par le péché. Mais Dieu ne les recommence ni ne les répare. Il va entreprendre une autre création, la nouvelle création, par l'oeuvre rédemptrice. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille», dira Jésus ; le moment où il sera dit : «C'est fait», est encore à venir. Mais «toutes les oeuvres» de la première création n'en ont pas moins été achevées en leur temps propre. Rien de plus ne nous en est dit, mais cela propose à notre méditation «le Dieu bienheureux». L'homme n'était pas entré alors dans ce repos de Dieu ; il était placé dans une sphère de travail (Gen. 2:5, 15), travail à la vérité exempt de peine, dans un lieu de délices où Dieu le rencontrait. Créature bénie et élevée au-dessus de toutes les autres, il avait pour sa part Eden, le jardin de Dieu. C'est par le péché que, en même temps que la mort entraînait dans le monde, y étaient introduits la souffrance et le labeur pénible sur un sol maudit.

Quand l'ouvrage de la nouvelle création sera achevé, Dieu se reposera de ses oeuvres nouvelles de rédemption ; mais Il le fera dans son amour, au sein de la bénédiction universelle, Sa gloire resplendissant dans le Fils bien-aimé artisan de la seconde comme de la première création, et son Épouse céleste. Des hommes seront introduits dans ce repos de Dieu, ayant été «rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière» et «transportés dans le royaume du Fils de son amour».

4 - Le repos promis n'est pas atteint par incrédulité

Dieu a fait la promesse (*) d'un tel repos. N'est-ce pas là la bonne nouvelle (*) de tous les temps ? Les promesses terrestres elles-mêmes ouvraient à la foi la perspective du repos de Dieu. Les patriarches avaient reçu la promesse de posséder des choses visibles, sur la terre, mais cette promesse, parce qu'elle émanait de Dieu et que seule la foi la recevait, tournait leurs regards vers la cité céleste, comme le met bien en évidence Hébreux 11. Le peuple d'Israël, tiré d'Égypte pour être «planté sur la montagne de l'héritage de Dieu» (Ex. 15:17), aurait été, s'ils avaient cru, introduit en Canaan pour accéder au repos de Dieu promis à la foi. Ils sont tombés dans le désert, a causé de leur incrédulité (Héb. 3:17), et ils n'ont atteint ni le pays ni le repos. Ils ne le pouvaient. L'épreuve a été faite, en eux, de l'impossibilité pour l'homme d'atteindre par lui-même ce repos divin. Et en réalité le repos de Dieu ne pouvait être obtenu, par rapport à la création souillée par le péché, tant que le péché y subsisterait. Si la génération suivante est bien entrée en Canaan, introduite par Josué, ce n'est certes pas sur le pied de la foi — sauf Josué et Caleb, seuls survivants de la génération sortie d'Égypte, et témoins précisément des privilèges de la foi — mais sur celui de la fidélité de Dieu à sa promesse, et, si le peuple est entré dans le pays, il n'est pas entré dans le repos de Dieu. «Josué ne leur a pas donné le repos». Pourquoi, sinon parce que l'incrédulité de la génération précédente dans le désert s'est continuée par celle de la génération entrée dans le pays ? (Juges 2). Les combats pour la prise de possession du pays se sont arrêtés un jour, mais, par l'infidélité du peuple, ils n'ont pas été entièrement terminés ; il est bien

dit, à plusieurs reprises, que «le pays se reposa de la guerre», mais ce n'était pas là le repos de Dieu. On sait la triste suite de l'histoire de ce peuple.

(*) Epangelia, promesse, et Evangelion, bonne nouvelle, sont deux mots très proches, qui comportent essentiellement, l'un et l'autre, l'idée d'annonce, de message.

5 - Il reste un repos pour le peuple de Dieu et pour la foi

Mais la promesse du «repos sabbatique» demeure. «Si quelques-uns n'ont pas cru, leur incrédulité annulera-t-elle la fidélité de Dieu ?» (Rom. 3:3). C'est pourquoi, longtemps après Josué, Dieu dit, par David : «Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos coeurs». Tant que dure cet aujourd'hui il est urgent de croire Dieu à salut, car c'est un temps qui prendra fin, à «un certain jour déterminé». De ceux auxquels la parole est adressée en cet aujourd'hui, il en est qui, parce qu'ils ne croient pas, n'entreront pas dans le repos promis. Dieu dit d'eux comme d'Israël incrédule dans le désert : «S'ils entrent dans mon repos !». Il le jure dans sa colère, mais les termes mêmes de ce serment impliquent que «quelques-uns y entrent», tels Josué et Caleb jadis en Canaan. «Aujourd'hui» où la foi traverse épreuves et peines, ne durera pas à toujours, et, tant que ce jour dure, un repos sabbatique «reste» pour le peuple de Dieu.

5.1 - Le repos comme espérance proposée au peuple terrestre

Il reste, d'abord et directement, comme l'espérance proposée au peuple terrestre, espérance de posséder Canaan en tant que peuple agréé de Dieu, espérance du repos terrestre dans la justice et la paix, tel que les prophètes l'ont annoncé. Alors «Dieu se reposera dans son amour, s'égaiera» en son peuple «avec chant de triomphe» (Soph. 3:17), et fera reposer les siens. Cette promesse soutiendra les fidèles de l'avenir, le résidu pieux la retrouvera avant de discerner en Jésus le vrai Josué qui apparaîtra enfin pour les délivrer (Soph. 3:16) et les introduire dans le repos du royaume millénaire.

5.2 - Le repos comme espérance proposée au peuple céleste

Les Hébreux devenus chrétiens sont enseignés non point à renier cette espérance d'Israël (cf. Actes 26:6, 7), mais au contraire à la reprendre en la rattachant à Celui qui l'accomplira, et en la considérant dans sa perspective la plus vaste et la plus haute pour attendre, comme les patriarches mais avec «quelque chose de meilleur», la cité céleste. Voyant Jésus glorifié dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur bien que toutes choses ne lui soient pas encore assujetties, les chrétiens saluent en Lui leur précurseur, entré au-dedans du voile : «l'espérance proposée», c'est d'être avec Lui, là où Il est.

5.2.1 - une espérance qui rend étranger

Ils s'enfuient pour la saisir, et c'est là ce qui fait d'eux des étrangers dans un monde devenu pour eux le désert. La foi qui a pris Jésus pour objet assure le repos à la conscience (c'est le point de départ), et le repos au coeur (c'est un fait d'expérience dans le chemin), mais elle se saisit de la promesse du repos sabbatique qui reste, et qui est le repos même de Dieu. Jusqu'à l'entrée effective dans ce repos, il y a les exercices du désert.

5.2.2 - une lutte actuelle

Et si même, à un autre point de vue, le croyant peut en même temps entrer par la même foi dans la jouissance des bénédictions célestes, c'est au prix d'une lutte (Éph. 6:12) contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes, comme Josué et le peuple eurent à lutter en Canaan. Ne nous attendons pas à trouver le repos ici-bas quant aux choses de la terre.

5.2.3 - le temps des oeuvres

C'est le lieu et le moment des «oeuvres», non point d'oeuvres à faire pour être acceptés, mais des «bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance afin que nous marchions en elles» (Éph. 2:10). Nous nous reposerons d'elles, et de tout ce qui les aura inévitablement accompagnées, combats et fatigues, peines et souffrances, avec les joies qui s'y mêlent, comme la vie d'un apôtre Paul nous en fournit le tableau. Le repos «reste», et «celui qui entre dans le repos s'est reposé de ses oeuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes propres». Dans le labeur présent nous ne sommes pas laissés à nous-mêmes : le travail de Dieu dans son gouvernement n'a pas cessé, le Père veille sur ses enfants, Christ intercède pour eux, le Saint Esprit travaille dans ce monde et opère dans les saints par des prières et des supplications, avec des soupirs... Tout cela cessera, et le repos de Dieu verra se déployer, sans peine ni fatigue, le service et l'activité dans ce qui sera fixé pour jamais, à l'abri de toute souillure, de quelque altération et trouble que ce soit.

5.3 - Un repos saisi maintenant — les ressources

Le croyant a devant lui ce bonheur infini du ciel. Loin d'être une contemplation stérile, une telle espérance est pour lui une source d'activité, de force et de sanctification. Mais, comme toujours, la foi étant «l'assurance des choses qu'on espère», le nouvel homme se réjouit déjà dans ce repos de Dieu. Il en connaît quelque chose dès maintenant. L'espérance à la fois le fait soupirer et le transporte de joie, parce qu'il a les «prémices de l'Esprit».

Aussi est-il dit : «Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos» et : «Appliquons-nous à entrer dans ce repos-là», sans qu'un temps soit assigné. L'entrée effective est future, mais la foi la devance. D'autre part, il ne suffirait pas de dire : J'ai cru une fois pour toutes, et un jour j'entrerai... La foi, qui embrasse l'avenir, ne parle pas d'elle simplement au passé, mais de façon actuelle. Le «nous avons cru» entraîne le «appliquons-nous». Il faut «retenir ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance» pour garder la certitude d'arriver au repos, comme Christ notre précurseur, chef et consommateur de la foi. L'âme ne peut parler de cette espérance, «ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au dedans du voile», si les yeux ne sont pas fixés sur Celui qui est entré là.

Hélas, nous ne le savons que trop, laissés à nous-mêmes nous ne pouvons que défaillir. Mais les ressources divines toutes-puissantes sont aussitôt placées devant nous : la Parole de Dieu, la souveraine sacrifice de Christ, le trône de la grâce (v. 12-16). À nous d'en user, par la foi. Nous avons cru à salut, il s'agit maintenant de «porter une plus grande attention aux choses que nous avons entendues».

Les Israélites avaient été «évangélisés», et nous l'avons été comme eux. La promesse d'entrer dans le repos, maintenue malgré les défaillances répétées de l'homme et proposée sous des formes diverses dans toutes les dispensations, l'est présentement sous la forme de l'Évangile chrétien. Jésus est «l'apôtre de notre confession». Si nous avons cru, et pas seulement entendu, comme les Israélites qui entendirent la Parole mais à qui elle ne servit de rien, n'étant pas mêlée avec de la foi, nous avons maintenant à laisser agir cette même Parole qui donne la promesse et qui discerne et juge toute activité de la chair, parce que la chair est toujours contre la promesse. Dieu met par elle toutes choses à nu, mais c'est pour soutenir la foi, en faire vivre le nouvel homme, et mettre à mort la chair, non point l'améliorer.

Les Israélites avaient aussi un sacrificateur, mais infirme et faillible comme eux. Nous avons Christ comme «sacrificateur de notre confession». S'il agit bien selon le précieux office dont Aaron était investi, Il le fait non comme fils d'Aaron mais comme revêtu de la sacrificature éternelle, selon l'ordre de Melchisédec. Mais Il est, bien plus encore qu'Aaron, «capable de sympathiser à nos infirmités, ayant été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché». Il ne sympathise nullement avec la chair, ni ne l'excuse. Aucune promesse n'a jamais été faite à la chair. Il s'occupe du nouvel homme, pour le faire avancer dans le chemin de la foi.

Dieu, enfin, était bien au milieu du peuple, dans le tabernacle, mais il n'existait pas d'accès frayé vers Lui, alors que maintenant l'accès est ouvert, les relations établies, de sorte que nous nous approchons avec confiance du trône de la grâce. La miséricorde y attend le croyant, et la grâce pour qu'il ait du secours au moment opportun. Nos infirmités sont avec nous, et notre indignité qui a besoin de la miséricorde ; mais ce ne sont pas les infirmités qui font tomber dans le désert, c'est l'incrédulité.

Exhortons-nous donc «l'un l'autre chaque jour, aussi longtemps qu'il est dit : Aujourd'hui» (3:13). Une promesse a été laissée d'entrer dans le repos de Dieu. Peut-il en être de plus grande ? Retenons «ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance».

RENOUVELLEMENTS par André Gibert

Bibliques

Les renouvellements définitifs et les renouvellements progressifs dans le chrétien (nouvelle naissance, entendement, vie nouvelle, homme intérieur, esprit)

Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création (2 Cor. 5:17)

ME 1963 p. 85

Table des matières

1 - Renouvellement définitif.

1.1 - Le chrétien né de nouveau

1.2 - Le nouvel homme renouvelé en connaissance

1.3 - L'entendement renouvelé selon Rom. 12:2

1.4 - Le renouvellement de l'Esprit Saint

2 - Renouvellement progressif.

2.1 - Le développement de la vie nouvelle

2.2 - Le renouvellement de l'esprit de votre entendement

2.3 - L'homme intérieur renouvelé de jour en jour

1 - Renouvellement définitif.

1.1 - Le chrétien né de nouveau

Le chrétien, par grâce, est né de nouveau, né de l'Esprit (Jean 3:3, 6, 8), né de Dieu (1 Jean 5:1), afin de participer de la nature divine (2 Pierre 1:4). Il en a été et il en sera ainsi pour les croyants de tous les temps ; les saints de l'Ancien Testament avaient cette vie comme nous. Mais de plus, à la différence de ces derniers, le chrétien est «en Christ». Christ est venu, a accompli la rédemption, et sa vie devient la vie du croyant. Dieu «nous a vivifiés ensemble avec le Christ», «ressuscités ensemble». Celui qui est venu manifester la vie éternelle, qui a glorifié Dieu sur la terre, qui est mort et a été ressuscité, a été glorifié auprès du Père afin de donner cette vie aux siens : «et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17:2, 3).

Un nouvel homme (*) existe désormais, que tout croyant «a revêtu». Il est entièrement neuf (Éph. 4:24), il n'a rien de commun avec le «vieil homme» étranger à la vie de Dieu, il n'a et n'a jamais eu aucune part à sa souillure. D'autre part il est d'une nouveauté incorruptible, d'une jeunesse éternelle par rapport à ce vieil homme (Col. 3:10), lequel durait depuis la chute et qui, mis à l'épreuve pendant tant de siècles, n'a cessé de se dégrader et de se corrompre, jusqu'à ce qu'enfin Dieu le jugeât à la croix. Le nouveau, lui, a commencé à la suite de l'oeuvre de la croix, dont la résurrection de Christ proclame la parfaite efficacité, telle que la nouvelle nature peut être communiquée aux croyants. Pour chacun de ceux-ci, la vie nouvelle commence quand il croit au Seigneur Jésus ; même s'il ne prend conscience de la chose que plus tard, le nouvel homme est «créé» en lui, «créé selon Dieu» (Col. 3:10, Éph. 4:24), et lui, porteur de cette création nouvelle, peut être désormais «scellé par le Saint Esprit de Dieu pour le jour de la rédemption» (Éph. 4:30).

(*) Sans vouloir aucunement occuper nos lecteurs de questions de mots, nous pensons que les sommaires indications suivantes, puisées à des sources autorisées, pourront être utiles à quelques-uns.

La langue française n'a qu'un mot, nouveau (et ses dérivés, renouveler, etc.) là où le grec en emploie au moins deux, kainos et néos (avec leurs dérivés respectifs). Ces deux termes sont parfois équivalents, mais quand ils diffèrent le premier accentue le sens de : qui n'existait pas jusque là, ou, qui est nouveau dans sa nature, en contraste avec quelque chose de complètement mis au rebut ; — le second donne davantage l'idée de quelque chose de jeune, de récent, en contraste avec âgé, vieux. Ainsi le vin nouveau est néos (le vin de l'année) en Matth. 8:17, et kainos en Matth. 26:29 (comme symbole d'une joie éprouvée pour la première fois, dans ce royaume de Dieu jamais établi jusqu'alors).

«Renouveler» (et renouvellement) est en rapport :

· avec kainos en Col. 3:10 («renouvelé en connaissance») ; 2 Cor. 4:16 («l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour») ; Rom. 12:2 («le renouvellement de votre entendement») ; Tite 3:5 («le renouvellement de l'Esprit Saint») ;

· avec néos en Éph. 4:23 («être renouvelés dans l'esprit de votre entendement»).

Le «nouvel homme» est kainos en Éph. 4:24, et néos en Col. 3:10. Mais le croyant renouvelé est, en Éph. 4:23, maintenu jeune (néos), à l'état frais si l'on peut dire, par une opération continue de ce nouvel homme (kainos) ; alors qu'à l'inverse, en Col. 3:10, le nouvel homme (néos) est «renouvelé», dans le sens de «fait nouveau» (kainos), pour une connaissance qui n'était pas donnée jusque là, et il l'est de façon absolue, définitive. Les temps auxquels sont employés les verbes soulignent encore la chose.

Cf. la note sur Col. 3:10 dans l'édition de 1872 du Nouv. Test. Darby / Pau-Vevey. — Voir aussi «L'Épître aux Colossiens», Vevey, 1912, p. 117-118.

En Éph. 2:15, l'union des Juifs et des nations en un même corps, l'Église, équivaut à un «homme nouveau» (kainos). Il n'avait jamais existé ni même été révélé.

1.2 - Le nouvel homme renouvelé en connaissance

Ce nouvel homme «est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Col. 3:10). La vie de ce nouvel homme est Christ, et Christ est l'image de Dieu (Col. 1:19 ; 2 Cor. 4:4). Le nouvel homme n'est pas plus à l'image du premier Adam que Christ ne l'a été ; il est selon le second Adam, selon cette humanité parfaite que Jésus est venu prendre ici-bas et qu'il garde comme ressuscité et glorifié. Il possède en Christ qui est sa vie les traits divins qui ont été vus chez Lui en tant qu'homme, tels que sainteté, justice, vérité

(Éph. 4:24) . Ce renouvellement est donc en fait une innovation, car le premier homme n'avait évidemment rien de cela, et les croyants de l'Ancien Testament eux-mêmes, tout nés de Dieu qu'ils étaient, espéraient seulement à l'avance dans le Christ. Il est aussi effectif, aussi définitif, que l'existence du nouvel homme, et il demeure («est renouvelé», le verbe est au présent). Il confère entre autres au nouvel homme l'accès à une vraie connaissance. «Le nouvel homme est fait nouveau pour la connaissance, pour connaître. C'est le chrétien vu dans sa personne renouvelée par la présence de la nouvelle vie» (J. N. D.) . Cette connaissance est toute différente de ce qu'enseignent les hommes, quelles que soient leurs prétentions. Il s'agit fondamentalement de la connaissance de Dieu, des choses divines, des bénédictions et de l'espérance célestes, de tout ce que nous avons en Christ, de «tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» qui sont «cachés dans le mystère de Dieu» (Col. 2:3) .

1.3 - L'entendement renouvelé selon Rom. 12:2

Mais par là le croyant est à même de considérer toutes choses et toutes circonstances d'un point de vue nouveau, qui est celui de Dieu même, et de porter sur elles un jugement conforme au jugement divin. Il a la capacité de discerner la volonté de Dieu, son entendement est d'accord avec Dieu : c'est un «entendement renouvelé» (Rom. 12:2) en vue d'un tel discernement. Il en est ainsi de façon absolue. C'est un élément constitutif de l'homme nouveau, et à ce point que, même non affranchi, le croyant encore en lutte avec la chair qu'il découvre en lui, éprouve que son entendement, celui de l'homme intérieur nouveau, est d'accord avec la loi de Dieu et se trouve ainsi en conflit avec la chair (Romains 7:23, 25) . Ce «renouvellement de l'entendement» forme la base du renouvellement de «l'esprit de votre entendement» (Éph. 4:23) : l'entendement, dans son activité, est éclairé et orienté de façon nouvelle.

1.4 - Le renouvellement de l'Esprit Saint

L'acquisition de la vie divine et le renouvellement qu'elle entraîne sont attribués en Tite 3:5 à l'Esprit Saint. C'est «le renouvellement de l'Esprit Saint» ; il faut entendre le renouvellement opéré par l'Esprit Saint. C'est Lui qui communique à l'être moral nouveau du croyant la puissance de la vie nouvelle, avec des mobiles, des désirs, des pensées entièrement nouveaux et opposés à ceux du vieil homme. Tous ces passages nous parlent ainsi d'une oeuvre faite, d'une création complète et définitive, ils posent des fondements immuables. La Parole prend le chrétien à ce point de départ : «les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ». Il est nécessaire que la foi soit bien au clair là-dessus : nous sommes si hésitants à nous emparer des certitudes qui nous sont données, et cela même quand il nous semble les avoir saisies ; et que d'âmes pourtant sauvées n'ont que des pensées vagues sur ces points capitaux ! S'adressant à des chrétiens la Parole ne les invite nulle part à dépouiller le vieil homme et à revêtir le nouveau, ou à faire mourir le vieil homme et à faire vivre le nouveau : c'est chose accomplie, sinon nous ne serions pas nés de nouveau. En Col. 3:9, 10 comme en Éph. 4:22, 23, le verbe est au passé : «ayant dépouillé... ayant revêtu...». L'action est faite, il n'y a pas à revenir sur elle. L'existence du nouvel homme, avec le renouvellement de son entendement, par l'Esprit Saint, n'est pas mise en question, elle ne le sera jamais ; ce serait mettre en cause la nouvelle création, la création de Dieu dont Christ est le commencement.

Mais c'est là précisément que nous attendent les exhortations. Vous êtes placés par la grâce dans des relations nouvelles qui sont merveilleuses, vous avez dès lors une responsabilité en rapport avec ces relations, des devoirs que vous n'aviez pas comme enfants d'Adam. Il s'agit de rendre visible dans ce monde la vie divine que vous avez reçue.

2 - Renouvellement progressif.

2.1 - Le développement de la vie nouvelle

La nouvelle nature est enclose dans un corps qui appartient encore à la vieille création. Ce corps, avec les facultés qui s'y lient, était au service du péché ; maintenant le croyant, tiré de servitude, a le privilège de l'employer au service de Dieu ; mais la vieille nature bien que moralement jugée y subsiste encore, en attendant la plénitude de la rédemption, «la délivrance de notre corps».

La vie chrétienne n'est autre chose que la mise en évidence de l'homme nouveau, marchant et croissant, et dans cette marche et cette croissance portant aux yeux de tous, comme un vêtement, l'image de Celui selon l'image duquel il a été créé. «Vous avez revêtu Christ» (Galates 3:27), eh bien, «revêtez le Seigneur Jésus Christ» (Rom. 13:14), montrez-le pratiquement en vous, «et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises». «Vous êtes morts avec Christ», alors «mortifiez» non le vieil homme (il est mort, tenez-le pour mort) mais ses membres moraux, «vos membres qui sont sur la terre» (Col. 2:23 ; 3:3, 5) . Si vous êtes ressuscités avec Christ, «cherchez les choses qui sont en haut» (3:1). Vous avez «revêtu le nouvel homme», aussi vous est-il dit : «revêtez-vous donc» de tout ce qui lui est propre (3:12 et suiv.).

Une telle vie est en renouvellement constant et progressif, précisément parce qu'elle existe et qu'elle doit normalement se développer. S'il s'agit de la vie naturelle, il est évident que tout homme l'a reçue une fois pour toutes en naissant et que cependant cette vie est continuée, recommencée sans cesse tout au long de son existence terrestre ; de même pour le nouvel homme, il a reçu une fois pour toutes la vie nouvelle à la nouvelle naissance, et elle se renouvelle sans cesse dans ses manifestations. La grâce nous enseigne, nous avertit, nous stimule, nous discipline, pour qu'il en soit ainsi.

«Soyez transformés par le renouvellement de votre entendement» nous est-il dit (Rom. 12:2). Ayant eu l'entendement renouvelé afin de pouvoir discerner la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, le croyant est appelé à calquer sa conduite sur celle du divin modèle, dans l'obéissance à cette volonté, fournissant ainsi un «service intelligent». Il ne sera plus «conforme» à ce siècle qui ne connaît pas la vie de Dieu.

Le «renouvellement du Saint Esprit» qui accompagne la réception de la vie produit ensuite ses effets dans la pratique, comme l'eau coule de la source, dans la mesure où elle n'est pas empêchée de couler. L'Esprit Saint est là pour nous occuper de Christ ; habitant dans le croyant il prend de ce qui est à Christ pour le lui annoncer, il éclaire pour lui les beautés de cette Personne, lui fait désirer de lui être semblable lorsque la foi sera changée en vue. Il opère par toutes sortes de moyens, les dons de grâce, la Parole, la prière, le rassemblement des saints, de façon à nourrir l'âme de Christ, «fortifiant en puissance l'homme intérieur», l'amenant dans la même puissance à contempler la gloire du Seigneur à face découverte et à transformer par là le croyant de gloire en gloire.

2.2 - Le renouvellement de l'esprit de votre entendement

Reprenant ici Éph. 4:24, nous y trouvons que le fait présent «avoir dépouillé le vieil homme», chose passée, entraîne celui d'«être renouvelés dans l'esprit de votre entendement», chose qui se continue, par cette opération du Saint Esprit. Il y a rénovation constante après qu'il y a eu innovation. La marche doit le montrer, se poursuivant sous la même impulsion, dans la même direction, et avec une intelligence sans cesse en éveil, pour faire face aux circonstances les plus variées. L'épître aux Éphésiens nous présente tout particulièrement cette marche, en rapport avec la position assurée du croyant que le Saint Esprit lie à la Tête glorifiée du corps. Renouvellement et dépouillement du vieil homme ont conjointement leur effet pratique, le vieil homme étant tenu pour ce que Dieu l'a fait en le jugeant à la croix de Christ. Ainsi est manifesté au dehors l'homme intérieur renouvelé en «justice et sainteté de la vérité». Qu'en est-il de nous ? Voit-on ainsi Christ dans notre vie quotidienne ? Si nous le contemplions à face découverte, comme nous en

avons la capacité, la transformation de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit, se ferait d'elle-même. Il n'y a pas de voile de son côté à Lui. Qu'est-ce donc qui nous détourne d'une telle contemplation ? À chacun de nous de répondre, ayant affaire pour cela avec Celui aux yeux duquel toutes choses sont nues et découvertes.

2.3 - L'homme intérieur renouvelé de jour en jour

Un serviteur de Dieu fidèle comme l'était l'apôtre Paul manifestait Christ dans sa vie parce que rien ne déroba à sa vue la gloire de Christ. La vie de Jésus opérait la vie par lui, Paul, pour d'autres, tandis que lui-même «portait toujours partout dans son corps la mort de Jésus», et était «livré à la mort pour l'amour de Jésus» (2 Cor. 4:10-12). Il «mourait chaque jour» (1 Cor. 15:31), mais à mesure que la mort imprimait davantage sa marque sur l'homme extérieur dépérissant, l'homme intérieur, nouveau pourtant dès la nouvelle naissance, était «renouvelé de jour en jour» (2 Cor. 4:16). Chaque jour il était fait «nouveau». Ce n'était pas une pauvre remise en état pour pallier une décrépitude, comme on ravale et consolide tant bien que mal un édifice délabré ou qu'on prolonge par un fortifiant un corps usé, mais une «recréation» continue, une mue intérieure. La puissance victorieuse de la résurrection agissait alors que «la mort opérait en lui», et chaque lendemain le trouvait plus vivant, plus près de Christ que la veille. «Comme mourants, et voici, nous vivons» (6:9). Ne désirons-nous pas une mue semblable ? Trop souvent, chez nous, à l'opposé de Paul, l'homme intérieur dépérit, hélas, au point que nous perdons le goût des choses d'en haut, tandis que nous portons toute notre préoccupation sur l'homme extérieur, sa santé et son bien-être. Et pourtant cet homme extérieur est de toutes façons appelé à dépérir et à disparaître, la maison terrestre à être détruite (sans quoi nous n'aurions pas d'édifice éternel dans les cieux), alors que l'homme intérieur est appelé à croître, «jusqu'à Lui».

Ainsi, «l'homme en Christ est la base de toute notre marche, mais cela ne suffit pas pour la puissance. Celle-ci ne s'acquiert qu'en marchant dans une dépendance constante, humiliés en nous-mêmes, afin que Christ soit glorifié, et la chair pratiquement annulée» (*). (*) J. N. D. Un homme en Christ (2 Cor. 12).

Se dire chrétien, c'est affirmer qu'on a dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau ; c'est dire que Christ est notre vie. Mais dire est une chose, vivre en est une autre. Vivre en chrétien, c'est exprimer Christ, prouver ce nouvel homme en le montrant à l'oeuvre dans un bienheureux renouvellement à l'image de Celui vers lequel les regards du fidèle sont tournés.

La foi n'a rien d'autre à faire qu'accepter la position bénie que Dieu nous a faite en Christ, avec tout ce que cette position comporte : les plus hauts privilèges appartiennent à une telle position, mais elle entraîne ici-bas les luttes et les souffrances, dans le dépouillement de nous-mêmes. La chair ni le monde ne peuvent supporter en effet que le croyant la manifeste, car elle les crucifie, eux qui ont crucifié Christ.

«Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. Les choses vieilles sont passées, voici, toutes choses sont faites nouvelles...»

LA POSITION, LA MARCHÉ ET LA FOI par André GIBERT

Bibliques

La conduite du croyant est indissociable d'une foi vivante et de l'espérance ME 1959 p. 29

Tables des matières

- 1 - «Devant Dieu en Christ»
- 2 - «Au milieu d'une génération tortue et perverse» — Phil. 2, 15
- 3 - «Si du moins» ... — Colossiens 1, 23

1 - «Devant Dieu en Christ» (2 Cor. 12:19) — La position

«Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ... nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour» (Éph. 1:4). Les croyants sont donc les objets d'un libre et souverain choix de Dieu, fait dans l'éternité et pour l'éternité. Il nous a voulu revêtus de caractères qui reflètent les siens : la sainteté, qui exclut et repousse tout ce qui n'est pas la volonté divine, — l'irréprochabilité qui est le propre de voies parfaitement conformes à cette volonté, — et cela dans ce qu'il est en Lui-même, c'est-à-dire «en amour». Ces caractères sont ceux de Christ, en qui Dieu trouve ses délices et à qui Il nous associe dans ses conseils éternels. Nous ne pouvons être saints et irréprochables autrement qu'en Christ. Notre caractère est lié à notre position en Lui, en qui nous avons été «bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes» (v. 3). En dehors de Lui nous n'aurions été que des créatures, tombées de l'innocence dans le péché, souillées et coupables. Mais tel Il est, tels Dieu nous voit en Lui, et tels nous serons effectivement et exclusivement un jour.

Le croyant peut parler avec assurance d'une telle position et d'un tel caractère. La base sur laquelle ils sont inébranlablement fondés, c'est l'intention de Dieu. Il n'y a là aucune incertitude, nulle condition n'est posée, nulle réserve n'est faite. Dieu a fait connaître sa volonté ; n'aurait-il pas les moyens d'accomplir, dans le temps, le plan conçu par Lui seul dans l'éternité ? Rien ne saurait Lui faire obstacle, ou plutôt le triomphe de tous les obstacles est impliqué dans le conseil divin lui-même, qui a Christ pour agent : «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté». L'exécution de ce plan divin comporte notre adoption «pour lui, par Jésus Christ» (v. 5), et cette adoption est rendue possible par la rédemption (v. 7). Tout est accompli maintenant, l'oeuvre est parfaite, Christ paraît pour nous devant la face de Dieu, «Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé», tout est «à la louange de la gloire de sa grâce» ; nous sommes «assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (2:6) et nous attendons d'être là avec Lui. Mais le caractère mis sur nous est en Lui, il l'était avant que nous fussions, de toute éternité, comme il l'est pour l'éternité.

2 - «Au milieu d'une génération tortue et perverse» (Phil. 2:15) — La marche du chrétien lumière dans ce monde

Ce caractère est mis sur les croyants ici-bas par l'Esprit saint qui leur a été donné. Ils sont placés, nouvelle création au sein de l'ancienne à laquelle ils appartiennent encore corporellement, «au milieu d'une génération tortue et perverse», parmi laquelle, leur est-il dit, «vous reluisez comme des luminaires». Leur position en Christ, leur relation avec Dieu comme Père — «des enfants de Dieu» — sont immuables, mais ils se trouvent sur la terre comme des preuves vivantes de l'oeuvre de Dieu parmi les oeuvres des hommes, comme les porteurs de la lumière que Christ a apportée dans les ténèbres de ce monde ; leur présence démontre les effets de la parole de vie dans des hommes.

Sommes-nous cela de façon effective et visible ? Ce témoignage est-il clairement rendu ? La même parole, par le même Esprit, enseigne le nouvel homme, l'avertit, le réveille, pour que toute activité de l'ancien soit immédiatement jugée, car le péché demeure en nous tant que nous sommes dans ces corps. Mais rien ne peut changer quoi que ce soit à notre vocation présente, qui est d'être «sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables». Dieu nous revêt, devant le monde, de ce titre sans égal, ses enfants. Nous l'avons reçu par grâce, par la foi au nom du Verbe fait chair. Si nous avons le privilège de prendre un tel nom, notre responsabilité est de le porter. Un enfant de Dieu doit être sans tache s'il veut revendiquer son titre sans se condamner lui-même, aux yeux même de ce monde, qui voit parfois mieux que nous à quoi notre noblesse nous oblige. Un chrétien dont la conduite justifie des reproches, qui se

mêle à la corruption, ternit son caractère, en même temps qu'il «attriste le Saint Esprit de Dieu, par lequel il a été scellé pour le jour de la rédemption».

C'est dans le sentiment que nous sommes sans cesse exposés, dans la pratique, à renier notre caractère, que nous avons à nous conduire avec crainte, et à «travailler à notre propre salut avec crainte et tremblement» . Non que nous puissions être en aucune manière nos propres sauveurs, ni que notre Sauveur puisse perdre aucun des siens, mais la marche que nous sommes appelés à poursuivre est celle de sauvés, et de sauvés par Lui seul. La crainte sanctifiante qui remplit un coeur lorsqu'il a pris quelque peu conscience de la valeur d'une telle personne est de ne pas garder le contact avec elle, de lâcher sa main et d'être entraîné loin de Lui. Nous allons trouver le secret pour être ainsi gardés, dans un troisième passage qui nous parle, lui aussi, de gens «saints, irréprochables et irrépréhensibles».

3 - «Si du moins» ... (Colossiens 1:23) — la foi vivante et l'espérance

Dans l'épître aux Colossiens, les chrétiens sont considérés comme des gens qui étaient «autrefois étrangers et ennemis quant à leur entendement, dans les mauvaises oeuvres», donc non seulement éloignés de Dieu mais éloignés par leur faute, et opposés à Lui, et qui sont maintenant placés, en vertu de la mort de Christ, sur le terrain tout nouveau de la réconciliation. Nous trouvons le même but divin qu'en Éphésiens 1:4, savoir de les «présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant Lui», mais alors que dans les Éphésiens ce but est énoncé en rapport avec le propos de Dieu, l'élection avant la fondation du monde, il l'est ici en rapport avec le moyen par lequel nous avons été réconciliés, c'est-à-dire «le corps de la chair» de Christ, dans lequel Il est mort pour nous, à la gloire de Dieu. Le moyen est aussi parfait que le propos. Notre présentation comme saints et irréprochables est aussi sûre, de par l'efficacité de ce moyen, qu'elle l'est de par la souveraineté du conseil éternel dont elle procède. Elle ne dépend pas de nous, mais de Dieu, manifesté et agissant en Christ. Tout ce que réclamait notre condition a été fait, et rien ne peut être ajouté à une telle oeuvre. Christ aura les siens avec Lui en gloire, parfaits comme Lui-même. C'est Lui qui les présentera. Tandis qu'ils sont encore sur la terre, morts avec Lui, ressuscités avec Lui, leur vie est cachée avec Lui en Dieu, et quand Il sera manifesté ils seront alors, eux aussi, manifestés avec Lui en gloire. Mais à quel titre ont-ils part à des réalités si hautes ? Au titre de croyants, et ils les possèdent en espérance. La seule chose pour eux, mais c'est là leur responsabilité, est de ne pas abandonner la foi et l'espérance chrétiennes, sinon il ne leur reste rien.

Ils ne peuvent saisir quelque chose de leur part qu'en «demeurant dans la foi, fondés et fermes, et ne [se] laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile» qu'ils ont ouï et cru lorsqu'ils ont reçu la parole de vérité (v. 5, 6). La vie pratique du chrétien sur la terre procédera tout naturellement de cette foi et de cette espérance fermes. L'une et l'autre se nourrissent des choses d'en haut, et de rien d'autre. Les choses de la terre leur sont funestes. C'est pour cela que nous trouvons : «Si du moins...». Salutaire mise en garde, précieuse et non point troublante. Ce serait un non-sens que de dire à un incrédule qu'il est réconcilié et qu'il sera présenté saint et irréprochable. C'en serait un, tout autant, que de dire cela à quelqu'un qui se serait détourné de la foi, soit qu'il apostasie ce qu'il avait confessé, prouvant par là qu'il n'avait pas la foi du coeur, soit qu'il écoute un autre évangile présentant un autre Christ, et qu'il se trouve «déchu de la grâce». L'apôtre ne pouvait tenir ce langage aux Galates. Les certitudes et les promesses n'appartiennent qu'à la foi. Et celle-ci se montre par ses oeuvres.

Il faut soigneusement prendre garde, à ce propos, que ce n'est jamais la marche qui produit la foi et l'espérance, mais la foi et l'espérance qui produisent une marche conforme à ce que l'oeuvre de Christ a fait de nous et qui sera bientôt manifesté. C'est en pensant aux choses d'en haut que nous ne penserons pas à celles qui sont sur la terre, et que nous aurons et le discernement et l'énergie nécessaires pour «mortifier [nos] membres qui sont sur la terre».

Quelles sont donc ces choses d'en haut dont la foi s'occupe et qui nourrissent l'espérance ? Celles qui concernent Christ. Elles comportent tout ce que les versets précédents du chap. 1 nous disent de Lui, de ses primautés, de ses gloires, de son oeuvre, et des résultats de son oeuvre. Nous avons besoin de progresser dans cette connaissance, par le coeur et par l'esprit. Ce ne sont pas des choses qu'il suffit d'avoir entendues une fois, auxquelles on a cru une fois pour ne plus y revenir. Il faut au contraire y revenir sans cesse. Il faut que nos racines plongent dans le sol, ferme et nutritif à la fois (2:7), de façon à croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ. C'est toujours la même personne, mais mieux et plus intimement connue. Nous n'avons pas à apprendre une leçon morte et morte, mais à vivre, et à vivre de la «plénitude» elle-même.

Ainsi l'enseignement donné aux Colossiens, vient, par le «si du moins» de notre responsabilité, incorporer à la vie chrétienne pratique, dont s'occupe l'épître aux Philippiens, notre position en Christ dont nous entretenons celle aux Éphésiens. Nous ne serons tels que Paul désirait voir les Philippiens, «sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables», que dans la mesure où nous ferons ce qu'il enjoint aux Colossiens, savoir de retenir, par la foi et dans l'espérance, la bienheureuse réalité posée par Dieu comme immuable, voulue par Lui avant la fondation du monde et acquise par l'oeuvre de Christ, celle d'être «saints et irréprochables devant lui, en amour». La foi et l'espérance sont en Lui, qui opère en nous «le vouloir et le faire, selon son bon plaisir».

«Or, à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie, — au seul Dieu, notre Sauveur, par notre seigneur Jésus Christ, gloire, majesté, force, et pouvoir, dès avant tout siècle, — et maintenant, et pour tous les siècles. Amen» (Jude 24, 25).

SUR LA PIÉTÉ par André Gibert

Bibliquest

Sous-titres ajoutés par Bibliquest ME 1965 p. 113

Table des matières

- 1 - Dangers de la forme de la piété
- 2 - Des relations vivantes avec Christ
- 3 - La piété, élément vital pour l'assemblée de Dieu
- 4 - La vie de l'assemblée dépend de la piété des individus
- 5 - Ne pas laisser à la collectivité religieuse la responsabilité des relations avec Dieu
- 6 - La piété formaliste s'appuie sur la profession religieuse collective, contrairement à la vraie piété
- 7 - Le chrétien formé par la communion avec Christ

L'homme pieux est celui dont la marche plaît à Dieu parce qu'elle n'a pas d'autre motif que de plaire à Dieu, connu par la foi.

1 - Dangers de la forme de la piété

La forme de la piété donne l'homme religieux, et s'il y a seulement cette forme c'est une condition des plus dangereuses : on professe connaître la vérité, on l'a entre les mains, mais on se soustrait à son action. Sachant ce qui plaît à Dieu, on fait ce qui plaît au coeur

naturel. Ainsi en était-il des païens de Romains 1:18, et ainsi en est-il de l'état, combien plus grave, des «hommes» des temps fâcheux des derniers jours, qui, en possession de la vérité chrétienne, ont «la forme de la piété» mais en ont «renié la puissance» (2 Timothée 3:5). En réalité ils sont «sans piété» (v. 3, le sens littéral étant ici : sans sainteté).

2 - Des relations vivantes avec Christ

La piété est quelque chose de personnel, comme les autres qualités que le croyant est appelé à ajouter successivement à la foi (2 Pierre 1:7). Elle suppose que des relations directes entre une âme et Dieu existent (donc qu'il y a la vie de Dieu), et qu'elles sont entretenues (donc que la foi est sincère et active). Rappelons que ces relations bénies sont avant tout des relations de sainte crainte et de confiance, et aussi de reconnaissance et d'obéissance. La source où se puise leur vitalité jaillit intérieurement, elle est individuelle : c'est la connaissance personnelle de Christ tel que la Parole le révèle. La piété est réelle en proportion de la place que tient dans le cœur et dans la vie du croyant ce «mystère de la piété», qui est le secret par lequel toute piété est produite, et qui fait sa force, sa «puissance». «Et sans contredit ce mystère est grand» (1 Tim. 3:16) !

3 - La piété, élément vital pour l'assemblée de Dieu

C'est de la grandeur même de ce mystère que l'Assemblée tire sa fonction éminente. Elle la remplit bien imparfaitement, hélas, parce que ceux qui la composent ne font pas au mystère de «Dieu manifesté en chair» la place voulue. Le degré de piété de chacun détermine sa «conduite dans la maison de Dieu», et de la conduite de tous dépendent l'ordre à l'intérieur et le témoignage au dehors de cette maison, «qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (v. 15).

4 - La vie de l'assemblée dépend de la piété des individus

Il y a là un courant dont le sens ne peut être inversé. Il ne descend pas de l'Assemblée, de l'Église, dans l'individu. Si précieux que soit le fait de l'existence de l'Église, celle-ci ne communique pas plus la piété que la foi. Elle ne la garantit pas davantage. Elle ne saurait se substituer à la communion personnelle avec Christ. Tant valent les composants, tant vaut l'ensemble. Quelque influence qu'elle puisse exercer sur la conduite des particuliers, elle ne l'exerce qu'extérieurement, et à vrai dire indirectement. Elle peut exhorter, discipliner, etc., mais elle ne peut produire elle-même la piété. Elle ne dispense pas de grâces, elle en reçoit d'en haut, elle en est l'objet de la part de Dieu ; Christ les assure ; l'Esprit saint les distribue et en règle l'emploi, en opérations diverses, pour l'utilité commune ; mais le travail s'opère dans les individus. La piété se manifeste en adoration, en bonnes oeuvres, en sainteté pratique, mais ces manifestations, bien qu'elles donnent à la vie de l'Assemblée son niveau du moment, sont le produit de la piété personnelle, et il ne peut en être autrement.

5 - Ne pas laisser à la collectivité religieuse la responsabilité des relations avec Dieu

Or quand il n'y a que la forme de la piété, sans sa puissance, on voit l'individu se retrancher, pour ainsi dire, derrière la collectivité. Qu'est-ce, en effet, que garder cette forme tout en reniant cette puissance, sinon se réclamer d'un corps religieux qui professe le nom de Christ, et vivre selon les pensées de son propre cœur, en laissant à ce corps la responsabilité des relations avec Dieu ? Aux ministres de ma religion à faire ce qu'il faut pour mon sort dans l'au-delà ! Le corps en question, qui tout à la fois prend de telles responsabilités et accepte de telles appartenances tout extérieures, ne garde lui-même, dans ces conditions, que l'apparence de la vie, quelles que soient par ailleurs ses activités et ses visées. Nous reconnaissons là la condition générale de la chrétienté où nous sommes, en marche vers l'apostasie qui sera consommée quand la profession même sera abandonnée. Tant que les corps professants demeurent, sous une forme ou sous une autre, l'individu tire d'eux sa qualification religieuse. Dieu soit béni de ce qu'il distingue, au sein de cet état de choses, bien des âmes pieuses que Lui seul peut-être connaît ; le Seigneur donnera leur récompense à ceux qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, et à ceux qui n'ont pas souillé leurs vêtements (Apoc. 2:24 ; 3:4) ; mais c'est tout autre chose qu'avoir conscience de participer comme élément vivant à un corps qui vit parce que ses membres vivent par l'Esprit de Dieu.

6 - La piété formaliste s'appuie sur la profession religieuse collective, contrairement à la vraie piété

La piété formaliste, négation de la vraie piété, se conçoit mal en dehors d'une profession religieuse collective ; elle n'aurait guère de raison d'être sans elle. Un vêtement ne tient pas debout seul ; la profession a besoin de reposer sur quelque chose, fût-ce un squelette. Pour le simple professant le corps religieux auquel il appartient n'est qu'un organe honorable de la société, du monde. Au contraire, la vraie piété n'a pas besoin de support terrestre, elle subsistera dans les situations les plus diverses, même les plus pénibles, même les plus isolées. Elle conduit le fidèle à se séparer du mal, même s'il doit rester seul ; elle a donné à bien des croyants dans le passé la force d'être hais, retranchés de la société des hommes, persécutés, mis à mort. Mais le plus souvent le Seigneur accorde à ceux qui ont à cœur son nom la faveur de se rassembler en ce nom, ne seraient-ils que deux ou trois ; leur profession collective sera vraie selon que sera vraie la piété de chacun d'eux. S'ils «invoquent le Seigneur d'un cœur pur», quelle bénédiction leur est assurée ! Malgré la ruine ils éprouveront que les ressources sont toujours là, pour que, tirant tout de sa tête, qui est Christ glorifié, «le corps, bien ajusté et lié ensemble par toutes les jointures du fournissement», produise, «selon l'opération de chaque partie dans sa mesure», son propre accroissement pour l'édification de lui-même en amour (Éph. 4:16). Mais si ceux qui ont été conduits à se «séparer de l'iniquité» (2 Tim. 2:19) pour se rassembler au seul titre de l'unité du corps de Christ abandonnent la «puissance de la piété», ils retombent dans une profession formaliste plus coupable que toute autre.

7 - Le chrétien formé par la communion avec Christ

Il n'est pas besoin de souligner la gravité de tout ceci. Le chrétien ne doit pas s'attendre à être «formé» par l'assemblée, il l'est par sa communion personnelle avec Christ, et il est responsable de concourir, dans sa mesure, à ce que l'Assemblée réponde à sa vocation. Que le Seigneur nous le mette à cœur. «Mais toi...», disait Paul à Timothée. «Mais vous...», disait Jude aux «appelés, bien-aimés en Dieu le Père et conservés en Jésus Christ».

Les Philippiens et l'Évangile par Gibert André

Bibliquest

place de l'activité d'évangélisation par rapport à l'assemblée ou église. Contenu de l'évangile. Les titres intermédiaires et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Ceux pour qui l'évangélisation est la seule activité chrétienne
- 2 - Ceux qui sont pratiquement indifférents à l'évangélisation
- 3 - Rôle respectifs des dons de grâce et de l'assemblée
- 4 - Ce que dit l'épître aux Philippiens sur l'évangile
 - 4.1 - Épître adressée à tous les saints... avec les surveillants et les serviteurs
 - 4.2 - L'évangile dans son plein sens : Annoncer Christ
 - 4.3 - Faire progresser l'évangile
 - 4.4 - Exhortation adressée à tous d'œuvrer pour l'évangile, malgré les circonstances
- 5 - Marcher d'une manière digne de l'évangile
 - 5.1 - Communion entre les saints
 - 5.2 - Sainteté pratique
 - 5.3 - Garder la saine doctrine
- 6 - Contenu de l'évangile prêché
- 7 - Conclusion

Une cause aussi bien qu'un résultat de notre faiblesse spirituelle est la tendance à séparer l'évangélisation de la vie propre de l'assemblée.

1 - Ceux pour qui l'évangélisation est la seule activité chrétienne

Tantôt l'évangélisation — encore la restreint-on à la recherche et à l'appel des inconvertis — est considérée comme la seule activité chrétienne, et comme une activité à exercer dans l'indépendance totale de l'assemblée ; on donnera la main d'association à tout ce qui se fait dans la chrétienté pourvu que la bonne nouvelle du salut soit diffusée. N'en arrive-t-on pas quelquefois à faire tourner toute la vie chrétienne autour de campagnes d'appel, en mesurant volontiers leur valeur au bruit qu'elles font ou à la qualité de leur organisation ? On en oublie facilement l'évangélisation silencieuse, celle des contacts personnels et de l'exemple, celle qui se fait dans la famille, dans les réunions ordinaires, celle qui « saisit l'occasion », celle qui ne se montre pas. Et on tient vite pour surannés les principes de la Parole quant au rassemblement, à la discipline de l'assemblée et à la séparation du mal, si même ils ne sont pas niés. Le service de l'adoration, le culte, l'édification, seraient traités de secondaires sinon de négligeables. Le discernement des fausses doctrines et le refus de témoigner de la communion avec ceux qui les retiennent passent pour un manque d'amour et de la petitesse d'esprit, tant est grand le souci exclusif de l'évangélisation ainsi comprise.

2 - Ceux qui sont pratiquement indifférents à l'évangélisation

Tantôt, à l'opposé, nous risquons de tomber dans l'indifférence pratique de l'assemblée vis-à-vis du devoir d'évangélisation, pourtant si précieux et si pressant pour peu que nous prenions à cœur les besoins des multitudes d'âmes inconverties. Même si l'on soutient matériellement des évangélistes, colporteurs ou missionnaires, il semblerait qu'on en redoute les activités comme pouvant distraire de tâches tenues pour plus élevées. Dans la crainte de voir le mal doctrinal envahir l'assemblée de Dieu, on se replierait entièrement sur les services, d'ailleurs de valeur inestimable, qui lui appartiennent comme telle et qui, eux, ne peuvent s'exercer qu'à l'écart du monde. Ainsi se formerait peu à peu, sans y penser peut-être, une société particulière pour ne pas dire un petit corps professant, distinct quoique au sein de l'ensemble de la chrétienté professante. L'aboutissement serait le sectarisme. Par une inconséquence frappante, certains qui freinent le zèle pour l'évangélisation déplorent hautement de ne pas voir plus de conversions. C'est méconnaître que nous ne moissonnons pas parce que nous ne semons pas.

3 - Rôle respectifs des dons de grâce et de l'assemblée

Des deux côtés le danger est bien de dissocier propagation de l'Évangile et marche de l'assemblée. Or la Parole ne les sépare point. L'accroissement du corps de Christ, selon Éph. 4, son édification au sens premier du terme, implique des évangélistes au même titre que des pasteurs et des docteurs. Les uns et les autres sont donnés par le Seigneur et sont responsables devant Lui, mais ils agissent tous « en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ » (Éph. 4:12). L'assemblée elle-même n'évangélise pas, pas plus qu'elle ne nourrit ni n'enseigne : elle est nourrie par des pasteurs, enseignée par des docteurs et elle est, pareillement, recrutée par le moyen des évangélistes, toute « l'œuvre du service » se faisant, sur le fondement qu'ont posé une fois pour toutes les apôtres et les prophètes, par le Saint Esprit. Il est l'agent divin qui ajoute, conversion après conversion, des membres nouveaux dont Il s'occupe ensuite ; et trop souvent sa puissance — la seule qui compte — est méconnue dans l'évangélisation. Telle est la formation normale du corps de Christ, dans l'équilibre des actions qui concourent à sa croissance. Paul, lorsqu'il était parti pour l'œuvre, avait été mis à part par l'assemblée selon l'ordre donné par le Saint Esprit qui l'avait appelé ; ensuite il avait été recommandé à la grâce de Dieu par elle ; et il était resté en étroite liaison avec l'assemblée locale qui avait ainsi agi à son égard (Actes 13:1 ; 14:26 ; 15:40 ; 18:22). N'avons-nous pas grandement perdu de vue cet accord nécessaire, et cela par manque d'amour pour le Seigneur, pour son assemblée, et pour les âmes ?

4 - Ce que dit l'épître aux Philippiens sur l'évangile

Nous pouvons apprendre beaucoup sur ce sujet en lisant l'épître de Paul aux Philippiens, cette épître de caractère si pratique, l'épître de l'expérience et de la vie chrétienne en action, et si directe dans ses exhortations affectueuses qu'on pourrait l'appeler l'épître du cœur à cœur.

4.1 - Épître adressée à tous les saints... avec les surveillants et les serviteurs

Un de ses traits est précisément l'étroite association, que l'apôtre tient à resserrer encore, entre les Philippiens et lui-même dans l'œuvre de l'Évangile. Cette épître n'est pas adressée proprement à l'assemblée comme telle ; mais « tous les saints qui sont à Philippi, avec les surveillants et les serviteurs », représentent bien une assemblée en activité, fonctionnant sainement, avec les moyens donnés de Dieu, et tous ces saints sont appelés à vivre et à combattre ensemble, sans exception. Paul, lui, ne prend pas le

titre d'apôtre mais celui d'esclave de Jésus Christ, ainsi que Timothée ; c'est un serviteur spécialement appelé mais qui écrit à des compagnons de service : une place et un travail particuliers lui ont été assignés, mais il s'adresse aux saints, à « tous les saints », comme à autant de collaborateurs dans l'œuvre de l'Évangile.

4.2 - L'évangile dans son plein sens : Annoncer Christ

L'évangile est ici au centre des préoccupations de l'apôtre. Il s'agit de l'Évangile dans son plein sens : « Christ prêché » (1:15), « Christ annoncé » (1:18). La bonne nouvelle du salut, c'est Christ. Il s'agit de beaucoup plus qu'émouvoir des auditeurs et faire vibrer en eux la fibre religieuse, mais bien de les amener à Christ, Christ mort, Christ ressuscité, Christ dans la gloire, Christ modèle et puissance de la vie du chrétien, Christ qui va revenir. On oublie trop souvent qu'évangéliser va bien plus loin qu'adresser un appel, si pressant qu'il soit, aux âmes. Jeter le filet est l'opération première, en un sens la plus facile ; mais d'autres sont aussi nécessaires qui supposent de la persévérance, savoir, retirer le filet, puis amasser avec discernement les poissons dans les vaisseaux et non point les laisser replonger dans leur ancien élément. Nous annonçons Christ, disait Paul, « exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ » (Col. 1:28, 29).

L'Évangile est « l'évangile de Dieu ... touchant son Fils » et l'évangéliste ne saurait demeurer dans le vague et s'en tenir à remuer des sentiments ; il a à conduire les âmes jusqu'à Christ. Des hommes sont appelés des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu, et placés sous l'autorité de Christ comme Seigneur. Tirés du monde, ils sont par l'Esprit de Dieu introduits dans l'assemblée où des soins et un enseignement doivent leur être donnés sous l'action du même Esprit.

4.3 - Faire progresser l'évangile

« Serviteur de l'Évangile » comme il l'était de l'assemblée (Col. 1:23, 25), l'apôtre ne cesse d'avoir à cœur « l'avancement de l'Évangile », autrement dit ses progrès parmi les nations. Il ramène tout, ses efforts, ses joies, ses craintes, ses affections, à cet Évangile. Le mot revient fréquemment dans notre épître où la Bonne nouvelle est en quelque sorte personnifiée. Il parle de la défense et de la confirmation de l'Évangile (1:7, 16), de la foi de l'Évangile, avec laquelle il faut combattre (27) ; il présente Timothée comme l'ayant servi dans l'Évangile (2:22) ; il s'adresse à son compagnon de travail pour qu'il aide, dit-il, « celles qui ont combattu avec moi dans l'Évangile » (4:3).

Or il était reconnaissant envers Dieu et il le priait instamment, avec joie, au sujet des Philippiens, à cause de la part qu'ils prenaient à l'Évangile « depuis le premier jour jusqu'à maintenant » (1:5). Cela avait commencé au temps où Paul et Silas semaient l'Évangile à Philippiques dans l'opprobre et sous les coups. Cela continuait maintenant que l'apôtre était de nouveau « dans les liens ». La grâce avait été avec lui pour défendre et confirmer l'Évangile, ce pour quoi il était « établi », lui Paul, et ils avaient été participants de cette grâce.

4.4 - Exhortation adressée à tous d'œuvrer pour l'évangile, malgré les circonstances

C'était là pour lui une grande joie et un puissant encouragement. Son grand désir est que les Philippiens persévèrent, et il les stimule. Il les associe aux exercices qu'il connaissait alors dans son service. Qu'ils ne s'affligent pas des circonstances par lesquelles il passe : elles « sont plutôt arrivées pour l'avancement de l'Évangile ». Qu'ils ne soient pas attristés si certains annoncent Christ par esprit de parti ou par vaine gloire : « Christ est annoncé », et Paul se réjouit ; certes, il n'engage pas les Philippiens à s'associer à ceux qui agissent ainsi, mais il veut les voir se réjouir avec lui de ce que Christ, la vraie bonne nouvelle, est annoncé. Et puisqu'ils ont à soutenir le même combat qu'ils ont vu en lui (1:30), il les exhorte à combattre « ensemble d'une même âme, avec la foi de l'Évangile, et n'étant en rien épouvantés par les adversaires ». Il ne distingue pas quelques-uns seulement parmi eux, qui seraient appelés à présenter l'Évangile en vertu d'un don spécial — non que ce ne pût être le cas et que certains ne fussent pas à reconnaître comme « évangélistes » qualifiés — mais il s'adresse bel et bien à l'ensemble : « tous les saints » ont à œuvrer dans ce domaine. Tous sont placés comme luminaires : qu'ils présentent tous la Parole de vie, qu'ils fassent tous « l'œuvre d'un évangéliste » (2 Tim. 4:5) !

De fait ils prenaient part, en pensées, en prières, et par les secours matériels qu'ils lui envoyaient, au labeur et aux besoins des évangélistes sortis dans le monde. Ils le faisaient dans un saint zèle pour Christ et pour les âmes. Mais l'apôtre ne sépare pas, dans son esprit, l'Évangile de l'ensemble de leur service chrétien. « La foi de l'Évangile », qu'ils avaient reçue, dont ils vivaient, était engagée dans la bataille, et ils luttaient à ses côtés. Quel privilège pour tout chrétien, de pouvoir faire ainsi, en « présentant la parole de vie », et quelle faveur de pouvoir le faire en commun !

5 - Marcher d'une manière digne de l'évangile

Mais — et n'est-ce pas le fond même et l'intention, la raison d'être de l'épître ? — ce combat pour l'Évangile ne peut être victorieusement soutenu si les Philippiens ne marchent pas bien, individuellement et comme assemblée. L'apôtre a confiance dans le Seigneur, mais il les exhorte à se conduire « d'une manière digne de l'Évangile » (1:27). L'évangélisation du monde se lie de la façon la plus étroite à ce que le monde peut voir de la conduite des saints. Entre les « dignités » dont la marche chrétienne doit témoigner, nous avons ici celle de l'Évangile (*). La Parole de vie ne peut être présentée seulement dans des formules, indépendamment de ses effets pratiques.

(* Cf. Éph. 4:1 (l'appel), Col. 1:10 (le Seigneur), 1 Thess. 2:12 (Dieu qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire).

Trois points surtout sont abordés dans cette épître à ce propos. Chacun aura intérêt à y réfléchir pour soi-même, nous ne ferons guère que les mentionner.

5.1 - Communion entre les saints

Nous trouvons d'abord la communion entre les saints. L'apôtre ne pouvait avoir sa joie accomplie en pensant à ses chers Philippiens s'ils ne marchaient pas pleinement dans le même sentier. Comment « combattre ensemble », avec lui, dans l'Évangile, avec la foi de l'Évangile, s'ils étaient désunis ? Est-il besoin de rappeler les accents si touchants avec lesquels il les presse d'avoir une même pensée, un même amour, un même sentiment, à penser à une seule et même chose ? C'est pour qu'Évodie et Syntyche retrouvent une même pensée dans le Seigneur, elles qui avaient combattu avec lui dans l'Évangile, qu'il demande à son compagnon de travail de les aider. Le secret est dans une humilité dont le modèle est fourni par Jésus (ch. 2), et dans le dévouement entier dont Paul est l'exemple, lui qui, ayant été saisi par Christ, poursuivait, cherchant à le saisir (ch. 3).

5.2 - Sainteté pratique

À cela se lie la sainteté pratique. Ceux qui sont sauvés doivent « travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement », et le rendre évident à tous : « afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables », dans votre conduite — et pas seulement dans votre position en Christ (2:12, 13). Le danger est grand de se laisser détourner vers « les choses terrestres ». La mondanité de certains qui faisaient pourtant profession de christianisme faisait pleurer l'apôtre (3:18, 19) ; que dirait-il de nos jours ? Avec la même insistance pleine de douceur, il exhorte à rechercher les choses vénérables, justes, pures, aimables, celles qui sont de

bonne renommée (4:8), de façon à jouir de la présence et de la communion de Dieu, dans laquelle se réalisera sans effort celle des saints. Par là nous montrerons au monde la paix et la joie dans le Seigneur. Quel témoignage, et quelle évangélisation ! « Pour croire à leur Sauveur, écrivait sarcastiquement un philosophe incrédule, il faudrait que ses disciples aient davantage l'air de sauvés ».

5.3 - Garder la saine doctrine

Et enfin il est indispensable de garder la saine doctrine. « Prenez garde aux chiens, prenez garde aux mauvais ouvriers, prenez garde à la concision » (3:2), — à ceux qui enseignent des doctrines propres à égarer les âmes. Le chrétien a pour part distinctive de « rendre culte par l'Esprit de Dieu », de « se glorifier dans le Christ Jésus », et de « ne pas avoir confiance dans la chair » (v. 3), — la chair religieuse au premier chef. Paul combat, là comme dans d'autres épîtres, le légalisme, ce grand et constant ennemi, qui prend avantage de l'ignorance des chrétiens. Il n'y a pas d'exposé proprement doctrinal dans cette épître, mais elle est remplie de Christ, avec qui la doctrine ne fait qu'un. Pour que quelqu'un n'ait pas confiance dans la chair, il faut qu'il se glorifie dans le Christ Jésus, et donc qu'il le connaisse, soit occupé de Lui tel que la Parole le présente. Paul avait prêché Christ aux Philippiens, selon qu'il le connaissait et qu'il désirait toujours plus le connaître ; c'est « à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus », son Seigneur, qu'il regardait toutes choses comme une perte. Faire connaître Christ, voilà le but de l'évangélisation, le sujet de l'Évangile. Ni l'émotion sentimentale ni la froide théorie n'ont place ici, mais une Personne vivante, dans sa vérité.

6 - Contenu de l'évangile prêché

Or, pour revenir sur un point important entre tous, n'est-il pas manifeste qu'actuellement des gens, dont le zèle évangéliste est hors de contestation, paraissent ne plus bien savoir ce qu'est, au fond, cet Évangile dont ils se font les hérauts. Appeler, réveiller des âmes, est excellent à sa place ; mais s'en tenir là, sans que Jésus Christ soit exactement et clairement présenté selon l'Écriture, est-ce « prêcher le Christ Jésus comme Seigneur » (2 Cor. 4:5) ? Le danger est alors d'occuper les âmes de leurs expériences, de leurs exercices, de leurs activités, et finalement d'elles-mêmes, beaucoup plus que de l'Objet de la foi. Il importe donc que celui qui évangélise soit lui-même pénétré de cet Objet. N'oublions pas qu'il y a un zèle qui n'est pas selon la connaissance (Rom. 10:2), et que l'Évangile du Christ peut être « perverti ». La lutte est souvent nécessaire pour le maintenir dans sa pureté. Méditons Galates 1:6-10. Mais cela même est une raison impérieuse pour que ceux qui ont le bonheur d'avoir été enseignés selon une saine doctrine aient le souci d'en faire part à d'autres. « Prêche la parole, dit Paul à Timothée ; insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4:2). Autant ceux qui évangélisent ont le devoir d'être sains dans la doctrine, autant ceux qui sont sains dans la doctrine ont le devoir d'évangéliser.

7 - Conclusion

Si Christ est la source, le but et le modèle de la vie pratique, s'Il constitue le lien entre les croyants en étant leur objet commun, s'ils n'ont pas d'autre gloire, s'Il est tout et partout pour eux, — alors ne nous mettons pas en peine de l'Évangile : Christ sera présenté au monde, prêché par les évangélistes, démontré par la conduite des saints. Ainsi les Philippiens participaient à la confirmation de l'Évangile. Nous sommes loin d'offrir un tel tableau. Cela nous excuse-t-il, et nous autorise-t-il à ne pas mettre tout en œuvre pour l'offrir, nous aussi ? Ce serait désertier la plus sainte des causes que refuser de porter au-devant de nous la Parole de vie. Mais pour annoncer Christ, il faut vivre Christ.

SUR LA PERFECTION «Perfectionnez-vous» — 2 Corinthiens 13:11 par André Gibert

Bibliquest

Perfection absolue et perfection relative, «Hommes faits» ou «parfaits»
Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1981 p. 288

Table des matières

- 1 - Perfection absolue et perfection relative
- 2 - Les divers passages sur la perfection pratique et le perfectionnement des «hommes faits» ou «parfaits»
 - 2.1 - 1 Corinthiens 2:6
 - 2.2 - Éphésiens 4:13
 - 2.3 - Philippiens 3:15
 - 2.4 - Colossiens 1:28
 - 2.5 - Hébreux 5:14
- 3 - Conclusion : Un perfectionnement continu

1 - Perfection absolue et perfection relative

Christ est glorifié. Nous lui serons faits semblables. Déjà nous sommes accomplis en Lui. C'est là un état de perfection absolue, définitive, la perfection dans laquelle Dieu voit dès maintenant ceux qui sont «en Christ», et telle qu'elle sera effective pour eux dans le ciel. C'est seulement par la foi que nous saisissons cela tant que nous sommes dans nos corps d'infirmité. Mais dès maintenant, connaître Christ par la foi, lui et pas simplement sa mort expiatoire, si fondamental que ce soit, voilà ce qui me sort pratiquement de ma condition de pécheur, et, tout en me tenant à ma place ici-bas en tant que racheté par pure grâce, me met en état de refléter quelque chose de lui et de progresser jusqu'à un état de perfection relative. La base, on ne saurait trop y insister, est la connaissance de ce qu'est Christ ressuscité et glorifié, et de ce que Dieu m'a fait en Christ. Les progrès dans cette connaissance sont comparables à ceux d'un petit enfant qui passe peu à peu à l'adolescence puis à l'âge adulte : il possède bien, au moins en germe les facultés mentales et physiques qu'aura l'adulte, mais il faut qu'elles s'éveillent, grandissent, se développent, sinon il reste un anormal, un «demeuré». La maturité morale du chrétien doit pareillement s'atteindre, plus ou moins vite, d'expérience en expérience, de nourriture en nourriture plus forte, et tout enfant de Dieu, normalement, devrait arriver à un moment où les capacités du nouvel homme pourront pleinement s'employer. Cet «homme fait», ce «parfait», n'est nullement débarrassé de la vieille nature, il n'est pas garanti de pécher, mais il a compris qu'il ne peut en être gardé qu'en regardant à Christ par la foi, il sait qu'il n'y a en lui-même aucune puissance : il n'a pas confiance en la chair, il sait qu'elle ne peut être améliorée et il la tient pour morte. Il sait, d'autre part, qu'il aura toujours à avancer tant qu'il sera sur la terre, et qu'il ne le fera qu'en étant occupé de Christ, l'ayant comme but de sa course.

Mais cette perfection relative et ses progrès indéfinis sont fondés sur la certitude de la foi quant à cette perfection absolue que le croyant ne possédera que dans la gloire, et dont il est déjà revêtu aux yeux de Dieu, car c'est celle de Christ. Rappelons ici quelques données de la Parole.

2 - Les divers passages sur la perfection pratique et le perfectionnement des «hommes faits» ou «parfaits»

2.1 - 1 Corinthiens 2:6

Si, en 1 Corinthiens 2:6, Paul déclare qu'il «parle sagesse,... la sagesse de Dieu en mystère» mais «parmi les parfaits» seulement, c'est bien parce que «le Christ Jésus» nous a été fait, pour tous les croyants, «sagesse de la part de Dieu» (ch. 1:30). Il déplorait que les Corinthiens ne soient pas devenus de ces «parfaits» — sauf exceptions ; leur croissance spirituelle ayant été entravée, ils étaient encore des «hommes charnels», des petits enfants en Christ. Ils n'en étaient pas moins des «saints appelés» (1:2), il les exhortera à être «des hommes faits quant à l'entendement» (ch. 14:20) et il les stimulera pour qu'ils se montrent «des hommes» (ch. 16:13) et s'affermissent. En 2 Corinthiens 13:11, il demandera leur perfectionnement et le leur enjoindra : «Perfectionnez-vous» ; perfectionnez-vous dans la pratique d'une marche propre à des hommes renouvelés, nourris de la Parole, conduits par le Saint Esprit, dans le chemin au bout duquel il y a Jésus Christ glorifié.

2.2 - Éphésiens 4:13

Si, en Éphésiens 4:13, l'objet du ministère des dons est «la perfection des saints, jusqu'à ce que nous parvenions tous... à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature de la plénitude du Fils de Dieu», en contraste avec les petits enfants ballottés à tout vent de doctrine comme l'étaient les Corinthiens, cet enseignement est donné parce que les Éphésiens étaient assez développés pour que Paul pût leur parler en partant de la position élevée de tous les croyants, assis dans les lieux célestes en Christ. La connaissance de la révélation ici-bas de la gloire d'un Christ exalté dans le ciel s'accompagnait de celle de l'union des croyants, par le Saint Esprit, à cette Tête glorifiée tandis que le corps est encore sur la terre.

2.3 - Philippiens 3:15

Si, en , Paul peut exhorter tous ceux qui sont parfaits avec lui à marcher ensemble dans le même sentier, c'est qu'ils sont ensemble déjà comme «la circoncision» (ch. 3:3). Les «parfaits» comme Paul tendent avec lui vers une perfection qui ne sera atteinte que lorsque Christ les introduira dans la gloire ; mais c'est ce fait d'avoir comme but la Personne de Christ glorifié qui a amené ces chrétiens à l'état d'hommes faits. La position en Lui est connue, saisie par la foi, et par là on en a fini avec soi-même.

2.4 - Colossiens 1:28

Si, en Colossiens 1:28, Paul dit qu'il travaille en vue de présenter «tout homme parfait en Christ», le Chef qui occupe le premier rang en toutes choses, en qui nous sommes accomplis et qui est «en nous l'espérance de la gloire», n'est-ce pas parce que Dieu nous a réconciliés afin que nous puissions être présentés par Lui-même «saints et irréprochables devant Lui en amour» ? C'est une chose faite, irréversible, que la foi saisit. S'en étant emparée, elle est exhortée à se maintenir dans cette certitude, autrement dit à ce que les croyants «demeurent parfaits et bien assurés dans la volonté de Dieu» (ch. 4:12).

2.5 - Hébreux 5:14

Si, en Hébreux 5:14, les croyants hébreux se voient reprocher leur infantilisme et leur paresse à écouter, de sorte qu'il leur est enjoint d'«avancer vers l'état d'hommes faits» (ch. 6:1), c'est bien parce qu'ils ont pu être appelés «frères saints, participants à l'appel céleste», l'appel en vue de la perfection absolue (ch. 11:40) assurée à la foi par l'oeuvre de Christ, et parce qu'il a été bien établi devant eux que «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un» (ch. 2:11). L'«homme fait» est celui qui a saisi ce que le petit enfant ignore, savoir qu'il n'existe d'autre mesure de perfection que Jésus glorifié par Dieu. Il a bien compris qu'il n'a en lui aucune force pour imiter un tel modèle, mais par expérience il a appris à discerner le bien et le mal, et à se nourrir de la parole de la justice ; il a laissé la parole du commencement du Christ pour avancer jusqu'à cet état où les yeux sont fixés sur le Chef et le Consommateur de la foi, assis à la droite de Dieu.

3 - Conclusion : Un perfectionnement continu

L'état d'homme fait, autrement dit la perfection pratique des saints ici-bas, n'est donc pas une perfection suffisamment atteinte pour que le «parfait» s'arrête. Au contraire, oubliant les choses qui sont derrière il tend avec effort vers celles qui sont devant, c'est-à-dire la gloire avec Christ. Sa croissance continue. À la différence de son homme extérieur qui dépérit, l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour, il se rapproche de la perfection qu'il aura seulement dans cette gloire. Elle l'attend. Il est faux de parler à ce propos d'idéal inaccessible : en réalité nous l'atteindrons tous, mais non par nous-mêmes ; il faudra l'opération du pouvoir de notre Seigneur Jésus Christ, lorsqu'il viendra enlever les siens, transformant à sa ressemblance et les ressuscités et les transmués.

Dans cette attente, que notre perfection d'ici-bas se fasse et progresse, chers amis. Elle est à la mesure de notre jouissance, par la foi, de la plénitude du Christ. «Accomplis en Lui», que nous soyons remplis de lui ! «Apprenez de moi», nous dit-il quand nous sommes «venus» et que nous avons «pris son joug» (Matt. 11:28-30). «Perfectionnons-nous».

QUELQUES PENSÉES SUR LA LUTTE CHRÉTIENNE par André Gibert

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1961 p. 113

Table des matières

- 1 - Une lutte inévitable
- 2 - Sommaire de la lutte selon Éphésiens 6
- 3 - Opposition radicale et intrinsèque du monde et de Satan par rapport aux enfants de Dieu
- 4 - Deux fronts de combat, l'un céleste, l'autre terrestre
- 5 - La stratégie de l'Adversaire
- 6 - La lutte de Jésus ici-bas — notre modèle
- 7 - Plus qu'un modèle : Christ en nous, source de victoire
- 8 - Incapables de vaincre par nous-mêmes
- 9 - L'ennemi est extérieur — Se préparer à l'avance pour le combat
- 10 - Paresseux à écouter, ou instruits et obéissants ?

«Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» (Éph. 6:12).

1 - Une lutte inévitable

Du moment que nous appartenons à Christ nous ne pouvons nous exempter de la guerre où il engage les siens contre Satan et les principautés et les autorités satellites de Satan. Cette lutte durera jusqu'au moment où le Dieu de paix brisera cet Adversaire sous les pieds des saints (Rom. 16:20). Il nous est opposé à la fois dans le ciel qui est devenu notre patrie mais où il se trouve encore, et dans le monde qui est présentement son domaine mais où nous nous trouvons encore.

2 - Sommaire de la lutte selon Éphésiens 6

Comme «puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes», il veut empêcher les chrétiens de s'approprier l'héritage que Dieu leur donne dans ces lieux où «Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle en Christ» (Éph. 1:3), et où Il nous «a fait asseoir ensemble dans le Christ Jésus» (2:6). C'est cet aspect du combat que l'on envisage le plus généralement quand on parle de la lutte d'Éph. 6. Comme Israël entré en Canaan nous avons à combattre pour jouir du ciel, mais par la foi, car nous sommes ici-bas au milieu des choses visibles, dans des corps d'infirmité, quoique nous possédions le Saint Esprit par lequel nous sommes unis à Christ glorifié. Quand nous serons introduits effectivement dans ces lieux célestes, avec des corps glorieux semblables au sien, il ne sera plus question pour nous de combat, Satan et ses anges seront chassés du ciel mais par les anges saints (Apoc. 12:9). Jusque-là il nous en dispute la jouissance, et il faut lutter pour prendre possession de ces biens encore invisibles mais d'un prix infini, qui constituent l'héritage conservé pour nous dans les cieux (1 Pier. 1:4).

3 - Opposition radicale et intrinsèque du monde et de Satan par rapport aux enfants de Dieu

Comme «dominateurs de ces ténèbres», les esprits sataniques agissent en maîtres dans le monde. Ces ténèbres sont celles du présent siècle. Satan est «le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance» ; il est «le dieu de ce siècle», «le chef du monde» (Éph. 2:2 ; 2 Cor. 4:4 ; Jean 12:31 ; 14:30). Il est déjà jugé (Jean 16:11), mais il n'est encore ni lié ni détruit. Il étend sur le monde où nous vivons une autorité usurpée mais réelle, et que la mort de Jésus a en apparence consolidée. Il régit, même à leur insu, les autorités terrestres, dans la mesure où Dieu le laisse agir, pour les opposer à Christ aussi longtemps que celui-ci, caché à ce monde mais assis à la droite de Dieu, attend, — jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Or nous, chrétiens, qui sommes «dans le monde» sans être «du monde», nous reconnaissons comme Chef non point celui de ce monde mais Christ. Notre présence ici-bas est la preuve de la puissance victorieuse de ce Chef méconnu, et le Saint Esprit qui est dans le croyant «convainc le monde», en même temps que de péché et de justice, «de jugement, parce que le chef de ce monde est jugé» (Jean 16:8-11). Nous marchions autrefois «selon le siècle» (ou «le train de ce monde», c'est le même mot), et nous en avons été arrachés. Nous sommes laissés ici-bas pour servir Dieu, que nous avons le privilège d'adorer comme Père. Satan ne peut tolérer cela. Chaque fois qu'une âme est amenée des ténèbres à la lumière, elle passe du pouvoir de Satan à Dieu (Actes 26:18). Chaque fois que la mort du Seigneur est annoncée, la défaite de Satan est proclamée. Partout où brille la vraie lumière, elle dit que «le Fils de Dieu a été manifesté afin qu'Il détruisît les oeuvres du diable» (1 Jean 3:8). Comment l'ennemi supporterait-il toutes ces atteintes à son pouvoir ? Christ dans le ciel a son corps sur la terre, — des membres de Christ dans le domaine de Satan ! Comment celui-ci le souffrirait-il ? Comment ne s'opposerait-il pas, de toute sa violence et de tous ses artifices, selon le cas, à la vie divine se montrant ici-bas ? Il n'est pas question pour nous de conquérir le monde, mais d'y manifester, en tant qu'«enfants d'obéissance», que son «train» est celui de la désobéissance à Dieu sous l'action de Satan, que son chef est jugé et lui avec son chef, et que Dieu établira son royaume à Lui au temps voulu.

4 - Deux fronts de combat, l'un céleste, l'autre terrestre

La jouissance d'un Christ céleste par des gens célestes, et un témoignage rendu par eux à ce Christ dans le monde qui l'a rejeté, tel est le principe même de «notre lutte». S'il y a deux fronts, c'est bien une même et seule guerre, pour laquelle nos armes ne sont pas charnelles mais spirituelles (2 Cor. 10:3, 4). Les armes de la chair, soit les procédés et les moyens en usage dans ce monde, ne peuvent être pour nous que comme l'armure de Saül pour David, qu'elle empêchait de marcher (1 Sam. 17:38-39). Lutter, pour le chrétien, c'est, alors qu'il est dans ce corps, et parmi ce monde, être comme quelqu'un qui vit déjà du ciel auquel il appartient, et qui, par là, est constitué étranger sur la terre.

5 - La stratégie de l'Adversaire

Aussi, bien que ses tactiques soient nombreuses et diverses, toute la stratégie de l'Adversaire tend à une seule et même fin : nous faire perdre de vue notre part céleste et nous dépouiller ainsi de notre caractère céleste. Un chrétien qui ne vit pas en chrétien ne le dérange pas, au contraire, et il le laissera tranquille. Ce qu'il veut, c'est amener des «bourgeois des cieux» à vivre en gens «dont les pensées sont aux choses terrestres» (Phil. 3:19, 20). Pour cela il cherche sans cesse à nous faire broncher, soit en nous intimidant et nous décourageant, soit en nous séduisant, de façon à nous rendre «conformes à ce siècle». Il ne nous persuade que trop aisément, hélas, à nous associer au monde ! Mondaniser le christianisme et les chrétiens, telle est sa tâche. Il pare son domaine passager des trophées qu'il remporte sur les pauvres combattants que nous sommes. En fin de compte il travaille à nous détacher de Christ. Il s'y acharne d'autant plus qu'il sait que son temps est court, et qu'il ne peut rien contre le Chef lui-même, qui l'a vaincu.

6 - La lutte de Jésus ici-bas — notre modèle

Jésus a vaincu l'ennemi d'abord durant sa vie d'homme ici-bas. Il a soutenu avant nous, comme homme dépendant et parfait, la lutte que nous avons à affronter, et Il est notre modèle. Sa lutte, à Lui non plus, n'était «pas contre le sang et la chair». Il avait bien toute puissance sur les hommes de sang et de chair (il l'a montré en faisant d'un mot reculer et tomber à terre ceux qui venaient le prendre en Gethsémani ; Jean 18:6), de même qu'il avait toute puissance sur les éléments naturels (comme il l'a montré maintes fois, par exemple en arrêtant la tempête). Mais sa lutte était «contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes». Il n'a jamais combattu les autorités humaines, ni permis à ses disciples de le faire. «Mon royaume n'est pas de ce monde», dit-Il à Pilate. Vis-à-vis des hommes tout était de sa part bonté, amour, paix ; ses pieds ont toujours été «chaussés de la préparation de l'évangile de paix» ; «Dieu était en Lui, réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Cor. 5:19). Si finalement c'est l'épée qu'il s'est trouvé avoir apportée sur la terre (Matt. 10:34), c'est parce que les hommes n'ont pas voulu de lui, le Prince de paix. Il venait les sauver et non les combattre. Il combattait contre Satan.

L'Adversaire, après avoir cherché en vain à se débarrasser de Lui aussitôt après sa naissance, le tente au début de sa carrière. Mais Jésus pénètre victorieusement dans le domaine de cet homme fort et, l'ayant défait lors de cette tentation au désert, il a pillé ses biens, chassant les démons, délivrant «ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec Lui» (Actes 10:38). Les armes qu'il a employées pour vaincre étaient celles que Dieu met à la disposition de l'homme, celles avec lesquelles nous sommes appelés maintenant à combattre.

«L'armure complète de Dieu» (Éph. 6:13) a été la sienne ; toute sa vie, il l'a portée sans jamais s'en dessaisir, et il en a démontré l'excellence. Nous le voyons manier la Parole de Dieu (1), épée de l'Esprit, la Parole telle que tout homme pouvait l'employer, — et prier (2) continuellement par le même Esprit. Nous le voyons ceignant (3) ses reins de force par cette vérité de Dieu à laquelle il était venu rendre témoignage (Jean 18:37), — revêtant la cuirasse de la justice (4), Lui qui n'a rien fait qui ne se dût faire, — chaussant ses pieds (5) du plus saint dévouement aux âmes, quand Il passait de lieu en lieu faisant le bien, — prenant le bouclier d'une foi (6) toujours vigilante, Lui le chef et le consommateur de la foi, — marchant enfin la tête haute sous le casque (7) d'une confiance assurée dans le salut de Dieu (És. 50:7). Quel modèle du combattant sans défaut ! Tout était en ordre en lui à l'intérieur, de sorte que cet homme était invincible. Il a souffert, étant tenté, mais il a toujours triomphé. L'armure ne le quittait pas. Il a montré sans cesse et partout les caractères moraux de quelqu'un qui vivait, marchait, agissait uniquement selon la volonté de Dieu.

Et maintenant, pour nous, revêtir l'armure de Dieu, est-ce autre chose qu'opposer à Satan les traits de Christ Lui-même, et manifester dans la pratique que nous avons «revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance selon l'image de celui qui l'a créé», savoir Christ (Col. 3. 10) ?

C'est seulement ainsi que les siens peuvent poursuivre cette lutte pour Dieu, dont la responsabilité, l'honneur, et les souffrances, leur échoient maintenant.

7 - Plus qu'un modèle : Christ en nous, source de victoire

On dira : Mais nous affrontons le combat dans des conditions bien différentes des siennes ! C'est vrai, et il est de toute importance de bien considérer cela : plus nous le ferons, plus nous serons non point détournés de la lutte, mais fortifiés pour la soutenir.

En effet, si Jésus était seulement pour nous le modèle du combattant, en vain nous évertuerions-nous à l'imiter. Même sauvés nous avons la chair en nous tant que nous sommes ici-bas, et Satan a prise sur le vieil homme. Que de fois avons-nous à constater, à notre honte, que nous sommes vaincus dès qu'il réussit à le mettre en action ! Il a toujours vaincu la descendance d'Adam. Aussi, lorsque Jésus s'est avancé contre lui, Il allait, tel David contre Goliath, à la rencontre d'un ennemi devant lequel aucun homme n'avait pu tenir.

Mais il l'a vaincu, totalement. S'il ne l'avait vaincu que pour Lui-même, sa vie ici-bas aurait seulement démontré (et elle l'a fait, à la gloire de Dieu !) ce qu'un homme parfaitement obéissant peut faire ; et notre propre incapacité n'en apparaît que plus grande. Mais il l'a vaincu ensuite pour nous, qui ne pouvions vaincre. Il l'a vaincu par sa mort sur la croix. Après avoir été le modèle inimitable, il a été le puissant sauveur.

Nous avons affaire maintenant à un ennemi vaincu en dehors de nous, mais pour nous. Nous restons sans force propre devant lui, mais lui est sans force devant Christ en nous. Jésus mort et ressuscité nous donne une vie sur laquelle Satan ne peut rien. Pas plus qu'il n'avait pu empêcher Jésus d'être l'homme parfait, l'ennemi n'a pu l'arrêter dans l'accomplissement de notre rédemption. Quand il venait en Gethsémané avec la frayeur de la mort, Jésus a pris la coupe non de sa main mais de celle de son Père, et ensuite toute la puissance de Satan a été vaincue. «Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix» (Col. 2:15). Ressuscité, il est allé au ciel, à la droite de Dieu, anges et principautés lui étant soumis (1 Pierre 3:22 ; Éph. 1:20, 21).

La vie qu'il nous donne est cette vie de résurrection, et c'est le soir de sa résurrection qu'il envoie ses disciples dans le monde, en leur disant : «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie» ; mais, «ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint» (Jean 20:21, 22). L'ennemi ne peut tenir tête à la puissance qui l'a vaincu. Satan n'est pas encore chassé du ciel et il n'est pas encore brisé sous les pieds des saints, mais il le sera, et dès maintenant il est sans force non seulement vis-à-vis de Dieu — comme il en a toujours été — , mais vis-à-vis de ceux qui peuvent désormais «se fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Cette puissance a opéré en ressuscitant Christ d'entre les morts. Christ est proclamé vainqueur de Satan et du monde, la foi s'empare de cette glorieuse réalité — «la puissance de Sa résurrection» — , et elle triomphe. «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?» (1 Jean 5:5).

Ainsi ce n'est pas seulement que le croyant peut tenir l'ennemi pour vaincu, mais la foi apprend le secret de la puissance qui a opéré la victoire ; c'est «la puissance de la force de Dieu» (Éph. 1:19 ; 6:10). Et c'est en elle que le croyant est exhorté à se fortifier. Le secret est hors de nous-mêmes ; c'est toujours en dehors de nous que la foi regarde. «Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Rom. 8:37) : l'objet est Christ glorifié après avoir tout accompli.

8 - Incapables de vaincre par nous-mêmes

Or, se glorifier dans la victoire remportée par un autre et par une autre puissance que la nôtre, revient à reconnaître et confesser notre propre impuissance. Paul se glorifiait dans son infirmité «afin que la puissance de Christ demeurât sur lui», c'est pourquoi il pouvait dire que quand il était faible alors il était fort (2 Cor. 12:9, 10).

Il nous faut regarder cela de plus près encore. Être incapables de vaincre par nous-mêmes, cela signifie que laissés à nous-mêmes nous sommes et serions toujours vaincus. La triste vérité quant à notre état de nature est que la «chair» est non seulement terrassée par Satan, mais alliée de Satan. La chute a fait l'homme le complice aussi bien que la victime de cet adversaire. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu» (Rom. 8:7). Aussi la chair a-t-elle reçu sa condamnation quand et là où Satan a été vaincu, — à la croix. Elle a été placée là dans la mort. Notre condition d'homme en Adam finit là pour Dieu. Christ est mort pour nous, et nous sommes morts avec Lui. Quelle grâce qu'il en soit ainsi !

Voilà ce dont la foi s'empare aussi. De même qu'elle sait l'ennemi vaincu et jugé bien qu'il agisse encore et soit même encore dans le ciel, de même elle reçoit la Parole qui dit aux croyants : «Vous êtes morts», bien que la chair soit toujours là, que «le vieil homme» ait toujours ses «membres sur la terre» et qu'ils soient même appelés «nos membres», savoir les convoitises qui demeurent en nous.

Ce qu'il nous faut, c'est, après avoir saisi par la foi que «nous sommes morts», en être pénétrés, de par la même foi, dans notre vie pratique. Et cela d'autant plus que l'ennemi est riche en artifices et que, tout en ayant bien la pensée que la puissance de Satan a été vaincue à la croix, nous nous laissons facilement envelopper par ses ruses. Il s'agit de «mortifier nos membres qui sont sur la terre» (Col. 3:5-7), sans quoi il n'est pas question de revêtir l'armure et encore moins de combattre victorieusement. L'ennemi a prise sur le vieil homme, il faut lui appliquer la mort de Christ. Il n'en a point sur le nouvel homme, parce qu'il n'en a point sur Christ. La grande affaire pour nous est d'être occupés de Christ.

9 - L'ennemi est extérieur — Se préparer à l'avance pour le combat

Le vrai combat chrétien, celui d'Éph. 6, n'est donc pas ce combat intérieur de l'homme déjà régénéré mais que déchire encore la constatation répétée que le vieil homme survit en lui (Rom. 7) ; il est autre chose aussi que l'antagonisme perpétuel entre l'Esprit et la chair de Galates 5:16, 17. Il n'est question de Satan ni en Romains 7 ni dans les Galates. C'est contre un ennemi extérieur qu'a lieu la lutte d'Éph. 6, «notre lutte». Elle suppose que le croyant en a fini avec lui-même. L'armure est revêtue en proportion de l'ordre intérieur de nos âmes ; c'est une disposition de cœur et d'esprit réalisée dans la simplicité de la foi, le jugement de nous-mêmes et la

communion avec Christ, une disposition telle que l'on n'est pas surpris quand l'ennemi est là. Comme on l'a souvent dit, ce n'est pas au moment de combattre qu'il faut revêtir l'armure mas à l'avance, dans la perspective du combat.

Ni la force ni les moyens ne manquent, puisque c'est la puissance de la force de Dieu, et l'armure de Dieu, pour le combat de Dieu ; mais ils ne sont pas en nous, et il nous faut les chercher en Christ, en qui Dieu les donne. Si nous sommes si souvent pris au dépourvu, en défaut d'une pièce de l'armure sinon de l'armure entière, n'est-ce pas parce que nous sommes occupés de nous-mêmes, et non pas de Lui ?

10 - Paresseux à écouter, ou instruits et obéissants ?

Redisons-le encore une fois, tous les caractères moraux que représentent les différentes parties de la panoplie de Dieu sont ceux du nouvel homme, ceux de Christ. Qu'il nous soit accordé de les opposer victorieusement à l'ennemi que Christ a vaincu.

Ces vérités étaient familières aux fidèles des générations de témoins que nous sommes appelés à continuer en attendant le Seigneur. D'où vient qu'aujourd'hui elles paraissent souvent ardues, et comme lointaines ? N'est-ce pas que nous sommes «devenus paresseux à écouter» (Héb. 5 :11), et que la «parole de la justice» (Héb. 5 :13) nous est moins connue ? L'appétit se perd quand le corps s'affaiblit faute de nourriture, et l'affaiblissement s'en accélère. Ce ne sont pas là des doctrines stériles, mais fécondes, et elles sont fondamentales. L'apôtre pouvait rendre témoignage aux chrétiens de Rome qu'ils avaient «obéi de coeur à la forme de doctrine dans laquelle ils avaient été instruits» (Rom. 6:17). Laissons la grâce nous instruire par la Parole de Dieu, et sachons obéir. C'est le propre du vrai combattant, et le secret de la victoire. (*)

(*) Nous ne saurions trop recommander, entre beaucoup d'écrits sur cet important sujet, le traité « L'Armure » de HR

NOUS NE NOUS LASSONS POINT — 2 Corinthiens 4 par André Gibert

Bibliquest

La connaissance de la gloire de Dieu donne l'énergie de la foi.

Les sous-titres entre crochets ont été ajoutés par Bibliquest

ME 1967 p. 225

Table des matières

1 - [L'énergie de la foi se puise dans la connaissance de la gloire de Dieu vue en Christ]

2 - Le trésor et ses détenteurs [: faire briller la lumière qu'on a reçue]

3 - L'évangile non voilé [quant à lui-même : mais voilé ou danger de l'être chez les auditeurs ou les porteurs du message]

4 - Le vase de terre [(l'homme extérieur) : frappé et brisé, non pas détruit]

5 - Mort et vie [de Christ appliquées au croyant pour que tout soit plié à Son service]

6 - [Tout «Pour vous» pour des actions de grâces multipliées, tribulations surabondantes «pour nous» — un gain invisible sans mesure]

1 - [L'énergie de la foi se puise dans la connaissance de la gloire de Dieu vue en Christ]

«C'est pourquoi nous ne nous lassons point», dit l'apôtre dans ce chapitre par deux fois, la première (v. 1) en rapport avec le ministère reçu, la seconde (v. 16) avec le ministère exercé. L'expression laisse entendre que les motifs de se laisser n'auraient pas manqué, mais elle dit avec force que Paul recevait de Dieu tout le courage nécessaire pour un tel service. Sa foi puisait le secret d'une énergie toujours nouvelle, malgré tant de tribulations, dans la connaissance de la gloire de Dieu vue en Christ. Or ce qui était vrai à un degré exceptionnel chez le grand apôtre vaut pour toute activité chrétienne : le christianisme, et c'est là son caractère propre et éminent, place le croyant en présence de cette gloire, pour qu'il la contemple, en éprouve les effets, et la reflète au dehors.

Il en est ainsi depuis que la rédemption est accomplie. La gloire de Dieu — c'est-à-dire «la perfection de Dieu lui-même, la perfection absolue, l'ensemble des perfections divines» (H. R.) — est donnée à connaître aux croyants (3:10) et par les croyants (4:4, 6). Un trésor est mis dans leurs mains pour que d'autres soient amenés à en jouir avec eux.

2 - Le trésor et ses détenteurs [: faire briller la lumière qu'on a reçue]

L'apôtre associe tous les croyants à la même inestimable grâce : «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, comme par le Seigneur en Esprit» (3:18). Nous étions ténèbres, comme tous les hommes, Juifs (ch. 3) et nations (ch. 4), mais «le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, a relui (ou : resplendi, c'est le même mot) dans nos coeurs». La lumière de la nouvelle création s'est levée dans les ténèbres morales du monde et de nos coeurs. Dieu révèle sa gloire en Celui qui est venu souffrir et mourir pour nous, abolissant le péché, triomphant de Satan, annulant la mort et faisant luire la vie, et qui, Homme glorifié dans le ciel, a été «fait Seigneur et Christ». La gloire de Dieu brille dans sa face, je puis la contempler à face découverte, sans crainte. Mieux encore, elle ne luit pas lointaine dans un ciel inaccessible, mais resplendit dans nos coeurs !

C'est ainsi qu'est conférée aux croyants la charge privilégiée de transmettre à d'autres le rayonnement de cette gloire. Sauvés, ils sont faits porteurs de la lumière resplendissante, les vases où Dieu place, sur cette terre, le trésor de sa gloire connue dans la face de Jésus glorifié. Chaque chrétien a part à cette fonction insigne. Les uns ont mission de prêcher, les autres de profiter des occasions offertes par l'existence quotidienne de présenter la Parole, et tous doivent la montrer en action par leur conduite ; mais, du ministère unique d'un Paul au service en apparence le plus humble, l'objet est le même : manifester la vérité en présentant «le christ Jésus comme Seigneur». Ce privilège a été reçu «comme ayant obtenu miséricorde » : cela rend le coeur sensible à une si grande grâce, le confond, et l'assure qu'il aura à sa disposition tout ce qu'il faut pour faire face aux difficultés, quelles qu'elles soient.

Il s'agit que brille la lumière que l'on a reçue, et quelle lumière ! Elle est celle de l'«évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu» (v. 4), et celle de «la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ» (v. 6) (*). La «puissance de Dieu en salut» (Rom. 1:16) est là, dans son excellence (2 Cor. 4:7) : le salut des pécheurs est lié à la gloire de Dieu en Christ, et pareillement la marche des croyants. Ce n'est pas une affaire humaine. Et pourtant elle est confiée à des hommes, non à des anges. Dieu veut, dans ces hommes, faire briller une telle lumière, et cela sans voile.

(*) Le même mot (phôtismos, action d'éclairer, illumination) est traduit dans notre version par «lumière» au v. 4, par «faire luire» au v. 6 (litt. : «qui a relui dans nos coeurs pour (ou : en vue de) l'illumination de la connaissance de la gloire de Dieu»).

Une note indiquant que le mot traduit par «lumière» en 2 Cor. 4:4 et le même que celui de 2 Cor. 4:6 traduit par «luire» est à placer après «luire», et non après «relui», comme cela a été fait par erreur dans certaines éditions sur papier de la Bible JND.

3 - L'évangile non voilé [quant à lui-même : mais voilé ou danger de l'être chez les auditeurs ou les porteurs du message]

Ce message de gloire n'est pas voilé du côté de Dieu, parce que l'Homme Christ Jésus est glorifié dans le ciel. Quand Jésus, venu du ciel, était ici-bas, «Dieu était en Christ», «manifesté en chair», mais, bien que Jésus rayonnât de gloire morale, ni sa gloire personnelle ni ses gloires officielles ne transparaissaient, sauf exception, à travers le voile de «sa chair». Maintenant que Dieu a été glorifié sur la croix par le Fils de l'homme, Il a exalté celui-ci dans le ciel, et la gloire de Dieu brille dans la face de cet Homme.

Le message est voilé, hélas, «en ceux qui périssent» (v. 3). La lumière brille, mais les aveuglés ne la voient pas ; le trésor est là, mais de valeur nulle pour eux. Telle est la condition de l'homme naturel, et telle est la puissance de Satan sur lui. Mais que le voile soit ainsi sur les esprits des hommes n'ôte rien à la réalité de Jésus glorifié et de la gloire de Dieu resplendissant dans sa face.

La question est alors : les porteurs du message le voileraient-ils eux-mêmes ? Paul répond avec assurance quant à lui : Non, je l'annonce en toute clarté. Pourrions-nous répondre de la sorte ? N'éludons pas cette question qui nous sonde.

Autrefois, Moïse devait mettre un voile sur son visage : le peuple ne pouvait supporter l'éclat de la gloire de la grâce mêlée à la loi. Il était pardonné, c'est vrai, mais replacé sous un ministère de mort et de condamnation, lequel était non point atténué mais aggravé du fait que la loi violée était donnée à nouveau (Exode 34 ; 2 Cor. 3:7-13). Il en est autrement avec l'évangile de la gloire du Christ. «Nous ne faisons pas comme Moïse», dit l'apôtre du ministère de l'Esprit, «et si notre évangile est voilé il l'est en ceux qui périssent», mais non point en nous. La lumière reçue en son cœur irradiait au-dehors, tant pour le salut des inconvertis que pour l'édification des saints. L'apôtre pouvait parler ainsi parce qu'il avait rejeté tout ce qui aurait pu voiler son évangile. Nous aurons à y revenir. Mais du moment que les hommes de ce siècle aveuglés par son dieu préfèrent les ténèbres à la lumière, les luminaires souffrent, s'ils sont fidèles, et la fidélité de Paul entraînait son existence de tribulations. «Vase d'élection pour porter le nom du Seigneur devant les nations et les rois, et les fils d'Israël », il lui avait été montré à l'avance combien il devait souffrir pour ce nom (Actes 9:15, 16).

Il n'est pas surprenant que le monde haïsse un homme auquel le nom du Seigneur est attaché. Rien de plus grand ici-bas que la fonction de porteur de l'évangile, mais rien de plus méprisable et de moins supportable pour ce siècle, dont il met à nu la vanité et la perversion. Donner toute la place à Dieu et à sa gloire en Christ, quelle offense au monde ! Paul ne se prêchait pas lui-même, et il ne se recommandait que par la manifestation de la vérité ; il n'ajoutait rien à son message, et ne l'accommodait pas au goût mais seulement aux besoins de ses auditeurs ; il présentait Jésus Christ, crucifié et glorifié : c'est ainsi qu'il ne voilait pas l'évangile. Nous ne saurions trop méditer son exemple, dans des jours où nous sommes sollicités de moderniser cet évangile, ce qui signifie le ternir, et déchoir nous-mêmes de la grâce.

Mais cette mise de côté de tout ce dont le serviteur pourrait se prévaloir donne aux tribulations de celui-ci un tout autre caractère que le simple effet de l'opposition du monde. Il est formé par Dieu, au-dedans par son Esprit, au-dehors par les circonstances, de façon que l'évangile ne soit point voilé et que lise «la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ».

4 - Le vase de terre [(l'homme extérieur) : frappé et brisé, non pas détruit]

Pour que «l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous», il ne suffit pas que les vases, comme le trésor lui-même, apparaissent indignes de toute estime aux incrédules, ou aux chrétiens charnels comme il y en avait à Corinthe — cela, au fond, importerait peu —, il faut qu'effectivement les vases soient sans valeur.

Ces porteurs de l'évangile, si grands par leur fonction, «ont ce trésor dans un vase de terre». Remarquez qu'ils ne sont pas exclusivement cela : le vase, c'est «l'homme extérieur», la chair mortelle, alors que «l'homme intérieur» vit de la vie de Christ : «nous vivons», dit l'apôtre. Mais le vase de terre n'a ni forme ni éclat, il est objet de dédain sinon de scandale. Paul était ainsi, son apparence chétive, sa présence personnelle faible, sa parole méprisable (2 Cor. 10:1, 10), «la tentation qui était dans sa chair» pouvait inspirer du dégoût (Gal. 4:14). Ce «vase d'élection» n'attirait pas la considération des hommes. Chose autrement pénible, il fallait qu'il n'eût pas de considération pour lui-même. Son insignifiance devait mettre en évidence l'excellence du trésor. Rien ne doit être dérobé à ce trésor au bénéfice du vase.

Mais un vase de terre n'est pas seulement de valeur infime. Il est fragile, il se fend et s'ébrèche aux chocs. Qu'à cela ne tienne : la lumière pourra briller au dehors. Ainsi, comme cela a été dit souvent, des torches que portaient dans leurs cruches les compagnons de Gédéon ; elles éclairèrent une fois les cruches brisées. Et le vase est frappé, fêlé, brisé.

Il n'est cependant pas détruit avant le temps, car il faut que la grâce et la puissance divines se montrent en lui alors qu'il est humainement toujours plus faible. En vain toutes les forces hostiles s'uniraient-elles pour l'anéantir alors que Dieu veut encore se servir de lui. Paul et ses compagnons sont dans les tribulations, sans être réduits à l'étroit comme si le vase en brisement ne pouvait plus contenir le trésor ; — dans la perplexité, sans que ressources ni directions manquent ; — persécutés, mais sans que Dieu permette qu'ils soient exterminés, même s'ils passent par la fournaise ; — abattus, mais sans disparaître encore de la scène comme épuisés à mort (v. 8, 9).

Non pas que ces tribulations donnent de la valeur au vase, comme le voudraient l'ascète et le mystique, et comme le propose illusoirement toute religion charnelle (cf. Col. 2:23). Non, il n'est maintenu que par la puissance de Dieu afin de remplir son rôle en s'effaçant toujours plus, jusqu'au moment où Dieu trouvera bon qu'il soit définitivement détruit. Toute valeur est dans le dépôt non dans le dépositaire, toute l'excellence de la puissance est de Dieu et non pas de nous. Le vase méprisé et souffrant porte la vie glorieuse de Jésus, triomphante de la mort, et les effets de ce triomphe s'y continuent.

5 - Mort et vie [de Christ appliquées au croyant pour que tout soit plié à Son service]

La vie impérissable de Jésus était manifestée dans le corps périssable de l'apôtre. Elle l'était, peut-on dire, à double titre. D'abord, écrit-il, «nous portons toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (v. 10). Ensuite : «Nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle» (v. 11).

Jésus, venu ici-bas pour apporter la vie où régnait la mort, ne pouvait le faire qu'en souffrant et en mourant. Il a eu sans cesse la mort devant lui. Paul, son imitateur, portait lui-même dans son corps, constamment, la mort de Jésus : il se comportait comme un mort vis-à-vis de ce qui constitue la vie de la vieille nature et du monde, vie avec laquelle Jésus n'avait rien eu à faire sinon passer au travers en en manifestant une tout autre, et mourir pour nous délivrer et nous placer dans la même position que Lui. Paul ne faisait aucun cas de sa vie terrestre ni ne la tenait pour précieuse (Actes 20:24), il traitait ce corps mortel comme s'il était déjà mort, ne lui accordant rien, de telle manière (et quelle joie pour lui !) qu'en lui la vie de Jésus fût manifestée.

Mais il fallait à Paul, et il nous faut comme à lui, ce que l'Homme parfait n'avait eu en aucune façon à connaître, savoir le dépouillement du «moi». Le croyant est toujours appelé à appliquer la croix de Christ à ce vieil homme, et à mortifier «ses membres qui sont sur la terre», dans la défiance continue de ce «moi» rebelle. Mais celui-ci est particulièrement dangereux dans le service de l'évangile : tour à tour peureux et prétentieux, il est toujours prêt à falsifier la vérité à son profit sous prétexte même de la mieux répandre, et à voiler ce que Dieu veut faire resplendir, en mettant en avant la capacité humaine. Aussi Dieu a-t-il soin de «livrer à la mort» «pour l'amour de Jésus» ceux qui, possesseurs de la vie de Jésus par grâce, ont besoin, pour la manifester, d'être tenus dans la

mort. C'est là l'objet de tant de souffrances atteignant le corps, d'humiliations pénibles, d'épreuves morales affectant sentiments, facultés, volonté, pour que tout soit plié au service du Seigneur.

Ainsi la vie de Jésus était-elle manifestée dans le corps de Paul, parce qu'il portait dans ce corps la mort de Jésus et qu'il était livré chaque jour à la mort. Extraordinaire situation, mais quelle victoire ! La mort opérait dans un homme pour produire la vie, parce que Christ a vaincu la mort. C'était véritablement « la puissance de la résurrection de Jésus », dans « la conformité à sa mort » (Phil. 3:10).

6 - [Tout «Pour vous» pour des actions de grâces multipliées, tribulations surabondantes «pour nous» — un gain invisible sans mesure]

Tant qu'il vit dans ce corps, Paul ne peut faire autrement que parler, parce qu'il a cru ; il n'y a pas d'autre raison à son existence ici-bas, et Dieu déploie sa puissance dans la faiblesse de l'instrument. Paul se réjouit en pensant à tout le merveilleux travail de l'évangile autour de lui. Il est là pour le bien des autres. En ce qui le concerne, son plus grand avantage serait d'être le plus tôt possible avec Christ, et, le vase détruit, les souffrances finies avec lui, d'attendre dans le repos le moment de revêtir en gloire le «domicile qui est du ciel». Mourir lui était un gain. Il aspirait, dans sa chair mortelle, à ce que la vie absorbât tout, il soupirait après ce revêtement. Mais la gloire de Christ dans la bénédiction des autres demandait qu'il fût ici-bas, et affligé : il valait bien la peine, alors, de «vivre dans la chair» (Phil. 1:21-26), même avec tant de tribulations ! Le martyr reprenait chaque jour, exigeant la patience, et demandant plus de force peut-être qu'un supplice libérateur. L'important était qu'une puissance de vie opérait : elle faisait mourir l'apôtre chaque jour, mais pour amener la multiplication d'actions de grâces à la gloire de Dieu. Dieu était loué non seulement pour les délivrances temporelles qu'il opérait de façon que le vase subsistât et poursuivît son précieux rôle vivificateur, mais pour les bienfaits apportés à d'autres, lesquels rendaient grâces avec l'apôtre. «Pour vous», dit-il. Triomphant par la foi, heureux et reconnaissant de servir à la joie de ceux qu'il aimait parce que lui-même était étreint par l'amour de Christ, Paul attestait la vie au travers d'une mort sans cesse ramenée.

Est-ce à dire que le serviteur fidèle n'a rien pour lui-même dès maintenant ? Bien loin de là. Il vit glorieusement. L'homme extérieur dépérit, mais l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour. Le nouvel homme reçoit des forces, dans la puissance de l'Esprit, pour poursuivre le ministère à la gloire de Dieu et donner à connaître cette gloire en annonçant Christ. Mais en même temps, «la légère tribulation d'un moment produit un poids éternel de gloire», et cela «pour nous», et «en mesure surabondante». L'apôtre ne se contente pas de dominer de haut cette succession de périls, de labeurs et d'afflictions, au point de l'appeler une légère et passagère tribulation, mais l'homme intérieur renouvelle sa vitalité dans la jouissance actuelle de la gloire qui surabonde, celle qui

Nous illumine et rayonne

Jusqu'au fond de notre cœur.

Au dépouillement de tout dans le domaine visible, à la destruction progressive du vase de terre, correspond un gain sans mesure dans le domaine invisible, portion présente et future du croyant. Au terme de ce dépouillement il y aura la maison éternelle, dans les cieux, le mortel enfin absorbé par la vie, le corps glorieux enfin revêtu après tant de gémissements dans cette tente, mais aussi tant de victoires et de consolations. L'âme étreinte par l'amour de Christ, vivant de Lui, puise déjà, sur la terre, à pleines mains dans le poids éternel de gloire !

En vérité, comment se lasser ?

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE par André Gibert

Table des matières

1 - L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE dans la Première épître de Pierre

1.1 - L'espérance vivante — 1 Pierre 1:3

1.2 - L'espérance parfaite en la grâce qu'apportera la révélation de Jésus Christ — 1 Pierre 1:13

1.3 - La foi et l'espérance en Dieu — 1 Pierre 1:21 et 3:5

1.4 - L'espérance qui est en vous — 1 Pierre 3:15

2 - L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE dans l'Épître aux Colossiens

2.1 - L'espérance réservée dans les cieux

2.2 - L'espérance de l'évangile

2.3 - Christ en vous l'espérance de la gloire

1 - L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE dans la Première épître de Pierre

1.1 - L'espérance vivante — 1 Pierre 1:3

ME 1969 p. 141

Nés de nouveau, «régénérés selon la grande miséricorde du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ», après avoir été «élus selon la préconnaissance de Dieu le Père» (v. 2), les chrétiens ont reçu une vie entièrement nouvelle. Elle est à vivre, «pendant le temps de leur séjour ici-bas», dans la foi et l'espérance, entièrement, uniquement : comme ces chrétiens de la dispersion juive auxquels écrivait l'apôtre et qui «séjournaient parmi les nations», nous sommes «comme forains et étrangers» (2:11) dans un monde auquel nous n'appartenons pas. Cette vie est la vie même de Jésus Christ ressuscité d'entre les morts. Elle s'accompagne d'afflictions dans nos corps mortels, parce que, à la différence de l'espérance d'Israël, son espérance n'est pas dans quoi que ce soit de terrestre. Vous avez été, dit Pierre, «régénérés pour une espérance vivante» qui se situe en dehors de la terre : «pour un héritage... conservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés», sur la terre, «par la puissance de Dieu par la foi». Vous pour l'héritage, et l'héritage pour vous. Il faut attendre pour que cette vie s'épanouisse sans obstacle ni limitation dans cet héritage céleste. Présentement elle se meut dans l'espérance, mais quelle espérance !

Cette espérance est vivante comme l'est la Parole par laquelle nous avons été régénérés (v. 23). Elle participe de la victoire sur la mort, attestée par la résurrection de Jésus Christ. C'est là son fondement indestructible. Toutes les espérances terrestres sont marquées du signe de la mort. «Il n'y a pas d'espérance de demeurer ici-bas» (1 Chron. 29:15). «L'espérance des méchants périt» avec eux (Prov. 10:28 ; 11:7), et «nous savons que le monde entier gît dans le méchant» (1 Jean 5:19). La plus haute espérance pour la terre, celle d'Israël, s'est corrompue et flétrie en tant que confiée à ce peuple. L'espérance chrétienne, elle, est affranchie de la mort, et son domaine est hors de toute emprise. Elle peut vivre dans l'âme du croyant : ce n'est pas simplement l'espérance d'une vie future, c'est la vie qui espère, la vie déjà possédée.

Il en est ainsi, en définitive, parce que l'objet de cette espérance, par delà l'héritage, est Christ lui-même. «Le christ Jésus, notre espérance», dit Paul (1 Tim. 1:2). Même pour la terre c'est en lui que vit l'espérance d'Israël ; que dire de l'espérance céleste ! Elle est vivante parce que Christ vit et que nous jouirons de l'héritage conservé dans les cieux parce que Christ ressuscité d'entre les morts le

détient dans le ciel et y introduira ceux qui croient en Lui. «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14:19) ; cela est vrai dès maintenant et pour l'éternité.

1.2 - L'espérance parfaite en la grâce qu'apportera la révélation de Jésus Christ — 1 Pierre 1:13

Lors de la révélation de Jésus Christ, nous connaissons «un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps», et pour lequel aussi nous avons été régénérés et sommes gardés (v. 5) ; nos âmes l'attendent avec joie, dans la certitude d'être déjà sauvées que leur donne la foi (v. 9). Nous sommes exhortés à «espérer parfaitement» dans cette «grâce qui nous sera apportée» alors. Il faut, pour espérer ainsi, avoir préalablement «ceint les reins de notre parfaitement», comme des voyageurs qui ont bien fait leur compte qu'ils ne sont plus de ce monde et qu'ils sont sur le point de le quitter pour une patrie bienheureuse (cf Exode 12:11 ; Luc 12:35). Ensuite il faut «être sobres», ne goûter des biens et des affections terrestres que ce qui est nécessaire pour le peu de temps à passer ici-bas, de façon à ne pas être détournés de ce que notre entendement a si heureusement saisi. Prendre nos aises, laisser errer nos pensées et nos sentiments, n'est pas compatible avec la «perfection de l'espérance». Nos forces spirituelles doivent être rassemblées, nos esprits et nos coeurs fixés sur Christ. S'il est l'objet de l'espérance vivante, il en est aussi le réalisateur. Sa révélation glorieuse apportera la suprême expression de la grâce, savoir la glorification d'hommes autrefois pécheurs. Il vaut la peine de s'y arrêter.

«La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue» en Christ lorsqu'il est venu dans l'abaissement afin de nous obtenir ce salut par son sacrifice (Tite 2:11). Sa seconde venue comportera au contraire «l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (v. 13), et alors la grâce qui nous sera apportée sera pour nous cette glorification avec Lui. Dans le passage de Tite l'apparition (epiphaneia) de la gloire de Christ est liée à la «bienheureuse espérance», qui est proprement l'enlèvement des saints pour être auprès de Celui dont ensuite ils partageront la manifestation ; tandis que Pierre, sans distinguer cette première phase, place devant les yeux des pèlerins d'ici-bas la «révélation» (apocalupsis) de Celui qu'ils aiment sans l'avoir vu.

La grâce qui nous sera ainsi apportée est le couronnement de toutes les «grâces sur grâces» que nous avons reçues de la plénitude de la Parole faite chair (Jean 1:16). Elle fait un tout avec la grâce qui assure déjà le salut à nos âmes, et avec la faveur (ou grâce, c'est le même mot) dans laquelle nous sommes (Romains 5:2 ; 1 Pierre 5:12) en attendant que nos corps soient transformés à la ressemblance du corps de la gloire de notre Seigneur Jésus Christ. La «gloire à venir qui doit nous être révélée» (révélée pour nous, à notre bénéfice) sera vue ensuite dans les «enfants de Dieu», dans leur propre «révélation» (Romains 8:18, 19, 21).

Cette grâce est aussi assurée que la grâce déjà apparue et que nous goûtons au point de dire : Abba, Père. Espérer parfaitement en elle, c'est éprouver sans l'ombre d'une inquiétude ou d'une hésitation la certitude qu'elle va être apportée. Combien donc il importe que nous rejetions tout ce qui trouble une telle espérance et porte par là atteinte à la grâce et à la vérité venues par Jésus Christ ! Ne laissons rien s'interposer (pas l'épaisseur d'une feuille de papier, nous disait un jour un cher frère) entre Christ et nous. Il s'agit de jouir dès maintenant dans nos âmes de ce qui bientôt va nous être apporté en réalité. Préférerions-nous la terre au ciel ? On comprend que les versets suivants (14-17) placent devant nous la marche dans l'obéissance, la sainteté, la crainte. Impossible d'espérer «parfaitement» sans cela.

1.3 - La foi et l'espérance en Dieu — 1 Pierre 1:21 et 3:5

En attendant que la révélation de Jésus Christ nous apporte cette grâce finale, Celui que nous connaissons comme l'Agneau dont le sang précieux nous a rachetés, est non seulement vivant, de l'autre côté de la mort vaincue, mais il est dans la gloire. Dieu la lui a donnée après l'avoir ressuscité d'entre les morts, de sorte que notre foi et notre espérance fussent en un tel Dieu qui a voulu et fait tout cela. C'est «par Christ» que nous croyons, mais Celui en qui nous croyons est «Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire». De même, en Romains 4:24, nous croyons «en Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Jésus Christ notre Seigneur», de sorte que notre justification vient de la foi en un tel Dieu. Ici, c'est notre espérance qui est en Lui, par la même foi. Il opérera pour nous ce qu'il a fait pour Christ, qu'il a ressuscité et glorifié. Notre espérance est non seulement, comme en Hébreux 6:19, une ancre de l'âme sûre et ferme parce que jetée au-dedans du voile où Christ est entré, mais elle est «en Dieu». Quelle assurance que rien ne peut quoi que ce soit contre elle ! L'héritage est conservé dans les cieux, nous sommes gardés sur la puissance de Dieu, mais Dieu lui-même se fait le garant de l'espérance. Elle est aussi ferme que lui, et lui est pour nous, à jamais. Nos péchés ont été portés par Christ, que Dieu a ressuscité et glorifié, et du moment que cette question est ainsi réglée, quoi d'autre pourrait troubler notre confiance ? Comme fondement, le sang versé ; comme sommet, Dieu donnant la gloire à notre rédempteur et l'assurant à tous ceux qui ont été rachetés par ce sang précieux ! En vérité, «que dirons-nous donc à ces choses ?»

C'est, au reste, le propre de la foi dans tous les temps que de mettre son espérance en Dieu lui-même, tel qu'il s'est révélé. Le croyant a saisi qu'il ne peut compter ni sur soi ni sur qui ou quoi que ce soit au monde, en dehors de Dieu. Les «saintes femmes» d'autrefois espéraient ainsi en Dieu (1 Pierre 3:5). Sara ne se reposait ni sur sa beauté ni sur son rang, pas plus qu'elle n'était arrêtée par son incapacité naturelle à enfanter (Hébr. 11:11) ; elle n'espérait rien d'elle-même, ni de son seigneur Abraham, mais elle avait toute assurance en «espérant en Dieu». Quand le coeur est tourné vers Dieu et non vers les choses qui se voient, il n'y a plus ni doute, ni crainte, mais la paix du coeur, dans la confiance en Dieu lui-même et dans la recherche constante de son approbation.

1.4 - L'espérance qui est en vous — 1 Pierre 3:15

Si une telle espérance vit en nous, cela ne peut manquer de se voir au-dehors. Le croyant en qui elle habite ne peut pas être comme les autres gens. La joie de l'espérance (Romains 12:12) se lira sur ses traits, l'assurance que donne l'espérance du salut (1 Thessaloniens 5:8) le marquera. Sa conduite sera dans la paix et la sainteté, la pureté au milieu des souillures de toutes sortes. L'attention de son entourage sera attirée. Voilà quelqu'un qui travaille comme nous, qui doit faire face aux mêmes obligations que nous, mais qui montre dans tout cela un comportement étrange : ce qui nous attire, plaisirs, honneurs, fortune, semble le laisser indifférent ; il n'obéit pas aux sollicitations des choses visibles mais à celles d'un monde mystérieux vers lequel vont ses desirs ! L'effet de cet étonnement peut être que des âmes soient intéressées et que s'éveille en elles le besoin de connaître une telle part pour la posséder elles-mêmes. Mais plus souvent l'étonnement s'accompagne d'irritation : qu'est-ce que ces gens-là qui font fi de ce que nous estimons ? Et l'on «dira des injures» (4:5), les fidèles seront l'objet de calomnies, de railleries, d'une opposition haineuse, qui ira jusqu'à la persécution si Dieu le permet ainsi.

Ce qui importe pour le chrétien, c'est d'être «toujours prêt à répondre à quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui». Quel que soit le motif de cette demande, en bien ou en mal, il doit rendre raison «avec douceur et crainte», la sainte crainte qui s'attache pour lui aux choses divines, et la douceur de la grâce qui n'est point hautaine mais se met avec humilité au service des pécheurs.

«Toujours prêt». Cela suppose une manière d'être constamment fidèle, égale, éloquente dans sa simplicité muette. Les paroles viendront d'elles-mêmes au moment convenable, fournies par le Saint Esprit ; elles rendront compte de ce qui remplit le coeur.

Combien tout ceci nous reprend ! Le monde qui nous entoure peut-il voir qu'il y a en nous une espérance ? Il n'en sera ainsi que si elle revêt pour nous toute sa valeur, qui est infinie. Gardons-la précieusement, cette espérance qui est vivante en elle-même mais qui doit vivre en nous — l'espérance de la grâce qui va nous être apportée à la révélation de Jésus Christ — l'espérance mise en Dieu.

2 - L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE dans l'Épître aux Colossiens

ME 1978 p. 197

Le chrétien est considéré dans cette épître comme marchant sur la terre vers la gloire du ciel. L'apôtre Pierre voit dans la même condition les croyants hébreux auxquels il écrit, mais ceux-ci ont à déplacer leurs regards de l'espérance terrestre juive vers cette espérance céleste, alors que les Colossiens, comme tous les croyants tirés des nations, n'avaient jusque-là aucune espérance et étaient «sans Dieu dans le monde» (Éph. 2:12).

2.1 - L'espérance réservée dans les cieux

L'apôtre Paul, heureux de rendre grâce pour la foi dans le Christ Jésus que montraient les chrétiens de Colosses et pour leur amour envers tous les saints, éprouvait le besoin de prier plus spécialement pour eux «à cause de l'espérance qui leur était réservée dans les cieux». Ils étaient — et nous sommes — déjà propres pour les bénédictions glorieuses qui nous attendent là-haut, «rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière», mais l'espérance nous est réservée dans les cieux, de même qu'en 1 Pierre 1:4 l'héritage est «conservé dans les cieux pour vous». Or Paul avait sujet de craindre qu'on ne détournât ces croyants de l'espérance céleste pour en faire des chrétiens terrestres, les tenants d'une religion terrestre qui mêlait à «la parole de la vérité de l'évangile» les «éléments du monde», philosophie, superstitions ou ordonnances légales. Faute d'approfondir l'espérance céleste dont ils «avaient entendu parler», ils étaient en danger de perdre à la fois la joie de cette espérance (Rom. 12:12) et leur caractère d'étrangers. Nous avons si vite fait de cesser de regarder en haut ! Il n'est pas rare, hélas, d'entendre : «Oh ! qui peut savoir au juste ce qu'il en sera dans le ciel ? Puisque notre espérance y est réservée, pourquoi nous en préoccuper ? travaillons plutôt à améliorer notre séjour présent, la terre !». Ce n'est pas là le «mangeons et buvons» de l'incrédulité ouverte, le mal est plus subtil, mais n'est-ce pas rabaisser, par réelle incrédulité, la gloire de l'espérance réservée dans les cieux, comme les chrétiens hébreux étaient enclins à le faire de «l'espérance proposée», l'exemple de leurs pères méprisant le pays désirable étant là pour les avertir (Héb. 3:13, 19) ? Dès lors les convoitises de la chair et les séductions du monde prennent le dessus. Mais plus encore, c'est méconnaître que l'espérance chrétienne ne fait qu'un avec Christ lui-même (1 Tim. 1:1). Il va être bientôt manifesté en gloire. N'est-ce pas de Lui que nous avons le privilège de témoigner en tant que gens qui l'attendent et qui seront manifestés en gloire avec Lui, de même que c'est avec Lui que notre vie est actuellement «cachée en Dieu» ? L'apôtre inspiré va donc mettre en relief devant ces croyants — et devant nous — la valeur infinie de cette Personne. Après avoir insisté sur une marche «digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards», il leur parle de Lui pour former les esprits et les cœurs en vue d'une telle marche, vers un tel objet.

2.2 - L'espérance de l'évangile

Suit alors (Col. 1:13-20) l'incomparable déploiement des titres et des suprématies de Celui en qui toute la plénitude s'est plu à habiter et qui doit occuper en toutes choses la première place. La foi est incitée à puiser dans ces trésors cachés de la sagesse et de la connaissance (2:3), et les croyants sont exhortés à demeurer dans la foi, «fondés et fermes» (1:23), en attendant d'être présentés devant Lui saints et irréprochables et irrépréhensibles (1:22), en vertu de l'oeuvre de la croix. Qu'ils ne se laissent pas détourner de l'espérance inséparable de cette foi (Héb. 11:1) ! Ce serait perdre le bénéfice de l'évangile, car elle est l'espérance de l'évangile (1:23), elle appartient à l'évangile, elle est incorporée à cet évangile qu'ils ont cru et qui est, comme pour les Éphésiens, «la parole de la vérité, l'évangile de leur salut» (Éph. 1:13). Ils avaient été convertis par cette bonne nouvelle et, réconciliés «dans le corps de Sa chair, par la mort» (1:22), l'évangile de leur salut leur apportait l'espérance d'être dans les cieux avec Christ mort et ressuscité pour eux. Le salut ne sera complet que lorsque cette espérance sera changée en vue à la venue du Seigneur, par la rédemption de nos corps. Nous avons la pleine assurance d'être déjà réconciliés, et pour l'éternité, mais nos corps sont encore mortels, et c'est «en espérance» que «nous sommes sauvés» (Rom. 8:24). Sans doute, la nouvelle naissance est le fait fondamental, mais initial : elle est le point de départ de la vie nouvelle tendue vers l'avenir glorieux. On ne saurait trop répéter qu'il n'y a pas de témoignage sans l'application de cela à notre vie pratique : le chrétien est réellement un étranger sur la terre en proportion de la place qu'il donne dans sa vie quotidienne à la bienheureuse espérance. La renier, ou seulement la laisser s'affaiblir dans l'âme, au lieu de «retenir jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance» (Héb. 3:6, 14 ; 6:11 ; 10:23), c'est stériliser le terrain sur lequel l'évangile a été semé et empêcher cet évangile de porter du fruit et de croître (Col. 1:6).

2.3 - Christ en vous l'espérance de la gloire

Mais cette vie nouvelle est la vie même de Celui qui est l'objet de l'espérance, Christ glorifié après avoir été vivifié, ayant été «mis à mort en chair» (1 Pierre 3:18). L'épître aux Éphésiens, adressée à des chrétiens vus comme «assis dans les lieux célestes en Christ», leur parle de l'Esprit de la promesse, arrhes de l'héritage — une jouissance anticipée de leurs bénédictions spirituelles dans les lieux célestes : aux Colossiens cheminant sur la terre en regardant vers le ciel, l'apôtre parle de «Christ en vous l'espérance de la gloire» (1:27). La gloire n'est pas encore là, il n'en est pas encore revêtu à la vue des habitants de la terre, mais Lui est là. Le même qui dans le ciel est assis à la droite de Dieu, établi chef sur toutes choses, est là, présence invisible mais active dans et parmi les siens. Privilège insigne pour nous, les nations, qui étions exclus de la bénédiction promise à Abraham par le Dieu de gloire, et qui avons maintenant accès à des bénédictions autrement glorieuses, qui sont fermées à la descendance charnelle d'Abraham : c'est le «mystère» chargé de gloire du v. 27. La gloire elle-même est encore à venir, elle resplendira quand nous serons manifestés avec Christ, jusque là elle est à l'état d'espérance tout comme le salut, mais cette espérance n'est pas inerte, elle est «une espérance vivante» (1 Pierre 1:3) ; plus que cela, elle ne fait qu'un avec Christ, et Christ lui-même vient vivre dans les siens. L'espérance est «en vous», dira encore Pierre (3:15), mais Paul la transcende : cette espérance, en vous c'est Christ ! Peut-on concevoir chose plus précieuse pour de pauvres pèlerins ? Ils n'ont rien en eux-mêmes, sinon des membres à mortifier (Col. 3:5), mais, morts avec lui (2:20), ressuscités avec lui (3:1), ils sont «accomplis en lui» (2:10) et en Lui ils possèdent toutes choses. S'il en est ainsi, avec quelle «dignité» ne sommes-nous pas appelés à marcher dans ce monde, manifestant dans nos corps la vie de «Christ en nous l'espérance de la gloire» ! Et telle est notre responsabilité, à nous sur qui son nom est invoqué : c'est selon que nous porterons dans nos corps la mort de Jésus que sa vie sera manifestée en nous, dans notre chair mortelle (2 Cor. 4:10, 11), comme il en était pour Paul. La mortification de la chair s'accomplit dans la joie et les actions de grâces du nouvel homme (Col. 3:16, 17). Réservée dans les cieux où Christ est assis à la droite de Dieu — révélée dans l'Évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu (2 Cor. 4:4) — vivante en nous par Christ l'espérance de la gloire, ah ! ne nous laissons pas détourner d'une telle espérance !

ÉLUS POUR L'OBÉISSANCE DE JÉSUS CHRIST 1 Pierre 1:2 par André Gibert

ME 1967 p. 85

Table des matières

- 1 - L'obéissance est la joie de la communion — pour Christ, pour le chrétien
- 2 - Souffrance du fidèle au contact de la désobéissance
- 3 - Notre tendance à la désobéissance
- 4 - Désobéissance et incrédulité
- 5 - Écouter ce que Dieu dit pour connaître Sa volonté

1 - L'obéissance est la joie de la communion — pour Christ, pour le chrétien

Obéir, c'est faire ce que veut un autre. L'obéissance est rendue de bon coeur, jusqu'à être une joie, en proportion du prix que cet autre, et par conséquent sa volonté, a pour nous. Faire la volonté de Dieu était délicieux pour Christ (Psaume 40:8), parce que, gardant les commandements de son Père, il demeurait dans son amour (Jean 15:10). Cette joie d'une communion réalisée en obéissant implique l'accord entre la volonté qui commande et les motifs qui font agir celui qui obéit ; et en effet la volonté de Jésus était une avec celle de son Père, plus exactement il n'en avait pas d'autre : «Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 5. 30). Tout en lui se rapportait à Dieu, rien à lui-même. «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté» (Héb. 10:9) : toute sa vie ici-bas n'a pas eu d'autre sens. Obéir à Dieu était proprement sa nourriture (Jean 4:34), ce qui formait et alimentait son être moral ; «accomplir son oeuvre» était sa vie et sa joie parce qu'elle était l'oeuvre de Dieu, dans laquelle Dieu serait manifesté et glorifié. Il la lui avait «donnée à faire», toutes les oeuvres particulières qui y concouraient lui avaient été «données par le Père pour les accomplir» (Jean 17:4 ; 5:36) : et ce «don» avait pour son coeur le prix infini de Celui qui le dispensait.

Pareillement, faire la volonté de Dieu est la source des délices du chrétien, parce qu'il a reçu la même vie que Christ. Sa nature nouvelle se plaît à cette volonté ; garder les commandements du Seigneur est le secret pour demeurer dans son amour (Jean 15:10), garder les commandements de Dieu, c'est l'amour même de Dieu (1 Jean 5:3) : quoi de plus précieux ? Jésus donne à ceux qui viennent à Lui et apprennent de Lui, un joug aisé et un fardeau léger, dans le repos et la joie du coeur. C'est la part des «enfants d'obéissance», ceux qui, élus et sanctifiés «pour l'obéissance (et l'aspersion du sang) de Jésus Christ» (1 Pierre 1:14, 2), sont engagés dans le même chemin que Lui. Toutes les formes d'obéissance qui leur sont demandées, comme celle des enfants à leurs parents, des serviteurs à leurs maîtres, des saints à leurs conducteurs, ne sont que des applications particulières de l'obéissance à Christ devenu leur Maître, mais qui est aussi l'obéissance de Christ, leur Modèle, — l'obéissance à son Dieu et Père devenu notre Dieu et Père.

2 - Souffrance du fidèle au contact de la désobéissance

Or ces enfants d'obéissance se trouvent, tant qu'ils sont ici-bas, comme Lui l'a été, au milieu et au contact des «fils de la désobéissance» (Éphésiens 2:2 ; 5:6), dont ils ont été tirés. Ils en souffrent, et plus ils seront obéissants et jouiront des délices de l'obéissance, et plus aussi ils connaîtront de telles souffrances. Christ, l'Homme parfait, à l'obéissance parfaite, «a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5:8) : pour lui qui était Fils, l'état de serviteur constituait quelque chose d'entièrement nouveau, il «a pris» la forme d'esclave, il est «devenu» obéissant (Philippiens 2:7, 8) ; et il a expérimenté ce que l'obéissance inébranlable à Dieu entraînait de souffrances dans un monde rebelle contre Dieu. Cela l'a conduit «jusqu'à la mort, et la mort de la croix», pour subir, en Gethsémané et à Golgotha, des souffrances où nul autre que lui ne pouvait entrer ; nous les contemplons de loin, et nous adorons !

3 - Notre tendance à la désobéissance

Mais pour nous, nous avons à souffrir, hélas, d'une autre manière, et qui est humiliante, savoir, des conséquences de nos manquements à obéir. Ils sont le fruit d'une volonté qui est en nous et qui est opposée à celle de Dieu. La grâce nous a tirés de la désobéissance où nous étions nés, mais nos coeurs tendent à revenir à ce triste foyer natal, et nous perdons ainsi la joie de l'obéissance. Cette propre volonté, chacun de nous ne sait que trop avec quelle facilité elle arrive à se glisser, ouvertement ou sournoisement, à côté de la volonté de Dieu, à s'y mêler, enfin à la supplanter. En l'accomplissant, nous obéissons «aux convoitises de notre corps mortel» (Romains 6:12), au péché auquel on «obéit pour la mort» (id. 16), et, en réalité, nous désobéissons à Dieu, comme Adam le fit à l'instigation d'Ève, pour obéir aux suggestions de Satan. La chose est claire quand il s'agit de manquements positifs et de péchés évidents. Mais elle est tout aussi vraie dans les cas, plus subtils, où notre propre volonté prétend accomplir l'oeuvre de Dieu, comme Saül en 1 Samuel 15. Le coeur se satisfait de ses intentions, qu'il juge bonnes, nous alléguons notre sincérité, alors que nous mettons de côté la volonté de Dieu !

4 - Désobéissance et incrédulité

D'où provient ce défaut d'obéissance, sinon d'un obscurcissement de l'entendement, empêché de faire son office qui est de «discerner la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite», et cela parce que nous nous sommes «conformés au présent siècle» (Romains 12:2) ? Les affections nouvelles se sont du même coup assoupies. Les regards se sont détournés de Christ vers d'autres objets. Nous avons oublié de veiller. En un mot, la foi a manqué.

Désobéissance et incrédulité, les deux vont ensemble dans l'Écriture. Il suffit de rappeler ici Hébreux 3:18, 19. Une foi ferme et constante ne met jamais en question, à aucun degré, le fait que la bonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite, et si nous étions assez pénétrés de ce que Dieu nous fait connaître de lui, de sa grâce, comme de sa sainteté et de sa justice, obéir serait toujours notre joie. Nous serions constamment à demander à Dieu : Fais-moi connaître et discerner cette volonté ! C'est ce que l'apôtre souhaitait si ardemment pour les saints (Colossiens 1:9 ; Éphésiens 5:10, 17 ; voir aussi Hébreux 13:21).

5 - Écouter ce que Dieu dit pour connaître Sa volonté

Le modèle est toujours le Chef et le consommateur de la foi : son oreille était ouverte chaque matin par l'Éternel qui l'avait creusée, pour, dit-il, «que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle...» (Ésaïe 50:4, 5).

C'est de la même manière que la volonté divine nous est donnée à connaître. Nos oreilles ont à écouter. Elles ont été ouvertes une fois, par grâce, pour l'obéissance de la foi à salut ; elles ont à l'être chaque jour pour l'obéissance de la foi dans la pratique journalière. Elles le seront, si nous ne sommes pas «rebelles», et ne les fermons pas. La Parole est là, à notre disposition pour que nous l'écoutions. «L'obéissance, a-t-on dit, se règle toujours sur la Parole de Dieu». Celui qui disait que ses délices étaient de faire la

volonté de Dieu continuait aussitôt en déclarant : «ta loi est au-dedans de mes entrailles». À nous de recueillir et de méditer les enseignements de cette Parole, et de le faire avec prière.

Elle a des injonctions claires et précises, toujours motivées, car ce n'est pas une obéissance aveugle mais éclairée qui nous est proposée.

Nous ne saurions hésiter sans mauvaise foi sur quantité d'enseignements, qu'il s'agisse de nous souvenir de la mort du Seigneur, de le faire d'une manière digne de lui, de nous aimer l'un l'autre, — ou d'observer des prescriptions qui paraissent, au cœur non exercé, concerner des détails tout extérieurs, alors qu'elles sont lourdes de signification spirituelle, comme par exemple le devoir, pour la femme, de ne pas déshonorer sa tête et attenter à sa gloire en se coupant les cheveux (1 Cor. 11:5, 6, 15).

Mais une pratique plus constante et plus vigilante de la Parole, accompagnée toujours d'humble prière par l'Esprit, nous placera dans une intimité croissante avec Christ, dans la connaissance intime de la pensée de Dieu, que son Esprit assure à ceux qui le craignent (Psaume 25:14). Ainsi prouverons-nous que nous connaissons, aimons et écoutons Celui qui dit : «Si vous m'aimez, gardez mes commandements...» (Jean 14:15, 21).

DISCERNER LES ESPRITS — 1 Cor. 12 :10 André Gibert

ME 1979 p. 69

Le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens énumère un certain nombre de «dons de grâce», ou charismes (charismata), distribués par l'Esprit de Dieu pour sa «manifestation en vue de l'utilité» (v. 7 à 10). Parmi eux les «discernements d'esprits» seraient d'un besoin particulier aujourd'hui.

Nous arrivons au terme de cette «dernière heure» que l'apôtre Jean déclarait déjà commencée et qu'il caractérisait par «beaucoup de faux prophètes» et d'«antichrists» sortis dans le monde, contrefaisant, pour la contrecarrer, l'action du Saint Esprit (1 Jean 2:18 ; 4:1). Le temps de «notre confession», celui de l'Église chrétienne (ou Assemblée), est en effet le temps de la présence ici-bas du Saint Esprit descendu le jour de la Pentecôte pour y demeurer dans l'Assemblée tandis que Jésus est glorifié en haut. Les esprits malfaisants se multiplient à la veille de l'enlèvement de cette Assemblée, le mystère d'iniquité opère plus activement, en attendant d'être pleinement révélé, comme il le sera après l'enlèvement, car «celui qui retient», l'Esprit saint, sera désormais «loin» (2 Thess. 2:7). Les croyants ont plus que jamais à lutter contre ces esprits, dont la diversité et la subtilité nous mettent à une épreuve redoutable. Ils agissent de toutes parts. La faiblesse de notre foi, notre manque de maturité spirituelle et notre paresse à écouter alors que tant d'enseignements précieux sont mis à notre portée, se font péniblement ressentir. Il en est ainsi, entre autres, lorsqu'il s'agit de démêler entre la vérité et l'erreur dans tout ce qui escorte et déborde le «mouvement charismatique» actuel.

Ce mouvement plonge ses racines dans le courant des «réveils» qui se sont succédé depuis le puissant «cri de minuit» du début du 19^e siècle. Au travail indéniable de l'Esprit de Dieu pour convertir les âmes et rassembler les croyants autour de Christ, sont venues se juxtaposer des manifestations extérieures plus ou moins spectaculaires, prophéties, extases, mais surtout des guérisons et le «parler en langues», manifestations accueillies avec enthousiasme par les uns, regardées avec scepticisme et suspicion par d'autres. Elles se sont multipliées au 20^e siècle, et un enseignement s'est développé, avançant que l'on se trouve devant une nouvelle effusion de l'Esprit saint, une nouvelle Pentecôte. Des assemblées pentecôtistes naquirent en Amérique du Nord au début de ce siècle, se donnant le nom d'assemblées de Dieu ; elles se propagèrent en Amérique latine, en Grande-Bretagne à la suite du réveil du pays de Galles, puis sur le continent européen, et, sous des appellations et des formes diverses, dans le monde entier. On a vu dans les vingt dernières années le mouvement dépasser le cadre de ces assemblées et prendre une extension telle qu'il pénètre peu à peu toutes les catégories religieuses se réclamant du christianisme, systèmes, dénominations, églises fermées, églises de multitude, y compris l'Église romaine avec son «renouveau charismatique». Partout on met en avant des phénomènes surnaturels affirmés comme des opérations de l'Esprit de Dieu.

Reconnaissons — et nous en bénissons Dieu — que les églises particulières fondées sur le principe, pourtant non scripturaire, d'un renouveau de la Pentecôte professent un grand respect pour les Écritures et leur inspiration, et que des chrétiens sincères et zélés y prêchent l'Évangile du salut en Jésus Christ, la justification par la foi, le retour du Seigneur. Mais, en mettant l'accent sur les charismes, faisant d'eux des témoignages obligatoires d'un «baptême du Saint Esprit», et exigeant des «expériences», comme le parler en langues, sans lesquelles une personne ne serait pas réellement chrétienne, d'un côté elles contribuent activement à la désagrégation de la chrétienté, et de l'autre elles fournissent, malgré elles, une assise au développement déplorable des «sectes» (*).

(*) Le mot est employé ici dans le sens général qu'il a pris de groupe fermé de caractère religieux, fortement organisé autour d'une personne, ou d'après une doctrine particulière, le plus souvent étrange. Sur la signification du terme traduit par «secte» dans nos Bibles, voir : «Qu'est-ce qu'une secte ?», Mess. évang. 1972, p. 313 (de J.N.D., Coll. Wr. 4, p. 361-365).

Tout un ensemble confus de sectes d'origine récente gravite en effet autour des mouvements charismatiques, encore qu'il soit injustifié de confondre ceux-ci avec elles. La plupart prétendent s'appuyer sur la Bible, mais elle est tordue de mille manières, mutilée, ou mêlée des produits de l'imagination humaine ; les manifestations spirituelles passent à des formes mélangées d'occultisme, de spiritisme, et de là à des pratiques consternantes rivalisant d'aberration ; quant aux déviations doctrinales, elles s'écartent de l'évangélisme initial jusqu'à rejoindre les fables des religions non chrétiennes.

Les croyants que la grâce miséricordieuse de Dieu rassemble encore sur la base de l'unité du corps de Christ, dans la séparation du mal et autour du Seigneur Jésus, à sa Table, laisseront-ils le flot montant faire sentir son influence parmi eux, comme cela se montre, hélas, en plus d'un endroit ? Nous posons la question dans tout son sérieux, en regardant au Seigneur pour qu'il les en préserve.

Dieu nous garde de nier le pouvoir de son Esprit pour produire à quelque époque que ce soit des miracles et des signes propres à parler aux incrédules ou à encourager des croyants ! De tels signes accompagnaient la prédication de la Parole au temps des apôtres, et cela, expressément, pour la confirmer (Marc 16:20 ; Hébr. 2:4). Ils n'ont plus été nécessaires une fois la Parole complétée, fixée, et répandue sous forme écrite. Il ne nous appartient pas pour autant d'affirmer que Dieu n'agit plus miraculeusement nulle part. N'oublions pas que l'Esprit «distribue comme il lui plaît». L'exhortation à ne pas éteindre l'Esprit et à ne pas mépriser les prophéties demeure (1 Thess. 5:19, 20). Mais Satan s'est toujours efforcé d'avoir ses prodiges. La Bible mentionne, tout au long de l'histoire de l'homme, les magiciens, les évocateurs d'esprits, les devins, etc., et il n'en manque pas de nos jours, en attendant les grandes manifestations d'Apocalypse 13. L'objet est toujours de détourner les âmes de la vérité et de les faire croire au mensonge. D'où les mises en garde : «Éprouvez toutes choses» ; «ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu» (1 Jean 4:1). L'avertissement vaut pour les fausses doctrines comme pour les faits par lesquels on prétend les confirmer. Sans parler des nombreuses supercheries, il peut y avoir des explications toutes naturelles de phénomènes étranges présentés comme charismes — résultats d'états nerveux, d'excitations, de suggestions, d'exaltations psychiques relevant de ce domaine du subconscient dont s'occupe la psychothérapie. Mais il n'est que trop vrai que des actions diaboliques sont à l'origine de bien des faits en question.

Un «discernement» est donc indispensable. Il ne s'agit pas seulement de distinguer entre vrais et faux professants, mais entre d'un côté l'enseignement et l'action du Saint Esprit, et de l'autre leur imitation par de mauvais esprits. Ce discernement nous est en effet

indispensable pour ne pas être entraînés par des séducteurs, et pour répondre avec sagesse à ceux qui sont séduits, et qui font montre souvent d'un intrépide prosélytisme.

Rien n'empêche de penser que durant tout le cours de l'histoire de l'Assemblée il y a eu des chrétiens possédant comme don spécial en vue du bien de cette Assemblée un «discernement des esprits» selon 1 Cor. 12, et nous pouvons bien demander qu'il y en ait de tels parmi nous. Toutefois, quelle que puisse être leur responsabilité propre, les porteurs de ce charisme ne sauraient détenir à titre exclusif le devoir d'éprouver toutes choses et en particulier les esprits. C'est là l'affaire de tous, de l'assemblée entière et de chacun dans l'assemblée. Plus encore, l'apôtre Jean y appelle spécialement les «petits enfants», dans la simplicité de la foi mais en vertu de «l'onction reçue de la part du Saint» (1 Jean 2:20-27).

C'est sur ces points qu'il nous faut insister. L'Esprit de Dieu seul peut nous faire discerner ce qui est de l'Esprit de Dieu et ce qui n'en est pas. Il s'agit donc pour nous :

1° d'avoir premièrement reçu cette onction, et ceci est de toute importance. C'est le privilège exclusif de l'enfant de Dieu, scellé après avoir cru. Nous avons à recevoir l'Esprit saint, non à nous tourmenter pour le chercher ou le demander. L'inconverti n'a ni part ni droit dans cette affaire. Lisons bien Jean 1:12, 13, Éphésiens 1:13. Dieu donne, nous croyons, nous recevons, sans autre.

2° ensuite, d'être effectivement, pratiquement, spirituels. Dans quelle mesure laissons-nous l'Esprit saint nous «remplir» ? Nous y sommes pourtant tous exhortés (Éph. 5:18). Paul était rempli de l'Esprit saint pour confondre le magicien Élymas (Actes 13:9). «Celui qui est spirituel discerne toutes choses» (1 Cor. 2:15), et les Corinthiens, bien que ne manquant d'aucun charisme (1 Cor. 1:7) encourageaient le reproche d'être charnels et non spirituels, et de «marcher à la manière des hommes» (3:1-3).

Ne nous risquons pas, chers frères et sœurs, et pas seulement ceux qui sont jeunes dans la foi, à discuter hors de propos avec tels ou tels contestataires, sans avoir réalisé pour nous-mêmes, en nous, dans l'homme intérieur, l'action forte mais paisible dans sa sagesse, de l'Esprit de Dieu versant en nous l'amour de Dieu, nous liant à Christ et à Celui à qui nous disons «Abba, Père !» L'Esprit que nous recevons, s'il est un esprit de puissance, l'est aussi d'amour et de conseil, de sobre bon sens, un esprit non de dispute ni de désordre, mais de paix. Ayons l'oeil simple, notre corps tout entier sera illuminé, et la lumière manifestera l'erreur (Éph. 5:7-13). «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit». Et qu'il fructifie, de ces fruits parmi lesquels se place la «tempérance» (Gal. 5:22 ; cf. Éph. 5:18-21). Son action intérieure ne saurait se traduire par de l'ostentation, ni par des extravagances. Même la Parole en mains, souvenons-nous qu'elle est l'épée de l'Esprit, et que nos combats sont des combats spirituels ; sans l'Esprit, a-t-on dit, nous nous exposons à manier la Parole comme le ferait d'une épée, dangereusement, un enfant ou un homme ivre.

On ne soulignera jamais trop que la mission de l'Esprit saint, Esprit de vérité, Consolateur, est, dans sa portée générale, de glorifier Jésus ; il le fait entre autres en communiquant aux siens ce qu'il prend de Lui pour le leur annoncer, et cela pour leur joie et pour leur témoignage (Jean 16:14, 7 ; 15:26, 27). Il ne parle pas de par lui-même, ni de lui-même. De sorte que les preuves auxquelles l'homme spirituel est heureux de reconnaître la présence et l'action de l'Esprit, et par lesquelles il décèle, pour s'en écarter, ce qui n'est pas de la vérité, ces critères sont en rapport étroit avec la Personne du Seigneur Jésus. Tout ce qui porte atteinte au nom de Christ est manifesté par l'Esprit, et chaque fruit de l'action de l'Esprit dans le fidèle met en évidence un caractère de Christ, en contraste avec les oeuvres de la chair (Gal. 5:22).

Nous nous bornerons à rappeler ces critères salutaires dans ce qu'ils ont d'essentiel. Nous les trouvons surtout dans les écrits de Jean.

1° « Celui-là est l'antichrist, qui nie le Père et le Fils . Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père » (1 Jean 2:23). «Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ?» (v. 22).

2° «Par ceci vous connaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu ; et ceci est l'esprit de l'antichrist» (id. 4:2, 3 ; 2 Jean 9). Tout le christianisme procède de l'incarnation du Fils de Dieu ; l'obéissance de Jésus, l'expiation, la résurrection, la glorification, n'ont de sens que si «Dieu a été manifesté en chair». C'est un point central de la foi chrétienne (Jean 20:31).

3° «Nous les apôtres), nous sommes de Dieu ; celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas ; à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur» (1 Jean 4:6). Retenir dans sa pureté du commencement l'enseignement des apôtres, c'est retenir le témoignage de l'Esprit de vérité, qui témoigne de Christ (1 Jean 2:24, 25).

Paul, de son côté, enseigne aux Corinthiens ce test capital : la seigneurie de Jésus ouvertement confessée. «Nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit : Anathème à Jésus ; et nul ne peut dire : «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit saint» (1 Cor. 12:3).

Est-il besoin d'ajouter que toute manifestation spirituelle ne peut être tenue comme procédant de l'Esprit de Dieu si elle n'est pas d'accord avec les Écritures ? Ni les raisonnements humains ni les traditions n'ont de place devant les déclarations de l'Esprit de Dieu consignées dans le Livre inspiré. Par exemple, une femme priant ou enseignant dans une réunion (en contradiction avec l'enseignement de 1 Cor. 14:34 ou 1 Timothée 2:11) ne le fait certainement pas par l'Esprit saint. L'apôtre ne cessait de prier pour les Colossiens et de demander qu'ils soient «remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle», et, les voyant en danger de devenir la proie de faux docteurs, il les exhortait à marcher selon qu'ils avaient été enseignés (Colossiens 1:9, 10 ; 2:7).

Qu'il en soit ainsi pour nous. Que la voix du Berger nous soit si familière que nous discernions sur-le-champ tout ce qui lui est une dissonance !

Comment le croyant est enseigné de Dieu par Philippe Laügt

« Je t'instruirai et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher » (Ps. 32:8).

13.12.2003

Table des matières

1	Un besoin
2	Exemple de David
3	Jésus
4	Actes 1 à 7
5	Actes 8
6	Actes 9
7	Pierre en Actes 10 à 15
8	Actes 13 à 15
9	Actes 16
10	Actes 20 et 21
11	Actes 22 à 28
12	Conclusion

1 **Un besoin**

Nous avons besoin en tout temps de l'aide de Dieu et de Sa direction. C'est de toute importance pour accomplir le service qu'Il veut bien nous confier. Nous ignorons ce qui nous attend sur le chemin, mais Il le connaît d'avance (Job 31:4). L'on est souvent incapable de juger sainement des circonstances dans lesquelles on se trouve et de prévoir les dures réalités qu'il faudra pourtant rencontrer. Il faut en outre apprendre où trouver les ressources réelles pour les affronter. Devant tant d'ignorance et de faiblesse, le Seigneur intervient souvent avec amour pour montrer à chacun de ses serviteurs quel chemin suivre, pour obéir à Sa volonté (Ps. 143:7, 10). Chacun peut se placer devant Dieu par la prière et recevoir la sagesse et la force pour le combat, jour après jour. Dieu est attentif et si nous sommes en danger de faire un écart, nous entendons alors sa Voix dire : « C'est ici le chemin, marchez-y » (És. 30:21). Son chemin est toujours le meilleur.

2 **Exemple de David**

En parcourant la vie de David, on comprend la nécessité de rechercher constamment la direction divine. Négliger d'interroger l'Éternel, en s'appuyant sur son intelligence (Prov. 3:5-6) ou écouter de mauvais conseillers, conduisent inévitablement à s'égarer. Quel rôle inquiétant jouait, par exemple, un Akhitophel en ce temps-là ! L'avis qu'il donnait « était comme si on se fût enquis de la Parole de Dieu » (2 Sam. 16:23) ! Apprenant que cet homme s'est joint à son fils Absalom, David qui auparavant avait, lui aussi, recherché les conseils d'Akhitophel, demande à l'Éternel d'annuler son conseil, et renvoie Hushaï l'Arkite dans ce but à Jérusalem (2 Sam. 15:33-34). Dieu agira dans sa grâce selon la requête du roi (Job 5:12 ; 2 Sam. 15:31 ; 17:14) ! Quand il néglige de rechercher d'abord la volonté de Dieu, David tombe dans des péchés graves. Mais sa façon d'agir, quand les Philistins envahissent à deux reprises la vallée des Rephaïm est, au contraire, l'expression d'une réelle dépendance. Chaque fois, il interroge l'Éternel, et reçoit des instructions différentes. Du fait de son obéissance, il sera vainqueur (2 Sam. 5:16-25 ; Ps. 25:4-5, 12). Il demande dans un psaume : « Éternel, enseigne-moi ton chemin, et conduis-moi dans un sentier uni, à cause de mes ennemis ». La fin de ce psaume doit faire cesser toutes les inquiétudes du croyant : « Attends-toi à l'Éternel » (Ps. 27:11, 14). C'est Dieu qui choisit la tâche qu'il se propose de confier à chacun de ses serviteurs. Il règle tout pour que ce service s'accomplisse à Sa gloire. Laissons-Le agir comme Il l'entend !

Il faut être constamment prêts à Lui plaire. Attendre le moment convenable et être attentifs à Ses instructions. Ne nous laissons pas au service du Seigneur et pour le bien de son Assemblée (Rom. 12:11)

Le disciple qui aime et désire suivre le Seigneur cherche toujours à imiter Son obéissance (Jean 8:29). Il cherche à montrer, comme Lui, toujours plus de dévouement et de renoncement (Ps. 69:9).

Tout doit se dérouler sous la direction de la Parole de Dieu, éclairée par le Saint Esprit pour honorer le Seigneur. Il y a toujours le danger de confondre sa propre volonté, celle de la chair avec ses convoitises et son orgueil, avec la volonté de Dieu ! Un long exercice sera souvent nécessaire pour apprendre à discerner l'une de l'autre. Disons avec le Seigneur, homme parfait sur la terre : « Que ta volonté soit faite ».

Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair au moment de leur conversion. Ils se sont soumis par la foi à la sentence de mort portée sur leur nature. Ils sont appelés à en juger les manifestations : les passions et les convoitises. Désormais un autre pouvoir agit en eux. C'est le Saint Esprit qui fait vivre et marcher chaque enfant de Dieu. Il s'oppose à la chair et conduit le racheté dans un chemin où il honore Dieu. Il amène à maturité son propre fruit qu'il est impossible de confondre avec les œuvres de la chair (Gal. 5:24-25, 16, 17, 18, 22).

3 **Jésus**

La voix des prophètes s'est tue depuis quatre cents ans. Alors Dieu parle « dans le Fils » (Héb. 1:1-2). « L'accomplissement du temps est venu » (Gal. 4:4). Dans sa grâce immense, Il fait connaître la bonne nouvelle du salut, en donnant Son Fils (Jean 3:16).

Jésus a voulu entrer dans ce monde à la manière de tous les hommes, c'est à dire par la naissance. C'est surtout dans l'Évangile de Luc que l'on peut admirer son humanité parfaite : Il s'approche tout près de nous (Héb. 2:14). Tout en restant parfaitement Dieu, Il a vécu comme un homme, mais tout à la gloire de Dieu. En Lui seul se réalise vraiment cette parole : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'Il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé » (Ps. 16:8). À ses disciples Il dira : « Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jean 4:34). Il n'a jamais cessé de chercher « la gloire de Celui qui l'avait envoyé » (Jean 7:18). L'obéissance à son Père dirigeait tous Ses pas et, il montrait un complet renoncement (Jean 11:4-9). On peut résumer ainsi Son abaissement volontaire : La forme d'un homme, la condition d'un esclave et la mort ignominieuse d'un malfaiteur sur une croix.

En contemplant l'homme Christ-Jésus, qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces, on peut apprendre de Lui, en particulier sur le plan de la dépendance et de l'obéissance (1 Pier. 2:21 ; Matt. 11:29-30).

4 **Actes 1 à 7**

En parcourant le livre des Actes, on comprend un peu mieux les exercices devant Dieu des apôtres et de leurs compagnons de service. Tous ceux qui désirent servir fidèlement le Seigneur, en connaissent de comparables aujourd'hui. C'est toujours le Saint Esprit qui peut leur donner la force et le discernement.

Dieu a envoyé sur la terre, après l'élévation de Jésus-Christ à sa droite, un autre Consolateur, cette Personne Divine, venue habiter avec nous et en nous (Jean 14:16-17). C'est un Esprit de puissance, d'amour et de conseil (ou : de sobre bon sens ; 2 Tim. 1:7). Il s'est posé sur les disciples, sous forme de langues divisées, comme de feu, et les a remplis et sanctifiés (Actes 2:3). Aussitôt sa puissance s'est manifestée en eux : ils sont capables de s'exprimer dans des langues qu'ils ne connaissaient pas. Avec hardiesse, Pierre se lève pour annoncer la Parole devant la multitude : Il est maintenant très ferme et même inébranlable devant les meurtriers de Jésus (Act. 2:23) et devant leurs chefs (Act. 4:13).

Avant de quitter ses disciples, Jésus avait déjà soufflé en eux et ils avaient reçu une provision du Saint Esprit (Jean 20:22). Pierre avait été ainsi rendu capable de relever dans les Psaumes et les prophètes, des passages précis qui pouvaient s'appliquer à Judas. De même ici aussi, il cite la Parole au sujet de la venue de l'Esprit sur la terre, et touchant la Résurrection de Christ (Act. 1:20 ; 2:16, 25, 34).

Les paroles de Pierre sont maintenant empreintes de sagesse, ses discours pleins d'un à propos et d'une conviction extraordinaire. Citons un seul exemple : sa réponse aux chefs du peuple (Act. 4:8-12). Rempli de l'Esprit Saint, il explique de façon concise le miracle qui vient d'avoir lieu, prenant soin de s'associer Jean. Il montre l'incrédulité constante de ses interlocuteurs, il fonde ses paroles sur l'Écriture et résume l'Évangile en des termes inoubliables.

Si dans le passé, il avait renié son Maître même devant une servante, maintenant avec Jean, il le confesse hautement. Ils déclarent, malgré les menaces, avec un courage indomptable : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu. Car, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues » (Act. 4:19-20). Plus loin, Pierre et les apôtres répondent ensemble : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Act. 5:29).

Autrefois présomptueux et plutôt lâche (Matt. 26:33-56) Pierre ira en prison sans faiblir. Quand, la seconde fois, un ange le délivre, il retourne aussitôt avec ses compagnons dans le temple où ils ont pourtant déjà été arrêtés, avec une ferme intention : « annoncer toutes les paroles de cette vie ». Appelés à comparaître devant le Sanhédrin, après avoir été battus, ils se retirent « joyeux d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom. Ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ, dans le temple et de maison en maison » (Act. 5:12, 17-21, 41-42).

Pierre, et d'autres disciples avec lui, est rempli d'un discernement qui lui permet de démasquer Ananias et Sapphira (Act. 5:3-10) et plus tard Simon le magicien (Act. 8:1-21).

5 Actes 8

D'autres traits qui honorent le Seigneur dans les siens sont mis en évidence si l'on parcourt ce livre des Actes. Nous voudrions en rappeler quelques-uns.

Citons par exemple Philippe, un vrai évangéliste. Il est appelé par le Seigneur à quitter le lieu où son travail portait tant de fruits, pour se rendre dans une région désertique. Dès qu'il entend : « lève-toi et va ». Philippe obéit simplement, sans murmure et sans délai (Act. 8:26-27). Certains de ses frères ont peut-être pensé qu'il se fourvoyait ou agissait de façon indépendante. Mais son chemin est tracé d'avance. Dieu l'envoie vers un homme, qui a entrepris un long voyage, avec l'espoir de trouver la paix. Mais déçu par la religion officielle, cet Éthiopien a besoin de lumière. L'Esprit dirige, tout est préparé de façon remarquable. Après lui avoir annoncé Jésus, Philippe qui n'était qu'un instrument disparaît, plus rapidement encore qu'il n'est venu. Ayant cru en Jésus, et non en Philippe, l'eunuque n'en est pas troublé.

Quant à Philippe, la manière surnaturelle dont il est transporté à Azot, ne le déconcerte nullement. Il se dirige vers le nord en évangélisant les villes sur son passage jusqu'à Césarée. Il n'aura pas l'occasion de retourner voir ce jeune converti, comme d'autres serviteurs ont pu le faire (Act. 15:36) mais Dieu prendra soin de son enfant.

Les évangélistes ne sont pas seulement ceux qui s'adressent à des foules. Commençons par être obéissants à la volonté de Dieu, en particulier lors de nos déplacements. Il permettra que nous soyons au bon moment sur le chemin de quelqu'un auquel nous pourrions annoncer Jésus (2 Tim. 4:5).

6 Actes 9

La puissance de Dieu arrache à Satan un de ses meilleurs instruments. Saul de Tarse est arrêté sur le chemin de Damas, où il se rendait avec le cœur rempli d'une haine implacable contre les disciples du Christ. Aveuglé par une clarté éblouissante, jeté à terre, il apprend que c'est Jésus qu'il persécute (Act. 9:3-5).

Le futur apôtre Paul reste aveugle, trois jours, dans le jeûne et la prière. Quel grand travail de cœur et de conscience s'accomplit en lui ! Puis Dieu se sert d'un humble disciple, homme pieux qui avait un bon témoignage, pour aller prendre soin de Saul (Act. 9:10 ; 22:12). Il est peu parlé de lui dans les Écritures, mais le Seigneur choisit cet instrument pour aller porter à Saul le message divin. Un disciple écoute son Maître et le suit fidèlement. Ananias (l'Éternel a été miséricordieux) est une brebis qui connaît la voix du Berger. La piété fait intervenir Dieu partout, ses racines sont invisibles, mais ses fruits sont manifestes.

À l'appel du Seigneur, dépendant, Ananias répond : « Me voici, Seigneur » (Act. 9:10). Les indications qu'il reçoit alors sont précises, mais Ananias hésite quand il comprend la démarche que le Seigneur veut lui confier. Il connaît la sinistre réputation de Saul (Act. 9:13-14) et n'a pas compris d'emblée l'importance des paroles du Seigneur au sujet de Saul : « Voici, il prie » (Act. 9:11). Mais le Seigneur connaît nos craintes et il y répond. Il va lui révéler Sa volonté, sans lui faire de reproche. Avec beaucoup de douceur, Il expose ses projets merveilleux à son serviteur : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël ; car je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom » (Act. 9:15-16). Quel exemple pour chacun : Cultivons des relations de communion intime avec le Seigneur. Exposons-Lui sans réserve tout ce qui peut agiter notre cœur. Il veut nous guider, son secret est pour ceux qui Le craignent (Ps. 25:14).

Simultanément d'ailleurs, Dieu a préparé cette visite dans le cœur de Saul : Il a appris, lui aussi, par une vision qu'Ananias va venir et qu'il va recouvrer la vue (Act. 9:12). Celui qui est envoyé aider Saul est plein d'humilité. Pour faire du bien, une visite doit être faite avec prière et dans la dépendance de Dieu.

Le premier contact de Saul avec l'Assemblée sera donc cette marque d'affection fraternelle venant d'un de ces disciples du Seigneur qu'il haïssait auparavant. Ananias entre dans la maison où se trouve cet aveugle. Il lui impose les mains, s'identifiant ainsi avec lui, et surtout lui dit : « Saul, frère, le Seigneur Jésus... m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint » (Act. 9:17). Aussitôt, il tombe des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvre la vue. La vue naturelle, mais plus encore, la vue spirituelle. Se levant, il est baptisé ; mange et reprend des forces. De cette manière extraordinaire, Saul reçoit le bien en retour de tout le mal qu'il avait fait.

Il va être persécuté à Damas où il rend aussitôt témoignage. Mais il est l'objet des soins des disciples. Ils descendent Saul par la muraille, dans une corbeille. Pendant trois ans, sa formation se poursuit en Arabie (Gal. 1:17). Ensuite, il visite Jérusalem pour la première fois depuis qu'il est devenu un chrétien. Une démarche qui exige beaucoup d'humilité, car les disciples se méfient de lui. Toutefois, là encore, dans sa grâce, Dieu a préparé Barnabas, un vrai fils de consolation (Act. 4:36-37), pour établir les premiers contacts. C'était vraiment un de ces « frères-jointures » dont parle l'Écriture (Éph. 4:16). « Il le prit et le mena aux apôtres, et leur raconta comment sur le chemin, Saul avait vu le Seigneur » (Act. 9:26-28).

Une fois encore, Saul est protégé par ses frères (1 Jean 3:16) qui l'envoient à Césarée, puis à Tarse, hors d'atteinte de ses ennemis. C'est seulement quatorze ans après sa conversion, qu'il recevra la main d'association de Jacques, de Pierre et de Jean, pour apporter avec Barnabas, l'Évangile aux nations.

7 Pierre en Actes 10 à 15

Un événement décisif intervient dans l'histoire de ce grand salut annoncé à tous les hommes : l'entrée de païens convertis dans l'Église. Pierre est l'instrument choisi, il a déjà reçu du Seigneur les clefs du royaume des cieux. Il va maintenant se servir de celle qui ouvre la porte aux nations. Mais auparavant Dieu doit préparer l'apôtre pour ce service extraordinaire.

Admirons avec quel soin et quelle grâce Il opère chez son serviteur, Pierre, et chez Corneille « centurion de la cohorte appelée italique, pieux et craignant Dieu, avec toute sa maison » pour cette rencontre capitale (Act. 10:1-2). Les révélations divines les trouvent l'un et l'autre engagés dans la même heureuse occupation : la prière. Devant les réticences horrifiées de Pierre, invité à manger le contenu de cette grande toile dévalée du ciel (Act. 10:10-16), on mesure un peu combien les préjugés Juifs sont alors enracinés chez les disciples, et quel était l'esprit de supériorité d'un Israélite à l'égard d'un païen (Rom. 9:4-5) !

Mais par cette vision, Dieu voulait apprendre à son serviteur à ne plus distinguer entre son peuple, réputé pur, et des nations considérées comme impures. Tous devant le Dieu saint ne sont que des pécheurs souillés, « renfermés dans la désobéissance » pour devenir les « objets de la même miséricorde » (Rom. 10:12 ; 11:30-32). Pierre, issu du judaïsme, est maintenant devenu un enfant de

Dieu, mais il n'avait pas encore saisi que la lumière dans laquelle il se mouvait par pure grâce, était venue dans ce monde, pour éclairer tout homme (Jean 1:9). Que Dieu nous aide aujourd'hui encore à ne pas faire acception de personnes ou preuve de partialité (Act. 10:34). Comment pourrait-on considérer certaines personnes moins dignes que d'autres de recevoir l'Évangile et surtout les vérités si précieuses concernant l'Assemblée !

Corneille faisait partie de « ceux qui craignaient Dieu », sans pourtant s'être soumis aux rites du judaïsme, comme le faisaient les prosélytes. En le choisissant, Dieu montrait qu'il n'était point besoin de se faire juif pour recevoir le salut en Jésus-Christ. « Ceux qui étaient loin » vont entendre à leur tour « la bonne nouvelle de la paix par Jésus-Christ » (Act. 10:36 ; Act. 2:39 ; Éph. 2:17). Celui qui se laisse conduire par la volonté de Dieu ne doit pas être effrayé de dire la vérité. Il n'y avait rien de surprenant à ce que Pierre rende compte de ses actes à ses frères Juifs de Jérusalem ! Ils étaient restés zélés pour la Loi, et il l'était aussi jusqu'ici.

Alors Pierre « expose les choses par ordre ». Son récit est un modèle de rapport missionnaire, clair, concis, propre à interpeller ses auditeurs (Act. 11:3-4). Que de choses extraordinaires ont eu lieu en peu de temps ! Pierre avait vu le ciel ouvert et entendu une voix lui ordonner par deux fois de manger : « Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur » (Act. 11:9). Puis, trois hommes venus de Césarée s'étaient présentés, et là encore « l'Esprit me dit d'aller avec eux sans hésiter » (Act. 11:12). Pierre est parti, accompagné de six frères, appelés à être les témoins de cette démarche insolite. Ces porteurs de l'Évangile, arrivent chez Corneille, et ce dernier raconte sa propre vision : Un ange lui a donné l'ordre d'envoyer quérir Pierre (Act. 11:13). Ce dernier commence à parler, mais l'Esprit Saint prend l'initiative et tombe sur ceux qui sont dans la maison de Corneille, pour sceller ces nouveaux convertis, « comme il était tombé sur nous au commencement », ajoute l'apôtre Pierre (Act. 11:15) !

Comment dès lors ne pas se conformer à la volonté de Dieu ! Pierre se laisse guider, se montre dépendant, malgré sa grande surprise. Et maintenant il déclare fermement à ses frères, qui, au début, étaient irrités (Act. 11:2-3) : « Si donc Dieu leur a fait le même don (celui du Saint Esprit) qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je moi pour pouvoir l'interdire à Dieu ? » (Act. 11:17). « Ayant ouï ces choses, ils se turent et glorifièrent Dieu disant : Dieu a donc en effet donné aux nations la repentance pour la vie » ! (Act. 11:18).

On assiste ensuite à l'effacement progressif de l'apôtre Pierre, du moins dans le récit inspiré. Dieu le délivre miraculeusement de la prison, au moment où, pour être agréable aux Juifs, Hérode s'apprêtait à le mettre à mort (Act. 12:1-11). Il intervient avec hardiesse, pour la dernière fois, devant les apôtres et les anciens réunis à Jérusalem (Act. 15:7-11).

8 Actes 13 à 15

Par contre Saul, qui faisait partie depuis un an de la grande assemblée d'Antioche, commence alors à entrer vraiment dans son service, raconté dans la seconde partie de ce livre des Actes. « Comme les frères servaient le Seigneur et jeûnaient », le Saint Esprit leur donne des instructions très précises : Saul et Barnabas doivent être maintenant mis à part pour porter l'évangile aux nations (Act. 13:1-4).

L'opposition des puissances des ténèbres dès le début de son premier voyage missionnaire est un signe plutôt encourageant. Elymas est un Juif apostat, un magicien. Mais si la puissance de Satan se montre chez lui, celle du Saint Esprit agit avec force chez Paul. Il est clairement démontré dans cette scène que « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jean 4:4).

Dans sa narration, Luc donne maintenant à Saul, le nom de Paul (qui signifie petit). Il l'est devenu à ses yeux, aussi Dieu lui confie désormais une place prééminente dans le service et le ministère. On entendra dès lors parler de : « Paul et de ses compagnons » (Act. 13:13). Aussitôt Paul a l'occasion de présenter l'Évangile à Antioche de Pisidie, et insiste sur la réalité de la résurrection de Christ, un des plus grands thèmes confiés à ces témoins que devaient être les apôtres (Act. 13:34-37 ; Act. 1:21-22). Au cours de sa prédication, il cite successivement 1 Samuel, Ésaïe, Habakuk et les Psaumes. Il est vraiment devenu capable d'exposer justement la parole de la vérité (2 Tim. 2:15).

Ses voyages seront marqués par les travaux inlassables et des souffrances peu ordinaires pour l'Évangile. Paul sera même lapidé et laissé pour mort. Dieu permet qu'il passe par le même supplice, infligé dans le passé à Étienne, avec l'assentiment de Saul. Il écrira : « Notre chair n'eut aucun repos, mais nous fûmes affligés en toute manière : au dehors, des combats, au-dedans des craintes » (2 Cor. 7:5).

La sollicitude de Paul pour les assemblées l'engage à faire voyage après voyage. Mais cette fois Barnabas n'ira pas avec lui, il souhaitait que son neveu Marc les accompagne. Or Paul se souvenait qu'il s'était retiré « dès la Pamphylie » (Act. 13:13). L'irritation et la dispute les séparent : On voit avec tristesse toute l'habileté de l'adversaire pour séparer les frères et nuire au témoignage. Les récits de l'Écriture ne ressemblent en rien aux « biographies » séduisantes de ce monde. Pour notre instruction et notre avertissement, les défaillances des serviteurs de Dieu et leurs conséquences ne sont pas passées sous silence (Act. 15:39). Ayant alors choisi Silas pour compagnon de route, Paul s'en va « après avoir été recommandé à la grâce du Seigneur par les frères ». Il retourne courageusement là où il a été lapidé, à Derbe et à Lystré, où des assemblées s'étaient formées lors de son premier passage.

9 Actes 16

L'apôtre prend avec lui Timothée, timide de nature, mais élevé dans la connaissance des Saintes Écritures par une mère et une grand-mère pieuses (2 Tim. 1:5 et 3:15). Heureuse préparation au service ! Désormais ce jeune homme servira l'apôtre « comme un enfant sert son père » (Phil. 2:22).

Le « nous » employé à partir de Act. 16:10, montre que Luc, l'auteur du livre, est désormais avec eux. C'est à ce moment aussi que ces serviteurs vont réaliser à quel point il faut veiller à se laisser soigneusement diriger par le Saint Esprit. Sinon le service deviendrait vite une affaire de propre volonté, où l'on cherche à se plaire à soi-même !

Paul savait qu'il y avait des lieux où l'Évangile devait pénétrer, en Asie et en Bithynie. C'était tout son désir de répondre à ce besoin. C'était en soi une bonne intention, mais ce n'était pas la pensée de Dieu qu'il s'y consacre, en tout cas pour l'instant. Ces expressions, uniques dans l'Écriture, retiennent notre attention. D'abord celle-ci : « Ayant été empêché par le Saint Esprit d'annoncer la Parole en Asie », et ensuite, quand ils cherchent à se rendre en Bithynie : « l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas » (Act. 16:6-7). Ces circonstances rappellent que Jésus était conduit par l'Esprit à une dépendance absolue du Père (Jean 5:19). Mais ce qui est signalé ici, est tout différent de ce que ressentira l'apôtre, quand il écrira qu'il a été empêché par Satan, une fois et deux fois, de visiter les chers jeunes croyants à Thessalonique (1 Thes. 2:18).

En consultant une carte, on s'aperçoit que ces serviteurs de Dieu ont essayé d'aller à gauche, dans la province d'Asie, et plus précisément dans la région d'Éphèse, puis à droite, en Bithynie. Mais finalement, ils vont être appelés à aller droit devant eux, de l'autre côté de la mer Égée. Ne soyons donc pas découragés si, dans le service pour Dieu, les choses se déroulent d'une façon bien différente de celle que nous avons prévue. Peut-être Paul a-t-il d'abord été affligé de ne pas avoir su discerner la pensée du Seigneur ? Mais il a su se confier en Lui et attendre patiemment, attitude qui devrait toujours être aussi la nôtre : « Attends-toi à l'Éternel, fortifie-toi, et que ton cœur soit ferme » (Ps. 27:14). Il s'est montré soumis : Alors le Seigneur l'éclaire par cette vision d'un

homme macédonien. Ce sont des paroles précieuses pour ce serviteur disponible : « Passe... et aide-nous » (Act. 16:9). Paul reçoit ainsi à la fois une invitation, une direction et un but. Philippes sera la première ville d'Europe à entendre l'Évangile !

Luc écrit : « Quand Paul eut vu la vision, aussitôt nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, concluant que le Seigneur nous avait appelés à les évangéliser » (Act. 16:10). Habituellement, Dieu ne donne pas des directives à ses serviteurs par des visions. Sa Parole, maintenant complète, et son Esprit en nous, sont des guides sûrs.

Voilà donc des oreilles attentives aux ordres divins ! Paul et ses compagnons sont immédiatement prêts à obéir (Ps. 119:60). La foi qui honore Dieu, sait attendre, mais elle est aussi prête à agir. Bien souvent, hélas, on agit sans savoir attendre l'ordre de le faire ou l'on attend quand il faudrait agir promptement ! Que le Seigneur accorde à chacun des siens d'apprendre à se confier pleinement en Lui. Que de fois l'on veut connaître à l'avance les détails concernant le lieu où Il appelle à aller, au lieu de se laisser guider. Une fois reçue l'assurance que le Seigneur nous demande d'y aller, comptons entièrement sur Lui pour chaque pas du chemin (Gen. 24:12).

Arrivés à Philippes, ils ne se trouvent pas en présence de l'homme de la vision pour les accueillir, mais de Lydie, une femme de Thyatire, une région où ils n'avaient pas pu aller annoncer la Parole. Petit commencement, dans la faiblesse mais la puissance de Dieu s'accomplit dans notre infirmité (2 Cor. 12:9) !

Là où il n'y avait pas de synagogue, la coutume était de s'assembler par exemple au bord du fleuve pour prier (Act. 16:13). Le jour du sabbat, Paul s'y rend avec ses compagnons. Ils s'assoient et parlent avec simplicité aux femmes présentes (Act. 16:13). Cette marchande de pourpre, Lydie, qui servait Dieu, connue par sa piété, écoutait. C'est l'attitude convenable pour celui qui entend la prédication de la Parole (1 Rois 3:9). « Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait » (Act. 16:14). Le travail de Dieu s'accomplit sans bruit, mais il est très réel.

Elle se convertit, elle est baptisée, et se considère désormais comme solidaire de ces serviteurs de Dieu dans le besoin. Elle les invite donc à venir loger dans sa maison : « si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur » ajoute t-elle. Ce sont en elle des fruits de la vie divine. La communion s'établit entre ceux qui ont présenté la Parole et ceux qui l'ont reçue.

Satan intervient alors pour empêcher si possible ces évangélistes de poursuivre leur travail. Paul refuse tout soutien de la part du diable (Act. 16:17-18). La guérison par Paul et Silas, d'une servante, possédée par un démon, incite à la haine les misérables qui exploitaient sans vergogne les capacités de prédire l'avenir de cette malheureuse esclave de Satan. Hors d'eux, ils traînent Paul et Silas devant les magistrats, et les accusent de troubler l'ordre public, en mentionnant habilement que ce sont des Juifs. Or là aussi les Juifs étaient méprisés et pourchassés. Sans la moindre enquête préalable, on arrache les vêtements de ces deux serviteurs de Dieu et ils reçoivent des coups de fouet, en abondance. Meurtris, ils sont jetés en prison, et le geôlier, avec une grande sévérité, immobilise leurs pieds dans un instrument de torture, appelé ailleurs des cepts (Ps. 105:18).

Quel étrange accueil ils reçoivent donc en Macédoine, après avoir été appelés à l'aide ! Satan semble triompher dans ses desseins (2 Cor. 2:11). Vont-ils se laisser gagner par le découragement ? Non, Paul met en pratique ce que, plus tard, il recommandera à tous les chrétiens : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » (Phil. 4:4). Avec Silas, et malgré leurs plaies, ils sont rendus capables, sur le minuit, en priant, de chanter les louanges de Dieu. Jamais sans doute ces murs sinistres n'avaient répercuté de pareils échos ! Quel témoignage pour tous ces prisonniers qui les écoutaient (Act. 16:25 ; Matt. 5:11-12).

Plus les circonstances sont difficiles et plus notre paix et notre joie peuvent parler à ceux qui nous entourent. C'est souvent le but que le Seigneur poursuit en nous envoyant des tribulations. Mais c'est très humiliant pour de vieux écoliers qui, depuis longtemps ont eu le meilleur des maîtres, s'ils montrent dans de telles occasions leur manque de foi et l'insuffisance des progrès réalisés à Son école. « Quand tout fait défaut ici-bas, une question se pose, inéluctable : Christ nous suffit-il » (JND) ?

Paul et Silas ont l'assurance que leur travail n'est pas vain dans le Seigneur (Phil. 2:16). Leur foi ne tarde pas à triompher. Dieu déploie sa puissance et permet un tremblement de terre : les prisonniers sont libres ! Mais, au lieu de s'enfuir, Paul et Silas, dirigés par le Seigneur, comprennent qu'il faut rester là. Et par un effet de la puissance de Dieu, tous les prisonniers agissent comme eux. Quels résultats bénis d'une formation à l'école de Dieu chez ces serviteurs ! S'adressant au geôlier, qui voulait s'ôter la vie « Paul cria à haute voix, disant : Ne te fais pas de mal, car nous sommes tous ici » (Act. 16:28).

Alors, ayant demandé de la lumière, cet homme se jette tout tremblant aux pieds de Paul et Silas. Il les mène dehors et leur demande : « Que faut-il que je fasse, pour être sauvé ? Et ils dirent : Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison » (Act. 16:29-31). Puis ils lui annoncent la Parole du Seigneur, en présence de tous ceux qui étaient dans son logis. La vraie lumière est plus que jamais indispensable dans ce monde envahi par de profondes ténèbres morales. Or les enfants de Dieu sont des enfants de lumière (1 Thess. 5:5). Puissent-ils marcher dans cette merveilleuse lumière afin qu'elle luise sur ceux qui sont encore prisonniers dans le piège ténébreux du péché (2 Tim. 2:26 ; Phil. 2:15).

Le salut est venu dans cette maison (Luc 19:9), il est prêché à tous les membres de la famille. Le geôlier manifeste bientôt les caractères de la vie divine, vis à vis de ceux qui sont maintenant ses frères en Christ : avec amour il lave les plaies de Paul et Silas. Il est baptisé, lui et tous les siens, et fait dresser une table aux serviteurs de Dieu. La Parole ajoute que : « croyant en Dieu, il se réjouit avec toute sa maison » (Act. 16:34).

10 Actes 20 et 21

Mais glanons encore quelques enseignements sur le comportement de l'apôtre Paul, au cours de ce qui devait être son dernier grand voyage (Act. 20:38).

Ce sont ses affections, toujours aussi vives pour son peuple, qui dominent chez Paul (Rom. 9:1-3). Il est chargé des dons de la Macédoine (2 Cor. 8:1-5) et de l'Achaïe, et se réjouit de les porter lui-même à Jérusalem (Rom. 15:25-27). Dans ces dispositions d'esprit, il ne va pas tenir compte des avertissements de l'Esprit par le moyen de certains disciples (Act. 21:4) ni de ceux que lui prodigue le prophète Agabus, descendu tout exprès de la Judée à sa rencontre (Act. 21:11 ; voir Actes 11:2). Et il ne se laissera pas davantage fléchir par les supplications de ses compagnons de voyage.

Les disciples qu'ils recherchent et découvrent avec joie à Tyr, ne les connaissent pas. Ils demeurent avec eux sept jours, le temps que le navire décharge sa cargaison. Des liens d'affection et de communion en Christ se forment et ces frères sont conduits à dire à Paul, par l'Esprit, de ne pas descendre à Jérusalem. Sans succès, à notre surprise car Paul passe outre. Il poursuit donc son voyage avec ses compagnons. Ils saluent, au passage, les frères à Ptolémaïs, et arrivés à Césarée, entrent « dans la maison de Philippe l'évangéliste, qui était l'un des sept » (Act. 6:5). Ce dernier avait quatre filles vierges qui prophétisaient, en restant certainement à leur place (1 Tim. 2:12). Ce n'est pas elles qui sont choisies, mais un prophète, pour avertir Paul.

Pour donner, semble t-il, plus de solennité à son message, Agabus joint le geste à la parole. Il prend la ceinture de Paul, s'en lie les mains et les pieds, et annonce qu'il sera lié et livré aux nations. Devant cet avertissement formel : « L'Esprit Saint dit ces choses », Paul et son entourage ne peuvent douter de ce qui va se passer à Jérusalem (Act. 21:11). Aussi « quand nous eûmes entendu ces choses, nous (écrit Luc) et ceux qui étaient du lieu, nous le supplîmes de ne pas monter à Jérusalem » (Act. 21:13). Mais Paul reste absolument déterminé, même s'il est touché par leur affection. Il leur parle avec douceur : « Que faites-vous en pleurant et en brisant mon cœur » ? (Act. 21:12). Voulait-il absolument faire une dernière tentative pour gagner ce peuple Juif rebelle ? En fait, reçu avec

affection, il sera habilement entraîné par les anciens de Jérusalem à judaïser : « Fais donc ce que nous te disons » (Act. 21:23). Il acquiesce et ira même jusqu'à payer la dépense de ces quatre hommes qui avaient fait un vœu (Act. 5:29 ; 21:24), sous prétexte de rassurer les croyants juifs, contredisant ainsi son propre enseignement, en particulier sur la toute suffisance du sacrifice de Christ, offert une fois pour toutes (Act. 21:20-26) !

Certes sa préoccupation première n'était pas sa sécurité (Act. 20:23-24 ; 21:13). Il désirait imiter Jésus-Christ, et cherchait le bien de ses frères en la chair (1 Cor. 11:1). Mais il aurait dû comprendre que la prison annoncée prophétiquement l'empêcherait de parler à son peuple. À la différence de son Maître, Paul n'est pas « mené comme un agneau à la boucherie », c'est lui qui cherche à forcer le passage pour réaliser ses plans. En se laissant conduire par ses sentiments, si louables soient-ils, ou parfois par d'autres croyants, un apôtre aussi peut sortir du chemin de la dépendance. Quelle différence dans la conduite de Paul ici, avec ce qu'il écrira, sous la conduite du Saint Esprit, dans Galates 2:4-5 ! Leçon sérieuse pour chacun, alors que l'on chante si volontiers : « Te laisser seul agir, et nous tracer nos voies » !

Devant la détermination de Paul, l'attitude de son entourage est pleine de dignité et de sobriété, ils se taisent : « La volonté du Seigneur soit faite » (Act. 21:14). C'est la seule conduite spirituelle à adopter quand, dans une situation apparemment inextricable, tous les arguments ont été épuisés. Paul est pris dans un engrenage. Il se rend au temple, se soumet aux rites du culte juif pour être agréable à ses frères. En un mot, il se compromet gravement, alors que pourtant il y a eu peu de serviteurs qui ont suivi le Seigneur avec autant de fidélité que lui. Il agit en vain d'ailleurs, car les Juifs prennent cette attitude pour une provocation et cherchent à le tuer, mettant la ville en émoi. Mais par ce moyen Dieu empêche Paul de s'égarer davantage, car les sept jours à la fin desquels une offrande (!) devait être présentée pour chacun de ceux qui avaient fait ce vœu, allaient s'accomplir (Act. 21 :27:30).

11 Actes 22 à 28

Le commandant de la garnison romaine l'arrache de justesse à la violence de la foule. Finalement, il va autoriser Paul à s'adresser à eux. L'apôtre rappelle son coupable passé et l'immense grâce de Dieu à son égard. Rien n'y fait, les Juifs ne reçoivent pas son témoignage.

L'apôtre échappe ensuite à la question par le fouet, en se faisant connaître comme citoyen romain. Avait-il raison d'agir ainsi ? (Act. 22:25-29). En tout cas, plus tard, il fera valoir un tout autre droit de cité : sa bourgeoisie céleste (Phil. 3:7, 20).

Traduit devant le Sanhédrin, il réagit vivement devant une injustice manifeste à son égard (Act. 23:3). Puis il déclare : « Je suis pharisien et fils de pharisien » et par une parole habile produit de la discorde entre eux (Act. 23:6-9). Tout cela laisse une impression pénible. Une grande clameur s'ensuit mais une fois encore Dieu permet que Paul, en danger d'être mis en pièces, soit reconduit par le chiliarque dans la forteresse. Mais après tous ces événements, Paul, seul dans sa prison, prêt à se décourager, a besoin de réconfort : le Seigneur se tient près de lui. Désormais, Paul restera en prison. Les jours où il pouvait librement annoncer l'Évangile sont terminés. Pour sauvegarder son serviteur, Dieu dirige les événements, et se sert même du jeune neveu de Paul (Act. 23:18-22). Paul est envoyé sous bonne escorte à Césarée.

Il est traduit devant Félix, auquel il délivre un message puissant, sur la justice, la tempérance et le jugement à venir. Félix tremble mais sans se convertir, car le véritable obstacle dans son cœur est l'amour de l'argent. Puis Paul comparait devant Festus, qui retiendra de leur entretien qu'il s'agit « d'un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant ». C'est devant lui que l'apôtre en appelle à César (Act. 25:11). Paul rendra encore un vibrant témoignage et adressera un appel au roi Agrippa. La Parole de Dieu devait s'accomplir (Act. 9:15). Mais ce roi n'est pas, hélas, persuadé de devenir chrétien. Cependant il reconnaît que Paul « n'a rien fait qui soit digne de mort ou de liens ». Il aurait pu être relâché, s'il n'en avait appelé à César (Act. 26:32).

C'est durant une très longue et douloureuse captivité que l'apôtre Paul écrira plusieurs épîtres, si utiles pour l'édification de tous les croyants. Il déclare, sous la dictée du Saint Esprit : « Ce que je dois choisir, je n'en sais rien : mais je suis pressé des deux côtés » (Phil. 1:21-23).

Pour aller de Grèce à Rome, l'apôtre avait, dans le passé, voulu passer par Jérusalem (Act. 19:21). C'était un fâcheux détour, mais la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, s'accomplira toujours (Act. 23:11). En suivant le chemin qu'il a lui-même choisi, Paul a dû rencontrer des épreuves de toutes sortes, mais il s'exprime sous la conduite de l'Esprit avec autorité et assurance. Il se savait constamment protégé par ce Dieu, dont il dit : « auquel je suis et que je sers » (Act. 27:23-25). Il arrivera enchaîné à Rome, mais il sera alors reconnu, de façon évidente, comme le prisonnier de Jésus-Christ (Phm. 1 ; Phil. 1:12-14). Et là, il pourra rendre ce témoignage précis que Dieu attendait de lui, avant d'achever sa course (2 Tim. 4:7).

12 Conclusion

Avant de clore, retenons que toute puissance, tout service utile, efficace, à sa gloire découle d'une entière dépendance. Dieu est plein de miséricorde et il a compassion de nous et de notre faiblesse. Mais si nous sommes décidés à suivre un chemin de propre volonté, il sait comment la briser.

« C'est ce que Tu as trouvé bon devant Toi » (Luc 10:21). Non pas ma volonté, mais la tienne, tel a été le fondement de la joie de Christ. Cherchons à suivre de plus près Son exemple.